

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DES BEAUX-ARTS.

TROISIÈME SÉRIE

TOME X.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXIII.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME X.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXIII.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES.

VOYAGE D'ÉTUDE

DANS UNE PARTIE

DE LA MAURÉTANIE CÉSARIENNE.

RAPPORT

À M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DES BEAUX-ARTS,

PAR M. R. DE LA BLANCHÈRE.

Monsieur le Ministre,

La mission que Votre Excellence m'a fait l'honneur de me confier avait pour objet initial d'assurer le fonctionnement du *Bulletin de correspondance africaine*, récemment établi à l'École supérieure des lettres d'Alger. Mais elle s'est transformée naturellement en une *exploration archéologique d'une partie de la province d'Oran*. Le premier point, en effet, était peu de chose, et n'aurait valu ni la peine ni la dépense. Le second était-il important? C'est à ce rapport de répondre.

Il comprend six chapitres :

I. La mission, son objet. Établissement d'un service archéologique. Itinéraire.

II. Le territoire, la population, les ruines. Tableau des endroits anciennement habités.

III. Le Tell méridional.

IV. Le Sud.

V. L'occupation romaine.

VI. Les Djedar.

Plus trois appendices, contenant l'étude de sujets spéciaux, savoir :

A. Inscriptions romaines recueillies au cours de la mission.

B. Les Souama de Mécherasfa.

C. Kaoua, note sur les ruines romaines du territoire d'Ammi-Mousa.

Et une série de cartes, plans et dessins que j'aurais voulue encore plus complète.

Ce n'est pas ici un livre, c'est un recueil de faits. Il n'a pas de titre. Celui de l'ouvrage qui sortirait de pareils travaux serait : La vie dans les Maurétanies aux diverses époques de l'antiquité. Je n'ai point pensé à recueillir des données archéologiques pour elles-mêmes; j'ai cherché des faits généraux : comment a-t-on pu vivre, comment a-t-on vécu, au sens le plus large du mot, dans telle partie de la Maurétanie Césarienne, au temps des Numides, au temps des Romains? J'aurais voulu faire œuvre d'historien, non pas seulement d'antiquaire. Mais on ne devine les grands faits historiques qu'après avoir vu tout le détail. J'ai donc tâché que le présent travail fût le moins incomplet possible.

Tel qu'il est, il donnera l'idée, sinon de tout ce que la région renferme, au moins, je l'espère, Monsieur le Ministre, de la bonne volonté de l'auteur.

Alger, juillet 1882.

M. R. de la Blanchère.

I

LA MISSION, SON OBJET. — ÉTABLISSEMENT D'UN SERVICE ARCHÉOLOGIQUE. — ITINÉRAIRE.

A peine arrivé en Algérie, venant de l'École française de Rome, je me permis de suggérer au directeur de l'École supérieure des lettres l'idée d'un *Bulletin de correspondance africaine.* Cette publication aurait été analogue à celles de même titre faites par l'Institut de correspondance archéologique de Rome, par l'École française d'Athènes, ainsi qu'aux *Mélanges d'archéologie et d'histoire* créés à l'École de Rome par l'initiative de M. Geffroy. C'était en novembre 1881. M. Masqueray adopta l'idée, la présenta, et M. Dumont, directeur de l'enseignement supérieur, reconnaissant là une œuvre qui pouvait être analogue à sa brillante création d'Athènes, obtint du ministre d'alors, M. Bert, que des fonds y seraient affectés.

Mais l'École, n'ayant aucun moyen d'action officielle sur personne, ne peut s'adresser pour une pareille œuvre qu'à la bienveillance des autorités et des amis de la science historique. Or, cette bienveillance est acquise de longue date à des sociétés locales, qui toutes publient; et il était à craindre que l'intervention de l'École supérieure des lettres, bien qu'institution de l'État, dans le domaine de la Société historique d'Alger, de la Société archéologique de Constantine, de l'Académie d'Hippone, de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, ne fût pas jugée par tout le monde aussi désirable qu'elle l'est. Il fallait surtout que, dans les provinces de l'Algérie, on sût son existence, ses travaux, ses ressources, que son bulletin fût connu et que le concours des personnes qui peuvent l'aider fût obtenu. Il avait été décidé que je me rendrais pour cela dans les deux provinces d'Oran et de Constantine, la province d'Alger étant plus sous notre main. Mais le voyage dans la province orientale put être facilement ajourné. M. Masqueray, directeur de l'École, y a des relations qui permettent déjà de recueillir des informations assez nombreuses. La province d'Oran au contraire, lointaine, peu explorée, sans rapports avec nous jusque-là, devait être nécessairement visitée. J'y partis donc, visitant sur le chemin le tombeau de la Chrétienne, Tipasa et

Cherchell, d'où je rapportai plusieurs inscriptions, grâce à M. de Chancel, administrateur de la commune mixte de Gouraya[1].

Il ne me fallut pas longtemps pour trouver cette sorte de mission plus facile qu'on ne se faisait un plaisir de me le dire. Sans doute, l'Algérie ne saurait prétendre à offrir pour des études spéciales toutes les facilités que donne la France. Mais le sentiment de l'autorité, le désir de bien faire et de plaire, la bonne volonté pour les choses sérieuses, s'y montrent partout, quand on y fait appel. Les recommandations précises de M. le gouverneur général et de M. le général commandant le 19e corps m'ont assuré le plus parfait accueil de la part de toutes les autorités civiles et militaires; et, même là où elles manquaient, il a suffi de mon titre pour que les bonnes volontés privées vinssent s'offrir d'elles-mêmes à l'œuvre que je représentais. Nouveau venu en Algérie, sans connaissances personnelles et sans droit à exiger rien, j'ai obtenu tout naturellement plus que je n'avais pensé à demander.

Je n'en veux pour preuve que la circulaire suivante, adressée par M. le sous-préfet de Mascara à tous les fonctionnaires sous ses ordres. Je la recommande spécialement à l'attention de M. le Ministre.

ALGÉRIE.

DÉPARTEMENT
D'ORAN.

SOUS-PRÉFECTURE
DE MASCARA.

MONUMENTS
HISTORIQUES.

Au sujet des découvertes archéologiques.

N° 3816.

Mascara, le 18 juin 1882.

CIRCULAIRE

à MM. les Administrateurs, Maires, Adjoints, Ingénieur des ponts et chaussées, Géomètre de circonscription et Agent voyer d'arrondissement.

Messieurs,

Pendant le cours de la mission qu'il vient d'accomplir dans l'arrondissement, M. de la Blanchère, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, a attiré mon attention sur l'utilité qui s'attacherait, au point de vue historique, à la connaissance de toute découverte archéologique.

[1] Toutes les inscriptions recueillies pendant la mission ont fait l'objet d'un travail spécial. Il forme ici l'appendice A. Il a été communiqué au *Bulletin de correspondance africaine*, et publié dans le n° 3 de l'année 1882.

Il n'est malheureusement que trop vrai qu'un grand nombre de ruines et de pierres recouvertes d'inscriptions antiques, dont le classement serait précieux pour la science, sont détruites et disparaissent sans avoir été reconnues. J'ai pu vérifier par moi-même que beaucoup d'Européens ne se faisaient aucun scrupule de les employer à leurs constructions, bien qu'elles ne leur appartinssent pas. Il en est même qui vont les extraire au loin et les dérober sur le terrain d'autrui.

Or les ruines sont la propriété de l'État, et les personnes qui en disposent sans autorisation s'exposent à se voir poursuivre conformément à la loi. Il est du devoir de l'autorité de faire respecter les droits du Gouvernement, et de conserver à la science, à qui elles appartiennent, les richesses archéologiques et anthropologiques qui recouvrent notre contrée.

Pour arriver à ce résultat, *je décide la création à la sous-préfecture, sous ma direction immédiate, d'un service spécial destiné à suppléer en partie, dans l'arrondissement, au manque absolu de tout service technique de ce genre en Algérie.*

J'ai l'honneur de m'adresser d'une façon spéciale à chacun de vous, Messieurs, pour m'aider à la réalisation de ce projet, qui intéresse à un haut degré la science en général, et en particulier l'École supérieure des lettres d'Alger, représentée par M. de la Blanchère, chargé de recherches dans la province d'Oran; la Société d'anthropologie de Paris, représentée à Mascara par M. le docteur Tommasini, membre correspondant, et la Société de géographie d'Oran, qui a également réclamé notre concours par l'intermédiaire de M. le commandant Demaeght, l'un de ses membres, archéologue distingué.

Persuadé que chacun de vous voudra s'associer à cette œuvre modeste, mais utile, je vous rappellerai les précédentes instructions de l'autorité supérieure, et je vous prierai de veiller, avec le concours des agents placés sous vos ordres, à ce que les ruines de toutes sortes, et surtout les monuments et les pierres épigraphiques, soient désormais respectés. Les procès-verbaux dressés contre les délinquants me seraient adressés, et transmis par moi à l'autorité judiciaire.

Enfin, dès que vous auriez connaissance d'une découverte archéologique, vous auriez l'obligeance de m'en donner avis, et de joindre, si vous le pouviez, les renseignements spéciaux qui vous paraîtraient utiles soit pour la faire retrouver facilement, soit pour l'apprécier. Il en serait de même de toute inscription, dont je ferais faire moi-même l'estampage si vous ne pouviez me l'adresser.

Tous les renseignements seraient aussitôt transmis par mes soins aux diverses sociétés intéressées, spécialement à l'École supérieure des lettres.

Veuillez agréer, etc.

Le Sous-Préfet,

Signé : P. Renoux.

Cet exemple n'est pas isolé. M. le sous-préfet d'Orléansville prend des mesures analogues, et me prie de *dresser une instruction, qui puisse être imprimée et distribuée*, afin que tous sachent ce que sont les restes antiques, comment on les connaît, quelle est leur importance, ce qu'il faut faire pour les conserver, pour relever les inscriptions, etc. etc. MM. les généraux Louis, de Tlemcen, et Gand, de Mascara, se sont mis à ma disposition de la manière la plus obligeante, et MM. les commandants supérieurs des cercles de Saïda et de Tiaret ont spontanément promis de continuer à me faire savoir ce qu'on découvrirait en territoire de commandement. Jamais jusqu'ici pareil service n'avait été organisé, et j'ose espérer que les résultats en seront utiles pour la science. J'ai trouvé la même bonne volonté chez les autorités secondaires, aussi bien militaires que civiles, et chez tous les particuliers. L'information archéologique est donc établie autant qu'elle peut l'être dans toute cette partie de la province d'Oran et dans l'Ouest de la province d'Alger. L'appendice A de ce rapport en contient déjà les premiers fruits.

Mais je n'ai pas pensé que là pût être l'unique objet d'une mission. Les territoires dont je viens de parler présentent des restes antiques; il y a des faits historiques curieux à étudier; l'exploration archéologique en a été négligée ou mal faite. L'épigraphie est extrêmement pauvre : 289 inscriptions seulement au *Corpus*, contre 8,000 à 9,000 pour la province de Constantine. Ni M. Renier ni Wilmanns n'y ont porté leurs investigations. Il y avait là bien à faire.

La division d'Oran n'offre point, comme celle de Constantine, de monuments romains à chaque pas. Elle ne possède rien qui approche des merveilles de Lambèse, de Théveste, de Mascula et de tant d'autres villes. Elle a donc moins attiré l'attention : l'opinion s'est même accréditée qu'elle n'offrait rien à l'archéologue; que l'occupation romaine y avait été restreinte et avait laissé fort peu de traces; que, antérieurement même, le pays avait été peu habité, peu cultivé, peu civilisé, en un mot dans un état analogue à celui où l'ont trouvé nos armées. De plus, dans la province d'Oran, ni les facilités ni les ressources ne sont comparables à celles des deux autres provinces. La population est moins dense et moins sédentaire dans le Tell; elle est nomade dans le Sud; les communications, sauf un chemin de fer récent, y sont moins commodes

et moins sûres. Dans la subdivision de Mascara surtout, la population est plus arabe que celle de l'Algérie orientale : pas de villages, pas de gourbis, tout le monde vit sous la tente. Enfin, les immenses espaces du Sud sont occupés par des Arabes purs, tribus récemment insurgées, qui ne sont pas toutes réduites.

Ces conditions défavorables me décidèrent. Il sera toujours temps de travailler dans les parties de l'Algérie riches en monuments attrayants, déjà signalés, d'un abord commode, et dont l'histoire est plus ou moins faite ; mais on n'aura pas toujours l'occasion d'arracher ses secrets à une terre ingrate où les vestiges de l'antiquité ne frappent pas l'œil du premier venu et ne sont pas accessibles aux touristes. Seulement la division d'Oran est immense, et l'on ne m'accordait que deux mois. Même en les allongeant, comme je le fis, aux dépens des vacances de Pâques, il n'était possible d'examiner qu'une partie de la région. Je me décidai pour la subdivision de Mascara, parce que j'y étais et parce qu'un mémoire de M. Mac Carthy, bien que déjà ancien, peut suffire provisoirement pour celle de Tlemcen[1]. De plus, la colonisation y a marché lentement jusqu'ici. Mais l'administration veut aujourd'hui lui donner un très grand essor; de nombreux centres seront créés, souvent sur des emplacements antiques. Les travaux d'établissement mettront au jour bien des choses; mais ils en feront disparaître encore plus, comme cela est déjà arrivé sur quelques points. Il y avait donc intérêt à procéder à l'exploration de ce qui restait, avant qu'on se mît à la besogne, — sans compter que l'étude des conditions d'habitat du pays dans le passé n'est pas un élément inutile dans les questions mêmes de colonisation.

L'itinéraire de mon voyage aura donc été le suivant : d'Alger à Cherchell par Tipasa, puis à Oran; d'Oran à Tlemcen, et enfin d'Oran à Mascara, où commencèrent mes explorations.

Du village de l'Oued-el-Hammam je me rendis dans le Djebel-Bou-Ziri, puis je remontai la vallée de l'Oued-el-Hammam jusqu'à Hammam-Bou-Hanefia, les *Aquæ Sirenses* des Romains. De Mascara j'allai par la plaine d'Eghris à Benian, où l'on a cru voir *Tasacora*. Puis je rejoignis le chemin de fer d'Arzew-Saïda entre l'Oued-Froha et l'Oued-Traria, à la station de Thiersville, et je me rendis à Saïda.

[1] Mac Carthy, *Algeria romana*, 1er mémoire, 1859.

Le territoire de la commune mixte de Saïda, c'est-à-dire les tribus des Doui-Thabet, Beni-Meniarin, Ouled-Khaled, Ouled-Brahim et Doui-Hassen m'ayant offert des sujets d'études nombreux et fort intéressants, j'en parcourus pied à pied la plus grande partie. J'eus même la bonne fortune d'avoir pour compagnon dans une de mes courses M. P. Renoux, sous-préfet de Mascara, qui terminait une longue tournée dans le Sud de son arrondissement.

Le territoire militaire de Saïda, c'est-à-dire les Hauts-Plateaux, n'est pas moins intéressant. J'allai donc chez les Ouhaïba, les Maalif, les Ouled-Daoud et les Hassasna, au milieu desquels sont pour le moment internés des Hameyan et des Rezaïna.

De Saïda, profitant de la nouvelle ligne stratégique qui conduit au Sahara oranais, je me rendis au Khreider et à Mecheria. M. le général Colonieu commandait alors les postes et colonnes du Sud, dont ce dernier point est le quartier général. J'en parcourus les environs jusqu'au pied du Djebel-Mela; mais je résistai à la tentation de pousser jusque dans les ksour, car j'étais obligé de mesurer mon temps avec beaucoup de parcimonie.

Revenu à Saïda, je me dirigeai par Aïn-Sultan sur Tagremaret, d'où je me rendis à Frenda. Après avoir reconnu les ruines d'Aïn-Sbiba et autres vestiges antiques de la contrée, je fis l'étude des monuments importants connus sous le nom de *Djedar,* et je partis ensuite pour Tiaret.

La commune mixte de Tiaret, fort étendue, est extraordinairement riche en lieux anciennement habités. Je dus particulièrement examiner Mecherasfa, Guertoufa et Takdemt.

Quant au territoire militaire, il embrasse un espace immense : le cours supérieur de l'Oued-Mina, la moitié du haut plateau du Sersou, le massif montagneux du Nador, et le désert jusqu'au Djebel-Amour. Cette dernière région en dépend même, comme formant l'annexe d'Aflou. J'étais vivement désireux de pousser jusque-là : une inscription découverte à 60 kilomètres d'Aflou même, chez les Ouled-Sidi-Naceur, aujourd'hui dissidents, et qui a fait quelque bruit en Algérie, a été mal interprétée[1]. Mais le voyage de Tiaret à Aflou, aller, retour, séjour, visite à l'Oued-Qsob où

[1] *Bulletin de la Société de géographie d'Oran,* n° 10, 1881, p. 56 et suiv.; *Revue africaine,* novembre 1881.

est là pierre, et course même rapide dans le Djebel-Amour, ne peut prendre moins d'une quinzaine. C'est plus que je ne pouvais y donner. J'avais d'ailleurs lu l'inscription sur un estampage que voulut bien me communiquer à Oran M. le commandant Demaeght[1]. Enfin je trouvai au bureau arabe de Tiaret un relevé complet des ruines du Djebel-Amour, fait en 1859 par M. le commandant Mounier, alors lieutenant commandant l'annexe, aujourd'hui directeur des affaires arabes à Oran : il ne croit pas avoir trouvé de ruines romaines.

Ce fut donc seulement le Sersou oranais, l'aghalik des Harrar, que je parcourus en divers sens. De Tiaret je me rendis au campement de l'agha à Aïn-Sougueur, de là à diverses ruines entre le Nador et le Djebel-Sidi'l-Habet, puis à Aïn-Dzarrit, et enfin à Remilia, au pied du Nador. Je vis en détail le Nador et ses débouchés, puis je regagnai la Mina, et la suivis jusqu'à la route de Tiaret.

Il eût été naturel de continuer l'ancienne route des Hauts-Plateaux, au moins jusqu'à Teniet-el-Haad. L'espace entre Tiaret et Teniet est riche en ruines antiques, et je tenais sur ce parcours de précieuses indications de M. le capitaine Guénard, chef de bureau à la direction des affaires arabes à Oran. Mais, outre que la plus grande partie de cette contrée appartient à la province d'Alger, où je n'étais pas accrédité, les ruines antiques y ont été déjà signalées, et enfin je n'avais plus le temps. Force me fut de filer d'une traite de Tiaret à Ammi-Mousa, d'où, après une visite à la forteresse romaine de Kaoua, chez les Ouled-Defelten, je gagnai le chemin de fer d'Oran-Alger à l'Oued-Riou. Je rentrai directement à Alger, sans autre arrêt qu'un séjour d'une journée à Orléansville.

Un coup d'œil sur le croquis de la planche I fera comprendre cet itinéraire. Il embrasse en somme le cours supérieur de la Makta ou Oued-el-Hammam et de la Mina, ainsi que leurs affluents et les territoires montagneux dont les eaux les alimentent, et, en outre, la partie voisine des Hauts-Plateaux jusqu'à 40 ou 50 kilomètres, avec pointes poussées dans le Petit-Sahara. Je ne me dissimule pas que mon exploration est imparfaite, et qu'il faudrait y revenir;

[1] Cette inscription vient d'être publiée, avec une lecture meilleure, par M. de Villefosse, dans le premier numéro du *Bulletin des antiquités africaines d'Oran*, juillet 1882.

mais il n'était pas très facile de faire plus et mieux en si peu de temps.

Une exploration archéologique complète de la province d'Oran exigerait au moins quatre autres missions de ce genre. L'une embrasserait tout le Tell au Sud de la Sebkha de Misserguin, depuis l'Oued-el-Hammam jusqu'à la frontière marocaine, et la partie des Hauts-Plateaux voisine, jusqu'aux Chotts au Sud de Daya. L'autre étudierait les ksour depuis Tadjemout jusqu'à Figuig, et le Sahara oranais au Nord. La troisième, la plus facile, suivrait le chemin de fer d'Orléansville à Oran, en rayonnant sur les communes mixtes d'Ammi-Mousa[1], de Zemmora, de l'Hillil, de Mascara, de Saint-Denis-du-Sig. La quatrième enfin étudierait la côte de Tenez à Mers-el-Kebir et la région extrêmement riche du Dahra. Il faudrait toutefois, pour chacune d'elles, disposer de plus de moyens, et surtout de plus de temps, qu'il ne m'en a été donné pour la mienne.

Je dois dire, avant de faire connaître les résultats de mon voyage, que je n'ai pas la prétention d'avoir tout découvert ni d'être toujours le premier à signaler chaque chose. Loin de là; mais j'ai fait le travail comme si les autres n'avaient rien fait, et par conséquent j'en parle de même : ceux qui connaissent les rares notices publiées là-dessus jusqu'ici jugeront si j'ai eu raison. Je ne puis me dispenser de rendre grâces à ceux qui m'ont aidé dans ma tâche. Cette vie d'explorateur a de nombreuses difficultés : leur concours m'a aidé à les vaincre. Je n'aurais pu, sans l'aimable hospitalité du général Colonieu et sans les moyens qu'il voulut bien me fournir, faire autour du camp de Mecheria les excursions et les fouilles que j'y ai accomplies. A Saïda, je dois remercier MM. le commandant Dufilhol, qui porte dignement un nom honoré dans l'Université, et le capitaine Saint-Paul, chef du bureau arabe de ce cercle, dont l'aménité égale l'esprit. Le commandant Donnier, alors commandant supérieur de Tiaret, a bien voulu mettre à ma disposition sa grande connaissance de la contrée, et des dessins intéressants; et le chef du bureau arabe, capitaine Emperauger, n'a

[1] Pour ce territoire, on trouverait des renseignements dans un manuscrit du commandant Marchand, qui indique et décrit cent trois ruines dans le cercle d'Ammi-Mousa. Ce mémoire est aujourd'hui à la commune mixte; il renferme un plan et des coupes et dessins de Kaoua. On en trouvera quelque chose dans l'appendice C du présent rapport.

rien négligé pour faciliter mes courses. M. Guin, administrateur de Saïda, a rendu aisées par ses soins mes longues excursions dans ses montagnes; M. Ximenes, administrateur de Frenda, m'a offert dans son chef-lieu une hospitalité gracieuse; MM. les administrateurs Maillot, de Tiaret, Pons, d'Ammi-Mousa, et Bernelle, de Mascara, ont bien voulu m'accompagner dans quelques-uns de mes déplacements avec une bonne grâce dont je les remercie. Leurs collègues, MM. Varnier, de l'Hillil, et Lapaine, d'Aïn-Temouchent, se sont mis à ma disposition pour la recherche des inscriptions et des monuments de leurs communes. J'aurais une longue liste à dresser si je voulais nommer tous ceux qui ont droit à mon bon souvenir. Le capitaine Guénard et M. Colas, alors interprète militaire à la direction des affaires arabes, savent bien qu'il leur est tout acquis. Mais je ne puis pas ne pas dire avec quelle obligeance désintéressée M. le capitaine Graulle, chef du bureau arabe subdivisionnaire de Mascara, a mis à ma disposition ses travaux sur le cercle de Saïda[1], qu'il a jadis exploré en tous sens : son étude très consciencieuse m'a été un guide précieux, et j'ai souvent profité de ses tracés. Enfin, M. de Grammont, le zélé président de la Société historique algérienne, a eu la bonté de me remettre, à mon retour à Alger, un dossier qu'il enrichissait depuis quelque temps, et qui contient des documents relatifs à la même région.

Je tenais à faire connaître le concours qui m'a été prêté par ces personnes amies, parce qu'il est d'un bon exemple et aussi d'un bon augure pour l'œuvre de notre École supérieure des lettres.

II

LE TERRITOIRE, LA POPULATION, LES RUINES. — TABLEAU DES ENDROITS ANCIENNEMENT HABITÉS.

Le territoire, tant civil que militaire, de Saïda, Frenda et Tiaret ne renferme certainement pas plus de 90 mille âmes. Mais il est évident pour tout le monde qu'il en peut contenir beaucoup plus. La colonisation le prouve : les centres déjà créés grandissent; il s'en forme de nouveaux tous les jours. Un coup d'œil suffit pour

[1] M. Graulle a parlé de ses recherches dans une lettre à la Société de géographie d'Oran, qui a été publiée dans le Bulletin de cette société (1881, n° 10, p. 62 et 63).

reconnaître que la majeure partie des terres sont abandonnées ou l'étaient; et, s'il y a bien de l'exagération dans ce que disent certaines personnes qui jugent trop du Sud algérien d'après les campagnes de France, il n'en est pas moins évident que ces pays ne produisent pas ce qu'ils sembleraient promettre. Pour faire vivre très misérablement un Arabe, il faut plus de terre que pour donner l'aisance à un hameau de notre Europe. Mais peut-on partout faire mieux? Sur les Hauts-Plateaux, par exemple, on manque d'eau, et dans le Petit-Sahara encore plus. Il n'y en a pas même pour les besoins domestiques de la population, à plus forte raison, bien entendu, pour les usages agricoles. Presque chaque année les nomades sont obligés de refluer sur le Tell à l'époque de la sécheresse. Le Tell même est beaucoup trop sec. Sans doute, il a des cours d'eau, dont quelques-uns sont permanents; ses montagnes alimentent des sources; presque tous les lieux habités sont suffisamment pourvus d'eau pour tous les besoins domestiques, et les tribus, dans leurs déplacements, peuvent presque toujours dresser leurs tentes à proximité d'un point d'eau. Mais cela est insuffisant: l'eau ne sert pas qu'à boire, il en faut pour l'agriculture, or celle-ci en manque presque partout. Les terrains irrigables ne forment qu'une très petite partie des campagnes, et encore ne peuvent-ils tous être irrigués. Il faut, par exemple, qu'un cours d'eau de faible débit, un ruisseau comme la Mina, fournisse aux besoins d'une vallée longue de 150 kilomètres : aussi chaque territoire est-il rationné pour l'eau. D'ailleurs, cette eau d'irrigation, sauf sur quelques points privilégiés, ne peut servir que pour le jardinage; là comme en France, c'est l'eau du ciel qui fait pousser les moissons. Mais l'eau du ciel manque. Les Arabes, paresseux et ignares, n'ont pas même lutté contre l'obstacle. Cultivant peu, tous plus ou moins nomades, vivant du produit de leurs troupeaux, ils usaient du sol comme terre de parcours, et naturellement n'y formaient qu'une population très peu dense. Mais les Arabes n'ont pas toujours été là. Et si le pays, avant leur arrivée et les catastrophes qui l'ont précédée, était autrement habité, s'il renfermait une population incomparablement plus nombreuse, sédentaire, vivant dans des villages et des villes construites depuis très longtemps, la question prend un autre aspect. L'historien doit se demander comment ces hommes s'y prenaient pour vivre, quel changement a dû subir la contrée pour arriver où elle en est aujourd'hui. Les anciennes

provinces d'Afrique et de Numidie ont été florissantes, et, depuis les Arabes, elles ont énormément perdu. Mais elles regagnent, et l'on peut croire qu'elles retrouveront un jour leur splendeur : il n'y faut qu'un peuple nombreux et travailleur, comme jadis. Il n'en est pas de même dans les Maurétanies, et surtout dans le Sud oranais : la nature ne semble plus y permettre cet espoir. Il est donc intéressant d'étudier l'état antique de la contrée, il y a là de l'inconnu.

Le nombre des emplacements correspondant à des villes, villages ou hameaux antiques, tant dans la commune mixte que dans le cercle de Saïda, reconnus par moi ou M. Graulle, s'élève à 88 entre le Chott-Chergui et l'Oued-Traria. Les trois quarts appartiennent au Tell, un quart environ aux Hauts-Plateaux. Mais il est sûr que plusieurs ont échappé à nos recherches, particulièrement dans certains cantons. Même dans la liste que je donne plus loin, il y aurait des dédoublements à faire : les noms de lieux, dans de pareilles contrées, sont extrêmement compréhensifs, et j'ai dû souvent désigner par un seul nom deux ou plusieurs établissements voisins, parfois toute une contrée habitée. On sera loin du vrai encore en portant le chiffre à 100. Le territoire de Frenda est tout aussi bien partagé. La seule commune mixte de Tiaret atteint le chiffre de 91, et l'enquête a été incomplète. Le Sersou également est riche; et l'on peut dire qu'il existait à tout le moins 300 villes, bourgs, villages ou hameaux dans le quadrilatère qui aurait pour angles Tagguin et la koubba de Sidi-Abd-el-Kader des Beni-Bou-Sliman à l'Est, Marhoum et Sidi-Mecid à l'Ouest. Cet espace comprend environ 180,000 kilomètres carrés; mais une moitié fait partie des Hauts-Plateaux, et par conséquent n'a jamais pu renfermer une population aussi dense que le Tell. En tenant compte de la proportion ci-dessus, on trouve que la partie du Tell comprise dans ce quadrilatère présentait un centre habité par 300 kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'en supposant ces centres régulièrement espacés, ils auraient été à un peu plus de 4 lieues l'un de l'autre. Mais il y a des parties où la distance est beaucoup moindre : autour d'un centre important se groupent, à très faible distance, des agglomérations secondaires; dans une région fertile et arrosée, les villages et les hameaux se rencontrent presque à chaque pas. La contrée est très montagneuse, et, pour bien faire, doit être fort boisée. La population dense n'occupera donc qu'une

partie du sol. Pour la région que nous étudions, en supposant un quart du territoire occupé par les sommets rocheux, les bois, les landes, les mauvaises terres, et en attribuant à cette portion du territoire un quarantième de la population, on aura un peuplement minimum de 6.5 par kilomètre carré. Ce n'est pas beaucoup en comparaison de la France; mais la proportion actuelle, pour l'Algérie, est six fois moindre. En y supposant seulement 19 millions d'hectares peuplés de cette manière, on aurait 12 millions et demi d'habitants. Or cette évaluation est sûrement bien au-dessous de ce qui a dû être. Elle donnerait 450,000 âmes pour le pays délimité plus haut.

Rien ne serait plus intéressant qu'une carte montrant tous ces points à leur place. Il m'a été malheureusement impossible de l'exécuter. Il n'existe pour toute cette région aucune carte à une échelle suffisante pour y placer avec précision un aussi grand nombre de points. Les cartes d'ensemble sont mauvaises, et d'ailleurs trop petites. Il faut attendre la publication des nouveaux travaux de l'État-major. Ceux qui viendront après moi seront, je l'espère, assez heureux pour les posséder. Je ne puis donner qu'un croquis, à l'échelle de $\frac{1}{800\,000}$, présentant les principales ruines du territoire de Saïda. Il en manque bien la bonne moitié, mais je n'avais ni la place pour les mettre, ni d'ailleurs le temps et les moyens de relever exactement leur position relative. Au reste, un travail de précision ne valait pas le temps très long qu'il eût coûté; celui-ci suffit pour se rendre compte (pl. II).

Voici, à défaut de carte, un tableau des lieux qui présentent des ruines ou des vestiges antiques dans la commune mixte et le cercle de Saïda, dans la commune mixte de Tiaret, sur la route de Tiaret à Teniet-el-Haad, et dans les autres pays que j'ai vus. Il servira de document.

SAÏDA.

1° Commune de plein exercice :

Chabet-ez-Zeboudj, auprès du Moulin Flinois, bourg antique. (Voir p. 45.)

Ferme Solari. Dans l'étendue du domaine, trois villages antiques et une poterie. (Voir p. 58, 59.) C'est là que se trouvent l'Aïn-Azereg et la Grotte des Pigeons.

2° Commune mixte de Saïda, territoire civil :

A. DOUI-THABET.

a. Douar-commune des Doui-Thabet.

Tidernatin, camp retranché sur un plateau au-dessus du ravin de Sidi-Salem. (Voir p. 45-48.)

El-Hadjer-el-Amar, avant d'arriver au marabout de Sidi-Abd-el-Kerim, à gauche en venant de Saïda, deux ruines, à droite et à gauche d'un ravin.

El-Ferinina, ruines d'un bourg au sommet de la montagne de Sidi-Ahmed-ez-Zegaï. Il y a une petite source sur le plateau. (Voir p. 39.)

Hassi-el-Kerma, au pied de la même montagne; diverses constructions et un excellent puits.

El-Mentesser, non loin de là, sur un sommet d'accès assez difficile. (Voir p. 39.)

Hassi-Douilia, au Chabet-el-Lebia, près d'Oum-Touadjin.

Naiat-Bou-Yeddad, ruine fort peu importante à Aïn-Oum-el-Hadjar, contrée de Khrinikh.

Ghar-el-Hadid (le Trou du fer), mine ancienne, et, près de là, un village fermé. (Voir p. 40.)

B. BENI-MENIARIN.

BENI-MENIARIN-THATA.

a. Douar-commune de l'Oued-Hounet.

Bel-Fouh, à l'Oued-Hounet.

Aïn-Zemir, sur un plateau, avec une fontaine, au S. O. du territoire.

Hassi-Ben-Zemmit, sur la rive gauche de l'Oued-Hounet; traces de vastes bâtiments au sommet d'une côte fort raide.

Sidi-Yahia, près de l'Oued-Hounet, sur un mamelon entouré d'une plaine; une fontaine près de la ruine.

Déchera, près de Sidi-Ahmed, hameau ou villa assez grande.

Déchera-Bou-Daoud, à Sekket-el-Hamera; ruines d'un hameau ou d'une grande villa rustique, au sommet d'un coteau.

b. Douar-commune d'Ouizert.

Kersout, ville forte au sommet de la montagne de ce nom. (Voir p. 29-31.)

Bou-Aicha, en plaine, non loin de l'Oued-Hounet.

Une *mine* et une *forge* non loin d'Ouizert et de l'Oued-Traria. (Voir p. 40.)

BENI-MENIARIN-FOUAGA.

a. Douar-commune de Tafrent.

Koliaa, au Hammar-Melouleb, place forte. (Voir p. 31.)
Sidi-Aissa-Mano, à gauche de la route en allant à Saïda, près du marabout le plus vénéré des Beni-Mniarin.
Près de *Charrier*, ruine de peu d'étendue.
Hammar-Tadjemout, sur une côte à l'E. S. E. du marabout de Sidi-Aïssa-Mano, ruines d'un bourg.
Sidi-Ahmed-Bou-Guebrin, peu importante.

C. OULED-KHALED.

OULED-KHALED-GHARABA.

a. Douar-commune de Nazereg.

Messaouer, près de l'Oued-Messaouer, sur la limite des Hassassna-Gharaba, importante.
Foughal, trois ruines importantes, peu distantes l'une de l'autre; pas d'eau. (Voir p. 59, 60 et 68.)
Oued-Habred, peu étendue.
Bou-Serdan, considérable.
Aïn-Ben-Djebara, peu importante.
Dar-es-Soug, d'étendue médiocre.
Messamech, petite.
Sidi-Djelloul, assez grande ruine.

b. Douar-commune d'Oum-ed-Debab.

Karkab, sur un *kef*, ville fortifiée; inscription libyque. (Voir p. 43-45.)
El-Ghelid, à Tazerout, ruines assez peu étendues.
Aïn-el-Ouhabia, dans la même localité.
Koudiat-Oum-Amama, près de la montagne d'Oum-ed-Debab.
Aïn-Sidi-Ahmed-en-Nebi, présumée romaine d'après son autre surnom de *Tombeau des Chrétiens*.

OULED-KHALED-CHERAGA.

a. Douar-commune de Tiffrit.

Aïn-Tessegata ou *Tazgata*, deux assez grandes ruines, entre lesquelles est la source.
Debaa, peu de chose.
Ghiran-Djedam, dans la montagne dominant l'Oued-Djedam et la tête

d'Aïn-Tiffrit; l'eau jaillit tout auprès, d'une grotte à magnifiques stalactites en forme de colonnes.

Garn-Baïr, au-dessus de la cascade de Tiffrit. Celle-ci est une des plus belles de l'Algérie; la contrée en présente pourtant une plus haute, celle du Hourara, près de Tiaret, où la Mina tombe de 44 mètres.

Sefah, petite.

Dar-Zeguir, près du Kef-Zenadra et de la forêt, au Nord de Garn-Baïr; l'eau de l'Aïn-el-Kerma coule dans les ruines.

Méchetat-Mah, sur l'Oued-Tiffrit, aux environs de Garn-Baïr.

b. Douar-commune d'Aïn-Sultan.

El-Hammar, mamelon couvert de ruines au-dessus de l'Aïn-Maghraoua.

Akoucha, ruines d'étendue médiocre.

Aïn-Sultan, ruines de plusieurs habitations et d'un établissement aux environs de ces belles sources.

Zeboudj-el-Adal, de peu d'étendue.

Hassi-Tircine, aux environs du puits, des vestiges.

D. OULED-BRAHIM ET DOUI-HASSEN.

a. Douar-commune de Tircine.

Baloul, poste romain, à gauche de la route de Frenda, ruine intéressante.

b. Douar-commune d'Aïoun-el-Beranis.

Aïn-Bou-Amar, presque en face de Baloul.

Hadjer-le-Biod, ruine importante.

Sidi-Mohammed-Chérif, près de l'Oued-Tiffrit.

Tagremaret; toute la vallée et le cours de l'Oued-el-Abd sont remplis de ruines romaines. (Voir p. 68-69.)

Souik, à Tagremaret, place forte romaine. (Voir p. 69-70.)

Djebel-Lakhdar, ruine peu importante.

3° Cercle de Saïda, commune indigène de la Yagoubia, territoire de commandement :

A. HASSASSNA.

HASSASSNA CHERAGA.

Ali-Terham, entre la plaine et la forêt des Hassassna; pas d'eau visible.

Taga-Rakba, dans la même région, également sans eau.

Bou-Khelal, ruines étendues à l'entrée de la forêt.

Kherbet-Ouerrad, de peu d'étendue.

Nessissa, également peu étendue.

HASSASSNA GHARABA.

Sidi-Mammar, au-dessus de Saïda, à l'Ouest de Tidernatin et sur l'échelon au-dessus.

Aïn-el-Hadjar, la plus belle source de tout le Sud; par le chemin de fer, elle alimente tous les Hauts-Plateaux; le centre, principalement alfatier, qu'on y a créé, avec la gare et l'usine, compte près de 3,000 personnes, dont 1,800 dans le village: il date d'un an.

Hedda, à l'Est de Faid-Nedjouna.

El-Byazi, à l'Ouest de la source de l'Oued-Foufet, à l'extrémité de la forêt.

* *Souaine*, au Sud de tous les autres, sur un mamelon sans eau.

Kherbet-el-Achouch, à Sidi-Mohammed-Bel-Gacem. (Voir p. 58-59.)

Bou-Lakhaz, sur le Djebel-Khenifer, au S. O. au milieu des bois; pas de source.

B. OULED-DAOUD.

Gherb-ez-Zega, ville dont les ruines couvrent plus de 3 hectares.

Mtalsa, à Timetlas, grande ville. (Voir p. 54-58.)

C. DJAFRA-CHERAGA.

MAALIF.

Tamentit, ruines couvrant près de 2 hectares au sommet du Djebel-Djeïra; le lieu est boisé; une fontaine existe au-dessous des ruines.

Sedira, dominant la plaine, au Sud de la montagne d'Aïn-el-Manaa.

OUHAÏBA.

Senanegh, ruines couvrant un hectare.

Djebel-Sehaïl, 2 hectares.

Medeles, sur le sommet de la montagne de ce nom; 3 hectares de superficie; une fontaine dans les environs, au Sud.

Montagne d'Aïad, en face d'Aïn-el-Manaa, couvrant un hectare; grand atelier de taille de silex, nombreuses pointes de flèches.

Timesiouine, sur l'Oued-Berbour, ville romaine, monument et bas-relief. (Voir p. 68.)

Djebel-Zarnikh, sur la montagne.

Djebel-Bedjeloud, il y a une fontaine au Sud.

TIARET.

1° Commune de plein exercice de Tiaret :

Tiaret, ville romaine, ruines. (*Corpus inscriptionum latinarum*, VIII, n°s 9727 à 9735.) (Voir p. 72.)

2° Commune mixte de Tiaret, territoire civil :

A. OULED-CHERIF.

OULED-CHERIF-GHARABA.

a. Douar-commune de Guertoufa.

Telmaia.
Taourira. Ce nom veut dire *mamelon* en kabyle.
Ghorb-el-Mal, c'est-à-dire *Cachette des Trésors*. La place est probablement antique. On assure qu'un des ancêtres d'El Hadj Abd-el-Kader, Abd-el-Goui, premier roi arabe de Tagdemt, y avait enfermé ses richesses. Il était de la famille des Ouled-Hamdan, de la tribu hilalienne des Zoghba, venue avec la grande invasion du XIe siècle. Les ruines de la ville couvrent 4 hectares.
Hanech.
El-Messella. C'est le nom qui désigne un lieu où l'on se réunit pour prier lors des fêtes.
Mechanfou.
Nebeh-ed-Dib.
Mohammed-Bel-Habib.
Merzeklal.
Ouanezaha, lieu où une femme est morte. On ne sait rien de celle qui a laissé là son souvenir.
Ahrouka. C'est un nom propre de femme, mais berbère.
Dil-es-Slougui.
Aïn-el-Koliaa, ruine romaine, mais dont il ne subsiste que quelques pierres.
Hadjeret-Gaïd, pierre à sacrifices. (Voir p. 41-43.)

OULED-CHERIF-CHERAGA.

a. Douar-commune de Torrich.

Kherbet-Oued-Lili, paraît être une ruine berbère.
Kherbet-Djedid, idem.
Kherbet-Aïn-Djedid, idem.

B. OULED-BOU-GHEDDOU.

a. Douar-commune des Ouled-Bou-Gheddou.

Aucune ruine n'est signalée.

C. AOUÏSSAT.

a. Douar-commune d'Aouïssat.

Safau, ruine romaine. Le nom est un nom propre berbère.
El-Marhanga. Noter le nom, qui veut dire l'*Incendiée.*
Ouled-Thaïeb-Ben-Abdallah, dans la vallée du Nahr-Ouassel.
Ben-Addoud.
Bou-Abria, dans le Sersou, au Nord de la Montagne Carrée.
Bessaadi, ibid.
Bel-Kercha, ibid.
Zerkan, ibid.
El-Mezili, ibid.

D. OULED-LAKHRED.

a. Douar-commune des Ouled-Lakhred.

Kherbet-en-Nekkad, ruine romaine de 1 hectare environ, entre l'Oued-Riou et l'Oued-Ouerkan, non loin de leur confluent. Ce nom de *Ruine de l'affligé* cache sans doute une légende.

Aïn-Sidi-Tabet, ruine romaine de 1 are environ, sur une petite colline.

Aïn-Amran, ruine romaine de peu d'importance.

Ragbat-es-Seroudj, ruine romaine. Le nom de *Montée des selles* vient, dit-on, d'une bataille que livrèrent là les Mehal, Arabes, et à la suite de laquelle le sol demeura jonché des harnais des chevaux morts.

Sidi-Saïd, ruine romaine au sommet du Djebel-Mahnoun.

Kherbet-el-Ihoudi, petite ruine près de Ksar-Bezzine.

Chabet-er-Rich, ruine romaine peu importante sur le sommet de ce nom, la *Lèvre du vent.*

Aïn-Terid, grande ruine romaine située à mi-côte d'une montagne, près d'une source fort abondante. Le nom de *Source du bouillon* vient d'une tradition d'après laquelle les Berbères se réunissaient là pour leurs festins.

Lasbaa, sur un sol raviné, ruine romaine importante.

Djeded-Ouadan, ruine romaine.

Aïn-Ouekki. La tradition, pour expliquer ce nom *Couche-toi*, veut qu'il y ait eu là, du temps des Berbères, un hôpital.

Sidi-Zeyan, ruine romaine.

Aïn-Zeflagh, ruine romaine importante.

Aïn-Tenfif, ruine romaine de faible étendue.

Sidi-Daoud.

Dehar, ruine romaine, sur un *dos*, comme le nom l'indique.

Bellaghouat.

Aïn-Seifia (la Source d'été), ainsi appelée parce qu'on y vient camper dans la saison sèche.

Hhedja, ruine romaine. Le nom est berbère, comme celui de beaucoup d'autres.

Bouchenkar, ruine romaine sur un roc escarpé, une *aiguille*.

El-Aïoun, ruine romaine.

Merat, ruine romaine sur un pic.

Benia, ruine romaine. Comme toujours, le nom indique qu'un mur de grand appareil est demeuré debout.

E. OULED-MANSOUR.

a. Douar-commune de Tiguiguest.

Aucune ruine n'est signalée.

F. OULED-FARÈS.

a. Douar-commune de Bechtout.

Bordj-el-Konsou (*Burgum Consulis*). *Castellum* romain au Kef-Bechtout. (Voir p. 73.)

Aïn-ben-Djaafar, autre *castellum* de 50 mètres de côté.

G. OULED-MESSAOUD.

a. Douar-commune d'El-Azouania.

Aïn-Bent-Rouman, ruine romaine. (Voir p. 73.)

Gouaïr-en-Nessara, idem. (Voir p. 73.)

Aïn-Erkaiz, idem. (Voir p. 73.)

Hassi-Ben-Reghioua, idem.

H. AKERMA.

a. Douar-commune de Mecherasfa.

Cimetière de *dolmens sous tumuli*, sur la rive droite de la Mina, dépendant de la ville située sur la rive gauche, aux Souama de Mecherasfa. (Voir *Frenda*, et p. 73, ainsi que appendice B.)
Aïn-el-Kehla.
Bel-Ghorfa.
Hassi-el-Ghozel.
Aïn-el-Kedah.
Aïn-Saïda.
Talanetia.
Aïn-Rout.
Beddafaa, ruine romaine.

I. BENI-MEDIAN.

a. Douar-commune de Takdemt.

Sidi-Ali-Ben-Amar.
El-Madjen.
Aïn-Kebira.
Takdemt. Dans les ruines de la Takdemt d'Abd-el-Kader, détruite en 1841, le Dr Baudens a trouvé des restes de belles constructions romaines. C'est donc sur un site depuis longtemps occupé qu'Abd-er-Rahman le Roustemide aurait fondé la capitale de l'empire Ibadite en 761. Mannert et Marcus y placent Gadaum (*Géogr.*, p. 727, n° 163 *a.*)
Seffalou.
Merdjen-Nekkhas.
El-Harhara.
Charchara.
Kherbet-Salssoul.
Gassema.
Bouhelas.
Laredjaïn.
Safin-el-Aïn.
Bou-Helfaïa.
Aïn-Hamaïne.
Sidi-Kherdach.
Ben-Yahi.
Redjem-Ghanem.
El-Aardja-el-Kehla.
Tafraoua.
Talmaïa.
Naïma.
Mecherref.
Mehidjiba.
Ouadjadren.

J. OULED-BEN-AFFAN.

a. Douar-commune des Ouled-Ben-Affan.

Talghemt.
Takloutha.

Dans cette dernière liste, bien des noms restent sans aucune

explication ni description. Ce sont les lieux que je n'ai point visités et sur lesquels je ne possède pas de renseignements précis et sûrs. J'ai néanmoins voulu les mentionner, parce qu'il est utile que l'on sache qu'il y a là quelque chose à voir et, au besoin, à sauvegarder[1]. Voici maintenant ce que j'ai vu en territoire militaire :

3° Cercle de Tiaret, aghalik des Harar-Cheraga, territoire de commandement :

Tribus des Ouled-Sidi-Khaled, Ouled-Zian-Cheraga, Ouled-Bel-Hoceïn, Ouled-Zoui, Ouled-Bou-Ghennan, Harar, Saharis, etc.

Aïn-Dzarrit, frontière des Beni-Lent, fontaine et ville. (Voir p. 62.)
Aïn-el-Kbour (la Source des tombeaux), au Sud du Djebel-Ladjdar.
Aïn-Mouter, près de l'Oued-Tafraoua, au Sud de Ternaten; deux ruines.
Kherbet-Bent-Sarah, grande ville. (Voir p. 61 et 72.)
Ras-Fedj-Illah, dans le bassin supérieur de la Mina.
El-Abiar, idem.
Aïn-Melakou, idem.
El-Oulhassi, dans l'Ouest du Sersou.
Beloulit, grandes ruines fort étendues, au sud des précédentes.
El-Kherba, dans le voisinage du Djebell-Sidil-Habet. (Voir p. 62.)
El-Farcha, idem.
Aïn-Methenan, idem.
Tamordjant, près d'Aïn-Sougueur.
Remilia, deux villages à l'entrée du Nador par le col de Harmela.
Benia, forteresse romaine qui gardait le Nador. Une autre plus petite dans la même vallée. (Voir p. 62 et 71-72.)
Bou-Tchicha, sur la dernière pente Sud de la montagne de ce nom, dans la vallée intérieure du Nador.
Gheghaïa, au débouché du massif, vers le Sud. — Etc. etc.

Je ne puis avoir la prétention de tout mettre, comme je n'ai pas celle d'avoir tout vu. Mes renseignements, dans ce dernier cas, et je le dis pour tout le tableau qui précède, sont pris aux sources les

[1] C'est surtout près des centres nouveaux que se commettent les actes du plus absurde vandalisme. A ce propos, je ne puis me refuser à signaler une grande ville fort menacée par celui de Guiardville, commune mixte d'Aïn-Temouchent. Elle se trouve aux environs de l'Aïn-Tolba, au mamelon d'El-Fered; M. Langlois, de la Société d'Oran, qui en a parlé dans l'*Atlas* du 26 juillet, me prie d'intercéder pour elle.

plus sûres. J'ai dû me tromper, et souvent; mais voici ce que j'ai fait pour l'éviter le plus possible. Les caïds, convoqués exprès ou visités par un chaouch choisi, ont tous été interrogés, et leurs indications contrôlées par une enquête dans la tribu auprès des plus intelligents, des plus instruits, des plus au courant du pays. MM. les administrateurs et les chefs des bureaux arabes ont bien voulu me prêter leur autorité et m'aider de leurs connaissances. La mention : *Ruines romaines*, indique qu'il y a des indices indubitables et visibles de *romanité;* son absence ne préjuge en rien l'origine des autres ruines, dont beaucoup bien certainement datent aussi de l'âge romain. Quant aux noms, on remarquera qu'un fort grand nombre ne sont pas arabes. Ceux-là presque seuls le sont qui rappellent un fait local ou un souvenir religieux; encore le plus ordinairement n'y a-t-il qu'un nom d'homme. Or les étymologies berbères sont souvent d'autant plus difficiles à trouver que tout est défiguré depuis des siècles par la prononciation arabe. Toutefois, il eût été aisé d'en traduire un bon nombre, tant arabes que berbères; je ne l'ai fait que lorsque le sens a un intérêt archéologique et lorsque, grâce aux gens compétents qui ont bien voulu aider mon insuffisance, j'ai cru enfin le tenir sûrement.

Toute longue qu'est déjà cette liste, il faut encore que j'y ajoute ce que j'ai rencontré dans les autres pays parcourus.

CACHEROU.

Commune mixte, territoire civil :

a. Douar-commune d'Ahnaïdja, de la tribu des Ouled-Aouf.

Sidi-Ali-Bou-Karroucha, ville située dans une plaine, de la partie haute de laquelle coule une fontaine très forte.

Touta, bourg avec deux fontaines, sur la pente du Djebel-Akbouch. L'Aïn-el-Hamza a peu d'eau; mais l'Aïn-Taffessar est très abondante. La montagne est presque inaccessible à cheval.

MASCARA.

Commune de plein exercice :

Oued-el-Hammam. Auprès du village, ruines longtemps considérées comme turques. Inscriptions (*Corp. inscr. lat.*, VIII, n° 9747, et *Bulletin de la Société géographique d'Oran*, n° 11, 1882, p. 124).

Commune mixte, territoire civil :

Thizi. On y a trouvé une borne milliaire, mais pas de ruines. (*Bulletin de la Société géographique d'Oran*, n° 11, 1882, p. 123.)

Tackelmamet, douar-commune de Sidi-Bou-Hanefia, près Hammam-Bou-Hanefia. V. romaine, inscriptions. (Voir p. 38, 65-66, 76 et append. A.)

Benian, douar-commune de Benian, sur l'Oued-Traria. V. romaine. (P. 66-68.)

Draa-er-Remel, en face de Franchetti; inscriptions (*Corpus inscr. lat.*, VIII, n° 9744) et ruines.

SAINT-DENIS-DU-SIG.

Commune mixte, territoire civil :

El-Ksar, au Rocher des Aiglons, dans le Djebel-Bou-Ziri; poste romain et, dans le voisinage, d'importantes ruines. (Voir p. 65.)

FRENDA.

Commune mixte, territoire civil :

Les Souama, à Mecherasfa, ville sur la Mina. avec une nécropole chrétienne, et une autre berbère sur le territoire de Tiaret. (Voir p. 38-39, 73-74 et appendice B.)

Aïn-Sbiba, ville romaine et inscriptions. (Voir p. 38, 70, et appendice A.)

Taughazout, ruine antique et médiévale. (Voir p. 34-35.)

Bachaghalik de Frenda, cercle de Mascara, territ. de commandement :

Djebel-Kermess, poste romain analogue à celui de Benia du Nador, mais plus petit.

Les Djedar, au Djebel-Ladjdar et à Ternaten. (Voir ch. VI.)

Route de Teniet-el-Haad en venant de Tiaret :

Les Sebaïn-Aïoun (Soixante-dix fontaines), une des têtes du Cheliff; ruines romaines peu importantes.

Aïn-Merzit, ruines romaines, les plus grandes de chez les Beni-Lent.

Kherbet-Tebouda, ruines romaines sur la route de Chellala.

Kherbet-Souaïch, ruines romaines à gauche de cette même route.

Kherbet-Decherit-Mimoun, idem.

Autres non loin de *Sedira-Zilene*, idem.

Oued-Zilene, ruines romaines près de la rivière, au pied du Djebel-Briza.

Aïn-Garden, ruines romaines sur la route de Teniet-el-Haad et à quelque distance à droite.

Kebaba, ruines avec deux fûts de colonnes.
Aïn-Tissemsil. A la fontaine, on a employé comme ornements les chapiteaux des colonnes ci-dessus.
Aïn-Toukria, vaste champ de ruines romaines couvrant peut-être 10 hectares; cimetière à tombeaux creusés dans le roc; dans le four de la ferme, une inscription tout à fait fruste, sur le mur Sud; un bas-relief tout usé dans le soubassement de la fontaine.

Bien entendu, ces dernières énumérations sont des plus incomplètes. Pour Saint-Denis-du-Sig, Mascara et Cacherou, ce sont seulement les ruines que j'ai été voir. Le bachaghalik de Frenda est aussi riche que l'aghalik des Harar ou que le cercle de Saïda, et surtout la commune mixte renferme peut-être autant de lieux habités que celle de Tiaret, si abondamment pourvue. Je donne ces listes à titre de renseignements, pour montrer combien il y a à faire et, au besoin, pour aider ceux qui feront. Ceux qui savent combien il est difficile d'être renseigné sûrement dans de pareilles circonstances ne s'étonneront pas des lacunes, des inexactitudes, des doubles emplois.

Il est fort malaisé d'obtenir de bonnes informations des indigènes, maintenant surtout que les tribus sont souvent confiées à des étrangers. Quand un nom de lieu est suivi de quelques détails, cela veut dire que je l'ai vu ou qu'il a été vu pour moi par quelqu'un en qui l'on peut avoir confiance, ou enfin qu'il m'a été possible de réunir beaucoup de témoignages et de les contrôler. Dans le cas contraire, je ne mets rien. Pour certaines fractions de territoire où je n'ai pu me transporter, on m'a assuré qu'elles ne renfermaient rien. Je ne le crois pas : il est inadmissible qu'il n'y ait rien dans certains douars-communes situés entre d'autres abondamment pourvus et dont ils ne diffèrent en rien. Mais à qui se fier, quand un homme sérieux, instruit, connaissant le pays et dévoué amicalement à mes recherches, me signalait Tagremaret comme n'ayant qu'une petite ruine numide, absolument insignifiante? Voyez plus loin ce que j'y ai trouvé.

Les ruines de toute la région, depuis Saïda jusqu'à Tiaret, présentent au premier coup d'œil une désespérante uniformité. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des temples, des prétoires, des thermes magnifiques, des colonnes, des sculptures, des marbres. On a sous les yeux des tas de pierres, presque toujours non taillées, — éboulées, il est vrai, de manière à montrer qu'elles proviennent de murs. Presque toujours tout est rasé au niveau du

sol. Tantôt le pied du mur subsiste et le reste a disparu, tantôt toute la masse écroulée donne un éboulis de forme linéaire qui trace le plan sur le terrain.

Un caractère général est la rareté des vraies pierres de taille, l'absence de briques, de tuiles, de ciment, d'ornements, de matériaux précieux, en un mot de tout ce qui caractérise ailleurs les bâtisses de style romain. Cependant beaucoup de celles-ci sont romaines, on le verra plus loin. Mais c'est là un caractère général qui a une très grande importance. En effet, toutes ces constructions n'ont pas été détruites de main d'homme : elles n'en présentent aucun indice; mais on conçoit que, dans l'état actuel, ces indices seraient assez faibles. Il faut donc raisonner. Les Vandales, si destructeurs qu'on les veuille faire, n'ont pas pu tout démolir, et il n'est pas vraisemblable, en tout cas, qu'ils aient été porter leur fureur jusqu'aux villages enfoncés dans le Sud. Quant aux Arabes, tout le monde sait qu'ils ne démolissent rien : que feraient-ils des pierres? Ce serait là une peine inutile, et ils ne se la donnent pas. Dans l'Afrique et la Numidie, ce sont justement les pays de nomades qui ont le mieux conservé les restes anciens. Il n'y a qu'une solution possible : ces bâtiments sont tombés tout seuls. Plus on les examine, plus on voit que beaucoup devaient être construits avec un mortier comme celui dont se sert encore l'indigène. Ce mortier n'est guère que de la boue, et l'on s'en passe même souvent. Il n'y a pas dans un village de saison pluvieuse qui ne fasse écrouler un certain nombre d'habitations, et quelquefois la moitié d'un ksar tombe par terre en même temps. C'était un peu comme cela qu'étaient construites les maisons de ces villes antiques. Qu'une catastrophe en eût dévasté une, que l'incendie ou une prise d'assaut eussent commencé la destruction, l'abandon seul faisait le reste. Tout cela n'étant plus entretenu, ou plutôt rebâti à mesure, le prétendu mortier retournait à la terre, les moellons des parties supérieures allaient rouler dans le ravin, ceux des parties basses s'éboulaient l'un sur l'autre, et d'une ville parfois grande et peuplée il restait ce que nous voyons. Il y a des exceptions, des remparts solides, des constructions romaines faites avec élégance, avec art. Mais l'impression générale qui ressort de la visite de ces ruines est qu'un mode de construction indigène avait été généralement adopté, qu'il y avait peu de luxe architectural dans ces contrées assez reculées, et qu'enfin

tout cela a péri, à partir d'une certaine époque, plus par abandon que par destruction intentionnelle et systématique.

L'aspect, je l'ai dit, est assez uniforme. Cependant un examen attentif permet de voir des différences. Parfois la ruine se présente comme un essai de mur à double revêtement. Des dalles naturelles irrégulières sont dressées sur un de leurs côtés, et font deux parois extérieures, entre lesquelles est un remplissage formé de moellons assez petits. Ce système est souvent employé pour la première assise, celle qui portait les autres. Il y a ensuite le mur en pierres sèches, qui était certainement calfeutré avec de la terre, disparue depuis longtemps. C'est le système qui a le mieux résisté, car il n'y avait pas de mortier dont la ruine pût amener celle du reste. D'autres fois, c'est la construction actuelle : petites pierres, mortier sans ou presque sans chaux; et tout est par terre, — quand il ne s'est pas trouvé, comme en certains endroits de la contrée, que la terre à elle seule fait presque un bon mortier. Souvent, bien qu'accusant par sa ruine aussi complète l'usage d'un mortier analogue, la construction est composée de moellons plus gros, mieux choisis, rappelant ceux des bâtisses d'Italie. Enfin quelquefois le constructeur indigène a fait du luxe à sa manière. A Kersout, par exemple, des maisons, bien que construites simplement en pierres et mortier de boue, présentaient un revêtement intérieur : sur un mortier un peu plus soigné, on avait appliqué de minces dalles irrégulières, formant ainsi au dedans une paroi lisse et résistante; cela valait au moins l'enduit à la chaux des maisons arabes modernes.

Peut-on se servir de ces caractères pour attribuer tel ou tel champ de débris à une époque et à une race? Oui sans doute, jusqu'à un certain point. C'est un des objets de nos recherches.

Je voudrais d'abord examiner le Tell, puis étudier le Sud, et ensuite, cette reconnaissance opérée, essayer de prendre une idée de l'occupation romaine dans le pays.

III

LE TELL MÉRIDIONAL.

Le Tell de Saïda, de Frenda, de Tiaret est montagneux, surtout au Sud. Il présente très fréquemment de ces hauteurs à pente fort escarpée qui se terminent par un *kef*, c'est-à-dire un

plateau étroit limité par des bords à pic qui ont parfois une élévation énorme. Ce sont ces emplacements que choisirent les anciennes populations. La plupart des constructions en pierres sèches ou en pierrailles et mauvais mortier appartiennent à des bourgs posés sur ces montagnes inaccessibles. Souvent l'endroit est absolument inabordable : il n'a d'autre accès qu'un sentier frayé jadis par le passage des habitants; quelquefois même on n'entrait dans la place que par une montée à degrés, ou même un escalier véritable.

Deux des plus beaux exemples de forteresses ainsi établies sont Kersout et Koliaa, dans le territoire de Saïda.

Le massif montagneux de Kersout, au S. O. de l'ancienne smala d'Ouizert, est un des plus élevés de la contrée. Du haut du plateau qui le termine, on a à ses pieds les vallées de l'Oued-Hounet, de l'Oued-Traria, de l'Oued-Melghir, de l'Oued-el-Hamman, tout le pays des Hachem, la plaine d'Eghris et Mascara. On domine au Sud et à l'Ouest toutes les montagnes de la contrée, le Djebel-Djeira, le Djebel-Messaoud, le Djebel-Tibergemt, la montagne de Sidi-Ahmed-ez-Zegaï, et, par-dessus le massif d'Oum-ed-Debab (la Mère du brouillard), l'œil porte au delà de Saïda. C'est un immense panorama dont les points extrêmes sont l'Ouarensenis, à 180 kilomètres à l'Est, et, quand le temps est favorable, le Mourdjadjo, qui domine Oran. La montagne est très escarpée : il faut longtemps pour la gravir, et il est périlleux de la redescendre à cheval, même par le sentier qui fut ébauché lors de l'établissement du point géodésique. Les sommets consistent tous en un escarpement à pic surmonté d'un plateau étroit : nulle monture n'y saurait parvenir, à peine peut-on y grimper. On comprend à peine qu'une population ait pu choisir un pareil domicile : car, s'il fournit un excellent refuge, il est aussi difficile à atteindre pour l'habitant que pour l'ennemi. Les gens de là devaient être casaniers. Heureusement leur mont a des vallons élevés, des plateaux secondaires, petits, mais susceptibles de culture; il devait être très boisé, il l'est encore relativement; le pâturage y était abondant. Grâce à ces avantages naturels, une population de quelque importance avait pu en faire son séjour.

La partie où elle résidait est celle qui se dresse le plus haut et le plus droit au-dessus de la plaine. Ce côté Nord est tellement abrupt qu'il faut prendre par l'autre face du massif et traverser

tout celui-ci pour arriver au site des ruines. L'emplacement qu'elles occupent est formé de deux sommets séparés par un *intermontium*. J'en donne un croquis imparfait, mais suffisant pour que l'on s'en fasse une idée (pl. III, fig. 1). Les deux sommets sont de vrais *kefs*, limités par des coupures à pic; mais celui du S. E. est moins haut et surtout moins séparé du petit vallon, qui de ce côté a une pente plus douce. Cependant cette pente n'arrive pas jusqu'au bord même du plateau terminal, et la communication se faisait par un escalier grossier à larges gradins, dont la position se voit encore. Quant au sommet Nord, il est de toutes parts complètement inaccessible : c'est un mur vertical de rocher qui se dresse au-dessus de pentes très raides et de la dépression intermédiaire. La moitié occidentale du plateau Sud, l'*intermontium* et le commencement de la pente occidentale étaient couverts d'habitations. Sur le plateau, certains murs ont encore 2 mètres de hauteur; dans la dépression, la ruine est plus complète; mais partout le plan des maisons se dessine aussi clairement que possible; rien n'est plus simple : une bâtisse carrée, de quelques mètres de côté seulement, quelquefois plus, et comptant deux pièces, rarement ceinte d'un tout petit enclos. Le mur d'enceinte n'a pas laissé de traces très caractérisées. Il semble pourtant avoir existé. En bas, au moins, il était nécessaire; en haut, il se confond avec le mur extérieur des maisons. Le sommet Nord, naturellement, formait une sorte de citadelle. Les constructions qu'il portait sont de toutes les plus ruinées. Les indigènes donnent à l'endroit le nom de Ksar-Ben-es-Sultan, le *Château du fils du sultan*.

Ainsi les habitants du Kersout avaient au sommet de leur montagne un gros bourg dominant toute la plaine, dans une position presque inattaquable, et où le Ksar-Ben-es-Sultan formait un dernier refuge imprenable. Là dedans étaient leurs maisons, leurs silos, dont plusieurs se retrouvent, et sans doute aussi l'eau pour eux et pour leurs ânes, seuls serviteurs possibles dans une pareille position. Malheureusement, cette eau, on ne la voit pas. Il y en a dans la montagne, par exemple une belle source, que l'on appelle Aïn-Kersout; mais elle est loin, bien loin des ruines. Une autre, bien plus petite, ne paraît qu'à 100 mètres en plan; mais il faut faire un long chemin pour l'atteindre. Et d'ailleurs, dans le cas d'un siège, il eût fallu de l'eau dans la ville. Où la mettait-on ? Je ne sais; car les excavations que j'ai vues, pratiquées dans

une roche à fissures, sans aucune maçonnerie, sont décidément des silos. M. le capitaine Graulle penche à croire qu'une nappe d'eau existerait sous le sommet même du Kersout. Malgré la grande hauteur, ce n'est pas impossible, mais il resterait à trouver les puits des anciens habitants : un seul des trous que j'ai observés pouvait être quelque chose de semblable, mais il est trop comblé pour que j'affirme rien, et son emplacement me fait croire qu'il n'est, lui aussi, qu'une bouche de silo.

Koliâa occupe, dans les environs de Charier, un sommet d'une hauteur bien moins considérable, appelé Hammar-Melouleb, mais tout aussi inaccessible. C'est un plateau aux flancs à pic. Une seule coupure existe, et elle a été barrée par une sorte de muraille cyclopéenne telle qu'on pouvait la faire dans le pays. Les blocs sont des fragments de ces lits naturels de roches que l'on rencontre partout aux environs. Ils n'ont qu'une épaisseur médiocre, mais on y a suppléé par une longueur et une largeur qui en ont dû rendre bien pénible le maniement sur un pareil terrain. Ce mur fait le tour du plateau, bien que pourtant le rocher soit à pic, et souvent d'une hauteur effrayante : c'est un des sites les plus forts que l'on puisse trouver en son genre. Quant au village, il rappelle Kersout. Mêmes maisons petites et serrées, mêmes silos, même construction. Là comme à Kersout, les habitations devaient être couvertes en chaume ou en branchages; car il n'y a aucune trace de tuiles, et chaque ruine de maison est trop vide à l'intérieur pour que l'on puisse supposer une toiture de même maçonnerie que les murs. C'étaient donc de véritables *gourbis*, analogues à ceux où habitent les cultivateurs de l'Est algérien. Quant à l'eau, il n'y en a pas, ni sur le site, ni à proximité. Mais les habitants recueillaient celle du ciel. Une citerne se voit encore non loin de l'entrée de la place; seulement elle se fait reconnaître romaine par son enduit épais de *coccio pesto*, ciment hydraulique fait de briques et autres terres cuites pilées. Il est donc clair que ces villages numides ont été, pendant l'époque romaine, habités et même florissants.

Les Romains nous ont donné le nom qui désignait les gourbis à leur époque; même ils nous en ont donné deux, *māgālia* et *măpālia*. On n'est pas bien sûr qu'ils soient synonymes. Salluste nous présente ses *mapalia*[1] comme faits de branchages et semblables à

[1] Salluste, *Jugurtha*, 18 et 46.

un bateau la quille en l'air. D'autre part, on considère les *magalia*[1] des auteurs comme analogues aux huttes rondes des Germains. Les populations pastorales des montagnes de l'Italie centrale bâtissent aussi des cabanes rondes, parfois de grandes dimensions; mais, autant que possible, la construction en branchages et les toitures en chaume reposent sur un mur circulaire en pierres sèches et terre ou en maçonnerie : c'est la *capanna murata* des campagnes romaines. Abandonnées et détruites, ces cabanes laissent une trace analogue à certaines ruines numides. Il y a des agglomérations où ces ruines rondes sont nombreuses. Souvent ce sont des espèces de greniers, mais quelquefois des villages entiers n'en contiennent pas d'autre modèle. J'ai visité avec M. Renoux, sous-préfet de Mascara, les restes d'un gros village à Maghraoua, aux environs d'Aïn-Sultan, qui en renferme plus d'une centaine parfaitement reconnaissables. Dans d'autres endroits, des ruines analogues présentent la forme de carrés longs, répondant assez bien à la description de Salluste.

Il est bien clair que la conquête romaine ne fit pas disparaître ce type de construction. Non seulement il se trouve dans les centres qui portent des traces de travail romain, mais il s'imposa en partie à la colonisation romaine. J'ai déjà dit qu'on rencontre rarement des briques, et jamais de tuiles, dans ces ruines. Les toitures étaient donc en chaume, ou, comme aujourd'hui, remplacées par une terrasse maçonnée. Les villes indigènes modernes sont bien rares dans la contrée, mais Frenda suffit à donner l'idée de ce qu'étaient ces bourgs anciens; leurs ruines, quand elles étaient récentes, devaient ressembler, à s'y méprendre, à celles toutes modernes de Takdemt. C'est la même construction mal solide, ce sont les mêmes maisons petites et serrées, faites de quatre murs et rien de plus, avec leurs petites cours, et les mêmes rues tracées sans plan et au hasard. Encore même, dans les villes bâties sur les *kefs*, les rues sont-elles souvent absentes : on devait passer d'une cour à l'autre par une porte basse et étroite, comme on passe aujourd'hui, dans les ksour du Sud, d'un jardin à l'autre. Taughazout, voisin de Frenda, prête à la comparaison la plus claire. Le village, un hameau de cent âmes, est perché sur un promontoire à pic, très haut au-dessus de l'Oued-et-Tat. A côté, se trouve le

[1] Servius, *Ad Virg. Æn.*, I, 421; IV, 259.

village ancien; ses murs sont presque intacts, et ses ruines sont aujourd'hui ce que serait le moderne au bout de cent ans d'abandon. Et pourtant il a duré depuis l'antique époque berbère jusqu'au milieu du moyen âge. C'est là qu'Ibn-Khaldoun commença son histoire.

La colonisation romaine n'avait pas dû amener beaucoup de population nouvelle. Elle avait ouvert le pays, et venait s'y établir qui voulait. Mais la race n'avait changé en rien. Aujourd'hui même, après tant de tourmentes qui ont passé sur le vieux fond numide, tant d'éléments qui se sont succédé et même croisés au-dessus de lui, il reste là, solide et immuable, tendant toujours à reprendre le dessus.

La province d'Oran est la plus arabe des trois provinces de l'Algérie. Mais il ne faut s'exagérer, même là, ni l'importance des Arabes ni leur nombre. Sauf dans le Sud, qui leur offrait des conditions de vie analogues à celles des déserts d'Arabie, ils ne font nulle part la majorité. Les montagnes qui couvrent la plus grande partie du pays ont toujours été inaccessibles à des nomades cavaliers, et les plaines du Tell, depuis qu'on les rend à la culture, rejettent comme naturellement cette population malfaisante qui y avait fait le désert. Les tribus arabes, dans les plaines où la colonisation ou l'agriculture ont pénétré depuis notre conquête, ont disparu, ou sont en baisse, ou, mais rarement, se sont pliées à la nécessité du travail. Le difficile est d'établir l'origine historique d'une tribu. Fort peu ont des traditions suivies qui remontent véritablement loin : tout au plus arrive-t-on au temps où elles ont reçu l'islamisme, et c'est justement à partir de là qu'elles ont perdu leur caractère. Sauf la Kabylie du Dahra et les tribus de l'Ouest qui s'appuient à la grosse masse berbère du Maroc, tout le monde parle arabe, et on n'a pas souvenir d'avoir, à aucune époque du passé, parlé jamais d'autre langue. Bien plus, avec sa religion, l'Arabe a apporté ses coutumes, son genre de vie, et tout cela ne fait qu'un. Il faut en prendre son parti : le vrai musulman, c'est l'Arabe du Sud, et non pas le commerçant des villes, ni le laboureur des campagnes. Comme la fainéantise, qui fait le fond de sa vie, est plus douce que le travail, il n'a pas eu de peine à convertir une population asservie durant des siècles à une existence fort dure. Voilà pourquoi le Tell méridional n'avait plus ni villes ni villages, pourquoi la tente remplaçait la maison, pourquoi les

montagnes étaient désertes, les vallées fertiles incultes, et la misère régnait partout.

Pourtant ces gens ne sont pas Arabes. Beaucoup seraient fâchés qu'on leur contestât cette origine, mais leur visage même les dément. Un explorateur attentif ne peut presque jamais s'y tromper. C'est surtout dans les deux communes mixtes de Saïda et de Frenda que la rareté du type sémitique frappe le voyageur au premier coup d'œil. Que de fois, dans une tente, me suis-je amusé à regarder mes hôtes! D'abord le maître de la maison et deux ou trois principaux personnages accroupis avec moi autour du couscous; puis derrière, la famille, les fils, les cadets, les amis, et enfin, se pressant à l'entrée, la foule des inférieurs, khammès, bergers, serviteurs, pauvres diables, avec les chiens et les enfants courant partout. Les braves gens ne se doutaient guère de ce que je cherchais sur leurs faces. Sur dix, vingt, trente quelquefois, rarement trois portaient le type arabe. En m'informant, j'apprenais que cet homme au grand nez arqué sur une bouche juive, entre deux yeux longs et voilés, au-dessus d'une barbe pointue, était le père des deux jeunes gens à la figure ronde et aux petits yeux. Son frère était un grand blond aux traits gros, à la barbe rare, et son père un petit vieux à face carrée, à pommettes saillantes, avec une bouche tout européenne et deux yeux toujours souriants. Partout des figures analogues, sauf peut-être un autre homme barbu, aux yeux rapprochés, au nez mince, encore un Sémite égaré là, bien que cousin, oncle ou neveu de tout le monde. En somme, prenez une *djemaa* en séance, ôtez les burnous et revêtez tout le monde de blouses bleues et d'habits de drap, et vous aurez un conseil municipal ou siégeront des paysans français, — bien hâlés, il est vrai, et bien noirs, — avec deux ou trois Juifs au milieu. Rien ne ressemble plus à un Juif qu'un Arabe, ce sont deux frères ennemis. Rien ne ressemble moins à un Arabe que la plupart des paysans de là-bas. Le type est chez eux plus varié que dans les tribus sahariennes, ce qui les rapproche déjà de nous. Une conformation chez eux très fréquente rappelle une des physionomies les plus communes dans le Midi français : c'est une face large, avec le front moyen, carré, les sourcils bien fournis, moins arqués que ceux des Sémites, la bouche bien faite et rieuse, toujours disposée à montrer de belles dents, la barbe frisée encadrant la figure, mais laissant les joues découvertes, marquant un vide à droite et à gauche sous

la lèvre inférieure, et se tenant naturellement courte, sans tendance à descendre sous le menton en barbe de Juif ou de bouc. Le nez surtout est caractéristique : il est court, carré du bout, légèrement relevé. L'ensemble, sans être beau, est agréable : on croirait voir un Dauphinois, un Guyennais, un Cévennol, un de ces types qu'on rencontre chez nous depuis le Poitou jusqu'au Roussillon, et dans une partie de l'Espagne. Un autre type, fréquent en Kabylie, est celui du blond ou du châtain à la face lourde, aux traits droits et épais, à la barbe laide et mal plantée, avec des yeux bleus ou bistres et un gros front rectangulaire : on dirait un campagnard normand. Il existe aussi dans le pays dont je parle, mais il n'y est pas aussi commun. Somme toute, il est évident que le sang arabe a pénétré dans cette population berbère, mais qu'il n'y a pas dominé. Il n'a pas modifié le type, il reparaît seulement, par atavisme ou mélange accidentel, dans un certain nombre d'individus de chaque douar ou de chaque famille. Il est plus ou moins fréquent suivant les tribus, général chez les Doui-Thabet, par exemple, clairsemé chez leurs voisins les Beni-Meniarin. Il est vrai que les premiers sont Arabes, et les seconds — chose rare! — savent et disent qu'ils ne le sont pas; les Arabes les appellent Beni-Mirian.

Ces observations ont souvent été faites. Il est nécessaire de les renouveler pour chaque pays qu'on visite en détail. C'est de l'histoire.

Dans le caractère et dans les mœurs, malgré l'uniformité de la vie arabe et l'influence commune de la religion, il y a aussi des différences. Les paysans dont je parle ont un air éveillé, une facilité à s'intéresser, à s'amuser, à rire, qui contraste avec la face terne du Juif ou la gravité sotte de l'Arabe. Ces deux derniers ne s'éveillent que quand une passion les anime; les autres sont ouverts à la vie, prêts à remuer, à travailler, à causer, à rire, à penser, ce que l'Arabe ne fait jamais. Ce sont en général de braves gens, souples à la main qui les mène, les plus gouvernables de tous les hommes, contents d'un rien, de bons enfants. Beaucoup de justice, quelques coups de bâton, un peu d'esprit de repartie, l'art de leur faire voir qu'on ne leur en veut pas, la conscience en eux qu'ils ne vous trompent jamais, et vous en êtes absolument maîtres : ce sont les cousins des fellahs d'Égypte, du troupeau d'hommes des Pharaons. Ils ont des vices, et beaucoup; mais il y

a en eux de la ressource, tandis que l'inertie où l'Arabe met son orgueil ne laisse pas beaucoup d'espoir. Ils aiment l'argent, mais ils connaissent d'autres manières de l'acquérir que la vente des troupeaux et le vol. Presque tous sont agriculteurs, et seulement à demi nomades; le douar se déplace, mais dans un cercle restreint, car le champ ne s'emporte pas. C'est plaisir, au mois de mai, de suivre l'Oued-Meniarin entre Charier et Nazereg : tout est en culture, les orges presque mûrs tranchent sur le vert sombre des blés, et de belles vignes grimpent le long des pentes. Presque tout est aux indigènes. L'Arabe, quand il est pauvre ou dépendant d'un maître, travaille le moins qu'il peut : il garde les troupeaux, gratte un petit coin de terre, fait la moisson, et c'est tout. Dès qu'il est à l'aise et qu'il devient cavalier, il ne fait quoi que ce soit au monde : il aurait honte même de seller son cheval. Il le monte lorsque c'est nécessaire, et le reste du temps il dort. Les tribus dont je parle connaissent et estiment le travail : le plus riche caïd des Beni-Meniarin conduit de ses mains sa charrue française, et c'est un homme de haute naissance. Depuis l'établissement du régime civil, des hommes riches ont demandé la naturalisation française; ils commencent à faire concurrence dans l'agriculture aux colons, dans l'industrie aux ouvriers français, dans le commerce même aux Juifs : c'est surtout à Frenda, où l'Européen n'avait pas comme ailleurs une avance écrasante et où l'élément arabe est le plus faible, que ce mouvement s'accentue; à Saïda, à Tiaret, villes françaises, espagnoles, italiennes, il ne peut pas en être ainsi. Mais il est permis d'espérer que, sagement administrées, ces populations gagneraient encore.

Je trouve intéressant, au point de vue historique, de regarder ainsi d'un peu près ces descendants des vieux Numides. Ceux qui l'ont fait, et ils sont nombreux, dans d'autres parties de l'Algérie, compareront ce qu'ils auront observé avec ce que j'ai vu dans les territoires que j'ai examinés. La civilisation d'un peuple dépend de sa réponse à une seule question : Le bien-être matériel et moral vaut-il l'effort que l'on fait pour y atteindre? C'est une simple affaire de goût, mais qui décide de l'histoire d'un monde. Non, dit l'Arabe, et il n'est qu'un sauvage. Oui, semblent commencer à répondre les plus élevés des campagnards telliens. Dans le Sud, les maisons des caïds, des aghas, construites jadis par ordre, sont en ruine ou servent seulement d'étables, de greniers, de réserves.

Les campagnes autour de Tiaret montrent, au contraire, des maisons indigènes que l'on a peine à distinguer des fermes espagnoles voisines; et je sais tel caïd qui, possesseur d'une jolie maison entourée d'arbres, avec un jardin et une source, a été médiocrement flatté quand il s'est agi de la quitter pour une tente. Le temps pourrait n'être pas loin où, avec un bon gouvernement, ces populations longtemps dévoyées retourneraient à leur vie antique, et vivraient de nouveau comme leurs frères de la province de Constantine, dans des gourbis et des maisons, dans des villages, comme les Numides leurs pères.

L'influence romaine, dans ces pays écartés, apporta peu de luxe, peu d'art, mais fut favorable à l'agriculture. On saisit encore sur le terrain des traces d'une vie rurale qui rappelle celle de l'Italie. Dans plus d'un endroit, une ruine rasée aujourd'hui au niveau du sol montre le plan de larges édifices flanqués d'autres plus petits, et entourés d'une large enceinte; le peu de matériaux existants indique que les constructions étaient basses. Tout rappelle les *prædia rustica* que l'on connaît dans la campagne romaine. Quelquefois deux ou trois réunis formaient, sur le flanc d'un coteau, une agglomération un peu plus considérable : quelques-unes de ces ruines, réduites au simple plan sur le terrain, portent encore chez les indigènes le nom de hameau, *déchera*. Une ruine de ce nom, non loin du marabout de Sidi-Ahmed, une autre dite Déchera-Bou-Daoud, une autre au Hassi-Ben-Zemmit, toutes trois voisines de l'Oued-Hounet, sont des types de ces *villæ* rurales. Leur construction devait être plus parfaite que celle des vieux ksour numides, perchés sur leurs rochers perdus. Le mur était de l'espèce que j'ai appelée à double revêtement : il avait ainsi une régularité extérieure et en même temps une solidité que les murs des gourbis ne pouvaient avoir. On voit que tout cela correspond à une autre vie, à une autre agriculture. L'habitant de Koliaa, de Kersout, de Karkab, en sortait le matin pour mener paître ses chèvres ou pour cultiver un petit champ dans quelque repli de la montagne, et le soir il se retirait dans l'enceinte. Le colon romain, au contraire, soit étranger, soit indigène, habitait au milieu de ses terres, dans des bâtiments aménagés pour une exploitation rurale large, faisant de l'agriculture en grand.

Les villes, sous cette même influence, changèrent aussi de caractère. Au lieu de bourgs inaccessibles étouffant sur leur étroit

plateau, on eut des cités installées sur des mamelons en pente douce, auprès des cours d'eau permanents ou dans des lieux riches en sources. De grosses agglomérations se formèrent, comme Aïn-Sbiba, par exemple, qui était peut-être une ville de quinze à vingt mille habitants. Là, la plus belle eau du monde coule abondamment par plusieurs fontaines : c'est un lieu évidemment destiné à devenir centre de colonisation; puissent seulement ceux qui installeront une population européenne sur ces ruines veiller à ce que l'on conserve ce qu'on ne peut manquer de mettre au jour! Dans l'état actuel, Aïn-Sbiba ne montre qu'un vaste champ couvert de moellons et, çà et là, quelques pierres de taille. Les murs des habitations se croisent, dessinant plus ou moins bien leurs contours; mais de restes de monuments publics, il n'est pas possible d'en désigner sûrement. Cependant un groupe de débris semble avoir appartenu à des thermes; et la plupart des sources naturelles étaient reçues dans un monument. L'une d'elles devait même former un château d'eau assez considérable, dont on distingue encore l'hémicycle. Des fouilles à Aïn-Sbiba donneraient certainement quelque chose; mais peut-on bien les conseiller? Où sonder, lorsque rien n'invite à choisir un point plutôt qu'un autre? Il faut attendre que le hasard guide la main d'un maçon, d'un colon en quête de pierres, vers quelque découverte imprévue.

A Tackelmamet, au S. E. de Hammam-Bou-Hanefia, la ville occupe une pente douce entre l'Oued-el-Hammam et un ravin, depuis la crête de celui-ci jusqu'à la rivière. La nécropole est au delà du ravin. La ville était assez grande. On suit le mur d'enceinte presque partout, quelques rues se reconnaissent encore; les maisons s'annoncent par des rectangles formés de l'éboulis de leurs murs; çà et là, quelques grosses pierres de taille, peu régulières il est vrai, se dressent, le plus souvent par paires : ce sont alors les pieds-droits de portaux dont tout le reste a disparu.

Aux Benian de l'Oued-Traria, à Timesiouine, à Tagremaret, à Mecherasfa, la ville est là tout entière, avec son enceinte et parfois des débris de monuments bien caractérisés. Mecherasfa, sur un promontoire dans une boucle de la Mina, montre comment avait pu se faire la fusion des habitudes contraires et des traditions opposées. La construction est à peu près celle des villes berbères primitives; comme elles, celle-ci est resserrée dans une enceinte qui, bien que grande, semble ne l'être pas assez; on devait y être à

l'étroit; on n'y voit presque pas de rues; les quartiers sont séparés l'un de l'autre par des murs; presque tout est en pierres sèches ou en petits moellons et boue. Il n'y a guère plus d'ornements ni de matériaux élégants que dans les autres de ces villages; une colonne, si grossière qu'elle soit, y est un objet introuvable. Toutefois, les blocs équarris en manière de fausses pierres de taille et certaines dispositions dénotant une main plus expérimentée annoncent ce que vient confirmer l'examen des nécropoles : de deux qu'il y a, l'une est si bien romaine qu'elle descend jusqu'à l'âge chrétien.

La vie de ces populations se déroule peu à peu devant l'œil de celui qui étudie leurs demeures.

Dans cette partie montagneuse du Tell, on les voit occuper des points inaccessibles et y créer, évidemment dès une haute antiquité, des places fortes alors imprenables. Mais ce n'est pas tout. De bonne heure l'incommodité de ces bourgs est sentie par une population agricole. D'autres centres s'établissent dans des lieux un peu plus commodes. Des montagnes moins élevées ou moins raides, des plateaux plus larges, plus ouverts, reçoivent des villes ou des villages. La montagne de Sidi-Ahmed-ez-Zegaï, qui dresse en vue de Saïda son long sommet couvert de beaux bois, était assez bien habitée. En haut, sur le plateau légèrement ondulé et pourvu d'une source, existent, à El-Ferinina, les ruines d'une agglomération assez forte. On reconnaît le mur d'enceinte; mais, sans doute à une époque de paix, soit sous les grands princes numides, soit du temps des Romains, il a été dépassé de toutes parts : les constructions s'y adossent en dehors et s'étendent librement en tous sens, couvrant un espace plus grand que le rectangle du ksar primitif. Sur les dernières pentes du massif, près du Hassi-el-Kerma, dont l'eau est fraîche et délicieuse, un village a laissé ses ruines. Assez près, mais sur une raide colline, un village fortifié, El-Mentesser, rappelle un peu Koliaa et Kersout; beaucoup de ses pierres ont servi à faire des clôtures aux jardins arabes. Par contre, près du Hassi-Douilia, sur la côte au-dessus du puits, on ne voit qu'un hameau ouvert, avec la bouche d'un grand silo. On sent que les nécessités de la défense ne passent plus en première ligne. Le Berbère se garde toujours, ses emplacements sont toujours bien choisis et peuvent promptement être mis en défense; mais il ne cherche plus des lieux inabordables : il pense à la commodité de ses cultures ou au soin de ses troupeaux; il se

place aux points d'eau, dans les endroits où quelque richesse spéciale, quelque besoin particulier l'attire. Pour fortification, un mur en pierres sèches ou en pierre et terre, rien de plus. Les indigènes qui ont fait la dernière campagne dans le Sud trouvent que ces ruines ressemblent aux murs à hauteur d'appui qui ceignent les campements de nos colonnes, et ils les appellent des *redoutes*. Le mot est assez bien trouvé. En réalité, la plupart de ces hameaux ou villages correspondaient aux grands douars d'aujourd'hui; seulement ils étaient fixes : au lieu de tentes, c'étaient des maisonnettes; au lieu de faire rentrer les troupeaux dans le cercle formé par les tentes, on les ramenait pour la nuit en dedans de la petite enceinte. Plan et construction étaient des plus simples. Je donne le tracé de celle d'un petit village sur une hauteur non loin du point appelé *Ghar-el-Hadid :* elle a 150 à 200 mètres de largeur (pl. VII, fig. 4, n° 8).

Ghar-el-Hadid veut dire le *Trou du fer*. C'est encore un point où l'on peut saisir quelque chose de la vie des vieilles populations. Le sol, dans cette région montueuse, présentait des richesses minérales, que les indigènes exploitaient. La montagne de Ghar-el-Hadid et les hauteurs voisines sont pleines de fer. Il y en a, du reste, beaucoup dans la région que j'ai parcourue; mais il n'est pas exploitable partout. Le *ghar,* la mine ancienne, est une excavation profonde de 20 mètres, dont une quinzaine à ciel ouvert. Elle est complètement abandonnée; je n'y trouvai que les restes d'une hyène dévorée par une panthère. Pourtant le fond et les parois de la grotte ne paraissent pas être moins riches que la partie que l'on a creusée. Auprès se voit un grand amas des déchets de l'exploitation, et les environs sont semés de morceaux plus ou moins gros de minerai. Il est probable que les anciens ramassaient plus volontiers ces morceaux, qui devaient être plus abondants autrefois. On en trouve encore de très beaux. Le fer en est magnifique, d'une pureté presque absolue; il semble que l'on n'ait vraiment plus qu'à le faire jeter à la forge. Ce devait être une ressource pour les Berbères de ce pays, s'ils étaient aussi bons forgerons que leurs frères de Kabylie. A Aïn-el-Hadid, sur la route de Frenda, existe une mine de fer, qu'on se prépare à réexploiter. Une autre, jadis exploitée, se trouve à Tazerout, chez les Ouled-Khaled. Le capitaine Graulle m'a assuré qu'il en existe une chez les Beni-Meniarin, entre l'Oued-Traria et Ouizert, avec une forge et un amas de

scories et de mâchefer. Les petites exploitations berbères comme celle de Ghar-el-Hadid sont nombreuses en Algérie. Chacun y venait pour son compte, et ne prenait que ce qu'il lui fallait. Il y en a de tous les temps; elles ont été abandonnées chaque fois que les étrangers sont venus offrir à bon marché du fer tout ouvré.

Le plomb argentifère est abondant dans toute la région comprise entre le Tell et les Hauts-Plateaux, spécialement vers Tagremaret. Je n'ai pu faire assez de recherches pour savoir d'une manière certaine s'il y avait une mine anciennement exploitée. C'est douteux; car, en général, le plomb n'existe qu'à l'état diffus, dans la dolomie, et n'est pas exploitable, au moins pour nous. Il est d'ailleurs peu argentifère. Au S. O. de Tagremaret, le sol est parsemé d'échantillons de cette nature sur une longueur de plus de 40 kilomètres.

Les indigènes avaient, en somme, les éléments de quelque industrie. Ils étaient assez bons ouvriers. Pour peu que l'on fouille dans leurs ruines, on ne manque jamais de trouver des fragments de leur poterie. Souvent elle est grossière, et tout l'art se borne à des coups de doigt esquissant des ornements plus que primitifs. Mais elle est en général bien cuite, et d'une dureté très suffisante. D'autres fois elle est fine et très bonne (pl. VII, fig. 4, n° 1). Nous mettons sans doute la main sur des débris d'âges très différents. Rien ne permet de dater ces vestiges d'un peuple qui occupe le pays depuis le plus ancien âge de pierre, âge qui pour lui a pu durer fort longtemps. Les silex taillés n'y sont pas rares; les Arabes ont même trouvé des armes en pierre polie; mais ils gardent ces « pierres de foudre » avec un soin des plus jaloux. Dans le Nador, juste sur l'emplacement de la forteresse romaine de Benia, les morceaux de silex taillés couvrent littéralement le sol. Il y avait là un atelier sans doute; la même vallée en offre d'autres. Tout près de Saïda, le sommet de la montagne d'Aïad est couvert de débris de cette nature, et l'on y recueille par centaines des pointes de flèches du meilleur travail. On sait que les débris de cette espèce sont particulièrement abondants à l'entrée du Grand-Sahara.

Il n'est pas jusqu'à la religion de ces époques reculées qui n'ait laissé des traces sous nos yeux. A quelques kilomètres de Tiaret, sur la route de Mascara, au-dessus du village de Guertoufa où passe celle de *Relizane,* il s'en trouve un curieux monument. En cet endroit, la route passe en corniche sur le flanc du Djebel-Ensara

et du Djebel-Guezoul, qui font partie de la chaîne du Seffalou, à une grande hauteur au-dessus de la plaine et des vallées. On vient de sortir du col de Guertoufa, et à gauche du voyageur la montagne se dresse partout à pic. En un endroit, un repli de l'escarpement laisse une pente entre lui et la route, et l'on voit une pierre énorme, évidemment tombée du sommet et retenue sur les autres rochers. Elle a 4 mètres dans sa plus grande épaisseur et $1^{m},70$ dans sa moindre; sa face supérieure a 10 mètres de long, et 6 au moins dans sa plus grande largeur. J'en donne un dessin (pl. VII, fig. 4, n° 6) et le détail des excavations qu'elle présente: elle n'a pas, je crois, été publiée. On l'appelle Hadjeret-Gaid, à cause d'un homme surnommé Gaid, qui autrefois y montait pour tirer les pigeons de passage. Lorsque l'on grimpe sur cette roche parfaitement irrégulière, mais présentant une plate-forme telle quelle inclinée à 30 degrés, on y remarque trois bassins formant en quelque sorte cascade, inégaux de taille et de profondeur, et dans lesquels il est facile de voir qu'ont coulé des masses de liquide. A droite, sont deux petits trous ronds; à gauche, deux petits trous carrés, larges tous de 10 à 15 centimètres. Il n'est pas douteux qu'on n'ait là un autel primitif, une table à sacrifices. Dans le bassin supérieur est gravé le signe que j'ai représenté en A. J'ignore si ce peuvent être des lettres; un des rochers situés sous la pierre est couvert de traits analogues, mais disposés en une seule figure, et qui ne sont pas une inscription. J'en ai retrouvé quantité de semblables sur une espèce de banc naturel dans une niche de rocher près de la source de Nazereg. Je pense que ce sont tout bonnement des entailles au couteau, faites dans la roche tendre, par de pieux visiteurs. Cette coutume de faire des entailles dans un arbre ou dans une pierre qui signale un endroit sacré, existe encore, si je ne me trompe, pour les pèlerins de plusieurs religions. Chez ces Numides primitifs, elle pouvait tenir à des superstitions, à des rites qui nous sont maintenant inconnus. Il n'est pas impossible que parfois ces traits n'aient esquissé des lettres. On écrit tous les jours son nom sur un monument que l'on visite. Mais, à supposer que les hommes contemporains du Hadjeret-Gaïd connussent déjà l'écriture, il est clair que l'infinie majorité était complètement illettrée. Ils devaient donc se contenter de faire une entaille à la pierre, comme les femmes arabes honorent un marabout en attachant des loques à son arbre,

comme les Celtes honoraient un héros en jetant une pierre à son cairn. Quoi qu'il en soit, le Hadjeret-Gaïd était un lieu magnifiquement choisi pour une religion sanglante. Le sacrificateur, élevé à huit ou dix mètres au-dessus de la foule, faisait couler le sang de la victime de l'un des bassins dans l'autre. Le sacrifice s'accomplissait en face d'un horizon immense : tous les peuples de la plaine le voyaient, et le feu qu'on allumait sans doute s'apercevait des cimes lointaines de la montagne de Lella-Krera.

Ainsi nous ne pouvons retrouver la succession des révolutions de ces peuples; nous devons renoncer à savoir leurs aventures, leurs généalogies, leurs guerres. Mais nous saisissons des faits généraux, à mon avis plus vraiment historiques; car ils nous montrent ce qu'était le pays et comment les hommes y vivaient. On peut même reconstituer une chronologie relative. Les divers caractères des ruines ont frappé même les indigènes, et ils traduisent leurs aspects différents par deux dénominations constantes. Ils ne se servent pas en général du mot *enchir* « ruines », presque passé dans notre langue pour désigner les villes romaines de la Barbarie orientale; mais ils emploient le mot *kherba* « décombres » pour désigner les ruines indistinctes dont je viens de parler en détail; et, quand ils se servent du mot *benian* « bâtiments », on peut être sûr qu'il s'agit d'édifices romains reconnaissables. Mais les premiers sont-ils réellement, comme je l'ai dit, d'origine numide? Ne peuvent-ils pas être médiévaux, par exemple? Si l'on pouvait encore en douter, les ruines de *Karkab* apporteraient une preuve.

Karkab, dont je donne ici un croquis approximatif (pl. III, fig. 2), est située chez les Ouled-Khaled. Comme tant d'autres de ces places, Karkab occupe un rocher escarpé. On n'y gravit que par deux points et par un front de 200 pas à peine. Une forte muraille bouche ce passage, et couronne ensuite le rocher. Contre elle s'adossaient les maisons, et l'espace intérieur est plein de ruines : les dimensions données par M. Graulle sont 580 pas en un sens et 390 dans l'autre. Il n'y a pas d'eau dans l'enceinte; mais ce que le capitaine Graulle suppose possible pour Kersout doit être le cas à Karkab : il doit y avoir une nappe, un réservoir naturel quelconque sous le plateau même du sommet. En effet, au-dessous du point C on peut voir une double source, et sur la pente de l'isthme AB jaillit celle d'Aïn-Bou-Rochba. Or,

autrefois c'était dans l'enceinte même que les eaux venaient jaillir: un réduit quadrangulaire E enfermait la fontaine. Elle devait être riche, car un canal EF, encore visible, emportait le trop-plein de ses eaux dans des terrains situés vers GG, où étaient sans doute les jardins. Voilà peut-être l'explication du choix de *kefs* inaccessibles, rocheux, arides, pour y mettre des villes : il pouvait y avoir de l'eau. Le capitaine Graulle n'a peut-être pas tort. Dans ces terrains où les lits de roches dures, — à peu près partout des grès, — sont séparés par des épaisseurs souvent énormes de roches friables ou de terre, il est possible que des réservoirs se créent à de grandes hauteurs. Les sources qu'on trouve dans ces montagnes sont souvent très haut sur la pente, quelquefois même au plateau terminal. Tel a pu être le cas des forteresses numides où nous n'en voyons plus aujourd'hui. Une question de cette portée mériterait bien quelques sondages et une étude un peu suivie. Les sources de cette région se déplacent : le terrain est si peu homogène, que leurs conduits souterrains ne durent pas, elles les usent à la longue, et s'échappent par une fissure nouvelle. Tout le monde sait combien de fois dans le Sud, sur les Hauts-Plateaux ou dans le Sahara, des maladroits ont creusé le radier d'un puits artésien ou naturel, s'imaginant l'approfondir, et ont perdu le précieux liquide. Il en est de même dans le Tell. Sur tout le territoire de Tiaret, par exemple, les fontaines construites par le génie pour arranger et protéger les sources, ne donnent plus d'eau ou en donnent peu. L'eau existe dans ces montagnes, mais elle ne veut pas être violentée; sitôt qu'on y touche, elle s'enfuit. C'est sans doute ainsi, soit par fuite naturelle, soit après des travaux mal conçus, soit faute d'entretien des fontaines, qu'elle a abandonné tant de points qui en étaient fournis, j'imagine, puisqu'ils étaient habités par une population nombreuse. Mais revenons à la preuve promise.

Les sépultures, à Karkab, étaient hors de la place, mais auprès. On sait ce que sont en général les sépultures des anciens Berbères. Une des formes les plus fréquentes date de bien avant l'histoire, mais se conserve encore presque telle quelle chez certaines peuplades du Sud : c'est le petit dolmen sous tumulus. Tous les touristes d'Alger ont vu ceux de Guyotville. De vastes nécropoles ainsi faites existent sur la limite du Tell; M. Letourneux en a fouillé un grand nombre, et j'ai exploré celle de Mecherasfa. D'autres sépultures, surtout sur les Hauts-Plateaux et dans le Sahara algé-

rien, se composent de simples *tumuli* de pierres, analogues aux *cairns* celtiques : j'en ai fouillé deux, près de Touadjeur. Enfin il y a des tombeaux creusés dans le rocher, il y a des sépultures à la romaine, et même, à l'âge chrétien, de curieuses constructions funéraires faites de grands monolithes. (Voir appendice B.) A Karkab, une sépulture a fourni une inscription, aujourd'hui au bureau arabe de Saïda. La pierre, fort grossière et nullement travaillée, brisée d'ailleurs dans le transport, a deux lignes de caractères libyques. M. Cherbonneau[1] l'a interprétée de la manière suivante : « Matib, fils de Nagih, — Gaditon Tehim, fils de Nag[ih]. » C'est la seconde inscription berbère trouvée dans la province d'Oran. L'exactitude absolue du dessin publié avec la lecture de M. Cherbonneau ayant été mise en doute, j'en ai fait un autre, que je puis garantir, et que je donne ici en regard du sien (pl. VII, fig. 4, n° 4).

N'est-il pas démontré maintenant que les gens de Karbab étaient bien des Numides, qui ne se doutaient pas encore peut-être que Rome dût jamais dominer sur eux? Et de fait, quels autres que les Numides auraient vécu comme le montrent les ruines des environs de Saïda? Celui qui a bien lu Salluste voit la guerre de Jugurtha s'y dérouler devant ses yeux. Plusieurs personnes croient retrouver à 2 kilomètres de la ville le château où le roi numide avait déposé ses trésors, et qui fut pris parce qu'un Ligurien découvrit un sentier praticable en faisant la chasse aux escargots[2].

Les environs de Saïda sont remplis de petites ruines. La population était éparpillée par petits groupes çà et là. Le plus gros est à 1 kilomètre, près du moulin Flinois, le long de l'Oued-Saïda. Au-dessus du moulin, sur la pente du Chabet-ez-Zeboudj, les ruines s'étendent sur une longueur de 250 mètres et une largeur qui va de 50 à 100 mètres; les murs sont en pierres sèches, et ont encore parfois jusqu'à un mètre de hauteur. Ces petits centres habités, — dont deux autres existent près du marabout de Sidi-Mammar, sur le premier échelon des Hauts-Plateaux, et un troisième à l'entrée de ceux-ci, près des magnifiques sources d'Aïn-el-Hadjar, — ne pouvaient pas tous se défendre. L'*oppidum*, le refuge pour la population en cas d'alarme, c'était le prétendu camp de Jugurtha. J'ai la bonne fortune de pouvoir donner un très joli plan de cette

[1] *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran*, 1881, n° 10, p. 64.
[2] Salluste, *Jugurtha*, 92-93.

ruine. Il a été dessiné par M. Goerg, officier de la légion étrangère (pl. IV).

A 2 kilomètres de Saïda, au-dessus du ravin de Sidi-Salem, et précisément en face du Saïda d'Abd-el-Kader, aujourd'hui détruit, s'élève un plateau appelé Tidernatin. Il fait partie du premier et court gradin des Hauts-Plateaux; le second commence à Aïn-el-Hadjar et va jusqu'au désert. Ce plateau, long de 1,100 mètres et large au maximum de 600, s'allonge entre deux ravins d'une profondeur effrayante, au-dessus desquels il est porté par des escarpements à pic. Ceux-ci ont quelquefois plus de 50 mètres de hauteur; ils sont matériellement inaccessibles. L'escarpement oriental toutefois laisse voir une petite coupure, due à quelque éboulement de la roche, et par laquelle il est possible à un homme leste et hardi de parvenir jusqu'au sommet : un sentier de chèvres y est tracé. C'est par là, disent les interprètes locaux de Salluste, que le Ligurien aurait passé. Le ravin de l'Ouest est moins profond, à partir d'une certaine distance; il se relève même assez pour que le plateau soit abordable. Aussi les anciens habitants avaient mis un mur dans cette partie, ce qu'ils avaient reconnu inutile sur tout le reste du pourtour. Le plateau n'est ouvert qu'au Sud, par une espèce d'isthme étroit qui le rattache à la campagne voisine. Cet isthme a 160 mètres; là est la fortification principale AB. Elle consistait en un mur, épais d'environ $1^{m},40$, construit en pierres non taillées et un peu de toutes les grosseurs, sans ciment; seulement, autant que possible, on mettait les plus grosses en dehors; parfois même une certaine régularité était obtenue, grâce à la nature des lits de la carrière, qui se lèvent naturellement en rectangles. J'ai pris un croquis de l'endroit où cette régularité est le plus grande (pl. VII, fig. 4, n° 3 *b*); partout ailleurs le mur n'est qu'un tas; ici il a encore une hauteur de $1^{m},50$. La porte devait être vers l'Ouest, juste au commencement de la pente, après l'angle en retour; nulle part ailleurs je n'ai vu de solution de continuité. En dehors du rempart sont d'autres murs plus petits, plus minces, plus ruinés, dont la destination ne me paraît pas claire; ils devaient être si peu solides, que je ne puis voir des bastions dans les deux enceintes qu'ils dessinent et qui ont 20 mètres de diamètre; ils ressemblent aux clôtures en pierres sèches que les bergers font comme parcs à brebis.

Cet espace clos, d'environ 500,000 mètres carrés, n'a certai-

nement pas renfermé une ville. Les constructions que l'on y découvre ne sont ni faites ni disposées comme des maisons et des quartiers. Ce sont des espèces de tours rondes, aujourd'hui rasées au niveau du sol, et qu'on verra être des greniers. Ce sont des ruines rectangulaires ou carrées, de 4 à 5 mètres de côté, dont l'appareil est précisément le mur à double revêtement numide (pl. VII, fig. 4, n° 3 *a*). C'était une autre forme des précédentes, ou bien de très petits abris. Ces constructions sont nombreuses, mais disséminées çà et là; il ne semble pas y en avoir eu d'autres; toutes sont de structure grossière, attestant un âge reculé. Un seul morceau, une base de colonnette, semble annoncer un petit monument. Comme le montrera le dessin que j'en donne, ce n'est pas un bel objet d'art : trois tores superposés sur une plinthe, 23 centimètres de haut sur 30 centimètres de large. La pierre est assez mal choisie, et le travail ne vaut pas mieux. Cela suffit cependant pour montrer qu'il y avait là un petit édifice, sans doute la chapelle du dieu chargé de protéger le campement (pl. VII, fig. 4, n° 7).

C'était un campement en effet. Je me l'imagine, en temps ordinaire, comme une espèce de smala fortifiée. Quelques familles militaires y habitent, avec mission d'y faire la garde et d'entretenir le temple du dieu. Tout d'un coup la guerre éclate : une lutte entre le chef du pays et quelque voisin maure ou massésyle, une incursion des Gétules du Sud. Alors de tous les points de la contrée les gens accourent vers Tidernatin; ceux d'Aïn-el-Hadjar, de Sidi-Mammar, du Chabet-ez-Zeboudj, de partout, chargent leurs ânes et leurs mules, et se dirigent vers l'enceinte; leurs troupeaux y entrent avec eux. Les femmes, les enfants, les vieillards sont laissés dans la forteresse, pendant que les hommes du peuple vont occuper les défilés des montagnes et que les cavaliers tiennent la campagne avec le roi. C'est bien ainsi que les légions de Marius trouvèrent le pays qui nous occupe, celui des Massésyles, défendu.

Le plateau de Tidernatin n'a pas d'eau. Aussi, pour abreuver la garnison et éventuellement la population réfugiée, fallait-il aller à l'aiguade dans le ravin occidental. Aujourd'hui l'eau n'y coule plus, ou du moins elle filtre, en petite quantité, quelque temps seulement chaque année, uniquement dans sa partie inférieure. Mais alors un ruisseau occupait le bas de cette coupure profonde, et

c'était lui qui fournissait d'eau la place; car, d'aller à l'Oued-Saïda, il n'y fallait songer en aucune manière; de ce côté, on ne descend pas plus du plateau que l'on n'y monte, c'est un mur que le front du rocher. Aussi avait-on fortifié une position au delà du ravin, à la gorge d'une petite presqu'île ressemblant à Tidernatin. Deux murs pareils au mur AB permettaient à une petite garnison d'y tenir et de défendre l'eau.

Comme je l'ai dit, les rares personnes qui connaissent l'existence de ce camp retranché y veulent voir la Mulucha de Salluste[1]. Elles ne se fondent que sur la ressemblance des lieux avec la description de cet auteur. Mais cette concordance n'est pas si frappante; il y manque des traits importants. Tidernatin n'est pas un *mediocre castellum* et ne domine pas sur une plaine. A bien des égards, Kersout conviendrait mieux. Et d'ailleurs, les forteresses numides situées dans un lieu aussi abrupt que s'il avait été taillé de main d'homme, et accessible seulement par un sentier très étroit, — ce qui n'est pas le cas pour Tidernatin, — sont, comme on l'a vu, bien communes. Préoccupé de la même question, M. de Grammont m'a fait voir l'ébauche d'un travail curieux où il s'efforce de montrer qu'on a tort d'identifier la Malva et la Mulucha des auteurs. La première serait bien, comme, suivant l'opinion acceptée, l'Oued-Mlouia, frontière entre les deux Maurétanies romaines; mais la seconde serait l'Oued-Makta, qui aurait été la frontière des Maures et des Numides Massésyles. Cette nouvelle détermination changerait à beaucoup d'égards la géographie antique de ces contrées. M. de Grammont, se fondant sur elle, identifie *Mulucha* ou *Molochath* avec *Regiæ,* et arrive à placer cette ville, soit aux Trembles, à 20 kilomètres au Nord de Sidi-Bel-Abbès, ou au Rocher, dans la même direction, mais seulement à 7 kilomètres; soit à Sidi-Ramlan, à 37 kilomètres environ à l'Ouest du Sig; dans tous les cas, hors de la région qui m'occupe. Je dois dire que le système de M. de Grammont, s'il est séduisant par certains côtés, prête par d'autres à des objections graves. Il faut que le savant auteur complète et publie l'étude de cette intéressante question.

[1] Salluste, *Jugurtha,* 92.

IV

LE SUD.

De Tidernatin à Aïn-el-Hadjar on monte sur les Hauts-Plateaux. On change de pays, d'histoire et de race.

Maintenant qu'on peut aller en trois jours d'Alger au camp de Mecheria, plusieurs personnes ont fait ce voyage. Tous les deux jours part de Saïda un train qui revient le lendemain. Arrivés à Mecheria à la nuit, les touristes couchent dans leur wagon, et repartent au lever du jour. Ils rentrent en général fort heureux, et parlent du Sud oranais comme s'ils y avaient fait campagne. C'est ainsi que se font fréquemment les courses scientifiques en Algérie. Il est douteux que ce soit le vrai moyen d'en rapporter des notions exactes; mais c'est suffisant pour qu'un homme d'esprit, muni d'aplomb et de quelque lecture, en parle en France, non sans succès.

Jusqu'aux Chotts, les Hauts-Plateaux, au Sud de Saïda, sont absolument nus. La couche terreuse est mince, quand elle existe; le plus souvent ce n'est qu'un sable léger. La végétation, à mesure qu'on avance, devient plus rare et plus faible. Aux pâturages parfois assez riches des Ouled-Daoud et des Hassassna succèdent les vastes espaces couverts uniquement de thym. Çà et là l'alfa apparaît en larges champs à perte de vue, en mers, c'est le mot consacré. Puis le sable ou le thym recommence, et il en est ainsi jusqu'aux Chotts. Les alentours de ces plaines de sel, sauf en quelques points privilégiés, sont ce qu'il y a de plus désolé, même lorsque, comme au Khreider, il s'y trouve des sources abondantes. Au delà, c'est comme en deçà : alfa, thym, sable ou roche friable. Mais la sécheresse est de plus en plus grande, les espaces nus de plus en plus vastes, les thyms de plus en plus rabougris, et l'alfa de plus en plus rare : c'est le petit Sahara oranais. Le sol est vallonné, des *dayas* plus ou moins profondes s'y rencontrent presque à chaque pas; bien entendu, elles sont à sec, et l'eau qu'on trouve en creusant est saumâtre. C'est là le malheur : l'eau est fort rare, il n'y en a qu'au pied des montagnes qui limitent ou parsèment la région, et surtout elle n'est pas souvent bonne. A Touadjeur, elle est saumâtre; à Naama, elle l'est moins, mais un peu; à Mecheria, elle est bonne, mais il n'y en a pas assez; au Khreider,

elle n'est pas exempte d'une fort légère trace de saumure. Les Hauts-Plateaux en manquent tout à fait, il ne faut pas prendre au sérieux les lignes bleues qui courent sur la carte. Les stations de la ligne, les postes, les chantiers d'alfa reçoivent d'Aïn-el-Hadjar, par le chemin de fer, leur provision journalière. Les points d'eau, dans tout cet espace, sont rares et assez mal fournis. Il faut une montagne pour donner une source, comme à Sfid et à Marhoum.

Au Sud de Tiaret, c'est bien pis. Le Sersou a encore des sources, bien qu'elles ne cessent de baisser chaque année; et le Nador est une vraie oasis, pleine d'avenir quand on le voudra. Mais au delà jusqu'au Djebel-Amour le désert n'est nullement habitable. Les cours d'eau tracés sur les cartes ne sont que des ravins peu profonds, dans le lit desquels sont parfois des puits, qui l'été tarissent eux-mêmes. Les espaces sablonneux sont fréquents, et, même là où la terre est verte, le moindre souffle de siroco charge l'air de tant de poussière qu'on n'y voit plus et qu'on ne peut respirer. Les points d'eau marqués sur les cartes manquent souvent d'eau, ou bien leur eau est mauvaise; si cet espace était plus vaste, il vaudrait juste le Beled-el-Ateuch. Aussi les nomades chaque année abandonnent-ils ces solitudes. Il n'y a plus ni herbe ni eau : hommes et bêtes refluent sur le Tell.

Dans les parties plus favorisées, comme le Sersou par exemple, la terre est bonne et l'eau moins rare. On cultive. La colonisation et l'agriculture, parties de Tiaret, avancent et marchent vers la Montagne Carrée, le Djebel-Sidi'l-Habet. Les Arabes mêmes font quelques orges. Mais dès qu'on s'écarte des sources, dès qu'on ne peut plus irriguer, l'exploitation devient pleine de risques : les pluies manquent, moins terriblement, il est vrai, que sur les Hauts-Plateaux de Saïda, mais cependant presque chaque année; au lieu d'une Beauce, on a un désert.

On ne peut trop redire ces choses. Là est la clef de l'histoire du pays. Avant de chercher comment vivaient les habitants de ces contrées aux époques antiques, il faut savoir au juste où en sont ceux qui l'occupent aujourd'hui.

Il est certain que les Hauts-Plateaux sont un vrai pays de vie pastorale. Des pâturages, les uns riches, les autres pauvres, dans ces steppes illimités, appellent le bétail, surtout le mouton, qui n'a pas soif. La tribu, chargeant sur ses chameaux tout ce qu'elle possède, et parfois l'eau elle-même, se déplacera naturellement

à la suite de ses troupeaux. Il ne peut être question de villes. De Saïda aux Chellala en ligne droite, sur une longueur de 50 lieues, il n'y avait, il y a deux ans, qu'un hameau dans la petite oasis des Ouled-Sidi-Khelifa : il n'y est plus. Aussi ces populations du Sud sont-elles restées nomades et arabes. Loin de marcher vers une transformation qui les rapproche des coutumes modernes, elles s'enfoncent de plus en plus dans leur genre de vie ancien. Le peu qu'on sait de leur histoire récente nous montre, non des villes qui se fondent, mais des ksour que l'on abandonne : ç'a été le cas de Mecheria. Sauf dans le Sud, où les montagnes, les vallées, les sources invitent à la vie sédentaire, et où le nomade est bien heureux d'avoir le ksourien qui lui sert de gardien, d'entreposeur, de marchand, d'ouvrier, tout le monde mène la vie arabe. C'est là le secret de la force relative de ces tribus, et surtout de leur influence. C'est comme vrais Arabes, vrais musulmans, que les Ouled-Sidi-Cheikh, les Trafi, les Harar excitent chez leurs voisins du Nord un sentiment mêlé d'admiration, de respect, surtout de terreur. L'homme du Sud est un vrai Arabe, très pieux, ce qui ne coûte guère dans une religion où la morale consiste en préceptes de politesse et en règlements domestiques. Il est brutal, et son idée de l'autorité est primitive : la supériorité sociale se manifeste par le droit d'appeler chien et de battre celui qui est à l'échelon au-dessous. Il est rusé; car, ne faisant rien et n'étant pas gêné par mille idées qui croisent, dans le cerveau d'un Européen, les calculs de l'intérêt personnel, il passera sa vie à ressasser et mûrir silencieusement un seul plan, jusqu'au jour où il l'exécute. Il est profondément persuadé de sa supériorité légitime sur tout ce qui n'est pas de sa race et ne mène pas son genre de vie; et comme cette vie dure l'a rendu plus cavalier et plus guerrier que les autres, il les en persuade à coups de sabre. La progression est sensible à mesure qu'on revient vers le Tell. Les gens de la Yagoubia, quoiqu'ils passent auprès des Telliens pour guerriers, n'ont pas brillé dans la dernière campagne en face des cavaliers du Sud. Ils sont nomades, mais d'un pays meilleur, boisé en partie, fourni d'eau, possédant çà et là des cultures, offrant des pâturages faciles, donnant un bien-être relatif. Quant aux Telliens, c'est bien une autre affaire. Je n'ai jamais plus ri de ma vie qu'en entendant un riche cultivateur, chef d'un goum des Beni-M., faire le récit de sa dernière campagne : raconter comme quoi, re-

venant d'El-May avec cinquante cavaliers en armes, il rencontra quinze Trafi, qui tout de suite les attaquèrent. Les Beni-M. furent razzés à blanc, roués de coups de matraque, et laissés à pied, nus comme les avaient faits leurs mères. Le bonhomme ne s'en étonnait pas, c'étaient des Trafi ! Dans la même tribu, un des rares chefs guerriers qu'elle possède me disait : « Quarante hommes du Sud, s'il n'y avait pas les garnisons d'infanterie, courraient toute la commune mixte, faisant et prenant ce qu'ils voudraient, que personne ne les arrêterait. Moi, je me battrais, et avec moi tel, tels et tels (cela faisait environ vingt personnes, dont quatre au moins étrangères d'origine) ; mais, comme nous ne sommes pas quarante, nous serions tués, et n'empêcherions rien. »

Ainsi, nomades et sauvages, avec les vices et les avantages que ces deux qualités comportent, tels sont les gens du Sud oranais. Mais leur pays a-t-il toujours été habité de cette manière ? Surtout l'espace au Nord des Chotts, qui aujourd'hui, à ce point de vue, ne diffère pas de l'espace au Sud, n'a-t-il jamais été qu'une terre de parcours, n'a-t-il jamais porté que des tentes ? Oui, semble dire la nature. Non, disent les ruines éparses sur le sol.

Les Arabes n'ont pas toujours été possesseurs de ces contrées. Des Berbères y étaient avant eux. La race berbère présente des rameaux bien différents par leur passé et par leurs habitudes. Les Touareg du haut Sahara sont bien plus nomades encore que les Arabes du Sud oranais. Mais j'ai déjà constaté ici, au moins chez les Berbères d'Algérie, une tendance à passer de l'état nomade à la vie sédentaire, et une capacité que ne possède pas l'Arabe à se bien trouver du changement. Tandis que, dès qu'il le peut, le Berbère se fixe au sol, l'Arabe pur que les circonstances y ont attaché, même longtemps, à la première occasion reprend sa tente. L'histoire du Djebel-Amour, histoire moderne que les *tolba* du pays ont donnée à M. Mounier, en est une preuve intéressante.

Avant la venue des Amour, le massif qui porte leur nom était occupé par des Berbères, les Beni-Rached, dont Ibn-Khaldoun parle en plusieurs endroits comme d'une tribu grande et florissante. Il contenait alors une quantité de ksour, petits ou grands, dont on voit les ruines. Une partie fut détruite dès la conquête. Le reste, entretenu quelque temps, fut peu à peu abandonné ; les vieux du pays, il y a trente ans, se souvenaient encore d'en

avoir vu quelques-uns habités dans leur jeunesse. Les Amour semblent même, surtout dans le bassin de l'Oued-Sebgague, avoir construit quelques petites forteresses, Khier-el-Amour par exemple. De ce côté, en effet, ils avaient pour voisins les Harar, avec lesquels ils ont soutenu de longues et terribles guerres. Dans ces guerres, les Harar ont détruit presque tous les ksour du bassin du Sebgague : ces ksour n'ont pas été relevés. Dans les autres parties du pays, les ksour ruinés des Beni-Rached, bien plus nombreux que ceux d'aujourd'hui, se rencontrent à chaque pas. Ils sont généralement dans les lieux les plus fertiles et les plus beaux de la contrée, et leur construction est bien plus solide et plus correcte que celle des ruines arabes. Ils étaient encore supérieurs aux Arabes par l'aménagement de leurs cultures, de leurs jardins, comme on le voit aux ruines d'Enfous. Enfin, près de leurs anciens ksour de Naamous et du Ras-Feroudj, sur l'Oued Mezi, « apparaissent, dit M. Mounier, les vestiges de prises d'eau et de canaux qui devaient être bien supérieurs à ce que les Arabes exécutent en ce genre ». Le nombre de ksour détruits comptés par M. Mounier s'élève à 35 ou 40. Plusieurs ont été habités par les Arabes, puis abandonnés, soit pour ceux que nos armées ont trouvés habités, et qui ne vont pas au quart de ce nombre, soit pour la tente. Mais il y en a d'autres dont ils ne savent même pas le nom. Les Beni-Rached occupaient tout cela et en avaient sans doute fondé une partie. Il ne me paraît pas toutefois qu'ils aient été les premiers habitants du pays, et certaines ruines doivent remonter aux plus anciens et plus puissants occupants. Tel est le grand ksar d'El-Mahia, par exemple, auquel se rattache la plus ancienne légende de la contrée. Le sultan des Berbères de là, dont malheureusement le nom a péri, avait un cheval d'une beauté inouïe, mais si ardent qu'il fallait deux nègres pour le conduire à la rivière. C'est, sous une forme locale, le souvenir de la puissance et de la richesse des anciens habitants. Presque tous les endroits propices pour l'établissement d'un centre d'habitation avaient été reconnus et choisis par ces populations avisées. Tedmema, par exemple, dans un des plus beaux sites du Djebel-Amour, avec une abondante et bonne source; Aflou, où l'on a établi le commandement de l'annexe, dans l'endroit le plus fertile de tous, montrent les ruines de leurs bourgades. Sur ces points choisis avec raison, la population a dû rester de longs siècles, pendant lesquels les catastrophes ordinaires

ne lui auront pas manqué; mais les ksour duraient toujours. C'est tout différent depuis les Arabes. Rarement ceux-ci ont relevé ceux des leurs réduits en ruine. Quand ils ne reprennent pas la tente, ils en font un autre plus loin. C'est le cas pour Tedmema, qui fut remplacée par Sidi-Bou-Zid; et surtout pour Aflou. Aflou, détruit par les Harar, fut remplacé par Bou-Kherous; Bou-Kherous, détruit à son tour dans l'expédition du général Youssouf, ne fut pas remplacé, et les gens allèrent former un douar dans la tribu des Ouled-Mimoun.

Au Sud de Saïda, les Hauts-Plateaux, depuis le marabout de Sidi-Mamar jusqu'aux approches du désert et des Chotts, sont parsemés de ruines assez nombreuses. Les principales d'entre elles forment deux groupes, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est du nouveau chemin de fer de Mecheria.

Dans le premier groupe, les principales sont à peu près disposées sur une ligne parallèle assez peu éloignée de celle que suivent les caravanes pour aller de Saïda à l'oasis de Sidi-Khelifa. Évidemment, dans l'antiquité, c'était là que passait la route, ou du moins la direction connue qui en tenait lieu. Les bourgades dont elles sont la trace occupaient en général plus d'un et moins de 5 hectares, jardins non compris. Elles offraient une disposition commune à tous les ksour du Sud dès ces âges reculés : un gros mur enfermant les maisons, généralement groupées en quartiers séparés par des rues; et autour du tout les jardins, séparés par des murs plus petits et formant chacun un enclos; parfois, mais rarement, tous les jardins sont enveloppés d'un seul mur, toujours plus faible que celui de la ville. Les premières de ces villes sont situées dans la montagne qui limite ce territoire au S. O. de Saïda, le Djebel-Bedjeloud, ou sur la *gaada* qui forme comme leur rebord. Elles sont toutes près d'une fontaine, et quelquefois même de plus d'une; et celles qui n'auraient plus d'eau laissent voir qu'elles en possédaient autrefois. La plupart occupent, dans ce massif, des positions fortes. A mesure qu'on va vers le Sud, les fondateurs ont dû se contenter de hauteurs de moindre relief, et enfin des ondulations faibles que présentent les Hauts-Plateaux.

Une des plus belles de ces ruines, celle peut-être qui fait le mieux deviner la vie de ses anciens habitants, c'est Mtalsa, à Timetlas. Notons que c'est deux fois le même mot, l'une des deux fois arabisé. Ces ruines ont été explorées avant moi par un de

mes amis, le lieutenant Baras, aujourd'hui capitaine, alors au bureau arabe de Daya. La description qu'on va lire est de lui.

« Les ruines de Mtalsa sont situées à 5 kilomètres N. O. de Timetlas. Elles sont relativement importantes, et indiquent une assez forte agglomération d'habitants et de troupeaux. La configuration générale de ces ruines est sensiblement un rectangle avec des rentrants; la longueur est d'environ 650 mètres; quant à la largeur, elle varie de 150 à 200 mètres.

« Un mur d'enceinte, dont on retrouve constamment la trace et qui même en certains endroits présente encore 1 mètre à $1^{m},50$ de hauteur, entoure la ville. Ce mur est large, les pierres sont fortes, beaucoup sont taillées; il devait présenter une grande résistance. Il n'y a pas de traces de fossés autour de la ville.

« Les constructions à l'intérieur de Mtalsa sont complètement à l'état de ruines. Cependant presque toutes les maisons sont encore bien indiquées. Ces maisons sont toutes construites de la même manière, en pierres sèches placées les unes sur les autres, sans ciment ni mortier; un certain nombre de pierres ont été taillées très irrégulièrement, mais en général elles sont brutes. D'après la quantité de pierres écroulées, on peut affirmer que les murs des maisons étaient peu élevés : 2 mètres au maximum, et la toiture devait être faite en branchages, de la même manière qu'une grande partie des gourbis encore actuellement usités en Algérie. Les maisons affectent trois formes générales (pl. VII, fig. 4, n° 2) [1]. Les types ayant une ou deux tours à l'intérieur sont ceux qui se rencontrent le plus souvent.

« Quelques-unes de ces tours intérieures ont été fouillées : les fondations ont de 50 centimètres à 1 mètre au maximum, et l'on arrive à la terre, qui n'est pas recouverte d'un dallage. On peut admettre que ces réduits servaient soit à conserver les grains, soit à enfermer les provisions, instruments, etc., enfin étaient destinés aux usages domestiques.

« Les maisons sont placées les unes à côté des autres avec une

[1] En réalité, ces formes n'en font qu'une, celle que donne notre dessin. C'est toujours une espèce de cour, avec trois ou quatre pièces au fond. Les trois types qu'a cru reconnaître M. Baras ne diffèrent que par le nombre de ces petites chambres, et par l'absence, la présence, ou le nombre des magasins ou resserres en forme de tour.

certaine régularité. On voit encore de grandes voies séparant des quartiers composés probablement des mêmes familles.

« De plus, on rencontre un grand nombre de silos bien conservés, et qui ont été généralement fouillés à différentes époques. Ces silos, différents de ceux usités chez les Arabes, ont généralement un revêtement de pierres.

« En dehors de l'enceinte et tout autour, on trouve une très grande quantité de maisons s'étendant au loin dans la campagne.

« L'aspect général des ruines permet de supposer approximativement 500 maisons à l'intérieur, et à peu près 150 en dehors : ce qui peut donner pour l'ensemble un chiffre total approchant de 650 maisons. En prenant une moyenne de 8 à 10 individus par maison, on peut estimer à 6,000 habitants environ la population de Mtalsa.

« La situation de la ville est remarquable. Elle est sur une colline dont l'extrémité N. E. est relativement élevée et permet de voir les environs de fort loin. De plus une rivière longeait le mur Est de la ville. Cette rivière prenait sa source à Timetlas, et devait couler abondamment, d'après l'inspection du lit, qui est large et profond. Du reste, il y a peu de temps encore, elle donnait un assez fort débit. Mais actuellement la source est à peu près tarie, le lit est à sec ; et il faudrait sans doute, pour retrouver l'eau, des fouilles et travaux à Timetlas.

« Autour de Timetlas et même de distance en distance le long du lit de la rivière, on trouve une vingtaine de puits, qui n'ont pas été creusés par les Arabes. Ils ont tous à l'intérieur un revêtement en pierres, et ont dû être installés par les gens de Mtalsa, qui, ayant de nombreux troupeaux, ne devaient pas, pendant les fortes chaleurs, trouver suffisamment d'eau dans la rivière.

« Les ruines de Mtalsa ont été peu fouillées, et très superficiellement. Les quelques fouilles rapides qui y ont été pratiquées ont mis à jour des débris de poteries peu importants. Cependant on peut facilement remarquer que ces poteries diffèrent complètement, comme terre, de celles employées actuellement chez les habitants du pays. Il serait intéressant de déblayer complètement un quartier, surtout celui du Sud, ce qui pourrait donner des renseignements précieux.

« D'après une légende recueillie dans le pays, ce serait un très

ancien cantonnement des Berbères, et la misère les aurait obligés à émigrer au Maroc.

« Si l'on adopte cette version, on peut admettre facilement que la source de Timetlas aura cessé de donner, à la suite d'une grande sécheresse ou pour une cause inconnue, fait du reste qui vient de se produire de nouveau. Par suite, la grande agglomération d'habitants et de troupeaux qui était à Mtalsa n'a pu trouver l'eau nécessaire à ses besoins, ce qui a dû forcément amener des maladies dégénérant en épidémie et la misère la plus complète. Cette version expliquerait l'abandon complet de ce grand cantonnement. Il a dû pendant longtemps être fui par toutes les tribus environnantes, comme tous les centres dans lesquels une épidémie a sévi, où une immense catastrophe a eu lieu. Du reste, même maintenant, ce lieu est peu fréquenté des Arabes, malgré les ressources qu'il offrirait pour eux, et conserve un cachet remarquable de tristesse et de désolation. »

Les calculs de cette description sont au-dessous de la vérité. Il n'y est pas tenu assez compte des maisons isolées qui s'étendent dans la campagne, même au delà de la ligne des jardins, dont les clôtures se voient aussi bien que possible. L'auteur n'a pas non plus remarqué que, sur la rive droite de l'Oued-Timetlas, se trouve un faubourg détaché, muni lui aussi d'un mur d'enceinte, et destiné manifestement à défendre l'accès de l'eau (pl. VII, fig. 3). Les ruines de Timetlas couvrent certainement 5 hectares, et je ne puis évaluer à moins de 10,000 le nombre des gens qui habitaient là. Beaucoup des maisons avaient plus de 2 mètres; toutes n'étaient pas des gourbis; quelques-unes ont assez de matériaux pour que l'on suppose une terrasse. Enfin le nombre de ruines pareilles qui parsèment les Hauts-Plateaux exclut l'hypothèse de nomades se réfugiant là avec leurs troupeaux seulement en cas d'alarme. Et où les mettre, ces troupeaux? Rien ne diffère plus que Timetlas d'un campement tel que Tidernatin. Nous sommes ici en présence d'une ville, la plus considérable de la contrée, d'une ville de Berbères sédentaires, aussi cultivateurs que bergers. Enfin des débris de poterie fine et belle que j'y ai trouvés (pl. VII, fig. 4, n° 1 *b*) attestent l'influence d'une technique perfectionnée. Il n'est pas douteux que cette ville n'ait continué à être habitée pendant toute la domination romaine. Je ne sais quel

compte il faut tenir de la légende arabe sur sa destruction, toutes les tribus des environs étant relativement récentes. Cette légende prouverait en tout cas, ce qui est vrai pour beaucoup de ces villes, que Mtalsa a été habitée jusques assez avant dans le moyen âge. L'explication que donne M. Baras est d'une grande probabilité. L'existence des gourbis nous montre ce désert, autrefois boisé, fournissant quantité de branchages; l'existence d'un peuple sédentaire nous le fait deviner cultivé; enfin le lit de l'Oued-Timetlas donne l'explication de cet état antique : l'eau y coulait abondamment et arrosait toute la contrée.

Si l'on passe à l'autre région, à l'Est de la route et du chemin de fer, dans le pays des Hassassna par exemple, d'autres phénomènes frappent les yeux. Cette région, faite de la partie des Hauts-Plateaux la plus voisine du Tell et des gradins par où l'on s'élève de celui-ci jusque sur ceux-là, participe de l'un et des autres. En grande partie montueuse ou du moins accidentée, couverte, sur une grande étendue, par la forêt des Hassassna, présentant de bonnes terres de culture que ceux-ci négligent presque complètement, et finissant au contraire, vers le Sud, par une contrée fort aride, c'est elle qui alimente les sources et cours d'eau dont le Tell de Saïda subsiste. La grande nappe souterraine s'épanche par des sources fort belles. L'Aïn-Azereg, par exemple, a un débit de 100 litres à la seconde. Ces sources, vrais fleuves souterrains, sont des débouchés de la nappe, et non des filtrations comme les fontaines ordinaires. Celle de Nazereg sort avec tout son débit d'une fissure d'un grand rocher, derrière lequel on peut passer en plongeant dans l'eau profonde de la source. Il a environ 2 mètres d'épaisseur. Derrière on trouve une immense grotte, où l'eau s'étend comme un lac ou un fleuve. A 1,200 mètres plus haut, un puits profond, appelé Grotte des Pigeons, mène dans une immense caverne, où l'on reconnaît la même eau, car elle subit les mêmes variations. Par contre, à 1,500 mètres plus bas, l'Aïn-Azereg disparaît sous terre, et va devenir Dieu sait quoi. C'est à 18 kilomètres de Saïda, vers l'Ouest, que cette nappe d'eau souterraine apparaît pour la première fois. Dans la plaine de Sidi-Mohammed-Bel-Gacem, chez les Hassassna Gharaba, plaine riche en belles terres de culture, mais parsemée d'endroits pierreux, se trouve, entre deux de ceux-ci, un ravin encaissé qui, après 2 kilomètres de parcours, pénètre brusquement sous terre

par une espèce de tunnel. Les indigènes l'appellent Grotte des Ouled-Ameira. Il peut avoir 70 mètres, et au bout on rencontre la nappe d'eau; elle couvre une superficie d'environ 2 ares et a une grande profondeur : c'est de là que vient l'eau de Nazereg. La qualité des terres environnantes et la présence de ce point d'eau, le seul de toute la plaine, ont décidé l'autorité militaire à proposer de créer là un centre. Les anciens l'avaient fait, et les ruines s'en reconnaissent sous le nom de Kherbet-el-Achouch. L'Oued-Foufet, l'Oued-Tiffrit, comme, à l'Ouest de la ligne, l'Oued-Bou-Atrous et les sources qui viennent de la forêt des Djafra, ont une origine analogue. Celle qui alimente Saïda vient du Bir-el-Amra de la même manière.

On comprendra sans peine que les alentours de ces sources et de ces cours d'eau dans le Tell étaient autrefois habités. Sans sortir de la ferme de MM. Solari, à Nazareg, dont les 3,800 hectares sont vivifiés par la source que j'ai décrite, on trouve trois villages antiques, dont l'un est un gros bourg fortifié situé au-dessus d'un ravin grandiose. De plus, un monticule recouvre les ruines d'une poterie, dont les fours sont reconnaissables et dont les produits ont laissé de nombreux fragments dans le sol. Au N. E., à Foughal, trois groupes de ruines sont encore visibles. Il y en a à Garn-Baïr, près des cascades de Tiffrit; à Ghar-Djedam, dont la grotte, pleine de belles stalactites et d'où l'eau jaillit en abondance, domine la tête d'Aïn-Tiffrit; à Baloul, où les Romains avaient établi un de leurs postes, en face de l'établissement berbère de Bou-Amar; enfin partout le long de la route qui va de Saïda à Frenda. Mais ce qui est plus intéressant, c'est que la partie des Hauts-Plateaux voisine n'en est pas moins fournie que le Tell. La forêt des Hassassna en est pleine, ainsi que tout le territoire de ce peuple. Il est évident qu'à une époque ancienne le pays ne différait pas du Tell, auquel il est officiellement rattaché aujourd'hui. A Ali-Terhamou et à Taga-Rakba, entre la plaine et la forêt, à Hedda, à El-Yebbazi, partout, dans la forêt comme en dehors d'elle, étaient des constructions importantes. En avançant vers le Sud, les lieux habités, là comme à l'Ouest, semblent être disposés en une seule ligne se dirigeant vers les Chotts. On la suit jusqu'à Souaine. Elle devait correspondre au passage d'El-May à Aïn-Sfisifa, comme l'autre au passage du Khreider. C'étaient les routes du pays des Gétules, dont les troupeaux couraient le Petit-Désert, dont les villes

dominaient les vallées du Djebel-Amour et du pays de Sidi-Cheikh.

On est surpris de trouver toutes ces preuves d'un état économique et agricole si éloigné de celui d'aujourd'hui. Les conditions du sol ne s'y prêteraient pas. Comment l'ont-elles favorisé autrefois? La cause générale, quelle qu'elle soit, a certainement été secondée par des faits historiques connus. L'appauvrissement de l'empire dans les derniers siècles de l'histoire de Rome, les guerres épouvantables dont l'Afrique fut le théâtre pendant si longtemps, l'invasion arabe, une race, une religion, une vie nouvelles et de qualité inférieure venant remplacer le passé, le temps enfin qui détruit rapidement ce que n'entretiennent plus les hommes, tout cela y a contribué. Mais la raison principale ne peut être que dans un grand fait naturel. Je crois à un dessèchement progressif. Il est constaté par la science pour la région au Sud de celle-ci, pour le Grand-Désert et aussi pour le Tell. L'Algérie n'a jamais été un pays d'une humidité excessive; sa terre fut toujours altérée, son ciel toujours avare : « Cœlo terraque penuria aquarum, » dit Salluste. Mais la fertilité du sol ne se serait pas développée au point où il est sûr qu'elle parvint, si la pénurie eût été absolue. Le déboisement à lui seul a dû influer d'une manière funeste sur le régime des cours d'eau du Tell. Mais ce n'est pas une raison valable pour le territoire de Saïda et de Frenda, encore boisé en bonne partie. Les cours d'eau ont été certainement plus puissants, les sources ont été plus nombreuses quand la nappe d'eau des Hauts-Plateaux était plus riche pour les alimenter. Ceux-ci ont dû avoir des fontaines et des puits en grand nombre; l'eau s'y trouvait facilement, il y avait des ruisseaux, de petites rivières. Les traces s'en voient, et encore pas toujours; mais les ruines sont là, qui supposent de l'eau. Comment imaginer que Foughal, où étaient trois bourgs presque contigus; Bou-Lakhras, où était un village; Souaine, sur la route des Gétules, Ali-Terhamou, Taga-Rakba, lieux habités, et tant d'autres qui ne présentent plus trace d'eau, en aient été privés autrefois? Il y fallait au moins des pluies capables d'alimenter des citernes. Je crois que c'est précisément le régime des pluies qui a surtout changé. Pour une raison qui ne m'est pas connue et qu'il ne m'appartient pas de chercher, les pluies devaient être plus copieuses. L'eau d'alimentation se trouverait peut-être, si on la cherchait bien et qu'on en prît soin;

n'oublions pas que rien n'a été fait depuis la venue des Arabes, qui crèveraient de soif dix fois avant de réparer une fontaine, et chez qui, même quand les sources sont belles, on ne boit pas une gamelle d'eau propre. Mais l'eau agricole, l'eau du ciel, manque, et devait manquer moins. Pasteurs tant qu'on voudra, les gens des Hauts-Plateaux étaient en même temps cultivateurs : leurs villes, leurs villages ne sont pas des campements de bergers nomades. Ibn-Khaldoun ne prête cette vie qu'à leur noblesse, le reste est sédentaire. On les a trop confondus par analogie, en voyant leurs successeurs arabes, avec les hommes de l'extrême Sud.

Entre Saïda et le Nador, sans passer par Frenda et Tiaret, en se dirigeant, par exemple, par les Hauts-Plateaux sur El-Ousseughr, on trouvera que le pays, à l'Est des Hassassna Cheraga, n'est pas moins riche en ruines de même nature. Si l'on se rabat ensuite sur le Sersou, elles sont tout aussi nombreuses, plus importantes bien souvent. Au pied du Djebel-Ladjdar, où s'élèvent les grands monuments connus sous le nom de *Djedar,* coule la Mina; tout son cours est bordé de ruines considérables. Au confluent de l'Oued-Toussenina, en face de celui de l'Oued-Iad, c'est une grande ville, le Kherbet-Bent-Sarah. Bien plus grande que Timetlas, montrant des pierres de taille véritables et peut-être des restes d'ornements, la ville a sûrement contenu une population nombreuse, et fleuri sous l'empire romain. M. de Montgravier disait y avoir vu des épigraphes; les indigènes n'en connaissent pas. Non loin, au pied des djedar, Aïn-el-Kbour, Aïn-Mouter, ont aussi des ruines. A 5 lieues plus bas, c'est El-Abiar, à 2 kilomètres de la rivière, agglomération faite de plusieurs villages. Avant d'y arriver, plus près de Bent-Sarah, sur un mamelon, le Ras-Fedjillah, à 1 kilomètre de la rivière, un grand *prædium* a laissé ses traces. Tout le long de la vallée les hauteurs présentent des ruines, jusqu'à ce qu'on arrive au Tell et à celles, fort grandes, de Melakou. La route de Tiaret en coupe d'autres en plusieurs endroits de son parcours. A l'Est de la Mina, au Nord du Nador, elles sont extrêmement fréquentes. Je me souviens d'une matinée où, errant par un brouillard de siroco qui nous faisait perdre nos points de repère, la Montagne Carrée, le lointain Nador et jusqu'au soleil lui-même, j'en rencontrais presque à chaque pas. Parti du douar de l'agha des Harar, à Sougueur, c'est-à-dire tout près des ruines de Tamordjant, j'allai tomber près de la Montagne Carrée sur une

petite ville, à Aïn-Methenan. Fermée par un gros mur, entourée, à grande distance, d'un autre enclos, sans doute pour les jardins, elle avait son puits, aujourd'hui à sec, entre les deux enceintes. Fuyant cette fausse direction, nous tombons, au Farcha de Sidi-'l Habet, sur un autre bourg du même genre : ses puits sont à 150 mètres, dans le lit même du ruisseau. Enfin le soleil se fait voir, le spahis retrouve sa route, mais nous n'atteignons pas Aïn-Dzarrit sans rencontrer, à 600 mètres de la source, les ruines d'une ville assez grande, avec un mur d'enceinte énorme, quoique complètement ruiné, et un joli mur extérieur épais de 60 centimètres, qui montre, par son travail soigné, que tout cela a subsisté, a été entretenu, refait, augmenté à une époque de civilisation complète. Au delà de la source, d'autres ruines. Il y en avait également à la Montagne Carrée. Nous en trouverons d'autres en allant au Nador. Dans cette partie du Sersou, elles ne sont qu'à deux lieues l'une de l'autre. Entre la Mina et la Montagne Carrée, il y a celles d'El-Oulhassi, dont le nom rappelle une ancienne tribu souvent citée par Ibn-Khaldoun; entre la Mina et le Nador, il y a celles de Beloulit, qui sont les restes d'une ville. A l'entrée du massif du Nador, deux forts villages à Remilia; dans sa vallée longitudinale, un hameau à la source de Benia, un gros bourg au pied du Bou-Tchicha; à ses débouchés vers le Sud, des ruines à Gheghaïa, route d'El-Ousseughr et du Djebel-Amour; d'autres vers Goudjillah, route de Tagguin et des ksour de l'Est. Il faut convenir que voilà, avec deux routes jalonnées vers le Sud et correspondant à nos lignes actuelles, un grand pays d'agriculture là où aujourd'hui le colon est exposé à tant de mauvais risques. Sersou et Nador, on le verra, étaient, à l'époque romaine, une des riches parties du Tell.

C'est au delà de tous ces pays, et seulement quand ils s'enfonçaient jusqu'au séjour lointain des Gétules, que les Romains avaient à faire, comme leurs historiens le racontent, deux, trois, quatre journées de désert.

M. Rolland, qui a exploré le grand Sahara algérien au temps de la première mission Flatters et étudié ses conditions hygrométriques, n'hésite pas à déclarer qu'elles ont dû subir d'assez grands changements. Les oasis de cette région ont été jadis bien plus florissantes; elles ont, à des époques qui correspondent à notre histoire moderne, possédé une population nombreuse; elles sont dans une

décadence que rien ne semble pouvoir arrêter[1]. Je ne puis m'empêcher de remarquer que tous les documents antiques paraissent nous y montrer de vrais peuples, assez puissants. Or la décadence ne tient pas seulement à des causes historiques, le manque d'eau est son principal agent. L'incurie des habitants actuels est loin de l'expliquer entièrement. On trouve partout des travaux qui subsistent, et qui fonctionneraient encore si le liquide ne manquait pas. Il est absolument constaté que la nappe saharienne s'est considérablement appauvrie et vraisemblablement continue à perdre. Je n'ai pas à parler du Sahara. Mais je penserais que ce fait général, l'appauvrissement de l'élément liquide, s'étend aussi aux pays plus au Nord, et notamment à la partie des Hauts-Plateaux et du Sersou que j'ai vue. Le phénomène de l'amaigrissement actuel et continu des sources s'y observe comme dans le Sahara. On l'a déjà vu à Timetlas. Dans le Sersou, il se prend sur le fait. Bien que l'année présente n'y ait pas été pluvieuse comme dans d'autres pays, les environs d'Alger par exemple, elle n'est cependant pas des plus sèches. D'autre part, les premiers jours de juin, pendant lesquels je parcourais ces plaines, commencent seulement la saison chaude. Or les sources avaient bien peu d'eau; l'indigène se plaignait partout de je ne sais quelle action lente qui dessèche de plus en plus le pays. Une modeste source, l'Aïn-Takrasa, montrait clairement sa décadence. Elle possède trois petits bassins l'un au-dessous de l'autre de quelques centimètres, à quelques mètres de distance : le premier est à sec, le second est humide, le troisième seul coule un peu. Il y a peu d'années, tous les trois coulaient par une même rigole et avec un égal volume. Maintenant, dans les grandes eaux, le second coule dans le troisième, mais le premier jamais. Et ce fait, que j'ai observé pour une source insignifiante, a lieu aussi pour les plus grandes. Ce sera dommage, car dans le Sersou il est difficile de marcher deux heures sans trouver un peu d'eau fraîche, et cela est rare dans le Sud.

V

L'OCCUPATION ROMAINE.

L'histoire de la domination romaine dans ces pays peu ou mal

[1] Voir un article de M. Weissberger dans la *Revue archéologique* de juillet 1881, et le livre de M. Pélagaud, *La préhistoire en Algérie*, 1882.

étudiés serait d'une difficulté extrême. Nous n'avons pas de documents. Le morceau de la carte de Peutinger qui contiendrait cette contrée manque. Ptolémée, Pline, Mela ne donnent rien pour le Sud; l'Itinéraire d'Antonin n'y met pas de routes, et l'Anonyme de Ravenne, qui nomme tant de villes dans la Tingitane, en donne fort peu pour la Césarienne. Seuls les Actes des Conciles apportent des séries de noms; mais ces noms, on ne peut les placer. Toutes les villes, toutes les bourgades avaient leur évêque, Morcelli en a dressé la liste, énorme bien qu'encore incomplète [1]. Mais ces noms de lieux, où les mettre? C'est une dérision que de voir combien peu sont identifiés avec quelque certitude. En l'absence d'indications certaines, de routiers, de géographies, il faut qu'une inscription nouvelle soit trouvée pour qu'on ait le nom d'un endroit. Or les inscriptions sont rares; pas une de celles que j'ai découvertes ne m'a fourni un nom de lieu; de celles qui étaient connues, une seule en avait donné un dans le territoire dont je parle [2]. Enfin il est souvent difficile de reconnaître si les ruines du Sud sont romaines, j'ai dit pourquoi. Qu'on n'attende donc pas ici plus que ne peut donner une étude nécessairement incomplète.

Devant des restes fort apparents, il n'est pas bien difficile de dire : Voilà de la maçonnerie romaine! Les indigènes ne s'y trompent pas et reconnaissent bien des *benian* à Timesiouine, à Benian, à Baloul, à Bordj-el-Konsou, à Benia, à Tiaret. Mais à Draa-er-Remel [3], à l'Oued-el-Hammam, rien n'indiquait l'époque romaine : les ruines de ce dernier point passaient pour celles d'un fort turc; et pourtant c'est de là que viennent deux inscriptions du *Corpus* et une récemment découverte [4]. A Tackelmamet, à Aïn-Sbiba, à Kherbet-Bent-Sarah, il faut un œil exercé par l'étude des plus petits caractères, un indifférent s'y tromperait. Cependant il y a des inscriptions romaines. Combien de fois ne s'y trompe-t-on pas! Timetlas peut-être n'attend que des fouilles pour avoir son épigra-

[1] *Africa christiana*, t. I.

[2] Voir plus loin au sujet de Tackelmamet.

[3] Il est à propos de noter que Draa-er-Remel, sur la carte du *Corpus*, est tout à fait hors de sa place. Ce point n'est autre que Franchetti, station du chemin de fer d'Arzew-Saïda, et n'est nullement sur l'Oued-Traria aux environs de Benian. (Voir pl. I.)

[4] *Bulletin de la Société de géographie d'Oran*, 1882, n° 11, p. 123.

phie. A Tagremaret, il a fallu détruire les fondations mêmes de la ruine, déjà rasée au niveau du sol, pour trouver les belles inscriptions que donne notre appendice A. Quant à moi, je suis convaincu que tous les anciens bourgs berbères ont subsisté du temps des Romains, que de nombreux lieux habités s'y sont ajoutés dans les campagnes, que plusieurs sont devenus des villes plus ou moins semblables à celles d'ailleurs. Néanmoins je ne puis placer ici que celles qui déjà ont montré des antiquités romaines. Beaucoup d'autres, j'en suis sûr, en révéleront tôt ou tard.

Je considère comme romain le petit poste d'El-Ksar, sur la commune mixte du Sig. Il est perché au sommet d'un éperon du Djebel-Bou-Ziri qui s'avance dans une boucle de l'Oued-el-Hammam et porte le nom de Rocher des Aiglons. L'endroit est presque inaccessible. Il y a d'autres ruines dans les environs. Le *ksar* consiste en une cour tracée par un mur très épais qui enveloppe presque tout le sommet. Dans l'intérieur est une maison avec une assez grande citerne. J'imagine que les murs de la cour étaient garnis de hangars intérieurs qui, outre leur utilité comme abris, servaient à remplir la citerne. C'est là le moyen le plus simple, et celui qu'employaient les Romains, pour se procurer de l'eau potable au sommet d'une montagne aride, dans un pays où il pleut très peu. Sur la tête la plus élevée du rocher sont les traces d'une petite construction, où je croirais qu'était un fanal, un bûcher toujours prêt, qu'on allumait en cas d'alarme[1]. El-Ksar en effet ne devait être qu'un poste de surveillance. Il y a place là pour une dizaine d'hommes. La situation est on ne peut mieux choisie : on voit la vallée, amont et aval, à une distance énorme; on pourrait correspondre par feux avec des montagnes très lointaines. Le voisinage renferme des ruines romaines assez importantes.

La commune mixte de Mascara possède deux villes que j'ai déjà nommées, Tackelmamet et Benian.

Tackelmamet, que d'autres indigènes appellent Tigguermamint, est à 700 ou 800 mètres de Hammam-Bou-Hanefia, en amont sur l'Oued-el-Hammam. C'est de là, je pense, que proviennent les inscriptions n[os] 9745 et 9746 du *Corpus inscriptionum latinarum* (t. VIII), attribuées à Hammam-Bou-Hanefia et déposées aujourd'hui dans la cour du génie, à Mascara. La première nous donne

[1] La Maurétanie renferme un grand nombre de ces systèmes romains de postes télégraphiques. Voir app. C.

le nom des eaux chaudes alcalines et salines du Hamma, AQVAE·SIRENSES; d'après l'aspect du terrain, je crois qu'elles étaient plus abondantes, pas tout à fait au même endroit. Quoi qu'il en soit, l'Oued-el-Hammam est bien la Sira du Ravennate. Quant à la ville, son nom devait être, soit *Sira*, soit *Aquæ Sirenses*, soit *Ad Aquas* : le premier est le plus probable. J'y ai relevé trois inscriptions, qui ne figurent pas au *Corpus* (appendice A, n°s 3, 4 et 5). Elles sont gravées sur des caissons de tombes. Les deux premières sont à l'endroit où j'imagine qu'étaient les sépultures, la troisième dans la ville même. J'ai décrit plus haut celle-ci.

Les ruines de Benian sont situées sur un monticule au bord de l'Oued-Traria, à 13 kilomètres du village de ce nom et à 35 de Mascara, dans un très joli paysage et sur un emplacement si bon que l'on y créera prochainement un centre. Je ne puis admettre, pour ma part, qu'elles soient l'antique *Tasacora*, comme le porte la grande carte de Kiepert[1]. Le fleuve de ce nom, sur lequel était évidemment la ville, est cité par le Ravennate, et l'ordre qu'adopte ce géographe fait voir qu'il suit le tracé de la route intérieure de la Césarienne, nommant les cours d'eau à mesure qu'elle les passe. Or la Tasacora est entre la Sira, qui est l'Oued-el-Hammam, et l'Issaris, qui est l'Isser oranais. La Tasacora était donc l'Oued-Sekaousir ou Mekerra, qui devient le Sig; la route passait à peu près où la suppose la carte du *Corpus*, et la ville devait être aux ruines de Sidi-Ali-Ben-Youb, qui ont fourni les inscriptions n°s 9826-9828 du *Corpus inscriptionum latinarum* (t.VIII). Il faut espérer qu'une inscription révélera le nom ancien de Benian : c'est ce que n'a fait aucun des n°s 9740-9743 du *Corpus*. En attendant j'en ai levé un plan, à $\frac{1}{5000}$, qui montre l'état actuel des ruines (pl. V).

Quand on remonte la rive droite de l'Oued-Traria, l'approche de Benian est signalée par le reste d'un assez beau tombeau, dont j'ai dessiné une des faces. Le monument est en pierres de taille, assemblées sans ciment, et mesure un peu plus de cinq mètres de côté. En se dirigeant vers la ville, on marche dans une large avenue, qui était bordée à droite et à gauche de majestueux monuments funéraires : chacun d'eux forme aujourd'hui un tas de décombres, où les moellons et les pierres de taille sont renversés

[1] *Imperii romani tabula*. Berlin, Reimer, 1877.

pêle-mêle. Avant d'arriver à la porte, à droite, on remarque un espace où les tombes étaient serrées l'une contre l'autre, et formées de petits rectangles contigus, à parois en moellons : c'est un cimetière des pauvres, vraisemblablement d'époque basse.

L'enceinte de la ville est reconnaissable. Elle n'était pas fort grande, n'ayant guère plus de 220 mètres de côté. Les portes sont protégées chacune par deux tours en pierres de taille, fort bien construites, de 5^m,10 de diamètre. On aperçoit, en dehors de l'enceinte, quelques restes de constructions isolées, et dans l'intérieur beaucoup de traces de murs et d'alignements. Des Marocains occupés aux environs y font perpétuellement des fouilles, dans l'espoir de trouver des trésors; ils n'ont mis à découvert que des pans de mur, des piliers monolithes, et une porte sur le linteau de laquelle est l'inscription n° 9742 du *Corpus inscriptionum latinarum* (t. VIII). Cette porte fait partie d'un édifice, construit en grand appareil, qui occupait une partie du front Est, au-dessus de l'Oued-Traria : il a près de 35 mètres de côté. Près de lui, un autre monument a laissé également d'importants restes, sous un monticule non encore ouvert. M. Bernelle, administrateur de Mascara, se propose de faire découvrir entièrement les fronts Est et Sud du monument principal, et de veiller, quand on établira ici un village, sur ce qui mérite d'être conservé. M. le sous-préfet de Mascara m'a prié de donner les indications nécessaires. Voici, je crois, ce qui doit être fait.

Le mur d'enceinte, rasé tel qu'il est, porte tout le terre-plein du quadrilatère, qui est presque tout fait de décombres. Il doit être absolument respecté. D'abord il ne gêne personne, et il y a assez de moellons partout; ensuite, en le détruisant, on perdrait la belle esplanade qu'il supporte, c'est-à-dire un superbe emplacement pour bâtir.

Les portes, parfaitement visibles avec leurs tours, dont il reste parfois deux assises, seront déblayées; et même, si la chose peut se faire facilement, on replacera quelques-unes des pierres courbes dont les tours étaient faites. Ce sera l'ornement du village.

Bien entendu, les murs du monument A et la porte avec l'inscription seront complètement respectés. Enfin le tombeau T ne sera touché en rien.

Sauf cela, les colons pourront prendre ce qu'ils voudront pour construire. Toutefois, comme il n'est pas douteux que les fouilles

faites alors par eux ne mettent au jour des choses intéressantes, il faudra veiller attentivement à ce que rien ne soit détruit, et à ce qu'avis de chaque trouvaille, construction, inscription, objet, soit donné immédiatement.

Timesiouine est située au Nord du cercle de Saïda, chez les Ouhaiba, au bord de l'Oued-Berbour, qui les sépare des Doui-Thabet. J'en donne un plan, complété par moi, d'après une reconnaissance faite par M. Pelletier, lieutenant d'artillerie, ainsi qu'un croquis de la principale ruine, et un plan de celle-ci à $\frac{1}{400}$ (pl. VI). Timesiouine, dans son ensemble, ne présente rien qui la distingue d'un *kherbet* quelconque du pays : un gros mur d'enceinte qui ressemble à celui de Timetlas, des débris rasés au niveau du sol et des éboulis de moellons. Mais la main romaine se dénote çà et là par des vestiges plus apparents : en A un reste de maçonnerie, en B trois pièces oblongues et contiguës, en C un morceau d'édifice avec trois petites absides, en D enfin une construction dont les murs s'élèvent encore à 5 ou 6 mètres, et dont les dessous sont accessibles par les trous de sondage de M. Pelletier. Partout du reste où il a touché, cet officier a trouvé des débris, mais informes. Au point E seulement la chance lui a souri : il a mis à découvert une pierre portant un bas-relief, dont je donne le dessin (pl. VII, fig. 4, n° 5). Le travail, d'exécution grossière, et le sujet, qui est mithriaque, datent ce monument du IIIe siècle. C'est sans doute l'âge de la ruine D, à moins qu'elle ne soit postérieure. La construction, en assises de moellons interrompus par des fils de *mattoni*, est en effet loin d'être belle; le style d'ensemble ne vaut pas mieux.

Baloul est un poste, dans un lieu muni de sources, et dont il reste des pans de mur. Il n'a fourni jusqu'ici ni inscriptions, ni œuvres d'art. Par contre, Foughal, où aucune trace d'appareil romain n'est visible, a donné des monnaies impériales.

Tagremaret est un point important. L'Oued-el-Abd, qui forme quelque temps la limite entre Saïda et Frenda, y arrose, au moyen d'un canal, une belle plaine entourée des hautes cimes du Djebel-Maghnez, du Djebel-Kcelma, du Djebel-Nesmote, qui laissent toutefois des trouées sur Mascara, sur Frenda, sur Saïda; vers le Sud, les Hauts-Plateaux commencent à une douzaine de kilomètres. Il n'y a encore, dans cette large vallée, qu'un seul colon, nommé Alibert; mais il y a vingt-cinq ans qu'il l'exploite,

il la connaît parfaitement. Or on n'y peut toucher le sol sans rencontrer des vestiges romains; la charrue les heurte à chaque pas, le défrichement les découvre, la moindre fouille les met au jour. Toute la campagne était semée d'habitations, de fermes détachées : M. Alibert en compte plus de cent. Chacune possède sa citerne, toujours grande et bien maçonnée, et une tour ronde comme celles de Timetlas, mais maçonnée, et d'un diamètre de 6 à 7 mètres environ. A mon avis, ce sont, soit des donjons, soit des fenils, des magasins, des greniers d'une forme particulière, dont la mode s'était conservée depuis les âges les plus anciens. La récolte de cette fertile plaine s'emmagasinait dans de beaux silos, dont le groupe principal existe à 2 kilomètres de Tagremaret : il y en a par centaines, qui souvent communiquent entre eux; 10 hectares en sont percés. Tout le long de la rivière, ce ne sont que ruines jusqu'à Bou-Noual. Dans les rochers, partout des caves, partout des grottes habitées. La montagne même offre des vestiges, surtout les hautes et fraîches vallées d'Aioun-el-Beranis et du Djebel-Touta; il y en a au puits de Tircine, devenu célèbre depuis Bou-Amama. La maison Alibert, au point même dit Tagremaret, est construite sur une ferme antique : la citerne de celle-ci lui servit dix années de grenier; elle contenait 280 quintaux de blé en grain, et son béton, encore intact, avait 40 centimètres d'épaisseur.

La nombreuse et riche population qu'une telle colonisation suppose était protégée par une garnison logée dans une enceinte fermée, à 200 mètres au S. O. de la maison Alibert : l'endroit s'appelle aujourd'hui Souik. La ruine de Souik sert de carrière. Tout est rasé au niveau du sol, mais on creuse méthodiquement, en suivant le tracé des murs, et on enlève jusqu'aux fondations. Tout aura donc péri dans quelques semaines, c'est pourquoi j'en ai pris un plan (pl. VII, fig. 1). M. Alibert toutefois conserve les inscriptions qui se découvrent, il a promis de continuer le même soin.

La forteresse de Souik, sur une petite éminence en pente douce au pied de laquelle coule le canal, est un rectangle de 145 mètres sur 90, avec une tour ronde, de 4^{m},80 de diamètre, à chaque angle. Il devait y avoir deux portes, du côté du canal, larges de 6 mètres. La plus au Nord se reconnaît assez bien. Elle est protégée par la tour de l'angle N. E. et une autre semblable le long de la courtine. Celle-ci est un mur en gros moellons et mor-

tier, assez grossier, mais fort solide, et revêtu de pierres de taille, dont quelques-unes sont très grandes ; il a 1m,95 à 2 mètres d'épaisseur. Dans l'intérieur, de grosses pierres marquent encore les alignements : on reconnaît à peu près des rues de 3m,65 de large. A l'extérieur, divers murs longent le front Ouest, et quelques restes de constructions s'aperçoivent, comme si une route ou une rue descendait vers l'angle N. O.; au-dessous, de ce côté, s'étendait une nécropole, dont beaucoup de débris sont en place. Enfin, tout autour de l'enceinte sont adossées des tombes, et plusieurs pierres à épitaphes semblent avoir été employées dans le revêtement du rempart. Dans une de ces sépultures a été trouvée, avec le squelette, une boucle d'oreille d'or.

Tagremaret m'a fourni les inscriptions nos 6 à 13 de l'appendice A.

Aïn-Sbiba, près de Frenda, dont j'ai déjà parlé, est également exploitée par un Européen comme carrière. Mais là aussi l'on prend soin de ne pas détruire les inscriptions. Deux fort belles pierres, extraites de ces ruines à la fin de 1880, sont déposées aujourd'hui au siège de la commune mixte, à Frenda. (Voir appendice A, nos 14 et 15.)

Sur le Djebel-Kermess, à 15 kilomètres de Frenda et sur le chemin de Géryville, dans un endroit qui domine les vallées de l'Oued-Beba et de l'Oued-Merzendane, son affluent, existe un fort romain, construit en grand appareil, mais de petites dimensions. Le type de ceux de cette ligne va se retrouver à Benia, au beau milieu du Nador.

Entre le Sersou, aujourd'hui si déchu, et le désert qui va jusqu'au Djebel-Amour, le Nador est une vraie oasis de montagnes. Son point culminant est à 1,412 mètres, sa vallée principale à 1,200 mètres. De ses flancs coulent de nombreuses sources, que l'Oued-Soussellem recueille comme un fossé. Du côté du Sersou, la chaîne est abrupte et couverte de bois. Mais une fois qu'on l'a traversée par le défilé de Harmela, on arrive dans la vallée haute, que l'on peut suivre sur toute la longueur de la chaîne pendant sept à huit heures de cheval. La chaîne qui limite cette vallée au Sud, le Djebel-Bou-Loual, est plutôt une *gaada* qu'une montagne; peu haute au Nord, elle l'est encore moins au Sud, et paraît en quelque sorte porter, comme un étage supérieur, les steppes méridionaux des Harar. La vallée est fort belle, assez large, pleine

de sources, celles d'en bas d'une délicieuse fraîcheur. Ce serait un beau pays d'agriculture; car, malgré son altitude, la neige n'y tient jamais deux jours, par suite de la hauteur de la chaîne septentrionale. Ajoutons que les Saharis, à qui appartient cette contrée furent, en 1864, le seul îlot fidèle à la France au milieu des Harar révoltés. J'ai déjà dit que le chef-lieu du Nador à l'époque numide paraît avoir été un bourg de la vallée, sur les dernières pentes du Bou-Tchicha; qu'il y a deux villages à Remilia, à l'entrée du col de Harmela, et qu'il y en avait d'autres à la sortie du Djebel-Bou-Louäl, à Gheghaïa et vers Goudjilla. C'est au croisement de toutes ces routes, au débouché intérieur du Harmela, et près d'une fraîche et excellente source, au fond même de la vallée et à 200 mètres de la maison du caïd, que se trouve la forteresse romaine chargée jadis de garder le pays, et qui porte le nom de Benia.

C'est un carré à peu près régulier de 32 à 35 mètres de côté, orienté exactement par ses faces. L'entrée, dans le côté oriental, est défendue par deux bastions carrés, de 4 mètres sur $4^{m},50$, laissant entre eux un espace de $4^{m},80$ de large. La porte devait avoir 2 mètres de haut, ou un peu plus, sur une largeur proportionnée. Du dedans on va dans les bastions par une ouverture de un mètre de large. L'enceinte est un mur de $3^{m},15$ de hauteur au-dessus du sol actuel, fait de pierres de taille sans mortier et terminé par une corniche fort simple. Les pierres, qui ont 45 centimètres de haut, 70 centimètres de large et de 60 centimètres à $1^{m},10$ de long, sont bien taillées, bien ajustées, quoique parfois, à l'intérieur, avec le secours d'éclats plus petits, parées seulement sur la face extérieure, et réunies entre elles par des crampons de métal. Tout indiquerait une assez bonne époque. Il est probable, d'après l'aspect des murs, que, disjoints par un tremblement de terre, ils ont été ruinés par des gens qui voulaient s'emparer des crampons. Dans l'intérieur, il n'y a pour ainsi dire aucune trace de construction, sinon deux pierres près de l'angle S. O. qui doivent indiquer une porte; celle de gauche a un reste de sculpture maintenant tout à fait indistinct. Au dehors, de l'angle N. O. et de l'angle S. E. partaient deux murs, aujourd'hui rasés, de même appareil que ceux du château, mais sans crampons, et certainement de peu de hauteur. Ils enfermaient un espace tout plein de grosses pierres qui paraissent taillées. J'y

verrais volontiers le cimetière de la garnison, et je pense qu'en retournant les pierres on trouverait quelques inscriptions. Mais c'est ce qu'essayeraient vainement les trois tribus des Saharis réunies, car elles n'ont pas un seul outil qui leur permette cette fouille et ce travail. Le plan et le croquis que j'ai faits (pl. VII, fig. 2) donneront, je l'espère, une idée de cette jolie forteresse : elle est le type de toutes celles de la même époque dans le pays.

J'ai déjà dit que l'emplacement était habité aux époques lointaines. Il est couvert de silex taillés. A l'âge romain, il le fut encore. Au S. S. E. du *castellum,* il y a les ruines d'un hameau civil. On distingue trois ou quatre maisons contiguës et un fragment d'une colonne grossière.

Dans la vallée, à l'Ouest de Benia, au bout d'une heure ou un peu plus de marche, on trouve une autre ruine du même genre, mais presque complètement disparue. C'est un petit poste, véritable blockhaus, sur un mamelon entre deux vallons, d'où l'on voit loin dans la vallée. C'était tout petit; les moellons et les débris ne couvrent qu'une vingtaine de mètres. La partie Nord de cet espace présente une construction en pierres de taille de 8 mètres de long sur 3^{m},50 de large; le plan s'en voit sur le terrain, et, sur la face Nord, de 1^{m},30 en 1^{m},30, une des pierres est dressée verticalement : il devait y avoir là des baies. Ce petit poste, gardé sans doute par quelques hommes fournis par Benian, faisait la police de la route.

En arrière de cette ligne du Nador, le territoire de Tiaret est très riche en ruines romaines. Au Kherbet Bent-Sarah, M. de Montgravier disait avoir vu des pierres portant ce qu'il appelait « des noms barbares précédés de prénoms romains »[1]. Il est regrettable qu'on ne les trouve pas, et qu'il n'en ait pas pris d'estampage.

Tiaret même est une grande ville romaine; mais on ignore son nom ancien, du moment qu'elle n'est pas le siège de l'*episcopus tingariensis*[2]. La ville ancienne s'étendait depuis le plateau où est la redoute jusqu'au bord du ravin près du bureau arabe, et, de l'autre côté, dans la partie haute du village. En travaillant, on a remué ses restes, on y a trouvé des monnaies, des inscriptions[3]. Enfin, derrière la justice de paix, sont les restes d'un édifice

[1] Voir *Corpus inscriptionum latinarum*, VIII, n° 9737.
[2] *Ibid.*, p. 832.
[3] *Ibid.*, n°s 9735-9737.

où l'on reconnaît très bien cinq absides. Une fouille de ce côté produirait peut-être quelque chose.

Je ne dis rien des Ouled-Lakhred, chez qui les ruines romaines abondent. Obligé d'écourter mon voyage, je ne suis pas allé les voir; mon tableau en donne la liste. Elles mériteraient une exploration. Les plus importantes se trouvent à Aïn-Terid, à Ksar-Bezzin, à Kherbet-en-Nekkad, à Lasbaa, à El-Benia. Dans les autres parties de la commune mixte, il y en a également partout. Plusieurs ont des noms caractéristiques, par exemple, chez les Ouled-Messaoud, Aïn-Bent-Rouman (*la Source de la fille du Romain*), Gouaïr-en-Nessara (*les Enceintes des Nazaréens*), Aïn-Erkaiz (*la Source aux colonnes*). Un certain nombre des inscriptions que le *Corpus* range sous Tiaret viennent de ces emplacements. Chez les Ouled-Farès, deux *castella* se voient encore. L'un, à Aïn-Ben-Djaafar, a 50 mètres environ sur 50. L'autre, dont un mur est encore debout, était construit en pierres de taille de grand appareil et moellons, sur un petit *kef* inaccessible, nommé Bechtout. La ruine s'appelle Bordj-el-Konsou, traduisez *Burgum consulis.* Les indigènes sont des Berbères; quand on leur demande ce que c'est qu'*El-Konsou,* ils disent que c'est le chef qui habitait dans la forteresse. Voilà un souvenir bien vivant.

Mais de toutes les ruines des environs de Tiaret, la plus intéressante, à mon sens, ce sont les Souama de Mecherasfa. Ils sont situés sur le territoire de Frenda, mais à une très grande distance de ce village, à 38 kilomètres seulement de Tiaret, sur la frontière des deux communes mixtes.

La ville antique, dont j'ai déjà parlé, s'élevait sur la rive gauche de la Mina, auprès du gué des Pierres-Plates (Mechera-Sfa), dans un promontoire entouré par un des lacets de la rivière. Ses différents quartiers, séparés par des murs, sont enfermés dans une enceinte unique, et une autre, contiguë, enveloppe une des deux nécropoles [1]. La première de celles-ci est sur la rive droite, et se compose surtout d'un grand nombre de dolmens sous *tumuli,* vrai cimetière numide. La seconde, celle de la rive gauche, est chrétienne. Les tombeaux sont des espèces de cavernes, dont le fond, le sol, et partie des côtés sont taillés dans le rocher même. Le reste des côtés et la façade, quand par hasard il en existe une,

[1] Voir une étude de cette nécropole à l'appendice B.

sont faits de grosses pierres non taillées, mais éclatées assez régulièrement en parallélépipèdes rectangles. La toiture est formée par de grandes dalles, longues, étroites, peu épaisses, obtenues de même, procédé tout local, qui tient à la nature des carrières. Le plus beau de ces monuments a 7 mètres de côté et une façade de $4^{m},50$ en pierres de taille, percée d'une toute petite porte. J'en ai donné une vue, un plan et une coupe en long. Mais ce qui fait son intérêt spécial, c'est qu'il date la nécropole. Sa façade porte en effet, sculptés assez grossièrement, une lampe, une colombe, un poisson, emblèmes chrétiens et funéraires. Une inscription funéraire chrétienne s'est également trouvée dans ces lieux.

Ainsi, quelque pauvres que soient les territoires que j'ai parcourus, en inscriptions, en objets d'art, en œuvres, les étapes de la vie des peuples y sont restées visibles pour nous. Les religions s'y succèdent sous nos yeux. La pierre de Guertoufa, le bas-relief de Timesiouine et les sculptures de Mecherasfa en sont les fidèles témoins.

Quelle idée se fera-t-on maintenant de l'occupation romaine dans l'ensemble ?

Il est évident dès l'abord que la ligne de forts qui de Benia va au Djebel-Kermess est la limite du Tell à l'époque romaine. Aïn-Sbiba, Tagremaret et Baloul appartiennent sans doute à une seconde ligne. Les rivières sont occupées chacune par une ou deux villes et par de petits postes sur les cimes. La longue vallée, par exemple, qui va de Saïda à Perrégaux en est bordée depuis le moulin Flinois jusqu'à El-Ksar : Draa-er-Remel, Koliaa, Tackelmamet sont les anneaux principaux de cette chaîne. Il en est de même pour la vallée de l'Oued-Hounet; Timesiouine en est le chef-lieu [1]. Kersout domine le confluent des trois rivières qui forment l'Oued-el-Hammam. L'Oued-el-Abd, depuis Tagremaret, coule entre une série de ruines. La vallée de la Mina, depuis le Kherbet Bent-Sarah, près de sa source, est bordée de villes et de châteaux jusqu'à Mina (Bel-Hacel), près de Relizane. Enfin, depuis Tiaret jusqu'à Ammi-Mousa, les vallées de l'Oued-Riou et de ses affluents supérieurs sont gardées par des forteresses comme le Bordj-el-Konsou. C'est ainsi que les Romains, profitant des anciennes places numides, en avaient ajouté encore d'autres, et tenaient parfaite-

[1] C'est à Timesiouine que M. Mac Carthy place Regiæ, dans une note à la traduction d'Ibn-Khaldoun de M. de Slane, t. III, p. 333. Cette identification ne peut être admise que moyennant celle de Tasacora avec Benian, qui n'est pas possible.

ment le pays. L'étendue et l'intensité de la colonisation et de la vie rurale peuvent se juger d'après ce qu'on a vu. Le Tell non seulement allait jusqu'au rebord même des Hauts-Plateaux, mais y grimpait aux endroits favorables, il comprenait tout le Sersou et tout le massif du Nador. Aujourd'hui, la nouvelle limite officiellement adoptée est assez peu en arrière de celle-là; mais il s'en faut bien qu'elle soit justifiée par les faits, et que la partie méridionale du Tell, celle qui a été laissée dans le territoire de commandement, réponde à sa classification comme population et comme culture. C'est un steppe, un désert fort peu différent de celui du Sud, tandis qu'autrefois elle était peuplée, cultivée, et semblable aux bons pays situés plus au Nord.

La limite de la Maurétanie vers le Sud n'était probablement pas définie. Il est bien probable que le *limes* était tracé de fort en fort. Mais quand on voit au delà de ces forts des centres habités nombreux, importants, et qui attestent un prolongement de la population vers le Sud, il est difficile d'admettre que tout cela fût laissé à soi. Nous avons vu ces lieux habités rangés le long des routes du Sud. Or, ces routes, les Romains les suivaient, et en tout cas il fallait veiller à la sûreté des caravanes pour que le commerce se fît. Les points de croisement de ces routes, comme Tagguin, comme El-Ousseughr, étaient désignés à l'occupation. Il en est de même des passages du Chott, à Aïn-Sfisifa et au Khreider : l'un et l'autre point ont une source abondante. Au Khreider, je n'ai rien trouvé, mais M. le sous-lieutenant Brosselard, de la mission topographique du Sud, a fait le plan d'une ruine carrée, incontestablement un poste romain, qu'on détruisit pour avoir de la pierre il y a quelques mois : il était situé à Khadra, sortie du Chott pour qui est venu d'El-May. On ne sait pas jusqu'où les Romains sont allés par là vers le Sahara. Leurs armes ont sûrement paru dans les ksour des Gétules. Je ne parle pas de Suetonius Paullinus, qui ne fit qu'une pointe hardie jusqu'au delà de l'Oued-Ghir. Il s'agirait d'apparitions fréquentes, presque régulières, chez des peuplades plus ou moins sujettes, comme les visites que de temps à autre nos troupes vont faire à El-Goléa. Il put donc y avoir des postes sur la route. J'ai vu à Mecheria des urnes qui ont bien l'air de poterie romaine : si les Romains n'ont pas séjourné là, en tout cas leurs produits y venaient. Leur argent allait plus loin encore. Je tiens du capitaine Colonieu un denier, d'ailleurs

assez fruste, qui a été trouvé sur l'Oued-Dermel, au delà du col de Founassa, où sont de curieux dessins libyques [1] : c'est à l'entrée du Grand-Sahara, à 200 kilomètres du Tell. On ne devrait dire nulle part : « Les Romains ne sont pas allés là. » Nous ne connaissons pas leurs guerres, ni surtout les expéditions d'un caractère tout à fait local. Le général Colonieu n'a-t-il pas trouvé à Géryville, en faisant curer une fontaine, une grande pierre romaine avec une inscription [2] ? Enfin, en 1880, la colonne du général Cérez, opérant dans le Djebel-Amour, a rencontré sur les bords de l'Oued-Ksob une pierre votive, avec double inscription, qui nous révèle une guerre dans ces contrées. (Voir plus haut, p. 8 et 9, et notes.)

Une chose m'a frappé dans mes courses, c'est que les ruines romaines que j'ai vues sont en général des bas temps. Celles de la première ligne seules peuvent être antérieures aux Gordiens; mais, quelque beau que soit leur appareil, elles ne sont pas du premier siècle : elles seraient au plus de la fin du second. Une seule inscription de ces contrées est antérieure au IIIe siècle; le seul empereur que nomment les miennes, à Aïn-Sbiba, à Tagremaret, est précisément Gordien III. Rapprochons de ce fait la ressemblance que toutes ces ruines offrent entre elles : il paraît naturel de conclure que tout a été fondé en même temps. D'autre part, il est bien certain que ces établissements ont duré jusqu'à une époque très basse : les sculptures de Mecharesfa seraient là pour nous l'attester. Quelques-uns même ont dû subir des remaniements, des reconstructions dont la cause ne nous est pas connue. A Benian, par exemple, l'inscription du *Corp. inscr. lat.* 9742, t. VIII, n'est certainement pas à sa place. La porte dont elle fait le linteau n'est nullement celle d'un sépulcre : c'est une des deux entrées symétriques du principal monument de la ville; on a pris évidemment cette pierre parce qu'elle était belle et taillée. A Tackelmamet, mon n° 5 n'est pas à la nécropole, mais en ville, parmi les décombres d'une maison. Ceux qui ont fait de tels déplacements vivaient donc à une époque basse : l'ancienne religion les eût empêchés.

Voici, je crois, ce que l'on peut admettre. Probablement sous

[1] Ces dessins sont sur un rocher, près de Tachtoufet, à El-Hadj-Mimoun. Ils ont été relevés par M. le capitaine Boucher, étudiés par M. Hamy, communiqués à l'Institut par M. Henri Martin, le 28 avril 1882.

[2] *Corp. inscr. lat.*, VIII, 9739.

Marc-Aurèle, à l'époque de la grande guerre des Maures, ces contrées auront été visitées et auront fait une soumission quelconque; les troupes allèrent jusqu'au Djebel-Amour. Septime Sévère aura fait la première ligne de forts, et peut-être les postes avancés le long des routes de caravanes : on sait qu'il s'occupa beaucoup des provinces africaines, surtout au point de vue militaire. Cependant, la Maurétanie Césarienne étant une province florissante, la colonisation dut y avancer et fit ce que fait la nôtre : du Sahel et des bords du Cheliff elle remonta vers le Sud. Gordien III érigea la province en légation impériale prétorienne, y mit le commandement de l'armée d'Afrique, lui donna en un mot le rang qu'avait auparavant la Numidie. Rien n'empêche d'admettre qu'un légat ayant en main ces ressources nouvelles et désireux de se signaler, ait complété la colonisation des territoires qui nous occupent et ait fondé ou agrandi les places de la seconde ligne, Aïn-Sbiba, Tagremaret[1], Baloul. C'est le moment de l'apogée. Mais la Maurétanie Césarienne ne garda pas sa place nouvelle. Valérien rendit le légat, la légion, le quartier général à la province de Numidie; l'autre retomba à son ancien rang. Bientôt commence l'âge des malheurs, des guerres civiles, des misères de tout genre : l'empire se ruine et perd cent pour cent. Il serait étonnant que cette frontière, exposée aux Barbares du Sud, n'eût pas souffert encore plus que d'autres. Ainsi s'expliquent ces reconstructions, ces travaux de toute nature postérieurs à Dioclétien. Enfin l'Afrique échappe à l'empire, Genséric et ses successeurs y règnent; puis reviennent les Byzantins, qui partout rebâtissent à la hâte avec les anciens matériaux, mais n'arrivent plus jusqu'ici.

Telles sont probablement les étapes de la vie de cette région. Elle demeura peuplée et florissante très tard, sans aucun doute jusqu'aux Arabes. Les *Djedar*, ses plus grands monuments, sont en effet d'époque très basse.

VI

LES DJEDAR.

On connaît sous le nom de *Djedar*, en arabe « constructions », un certain nombre de monuments situés sur la commune limite du

[1] Si le siège de l'*episcopus tingariensis* doit vraiment être dans ces parages, ne serait-ce pas Tagremaret?

Sersou, des Hauts-Plateaux et du Tell, au S. S. O. de Tiaret et au N. E. de Frenda. Ils occupent, disposés en deux groupes, les sommets principaux du Djebel-Ladjdar et la crête d'une colline située au lieu dit Ternaten et appelée Koudiat-Heraoui. Ce second groupe est chez les Haouaret, l'autre chez les Khelafa. Ces monuments, les uns très ruinés, les autres en assez bon état, consistaient uniformément tous en une pyramide à base quadrangulaire sur un soubassement carré. Ils sont au nombre d'une dizaine, dont trois au Djebel-Ladjdar. Leurs dimensions sont très inégales. Le plus grand avait environ 45 mètres de côté et 34 mètres de hauteur. Ceux du Djebel-Ladjdar ne sont qu'à 6 kilomètres du Kherbet-Bent-Sarah; ceux de Ternaten sont au Nord de deux ruines situées aux environs de la source d'Aïn-Mouter et dominent celles de l'Oued-Toussenina, le long duquel est l'Aïn-el-Kbour, fontaine au nom caractéristique, qui seule suffirait à nous dire que les Djedar sont des tombeaux (pl. IX, fig. 1, A, B, C, D, E, F, G, H, I, J).

Les Djedar ont été vus par beaucoup de voyageurs, mais qui ont peu écrit. Ils furent signalés en 1842 par le colonel Bernard[1], décrits en 1865 par M. Bordier, qui pénétra dans l'un d'eux[2]. M. de Montgravier, en 1844, en avait parlé dans la *Revue de bibliographie analytique*. Depuis, il n'a paru, à ma connaissance, qu'une courte notice du capitaine Wagner, avec un croquis et une lettre de M. Cherbonneau[3]. Tout cela est inexact. Les explorateurs des Djedar n'en ont fait qu'un examen rapide; presque aucun ne paraît les avoir tous vus; les deux groupes sont éloignés, l'on se bornait à un seul. En 1875, MM. Letourneux et Mac Carthy, en mission spéciale, allèrent camper à Ternaten et firent de tous ces monuments une étude détaillée. Des fouilles peut-être trop énergiquement conduites leur ouvrirent deux Djedar du Djebel-Ladjdar : trois des monuments, A, C, F, sont donc maintenant accessibles. M. Mac Carthy a rapporté le plan, les dessins,

[1] Voir *Corpus inscriptionum latinarum*, t. VIII, 9738.

[2] V. Piesse, *Guide de l'Algérie*, p. 274; Berbrugger, *Tombeau de la Chrétienne.*

[3] *Bulletin de la Société de géographie d'Oran*, 1882, n° 11. — Mon ami M. le capitaine Guénard vient de publier dans le même recueil une notice sur ces monuments, accompagnée d'un dessin et d'un plan malheureusement assez peu exact. L'auteur conteste les conclusions de l'étude que l'on va lire; mais il faut dire qu'il ne la connaît que d'après le très succinct et imparfait compte rendu donné par les journaux à la suite d'une communication dont elle fut le sujet à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 18 août. — Nov. 1882.

les mesures de tout ce qui peut être levé, dessiné, mesuré, vu à Ternaten et au Djebel-Ladjdar. Il y a là des documents curieux qu'il fera bien de publier. Depuis son retour, des plans et dessins des Djedar ont été exposés à Paris par M. Bourmancé, architecte; mais comme il n'a pas été sur les lieux et qu'il a connu à Alger le dossier de la mission de 1875, tout porte à croire que son travail vient de celui de M. Mac Carthy. J'ai eu moi-même entre les mains les plans de celui-ci, grâce à sa bienveillance. Je lui emprunte, en les réduisant à l'échelle de $\frac{1}{1600}$, ceux des monuments G et J que je n'ai pas levés moi-même. Il m'a servi à vérifier, parfois à rectifier mon travail.

Une description de chaque Djedar est inutile ici. M. Mac Carthy la donnera sans doute : on y trouvera chaque pierre mesurée, des détails sûrs et infinis. Mon étude est surtout historique.

Si l'on pénètre dans le monument F (pl. XI, n° 1), le seul ouvert à Ternaten, on trouve à l'intérieur, en avançant tout droit par le couloir d'entrée, trois chambres séparées l'une de l'autre par un couloir de quelques mètres, *a*, *b*, *c*. De la première de ces chambres partent, à droite et à gauche, deux couloirs du même genre, qui conduisent à un second système, *d*, formé de cinq chambres reliées par des couloirs, et qui enveloppe le premier. Il est enveloppé lui-même par un troisième système, *e*, dont les couloirs initials partent du couloir d'entrée et qui comprend huit grandes chambres et quatre plus petites aux coins, le tout relié par des couloirs. Tel est le plan général de l'intérieur du monument. Tous ces vides sont ménagés dans le soubassement; leur plancher est au niveau du sol; la pyramide est posée dessus, pleine; le bâtiment, comme toute l'architecture indigène, n'a presque pas de fondations : il est vrai qu'on est sur le roc (pl. XI, n° 2).

A l'extérieur, le monument, entouré par un mur d'enceinte dessinant son *area*, présentait un soubassement haut de 2^{m},50 environ, posant sur un trottoir de 1^{m},15 de large et de hauteur variable suivant le relief du sol. Ce soubassement est en pierres de de taille, bien jointes, mais peu égales et assez médiocrement travaillées. La pyramide qui pose dessus est faite d'une masse en maçonnerie, revêtue de fausses pierres de taille, c'est-à-dire que, les carrières du pays fournissant une pierre qui se lève d'elle-même en lits plus ou moins égaux, on l'a coupée en dalles à peu près régulières que l'on a fort peu retouchées. Les assises de ce

revêtement, qui ont de 25 à 40 centimètres, sont disposées en échelons jusqu'au sommet de l'édifice.

Dans la face Est de la pyramide était la porte du monument. Elle se composait de deux chambranles et d'un simple linteau monolithe; elle a disparu aujourd'hui. Dans les décombres se retrouve seulement un fragment de pilastre couvert d'entrelacs grossièrement sculptés : leur aspect montre qu'ils ont pour origine une maladroite imitation des troncs de palmier si fréquents dans les sépulcres romains. Le seuil de cette porte était sur le soubassement; elle donnait accès à un escalier qui conduisait aux galeries. Cette disposition s'est retrouvée chaque fois qu'on a ouvert un Djedar[1].

Pour accéder à cette porte, il y avait en dehors du monument une avancée composée d'une plate-forme et d'un escalier. De cette plate-forme on abattait un pont qui posait sur le soubassement : plusieurs Djedar montrent encore les traces de tout ce mécanisme; de petits murs pour soutenir le pont en facilitaient la manœuvre. Il est possible que la plate-forme ait servi à des cérémonies religieuses devant l'entrée du monument.

Ainsi une *area* et son enceinte, où s'élève un monument composé d'une pyramide sur un soubassement carré; dans l'intérieur du soubassement, un système de galeries et de pièces dont la porte est ménagée au bas de la face Est de la pyramide; devant cette porte et y donnant accès par le moyen d'un pont volant, une avancée avec son escalier : tel est le type des Djedar, comme le montre le monument F. L'entrée est toujours du côté de l'Est.

Tous ne sont pas absolument semblables. A, par exemple, présente un système de galeries beaucoup moins compliqué; celui de C est plus simple encore (pl. X, fig. 2, n° 1). La pyramide, de hauteur très variable, était parfois très écrasée. Dans le détail se font remarquer d'assez nombreuses différences. En général, les couloirs sont assez hauts pour qu'on s'y tienne debout; mais les portes sont basses, on n'y passe que courbé. Les plafonds, presque

[1] La porte n'était cependant pas, dans tous, apparente. Dans la plupart, elle devait être cachée derrière les gradins de la pyramide, mobiles en cet endroit : c'est le système du Madrasen. Dans d'autres, elle pouvait être souterraine, au dessous du soubassement : c'est le système du Tombeau de la Chrétienne, et ce devait être celui des Djedar qui n'ont point d'avancée.

tous plats dans A et C, sont en plein cintre dans le corridor d'entrée de F, dont les salles *a, b, c* sont couvertes d'assez belles voûtes. F seul montre dans les salles du système *d* une section triangulaire aiguë au lieu de voûtes ou de plafonds. Du reste, partout la construction est la même : galeries et salles sont en pierres de taille. Mais dans C elles sont souvent plus grosses, mieux travaillées et mieux jointes; dans A, elles sont parfois énormes, et il n'y a pas de mortier; dans le système *d* de F enfin, elles sont remplacées par de larges plaques naturelles de peu d'épaisseur.

Les portes intérieures ont un type commun : ce sont des portes de pierre, à coulisse. Le modèle le plus fréquent consiste en une rainure ménagée dans les parois et le sol de la galerie, et dans laquelle joue une grande dalle. Tantôt cette dalle se soulevait, et était maintenue par les leviers que l'on enfonçait dans deux trous creusés exprès dans la pierre de fond. Tantôt elle était ronde et se roulait latéralement, disparaissant ainsi, pour livrer passage, dans le mur de droite du couloir. Quelquefois une entrée présentait deux portes à coulisse de ce genre, comme par exemple celle des galeries de A (pl. IX, fig. 2, n° 14), où la première porte est une vanne carrée qui se lève, la seconde une dalle ronde qui se roule. Cette porte est la seule qu'il y ait dans l'intérieur de l'édifice; les autres sont des baies toutes simples, sans fermeture d'aucune sorte. De même C n'a qu'une porte à coulisse ronde, au bas de l'escalier. F au contraire en présente six : une au bas de l'escalier, une à l'entrée de chaque salle voûtée, une à chaque extrémité de la galerie du fond dans le système *e*.

Quelles que soient ces différences, le type général est le même. Il n'est pas possible de ne pas remarquer comme il rappelle des monuments célèbres. Cette forme pyramidale, ces galeries, ces chambres en pierres de taille, ces plafonds en larges dalles, ces portes à coulisse, tout rappelle les pyramides d'Égypte. Dans le beau livre de M. Perrot[1], en regardant les planches qui donnent les détails de l'intérieur de ces pyramides, il me semblait voir des coupes des Djedar. Mais si ceux-ci dérivent des pyramides, ils n'en viennent pas en ligne directe. Il faut passer, pour arriver à

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité,* t. I, fig. 128, 133, 150, 152, 153, 158.

eux, par les pyramides éthiopiennes, avec lesquelles ils offrent plus de ressemblance[1], puis par le Madrasen et le Kbour-er-Roumia, qu'ils rappellent encore mieux, moins la forme. Le principe est le même, la filiation évidente. C'est bien la pyramide égyptienne, mais modifiée, faite à une époque où l'on savait faire autrement, et par conséquent moins bien faite, construite aussi, il faut le dire, sous l'empire d'autres idées religieuses que celles des anciens Égyptiens. Loin d'être, comme on l'avait cru, les ancêtres du tombeau de la Chrétienne, les Djedar n'en sont que des copies, copies lointaines et médiocres. Les premiers voyageurs les prirent pour des sépultures numides, antérieures même aux Romains : ils se trompaient de bien des siècles. Ce sont des œuvres de décadence.

Le Madrasen, le tombeau de la Chrétienne sont de magnifiques monuments. La conception en est fort belle, la technique parfaite, les proportions grandioses, l'effet majestueux et beau. Micipsa, le prince hellèniste, Juba II, le gendre d'Antoine, ont eu des artistes de génie pour réaliser cet accord du vieux type sépulcral africain avec l'art grec et italique. Ceux qui ont construit les Djedar n'ont pas été aussi heureux. Sans doute l'ensemble a de la grandeur, quoique de dimensions bien plus humbles. Le monument A, par exemple (pl. XII), posé sur un sommet abrupt, porté sur une double terrasse, devait, quand il était intact, être vraiment d'un bel effet. Un jardin, sorte de bois sacré, remplissait l'enceinte extérieure, à travers laquelle pénétrait une route qui grimpait le long de la pente et dont on voit encore la bordure. Le monument est assez bien construit. Le soutènement de la terrasse surtout, qui a 6 mètres à son point maximum, est en fort belles pierres de taille : un fruit assez fort a été obtenu en posant les assises en retraite de 10 centimètres l'une sur l'autre. Le soubassement, de $3^{m},50$, se termine fort bien pour l'œil par un bandeau : celui-ci est formé de la première assise de la pyramide, saillante de 15 centimètres et haute de 30 centimètres. C présente les

[1] Le monument J, par exemple, présentait des diagonales comme les pyramides de Méroé (Perrot, t. I, fig. 149). Ici comme en Éthiopie, la forme pyramidale est voulue, et non imposée par l'état de la technique; aussi ses conditions logiques ne sont-elles plus si bien comprises. On ne va pas jusqu'à y placer des fenêtres, mais on y met une porte apparente. La pyramide pose sur un socle; elle n'est plus le rocher lisse fait de main d'homme où un Chéops cachait sa tombe.

mêmes caractères, et à peu près les mêmes dimensions. A l'intérieur, galeries et chambres sont en pierres de taille assez bien ajustées, les plafonds en dalles reliées par du mortier. B, qui est beaucoup plus petit, puisqu'il a moins de 12 mètres, est également d'un assez bon travail (pl. X, fig. 2, n° 3). Ces trois Djedar sont beaucoup mieux construits que ceux du Koudiat-Heraoui; ils paraissent leur être antérieurs, bien que tout soit en somme du même âge. A Ternaten, plusieurs des monuments ne sont plus que de gros tas de pierres; mais on voit que G était encore assez soigné comme construction : un trottoir de 5 mètres de large lui donnait l'air aisé et gracieux (pl. X, fig. 3). J, très gros (pl. X, fig. 1), orné d'un beau soubassement, avait une cour, une *area,* une enceinte; une foule de murs se croisent alentour [1]. Mais c'est F qui trahit vraiment un travail de basse époque. Le soubassement n'a ni bandeau ni corniche; dans l'intérieur se trouvent des salles voûtées, qui ne sont pas du style des autres; les parois des vides, au lieu d'être toujours revêtues de grosses pierres de taille, sont, dans le corridor *d,* en moellons; partout il y a du mortier; enfin les débris de constructions antérieures y sont infiniment plus nombreux.

Ces différences sont à noter, mais en somme elles sont secondaires. Dans tous les Djedar, un caractère commun trahit l'absence d'une main romaine de la bonne époque : c'est le défaut de symétrie, le manque de justesse des mesures. Dans toute construction on tolère un écart, mais pas au delà d'une certaine limite. Ici il est tellement fort, qu'il n'y a jamais une partie symétrique vraiment semblable à sa correspondante : on dirait que les constructeurs le faisaient exprès, comme, dit-on, les Arabes modernes, persuadés que Dieu seul a le droit de faire bien. Voyez le plan de F, par exemple : les côtés sont inégaux, la porte n'est pas au milieu, l'avancée n'est pas dans l'axe, les différences se chiffrent par mètres. A l'intérieur, les linteaux des portes sont, l'un trop long,

[1] Ces murs existent autour de tous les Djedar, mais surtout à Ternaten. Ils sont en général très ruinés, et n'ont dû être ni hauts ni solides. Il est difficile d'expliquer ce qu'ils faisaient autour des Djedar, ainsi disposés sans plan régulier. Il y en a même entre les monuments, dans des espaces tout à fait vides; le plateau de Ternaten en est couvert; il paraît, du reste, avoir porté des sépultures plus humbles que les Djedar, une espèce de petite nécropole. Il faudrait que de nouvelles recherches, faites avec des moyens puissants, complétassent celles de M. Mac Carthy et les miennes : il y a encore là beaucoup d'inconnu.

l'autre trop court, leurs sculptures dépassent ou n'atteignent pas la mesure. Mêmes inexactitudes dans A. Ni la porte, ni le couloir central, ni l'avancée, ni la terrasse ne sont en place par rapport à la ligne médiane du massif. Les chambres symétriques ont entre elles des différences de 20 centimètres sur des longueurs de 2 à 3 mètres, et il y en a de pareilles entre les murs d'une même chambre, qui devraient être parallèles; leur plan n'est pas même semblable, quand rien ne motive le changement. De même pour C, où les couloirs sont affreusement inégaux de largeur; de même pour tous, dans toutes leurs formes et dans toutes leurs proportions. Tout cela paraît fait à vue d'œil, avec cette espèce de hâte, ce manque de soin, propres aux époques où l'art est descendu très bas.

Pour dater les Djedar, on dispose de plusieurs espèces d'indices. Le style général, la technique dénotent, on vient de le voir, les bas temps. J'examinerai les matériaux, l'ornementation, et enfin certains caractères et emblèmes qui ne peuvent laisser aucun doute.

Tout le monde sait qu'à l'époque byzantine, après les ruines entassées par les guerres civiles, les luttes religieuses, les insurrections, les Vandales, on reconstruisit en Afrique avec une ardeur inouïe. Beaucoup de monuments aujourd'hui debout datent de cette courte période : elle n'a duré que cent cinq ans. Le mouvement était plus ancien. Dès que Dioclétien avait rendu à l'empire un peu de paix intérieure, on s'était mis à bâtir partout; Maximien, qui fit dans ces provinces de grandes expéditions contre les Maures, dut favoriser cet élan, qui ne s'éteignit même pas sous la domination des Vandales; car, la première tourmente de leur invasion apaisée, on continua à faire des constructions dont les ruines et les inscriptions se retrouvent. Personne n'ignore que le plus souvent les constructions de ces trois siècles sont faites aux dépens d'autres plus anciennes. On prit les matériaux d'édifices ruinés, en voie de ruine, ou jugés moins utiles que l'ouvrage nouveau; et parfois celui-ci, par exemple le fort byzantin de Madaure, n'est qu'un amas de restes antiques. C'est un peu le cas des Djedar. Ceux du Djebel-Ladjdar présentent peu de matériaux anciens parfaitement reconnaissables. Dans un angle du plus grand seulement, on voit une inscription funéraire évidemment prise à un tombeau détruit. Mais à l'intérieur, tout paraît fait exprès. Presque toutes les portes

basses des chambrettes et des couloirs ont un linteau orné, dont les dimensions et le style montrent qu'il ne vient pas d'ailleurs. Il n'en est pas de même dans F. Les larcins s'y voient à chaque pas : ici c'est un pilastre rond à cannelures torses; là un morceau de colonne, elle-même de basse époque, car elle est couverte d'arabesques; à la première porte à coulisse, deux pilastres ronds employés dans la voûte; dans une autre, une pierre avec des ornements en style de basse époque, cachés dans la coulisse même; à une autre, un linteau taillé dans une corniche d'édifice; enfin et surtout, à la porte *f*, un morceau plus précieux pour nous, l'inscription 16 de mon appendice A. Les titres d'ADIABENICVS · PARTHICVS · MA*ximus* qu'elle renferme l'attribuent à l'un des Sévères, qui pourrait être Caracalla. Le monument est donc assez récent pour que les constructions du règne de ce prince ne fussent plus en fort bon état.

On approchera d'une date plus précise en examinant l'ornementation. Dans le monument A, elle est bornée aux linteaux des portes intérieures. Elle est simple. Elle se compose d'un mince bandeau en haut du linteau, et d'une sorte de plaque sur celui-ci même. Le bandeau est orné de dessins dont on ne peut méconnaître le style; tantôt ce sont des frettes, tantôt des étoiles et d'autres figures radiées, tantôt des triangles ou des motifs géométriques. Tout cela ne peut se placer que du IVe au VIIIe siècle : c'est l'art occidental contemporain du développement du byzantinisme, l'art du temps des Ostrogoths et des Lombards en Italie. Quant à la plaque sur le linteau même, je ne sais pas ce qu'elle représente. Le plus souvent elle est épaisse, s'amincissant à une extrémité, comme pour figurer un tranchant, elle porte au milieu une espèce de clou ou de tête, et me rappelle le fer d'une *ascia* vu d'en dessus; une seule fois, dans le monument A, elle est ornée comme le bandeau. Sur un des linteaux du monument F, elle est presque en plein relief, et l'on peut, au milieu, passer les doigts derrière; elle se rétrécit en cet endroit et s'élargit aux extrémités, sur le plat de chacune desquelles est une tête pareille à celle que les autres présentent au milieu [1]. Dans ce monument F, l'ornementation est

[1] Il est possible que ce motif soit dérivé d'une mauvaise imitation du cartouche de l'enseigne romaine; on en a des exemples dans l'ornementation des Barbares occidentaux, Francs et autres, vers cette époque, surtout sur les monnaies. Mais c'est bien douteux.

plus abondante, plus capricieuse, moins sobre, mais encore plus caractéristique. Un linteau de porte est orné d'entrelacs, un autre de rinceaux assez bons; plusieurs enfin sont complètement couverts de sculptures grossièrement traitées, toutes parfaitement du même style : j'en copie un comme échantillon (pl. IX, fig. 2, n° 13). Rien ne rappelle mieux le ve, le vi^e^ siècle : on trouverait cela à Ravenne, à Pavie, qu'on n'hésiterait pas un instant. Mais surtout on est frappé de la multitude de pierres ornées dispersées dans les murs, au hasard. Il y en a partout, dans les salles, dans les couloirs, en haut, en bas, toutes bien disposées, la sculpture à l'endroit, en dehors, bien entière et jamais entamée par la taille; il est évident que très peu viennent d'édifices antérieurs; la plupart ont été décorées avant d'être mises en place, et leur place était bien ici. Cet usage des pierres ornées se retrouve dans les tombeaux romains, et il devient surtout fréquent à l'époque de la décadence. Les ornements du Djedar F rappellent ceux qu'on rencontre ailleurs : une rosace à six branches avec un bouton dans chaque intervalle; des frettes, avec les mêmes gemmes dans les vides; une grecque, deux cercles concentriques, une foule de sculptures de ce genre, d'ailleurs fort mal exécutées et tout à fait de même famille que les ornements des linteaux.

Mais ce qui est plus précieux que le reste, ce sont les emblèmes qu'on trouve çà et là. Dans le monument F, la voûte par laquelle on passe de la salle *b* dans le couloir qui conduit à la dernière montre, sur un de ses voussoirs, un monogramme du Christ enfermé dans une double moulure circulaire. Ce monogramme a tout à fait l'aspect de ceux du vi^e^ siècle en Occident; il n'a que quatre branches, et le ρ est formé par une boucle à la branche supérieure; l'α et l'ω qui l'accompagnent sont également de forme remarquable, et c'est l'α qui est à droite (pl. IX, fig. 2, n° 1). Dans la première chambre, une pierre du mur porte un chrisme semblable, également dans un double cercle, mais plus petit; l'α est à gauche et formé d'un simple triangle; il y en a d'autres dans les Djedar. Dans ce même monument F, une pierre de la chambre *s* porte une sculpture si mal réussie qu'elle figure à s'y tromper un de nos soufflets de cuisine; mais c'est une lampe funéraire, et elle n'est pas la seule aux Djedar (pl. IX, fig. 2, n° 3). Dans la salle *c*, une pierre du mur, de 94 centimètres sur 29, est décorée de six poissons, traités d'une façon sommaire (pl. IX, fig. 2, n° 2). Dans

la salle *b*, une autre porte une inscription très mauvaise et toute fruste : je l'ai dessinée, mais je n'y devine que le commencement de la ligne IN·DEO·☧ (*Christo?*)[1] (pl. IX, fig. 2, n° 8). Enfin, dans le monument A, un linteau montre, à droite du bandeau d'étoiles qui le décore, deux figures grossières, mais dans lesquelles on doit reconnaître une colombe et une lampe (pl. IX, fig. 2, n° 11). Colombes, lampes, poissons sont des emblèmes chrétiens et funéraires : je les ai signalés à Mecherasfa. Il me paraît que les pieux constructeurs les mettaient sur des pierres à bâtir pour porter bonheur à l'édifice, ou par une allusion religieuse à la nature du monument. Dans certains cas, ils ne pouvaient avoir d'intention ornementale, puisqu'on ne voyait pas ces sculptures : les deux salles *b* et *c*, par exemple, étaient toutes tapissées de fresques.

Ce n'est pas sans un peu d'étonnement qu'on rencontre dans ce curieux Djedar ces deux salles entièrement peintes. Dans toutes deux une banquette, à droite et à gauche de l'entrée, élève le sol, jusqu'au fond de la pièce, d'environ 40 centimètres; les murs, la voûte, le gradin même étaient complètement couverts de peintures. Il en reste à peine des débris, qui bientôt disparaîtront eux-mêmes. Des colonnes en expédition ont campé plusieurs fois par ici; la légion étrangère entre autres n'y a que trop laissé de ses traces. On devine pourtant ce qu'étaient les sujets : ils étaient religieux et chrétiens. Dans la salle *b*, au-dessus de l'entrée on distingue un personnage qui tient une crosse et porte une mitre rouge; il est vêtu de rouge, de bleu et de blanc, et paraît avoir eu un nimbe; des personnes sérieuses m'ont assuré qu'on distinguait, il n'y a pas longtemps, sa monture, une mule ou un cheval blanc. Tout cela est fort effacé, et ne durera pas bien longtemps.

[1] M. Bayet, de la faculté de Lyon, veut bien me communiquer une lecture qui se fonde sur l'usage connu, à la basse époque, du grec écrit en caractères latins dans des inscriptions funéraires d'Occident : INDEO☧ENTAKITEOMOIS(ES...?), c'est-à-dire : «In Deo Christo ἔνθα κεῖται ὁ Μοισῆς...» La pierre proviendrait donc d'une sépulture du v[e] siècle, et deviendrait ainsi l'un des indices les plus sûrs de l'âge des Djedar. Du reste, les matériaux empruntés à des constructions elles-mêmes de fort basse époque abondent dans ce monument F. M. l'abbé Duchesne et M. de Rossi, qui a bien voulu dernièrement examiner avec moi ce texte, rejettent complètement la lecture ci-dessus; et, en effet, l'Afrique ne fournit pas d'exemples semblables. Mais la pierre n'en est pas moins très évidemment de basse époque. — Nov. 1882.

L'enduit sur lequel on a peint est aussi mauvais que possible : ce n'est guère qu'un épais crépi blanc, qui n'était ni léger ni serré comme il eût dû l'être. Aussi est-il tombé partout. C'est à peine si de loin en loin on en aperçoit quelque plaque, avec un débris de couleur. Dans la salle *c*, sur le gradin de droite, se voient les restes d'un paysage. Deux personnages y sont assis, qui semblent converser ensemble; l'un est appuyé sur le coude, l'autre étend un bras en parlant. Les couleurs étaient assez belles, et le dessin n'est pas mauvais : c'est à peu près le style des catacombes les plus récentes. Le costume des deux personnages, qui ne paraissent pas de condition élevée, est une tunique romaine, avec une bordure toute simple. On ne peut faire descendre l'époque de ces peintures murales beaucoup au-dessous des six premiers siècles. Costumes et style, tout s'y oppose; c'est pour moi l'indice chronologique le plus précis qu'offrent les Djedar. Il concorde avec tous les autres pour attribuer le monument F au VIe siècle.

Ainsi leur style et leur technique attestent des monuments des bas temps. Les inscriptions qu'on y retrouve les rejettent loin après le IIIe siècle. Leur ornementation les placerait entre le IVe et le VIIIe. Les peintures et les emblèmes montrent que ce sont des tombeaux chrétiens, pas plus vieux que le Ve siècle ni plus modernes que le VIIe. Le monument F est presque sûrement de la seconde moitié du VIe siècle.

Mais de qui sont ces tombeaux? Il n'y a là aucun indice qui puisse le faire connaître. Il ne reste rien des sépultures. Violés depuis bien des siècles, ces monuments ne renferment plus rien. Quelques débris informes dans A; dans la chambre *a* de F, une petite auge en pierre, que je ne crois pas avoir été un sarcophage d'enfant, mais un bénitier ou quelque chose d'analogue : voilà tout ce que j'ai trouvé. Ni inscriptions, ni épitaphes. Les seuls caractères qu'on relève sont gravés sur les pierres de taille; quelques-uns pourraient être des *graffiti*, les autres sont des signes d'appareillage (pl. IX, fig. 2, n°s 4, 5, 6). Parmi ceux-ci figure fréquemment, surtout au dedans et au dehors de A, une espèce de croix équarrée[1] (pl. IX, fig. 2, n° 7), puis des lettres, liées ou non, et de forme assez va-

[1] Ce signe, très semblable à une croix bouddhique bien connue, est encore très usité chez les Berbères de l'Algérie. M. Masqueray m'assure qu'il est un des plus fréquents dans les tatouages des gens de l'Aurès.

riable. Le groupe MA est surtout fréquent, et la lettre A toute seule. Le mot CILLA, écrit en grandes lettres, est répété à profusion[1]. J'ai trouvé une fois ZARVIVN ou ZARYTVN et GAΛΛΕΝΗ, qui paraît un nom propre écrit moitié en lettres grecques. Une fin de mot semble être *chr*ISTIIANI (pl. IX, fig. 2, n° 5). Tout cela n'a pas grande valeur, et n'apprend pas grand'chose. Les Djedar ont fourni, à mon sens, tous les indices qu'ils peuvent donner. C'est l'histoire qu'il faut interroger.

Un seul texte les mentionne; encore faut-il les y deviner. C'est un passage d'Ibn-er-Rakik, historien arabe du xe siècle, rapporté par Ibn-Khaldoun[2]. Il est aujourd'hui bien connu. On y lit qu'El-Mansour, troisième calife fathimite, faisant la guerre au seigneur de Tiaret, vainquit les Louata, qui vivaient dans le Sersou, en l'an 947-948. Dans cette expédition, il rencontra « des monuments anciens, auprès des châteaux qui s'élèvent sur les trois montagnes. Ces monuments, en pierres de taille, présentaient de loin l'aspect de tombeaux en dos d'âne. Sur une pierre de ces ruines, il découvrit une inscription qu'on lui interpréta ainsi : « Je suis « Soleïman le Serdeghos. Les habitants de cette ville s'étant « révoltés, le roi m'envoya contre eux; Dieu m'ayant permis de « les vaincre, j'ai fait élever ce monument pour éterniser mon « souvenir. »

Ce texte, depuis que les Djedar sont signalés à l'attention, a été plusieurs fois commenté[3]. M. Dessau a conjecturé, ce qui est évident, qu'il s'agit d'une inscription grecque mentionnant Salomon, le successeur de Bélisaire en Afrique[4]. M. de Slane avait autrefois reçu de feu le général Dastugue, alors capitaine commandant le bureau arabe de Tiaret, une soi-disant copie de l'inscription. La *Revue africaine* seule fut dupe[5]. Il ne restait, disait l'officier mystificateur, que deux mots lisibles, *Salomon* et *Strategos*. Ni les recherches de M. Mac Carthy ni les miennes n'ont fait retrouver l'inscription : elle a péri, sans aucun doute. Quant à son

[1] Ce mot n'est pas un *graffito;* il a sûrement été gravé avant que les pierres où on le lit fussent mises en place : car sur l'une d'elles je l'ai trouvé coupé longitudinalement par une retaille qu'on a été obligé de faire.

[2] *Histoire des Berbères*, traduction de Slane, t. I, p. 234.

[3] Voir *Corpus inscriptionum latinarum*, VIII, 9737, 9738.

[4] Institut de correspondance archéologique, *Bull.* 1880, p. 12.

[5] *Revue africaine*, I, p. 51.

existence autrefois, je ne vois pas de raison pour la nier. On y peut faire une seule objection. Procope, qui raconte les campagnes de Salomon et qui les a faites [1], ne le conduit pas de ce côté. Il ne parle que de la Byzacène et de l'Aurès. Mais Salomon a été deux fois en Afrique. Dans sa seconde expédition, Procope ne l'accompagnait plus. Il lui fait entreprendre alors une autre guerre dans l'Aurès, une campagne en Tripolitaine, pacifier la Numidie et soumettre la Sitifienne [2]. C'est déjà un peu plus vers l'Ouest. D'ailleurs Procope, qui commet dans ce récit d'énormes erreurs géographiques et autres, aurait bien pu ne pas connaître toutes les marches du général. Il semble pourtant avoir raison : les Byzantins n'ont pas repris cette contrée. Mais il n'est pas nécessaire que Salomon soit allé jusque-là pour qu'une inscription l'y mentionne. Nous ne savons pas ce que contenait celle-ci; le texte que donne Ibn-Kaldoun ne signifie rien; il n'en faut garder que les mots СΟΛΟΜΩΝ, СΤΡΑΤΗΓΟС. Mais ces mots pouvaient s'y trouver sans que Salomon l'eût faite lui-même. Quelque officier sous ses ordres, en mission dans cette région, peut en avoir été l'auteur, ou même quelque allié indigène. S'il est prouvé que Salomon a eu des relations avec cette contrée, la véracité d'Ibn-Rakik sera à peu près hors de doute. Or la preuve, on l'a presque certaine. Procope nous atteste qu'un roi maure Μασσῶνας, fils de Mephanias, était l'allié de Salomon, et fut un de ceux qui l'excitèrent à la guerre contre le roi de l'Aurès [3]. Ces faits se passaient en 534. D'autre part, une inscription latine, datée de 508 et trouvée à Hadjar-Roum, parle d'un « rex Masuna gentium Maurorum ac Romanorum », dans les domaines duquel étaient Safar et Altava, c'est-à-dire Aïn-Temouchent et Lamoricière. M. Mommsen a conjecturé [4] que ces deux personnages, qui portent certainement le même nom, pouvaient être aussi le même homme. Si l'on admet l'identification du *rex Masuna* de la pierre avec Massonas, fils de Mephanias, beau-frère et ennemi d'Iabdas, les rapports étroits de Salomon avec des pays maurétaniens bien plus éloignés de lui que Tiaret seront parfaitement attestés. Et de fait, n'est-il pas naturel que, guerroyant dans la Numidie, l'Aurès,

[1] Procope, *B. Vand.*, II, 11-14.
[2] *Ibid.*, 20.
[3] *Ibid.*, 13.
[4] *Corpus inscriptionum latinarum*, VIII, 9835.

la Sitifienne, il fût en négociations constantes avec les voisins des chefs qu'il combattait? Je ne vois donc pas de raison sérieuse pour nier qu'il ait pu y avoir au Djebel-Ladjdar, soit sur un des Djedar, soit plutôt dans les environs, une inscription portant son nom et son titre. On en conclurait que les Djedar, au moins les trois du Djebel-Ladjdar, existaient avant l'année 544 après Jésus-Christ, date la plus extrême où l'on puisse placer la mort de Salomon.

Lorsque Bélisaire renversa la domination des Vandales, celle-ci ne s'étendait pas loin. Genseric avait, par la terreur, obtenu de tous les chefs berbères une soumission telle quelle[1]; mais, lui mort, elle ne dura pas. Gunthamund, son petit-fils, passa son règne à les combattre, et il ne fut pas le plus fort : les Maures battirent les Vandales en une foule de rencontres, et les chassèrent de tout le pays, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Cherchell[2]. S'il en était ainsi le long de la côte, seule partie de la Maurétanie que les Vandales eussent fortement occupée, figurons-nous ce qui se passait dans l'intérieur. Procope dit que non seulement la Maurétanie, mais « la plus grande partie de l'Afrique », leur échappa. Dès cette époque, sinon toujours, le Sersou était indépendant. Sous Thrasamund, en Tripolitaine, un grand chef nommé Cabaon se souleva, et fut aussi vainqueur[3]. L'Aurès s'était affranchi de même. Sous Hilderic, les Maures de Byzacène se révoltent avec un Antallas[4], et les Vandales sont battus. Au temps de Gélimer, les Maures du mont Pappua (l'Edough), chez lesquels il se réfugie, ne sont pas ses sujets, ils ne sont que ses « alliés et auxiliaires »[5]. Le territoire tenu par les Vandales était donc extrêmement restreint : Carthage et ses environs, des forteresses dans l'intérieur et quelques ports le long des côtes, c'était tout ce qu'ils occupaient. Ils étaient assez peu nombreux : c'était une bande plutôt qu'un

[1] Genseric faisait comme les empereurs : il avait des corps auxiliaires. Les Maures le suivaient volontiers à la guerre, parce qu'ils avaient part au pillage et aux distributions de butin (Procope, *B. Vand.*, I, 5, etc.). Mais, au moins sous ses successeurs, il n'y avait de ralliées aux Vandales que quelques tribus, « en fort petit nombre, dit Procope, celles qui n'avaient pas de chefs » (*B. Vand.*, I, 25).

[2] Procope, *B. Vand.*, II, 10.

[3] *Ibid.*, I, 8.

[4] *Ibid.*, I, 9.

[5] *Ibid.*, II, 4.

peuple, et, comme beaucoup d'autres Barbares, ils devaient disparaître un jour. En attendant, mis en possession de belles villas aux environs de Carthage, ils jouissaient gloutonnement de la vie, plongés dans une oisiveté complète tant qu'aucune guerre ne venait les réveiller. Les Berbères autour d'eux formaient des États déjà considérables. Les principaux, au temps de Salomon, nous sont à peu près tous connus [1]. En Tripolitaine, les Louata [2], qu'avait commandés Cabaon, occupaient tout, sauf quelques places romaines. Dans la Byzacène, à côté d'Antallas, qu'on suit encore longtemps dans l'histoire, quatre grands chefs, Cuzinas, Isdilisas, Juphrutes et Medisinisas, se partagent les populations. Iabdas, l'un des plus puissants princes, règne dans l'Aurès et dans le Hodna. Orthaïas, son ennemi, confine avec lui vers le Hodna, et d'autre part avec le désert. Il règne donc dans les ksour du Sud, sans doute jusqu'au Djebel-Amour. Mastinas, allié d'Iabdas, commande aux « Barbares de Maurétanie ». J'imagine qu'il s'agit des Kabyles, d'autant mieux qu'on verra Salomon guerroyer dans la Sitifienne. Enfin Massonas, allié d'Orthaïas, ami des Romains, excite Salomon contre Jabdas, qui lui a tué son père. Il y a tout lieu de supposer qu'il devait être son voisin, et que son royaume alors s'étendait sur les Hauts-Plateaux, le Sersou et le bassin de la Mina supérieure. Mais, pour l'identifier avec le Masuna de l'inscription latine, il faudrait supposer qu'il dominait depuis l'Oued-Sebisebt, ou tout au moins le Cheliff, jusqu'à Aïn-Temouchent, peut-être jusqu'à la mer. C'est bien grand pour un pays coupé, où les empires sont peu stables. Quoi qu'il en soit, identique ou non au Masuna de l'épigraphie, Massonas très vraisemblablement régnait sur les lieux où sont les Djedar.

Il ne faudrait pas s'étonner que là fût le centre d'un empire vraiment grand. Je remarque, dans les auteurs arabes, les étapes de la conquête d'Okba [3]. Dans le Maghreb, trois points surtout l'arrêtent, Lambèse dès l'entrée, Tiaret au milieu, Tanger à l'extrémité; c'est l'Aurès, le Sersou, le Maroc. Tiaret plus tard sera encore un centre autour duquel des groupements se feront; les Louata viendront de Tripolitaine et seront puissants dans le Sersou; Ibn-Roustem et les Ibadites fonderont par là leur Takdemt,

[1] Procope, *B. Vand.*, II, 13.
[2] Voir sur eux Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique*, p. 32 et suivantes.
[3] En-Noweiri, appendice au tome Ier d'Ibn-Khaldoun, traduction de Slane, p. 332.

où sera le centre d'un empire [1]. Ibn-Khaldoun mentionne dans les guerres le Djebel-Sidi'l-Habet et Melakou [2]; de son temps, il y avait encore des villages au Sud de Tiaret [3], bien que depuis les Louata on y eût pris la vie nomade [4]. La conquête du pays pour Okba ne fut pas une chose facile, on combattit vigoureusement. Ibn-Khaldoun nous montre dans Tehert (Tiaret) une espèce de capitale; les Berbères y livrent leur bataille; et En-Noweiri, d'après Ibn-el-Athir, ajoute ce détail, que ses habitants étaient des Romains, alliés des Berbères du Sersou; ce furent leurs forces réunies que le général arabe dut combattre [5].

[1] Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 220.

[2] *Ibid.*, t. III, p. 283.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 192.

[4] *Ibid.*, t. I, p. 234; t. III, p. 180.

[5] Ce passage du chroniqueur arabe a été fort mal interprété par M. Fournel (*Les Berbères*, t. I, p. 168). Le renseignement donné par Ibn-el-Athir est ainsi transmis par Ibn-Khaldoun : «Dans cette expédition, Okbah défit les princes berbères qui, soutenus par les *Francs*, lui avaient livré bataille dans le Zab et à Tehert.» D'après En-Noweiri traduit dans le *Journal asiatique* (3e série, t. XI, 1841, p. 124), Ibn-el-Athir dirait: «Okbah se dirigea sur Tahart; les *Grecs*, ayant été prévenus de son dessein, demandèrent et obtinrent le secours des Berbères.» Ils sont vaincus, et évacuent la ville. M. Fournel s'efforce d'expliquer les raisons qui auraient amené cette occupation de Tiaret par les Byzantins. Il y a sûrement là une erreur. M. de Slane explique très sensément, au début de sa traduction de l'historien des Berbères, que celui-ci distingue les chrétiens que les Arabes rencontrent en Afrique, suivant leur langue, par deux noms : ceux qui parlent grec sont des *Roum*, ceux qui parlent latin, des *Francs;* les premiers sont les Byzantins, les seconds les gens des villes romaines. Mais cette distinction, que l'auteur ne manque pas de faire quand il y voit un réel intérêt, n'est pas toujours marquée, ni chez lui ni chez les autres écrivains arabes : le nom de *Roum* est plus générique, et correspond de plus en plus à l'idée d'Européen, de chrétien, qui est son sens actuel en Afrique. Il faut y faire grande attention dans les textes, noter la distinction quand elle est faite, mais ne pas se hâter de décider quand l'écrivain emploie le mot le plus général. Quoi qu'ait dit Ibn-el-Athir, En-Noweiri a fait une erreur s'il a mis des Byzantins à Tiaret, et c'est Ibn-Khaldoun qui a raison; du moins aucun autre témoignage ne confirmerait l'historien antérieur, et tout ce qu'on sait y est très contraire. Salomon s'est arrêté vers l'Ouest au pied des montagnes de Kabylie; il n'a fait occuper en Mauritanie que Septem (Ceuta) et Césarée (Cherchell), où les Grecs ne peuvent aller que par mer; Procope le dit formellement (*B. Vand.*, II, 20). Toutes les affaires postérieures, révoltes, guerres, aventures qu'il raconte, ont lieu dans l'Afrique propre; les campagnes de Jean Troglita, que Corippe nous fait connaître, ne sortent pas des mêmes limites; et depuis la pacification faite par lui en 550, il n'est plus question de la Maurétanie. Le *De ædificiis*, qui mentionne les travaux faits en Afrique et en Numidie, ne donne

Le tableau que trace Ibn-Khaldoun du Maghreb à l'arrivée des Arabes est pour nous des plus instructifs. Les Romains habitaient les villes, et les Berbères les campagnes. Chez ceux-ci, le peuple demeurait dans des gourbis et des villages, se livrant à l'agriculture. La noblesse possédait des troupeaux, par conséquent vivait nomade, mais sans sortir jamais du Tell[1]. En d'autres termes, depuis que manquaient l'administration et la paix romaines, on avait repris l'ancienne vie. Les cités, où l'on parlait latin, restaient isolées au milieu de cette dissolution générale. Procope décrit, pour l'avoir vue, la dure vie des paysans berbères. Il montre leurs gourbis étroits où l'on a peine à respirer, leurs vêtements grossiers qu'ils ne changent jamais; ils couchent par terre; ils n'ont ni pain, ni vin, ni rien de bon; ils mangent leur grain cru, comme des bêtes; les riches ne se soignent pas plus que les pauvres, tout leur luxe est un tapis velu ou une peau de bête pour lit[2]. Il semble qu'on voit nos Kabyles, chez qui l'on trouve des hommes plus qu'aisés traînant des guenilles infectes. Mais le pays était fertile, « bon parmi les meilleurs, dit Procope, et produisant tous les biens de la terre à foison ». Tout cela ne tarda pas à changer. Une effroyable dépopulation accompagna la conquête arabe[3]; dans la province d'Afrique, la Kahena détruisit tout; les guerres furent si longues, si cruelles, que le pays perdit ses habitants. L'islamisme vint par là-dessus, la vie arabe gagna du même pas; une seconde migration arabe arriva dans le XIe siècle, et le pays tomba dans l'état d'où il n'a pas encore pu sortir. Dans toutes ces guerres,

rien pour ce pays, sauf à Ceuta (Σεπτόν). Les Arabes, à leur arrivée, reconnaîtront deux grandes divisions : l'Ifrikia, soumise à l'empire, et le Maghreb, indépendant. Quand Ibn-Khaldoun dit que Grégoire, qui se rendit presque indépendant en 646, domine de Tripoli à Tanger (t. I, p. 209), M. Fournel lui-même explique (*Op. cit.*, t. I, p. 109) qu'il ne faut pas s'y méprendre, et qu'il ne s'agit, hors de l'Afrique et de la Numidie, que de trois ou quatre points du littoral. Comment dès lors admettre que, Grégoire vaincu et tué, les Byzantins, réduits absolument à la Zeugitane et incapables de s'y défendre, envoient une armée à Tiaret? Cela est tout à fait impossible. Corrigeant ou non En-Noweiri, il faut dire que les alliés des Berbères en cette ville furent les Romains qui l'habitaient. C'est absolument ce qui se passa, comme les historiens arabes le disent, à Bagaï (Baghaïa), et à Lambèse : dans celle-ci toutefois, à la grande rigueur, on pourrait supposer, si l'on veut, une garnison byzantine coupée de Carthage et isolée. Rien de plus.

[1] Ibn-Khaldoun, t. I, p. 166.

[2] Procope, *B. V.*, II, 6.

[3] Ibn-Khaldoun, t. I, p. 215.

les tribus et les villes se tiraient d'affaire de leur mieux. Chacune avait ses alliances, sa diplomatie, ses intérêts. La Kahena, par exemple, s'aliéna toutes les villes romaines en faisant le désert dans la riche Afrique pour ne défendre plus que l'Aurès. Le système n'était pas nouveau : les Maures de ces mêmes montagnes avaient détruit la ville de Tamugas pour n'être pas inquiétés de là si les Byzantins la prenaient [1]. On comprendra que les cités lointaines, qui n'avaient rien à espérer que d'elles-mêmes, aient songé à se créer des appuis. Il le fallut dès le temps des Vandales, car leur autorité mal assise était un médiocre recours. Le mieux était évidemment de se mettre sous la protection d'un grand chef, comme le font nos ksouriens du Sud. Et c'est ainsi qu'un Masuna était « rex Maurorum ac Romanorum ». Son autorité s'étendait sur un espace d'autant plus vaste que plus de cités se réclamaient de lui. Il semble qu'il leur envoyait une garnison avec un chef, l'inscription mentionne son *præfectus Altavæ*. Telle était, envers Tiaret et les autres cités voisines, la situation des grands chefs indigènes dont les Djedar sont les tombeaux. Peut-être le sien est-il du nombre. Dans tous les cas, quels que fussent ces princes, ils ont régné assez longtemps. Le nombre des monuments le démontre, comme aussi l'histoire telle qu'on l'entrevoit.

Revenons en effet à la conquête arabe. Elle se fait en deux fois : d'abord l'Ifrikia (Tripolitaine, Afrique, Numidie), plus ou moins soumise aux Byzantins; puis le Maghreb (Maurétanie), indépendant. Okba et son successeur El-Mohadjir conquièrent l'Ifrikia. Okba, dans sa seconde expédition, enlève les derniers points qui résistent et entreprend la conquête du Maghreb.

Avant de partir pour cette dernière, il en finit avec les derniers îlots romains et les dernières principautés berbères de l'Ifrikia : Bagaï (Baghaia), où Romains et Maures font une terrible défense, et Araba, capitale du Zab, qui résiste également bien. Entre ces deux faits d'armes se place la première étape vers l'Ouest, la prise de Lambèse.

Okba trouva jusqu'à l'Atlantique trois grands centres de résistance : Lambèse, la vieille ville militaire, chef-lieu de la Numidie romaine; puis au delà Tiaret et Tanger, sans parler du massif de l'Atlas marocain, où il faillit périr avec ses troupes. Tanger n'est

[1] Procope, *B. V.*, II, 13.

plus soumise à l'empire. La Tingitane lui a si bien échappé que le chef qui règne, aux yeux des Arabes, à Ceuta est un comte relevant des Wisigoths, Julien, qui se fait l'allié d'Okba contre les Maures. M. Fournel[1] a fort bien établi qu'Ibn-Khaldoun se trompe en le plaçant à Tanger : c'est lui au contraire qui facilite aux Arabes la conquête de cette ville.

S'il en est ainsi à Ceuta, naguère encore place byzantine, qui donc peut bien, au temps d'Okba, commander à Tiaret, au Sersou, que les Byzantins n'ont pas réoccupés? Il est difficile de ne pas croire à quelque « rex Maurorum ac Romanorum », sous qui Romains et Berbères combattent les envahisseurs. Sa position est tout à fait la même que celle de l'ancien Masuna, dont il est peut-être un descendant. Ainsi tomberait sous les coups des Arabes une dynastie fondée quand les Maures ont chassé de leur pays les Vandales. De Gunthamund à Sidi-Okba, elle aurait régné près de deux siècles, et aurait parfaitement eu le temps de faire élever les Djedar par les artistes romains de Tiaret. Nous en connaîtrions deux rois, Mephanias et Massonas; ce dernier peut être identique au Masuna de l'inscription latine.

A moins de nouvelles découvertes, ce dernier point sera toujours obscur. Pour admettre l'identité de Masuna et de Massonas, il faut prêter à ce prince un assez long règne et surtout un empire très grand. Sur ce dernier point, j'ai fait mes réserves; mais il ne faut rien exagérer. On n'est pas obligé de croire qu'il possédait absolument tout le pays dont j'ai donné les limites. Le Sahel, la plaine du Chéliff, la côte oranaise étaient plus ou moins occupés par les Vandales ou par des cités maritimes qui n'avaient pas besoin de lui; dans l'intérieur, il pouvait y avoir plus d'une tribu indépendante; il n'était pas nécessaire que les villes romaines, comme Altava et Safar, fussent situées sur son territoire propre pour se mettre sous sa protection, le reconnaître comme *rex* et recevoir son *præfectus*. N'a-t-on pas vu Abd-el-Kader, de Maskara, avoir des califats jusqu'en Kabylie? Ce n'est donc pas là une grosse objection, et l'identification proposée devient de plus en plus acceptable. La grandeur de ces chefs indigènes est attestée par celle de leurs tombeaux. Il est évident que celui qui en a commencé la série a eu l'ambition d'imiter le grand monument de Juba II. C'était une

[1] Fournel, *Les Berbères*, t. I, p. 169-171.

manière de se poser en vrai roi de Maurétanie[1]. La forme pyramidale était plus facile à exécuter que celle du tombeau de la Chrétienne; mais il fallait encore qu'à cette époque un chef berbère fût bien puissant, bien riche, et disposât d'un bien grand nombre de mains romaines pour se permettre un pareil luxe. Il faut surtout que sa dynastie ait su conserver bien longtemps une grande position en Afrique pour que la série des Djedar ait été continuée et portée jusqu'au nombre d'une dizaine. Ces chefs, originaires du Sersou, résidant peut-être au Kherbet-Bent-Sarah, suzerains des Romains de Tiaret, étendaient certainement leur puissance sur un vaste espace au delà. Ce point acquis, quelle similitude entre « Masuna, rex Romanorum » et Massonas, l'allié des Byzantins! Et comme ces indices concordent avec le caractère chrétien des Djedar!

[1] Et ces princes ont pu vraiment, dans la mesure que je viens d'établir, être rois de la Césarienne. Plus on regarde les documents arabes, plus il semble que de forts groupements se sont faits dans les Maurétanies après la chute de l'empire d'Occident. Par exemple, entre les deux séjours d'Okba en Afrique, El-Mohadjir fait une expédition qui est comme la reconnaissance du Maghreb. Il s'avance jusqu'à Tlemcen et là se heurte à un empire, celui des Aurabah, qui domine sur le Maghreb-el-Aksa, c'est-à-dire l'ancienne Tingitane, en s'étendant toutefois plus à l'Est. Or Tlemcen et Aïn-Temouchent sont sur la même ligne, qui est précisément celle que gardait le *præfectus* du roi Masuna à Lamoricière, et en un point de laquelle, malheureusement encore indéterminé, il avait remis en état les *castra Severiana*. Nous sommes là sur une frontière. Ce qui le prouve mieux encore, c'est la différence de conduite entre le peuple d'en deçà et celui d'au delà. Après la grande lutte à Tiaret, les Berbères d'en deçà, dont Ibn-Khaldoun fait des Zenata, se convertissent à l'islamisme et ne font plus parler d'eux : ils viennent même au secours d'Okba bloqué dans l'Atlas et le délivrent. Les gens du Maghreb-el-Aksa, au contraire, font une résistance acharnée; ce n'est qu'en 705 ou 706 que Mouça en finit avec eux, en les exterminant en partie. (Voir Fournel, *Les Berbères*, t. I, p. 232.) Pendant ce temps-là ceux de la Césarienne ne bougent pas; et, l'empire des Aurabah tombé, ils suivent Tarik, leur compatriote, en Espagne. M. Fournel voit dans ces faits les premiers symptômes de la grande rivalité entre les deux branches des Berbères maugrabins, les Zenata et les Sanhadja. Le nom des premiers, en effet, est ancien dans la Césarienne : un personnage vivant au Ier siècle le porte en *cognomen*. (*Corp. inscr. lat.*, VIII, 9345.) Nous y verrions, dans tous les cas, la suite du même système qui faisait de la religion aux mains des chefs berbères une arme uniquement politique. Les nôtres adoptèrent l'islamisme parce que les Aurabah, leurs puissants voisins, résistaient aux Arabes, comme ils avaient autrefois adopté le catholicisme parce que les Vandales étaient ariens. Mais n'est-il pas important de retrouver à la fin du VIIe siècle la frontière Ouest de leur empire telle qu'elle était, suivant l'inscription d'Altava, au commencement du VIe?

Chacun sait que les querelles religieuses troublèrent profondément l'Afrique. La lutte fut vive dans les villes, d'abord entre le culte antique et la religion chrétienne, puis, après le triomphe de celle-ci, entre ses innombrables sectes. Ce fut bien pis dans les campagnes. Tard venus dans le christianisme, les Maures mirent à la controverse une ardeur sauvage et furieuse. Les Donatistes, les Circoncellions en firent d'épouvantables guerres; des flots de sang furent répandus. Tout était loin d'être apaisé lorsque l'arrivée des Vandales y apporta un élément de plus. Arien et persécuteur, Genseric s'aliéna beaucoup de monde. Huneric, à la fin de son règne, ordonna de nombreux supplices. Thrasamund, dans une seule année, exila cent vingt évêques. L'histoire vandale n'est qu'une série de persécutions et de trêves. Or les chefs maures étaient trop fins pour ne pas en faire leur profit. Les rois vandales étaient ariens; eux, par opposition, se firent catholiques. Procope l'atteste pour Cabaon. C'était sous le règne de Thrasamund, qui fut un dur persécuteur. Cabaon, s'étant déclaré le protecteur des catholiques, eut tout de suite beaucoup de partisans[1]. Ce fut évidemment la tactique de tous les chefs qui réussirent. Les villes romaines étaient catholiques : ce fut en protégeant leur croyance qu'ils les mirent dans leur parti. Il est difficile d'admettre que Masuna ait fait autrement, et il est certain que les Djedar sont l'œuvre de pieux personnages.

On peut donc admettre ce qui suit comme résumé de la discussion d'ensemble.

Les Djedar sont les tombeaux d'une dynastie indigène[2] catho-

[1] Procope, *B. V.*, I, 8.

[2] Il ne faut pas se dissimuler que les conclusions d'une discussion pareille ne peuvent être que provisoires. Une découverte, une observation nouvelle peuvent renverser ce qui paraît acquis. Il est certain qu'il faut beaucoup de prudence quand on n'a pas de documents précis. Par exemple, l'ornementation des pierres du Djedar F, qui est certainement le plus concluant indice, puisque tous ces monuments sont, en somme, du même âge, quand bien même on devrait les échelonner sur un siècle et demi ou même deux, prête à des comparaisons singulières. Elle ressemble en effet beaucoup à l'art barbare des bords du Danube, et paraît ainsi rappeler les Vandales plus qu'il ne faudrait pour la thèse que je crois devoir soutenir jusqu'ici : M. Desjardins, qui connaît bien cet art, pour l'avoir étudié au musée de Pesth, me le fait remarquer. Mais cette raison d'analogie ne me paraît pas suffire à elle seule pour attribuer aux Vandales les monuments dont il s'agit. Il est vrai que l'on ne sait pas où sont les tombeaux des rois vandales, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils soient aux Djedar. Nous ne sa-

lique, puissante dans le Maurétanie Césarienne vers le v[e] et le vi[e] siècle.

On ne saurait fixer l'époque de son avènement ni de sa chute. Elle a pu, vassale des Romains, régner avant l'invasion vandale, et, alliée des Byzantins, durer jusqu'à la venue des Arabes. Les Djedar auront été bâtis successivement pendant cette période.

Deux princes mentionnés par Procope sont très probablement de cette famille, Mephanias et son fils Massonas. Ce dernier est vraisemblablement le même qu'un Masuna connu d'autre part.

C'est tout ce que j'ose conclure. Mais c'est beaucoup d'avoir pu entrevoir dans la Maurétanie Césarienne un grand îlot catholique et romain entre les Vandales ariens et les nomades païens de Gétulie. Il conserve, sans être soumis aux empereurs de Constantinople, les restes de la civilisation passée, sous une dynastie indigène, dont les Djedar sont les monuments. Ce fait leur donne une grande importance. Il y a en effet une question aussi difficile qu'attrayante dans l'histoire de l'Afrique romaine : le christianisme après les Romains. Ses destinées après la chute de Rome, sa disparition de ces provinces sont encore autant de mystères, et les documents sont si rares qu'on ne saurait trop faire connaître ceux qu'on a le bonheur de trouver.

vons pas davantage où sont les tombeaux des empereurs romains, et, dans tous les cas, il est probable que les successeurs de Genseric dormaient dans quelque église dotée par eux dans une de leurs villes, et non pas sous des pyramides à la limite des Hauts-Plateaux. Quant à supposer des chefs indépendants ou presque indépendants, c'est difficile : nous ne voyons nulle part que les Vandales aient eu des ducs comme les Lombards. Enfin ce que j'ai dit de leur domination paraît sûr : si tant est qu'elle se soit jamais étendue sur cette contrée, ce n'a guère été au delà de Genseric. Les Djedar sont des monuments d'un caractère tout local : il fallait être du pays pour placer là sa sépulture; ce sont des tombeaux de rois du Sersou. Il ne faut pas, à cette époque, induire trop de la seule raison d'art. Il n'y a qu'un art, du v[e] au x[e] siècle, c'est le byzantin. L'art des Vandales, des Franks, des Goths, des Lombards en dérive : il n'en est qu'une copie maladroite. L'art romain et provincial, dans tout l'Occident, est dans le même cas. Aussi tout a un air de famille. M. Deloche a trouvé, lui aussi, que mes dessins rappelaient l'art frank; j'y revoyais presque l'art lombard; M. Bayet les trouve identiques à des sculptures du vi[e] siècle conservées à Lyon. Nous ne connaissons pas l'art berbère d'alors, il n'y en a peut-être pas d'autres restes; mais quand il ressemblerait à l'art vandale plus qu'aux autres arts occidentaux, faudrait-il en être surpris? Pour moi, je crois que, comme c'étaient partout des *Romani* qui travaillaient, on ne peut pas tirer de là grand'chose. D'ailleurs beaucoup de ces dessins ressemblent d'une manière frappante à ceux dont les Kabyles ornent encore leurs ouvrages de bois : regardez surtout le n° 10, pl. IX.

APPENDICE A.

INSCRIPTIONS DE LA MAURÉTANIE CÉSARIENNE.

Voici un certain nombre d'inscriptions qui ne figurent pas au *Corpus*, et que j'ai relevées dans les mois d'avril, mai et juin, au cours d'une mission dans la province d'Oran [1]. Le plus grand nombre me semblent inédites; quelques-unes viennent seulement d'être découvertes.

1.

A Cherchell, chez M. de Chancel. Pierre carrée de 20 centimètres de côté.

D · M A · N I · B ·
VLPIVS QVADRA
APERVIX AN LXXXV
FECIT VLPIVSCLAVD
COPICIVSBENEME
RENTIPATRISVO
S P C F

Cette inscription empêchera peut-être de lire *Coricius* au n° 6014 du *Corpus*.

2.

Ibidem. Fragment de borne milliaire trouvé sur la route littorale entre Cherchell et Gouraya, à 10 kilomètres et demi de Cherchell [2].

D N̄
FL CL
IVLIAN
IMP PIO
FELICIS
AVG
A L A

[1] Cet article a paru dans le *Bulletin de correspondance africaine*, 1882, n° 3. Il a été communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans la séance du 11 août 1882.

[2] Parmi les nombreuses corrections à faire aux inscriptions déjà publiées de

Si le dernier mot était sûr, il pourrait s'agir là, au temps de Julien, de l'*ala milliaria* mentionnée déjà à Cherchell par deux textes[1].

3.

Non loin de Hammam-Bou-Hanefia, les *Aquæ Sirenses* anciennes, un caisson de tombe porte à l'une de ses extrémités ;

D M S
C A I I V S
C A L V I V S
VIXIT·ANN
IS P·M·LXXX

4.

Ibidem. Autre caisson analogue.

D M
IVLIA·POS
TVNIAVIXI*t* — *Postunia* (sic) *vixit*
AN·P·M·L

5.

Ibidem. Dans les ruines dites Tackelmamet. Caisson semblable.

D M S
? IVED[illegible]XSI
SVEDIAVIXIT
ANN·LXXXV

Cherchell, je n'en signalerai ici qu'une. Le fragment publié sous le n° 35 dans le fascicule 1[er] du *Bulletin de correspondance africaine* offre à sa ligne 3 non seulement l'amorce d'un S, mais celle d'un C. Il y avait probablement sur le carreau hexagonal dont il provient cinq lignes ainsi disposées :

[illegible]
CRESCEN
SFILOFILVS
EPISCOPI
[illegible]

ou seulement les trois lignes qui subsistent.

[1] *Corp. inscr. lat.*, VIII, 9389. *Bulletin de correspondance africaine*, 1882, fasc. 1[er], n° 15.

6.

A Tagremaret, chez M. L. Alibert, dans le portail Ouest de sa cour.

D M S
MAEMORIE
MARI·FORTV
NATI·VIXIT
A*nn*IS·XXXXV
AVITA·VIC
TORIV·ⲤIVGI
DVLCISSIMO
FECIT

7.

Ibidem. Dans le même portail.

d M *s*

*p*VDENTIS
VIXIT·NN*is*
LXIII·M^E·V·DE·II
VIBIA·FLOR
PAR WMC W
IVC F P C I
IVG
M

D(is) M(anibus) S(acrum)..... *[P]udentis*... *Vixit annis quadraginta tribus, me(nsibus) quinque, die(bus) duobus* (?), *Vibia Flor*.... *patri in cum[par(abili)]* ? .... *c[o]njug*.....

8.

Ibidem. Dans le portail du Levant, à droite. Hauteur, 1^{m},40; largeur, 56 centimètres; hauteur des lettres, 35 millimètres.

D M S

HIC·SITVS·EST·QVONDAM·IVVENIS
GENEROSO NOMINE MILES VL·POP
IATVS QVI Q·REGENS VIRGAM DECVS ET
VIRTVTIS HONOREM GESTAVIT PROLES·
LAVDANDA·PROPAGINE·LONGA·HI*c*
MVLTOS DOMVIT STRAVITQ·PER·HOS·VN
DIQ·MONTES·INFANDOS·HOSTES·TEME
RATAQVE·BELLA·SVBIIT·ET·QVID *Non m*VLTI
POTERANT IVVENE*s* HIC·SEMPER·*solus·a*
GEBAT·CVM SVAM TOTAM NIMIVM
DEPEND*ere*T IRAM OBVIVS IPSE FVR*o*
PVGNAE ROMANVM·IVVENEM·PER
HOSTICA VVLNERA MISIT IPSE TAM*en*
VICTOR TELIS VNDIQ·CLVS
GENTIS NEQVID·FE
RENIT IPSE SVIS
CLADIQ·ET·VITA

D(is) M(anibus) S(acrum). Hic situs est quondam juvenis generoso nomine miles, Ulpius Optatus, quiq(ue) regens virgam decus et virtutis honorem gestavit, proles laudanda propagine longa. H[ic] multos domuit stravitq(ue) per hos undiq(ue) montes infandos hostes, temerataque bella subiit; et, quid [non m]ulti poterant juvene[s], hic semper [solus a]gebat. Cum suam totam nimium depend[ere]t iram, obvius ipse furo(r) pugnæ romanum juvenem per hostica vulnera misit. Ipse tame[n] victor telis undique clus. . . gentis ne quid fe. . . . . renit ipse suis. . . . . cladique et vita. . . . .

Cette épitaphe, que son auteur croyait sans doute être en vers, est celle d'un jeune *optio* tué à l'ennemi. Il était, sinon du pays, au moins de la garnison du pays : j'ai fait le plan de la place forte près des murs de laquelle était cette pierre, et d'autres inscriptions du même lieu font connaître le corps de troupes par qui il était occupé, la *Cohors II Breucorum*. Il est regrettable que nous n'ayons pas ici le nom de la localité : on voit du moins que les montagnes environnantes renfermaient des populations belliqueuses, et que ces derniers postes du Tell sur la limite des Hauts-Plateaux avaient fréquemment fort à faire. Par le caractère des lettres et du style, l'inscription me semble être, comme presque toutes celles du même lieu, du IIIe siècle, ou même postérieure.

9.

Dans le même portail, du même côté, en haut. Petit caisson. Hauteur, 50 centimètres; largeur, 39 centimètres; hauteur des lettres, 3 centimètres.

D ❦ M ❦ S
AEMILIVS
SVAVIS SIG
MIL COH SE
BR·VIXIS AN (*sic*)
X·LIII·M·V
POMPONIA
SECVNDA BM

D(is) M(anibus) S(acrum). Æmilius Suavis, Sig(ensis), mil(es) coh(ortis) se(cundae) Br(eucorum); vixis an(nis) quadraginta tribus m(ensibus) quinque. Pomponia secunda b(ene)m(erenti).

A la ligne 3, *signifer* n'était guère possible avec MILES le suivant. Je n'avais guère le choix qu'entre *Siguitanus* et SIGENSIS; j'ai préféré le second, parce que Siga est dans la Maurétanie Césarienne, tandis que Sigus est en Numidie.

10.

Dans le même portail, à gauche. Hauteur, 1m,10; largeur, 45 centimètres; hauteur des lettres, 6 centimètres.

D M S
LICINIAE SE
CVNDAE BO
NAEMEMORIAE MA
RITAE ❦ CVIVS FA
TVM·TALEM·FVIT VT
NEQVIDEM PIGNVS
COMMVNEM MEMO
RIAE SVAE·SOLACIO
NOSTRI·RELINQVERET
QVAEQVE IN IP SOLI
MINE IVVENTVTIS
AVSPICATA·EST·SENECTVT
VIX·AN·XXV·M·VII·D·XXI

11.

Du même côté, en haut. Petit caisson semblable à celui de l'autre côté.

D M S
MEMORIE GE
MIAVI · CRESCENTI
VIXT ANIS
LIII D VIIII Θ VII

D(is) M(anibus) S(acrum). Memoriæ Gemi(ni)ani Crescenti(i), vix(i)t an(n)is quinquaginta tribus, diebus novem, horis septem.

La forme Θ pour indiquer les heures n'est pas ordinaire.

12.

L'emplacement du poste romain de Tagremaret porte aujourd'hui le nom de Souik. J'y arrivai à temps pour sauver de la destruction les restes d'une grande pierre que des ouvriers marocains avaient déjà brisée en plusieurs fragments. La hauteur totale de ce qui reste est d'environ 1m,30; largeur, 44 centimètres; hauteur des lettres, 5 centimètres.

i O *m*
IVNO REGINA
PRO SALVTE
IMP CAESARIS
M*a*NTONI GOR
*d*IANI INVIC
et FELICIS AVG
PONTIFICI MAXI
TRIBVNICIE PO
TESTATIS · PATER
PATRIE IMP VII
COS PROCONSV
SABINIAETRAN
QVILLINAE AVG
CONIV GI
CATENIC

Il me paraît difficile, avec ce qui reste de la fin, de retrouver l'auteur de l'offrande. Mais l'inscription, toute mutilée, n'en a pas moins son intérêt. Elle est la seule jusqu'ici, à ma connaissance, qui donne à Gordien III sept salutations impératoriales; et, parmi les nombreuses inscriptions qui mentionnent ce prince en Afrique, une seule même lui en donne six[1].

[1] *Corp. inscr. lat.*, VIII, 5701.

Suivant les règles ordinaires, celle-ci serait datée de la première année du règne; mais Gordien ne s'est marié qu'en 241 et n'a pu avoir tant de salutations qu'après sa guerre contre les Perses; elle est donc de sa dernière année, 243-244.

Gordien, en 240, était déjà IMP·$\overline{\text{III}}$[1]. Il avait dû, j'imagine, être acclamé IMP·$\overline{\text{II}}$ dès le début de son règne, après la défaite, dans Rome même, de ses adversaires, les vétérans de Maximin, qui venaient de tuer Balbin et Pupien[2]; et IMP·$\overline{\text{III}}$ en 240, après la révolte de Sabinianus, comprimée en Maurétanie. Il put avoir une quatrième salutation pour avoir chassé les ennemis de la Mésie et de la Thrace pendant sa marche vers l'Orient. Enfin Capitolin dit que, dans la guerre de Perse, il vainquit Sapor en beaucoup de combats; mais les principales opérations sont évidemment celles que le jeune empereur énumère dans sa lettre au Sénat, c'est-à-dire la reprise d'Antioche et l'occupation de l'Osrhoène avec ses forteresses de Carrhes et Nisibe[3]. Avant ces faits d'armes, eut lieu le passage de l'Hellespont, et, pendant la campagne, celui de l'Euphrate : on rapporte à l'un et à l'autre de ces événements des monnaies de Gordien[4]; l'un ou l'autre a pu être l'occasion d'une salutation militaire. Ainsi rien n'empêche de voir dans ces trois faits de la guerre persique l'occasion des trois dernières salutations impératoriales. Gordien, mis à mort dans les premiers mois de 244, n'en reçut probablement jamais d'autres.

13.

A Souik, brisée comme la précédente. Hauteur de la partie écrite, 50 à 60 centimètres; largeur, 44 centimètres; hauteur des lettres, 5 centimètres.

[...] S I D E
SACRVM POSVIT
AELIVS · SERVAN
DVS · DEC · PRAEPO
SITVS · COH · $\overline{\text{II}}$ · BRE
VCORV GOR*di*ANE
III KAL·IAN ARR I
ANO ET PAPO COS
SALVIS AVGG MVLT IS
ANNIS FELICI
TER ♡

[1] *Corp. inscr. lat.*, VIII, 4218.
[2] Capit., *Gord.*, 22.
[3] *Ibid.*, 26, 27.
[4] Eckhel, *D. N.*, VII, p. 312.

Le consulat de L. Annius Arrianus et de C. Cervonius Papus est de l'an 243. C'est cette année-là que Philippe l'Arabe fut fait préfet de prétorie, et même, dit Capitolin, associé à l'empire[1]. Cependant AVGG ne doit pas désigner lui et Gordien, à cause des mots MVLTIS·ANNIS. Sabinia Tranquillina est fréquemment associée à son mari sur les inscriptions et dans les honneurs qui lui sont rendus.

A la ligne 6, je ne garantis pas GORDIANE. Les autres inscriptions de la COH·II·BREVCORVM ne lui donnent pas de surnom. Celui-ci toutefois est bien naturel, surtout dans une province et dans un un pays remplis des souvenirs des Gordiens. Ce que j'ai cru voir sur la pierre donnerait BREVCORVSORIANE : à moins qu'il n'y ait dans les sept ou huit dernières lettres le nom, plus ou moins défiguré par le temps, du poste même à l'époque romaine, je ne verrais guère l'explication. A la ligne 4, je crois qu'il faut lire DECVRIO, car il ne devait y avoir à Tagremaret qu'un détachement de la cohorte, qui aurait été *equitata*.

De toutes manières, les inscriptions de cette cohorte trouvées en ce lieu sont importantes. Elles nous apprennent en effet sa présence en Maurétanie et jettent un peu plus de jour sur la composition de l'armée par laquelle Gordien III remplaça la légion *III Augusta*, qu'il supprima pour venger son père et son grand-père vaincus par elle. Wilmanns et Mommsen ont expliqué[2] que la légation de Numidie fut supprimée et que ce fut la Maurétanie Césarienne qui devint, jusqu'au temps de Valérien, province impériale prétorienne, gouvernée par un légat commandant toute l'armée des provinces africaines. Celle-ci fut réorganisée; avec la légion *III Augusta* disparurent vraisemblablement les *auxilia* qui avaient servi avec elle; la *XXII Primigenia* vint de Germanie avec les siens; probablement un détachement de la *IV Flavia* arriva aussi; des corps nouveaux, créés en Maurétanie, furent envoyés en Numidie, et sans doute aussi de nouvelles cohortes et ailes vinrent faire partie de la nouvelle armée. Je croirais volontiers que la *II Breucorum* fut créée, ou du moins envoyée en Afrique, précisément à cette occasion, en 238.

[1] Capit., *Gord.*, 28 et suiv.

[2] *Corp. inscr. lat.*, VIII, p. XX et XXI. C'est par ignorance de ce point d'histoire que deux savants distingués, MM. Poinssot et Demaeght (*Bulletin des antiquités africaines*, n° 1, p. 52) prennent l'auteur de notre n° 15 pour un « Livineius, qui administrait cette province ». Ils tombent daus la même méprise au sujet du Catellius Rufinus du *Corp. inscr. lat.*, VIII, 9963.

14.

A Frenda. Provenant des ruines d'Aïn-Sbiba, où elle fut trouvée à la fin de l'année 1880. Stèle de 1m,60 de hauteur; largeur, 51 centimètres; hauteur des lettres, 4 centimètres. Caractère de bonne époque.

D M S ❦
CAELIVS ❦
ITALICVS
DVP ❦ VE
RNA · SAL
DITÁNVS
MILITAVT
ANIS XXVI
VIXIT · XL · VI
❦ H · S · E ❦

Il est inutile de redire que VERNA n'indique pas toujours une descendance servile; ce texte en serait une nouvelle preuve.

MM. Poinssot et Demaeght (*l. c.*, p. 51), se méprenant sur le sens des mots, confondent CAELIVS · ITALICVS avec un Cælius Verna mentionné par le *Corp. inscr. lat.*, VIII, 2564. Ici VERNA n'est point un surnom.

15.

Du même endroit. Hauteur, 1m,53; largeur, 44 centimètres; hauteur des lettres, 8 centimètres.

PRO SALVTE
ET VICTORIA
ET REDITV
GORDIANI AVG
DIIS IMMOR
TALIB ❦ LIVIAN *Livianus*
❦ PROC ❦

De l'année 243. Correspond vraisemblablement au triomphe décerné à Gordien III après ses succès contre les Perses, puisque c'est la seule guerre pour laquelle il ait quitté Rome. LIVIANVS n'est pas connu. Mais si ce qu'on a vu plus haut est exact, il n'a pas pu être un procurateur gouverneur de la Maurétanie Césarienne; c'était quelque *procurator Gordiani et Tranquillinæ*, comme celui du *Corp. inscr. lat.*, VIII, 9963.

16.

A Ternaten, dans le plus grand des monuments appelés *Djedar,* une pierre servant de linteau à la porte d'une des galeries intérieures laisse voir les mots suivants :

ADIABENICVS PARTHICVS M*aximus*
C[...]
*co*NSTITVTIS[...]

Cassée, renversée et engagée dans la maçonnerie, cette inscription a été employée comme une pierre quelconque. Les épithètes qu'elle renferme, indiquant l'époque des Sévères, sont un des éléments qui peuvent servir à dater ces curieux tombeaux.

Au Djebel-Ladjdar, dans le plus grand des Djedar qui s'y trouvent, un angle du soubassement montre aussi une inscription. Je ne l'ai malheureusement pas. C'est, si je me rappelle bien, une épitaphe d'un médiocre intérêt.

Alger, 25 juin 1882.

M. R. de la Blanchère.

---

20 juillet.

Je reçois d'Aïn-Temouchent, par l'obligeant intermédiaire de M. l'administrateur Lapaine, le dessin d'un caisson de tombe récemment mis à découvert et les estampages de plusieurs inscriptions. Deux d'entre elles me paraissent inédites.

17.

Récemment découverte sur l'emplacement où ont été trouvées les inscriptions publiées dans le *Bulletin de la Société de géographie d'Oran,* 1882, fasc. 11.

D M S
AVFIDIA·VICTOR
*i*NA SAQSA·VIXIT — *i. q. Saxa*
ANNOS·P·M·LXI
AVFIDIA·MAMA
MATRI SVÆ
F· C·

18.

D'Aïn-Temouchent également. Indiquée par M. Lapaine comme découverte depuis assez longtemps, mais elle ne figure pas au *Corpus*.

D M S
AVRELIVS
BASSIOLVS
VIX·ANN·S
X·CASSIA
ANCILLVNE
POTI BENE
MERENT FEC

R. B.

APPENDICE B.

LES SOUAMA DE MECHERASFA[1].

Saïda, Frenda, Tiaret sont les chefs-lieux de territoires à cheval sur le Tell et les Hauts-Plateaux, terminant le premier vers le Sud, commençant les autres au Nord. Dans une exploration toute récente, j'ai pu constater l'existence de plus de trois cents villes, bourgs, villages antiques, dans ces pays qui n'ont pas aujourd'hui une population de quatre-vingt-dix mille âmes. Tous ces établissements sont curieux; mais bien peu offrent plus d'intérêt que celui de Mecherasfa. Il renferme, en effet, des souvenirs d'un christianisme assez ancien.

Le caravansérail de Mecherasfa est situé à une trentaine de kilomètres de Tiaret, au S. O., sur l'ancien chemin de Mascara. Les ruines se trouvent au bord de l'Oued-Mina, à 6 kilomètres environ au N. O.

La Mina, qui a déjà peu d'eau dans la saison où nous sommes, est encore un grand fleuve pour l'Algérie; elle coule toujours et fournit aux irrigations d'un vaste territoire. Dans cette partie de son cours, elle est extraordinairement sinueuse. Profondément encaissée dans une étroite gorge qu'elle a creusée elle-même, elle serpente entre les montagnes et les collines, découpant une série de promontoires à chacun desquels correspond naturellement un cirque sur la rive opposée. En général, ces découpures sont nettes, souvent élégantes, présentant de beaux points de vue. Presque toujours la pente ne descend pas jusqu'à la rivière, mais se termine par une coupure à pic, où les couches superposées de la pierre paraissent comme des gradins : on dirait les ruines d'un théâtre. C'est sur un de ces promontoires, sur la rive gauche, qu'après avoir passé la Mina au Mechera-Sfa (le gué des Pierres-Plates), on trouve les ruines dites *Souama* (les Minarets). Il faut croire qu'autrefois quelques piliers, quelques pans de mur auront mérité cette épithète; aujourd'hui rien au monde ne rappelle moins des minarets. En face, de l'autre côté du fleuve, s'étend un vaste champ funéraire rempli de ces dolmens

[1] J'avais adressé cette Notice à M. le Directeur de l'École française de Rome à l'occasion de la solennité par laquelle l'Académie des Amis de l'archéologie chrétienne se proposait de fêter la soixantaine de M. de Rossi. Cette fête ayant été remise à plus tard, l'étude a été insérée dans les Mélanges publiés par l'École de Rome, 1882, fasc. 3 et 4.

berbères que tous les touristes d'Alger connaissent par ceux de Guyotville.

Les ruines couvrent un grand espace : c'est une ville qu'il y avait là. Toute la pente du promontoire et le plateau qui le surmonte sont enfermés dans l'enceinte extérieure et couverts des débris des maisons. Celles-ci, comme partout dans la contrée, étaient faites de moellons; aucune trace de briques, de tuiles, de matériaux précieux, d'objets d'art. Le seul reste d'ornementation qui apparaisse est une rosace, de style des bas temps, sur une pierre qui paraît venir d'un tombeau. Les fragments de vases ne sont pas rares : c'est de la poterie romaine et berbère de qualité commune, sans rien de particulier. Les maisons, petites et serrées, comme dans les autres villes du pays, étaient groupées en quartiers séparés par des murs; c'est une disposition ordinaire. Ces murs ont assez bien résisté, grâce au volume de leurs matériaux et surtout à l'absence de mortier. Les moellons des maisons, noyés le plus souvent dans du mortier indigène, qui n'est qu'une misérable boue, sont tombés. Les pierres des murs, superposées à sec, n'ont été renversées par personne depuis l'abandon de ces lieux. D'ailleurs, pas une pierre de taille, sauf l'exception qu'on verra plus loin.

Cependant, surtout dans le mur d'enceinte, il y a quelque régularité. On s'y tromperait même, et voici pourquoi. Les grès des environs sont disposés, comme dans une grande partie de l'Algérie, par couches nettement divisées, séparées souvent par des lits de terre ou de roche friable. On obtient donc, en cassant chacun d'eux, des dalles toutes de même épaisseur; et, si on les fait rectangulaires, on a une certaine régularité. C'est ainsi qu'ont procédé les gens des *Souama* de Mecherasfa pour avoir ces fausses pierres de taille que l'on trouve dans leurs remparts et dans des ruines qui doivent être celles de leurs édifices publics. C'est ainsi qu'ils obtenaient les blocs quadrangulaires dont ils faisaient des auges pour l'usage domestique, quand ils ne les creusaient pas dans le roc même où posait leur demeure : l'un et l'autre exemple sont fréquents. C'est ainsi enfin qu'ils construisaient les monuments que je veux signaler.

Le cirque qui précède le promontoire où la ville était construite est enfermé dans la même enceinte, mais séparé du reste par un mur, et toute sa pente est couverte de constructions d'un genre particulier.

Elles sont formées de deux murs et d'un toit. Le fond de la chambre ainsi obtenue est la paroi même du rocher, taillée verticalement par la nature. Très souvent celle-ci a eu besoin d'être aidée; on l'a fait en cassant simplement les saillies des couches de pierre. Presque sans aucune exception, le monument est en demi-sous-sol, une partie des murs latéraux étant formée par la roche même, et l'emplacement de la pièce creusé pour supprimer la pente et obtenir un plan horizontal. A peu près

toutes les constructions sont dépourvues de façade et semblent n'en avoir jamais eu. Leurs dimensions n'excèdent guère 5 ou 6 mètres, en aucun sens; il est rare qu'on y tienne debout; l'aspect général est celui d'autant de grottes artificielles.

L'appareil de la construction rend encore cette ressemblance plus grande. Les murs sont faits de pierres obtenues comme je l'ai dit plus haut. Un ou deux monolithes de même espèce vont de l'un à l'autre en guise d'architrave ou de maîtresse poutre. La toiture se compose d'un certain nombre de longues dalles étroites, plus semblables à des poutres qu'à autre chose et obtenues en cassant le lit naturel du grès suivant des rectangles de 3 à 6 mètres de long et de 50 centimètres à 1 mètre de large. Parfois même on s'est donné la peine de reproduire la couche naturelle; une des toitures est faite de cinq pièces, dont une triangulaire, qui ont été apportées là et replacées telles qu'elles étaient quand elles ne faisaient dans la carrière qu'une vaste table d'un seul morceau. Nous avons là un des systèmes d'architecture les plus primitifs. Quelle qu'en soit l'époque, il est, techniquement parlant, plus primitif que les constructions en monolithes ajustés de l'Inde. Celles-ci reproduisent, en effet, le procédé des constructions en bois assemblées par tenons et mortaises. Il est plus primitif encore que les constructions les plus élémentaires de l'Égypte, le temple du Sphinx par exemple. Dans celles-ci, outre que le plan est déjà compliqué, la maçonnerie en vraies pierres de taille est usitée, et les monolithes qui font les piliers et les architraves sont taillés et parés avec soin. Ici plan et appareil sont empruntés à la nature : le plan est celui d'une grotte, l'appareil est la reproduction des lits de grès dans la carrière.

Que sont ces monuments, et de quand datent-ils ? Sont-ce des habitations ? Non, sans doute. Les maisons de la ville sont en moellons et en pierres sèches, on n'y trouverait aucune construction analogue à celle-ci, sinon une espèce de casemate dans une sorte de bastion du rempart. Ce n'est pas que, déblayé et remis en état, un de ces monuments ne puisse faire une habitation indigène : il vaut mieux que bien des *gourbis*. Mais c'était là une construction très pénible et coûteuse à faire. Combien n'a-t-il pas fallu de temps, de bras et de travail pour tailler, porter, disposer tous ces blocs, et cela sur un pareil terrain ! Les peuples qui ne connaissent pas de système de construction plus commode n'emploient pas celui-ci pour leurs logements. Une cabane, une case en pierrailles leur suffit. Il faut un mobile puissant, un motif d'ordre supérieur pour les décider à un effort semblable. Les rois qui ont fait les Pyramides n'avaient que des palais de bois; les riches de l'ancienne Égypte qui dorment dans les *mastaba* ont passé leur vie dans des maisons de terre. Les monuments de Mecherasfa sont tous, à mon avis, des tombeaux. Je ne me charge pas de dire pourquoi la plupart sont ouverts par devant;

la violation des sépultures ne l'explique pas suffisamment. Mais il est remarquable que ce quartier, séparé des autres, ne renferme aucun reste de maisons, aucune trace de constructions différentes. Rien que ces monuments étranges, dont près de cent existent encore. J'y vois une vaste nécropole, et qui plus est, la moins ancienne. La vraie nécropole berbère, c'est le champ de dolmens au delà du fleuve. On sait que ce mode de sépulture, le dolmen sous tumulus, fut conservé à l'époque romaine par le peuple, et subsiste encore, à peine altéré, chez plusieurs populations libyques. Mais il vint un temps où un autre s'y substitua ici, au moins en partie, et nous en avons les monuments aux *Souama* de Mecherasfa.

L'un de ces monuments, en effet, le plus beau, le plus grand de tous, présente une particularité importante : il a une façade, et cette façade est en pierres de taille assez belles. Celles-ci sont taillées et parées avec soin, bien jointes, quoique inégales et calées en un endroit avec des pierres plus petites. Le reste, murs latéraux, paroi du fond et toiture, ne diffère pas des autres monuments. Dans la façade est ménagée une porte de 70 centimètres de large et de 80 de haut. Les gens qui ont construit cela savaient donc bien tailler la pierre; et, s'ils ne l'ont pas fait pour les autres, c'est qu'ils ont pu s'en dispenser, vu la nature de leurs carrières. Dans celui-ci, on a fait du luxe, tout le montre. Il a 7 mètres de côté et $4^{m},50$ de façade, proportions considérables. Enfin au milieu de la chambre se dresse un pilier monolithe non taillé qui supporte une poutre de pierre en deux morceaux, laquelle soutient la toiture. Les morceaux qui forment celle-ci, larges de 60 centimètres, épais de 30, ont $3^{m},50$ de long et viennent appuyer leur extrémité sur cette poutre. Et même, quelques-uns s'étant trouvés trop courts, un petit pilier, au fond à droite, avait été mis pour les tenir. Rien n'empêcherait donc de rapporter ces constructions primitives à l'époque la plus florissante de la ville, à l'âge romain.

Mais il y a plus. Je donne ci-joints le plan, la façade et la coupe longitudinale du monument que je viens de citer (pl. VIII). On remarquera, sur deux pierres de la façade, des sculptures extrêmement grossières, reconnaissables cependant. L'une figure une lampe, l'autre une colombe et un poisson. Voilà des emblèmes chrétiens et des emblèmes funéraires. Il est donc difficile de douter que les Souama de Mecherasfa soient un cimetière, et un cimetière chrétien. Pourquoi maintenant cette tombe serait-elle la seule qui eût des pierres de taille, la seule qui portât des emblèmes, la seule munie d'une façade ? Il n'est pas aisé de le dire. Mais ces différences suffisent-elles pour faire penser que les autres sont d'un âge ou d'un caractère différent ? J'en doute.

On a expliqué la lampe chrétienne comme le symbole de la résurrection, ou de la foi, ou de la vie éternelle. La colombe est généralement

regardée comme l'emblème de la paix. Quant au poisson, on sait ce qu'il veut dire. Les sculptures de notre monument équivalent donc à quelque chose comme *Vivas* (ou *vivat,* ou *vivant*) *in pace Christi,* formule extrêmement fréquente. De toutes manières, elles remontent à une époque reculée de l'Église; ces signes-là sont des premiers temps. De leur absence sur les autres tombeaux et de leur présence bien en vue sur le plus beau, peut-être le plus jeune, est-il possible de conclure la date de ces sépultures? Ce serait sans doute hardi.

Resterait à identifier la ville. Il est probable qu'elle a eu un évêque, et qu'elle figure dans les listes qu'a recueillies Morcelli. Mais, en l'absence de tout indice, il n'est pas possible de l'y deviner. Il n'y a pas un dixième des noms que l'on puisse appliquer, dans la province d'Oran, à un emplacement ou à des ruines.

Il faut se contenter de savoir que les Souama de Mecherasfa sont les ruines d'une cité importante, que cette cité a duré longtemps, depuis l'époque numide jusqu'aux siècles du christianisme; que deux nécropoles correspondent à deux périodes de son histoire, ou du moins à deux modes d'ensevelissement et à des religions différentes; que les tombeaux de la rive gauche enfin commencent peut-être avec le christianisme, mais, et en tout cas, durent jusqu'à lui [1].

Leur singularité, les emblèmes que j'ai vu sculptés sur l'un d'eux m'ont paru mériter quelques lignes.

[1] Je vois cette conclusion contestée dans un article du *Bulletin des antiquités africaines* d'Oran, 1re année, p. 148-151.

Les raisons données sont que les emblèmes chrétiens « ont pu être gravés après coup au lieu où on les voit », et que la façade ci-dessus a pu être « ajoutée, à une époque postérieure, à la construction primitive et alors seulement qu'on a voulu l'utiliser ».

Or lampe, poisson, colombe sont, non pas gravés, mais *sculptés en relief,* et datent donc du temps où l'on a rabattu le parement des pierres avant de les poser. La façade, *qui soutient toute la construction,* ne peut lui être jugée postérieure, lors qu'on regarde l'élévation et la coupe du monument.

Enfin le même article signale une inscription de l'an 264 trouvée aux Souama sur une pierre ornée de deux rosaces semblables à celle dont j'ai parlé. Elle est chrétienne, bien entendu... SORORIBVS QVI (?) ANTE DORMIERVNT...
— 15 nov. 1882.

APPENDICE C.

KAOUA[1].

NOTE SUR LES RUINES ROMAINES DU TERRITOIRE D'AMMI-MOUSA.

Dans la tribu des Ouled-Defelten (province d'Oran), à gauche du chemin qui va d'Ammi-Mousa à Orléansville, et à environ 14 kilomètres de la première de ces localités, se trouvent les ruines dites Kaoua. On peut les examiner en détail, grâce à une fouille faite en 1859 par le capitaine Marchand, depuis commandant. Ce même officier a exécuté un plan et des coupes des constructions elles-mêmes, et rédigé un mémoire très précis sur les nombreuses ruines romaines du territoire d'Ammi-Mousa. Ces documents sont aujourd'hui conservés aux bureaux de la commune mixte. J'ai visité Kaoua le 15 juin. M. Pons, administrateur, voulut bien m'accompagner lui-même.

L'édifice s'élève sur une crête en pente assez douce vers la route, mais de l'autre côté assez raide. L'ensemble se compose d'une maison entourée d'un vaste commun, le tout fortifié comme une citadelle. La construction est en pierres de taille, grosses et bien ajustées; la maison est un carré de 40 mètres, l'enceinte totale a environ 300 mètres de développement.

La ruine est en si bon état que l'on ne perd aucun détail du plan ni de l'installation. On a constaté, en faisant les fouilles, que l'incendie avait passé par là.

La maison comprend une cour intérieure, entourée d'un péristyle sur lequel donnent les portes des appartements et l'escalier qui conduisait à un étage supérieur. Les murs ayant encore jusqu'à 7 mètres et plus de hauteur, il est facile de se rendre bien compte de toute cette disposition. Sous la cour sont deux grandes citernes de $6^{m},10$ sur $7^{m},30$, hautes d'environ 4 mètres, et dont le trop-plein s'écoulait par un déversoir traversant l'enceinte.

On pénétrait dans la maison par une grande porte en plein cintre. Elle ne donnait pas accès dans la cour : un mur l'en séparait, formant

[1] Cette Note a paru dans le *Bulletin de correspondance africaine*, 1882, n° 3.

un vestibule éclairé par une fenêtre. A droite étaient les écuries ; à gauche, une antichambre où donnait l'escalier conduisant à l'étage.

Les écuries se composaient de deux salles, petites et surtout fort étroites, avec des mangeoires de pierre encastrées fort haut dans le mur, pour économiser la place ; un corridor les desservait, donnant lui-même sur le péristyle. J'estime que cinq ou six chevaux n'y étaient déjà plus à l'aise.

L'antichambre, où prenait l'escalier qui existe encore en partie, donnait accès à un appartement de trois pièces communiquant par des arcs en plein cintre, et permettait également d'entrer sous le péristyle intérieur.

Le péristyle est de quatorze colonnes posées sur un mur de 50 centimètres. Toutes les bases sont encore à leur place, presque tous les chapiteaux et les fûts ont été retrouvés dans la fouille. Là s'ouvrent neuf portes, qui conduisent chacune à une pièce doublée quelquefois d'une seconde.

Telle est la maison intérieure.

Devant l'entrée est une longue galerie qui va jusqu'à la porte de l'enceinte, large de 2^{m},50. Une seconde porte recoupe cette galerie, et, entre les deux, à droite et à gauche, s'ouvrait une porte menant aux communs. Ceux-ci enfermaient la maison, posant, là où il était nécessaire, sur un soutènement de même appareil.

Tel est, dans son ensemble, le château de Kaoua. Car c'est bien un château, modification assez simple de la maison romaine pour les besoins de la défense. On l'a, en quelque sorte, enroulée sur elle-même, autour de la partie centrale, qui peut servir comme de donjon. Pas d'autre ouverture au dehors que la porte. Pas d'entrée dans le premier système, sinon sur l'avenue, que ferme une autre porte. Pas de communication entre ce système et le système intérieur, sinon par cette même avenue et cette même seconde porte. Enfin le grand portail lui-même ne donne point entrée dans la cour, mais seulement dans un vestibule dont on peut faire un cul-de-sac. Tout est combiné pour que la défense puisse ne céder pas à pas et conserver jusqu'à la fin quelques chances.

La construction de Kaoua se date par divers témoignages. L'appareil des murs est bon, mais les pierres ne sont pas réunies par des crampons, comme souvent à la grande époque. Le style d'ensemble n'est pas mauvais, mais le travail est un peu négligé et manque souvent de précision. Des matériaux sont empruntés à des édifices antérieurs : la voûte d'une des citernes, par exemple, est toute faite de fûts de colonnes. Au péristyle, bases et chapiteaux, bien qu'assez beaux, sont de très basse époque. Ils rappellent, à s'y tromper, ceux de la basilique de Tigava (*Bulletin de correspondance africaine*, I, p. 23) ; ce sont des œuvres du IVe siècle, au plus tôt. Cette date n'est nullement démentie par les ornements dispersés

çà et là. Une clef de voûte porte une colombe; des chapiteaux, outre les feuillages, ont des oiseaux, des animaux; sur une porte figure toute une chasse : un homme, armé d'une javeline et précédé d'un lévrier, est à la poursuite d'une gazelle. Tous les voussoirs de la grande porte sont ornés dans le même goût; des pierres décorées se trouvent çà et là; j'ai vu sur l'une d'elles un bucrane. Tous ces sujets sont assez mal sculptés, avec un très faible relief. Enfin la clef de voûte du portail a, au milieu d'une guirlande en couronne, une inscription que j'ai lue avec l'aide de M. de Rossi, qui a bien voulu examiner ma copie : SPES·IN·DEO·FERINI·AMEN·[1]. Tout porte à croire que le château est de l'époque théodosienne; FERINVS n'est d'ailleurs pas connu; le nom figure sur une pierre d'Aïn-Fua (*Corp. inscr. lat.*, VIII, 6337), mais à une bien meilleure époque.

Ce qui est certain, c'est que Ferinus était un grand seigneur du pays. Kaoua est le plus beau des châteaux que présente toute la contrée, et ils y sont assez nombreux.

M. Marchand, dans le cercle d'Ammi-Mousa, comptait cent trois ruines romaines, dont plusieurs de même nature et certainement de même époque. Il a remarqué, avec justesse, que les mêmes types se reproduisent dans un grand nombre de ces constructions. Celles qui semblent avoir été militaires sont toutes faites sur deux modèles. Les châteaux reproduisent Kaoua, avec des dimensions variables et généralement plus petites. D'autres, où je verrais des blockhaus, se composent uniformément d'une tour carrée de 7 à 8 mètres de côté, élevée sur deux ou trois marches et un socle. A 5 mètres de haut se trouve une corniche, puis un entablement au sommet; il y a souvent une citerne pouvant contenir 8,000 à 10,000 litres. Comme cette indication peut servir à des études postérieures, voici la liste des emplacements signalés par M. Marchand. Les mots *château* et *trou* désignent les deux types.

Sur l'Oued-Riou et ses affluents, près d'Ammi-Mousa :

1° Tella-Bida, sur un pic blanc, à 2 kilomètres au S.E. du fort, sur la rive orientale de l'Oued.

2° El-Kherba a fait place aujourd'hui au fort même d'Ammi-Mousa.

3° Kbeur et Djehel, au confluent du Tleta et du Riou.

4° Si-Saïd, au confluent du Sinsig et du Tleta.

5° Si-Hamza, à 1 kilomètre plus au Sud, à droite du Tleta.

6° Ardjet-el-Maghzen, sur l'Oued-Mta-Stabonet, à 5 kilomètres au Nord du confluent avec le Riou.

7° Sidi-Madjoub, sur la même rivière, à 5 kilomètres plus haut.

[1] Les visiteurs prennent en général pour une S le signe de ponctuation ʃ, qui termine l'inscription et suffirait presque à lui seul pour en trahir l'époque.

Entre le Tleta et le Riou :

8° Ksar-Djirane, sur le contrefort à l'Est de Menkoura. Château, ruines et postes autour.

9° Aïn-Ouadjaz, à 15 kilomètres au Sud de Menkoura. Tour ronde.

10° Bekouche, à 500 mètres à l'Ouest. Semblable.

11° Soumat, à 100 mètres à l'Ouest. Semblable, avec citerne.

12° Sidi-Fathmie, à 3 kilomètres au Sud des précédentes.

13° Sour-Sidi-Mimoun, à 6 kilomètres au Sud. Enceinte et ruines.

Dans la vallée supérieure du Riou :

14° Kherba-Mta-Ounès. Entre les sources de Kernaf et de Kalah, dans la vallée de l'Anseur. Auprès est une roche où se voient deux bassins inclinés qui communiquent; ce doit être une pierre à sacrifices [1].

15° Kherba-ben-Hadedj, sur le contrefort de ce nom, au Sud du Guédal. Trois petits mamelons couverts de ruines.

16° Ksar-Gherab, au sommet de Sidi-Ameur, dans la vallée de Soukara. Deux établissements dans le voisinage.

17° Ksar-Demena, à 1 kilomètre à l'Ouest. Château, un établissement au Nord.

Sur l'Oued Tiguiguest :

18° Medinet-Mta-Barbouche, sur le versant Est de Sidi-Mareuf. Ruine de 110 mètres sur 80.

19° Medinet-Achelaf. Sur le versant Sud de Sidi-Mareuf, à 2 kilomètres du précédent. Grande ville de plusieurs kilomètres carrés.

20° Soumat, à 8 kilomètres au N. O. Tour d'aspect particulier.

21° Ben-Afif, à 2 kilomètres au Sud. Château.

Sur les affluents Ouest de l'Ardjem :

22° Si-Ahmed-Kchouine, dans la vallée de Bou-Zegza.

23° Kabra-Djahel, dans la vallée de l'Archem, près d'Aïn-Sultan. Caveau; non loin de là, une tombe.

24° Mekada, à 3 kilomètres à l'Est.

25° Mghessel, à 3 kilomètres au Sud. Village fortifié de 200 mètres sur 100, dominé par un fort de 40 mètres sur 30.

26° Sidi Djerbala, à l'extrémité Est de la montage de Cheffaïa. Tour, ruines et caveau.

Dans la vallée de l'Oued-el-Ardjem :

27° Bou-Aroua, contrefort de ce nom. Une tour à l'Est du chemin, et trois tours à l'Ouest, disposées en triangle à 30 mètres l'une de l'autre.

[1] Comparez, chap. III, le *Hadjeret-Gaïd.*

28° Ksar-Raouaraoua, à 800 mètres au Sud. Sept tours (ce sont celles que M. Marchand prend pour types), éloignées de 80 à 200 mètres l'une de l'autre.

29° Ksar-Bahria, à 600 mètres au Sud. Deux tours et deux tombeaux en ligne, sans doute le long d'une route. Établissement et bains romains aux environs; source de Bou-Aroua.

30° Ksar-Taghzout, à 1,000 mètres au Sud. Trois tours, dont une ronde, plus une entre celle-ci et Bahria.

31° Ksar-Ardjet-el-Messalla, à 300 mètres au Sud. Deux tours et une ruine assez considérable. En face, au delà de l'Ardjem, tour au Zeboudj-Bou-Kharchouche.

32° Série de tours tout le long du chemin vers le Sud, commençant à 2 kilomètres d'Ardjet-el-Messalla; au ravin du Dar-el-Louz, deux tours; à 300 mètres, Ksar-Sabeur, deux tours; à 400 mètres, Ksar-Zebir-ech-Cheikh, une tour; à 100 mètres, Ksar-Ramka, une tour; à 1,000 mètres, Ksar-Cheul, une tour. C'est donc une route jalonnée, en remontant l'Ardjem, sur 3 kilomètres environ.

Vallée du Sinsig:

33° *Kaoua* et ses alentours.

34° Si-Ahmed-Lecheb, à 1 kilomètre à l'Est. Ruine en béton, montrant 10 pièces.

35° Aïn-Amour, à 1,000 mètres au Nord. Tours sur les contreforts du pic Tarandail.

36° Bou-Zateur. *Idem.*

37° Sidi-Abd-er-Rahman. *Idem.*

38° Djnan-Ali. *Idem.*

39° Zoudjet-el-Kin. *Idem.*

40° Boudjira. Tour entre le groupe précédent et le suivant.

41° El-Fellak. *Idem.*

42° Kherba-bou-Zoula, à 1 kilomètre au Sud de la Koubba de Sidi-Abd-el-Kader-bel-Kercha. Château, de 35 mètres sur 26. Deux tours aux deux bouts du contrefort montagneux.

43° Bou-Kebaba, à 1,500 mètres au Sud. Château, de 31 mètres sur 33. Deux tours aux environs.

44° Ksar-el-Ghaba. Tombeau octogonal fort beau, à la jonction des chemins de Kaoua et de la Koubba de Sidi-Abd-el-Kader-bel-Kercha.

45° Tamida, entre Ksar-el-Ghaba et Bou-Kebaba.

46° Sedadja, sur le contrefort de ce nom, à environ 2,000 mètres de Kebaba. Château, de 20 mètres sur 30. Aux environs, une tour et une assez grande habitation.

47° Tamstaret. Deux postes entre Bou-Kebaba et Bou-Zoula.

48° Nza-Bou-Zid, entre Sedadja et Ksar-el-Ghaba. Deux tours.

Ces quarante-huit emplacements présentent, suivant M. Marchand, cent trois ruines. Il y aurait intérêt à en faire une étude détaillée. Plusieurs peut-être des tours ne sont pas des constructions militaires; ce peuvent être des tombeaux, ou des espèces de magasins comme en présentent fréquemment les anciennes constructions indigènes. Néanmoins une bonne partie doivent être des espèces de postes comme ceux que les papes avaient faits le long des routes de la campagne romaine[1]; et les châteaux du type de Kaoua sont bien des habitations fortifiées. On remarquera leur disposition le long des voies de communication, des vallées, des fleuves, ainsi que le soin évident avec lequel elles sont placées de manière à se lier ensemble, à se voir, à se porter secours. Tout indique un état fort peu sûr, une colonisation toujours sur le qui-vive, une occupation ou récente ou en tout cas peu confiante. Rien ne concorde mieux avec l'âge de la plupart de ces monuments, qui nous reporte aux époques troublées des derniers empereurs chrétiens.

La grandeur romaine en Afrique semble avoir eu des hauts et des bas, de brusques élans séparés par des périodes de paix ou de décadence, suivant que l'empire était fort ou faible. Dans la province d'Oran, la seule qui nous occupe, un grand essor marque le règne de Septime Sévère et de ses successeurs : là, comme partout, c'est une époque de constructions, de fondations de tout genre. Sous Gordien III, la frontière du Tell paraît être fort loin vers le Sud : elle est au delà du Sersou; Aïn-Sbiba, Tagremaret sont de grands centres de colonisation. Une période de décadence correspond aux malheurs de l'empire avant Dioclétien. Maximien relève en Afrique les armes et la puissance de Rome; avec Constantin le christianisme couvre le sol de monuments. Et enfin, après les guerres religieuses qui ont ensanglanté le pays, Théodose, pour la dernière fois, suscite une courte renaissance. Le cercle d'Ammi-Mousa est au centre de ce qui avait été la Césarienne; ses ruines permettent d'en entrevoir l'état. Deux mots donc sur celles que j'ai vues, c'est-à-dire le groupe de Kaoua.

De Kaoua on peut apercevoir, dans un rayon de 5 kilomètres, les trois châteaux de Bou-Zoula, de Kebaba et de Sedadja, qui forment avec lui un système. Dans l'espace ainsi défendu se trouvent l'habitation de Sidi-Lecheb, la route que flanque le tombeau d'El-Ghaba, et les tours nombreuses que j'ai nommées. Il ne paraît pas douteux que cet ensemble n'ait été fait tout en même temps. Les châteaux sont tous d'un même modèle, les tours toutes d'un même type; et le tout est coordonné de manière à mon-

[1] On trouve fréquemment en Algérie des systèmes de postes de ce genre qui, très évidemment, étaient des réseaux télégraphiques; la côte surtout en était bien fournie, et il en existe un bel exemple non loin d'Alger, aboutissant vers le cap Caxine.

trer un plan bien conçu. C'est un système d'occupation et de défense infiniment plus serré, plus complet, moins confiant, et réellement plus militaire que le nôtre. Il paraît évident tout d'abord que des troupes étaient cantonnées dans tous ces postes fortifiés, prêtes à recueillir et à défendre les colons, les ouvriers de la campagne, et que c'étaient là les avant-postes d'une des armées des Maurétanies.

Mais il est difficile de le croire quand on relit l'inscription de Kaoua. La formule qu'elle présente n'a nul caractère public. Bien au contraire, elle et ses analogues se trouvent toujours sur des portes de maisons de particuliers. Sa présence ici équivaut à une déclaration de propriété. Kaoua et les châteaux qui en dépendent n'étaient point des places impériales, des forteresses créées par les légions, c'étaient des possessions privées, les maisons fortes de Ferinus. Il faudrait, dans chacune d'elles, fouiller comme on l'a fait à Kaoua; on aurait chance d'y retrouver le nom du même propriétaire. Dans tous les cas, le fait est important pour l'histoire générale et locale.

L'organisation de la propriété dans les provinces africaines est encore à étudier, et la forme de tenure des terres y a peut-être présenté des particularités curieuses. M. Masqueray a rappelé récemment que de bonne heure d'énormes *latifundia* s'étaient créés dans ces provinces. Or ces immenses propriétés, plus grandes que des territoires de villes, si une nombreuse population était appelée à les mettre en valeur, devaient devenir pour leurs propriétaires de vraies seigneuries, des espèces de grands fiefs. Quels que fussent et la loi romaine et le droit initial de chacun, il était clair que la nécessité de grouper, d'administrer, de surveiller, de défendre des masses qui formaient des villages et parfois des villes, comme Celtiane; d'autre part, la liberté entière qui existait dans les contrats et dans la manière dont chacun pouvait disposer de son bien et de soi-même; enfin, dans les parties exposées et lointaines, le besoin d'ordre et de protection : toutes ces causes réunies devaient faire d'un *latifundium* comme ceux des Lollii, des Arrii, de Matidie, une espèce de petit État dont le propriétaire était le prince. C'est ce qui semble être arrivé (*Bull. corr. afr.*, I, p. 60 à 67). S'il en était ainsi aux grands siècles de l'empire, que ne peut-on supposer aux bas temps ? L'histoire montre de puissants personnages, indigènes romanisés ou Romains devenus Africains, qui certainement devaient leur influence au nombre de gens qui dépendaient d'eux. Les ambitieux, les agitateurs qui dirigent les guerres civiles sont des hommes de cet ordre-là. A côté des cités puissantes, il y avait les grands chefs de tribus et les grands seigneurs terriens : c'étaient là très probablement les trois seules espèces de puissances. Les Nabal, les Firmus, les Gildon n'étaient pas autre chose sans doute, et bien avant eux Lusius Quietus. On s'imaginera aisément que Théodose, dans les Maurétanies, qui venaient presque d'échapper à

l'empire et qui étaient à peine reconquises, encore même fort incomplètement, ait laissé de grands propriétaires s'établir puissamment et se fortifier sur des territoires dont ils pouvaient répondre. Tout au plus l'autorité impériale sera-t-elle intervenue pour tracer l'esquisse de la défense générale, mettre çà et là des garnisons, subordonner le tout à ses chefs. De tout cela nous ne savons rien.

Les propriétaires avaient le droit d'établir des centres sur leurs terres, et ils pouvaient être autorisés à y ouvrir des marchés. Tout cela est connu par des textes, et Frontin nous fait entrevoir les grandes villas de ces hommes riches entourées de hameaux qui les ceignent « in modum munitionum ». Quant aux tours, on sait parfaitement qu'ils en élevaient sur leurs domaines, « turres ad salutem saltus », dit une pierre. Ainsi le droit de se fortifier, qui appartenait aux cités de l'empire, appartint aussi aux particuliers. Mais le droit d'avoir des soldats et de leur faire garder ces postes est une affaire bien différente. On sait que des milices locales existaient en certaines contrées pour répondre à certains besoins. M. Cagnat a étudié cela dans son livre *sur les milices municipales et provinciales*. Mais les particuliers ne sont pas des cités, et personne, dans la tradition romaine, n'a le droit de lever des soldats, d'entretenir, de commander une troupe, s'il n'est magistrat revêtu de l'*imperium* ou officier régulièrement nommé servant dans les cadres de l'armée. Il serait donc curieux d'établir si les propriétaires africains, déjà possesseurs, par le fait, d'un si grand nombre des droits essentiels de l'État et des communes romaines, avaient reçu ou usurpé celui-ci. Quand et comment auraient-ils fait ce pas véritablement décisif vers une espèce d'État féodal ?

Sans doute, surtout dans les bas temps, il ne faut pas s'attacher au détail et chercher des solutions rigoureuses et des actes législatifs. Surtout dans ces extrémités des Maurétanies désorganisées, les cadres anciens avaient dû fléchir. De tout temps, les tours élevées pour la sécurité des terres avaient bien dû être occupées, le propriétaire devait avoir des gardes pour faire la police du domaine et y appuyer son autorité; les paysans s'armaient en cas d'alerte; les esclaves et tous les dépendants devaient être fréquemment sur pied. Plus ces alertes étaient renouvelées ou craintes, plus on s'approchait de l'armement permanent, de la création d'une troupe active ou d'une milice territoriale. C'est une question à étudier.

Si, comme tout porte à le croire, Kaoua est réellement le bordj d'un seigneur nommé Ferinus et vivant au IVe siècle, si les châteaux qui l'environnent sont d'autres *burgi* de ce domaine, si d'autres systèmes analogues existent vraiment dans la contrée, également créés par des particuliers, il est douteux que toutes ces maisons fortes fussent occupées par les troupes impériales. Celles-ci logeaient toujours chez elles : dans

les casernes des villes, dans les camps, dans les postes le long des routes. Mais, d'autre part, il est bien difficile que tant de points fortifiés n'aient pas eu pour les occuper une force permanente régulière. Enfin, si chaque groupe occupe et domine un espace restreint, l'ensemble, aux carrefours des routes, le long des vallées, aux nœuds des montagnes, forme un système de défense du territoire entier. Il serait étonnant que tout cela n'eût pas été dans la main de l'empereur. On entrevoit comme une combinaison de l'indépendance seigneuriale et du commandement impérial; mais on ignore comment, jusqu'où, dans quelle proportion, elle s'était faite, et surtout comment cela fonctionnait.

Déjà peut-être suis-je allé trop loin en ne cherchant qu'à poser le problème. Je ne voulais qu'appeler sur lui l'étude, comme j'appelle l'exploration sur les ruines signalées ici d'après M. le commandant Marchand.

15 septembre 1882.

M. R. de la Blanchère.

EXPLICATION DES PLANCHES.

Planche I. *Territoires parcourus dans la mission.*

——— Chemins de fer.

——— (en rouge) Itinéraire général.

Planche II. *Distribution des lieux antiquement habités dans le territoire de Saïda.*

-·-·-·- (en rouge) Limites du territoire; limites du cercle et de la commune mixte.

——— (en rouge) Routes et chemins.

- - - - - (en rouge) Pistes de caravanes et routes de fortune.

▬▬▬ (en rouge) Chemin de fer d'Arzew-Saïda et prolongements.

▫ *N n n n* (en rouge) Villages.

• *N n n n* (en rouge) Caravansérails, maisons, lieux habités, points dénommés.

. *N n n n* (en bleu) Dénominations appartenant à l'hydrographie.

. *N n n n* Ruines. Bon nombre de celles-ci ne figurent pas sur cette carte, et les positions ne sont probablement pas toutes d'une rigoureuse exactitude, on a expliqué pourquoi page 14. Mais les principales y sont, et l'on y trouvera toutes les indications suffisantes pour une étude archéologique d'ensemble.

Planche III. *Kersout et Karkab.*

Fig. 1. Plan du sommet du Djebel-Kersout, à l'échelle de $\frac{1}{20\,000}$, à partir de la cote 200 au-dessus de la plaine. Celle-ci est déjà d'une altitude assez considérable, plus de 700 mètres. Les courbes de niveau sont tracées de 5 en 5 mètres, mais on n'en peut garantir la précision absolue. Un tracé communiqué par M. le capitaine Graulle, et qui sert de base à celui-ci, ne donne les cotes ici reproduites que comme des «cotes fictives». Toutefois, si inexact qu'il puisse être, ce croquis est plus que suffisant pour qu'on se représente la position de la ville antique. Elle occupait tout l'espace couvert ici par les hauteurs; le Ksar-Ben-es-Sultan est sur le *kef* du Nord, qui n'est accessible qu'en A; en B est l'escalier par lequel communiquent le *kef* du Sud et l'*intermontium.*

Fig. 2. Plan de Karkab, d'après un croquis approximatif communiqué par

M. Graulle. Les courbes sont absolument fictives et n'ont pour but que d'esquisser la forme générale du terrain.

AB. Front par lequel le plateau est accessible.

C, D. Autres points par où l'on peut y gravir.

E. Réduit dans lequel était la fontaine antique.

F. Rigole d'écoulement pour les eaux de cette fontaine.

G, G. Terrains où se rendaient ces eaux.

H. Point où fut trouvée l'inscription libyque, pl. VII, fig. 4, n° 4.

PLANCHE IV. *Plan du plateau et des ruines de Tidernatin,* par M. Goerg, de la légion étrangère, à l'échelle de $\frac{1}{10\,000}$.

Le mur AB, qui ferme la gorge de cette espèce de presqu'île, est reproduit à part à l'échelle de $\frac{1}{1\,000}$. A l'Est, le point où passe le sentier est le seul accessible par le ravin. A l'Ouest, on voit les ruines du poste qui défendait l'eau.

PLANCHE V. *Benian,* sur l'Oued-Traria. Plan de la ville à l'échelle de $\frac{1}{5\,000}$, et façade du tombeau T à l'échelle de $\frac{1}{100}$.

A. Ruines d'un monument dont une porte a pour linteau l'inscription du *Corpus inscr. lat.,* VIII, 9742.

P, P. Portes de la place, gardées chacune par deux tours.

D. Débris indistincts. Il a pu exister là quelque construction descendant vers l'eau. Une fouille éclaircirait ce petit problème.

R. Ruines de grands monuments funéraires.

N. Emplacement d'une nécropole.

T. Tombeau d'assez bon style.

a, a, a. Axe de l'avenue qui menait à la porte de l'Ouest.

PLANCHE VI. *Timesiouine.* Plan de la position à l'échelle de $\frac{1}{4\,000}$, et du principal édifice à l'échelle de $\frac{1}{400}$.

A. Débris de construction.

B. Ruine présentant trois petites pièces contiguës.

C. Autre, montrant trois petites absides.

D. Restes d'un édifice plus grand, peut-être une basilique.

E. Point où a été trouvé le bas-relief, pl. VII, fig. 4, n° 5.

F, G, H, I. Traces apparentes de l'enceinte.

Les deux croquis représentent, l'un la porte *a* de D, l'autre l'ensemble de D vu du côté Nord.

PLANCHE VII. *Tagremaret, Timetlas, Benia. Détails et objets divers.*

Fig. 1. Tagremaret. Plan de la forteresse romaine de Souik, à l'échelle de $\frac{1}{1\,000}$. La porte A se voit parfaitement; en B, le montant de droite seul se

reconnaît sur la muraille : s'il y avait là une porte, on y devait accéder par des gradins, car il y a une différence de niveau et une pente rapide de plusieurs mètres.

Fig. 2. Castellum de Benia, dans le Nador. Plan à l'échelle de $\frac{1}{500}$, et croquis montrant l'appareil du mur au point où il est le mieux conservé.

Fig. 3. Timetlas. Plan de la ville de Mtalsa, à l'échelle de $\frac{1}{10\,000}$.

A. Mtalsa.

B. Faubourg détaché au delà de l'Oued-Timetlas.

C. Traces du mur des jardins.

D, D'. Portes.

E. Petit marabout ruiné.

Fig. 4. Détails, plans, objets divers, vues.

N° 1, *a.* Poterie grossière du Chabet-ez-Zeboudj; *b,* poterie fine de Timetlas.

N° 2. Plan d'une habitation de Timetlas.

N° 3, *a.* Le rempart de Tidernatin, pl. IV, AB; *b,* coupe d'un mur berbère à double revêtement; Tidernatin.

N° 4. L'inscription de Karkab : *a,* dessin donné par le *Bulletin de la Société de géographie d'Oran; b,* dessin pris sur l'original à Saïda.

N° 5. Bas-relief trouvé à Timesiouine.

N° 6. Le Hadjeret-Gaïd : *a,* croquis pris de la route; *b* et *c,* plan et coupe des bassins qui existent sur la partie supérieure.

N° 7. Base de colonnette trouvée à Tidernatin.

N° 8. Contour d'une enceinte de village antique près du Ghar-el-Hadid.

PLANCHE VIII. *Tombeau chrétien à Mecherasfa.* Plan, coupe et façade, à l'échelle de $\frac{1}{100}$.

PLANCHE IX. *Les Djedar : position et détails.*

Fig. 1. Carte de la position et des environs des Djedar, à $\frac{1}{150\,000}$. Cette carte a pour base une reconnaissance opérée, en 1881, par M. le capitaine Guérard pour la solution d'une question de limites sur les confins des territoires de Tiaret et de Frenda. Les restes antiques sont en rouge et l'hydrographie en bleu.

Fig. 2. Détails à l'intérieur des Djedar.

N° 1. Chrisme sculpté sur un des voussoirs du passage *o* dans la salle *b* de F, pl. XI.

N° 2. Poissons sculptés sur une pierre dans la salle *c* de F, pl. XI.

N° 3. Lampe funéraire sculptée dans la chambre *s* de F, pl. XI.

N° 4. Lettres et mots gravés sur les pierres de taille à l'intérieur du monument A.

N° 5. Fin de mot sur une pierre du monument A.

N° 6. Caractères gravés sur des pierres à l'intérieur du monument C.

N° 7. Signe fréquent, surtout dans le monument A.

N° 8. Inscription très fruste, dans la chambre *b* de F, pl. XI.

N° 9. Ornement sur le linteau d'une porte dans F, pl. XI.

N° 10. Ornements de linteaux dans le monument A.

N° 11. Colombe et lampe sculptés sur le linteau de la porte *p* de A, pl. XII.

N° 12. Partie supérieure de la porte *k* de A, pl. XII.

N° 13. Décoration du linteau de la porte *n* de F, pl. XI.

N° 14. Porte *c* de A, à double coulisse. Coupe à l'échelle de $\frac{1}{150}$, prise dans la longueur du couloir, à l'état ouvert. La première fermeture est faite d'une vanne, que maintiennent soulevée les leviers enfoncés dans deux trous faits exprès; la seconde est faite d'une dalle ronde, qui disparaît roulée dans la rainure à droite en entrant.

Planche X. *Les Djedar : plans, état actuel.*

Fig. 1. Le monument J et les enceintes qui l'entourent. Plan d'après les levés de M. Mac Carthy, à l'échelle de $\frac{1}{1\,600}$.

Fig. 2. Monuments C et B.

N° 1. Plan des galeries intérieures de C, à l'échelle de $\frac{1}{800}$.

N° 2. Vue de la face Est de C, dans son état actuel.

Fig. 3. Le monument G et ses alentours. Plan à l'échelle de $\frac{1}{1\,600}$, d'après celui de M. Mac Carthy.

Planche XI. *Les Djedar : le monument F,* à l'échelle de $\frac{1}{800}$. N° 1, plan; n° 2, coupe des vides suivant l'axe du corridor d'entrée.

a, b, c. Salles voûtées de 2^{m},65 de haut. Dans *b* se trouvent entre autres les détails pl. IX, fig. 2, n°s 1 et 8, et une rosace sur un voussoir de la même voûte que le chrisme.

d. Système de couloirs de 75 centimètres à 1 mètre de haut, et de chambres hautes de 4 mètres, à plafond en angle aigu.

e. Autre système semblable enveloppant le premier.

f. Porte où se trouve l'inscription 16, appendice A.

g. Trottoir.

h. Porte d'entrée.

i. Escalier descendant aux galeries.

j. Avancée permettant d'accéder à la porte par le moyen d'un pont volant.

k. Corridor d'entrée sur lequel donnent deux petits couloirs.

l, l, l. Portes à coulisse de pierre.

TERRITOIRES PARCOURUS ET ITINÉRAIRE SUIVI
du 7 Avril au 17 Juin 1882.

PL. I.



M. R. de La Blanchère, fec. et del.

L. Sonnet, sc. 99, Bd St Germain, Paris. Imp. Monrocq

DISTRIBUTION DES LIEUX ANTIQUEMENT HABITÉS
dans le territoire de Saïda

PL. II.



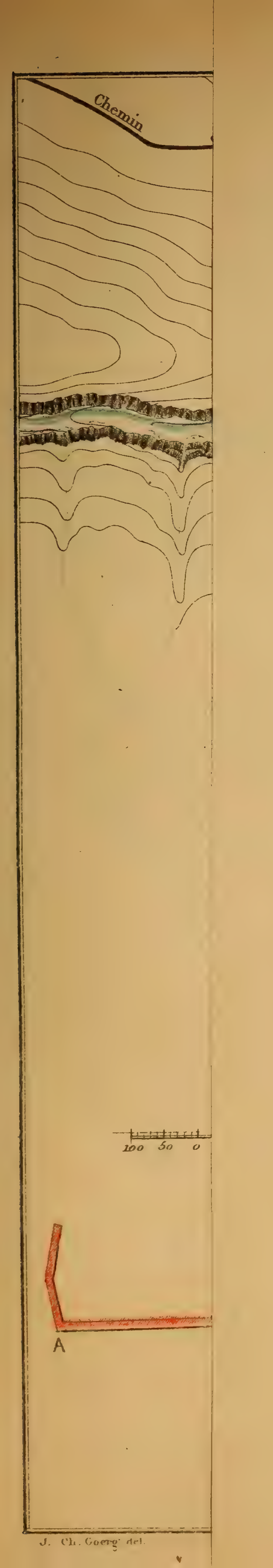
M.R. de La Blanchère, fec et del.

KERSOUT ET KARKAB.

PL. III



L. Sonnet, sc. 99, Bd St Germain. Paris. Imp. Monrocq


Chemin
100 50 0
A
J. Ch. Goerg' del.

PLAN DU PLATEAU ET DES RUINES DE TIDERNATIN.

PL. IV

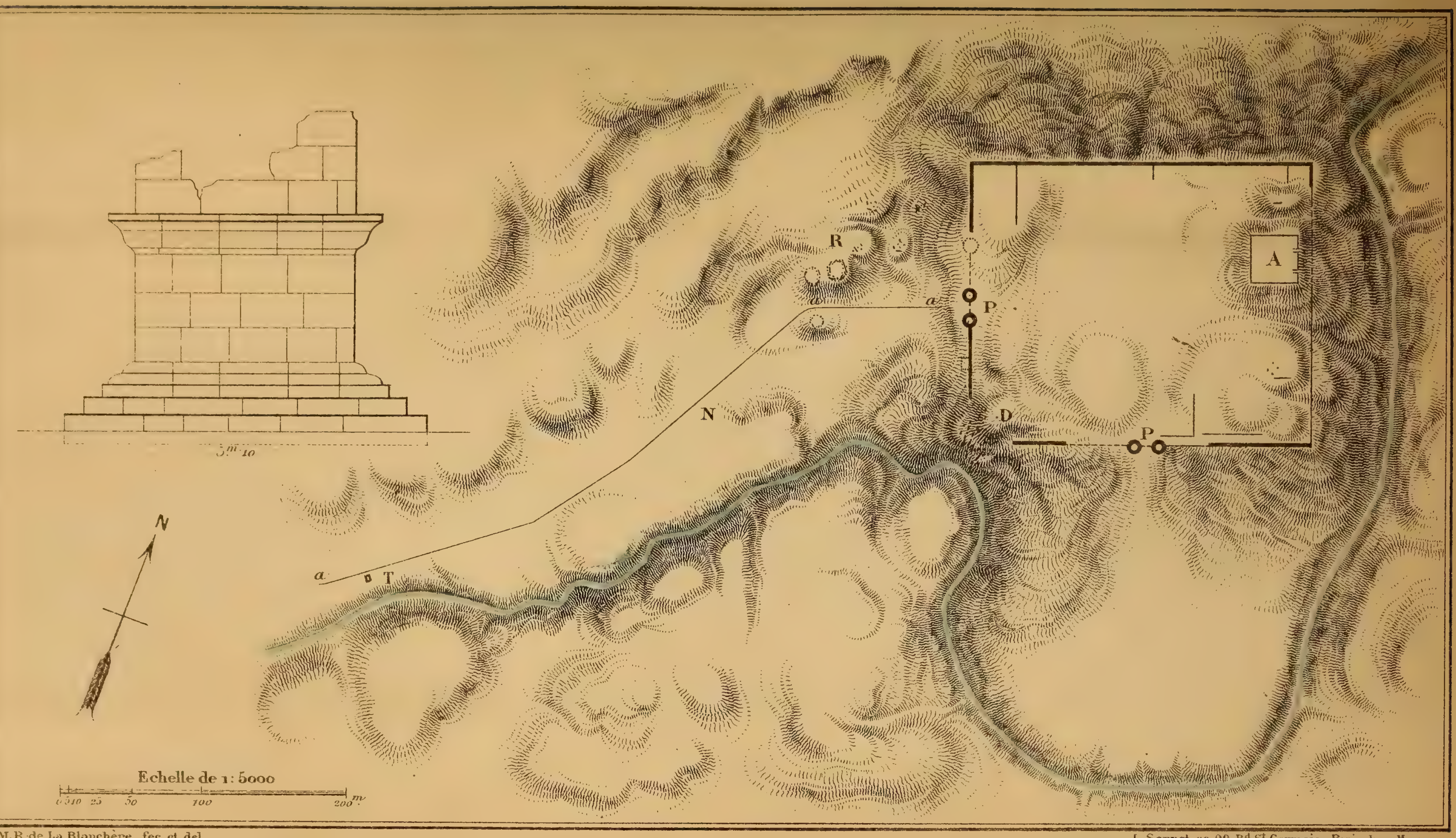


J.-Ch. Goerg del

L. Sonnet, sc 99 Bd St Germain Paris Imp. Monrocq

BENIAN
sur l' Oued Traria.

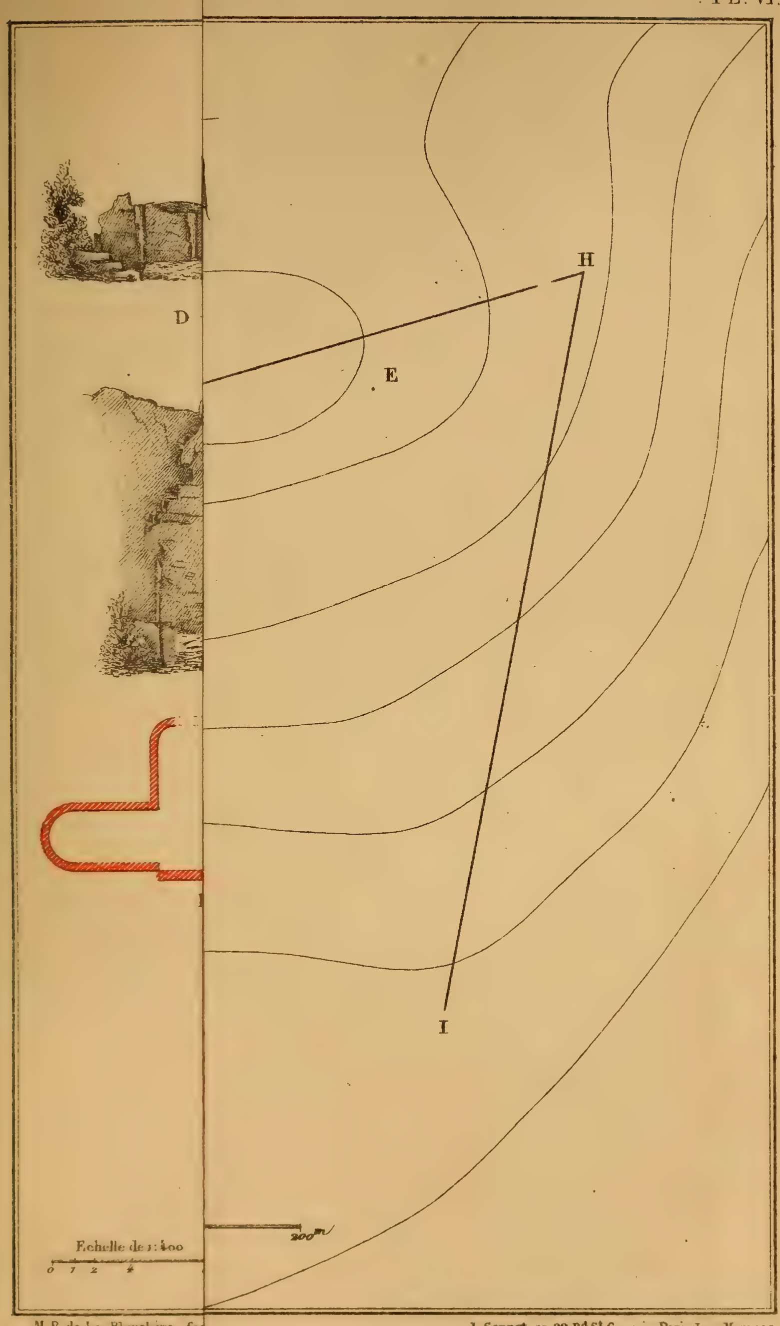
PL. V.



M.R. de La Blanchère, fec et del.

L. Sonnet, sc, 99, Bd St Germain _ Paris. Imp. Monrocq.

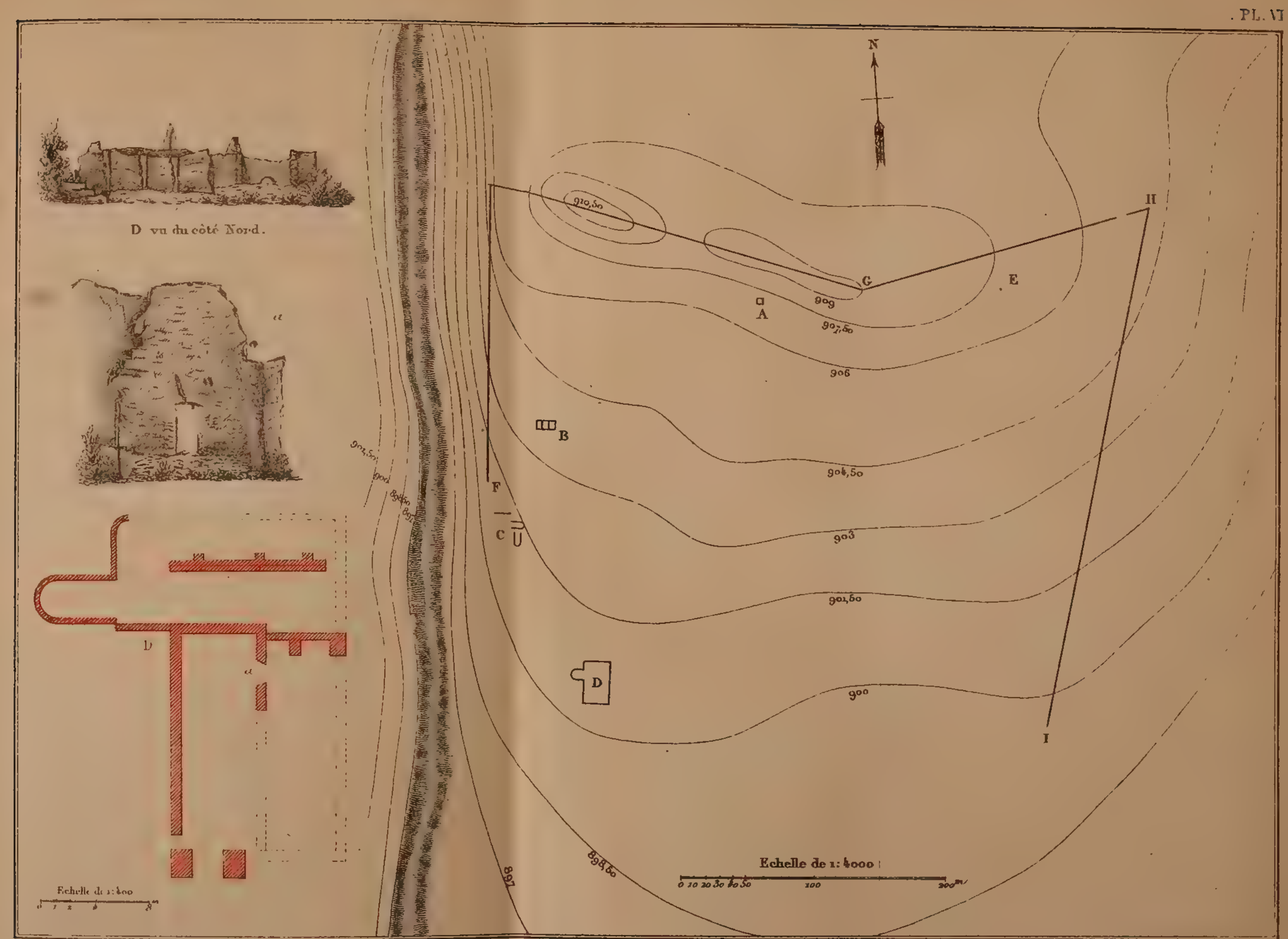
. PL. VI.



M. R. de La Blanchère, fec

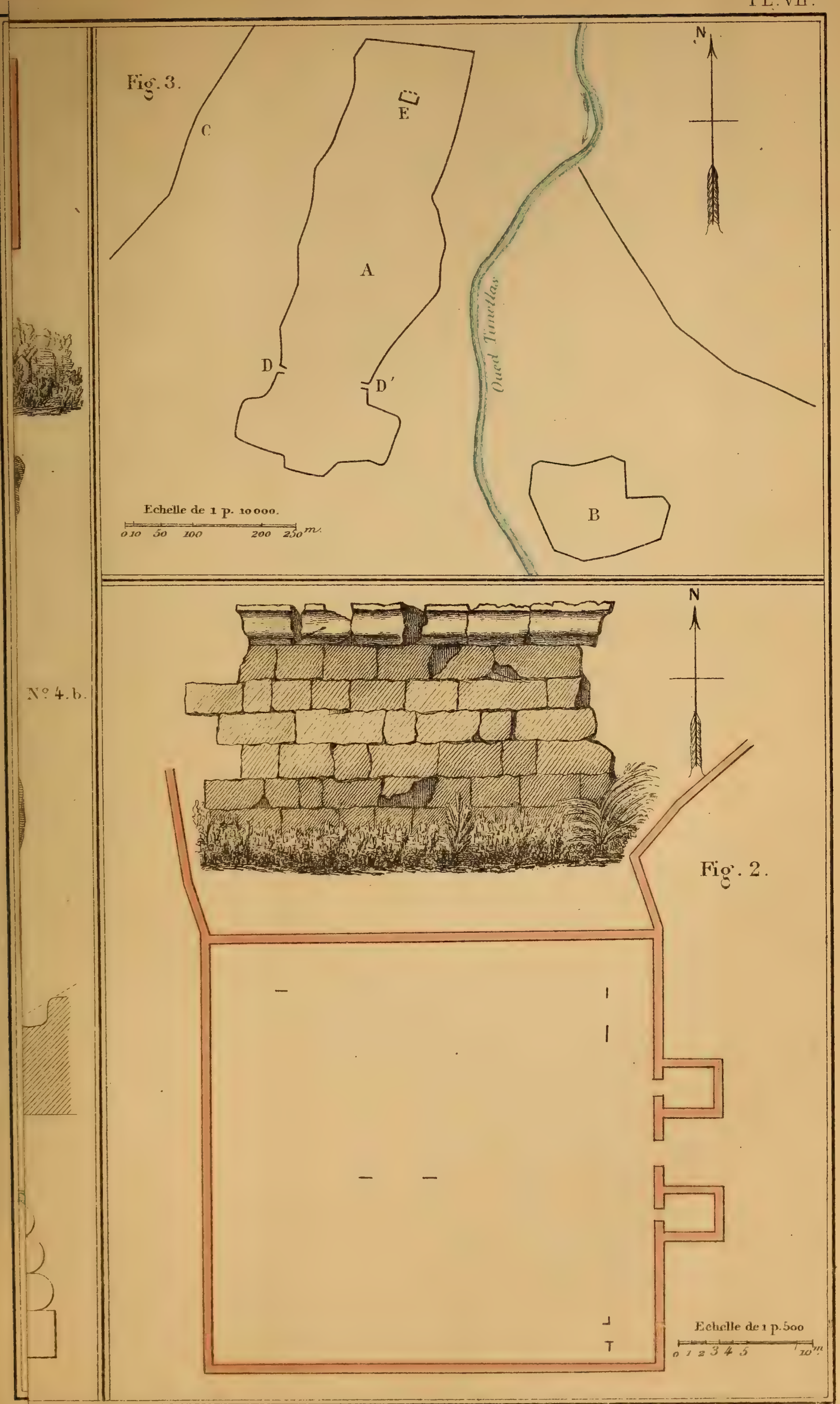
L. Sonnet, sc. 39, Bd St Germain. Paris, Imp. Monrocq.

TIMEZIOUINE.



M R de La Blanchère, fec et del

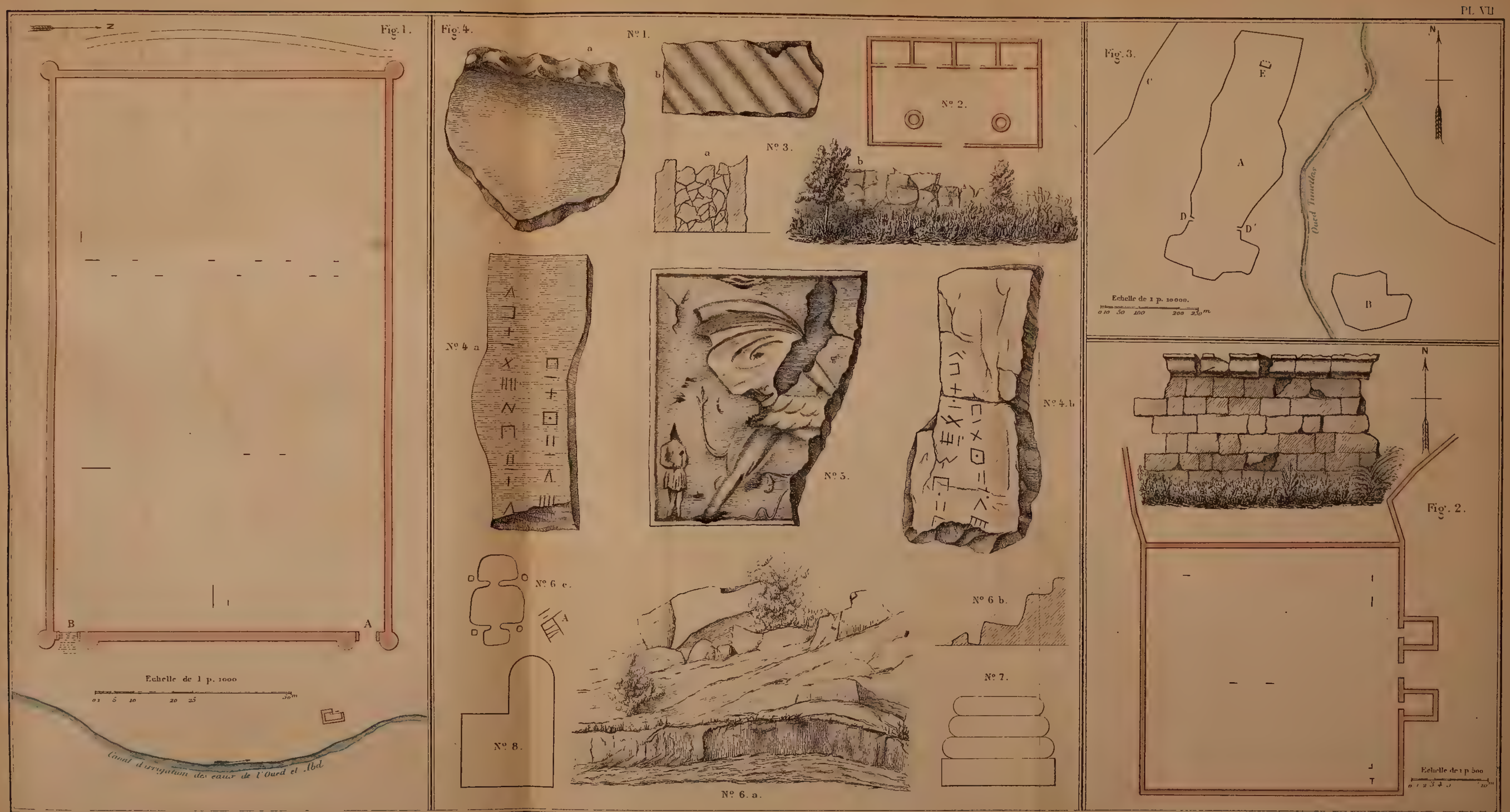
I. Sonnet, sc, 89, Bd St Germain Paris, Imp Monrocq



L. Sonnet, sc, 99. Bd St Germain. Paris. Imp. Monrocq.

TAGREMARET TIMETLAS, BENIA

Détails et objets divers.

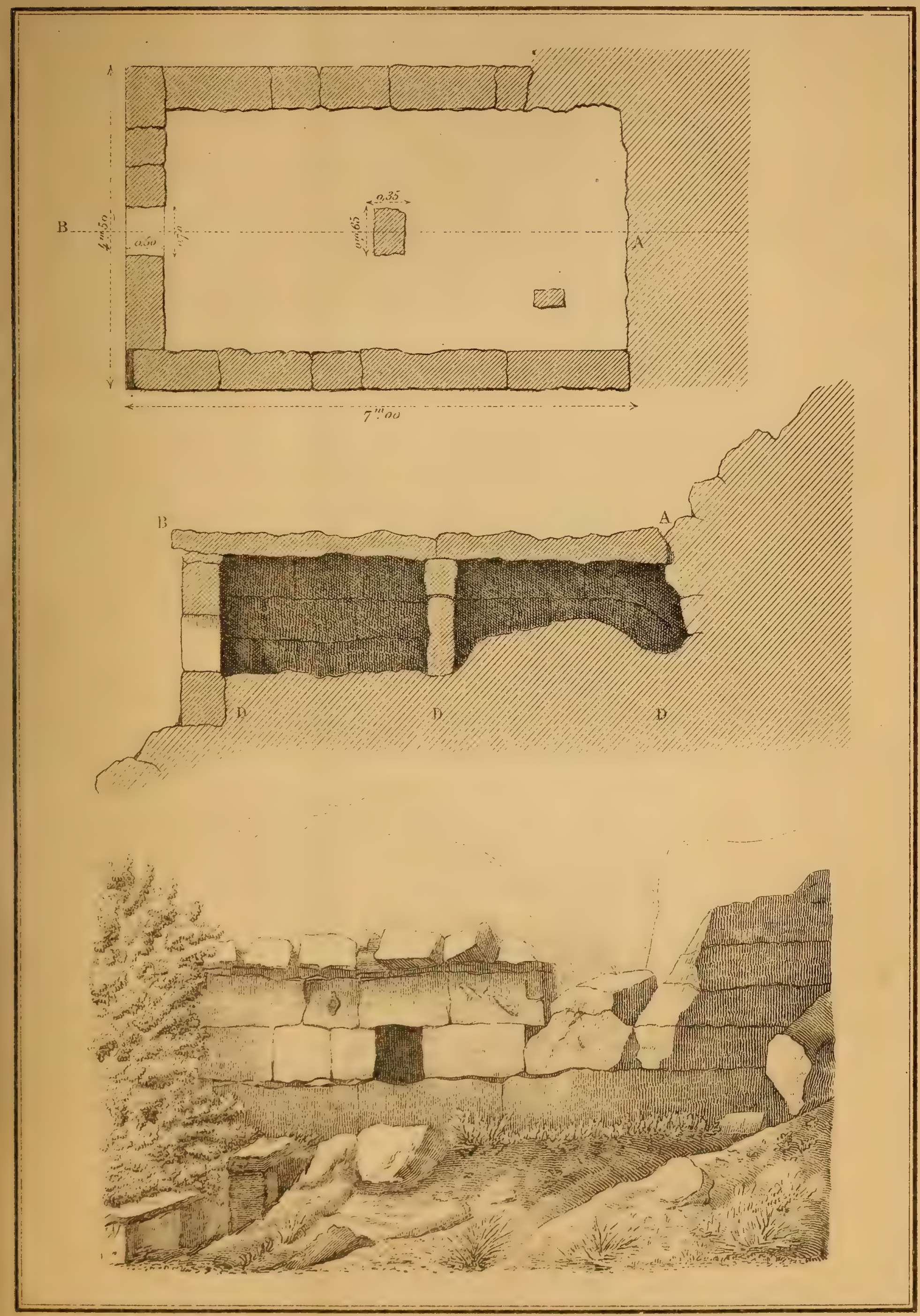


M. R. de La Blanchère, fec. et del.

LES SOUAMA DE MÉCHERASFA

Tombeau à emblèmes chrétiens.

PL. VIII.



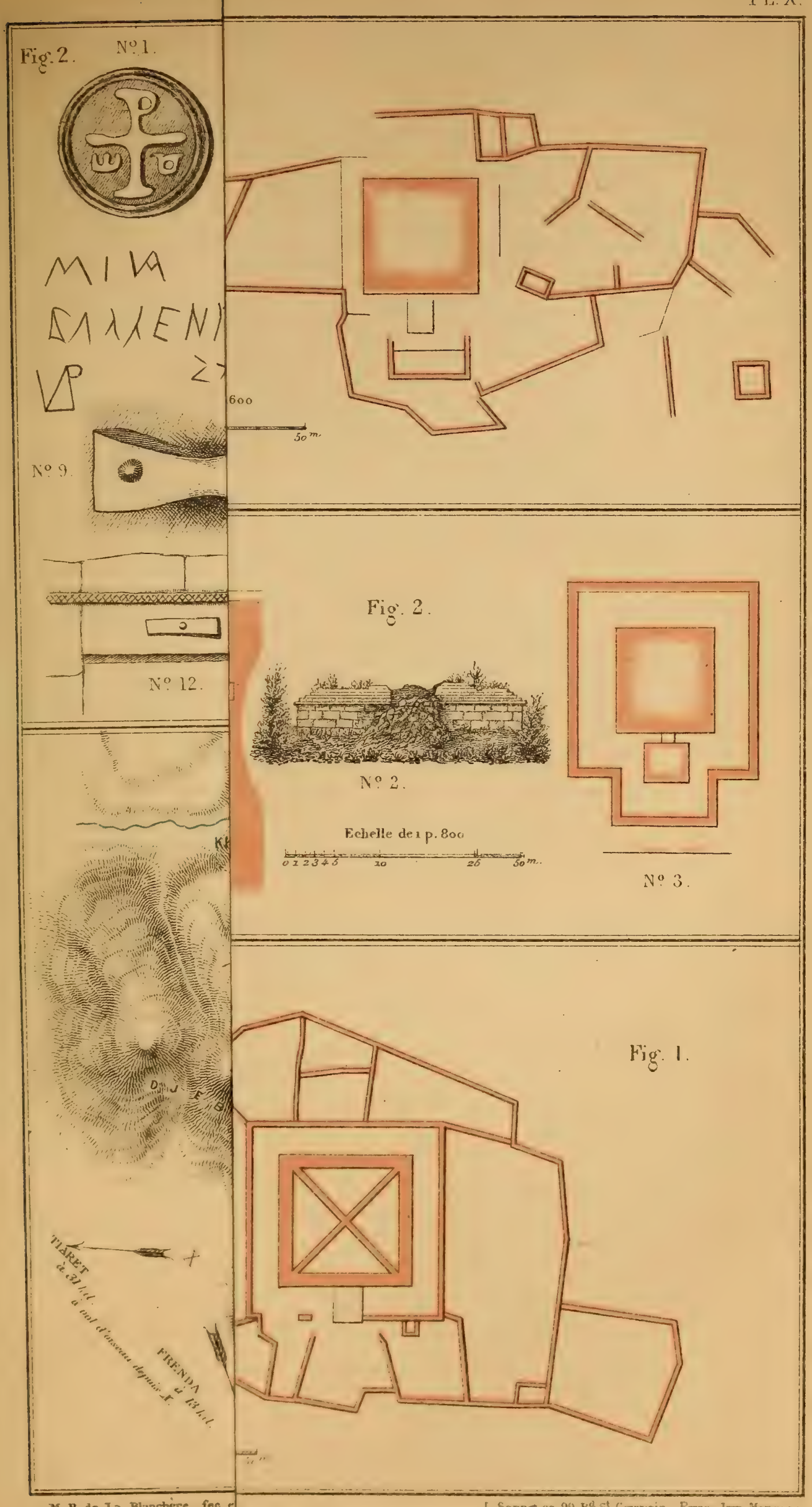
M. R. de la Blanchère, fec et del.

L. Sonnet, sc, 99, Bd St Germain. Paris. Imp. Monrocq.

LES DJEDAR

. Plans, état actuel.

PL. X.



M. R. de La Blanchère, fec e

L. Sonnet, sc, 99, Bd St Germain. Paris – Imp Monrocq.

Fig. 2

N° 1 N° 2 N° 3.

N° 4 N° 5. N° 6 N° 7 N° 8. N° 9 N° 10 N° 11. N° 12 N° 13. N° 14

Fig. 1.

Kherbet Bent Sarah

SIDI AOUN ALLAH

OULED SIDI KHALED

DJEDAR

TERNATEN

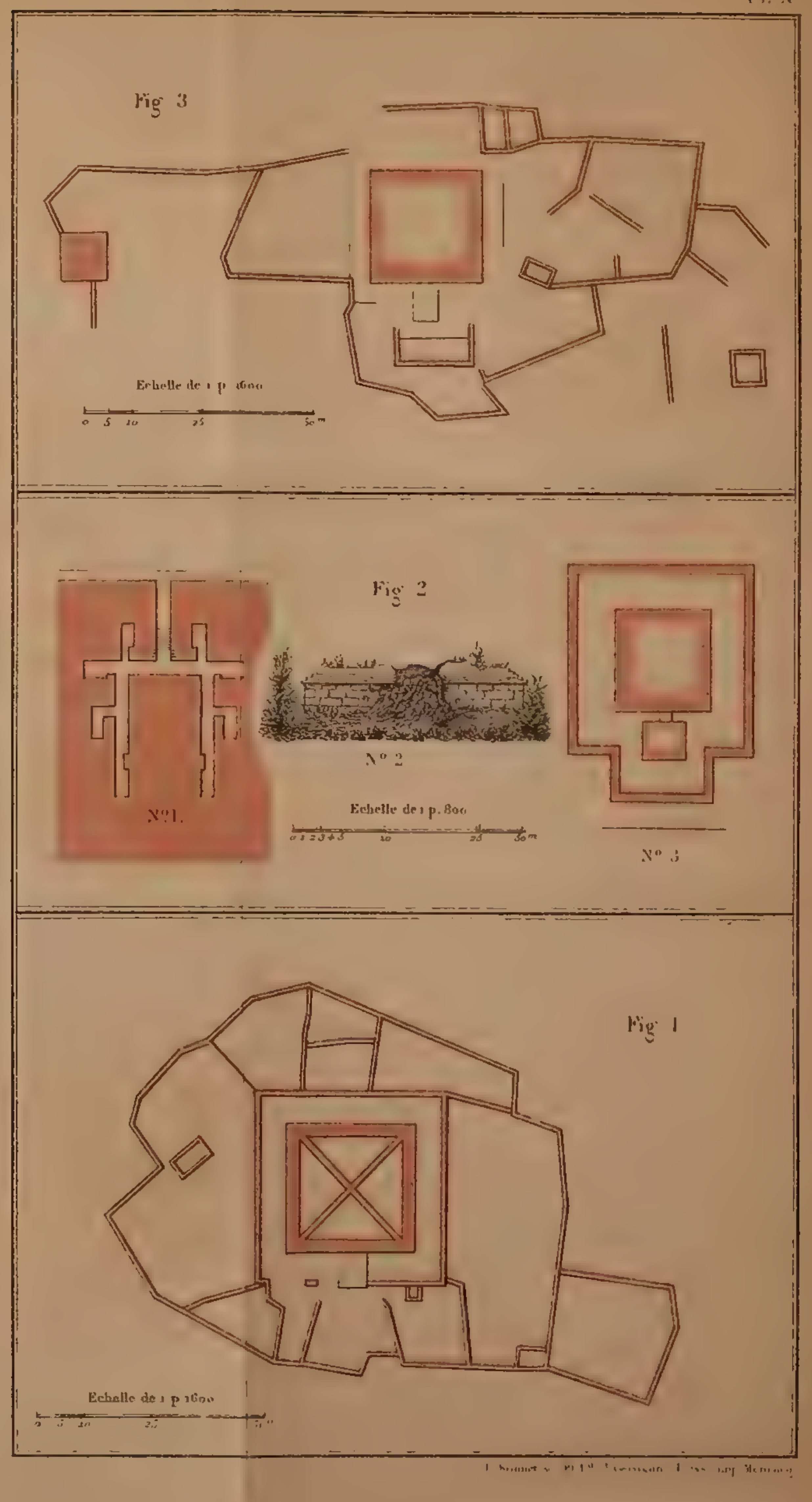
Kherbet Ould Brahim

HARAR

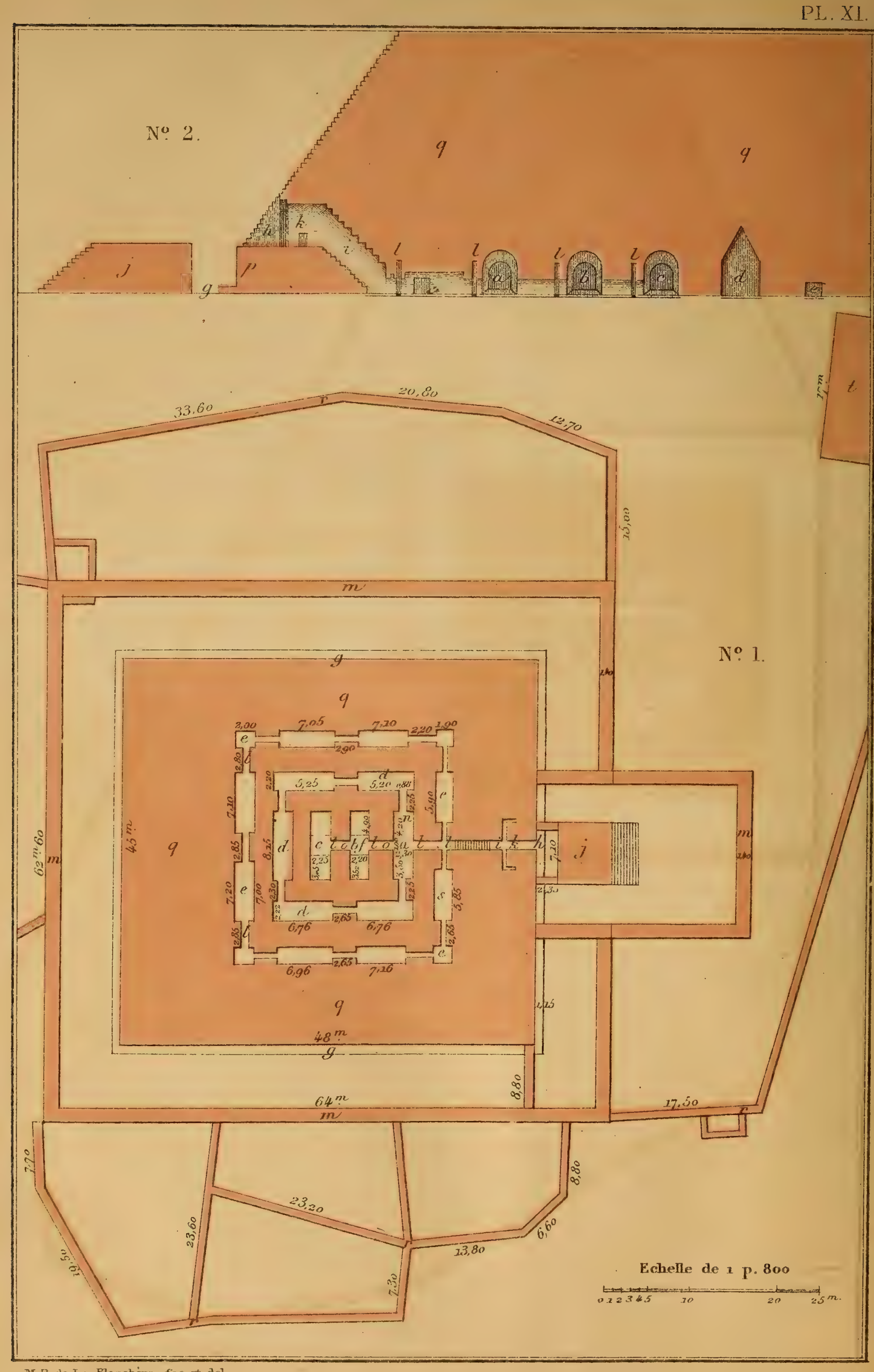
GHARABA

Kherbet Ben Azeiel

M. R. de La Blanchère, fec et del



LES DJEDAR
Le monument F.



M.R. de La Blanchère, fec et del.


LES DJEDAR
Le monument A.

PL. XII.

N° 2.

N° 1.

Echelle de 1 p. 800

0 1 2 3 4 5 10 20 25 m.

L. Sonnet, sc. 99, Bd St Germain. Paris. Imp. Monrocq.

m. Murs dessinant la cour et l'*area* du monument.

n. Porte où est le linteau, pl. IX, fig. 2, n° 13.

o, o, o. Passages voûtés.

p. Soubassement vertical.

q. Massif de la pyramide.

r, r, r. Murs autour du monument.

s. Chambre où est la lampe, pl. IX, fig. 2, n° 3.

t. Djedar E.

PLANCHE XII. *Les Djedar : le monument A.* N° 1, plan à l'échelle de $\frac{1}{800}$. N° 2, esquisse en perspective, restauration.

a. Porte.

b. Corridor d'entrée, escaliers.

c. Porte à double coulisse, pl. IX, fig. 2, n° 14.

d. Avancée.

e. Mur de l'*area*.

f. Terrasse.

g. Route conduisant au monument.

h. Mur du jardin ou parc du monument.

k. Porte, pl. IX, fig. 2, n° 12.

l. Chambre où est gravé le mot GAΛΛENH, pl. IX, fig. 2, n° 4.

m. Chambre où se trouve le mot ZARVIVN ou ZARYTVN, pl. IX, fig. 2, n° 4.

n. Chambre où est la fin de mot, pl. IX, fig. 2, n° 5.

o } Portes où sont deux des bandeaux figurés, pl. IX, fig. 2, n° 10,
o' } *o'* a de plus la plaque ornée.

p. Porte où le linteau est orné d'une colombe et d'une lampe, pl. IX, fig. 2, n° 11.

RAPPORT

DE

M. CHARLES TISSOT,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

SUR

LA COMMUNICATION ADRESSÉE À L'ACADÉMIE
PAR M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE PUYMORIN
(INSCRIPTIONS DE TUNISIE),

LU A LA SÉANCE DU 8 DÉCEMBRE 1882.

DÉCOUVERTE DE LA *COLONIA UCITANA MAJOR.*

M. de Puymorin, lieutenant-colonel du 16e régiment d'infanterie, résidant au Kef, a adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en sa qualité de président des différentes sociétés archéologiques formées par les officiers placés sous ses ordres, plusieurs rapports rédigés par MM. de Balthazar, Dacri et Robora, présidents de ces sociétés, sur les fouilles exécutées ou sur les découvertes archéologiques faites dans les environs de leurs résidences.

M. le docteur de Balthazar, médecin aide-major, détaché à Bordj-Messaoudi, rend compte, dans un des deux rapports qu'il a envoyés à M. le colonel de Puymorin, des fouilles qu'il a pratiquées à Henchir Msa, ruines situées à 3 kilomètres N. N. E. de Bordj Messaoudi. Deux mausolées ont été fouillés par lui. Dans l'un de ces monuments, M. le docteur de Balthazar a découvert quelques fragments de bas-reliefs en marbre, sur lesquels il ne

donne malheureusement que des indications très sommaires. A l'entrée Nord du second mausolée, M. le docteur de Balthazar a trouvé, sur une pierre de 50 centimètres de longueur qui formait sans doute le linteau de la porte de la chambre sépulcrale, le nom suivant gravé en lettres de 8 centimètres :

CATAPALIANI

Dans son second rapport, M. le docteur de Balthazar rend compte d'une excursion faite par lui à *Henchir ed-Douamis*, ruines assez importantes situées à une vingtaine de kilomètres de Bordj Messaoudi, dans la direction du Nord.

Des sept inscriptions que M. de Balthazar y a copiées, cinq sont de la plus haute importance, puisqu'elles donnent le nom de la cité antique dont les ruines sont appelées aujourd'hui par les indigènes *Henchir ed-Douamis* (les Ruines aux Souterrains). Nous les reproduisons ci-dessous :

1.

M · ATTIO
CORNELIANO
PRAEFECTO PRAE
TORIO EMINENTISSIMO
VIRO CIVI ET PATRONO
OB INCOMPARABILEM
ERGA PATRIAM ET CIVES
AMOREM RESPVBLICA
COLONIAE MARIANAE AV
GVSTAE ALEXANDRIANAE
VCHITANORVM MAIORVM

M(arco) Attio Corneliano, praefecto praetorio, eminentissimo viro, civi et patrono, ob incomparabilem erga patriam et cives amorem, Respublica coloniae Marianae Augustae Alexandrianae Uchitanorum Majorum.

M. le docteur de Balthazar a eu, comme on le voit, la bonne fortune de retrouver l'emplacement, jusqu'ici inconnu, d'un des quinze *oppida civium romanorum* de la province d'Afrique indiqués par Pline : « *Oppida civium romanorum* XV, *ex quibus in Mediterraneo dicenda*. . . UCITANA DUO, MAJUS ET MINUS. » (V, IV, 4.) C'est bien

l'*oppidum Ucitanum majus* que nous retrouvons à Henchir ed-Douamis. — L'orthographe VCHITANORVM pour VCITANORVM est fréquente dans les monuments africains de cette époque : deux inscriptions récemment trouvées, l'une à Zouarin, l'autre à Djezza, en fournissent deux exemples : CHIRTAE pour CIRTAE, et CHELLENSES pour CELLENSES. Le nom de l'*oppidum* et de la colonie, nom qui a produit la forme adjectivale *Ucitanum, Uchitana* devait être *Uci* ou *Ucita. Uci* nous paraît mieux répondre aux règles de la toponymie indigène.

L'*oppidum Ucitanum majus* de Pline était devenu plus tard, comme on le voit, la *colonia Mariana Augusta Alexandriana.*

L'époque de cette transformation est indiquée par le mot *Alexandriana.* C'est sous le règne de Sévère-Alexandre, par conséquent, entre les années 222 et 235, que l'*oppidum Ucitanum majus* reçut le titre de colonie. Le nom de *Mariana* est nouveau comme titre de colonie africaine. Sévère-Alexandre a-t-il voulu rappeler, par ce surnom de *Mariana,* l'origine première de l'*oppidum Ucitanum,* fondé par des vétérans de Marius? Nous ne voyons guère d'autre explication possible. La fondation d'Ucitana se rapporte probablement à la première loi de Saturninus (a. U. C. 651), qui était elle-même la conséquence de la guerre contre Jugurtha (voir Mommsen, *Hist. rom.,* II, 201, éd. all., V, 174 trad.). Cette loi assurait à chaque vétéran, dans la province d'Afrique, un lot de 100 *jugera* (25 hectares 188).

Cette inscription nous fait connaître en outre le nom d'un préfet de prétoire, M. Attius Cornelianus, né à *Uci.* Nous serions tenté de voir dans la transformation de l'*oppidum Ucitanum* en colonie un des témoignages de cet *amor incomparabilis erga patriam et cives* que rappelle la dédicace. M. Attius Cornelianus avait vécu sans doute sous le règne de Sévère-Alexandre et obtenu cette faveur pour la cité dans laquelle il était né. Il ne faut pas oublier que cet empereur avait rehaussé la dignité de préfet de prétoire en consultant le Sénat sur le choix qu'il devait faire du personnage investi de ces importantes fonctions : *Praefectum praetorii sibi ex Senatus auctoritate constituit* (Lamprid., *Alex.,* 18). Je suis convaincu que la dédicace de M. Attius Cornelianus est de l'époque de Sévère-Alexandre, que lui-même a été *praefectus praetorio* sous cet empereur, et que c'est à son influence qu'est due l'élévation de l'*oppidum Marianum Ucitanum* au rang de colonie.

2.

IMP · CAES · L · DO
MITIO AVRELIANO
PIO FELICI AVG PON
TIFICI MAX TRIB▨I
P P P DOCOS RESPV (*sic*)
BLICA COL MARIANAE
AVG · ALEXANDRINAE
VCHIT MAIORVM
DEVOTA NVMINI
MAIESTATIQVE EIVS D D TI (*sic*)

Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Domitio Aureliano Pio felici Aug(usto), Pontifici max(imo), trib(uniciae) [po]t(estatis).., p(atri) p(atriae), proco(n)s(uli). Respublica col(oniae) Marianae Aug(ustae) Alexandri[a]nae Uchit(anorum) Maiorum, devota numini majestatique eius. D(ecreto) d(ecurionum). P(ecunia)? p(ublica)?

Il faut lire à la cinquième ligne P · P · PROCOS et probablement à la dernière DDPP.

3.

▨VIINO TRIVMFI LI
BERTATIS ET NOSTRO
RESTITVTORI INVIC
▨IS LABORIBVS SVIS
PRIVATORVM ET
PVBLICAE SALVTIS
(*sic*) L FLAVIO VALERIO
CONSTANTINO PER
PETVO SEMPER AVG P
COL V M DEVOTORVM
NVMINI MAIESTATI
QVE EIVS▨N AETERVM

. . . . triumphi libertatis et nostro restitutori, invictis laboribus suis, privatorum et publicae salutis, C(aio)? Flavio Valerio Constantino, perpetuo

semper Aug(usto). [R(es)]p(ublica) col(oniae) U(citanorum) M(ajorum) devotorum numini majestatique [i]n aeternum.

Le texte de cette inscription n'est pas assez sûr pour que nous essayions de suppléer le premier mot de la première ligne. Il faut peut-être lire : *Domino triumphi libertatis et nostro...* La phrase serait d'une construction étrange, mais l'inscription est africaine et date du IVe siècle. Nous pensons aussi que la lettre L qui commence la septième a été mal lue par le copiste : le *prænomen* de Constantin était Caïus. Une seule inscription de l'Afrique (nº 1781 du *Corpus*) lui donne celui de Marcus, qu'il prit après l'adoption de son père par Maximien. L(*ucius*) n'est donc pas admissible.

4.

ΛISCV ΛPIO ΛVGVSIO SΛ
D SOI LONIVS P · F · ARNI PVS MARIAN
CONIVIVII ET IN PATRIA SVA OMN
OVADRATO SVA PECVNIA FECIT

Aescu[l]apio Aug(usto) sa[crum]. D(?) Sollonius, P(ublii) f(ilius), Arni(ensi) pius? Marianus? contu.u.. et in patria sua omn[ibus honoribus functus]... quadrato sua pecunia fecit.

Nous n'essayerons pas davantage de rétablir ce quatrième texte, très incomplet. Il s'agit évidemment d'un édifice consacré à Esculape : AESCV[L]APIO AVGVSTO SA[CRVM] et construit en pierres de tailles [*saxo*] *quadrato,* par un personnage du nom de D(*ecimus*)? *Sollonius,* de la tribu Arniensis. C'est à cette tribu, d'ailleurs, qu'appartenait la *colonia Ucitana major,* comme le prouvent les mots *in patria sua* de la troisième ligne, mots qui se rapportent certainement au fondateur. Esculape, l'Eschmoun punique, était probablement la divinité topique de la *colonia Ucitana.* Ce temple, situé sur le point culminant de la ville, entouré des statues des empereurs et des bienfaiteurs de la cité, était évidemment pour la *colonia Ucitana* ce qu'était, pour Carthage, le temple d'Esculape, dominant, du haut de Byrsa, la ville et le port.

Nous trouvons un autre *Aesculapius Augustus* au *Municipium Thibica* (*C. I. L.,* VIII, 765).

5.

D · D N N FLAVIO
VALENTI VICTO
RI AC TRIVMFA
TORI · SEMPER
AVGVSTO
R · P · COL · VCHI
TANORVM MA
IORVM DEVO
TA

D(ominis) N(ostris) Flavio Valenti victori ac triumfatori, semper Augusto. R(es)p(ublica) col(oniae) Uchitanorum Ma[j]orum devota.

Quoiqu'il y ait *dominis nostris,* le nom de *Valens* figure seul sur ce monument, celui de l'autre empereur ne s'y trouve pas; mais il est très probable qu'il avait sa statue à côté et que la formule initiale s'appliquait aux deux.

Cependant, comme le nom de Valens est immédiatement après DD NN, c'est le nom de Gratien qui devait être le second, car Valentinien, étant l'aîné, se trouve toujours placé avant son frère. Si Gratien était sur le second piédestal, il devait y avoir sur ce dernier : ET FLAVIO GRATIANO TRIVMFATORI SEMPER AVGVSTO · R · P · COL, etc., ce qui daterait notre monument de 375 à 378.

La position de l'*Ucitanum oppidum* est des plus importantes au point de vue stratégique. Elle commande le col qui réunit le massif du Gorrâat-Azrou (le Djebel Korra de la carte de l'État-major) au massif du Kef, et se trouve commander ainsi, au Nord, le bassin de la Medjerda; au Sud, la belle plaine de Ghorfa. Elle est, en outre, la clef de la route qui conduit du second de ces bassins dans l'autre. (La route de Nebeur était fort difficile avant que nos troupes l'eussent réellement, non réparée, mais construite[1].)

M. le docteur Dacri, médecin-major au 73e régiment d'infanterie, envoie dix-neuf fragments trouvés à *El-Matriah,* localité dont il n'indique pas la position et qui ne figure pas sur nos cartes.

[1] Deux leçons ont été faites au Collège de France, par notre confrère Ernest Desjardins, sur la découverte d'Henchir ed-Douamis, les vendredis 8 et 15 décembre.

Les fragments 1 et 2 paraissent appartenir à une inscription en l'honneur d'Hadrien. La double mention *Trib. Pot. VIII cos. III* indique l'année 124.

Les dix-sept autres fragments n'offrent pas d'intérêt.

Le troisième envoi fait à M. le colonel de Puymorin comprend 34 inscriptions ou fragments d'inscriptions recueillis par M. Robora à Chaouach, ville berbère bâtie sur les ruines d'un bourg antique dans les montagnes de la rive gauche de la Medjerda, à 11 kilomètres de Medjez el-Bab (Membressa). Les n°s 8, 21, 32 et 34 sont les n°s 1311, 1309, 1315 et 1313 du *Corpus*. Les trente autres fragments sont inédits.

Le n° 1, portant les seuls mots AVRELI COMMODI, paraît appartenir à l'inscription 1312 du *Corpus*. La hauteur du fragment et la dimension des caractères sont les mêmes.

Le n° 9 est une dédicace à Vénus Victrix. Les *dedicantes* sont deux membres d'une famille dont le nom revient plus d'une fois dans les monuments funéraires de Chaouach, les *Popilii*. Outre le *Primus* et le *Faustinus* qui figurent dans cette dédicace, l'épigraphie locale nous fait connaître un *P. Popilius Maximus* (n° 14), un *P. Popilius Maximus Gallus,* mort à l'âge de 102 ans (n° 17), un *C. Popilius Maximus* (n° 18), un *Popilius Victor, Maximi Galli filius,* mort à 93 ans (n° 26). L'inscription de Lambæsis (*Corpus inscriptionum latinarum,* t. VIII, 2853) nomme une *Popilia Galla,* et une *Popilia Maxima* figure dans un autre texte de Thibilis (*Corpus inscriptionum latinarum,* t. VIII, 5554).

Le n° 26 est également dédié par Primus et Faustinus Popilius à Hercule.

HERCVLI CON
SERVATORI
ΔN IO CIVITΛ
I IS POPILII PRI
MVS ET FAVS
TINVS S P F

Herculi Conservatori, [*Genio*] *Ci*[*vi*]*tatis, Popilii: Primus et Faustinus, s*(*ua*) *p*(*ecunia*) *f*(*ecerunt*).

Il faut sans doute lire à la troisième ligne : GENIO CIVITATIS.

Les n°s 27, 28 et 31 appartiennent à une inscription monumentale en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna.

Le n° 25 est une pierre funéraire représentant une tête de femme d'un style barbare avec l'inscription SECVNDA GALLI·F·VIX A·XX. Les deux formules T T L S (*Terra tibi levis sit*) et O T B Q (*ossa tua bene quiescant*) sont gravées en colonnes verticales à droite et à gauche du buste.

M. le colonel de Puymorin a joint à son envoi trois dessins représentant les monuments mégalithiques d'*El-Lehs* déjà signalés par Barth, qui ne s'en expliquait pas l'origine. Ce sont des dolmens accolés formant une série de chambres contiguës sans communication. — A ces dessins sont joints un plan d'*El-Lehs* et une vue cavalière des environs, qui précisent les points où se trouvent ces monuments, que l'auteur des croquis qualifie de « pélasgiques ». Croquis et plan sont exécutés avec soin[1].

En somme, la communication adressée à l'Académie par M. le colonel de Puymorin et par ses collaborateurs offre un très grand intérêt et fait le plus grand honneur au zèle archéologique de nos officiers. Elle représente beaucoup de travail. Qu'il nous soit permis de regretter que ce travail ait été parfois inutile, en ce sens que nos correspondants se sont évidemment donné beaucoup de peine pour copier des inscriptions qu'un estampage aurait traduites plus fidèlement et à moins de frais.

L'Académie jugera sans doute à propos, en transmettant ses remerciements à M. le colonel de Puymorin, ainsi qu'aux officiers placés sous ses ordres, de leur rappeler l'utilité des estampages, *que rien ne peut remplacer.* Elle exprimera également le vœu que M. le docteur Balthazar complète son excursion si fructueuse à El-Douamis en y prenant l'estampage des deux inscriptions qu'il n'a pu déchiffrer, et qu'il fouille le temple d'El-Khima dont il a envoyé un plan. On doit rechercher l'*oppidum Ucitanum minus,* qui ne saurait être très éloigné de l'*oppidum Ucitanum majus.*

Elle exprimera enfin le désir que la situation des localités soit

[1] Publiés par Catherwood : *Remains of ancient structure at Eless, in the southern part of the Regency of Tunis* (visited in may 1832); imprimé dans le premier volume des *Transactions of the american ethnonogical Society;* New-York, 1845, in-8°, p. 489.

désormais indiquée avec précision, et que l'orthographe des noms indigènes soit vérifiée par les interprètes attachés à nos différents corps[1].

Je saisis d'ailleurs cette occasion de signaler à l'Académie le zèle avec lequel notre agent consulaire au Kef, M. Roy, a recueilli depuis longtemps déjà un certain nombre d'inscriptions appartenant soit à Sicca Veneria, soit aux localités voisines. M. Roy a mis au service de nos explorateurs, avec une abnégation qu'on ne saurait trop louer, sa connaissance parfaite du pays de sa résidence et les excellentes relations qu'il a su s'y créer.

[1] Le nom de l'*Oued Ellous*, par exemple, devrait être écrit *Oued el-Louz*, la «rivière de l'amandier».

POSITION

DE LA COLONIA UCITANA MAJOR.

Rapport de M. CH. TISSOT,

Membre de l'Institut.

1882.

COLONIA
VCITANORVM MAIORVM
Henchir ed Douamis

Bled

Rihân

Oued Tessa

Chemin conduisant dans la vallée de la Medjerda

THACIA

DRVSILIANA

Route d'El Kef à Tunis

R.R.

Bahirt el Khorib

Bahirt el-Ghorfa

Nebeur

Montagnes d'El-Kef

Djebel Bahira

Dir el-Kef

Henchir Bahara

SICVES

Henchir el-Nrnceb

El Kef

SICCA

Route d'El Kef à Tunis

Voie romaine de Sicca à Carthage

Échelle.

5 4 3 2 1 0 5

RAPPORT

SUR

UNE MISSION LITTÉRAIRE

DANS LES ÎLES-BRITANNIQUES,

PAR

M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Paris, le 12 décembre 1882.

Monsieur le Ministre,

Par un arrêté en date du 8 février 1881, un de vos prédécesseurs[1] m'a chargé d'une mission en Angleterre et en Irlande à l'effet de dresser un catalogue des manuscrits irlandais et d'étudier les antiquités celtiques irlandaises. Pour donner plus de clarté au rapport que j'ai l'honneur de vous soumettre, je vais le diviser en chapitres : le premier constituera une sorte de préface, et les suivants concerneront chacun un des groupes de documents qui ont attiré mon attention. Je terminerai par une récapitulation chronologique de ces documents.

CHAPITRE PREMIER.

MISSION LITTÉRAIRE DANS LES ÎLES-BRITANNIQUES.

Je suis parti pour Londres le 6 juin, j'étais de retour à Paris le 21 août, après avoir passé dans les Îles-Britanniques soixante-quinze jours, dont dix-sept en Angleterre[2] et le reste en Irlande[3]. J'ai fait dix séances au British Museum[4], trois à la bibliothèque

[1] M. Jules Ferry.

[2] Du 7 au 18 juin et du 16 au 20 août.

[3] Du 18 juin au 15 août.

[4] Les mardi 7 juin, mercredi 8, jeudi 9, samedi 11, lundi 13, mardi 14, mercredi 15, jeudi 16 du même mois; les mercredi 17 et samedi 20 août.

Bodléienne d'Oxford [1], une à la bibliothèque de l'Université de Cambridge [2], les seules bibliothèques anglaises que j'aie visitées. En Irlande j'ai pu étudier les manuscrits de trois bibliothèques : celle de l'Académie royale, celle du Collège de la Trinité, autrement dit Université de Dublin, celle des Franciscains du Merchant's quay, connue à Dublin sous le nom d'Adam and Eve's Church; j'ai consacré à ces trois établissements scientifiques [3] tout le temps de mon séjour en Irlande, sauf les courts moments que j'ai employés à des visites archéologiques dans la compagnie de M. Alexandre Bertrand, conservateur du musée de Saint-Germain, du major Mac-Eniry, conservateur du musée de l'Académie royale d'Irlande, et de M. Close, trésorier de la même société savante.

M. Alexandre Bertrand, qui était associé à ma mission, rendra compte des antiquités archéologiques de l'Irlande avec une compétence qui me manque et qu'il possède à un degré éminent. Je me bornerai à parler des manuscrits en langue irlandaise.

Je crois avoir vu tout ce qu'il y a d'important en fait de collections de manuscrits en langue irlandaise, à l'exception de celles qui se trouvent chez lord Ashburnham et à l'Université catholique d'Irlande. Les manuscrits irlandais de lord Ashburnham proviennent presque tous de la collection Stowe et sont déjà passablement connus, grâce au volume que Charles O'Conor a publié en 1818 sous le titre de *Bibliotheca ms. Stowensis, a descriptive catalogue of the manuscripts in the Stowe library,* vol. I, in-4° [4]. Quant à l'Université catholique d'Irlande, elle était en vacances lorsque je m'y suis présenté, et je n'ai pu obtenir communication des manuscrits, que le savant conservateur, M. Brian O'Looney,

[1] Le vendredi 10 juin, les jeudi et vendredi 18 et 19 août.

[2] Le vendredi 17 juin.

[3] Du 20 juin au 16 juillet, j'ai passé mes journées presque entières à l'Académie royale, qui est entrée en vacances le 17 juillet; j'ai fait ma première séance au Collège de la Trinité le 18 juillet, et j'ai continué à y aller à peu près tous les jours jusqu'à la fin de mon séjour en Irlande, partageant mes heures de travail entre cet établissement et les manuscrits des Franciscains, du 18 au 21 juillet; entre le Collège de la Trinité et l'Académie royale, du 5 au 15 août.

[4] Voir aussi le volume qui a paru en 1849 sous ce titre : *Catalogue of the important collection of manuscripts from Stowe, which will be sold by auction by Messrs S. Leigh Sotheby and Co.* Ce catalogue, dont je dois la connaissance à l'obligeante amitié de M. Paul Meyer, mentionne quatre manuscrits dont il n'est pas question dans le catalogue précité d'O'Conor.

défend avec le soin jaloux des vrais amateurs contre la curiosité des regards indiscrets. Mais, si je suis bien informé, la bibliothèque si bien gardée se compose, en majeure partie, de copies prises par O'Curry vers le milieu de notre siècle au British Museum, au Collège de la Trinité de Dublin et à l'Académie royale d'Irlande. Dans la bibliothèque de l'Université catholique, ce qu'il y a de plus ancien parmi les manuscrits irlandais d'origine différente n'est pas antérieur au XVIIIe siècle. Ce que cet établissement paraît posséder de plus important est le dictionnaire irlandais composé par O'Curry et qui, malheureusement, n'a pas été publié. L'Académie royale d'Irlande en fait préparer un autre; elle a chargé de ce long et utile labeur M. Robert Atkinson, professeur de grammaire comparée au Collège de la Trinité, ou autrement dit à l'Université de Dublin, savant déjà connu par des travaux qui attestent une érudition aussi solide que variée[1].

J'ai partout trouvé l'accueil le plus courtois et le plus bienveillant. Je ne pourrais adresser trop de remerciements à M. Thompson, conservateur des manuscrits du Musée Britannique, pour lequel M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, m'avait donné une lettre de recommandation. J'ai reçu de précieuses indications de M. Arthur W. K. Miller, un des bibliothécaires, dont les travaux sur l'irlandais sont bien connus, et à qui l'on doit par exemple une édition du Glossaire d'O'Clery. A Cambridge, M. Bradshaw, le bibliothécaire de l'Université, m'a lui-même communiqué les manuscrits qui pouvaient m'intéresser dans l'important dépôt qu'il administre avec tant de savoir et de modestie[2]. A Oxford, mon savant ami, M. Rhys, professeur de celtique à l'Université[3], m'a présenté au vénérable bibliothécaire

[1] Nous citerons *Vie de saint Auban : A poem in Norman-French;* London, 1876, petit in-4°, et *The book of Leinster, sometime called the book of Glendalough, a collection of pieces (prose and verse) in the irish language, compiled, in part, about the middle of the twelfth century;* Dublin, 1880, in-folio de 90 pages.

[2] C'est à M. Bradshaw qu'est due la découverte des gloses bretonnes contenues dans des manuscrits de la collection des canons irlandais, tant à Paris qu'à Orléans.

[3] M. Rhys, qui a fait du gallois sa spécialité, est l'auteur de *Lectures on welsh philology,* qui ont eu deux éditions; ce qui rendra surtout son nom impérissable, ce sont ses études sur les inscriptions ogamiques du pays de Galles. M. Émile Hübner en a tiré ce qu'il y a de plus intéressant dans son volume intitulé *Inscriptiones Britanniæ christianæ;* Berlin, 1876, in-4°.

M. Coxe, alors sur le point de terminer son érudite et laborieuse carrière, et à son collaborateur, M. Neubauer, bien connu en France comme orientaliste, et qui, à cette spécialité, joint une connaissance approfondie de toutes les sections de la riche collection de livres manuscrits et imprimés réunie dans le vaste établissement auquel il a consacré la meilleure partie de sa vie.

Je suis arrivé à Dublin porteur d'une lettre de recommandation que M. Henri Martin, le célèbre historien de la France, m'avait remise pour sir Samuel Ferguson, deputy-keeper of the Record Office. Sir Samuel Ferguson, auteur d'un grand nombre de mémoires sur l'archéologie irlandaise, notamment sur les inscriptions ogamiques [1], a de plus travaillé à populariser, par des traductions en vers anglais, les monuments de la vieille littérature irlandaise [2]; il est aujourd'hui président de l'Académie royale d'Irlande. Il a bien voulu me servir d'introducteur dans la bibliothèque et le musée de l'Académie royale d'Irlande et dans la bibliothèque du Collège de la Trinité; dans ces deux établissements, j'ai été reçu de la manière la plus aimable et la plus bienveillante. A l'Académie, la durée réglementaire des heures de travail a été pour moi étendue de manière à comprendre toutes les heures de présence du sous-bibliothécaire. Je ne saurais trop remercier de leurs bons offices sir Robert Kane, le savant chimiste, alors président de l'Académie, et M. J. T. Gilbert, ancien secrétaire du Record Office, aujourd'hui bibliothécaire de l'Académie, auteur de deux remarquables ouvrages historiques, l'un sur les vice-rois d'Irlande [3], l'autre sur la ville de Dublin [4], et de la magnifique collec-

[1] Seize mémoires de sir Samuel Ferguson sont réunis dans le volume intitulé *Proceedings of the Royal irish Academy*, second series, vol. I, *Polite literature and antiquities;* Dublin, 1879. Il a fait paraître en 1881, dans les *Transactions of the Royal irish Academy*, vol. XXVII, *Polite literature and antiquities*, la première livraison d'un recueil photographique des inscriptions ogamiques d'Irlande. Plus récemment encore, il a lu à l'Académie d'Irlande une dissertation sur la légende de Dathî, et cette dissertation a été insérée dans le tome II de la seconde série des *Proceedings* (*Pol. lit. and antiq.*).

[2] Nous signalerons surtout *The Cromlech on Howth*, et *Congal, a poem in five books*, by Samuel Ferguson; Dublin, 1872. Lady Ferguson, femme de sir Samuel, a publié *Story of Ireland before the conquest;* London, 1868, ouvrage épuisé et fort recherché.

[3] *History of the vice-roys of Ireland, with notices on the castle of Dublin;* un gros vol. in-8°, 1859.

[4] *History of the city of Dublin*, trois vol. in-8°; Dublin, 1861.

tion des *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*[1]. Il y aurait aussi ingratitude de ma part à oublier ici le sous-bibliothécaire, M. J. J. Mac Sweeney, homme instruit et laborieux autant que modeste, qui m'a servi de guide dans tous les détails de mes recherches, tandis que les conseils érudits de M. William M. Hennessy me donnaient la solution de nombreuses difficultés[2]. A la bibliothèque du Collège de la Trinité, dont le directeur en chef prenait au moment de mes travaux ses vacances réglementaires, j'ai trouvé près des sous-bibliothécaires, MM. French et Keenan, le concours le plus empressé.

CHAPITRE II.

BIBLIOTHÈQUES DE L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE, DE CORPUS CHRISTI COLLEGE ET DE SAINT JOHN'S COLLEGE, DE LA MÊME VILLE.

Des six bibliothèques où j'ai travaillé, il y en a une dont je ne dirai que quelques mots : c'est celle de l'Université de Cambridge. Elle doit au zèle et à la libéralité de son habile administrateur, M. Bradshaw, une magnifique collection d'imprimés irlandais. Mais, au point de vue des recherches qui m'occupaient, on n'y peut guère signaler que le Livre de Deer, où se trouve le plus ancien monument que l'on connaisse du dialecte irlandais parlé en Écosse.

Le Livre de Deer est un évangéliaire latin incomplet qui a appartenu à l'église de Deer, comté d'Aberdeen, en Écosse. Il a été écrit au xe siècle, et le scribe s'est recommandé à la bienveillance du lecteur par un quatrain en irlandais qui se trouve à la suite de l'Évangile de saint Jean. Ce quatrain est du xe siècle comme le texte des Évangiles. Depuis, et pendant la première moitié du xiie siècle, on a inscrit sur des feuilles restées blanches les notices

[1] Cette collection, format grand in-folio, a commencé à paraître en 1874; jusqu'à présent trois livraisons ont vu le jour. D'autres sont annoncées : une a été publiée depuis que ces lignes sont écrites.

[2] M. W.-M. Hennessy a publié dans la collection du Maître des rôles deux importantes chroniques irlandaises : le *Chronicum Scotorum* et *The Annals of Loch Cé*. La *Revue celtique* lui doit un mémoire sur la déesse irlandaise de la guerre (t. I, p. 32) et une édition du texte irlandais de la bataille de Cnucha (t. II, p. 86). Il a donné au *Fraser's Magazine* de septembre 1873 la «Vision de Mac Conglinny», *Mac Conglinny's vision*, autre document irlandais. Il est le principal auteur de la publication intitulée *The book of Fenagh*, à laquelle a collaboré M. D.-H. Kelly.

de plusieurs actes de donations. Ces notices sont rédigées dans le dialecte irlandais alors parlé en Écosse et que l'on connaît sous le nom de vieux gaëlique. Une de ces donations est datée de la huitième année du roi David (1131-1132). M. Whitley Stokes a publié ces notices avec traduction anglaise dans les deux éditions de ses *Goidelica* (p. 47-52 de la 1re édition, p. 106-111 de la 2e). Dans la planche CCX des fac-similés publiés par la Palaeographical society, on trouve une photogravure de la page du Livre de Deer où se termine l'Évangile de saint Jean, et de la page suivante, c'est-à-dire de celle où le scribe a inscrit son quatrain (xe siècle). La planche CCXI du même recueil reproduit deux pages des notices rédigées et écrites au xiie siècle. Le texte contient une description de ce manuscrit par M. Bradshaw. Déjà le Livre de Deer avait attiré l'attention de l'auteur des *National mss. of Scotland,* qui en a reproduit quatre pages dans la planche I de sa belle publication, et de M. Westwood, qui lui a emprunté les figures 2 et 3 de la planche LI de ses splendides *Facsimiles* [1]. Notons enfin qu'en 1869 M. John Stuard a donné pour le Spalding club une édition complète de ce volume avec une savante introduction et plusieurs fac-similés lithographiques. Le Livre de Deer porte, à la bibliothèque de l'Université de Cambridge, la cote Ii. vi. 32.

Deux manuscrits presque aussi intéressants se trouvent à Cambridge dans les bibliothèques de Corpus Christi College et de Saint John's College. Celui de Corpus Christi College est la copie exécutée en écriture continentale, au ixe ou au xe siècle, d'un recueil de canons irlandais en latin. Ce manuscrit est connu sous le titre de *Liber ex lege Moysi.* Il s'y rencontre quelques gloses irlandaises copiées sur l'original irlandais par le scribe auquel on doit le manuscrit. On trouvera ces gloses chez Zimmer, *Glossæ hibernicæ,* p. 218, et la description du manuscrit, *ibidem,* p. xx-xxi [2].

Le manuscrit de Saint John's College est un psautier latin du

[1] *Facsimiles of the miniatures and ornaments of anglo-saxon and irish manuscripts executed by J.-O. Westwood;* London, 1868, in-folio.

[2] Ce manuscrit est celui qui est coté 279 dans le volume intitulé *Catalogus librorum manuscriptorum quos Collegio Corporis Christi et Beatæ Mariæ Virginis in Academia cantabrigiensi legavit R. in Christo pater Matthaeus Parker, archiepiscopus cantuariensis;* Cantabrigiæ, 1777, in-4°. Je dois communication de ce catalogue à l'obligeance amicale de M. Paul Meyer.

XIe siècle ou de la fin du Xe siècle, en écriture irlandaise ou anglo-saxonne; il contient des gloses irlandaises publiées par M. Zimmer (*Glossæ hibernicæ,* p. 209-211), et avant lui par M. Whitley Stokes, (*Goidelica,* 2e édition, p. 58-60)[1]. Ce manuscrit a été décrit par M. Zimmer (ouvrage précité, p. XVIII-XIX) et par M. Westwood (*Facsimiles,* p. 84, 85). Il est orné de miniatures que M. Westwood a publiées (*Palaeographia sacra pictoria,* pl. XVIII, fig. 1 et 2; *Facsimiles,* pl. XXX). On le trouve mentionné sous la cote C. 9 dans le catalogue des manuscrits de Saint John's College publié le Rév. Morgan Cowie, en 1842, sous ce titre : *A descriptive catalogue of the manuscripts and scarce books in the library of Saint John's College;* Cambridge, in-4°.

CHAPITRE III.

MUSÉE BRITANNIQUE.

Les cinq autres bibliothèques méritaient une étude beaucoup plus approfondie et un examen bien plus détaillé. Je commence par le Musée Britannique. Dans ce grand établissement, j'ai eu pour guide le catalogue composé en 1849 par Eugène O'Curry, mort en 1862 professeur à l'Université catholique d'Irlande, un des savants qui, de notre temps, ont ressuscité dans cette île l'étude des plus vieux monuments de la littérature irlandaise, restés à peu près abandonnés et inintelligibles depuis le XVIIe siècle[2]. Le catalogue d'O'Curry forme un grand volume de 519 folios, et comprend la description de cent-soixante-six manuscrits appartenant aux fonds *Cottonian, Sloane, Harleian, Additional, Arundel, Egerton.*

[1] M. Bradshaw, à qui j'ai communiqué une épreuve, m'écrit que, suivant lui, c'est un devoir pour moi de faire remarquer que M. Zimmer n'a pas vu le manuscrit et a reproduit de confiance, sans vérification, l'édition de M. Whitley Stokes.

[2] Les principaux ouvrages d'O'Curry, outre le catalogue dont nous venons de parler et son catalogue des manuscrits de l'Académie royale d'Irlande, dont il sera question plus loin, sont : *Cath Mhuighe Leâna, or the battle of Magh Leâna;* Dublin, 1855; *Lectures on the manuscript materials of ancient irish history,* dont il y a eu deux tirages (1861 et 1878); *On the manners and customs of the ancient Irish,* 2 vol., cotés II et III, avec un volume d'introduction, coté I, par M. W.-K. Sullivan, 1873; enfin un Dictionnaire irlandais, dont on annonçait une édition posthume en 1873, et qui paraît destiné à rester inédit.

Le plus ancien remonte au XII[e] siècle : c'est le manuscrit Harleian 1802, 156 feuillets, évangéliaire écrit par un scribe nommé Maelbrigte hua Maeluanaig, et où l'on trouve quelques lignes d'irlandais écrites en 1138. Il en a été publié des fac-similés chez Westwood, *Palaeographia sacra pictoria*, pl. XVIII, fig. 4, 5, 6; dans l'*Appendix A to Mr. Cooper's report, Miscellaneous extracts from foreign correspondence*, pl. XVI; dans les *Facsimiles of national manuscripts of Ireland* de M. Gilbert, part I, pl XL, XLI, XLII et XLIII; enfin dans la planche CCXII de la *Palaeographical society*. Ce manuscrit provient de notre Bibliothèque nationale, à laquelle il a été volé au commencement du XVIII[e] siècle[1]. Si, à cause de sa date, il a une grande importance paléographique et grammaticale, il ne présente qu'un médiocre intérêt littéraire.

Après cet évangéliaire, nous citerons, en suivant l'ordre chronologique, une partie du manuscrit qui dans le fonds cottonien porte la cote Titus A. XXV. Elle contient des Annales de Connaught, qui commencent quatorze ans avant la naissance de Lamech, père de Noé, et qui se terminent en 1257. Elles sont écrites en latin avec mélange d'irlandais. Le manuscrit du Musée Britannique est l'œuvre d'un scribe anglo-normand et paraît avoir été écrit vers la fin du XIII[e] siècle. M. Gilbert, dans la seconde partie de ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, pl. XCI, a reproduit trois pages de ce document (fol. 24 recto, verso, et 25 recto). Le texte de cette chronique a été publié sous le titre d'*Annales Buelliani* ou de *Boyle* par O'Conor dans le tome II de ses *Rerum hibernicarum scriptores*, dont elles forment la quatrième et dernière partie, avec une pagination distincte, de la page 1 à la page 48. Dans cette édition n'ont pas été comprises les premières années de cette chronique, qui ont été considérées par O'Conor comme dépourvues d'intérêt, ni les dernières, vu le mauvais état du manuscrit; les annales imprimées commencent en 420 et finissent en 1245. Le texte correspondant au fac-similé de M. Gilbert commence à la ligne 16 de la page 29, et finit à la ligne 8 de la page 32 de cette édition. O'Curry a inséré une dis-

[1] Voir, sur ce manuscrit: un mémoire de Reeves, *Proceedings of the Royal irish Academy*, t. V, p. 45-67; Gilbert, *Facsimiles*, etc., part I, introduction, p. XX-XXI. Une notice sur Jean Aymon, qui a volé ce volume, a été publiée par M. Hauréau dans ses *Singularités historiques et littéraires*, p. 286-324. Cf. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, p. 329-332; t. III, p. 369.

sertation sur ces annales dans ses *Lectures on the manuscript materials of ancient irish history*, p. 105-113. (Cf. O'Conor, *Bibliotheca ms. Stowensis*, p. 203-204.)

Les Annales de Connaught, dites de Boyle, et l'évangéliaire de Maelbrigte hua Maeluanaig sont ce que l'on trouve de plus ancien dans les manuscrits du Musée Britannique qui figurent parmi les monuments de la langue irlandaise. Viennent ensuite vingt-trois manuscrits du xve et du xvie siècle, sept manuscrits du xviie siècle, vingt et un de la première moitié du xviiie, et cent treize qui sont, les uns certainement, les autres probablement postérieurs à cette époque et appartiennent, soit à la seconde moitié du xviiie siècle, soit au xixe. La plus grande partie des manuscrits de la fin du xviiie siècle et des manuscrits du xixe doivent leur existence à l'intérêt nouveau que la littérature irlandaise a reçu des publications de Macpherson et des controverses qui en ont été la conséquence. La première des publications de Macpherson date de 1762[1].

Parmi les vingt-trois manuscrits du xve et du xvie siècle, il y en a plusieurs sur lesquels j'ai passé très rapidement : tels sont d'abord ceux qui contiennent des traités de médecine, c'est-à-dire ceux, au nombre de sept, qui sont cotés :

Harleian 546, écrit en 1458;
Egerton 89, daté de 1482;
Additional 15403, xve siècle;
Arundel 313, daté de 1519;
Arundel 333, 1514-1518;
Egerton 159, daté de 1592;
Additional 15582, xvie siècle.

Je n'ai pas non plus étudié cinq manuscrits dont le sujet est exclusivement religieux, savoir :

Additional 11809, xve siècle;
Egerton 91, xve siècle;
Additional 18205, xvie siècle;
Egerton 137, xvie siècle;
Cottonian Vespasian E. II, xvie siècle.

[1] Quelques indications sur les publications de Macpherson et sur le mouvement littéraire qui s'en est suivi se trouvent réunies chez Brunet, *Manuel du libraire*, 5e édition, t. IV, p. 250-251.

Dans l'*Appendix A to Mr. Cooper's report, Miscellaneous extracts from foreign correspondence,* on trouve, planche XIX, un fac-similé du manuscrit médical Egerton 89, commencement du folio 1; et, planche XXII, trois fac-similés du manuscrit religieux Egerton 91, folios 37, 107 et 111. Les manuscrits dont le sujet concerne la grammaire, le droit, et surtout la littérature profane, sont ceux qui ont principalement attiré mon attention. Ils sont au nombre de onze.

Un des plus importants, le plus important même peut-être, est le manuscrit coté Egerton 1782. Il a cent vingt-cinq folios. Comme la plupart des anciens manuscrits irlandais, c'est plutôt un recueil de fragments qu'un manuscrit proprement dit. Certaines parties peuvent bien n'être pas antérieures au XVI[e] siècle. On a prétendu en faire remonter d'autres au XII[e] siècle : je ne me prononcerai pas sur cette question, mais je crains qu'on n'exagère beaucoup en fixant à une date aussi reculée, par exemple, la copie de l'*Amra Coluim Chilli,* « Éloge de saint Columba », qui forme les quatorze premiers folios de ce manuscrit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans ce manuscrit une sorte de bibliothèque de la littérature épique de l'Irlande, principalement du cycle de Conchobar et de Cûchulainn. M. Windisch s'est beaucoup servi de l'Egerton 1782 pour les éditions du *Longes mac n-Usnig* ou « Exil des fils d'Usnech », du *Tochmarc Etaine* ou « Demande en mariage d'Etain » et du *Compert Conculainn* ou « Conception de Cûchulainn », qu'il a données dans ses *Irische Texte,* p. 67-82, 117-130 et 136-145. On y peut compter seize autres pièces appartenant au même cycle, parmi lesquelles l'*Aislinge Oengusa,* « Vision ou songe d'Oengus », ou *Aislinge in Maic Oic,* « Vision du Mac Oc », publiée par M. Edward Müller dans le tome III, p. 344, de la *Revue celtique;* enfin, quatre autres qui font partie du cycle ossianique; d'autres encore qui ont pour base des événements postérieurs, soit de l'histoire ecclésiastique, soit de l'histoire profane de l'Irlande, etc.

Je placerai ensuite l'Harleian 5280, qui remonte au milieu du XV[e] siècle, manuscrit de soixante-six feuillets. On y trouve un des plus importants et des plus anciens morceaux du cycle mythologique, « la bataille de Mag-Tured », dite la seconde quand on eut inventé la première. Elle occupe les folios 52 recto à 59 verso. Nous mentionnerons ensuite dix pièces qui appartiennent au cycle de

Conchobar et de Cûchulainn; quatre qui rentrent dans le cycle ossianique, et quelques autres concernant des événements postérieurs. Au cycle de Conchobar et de Cûchulainn appartient, par exemple, l'histoire du cochon de Mac-Dâthô, folio 40 recto, et M. Windisch s'est servi de ce manuscrit dans l'édition qu'il a donnée de cette légende, pages 96-110 de ses *Irische Texte*. Une pièce inédite du même cycle, qui se trouve dans ce manuscrit, est le *Tochmarc Emere*, « Demande en mariage d'Emer ». Un fac-similé des sept premières lignes de ce document, d'après le manuscrit dont nous parlons, folio 17 recto, a été publié dans l'*Appendix A to Mr. Cooper's report, Miscellaneous extracts from foreign correspondence*, pl. XVIII.

L'Egerton 93 a trente-cinq folios, dont les dix-neuf premiers ont été écrits en 1477. C'est un des deux plus anciens manuscrits qui contiennent la Vie tripartite de saint Patrice, dont, en 1647, Colgan a publié une traduction latine dans sa *Trias thaumaturga*. L'autre manuscrit appartient à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. On trouve aussi dans l'Egerton 93 deux importants fragments de deux pièces comprises dans le cycle de Conchobar et de Cûchulainn, savoir : le « Festin de Bricriu », *Fled Bricrenn*, et l'« Enlèvement du taureau de Cûalngé », *Tain bô Cûalnge*. M. Windisch s'est servi de ce manuscrit pour son édition du « Festin de Bricriu ». (Voyez *Irische Texte*, p. 234-235, 258-307, 335-336.)

Dans l'Additional 1995, XVe siècle, nous signalerons des poèmes irlandais.

Dans l'Additional 4783, on peut remarquer un traité des caractères ogamiques qui paraît remonter au XVe siècle.

L'Egerton 1781, qui semble dater de la même époque, contient surtout des morceaux qui concernent des sujets religieux. Cependant nous y signalerons : folios 2-36, un récit de l'expédition de Charlemagne en Galice; folio 129 recto, une traduction du voyage que John Mandeville fit à Jérusalem en 1327; et folio 150 verso, une copie du *Tochmarc Becfola*, récit légendaire irlandais qui se rapporte à des événements du VIIe siècle, que M. Brian O'Looney a publié d'après les manuscrits H. 2. 16 et H. 3. 18 du Collège de la Trinité de Dublin, dans *Proceedings of the Royal irish Academy, irish manuscripts series* (vol. I, part. I, 1870, p. 174-183).

L'Egerton 88 (93 folios, XVIe siècle) est très important pour la littérature juridique et grammaticale; il est décrit dans *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. II, p. XXXV; les auteurs du tome III

s'y réfèrent, p. CLXVII; l'auteur du tome IV y renvoie trois fois à la page CCXXX. On y trouve une copie du curieux traité de grammaire irlandaise intitulé *Eraicept nan éces* ou « Rudiment des docteurs » (fol. 62-74 ou 63-75); enfin quelques pièces qui appartiennent, les unes au cycle de Conchobar et de Cûchulainn, les autres au cycle ossianique. La date de 1567 est inscrite au folio 11 verso, colonne 2, de ce manuscrit.

L'Egerton 90 comprend 19 folios de diverses provenances (XVI[e] siècle environ): c'est un des manuscrits cités par les auteurs du tome III des *Ancient laws and institutes of Ireland,* p. CLXVII, CLXVIII. Trois fac-similés de ce manuscrit (fol. 14, 15 et 18) ont été compris dans l'*Appendix A to Mr. Cooper's report, Miscellaneous extracts from foreign correspondence,* pl. XXI. Outre des textes de droit, on y trouve des poèmes, entre autres un fragment de glossaire irlandais en vers (fol. 16).

L'Egerton 92, de 92 folios, est un recueil de fragments remontant au XVI[e] siècle, quelques-uns peut-être au XV[e]. On y peut remarquer un traité d'astronomie (fol. 4) et plusieurs légendes épiques, parmi lesquelles nous en signalerons deux qui appartiennent au cycle de Conchobar et de Cûchulainn: 1° *Tochmarc Etaine* (fol. 18-23); 2° *Tochmarc Emire* (fol. 26).

Le Cottonian Nero A. VII, de 157 folios, porte la date de 1571. C'est un des plus importants manuscrits juridiques de l'Irlande. On y trouve plusieurs traités relatifs aux droits des classes supérieures, et principalement des *file.* Le premier est intitulé *Corus breatha neimead,* c'est-à-dire « Législation des corps privilégiés »; or, un traité intitulé *Bretha neimed* est plusieurs fois cité dans le Glossaire de Cormac[1]; il en est aussi question dans la glose du *Senchus Môr*[2].

N'oublions pas l'Harleian 432, 20 feuillets, écrit vers 1578, un des manuscrits qui ont servi de base à l'édition du *Senchus Môr* donnée dans les *Ancient laws of Ireland.* Il est décrit dans le tome I de cet ouvrage, p. XXXII, et les éditeurs ont donné un fac-similé d'une page de ce manuscrit en tête du tome II. Le texte compris dans cette page avait été reproduit dans le tome I, p. 40-64, des *Ancient laws of Ireland.*

Pour être complet je devrais mentionner quatre chartes du

[1] Whitley Stokes, *Three irish glossaries,* p. LV.

[2] *Ancient laws of Ireland,* t. I, p. 112, et note de la page 113.

XVI[e] siècle, cotées Egerton 97, 98, 99, et Harleian 3756. La dernière a été reproduite par M. Gilbert (*Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. LXI). Les deux précédentes, Egerton 98 et 99, ont été publiées par James Hardiman dans *Transactions of the Royal irish Academy,* t. XV, p. 62, 64. Toutefois ces quatre documents diplomatiques n'ont pas été compris dans les chiffres qui précèdent. En les déduisant, on compte au Musée Britannique vingt-trois manuscrits en langue irlandaise antérieurs au XVII[e] siècle.

CHAPITRE IV.

BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE D'OXFORD.

Je n'ai trouvé dans cette bibliothèque que quinze manuscrits en langue irlandaise[1]. Mais, à l'exception de trois, ils sont antérieurs au XVII[e] siècle. Ils sont décrits dans les beaux catalogues imprimés qui sont un des titres de gloire de ce grand établissement.

Un des plus intéressants de ces manuscrits porte le n° 610 parmi les *codices miscellanei* du fonds Laud. Le numéro 615 du même fonds est assigné à un autre manuscrit irlandais moins important. Les articles qui leur sont consacrés se trouvent aux colonnes 432, 433 et 443 du volume intitulé *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecæ Bodleianæ partis secundæ fasciculus primus. Confecit Henricus O. Coxe, A.M., hypo-bibliothecarius. Oxonii e typographeo academico,* MDCCCLVIII.

Le reste des manuscrits irlandais est inscrit sous les n[os] 475, 477, 480, 487, 488, 489, 502, 503, 505, 506, 512, 513, 514 de la seconde série ou classe B du fonds Rawlinson. On les trouve décrits aux colonnes 693-734 du volume dont voici le titre : *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecæ Bodleianæ partis quintæ fasciculus primus, viri munificentissimi Ricardi Rawlinson J. C. D. co-*

[1] O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* p. 25) dit que la bibliothèque Bodléienne d'Oxford contient *environ* seize manuscrits irlandais, c'est-à-dire un de plus que le nombre indiqué par nous. Nous avons laissé de côté les manuscrits qui portent, dans le fonds Rawlinson, les cotes B. 484, B. 485 et C. 892. Dans le premier, il n'y a d'irlandais qu'un catalogue de saints, qui est la seizième et dernière pièce de ce manuscrit. B. 485 est un recueil de vies de saints irlandais en latin. C. 892 est un missel irlandais du commencement du XII[e] siècle; il a deux cent quarante-neuf feuillets, et sur le cent quarante-quatrième se trouve une note marginale en irlandais.

dicum classes duas priores ad rem historicam præcipue et topographicam spectantes complectens. Confecit Gulielmus D. Macray A.M. e coll. Magd. et Nov. Oxonii e typographeo academico, MDCCCLXII. Ce catalogue décrit les manuscrits irlandais du fonds Rawlinson d'une façon bien plus complète que le mémoire inséré par Todd, en 1853, dans le tome V des *Proceedings of the Royal irish Academy,* où le savant auteur rend compte d'une visite faite par lui à la bibliothèque Bodléienne en compagnie d'O'Curry, dans le courant de l'année 1849.

Ce qu'il y a de plus ancien dans ces manuscrits remonte au XIIe siècle. C'est une partie du numéro Rawlinson B. 502. Dans ce précieux volume (fol. 1-12), se trouve un fragment des Annales de Tigernach, dont l'écriture date du XIIe siècle; la rédaction est de la fin du XIe. On n'a pas tiré de ce fragment tout le parti qu'il méritait. Il commence à la fondation de Rome, et c'est en l'an 305 de J.-C. que débutent les Annales de Tigernach dans l'édition donnée par O'Conor, *Rerum hibernicarum scriptores,* t. II, 1825, in-4°, 1re partie, p. 1-314. Encore, pour les premiers temps à partir de cette date, O'Conor a-t-il fait de nombreuses coupures. De plus, O'Conor a pris comme base de son édition le manuscrit Rawlinson B. 488, qui est du XIIIe siècle, et par conséquent d'environ cent ans postérieur au Rawlinson B. 502. M. Gilbert a publié dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part I, pl. XLIII et XLIV, deux pages du manuscrit Rawlinson B. 502, fol. 6 verso et 7 recto. Ces deux pages contiennent une portion des Annales de Tigernach qui est presque entièrement inédite, comme on peut s'en assurer en les comparant avec le texte donné dans l'ouvrage précité d'O'Conor, p. 1-3; et le peu qui en avait été publié avait été fort inexactement reproduit. Ce fragment des Annales de Tigernach se termine au folio 12. A la suite vient la composition pieuse intitulée *Psaltar na ranni nso sis, dogni Oengus cele De,* « Voici le psautier des vers que fit Oengus, serviteur de Dieu ». Elle occupe vingt-deux feuillets, du folio 19 au folio 40. La date de l'écriture (XIIe siècle) et la date certaine de la composition, qui remonte au XIe siècle, donnent à ce document un très grand intérêt philologique. Après on rencontre un grand nombre de morceaux divers, notamment l'éloge de saint Columba par Senchan Torpeist, pièce bien connue sous le nom d'*Amra Choluim Chilli* (fol. 54-56), et le dialogue des deux docteurs, *Agallam in da suad,* ici *Imacal-*

laim in da thuarad (fol. 60-62); enfin des listes généalogiques auxquelles on trouve en Irlande beaucoup d'intérêt. M. Gilbert en a reproduit trois pages (*Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part II, pl. LVI, LVII, LVIII), correspondant aux folios 65 recto, 79 recto, 64 recto. Il en met l'écriture entre le XIIe et le XIIIe siècle.

Les Annales d'Inisfallen, composées, à ce que l'on croit, vers le commencement du XIIe siècle, et continuées depuis jusqu'à l'année 1319 ou 1320, forment le manuscrit Rawlinson B. 503. L'écriture est de plusieurs mains, dont la plus ancienne paraît dater de la fin du XIIIe siècle. Dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part II, pl. LXXXIX, M. Gilbert a reproduit le folio 16 verso, comprenant les événements attribués aux années 930-951 environ : ce sont les événements datés des années 917-938 dans l'édition d'O'Conor *Rerum hibernicarum scriptores,* t. II, 2e partie, p. 38-39.

On attribue aussi au XIIIe siècle les premiers feuillets du Rawlinson B. 488, où l'on trouve le texte des Annales de Tigernach qui a servi de base à l'édition de cette importante chronique par O'Conor, *Rerum hibernicarum scriptores,* t. II, 1re partie. M. Gilbert a donné la photogravure du folio 11 recto de ce manuscrit dans ses *Facsimiles of national mss. of Ireland,* part II, pl. XC. Cette portion du manuscrit concerne les événements attribués aux années 665-683; elle avait été publiée par O'Conor d'une manière qui n'est qu'à peu près exacte aux pages 205-212 de l'édition précitée.

On place entre le XIVe et le XVe siècle les manuscrits Rawlinson B. 506 et 512. Peut-être peut-on mettre à côté d'eux, vers la même époque, le Laud 615. Le Rawlinson B. 506, 63 feuillets, est surtout précieux au point de vue juridique. Il est cité dans la préface du tome II des *Ancient laws of Ireland,* p. XXXII, XXXV, XXXVI. On en a tiré un morceau qui, dans le même volume, occupe les pages 410-421. Ce morceau concerne les droits pécuniaires de la femme en cas de dissolution de mariage.

Le Rawlinson B. 512, 154 feuillets, est un des plus importants manuscrits littéraires irlandais qui existent. A côté de vies de saints, comme la Vie tripartite de saint Patrice (fol. 5), d'une vie de sainte Brigite (fol. 31), du *Felire* ou martyrologe d'Oengus (fol. 53-64), on y trouve plusieurs morceaux qui appartiennent à la littérature épique. Nous citerons d'abord l'histoire du cochon de Mac Dâthô,

(fol. 105 verso). M. Windisch, qui a publié ce récit légendaire dans ses *Irische Texte*, p. 96-109, ne paraît pas avoir connu le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne. O'Curry, dans ses *Lectures on the manuscript materials*, p. 618, a donné, d'après le manuscrit du Musée Britannique Harleian 5280, une édition de la Vision de Conn Cetchathach, roi suprême de l'Irlande au IIe siècle de notre ère, pièce connue en irlandais sous le titre de *Baile in scail.* Si jamais on réimprime ce document, on fera bien de le collationner avec le Rawlinson B. 512, fol. 101 recto. La Demande en mariage d'Emer par Cûchulainn, *Tochmarc Emere,* est incomplète dans le manuscrit le plus ancien qui nous en ait été conservé, le *Leabhar na hUidhre* (fol. 121-127). Parmi les manuscrits à consulter pour l'établissement de ce précieux texte, on doit compter le Rawlinson B. 512, fol. 117. Nous nous bornerons à ces exemples, et nous terminerons cet article en rappelant que M. Whisley Stokes a fait usage de ce manuscrit dans son édition du martyrologe d'Oengus.

Le manuscrit Laud 615, 71 feuillets, est un recueil de poèmes apocryphes attribués à saint Columba, à saint Patrice et à d'autres saints de l'église irlandaise.

On doit dater du XVe siècle les manuscrits Laud 610 et Rawlinson B. 487, 505, 513.

Le manuscrit Laud 610, XVe siècle, 146 feuillets, contient les documents les plus variés. Les uns ont un caractère religieux ou hagiographique, ainsi c'est un des manuscrits dont M. Wh. Stokes a fait usage dans son édition du martyrologe d'Oengus. D'autres se rattachent à la littérature épique : tel est le poème de Cinaed hua Artacain sur le lieu de la mort et de la sépulture des héros du cycle de Conchobar et de Cûchulainn, du cycle ossianique, et des premiers siècles qui ont suivi l'époque à laquelle se rapportent les événements historiques ou fictifs célébrés dans ces deux cycles. Ce poème remonte au Xe siècle; il commence par les mots *Fianna batar in Emain;* je connais sur lui deux notices : l'une chez O'Curry, *On the manners and customs of the ancient Irish,* t. II, p. 106-107; l'autre chez Atkinson, *The book of Leinster,* contents, p. 21, col. 1; le plus ancien manuscrit est le Livre de Leinster, p. 31-32 ; mais il a été gravement mutilé en cet endroit. Quand on entreprendra une édition de cette pièce curieuse, il faudra consulter le manuscrit Laud 610, fol. 74 recto. Le ma-

nuscrit Laud 610 est le plus ancien qui nous ait conservé les *Macgnimarta Find* ou « Exploits de Find enfant », publiés dans les *Transactions of the Ossianic Society,* t. IV, p. 288, et réimprimés d'après ce manuscrit par M. Kuno Meyer dans la *Revue celtique,* t. V, p. 197-204. Ce récit légendaire prend dans le Laud 610 près de quatre folios, de 118 recto à 121 verso. Le reste du volume, qui se termine au folio 146, est occupé par des histoires ossianiques. Il est très important pour l'étude du développement de ce cycle, qui a pris très tardivement sa forme définitive. De ce manuscrit. M. Gilbert a publié dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland :* 1° une page (fol. 110 verso), part III, pl. XLVII; 2° des lettres ornées, part IV A, appendix, pl. IV. On peut consulter aussi sur le Laud 610 une savante étude du Dr Todd, insérée dans le tome II, p. 336-345, des *Proceedings of the Royal irish Academy,* et une bonne notice d'O'Donovan (*Book of rights,* p. XXVIII-XXXIII); c'est le manuscrit coté G par M. Whitley Stokes dans son édition du *Glossaire* de Cormac.

Le point de vue littéraire fait aussi le principal intérêt du manuscrit Rawlinson B. 487, 67 feuillets, qui date également du XVe siècle. Ses premiers feuillets sont consacrés au cycle ossianique. Là est, je crois, la plus ancienne relation de la bataille de Ventry, *Cath Fionntragha,* où Find, le héros national, aurait vaincu des envahisseurs étrangers et dont le récit a eu en Irlande, au XVIIIe et au XIXe siècle, une grande popularité. Là aussi se trouve une des plus anciennes copies du « Dialogue des vieillards », *Agallam na senoraid,* dont l'auteur eut l'étrange pensée de donner pour interlocuteurs à saint Patrice, Ossin et Cailte, morts deux siècles avant le célèbre fondateur de l'église chrétienne en Irlande. Cette idée bizarre a fait fortune : on en trouve la preuve dans le tome IV des *Transactions of the Ossianic Society,* dont les conversations de Patrice avec Ossin fournissent principalement la matière[1].

Le manuscrit Rawlinson B. 505, 220 feuillets, date aussi du XVe siècle. Il contient trente-huit vies de saints et le martyrologe d'Oengus. M. Whitley Stokes, dans son édition de ce martyrologe, a consacré la première colonne à la reproduction du texte fourni par le Rawlinson B. 505.

[1] Le germe de cette idée se trouve dans un poème conservé par le Livre de Leinster, p. 208, col. 1, lignes 24-35, et dans la légende de Mongân, copiée à la fin du XIe siècle dans le *Leabhar na hUidhre.*

Le manuscrit Rawlinson B. 513, 13 feuillets, xve siècle, est un recueil de fragments pour la plupart religieux.

Nous passons au siècle suivant.

Le manuscrit Rawlinson B. 489, 126 feuillets, xvie siècle, contient les Annales d'Ulster, qui commencent en 431 et finissent en 1541; elles sont de plusieurs auteurs, dont le plus ancien est mort en 1498. O'Conor en a publié une partie dans le tome IV de ses *Rerum hibernicarum scriptores.* O'Curry, dans ses *Lectures on the manuscript materials,* p. 83-92, 533-534, a donné une notice sur les Annales d'Ulster.

Le manuscrit Rawlinson B. 514, xvie siècle, contient une vie de saint Columba composée en 1532 pour Magnus O'Donnel. M. Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. LXVI, LXVII, a donné des photogravures de ce manuscrit. La première reproduit une grande miniature où l'auteur a eu l'intention de représenter saint Columba en costume d'abbé, tenant la crosse d'une main et bénissant de l'autre.

Au xviie siècle appartiennent les manuscrits Rawlinson B. 475, 477 et 480. Le premier contient un récit de la conquête de l'Irlande par les Anglo-Normands au xiie siècle et divers poèmes irlandais. On trouve dans le second la traduction en irlandais des Éthiopiques d'Héliodore; dans le troisième, le traité des auteurs irlandais par Duald mac Firbis, ouvrage dont O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* p. 123) dit qu'à sa connaissance on n'a découvert aucune trace, mais qui a été signalé par M. Hennessy (*Chronicum Scotorum,* préface, p. xxii).

Les manuscrits dont nous venons de parler dans ce chapitre se répartissent par siècles de la façon suivante :

1° xiie siècle. Partie du Rawlinson B. 502;

2° xiiie siècle. Partie du Rawlinson B. 488, et du Rawlinson B. 503;

3° xive-xve siècle. Laud 615, Rawlinson B. 506 et 512;

4° xve siècle. Laud 610, Rawlinson B. 487, 505 et 513;

5° xvie siècle. Rawlinson B. 489 et 514;

6° xviie siècle. Rawlinson B. 475, 477, 480.

En tout quinze manuscrits, dont un du xiie siècle, deux du xiiie, trois qui flottent entre le xive et le xve, quatre du xve, deux du xvie, trois du xviie.

Les manuscrits irlandais de la bibliothèque Bodléienne d'Ox-

ford, malgré leur petit nombre, ne le cèdent guère en intérêt aux manuscrits du Musée Britannique, qui sont onze fois aussi nombreux.

CHAPITRE V.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE ROYALE D'IRLANDE.

La collection de manuscrits irlandais réunis par l'Académie royale d'Irlande est la plus considérable qui existe. Il n'y en a qu'une partie de cataloguée, et, d'après un récolement fait en 1868, elle comprend cinq cent cinquante-neuf numéros. Le catalogue consiste en treize volumes in-folio manuscrits, formant un total de trois mille quatre cent quarante-huit pages. Ce grand travail a été commencé par O'Curry, qui a écrit les deux mille cinq cent vingt-trois premières pages, soit huit volumes et le tiers du neuvième; il a été continué par Joseph O'Longan, auquel on doit trois cent soixante-quatorze pages, soit les deux tiers du neuvième volume et le dixième en entier; enfin par J. O'Beirne Crowe, dont il reste cinq cent cinquante et une pages, divisées en trois volumes.

Les manuscrits catalogués se répartissent entre quatre fonds :

1° L'ancien fonds de l'Académie, comprenant cent quarante-quatre manuscrits; son catalogue, rédigé par O'Curry, forme trois volumes qui donnent un total de mille quatre-vingt-douze pages; il a été commencé en novembre 1842;

2° Le fonds Hodge and Smith, comprenant deux cent douze manuscrits; le catalogue, rédigé par O'Curry, forme trois volumes qui donnent en tout sept cent soixante-neuf pages; il a été commencé en 1843;

3° Le fonds Betham, comprenant cent trente-trois manuscrits; le catalogue forme cinq volumes qui donnent en tout douze cent quatre-vingt-huit pages. O'Curry a rédigé les deux premiers volumes et une partie du troisième, jusqu'à la page 662; O'Longan a terminé ce volume et rédigé le quatrième, qui s'arrête à la page 1036; le tome V, qui renferme les pages 1037-1288, est l'œuvre d'O'Beirne Crowe;

4° Le fonds des Mélanges, *Miscellaneous collection*, comprenant soixante-dix manuscrits; le catalogue forme deux volumes qui donnent en tout deux cent quatre-vingt-dix-neuf pages, on les doit à O'Beirne Crowe.

A ces treize volumes de catalogue, on a ajouté seize volumes d'index. Ils sont l'œuvre d'O'Longan, auquel étaient associés plusieurs autres scribes travaillant avec lui sous la haute direction de M. Gilbert, bibliothécaire de l'Académie. Les trois premiers volumes, terminés en 1866, contiennent l'index alphabétique des pièces irlandaises citées dans la partie du catalogue rédigée par O'Curry, c'est-à-dire celle qui concerne : 1° l'ancien fonds; 2° le fonds Hodge and Smith; 3° les cinquante et un premiers numéros du fonds Betham, en tout quatre cent sept manuscrits. Dans les treize autres volumes, terminés en 1869, on trouve l'index alphabétique des mots principaux renfermés dans la même partie du catalogue.

Il est fort à regretter que ce double index ne s'étende pas à la totalité du catalogue, et que le catalogue lui-même ne comprenne qu'une partie des manuscrits irlandais de l'Académie. Nous avons dit que le nombre des manuscrits catalogués s'élève à cinq cent cinquante-neuf[1]. Le nombre de ceux qui ne sont pas catalogués est, dit-on, presque égal. Les fonds manquent à l'Académie pour faire continuer cette utile opération : on s'en console par la pensée que les manuscrits non catalogués sont dénués d'intérêt. Le seul manuscrit important que j'aie remarqué parmi eux est le Livre de Fermoy; il date du xve siècle, il est précieux par les nombreux documents littéraires qu'il renferme et dont un catalogue raisonné a été publié par Todd, *Proceedings of the Royal irish Academy, Irish mss. series,* vol. I, part I, 1870, p. 1-65.

Quand, sortant de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, on commence à parcourir les magnifiques volumes du catalogue des manuscrits irlandais de l'Académie royale d'Irlande, dans la salle de lecture splendide et malheureusement trop peu fréquentée que cette compagnie savante met si libéralement à la disposition du public studieux, ce qui frappe surtout, c'est le petit nombre des manuscrits anciens comparativement au nombre énorme des manuscrits modernes. A Oxford, sur quinze manuscrits, nous en avons trouvé douze, c'est-à-dire les quatre cinquièmes, antérieurs au xviie siècle. Sur les rayons de la Royal irish Academy, parmi les cinq cent

[1] Ce chiffre est celui que donne le récolement de 1868; le nombre des manuscrits portés dans le catalogue est un peu plus considérable; la différence provient de ce que quelques-uns des manuscrits catalogués ne se sont pas trouvés sur les rayons lors du récolement.

cinquante-neuf manuscrits catalogués, il n'y en a que vingt-cinq qu'on puisse faire remonter plus haut que le XVIIe siècle. C'est seulement un vingt-quatrième. Et si nous comparons la partie cataloguée de la collection irlandaise de l'Académie à celle du British Museum, nous rappellerons que, dans ce dernier établissement, sur cent soixante-six manuscrits irlandais au lieu de cinq cent cinquante et un, vingt-cinq nous font remonter au delà du XVIIe siècle. C'est un nombre égal à celui des manuscrits de la même époque répertoriés dans les catalogues de l'Académie royale d'Irlande.

Il est vrai que l'Académie possède le plus précieux des manuscrits littéraires irlandais, celui qui, de son ancienne couverture, est appelé le « Livre de la vache brune » *Leabhar na hUidhre*, autrefois n° 226 du fonds Hodge and Smith, aujourd'hui coté 23.E.25. Il a soixante-sept feuillets ou cent trente-quatre pages. Ce sont les débris bien incomplets d'un recueil de copies fait vers la fin du XIe siècle par un scribe nommé Moel-Muire mac Ceileachair, qui fut tué en 1106. Un fac-similé de ce manuscrit, exécuté par Joseph O'Longan avec le concours de M. Brian O'Looney sous la direction de M. Gilbert, bibliothécaire de l'Académie, a été publié sous les auspices de cette compagnie savante en 1870. C'est d'après ce fac-similé qu'ont été donnés dans la *Revue celtique* la « Cause de la bataille de Cnucha », *Fotha catha Cnucha*[1]; dans la *Kurzgefasste irische Grammatik,* les « Aventures de Connlé », *Echtra Condla;* dans les *Irische Texte,* la « Demande en mariage d'Etain », *Tochmarc Etaine;* la « Conception de Cûchulainn », *Compert Conculainn;* la Vision d'Adamnan », *Fis Adamnain;* la « Maladie de Cûchulainn », *Seirglige Conculainn,* et le « Festin de Briciu », *Fled Bricrenn.* Nous devons à MM. Hennessy et Windisch ces éditions si connues des celtistes. Elles n'ont pas épuisé le contenu du *Leabhar na hUidhre,* mais elles l'ont fait assez connaître pour que je puisse m'abstenir d'en parler avec plus de détails. On peut, du reste, consulter la description donnée par O'Curry, *Lectures on the manuscript materials,* p. 182-186. Les paléographes étudieront avec intérêt dans les *Facsimiles of national manuscripts of Ireland* de M. Gilbert, part I : 1° les planches XXXVII, XXXVIII, qui correspondent aux pages 43, 44 du fac-similé publié par l'Académie, imprimées chez Windisch, *Irische*

[1] *Revue celtique*, t. II, p. 86.

Texte, de la page 205 à la page 210, ligne 3; 2° la planche XXXIX, qui correspond à la page 37 du fac-similé de l'Académie.

Le XIIe et le XIIIe siècle ne sont point représentés dans cette collection. Le catalogue indique quatre manuscrits du XIVe siècle; mais, à la rigueur, ils peuvent se réduire à trois, parce que le troisième est un fragment du premier. Les deux plus importants sont: le « Livre tacheté » ou *Leabhar breac,* aujourd'hui coté 23. P. 16, d'abord 40. 6 de l'ancien fonds de l'Académie, et le Livre de Ballymote, aujourd'hui coté 23. P. 12, d'abord 41. 6 de l'ancien fonds. Un fac-similé du *Leabhar breac,* exécuté par Joseph O'Longan, a été publié par l'Académie royale d'Irlande en 1876. La préface, qui porte la signature de sir Samuel Ferguson, président du comité de publication, nous apprend que cette édition a été, comme celle du *Leabhar na hUidhre,* dirigée par M. Gilbert avec le concours de M. Brian O'Looney. Le fac-similé reproduit, outre le manuscrit 23. P. 16, précédemment coté 40. 6 dans l'ancien fonds, le manuscrit 23. H. I J, anciennement n° 224 du fonds Hodge and Smith, dans lequel on avait depuis quelque temps reconnu un fragment du premier[1]. Deux pages du *Leabhar breac* ont été reproduites en photo-gravure par M. Gilbert dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. XXVIII et XXX. La planche XXVIII correspond à la page 75 du fac-similé, et la planche XXX à la page 265. On trouvera la première de ces deux pages chez Wh. Stokes, *On the calendar of Oengus,* p. I-III, XIII, XIV; et la seconde chez le même auteur, *Three irish glossaries,* p. 10-15. Le *Leabhar breac,* tel qu'il se trouve reconstitué par la réunion des manuscrits 23. P. 16 et 23. H. I J, a deux cent quatre-vingts pages; c'est surtout un manuscrit religieux, composé principalement de sermons, de prières, de vies de saints, de pièces relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament. Cependant on y trouve le Glossaire de Cormac : c'est le texte qui a servi de base à l'édition donnée par M. Wh. Stokes dans ses *Three irish glossaries*[2]. On sait que ce glossaire est un des plus importants monuments grammaticaux de l'Irlande et paraît remonter aux environs de l'année 900.

[1] Voyez Whitley Stokes, *Three irish glossaries,* p. V, et la page XIV de la description du *Leabhar breac,* mise en tête du fac-similé.

[2] Dans le fac-similé du *Leabhar breac,* le Glossaire de Cormac occupe les pages 263-272. Le texte imprimé forme les quarante-quatre premières pages des *Three irish glossaries.*

Le *Leabhar breac* contient aussi une histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand en irlandais[1], et différentes pièces attribuées à un poète satirique du VIIIe siècle, nommé Mac Conglinné. La principale, *Aislinge Maic Conglinne,* a été traduite en anglais par M. Hennessy, qui a fait paraître sa traduction dans le *Fraser's Magazine* de septembre 1873.

A la fin du XIVe siècle appartient le Livre de Ballymote, autrefois coté 41. 6 dans l'ancien fonds de l'Académie; aujourd'hui 23. P. 12, 550 pages. Il a été décrit par O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* p. 188-190). L'Académie en prépare une édition en photogravure; M. Robert Atkinson, professeur à l'Université de Dublin, dirige cette publication. Pour donner une idée de l'écriture du manuscrit, nous renverrons aux planches IX et X des *Lectures on the manuscript materials* d'O'Curry, et surtout aux *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* de M. Gilbert, part III, pl. XXV. Cette planche correspond au folio 43 recto de l'original. Le Livre de Ballymote a une importance considérable pour la littérature légendaire, grammaticale, juridique, géographique et généalogique de l'Irlande. Il a été vendu en 1522 pour un prix alors fixé à cent quarante vaches laitières, et on ne l'estime guère moins aujourd'hui. On y trouve, entre autres pièces, plusieurs compositions épiques, une copie du « Livre des conquêtes », qui contient une sorte de résumé des traditions irlandaises sur les origines et la plus ancienne histoire des dieux et des hommes (fol. 8-19), et une copie du *Dinn-senchus,* sorte de géographie étymologique et mythologique attribuée par ce manuscrit au *file* Amairgein mac Amalgada mic Mailernain, qui était attaché à la personne de Diarmait mac Cearbaill, roi suprême d'Irlande, mort vers 565. Ce traité se trouve dans le Livre de Ballymote, aux folios 188-229.

Nous terminerons la liste des manuscrits du XIVe siècle appartenant à l'Académie par le manuscrit de l'ancien fonds, autrefois coté 18. 5, aujourd'hui 23. F. 13. Il contient un traité d'astronomie. Il est exposé dans une vitrine qui orne la magnifique salle de séances où les membres de l'Académie s'assoient sur les banquettes qui ont servi à la Chambre des communes d'Irlande avant l'acte d'union. La photogravure d'une page de ce manuscrit occupe la planche XXIII de la 3e partie des *Facsimiles of national manuscripts*

[1] P. 205-213.

of Ireland, de M. Gilbert. Déjà la même page avait été publiée en facsimilé par O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* pl. XIII).

Nous passons au xve siècle. A cette période appartiennent trois manuscrits médicaux : 1° 23. P. 10, où sont réunis les n°s 209, 211 et 212 du fonds Hodge and Smith; 2° 23. H. 1. B, autrefois n° 210 du fonds Hodge and Smith; 3° 23. E. 24, autrefois n° 33 du fonds Betham.

Vient ensuite un manuscrit exclusivement religieux, aujourd'hui coté 23. B. 3, autrefois Hodge and Smith 142. Il a été écrit en 1461; il contient une vie de Jésus-Christ et une vie de la sainte Vierge.

Le n° 23. P. 3, autrefois 43. 6 de l'ancien fonds, date de 1467; il renferme principalement des traités religieux. Telle est une copie incomplète du martyrologe d'Oengus. On y trouve aussi deux fragments de traités de droit auxquels renvoie la préface du tome III des *Ancient laws of Ireland,* p. CLXVIII. Un fac-similé de ce manuscrit a été publié par O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* pl. XV, fig. OO).

Au xve siècle appartient aussi un important manuscrit littéraire : c'est le Livre de Lecan, aujourd'hui coté 23. P. 2, autrefois ancien fonds 42. 6, de trois cent deux folios, un des plus curieux que l'Académie possède.

Dans ce manuscrit on trouve, comme dans le Livre de Ballymote précédemment décrit, et qui appartient aussi à l'Académie d'Irlande, une sorte de bibliothèque de la littérature irlandaise, ou un choix des pièces que le scribe a considérées comme les plus importantes. Ainsi l'histoire scientifique ou soi-disant telle est représentée notamment par un traité des synchronismes et par le Livre des conquêtes, *Leabar gabala,* où les plus anciennes légendes épiques sont résumées chronologiquement; à côté de généalogies nombreuses, on trouve un traité de grammaire, un fragment de cette géographie bizarre de l'Irlande qui porte le nom de *Dinn-senchus,* un important texte de droit, des récits de batailles, et celui du mariage du célèbre Find avec Grainné, fille du roi d'Irlande, Cormac. O'Curry a donné de ce volume une courte description dans ses *Lectures on the manuscript materials,* p. 192, avec trois fac-similés qui portent les cotes I I, J J et K K dans la planche XIV du même ouvrage. M. Gilbert a réuni plusieurs spécimens des initiales peintes de ce manuscrit dans ses *Facsimiles of national manuscripts*

of Ireland, part III, pl. XLVI. La planche XLV de la même partie de cette splendide publication reproduit en photogravure une page du précieux volume; elle appartient au traité connu sous le nom de « Livre des droits », *Leabhar na g-ceart,* et correspond aux pages 156-176 de l'édition de ce traité donnée par O'Donovan en 1847.

Le Livre de Lecan, comme le Livre de Ballymote, a jadis appartenu au Collège de la Trinité de Dublin. Un catalogue de cette bibliothèque, dressé vers 1688, a été publié à Oxford en 1697 dans le recueil intitulé *Catalogi librorum manuscriptorum Angliae et Hiberniae in unum collecti cum indice alphabetico.* Ce recueil a une section dont le titre est : *Voluminis secundi pars altera, quae bibliothecarum hibernicarum aliquot libros complectitur;* et à la page 22 sont mentionnés *The book of Ballymote in irish* et *The book of Lecan, alias Sligo, irish.* Chacun de ces titres est suivi d'une description qui s'accorde avec le contenu des deux manuscrits que possède aujourd'hui l'Académie royale d'Irlande. Comment ces deux énormes volumes sont-ils sortis du dépôt où ils se trouvaient ainsi à la fin du XVIIe siècle? C'est ce que nous ne sommes point chargé d'expliquer. Ce qui paraît certain, c'est qu'au siècle dernier le Livre de Lecan se trouvait à Paris au collège des Irlandais, d'où il passa dans la bibliothèque de l'Académie d'Irlande en 1787. C'est ce que nous apprend M. Gilbert dans ses *Facsimiles* précités, 3e partie, introduction, p. XVI.

Nous ne terminerons pas ce que nous avons à dire des manuscrits irlandais du XVe siècle appartenant à l'Académie royale d'Irlande, sans mentionner un volume très important par les textes littéraires qu'il renferme, et qui n'est pas compris dans le catalogue. C'est le Livre de Fermoy, acquis postérieurement à la date où le catalogue a été rédigé. Il a cent vingt-neuf feuillets, non compris neuf feuillets d'autre origine que le hasard y a rattachés. Une description détaillée de ce manuscrit a été publiée par Todd en 1870, et forme les soixante-cinq premières pages de la brochure intitulée *Proceedings of the Royal Irish Academy, Irish manuscripts series,* vol. I, part I. Les matières sont très variées, et se rattachent, pour une grande partie, les unes à la littérature épique profane, les autres à la littérature hagiographique. On trouvera chez O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* pl. XV, fig. NN) un fac-similé de trois lignes du Livre de Fermoy.

Ainsi les manuscrits irlandais du xve siècle que possède l'Académie sont au nombre de huit, dont sept catalogués. Sur ces huit manuscrits, trois sont médicaux, deux appartiennent au domaine exclusif de la religion et des lois; trois seulement contiennent des monuments de la littérature profane.

Les manuscrits du xvie siècle sont au nombre de quatorze, savoir, dix médicaux :

1° 23. O. 6, ancien fonds de l'Académie 6. 4;
2° 23. O. 4, ancien fonds de l'Académie 11. 4[1];
3° 23. M. 36, ancien fonds de l'Académie 28. 4;
4° 23. I. 19, ancien fonds de l'Académie 51. 4;
5° 23. N. 29, ancien fonds de l'Académie 52. 4;
6° 23. F. 19, ancien fonds de l'Académie 14. 5;
7° 23. O. 23, ancien fonds Hodge and Smith 213;
8° 23. Q. 5, ancien fonds Hodge and Smith 222;
9° 23. N. 16, ancien fonds Betham 27;
10° 23. N. 17, ancien fonds Betham 146.

Nous citerons ensuite un manuscrit de droit, celui qui est coté 23. Q. 6, ancien fonds de l'Académie 35. 5. Les auteurs du tome III des *Ancient laws of Ireland* renvoient à ce volume, page CLXVIII de leur introduction. C'est un recueil de fragments; un de ces fragments (p. 53), contient une partie du « Dialogue des deux docteurs », *Agallam in da suad*, qui appartient au cycle de Conchobar et de Cûchulainn.

Le n° 23. Q. 10, ancien fonds Betham 32, est encore un recueil de fragments; un traité d'astronomie en occupe les pages 1-10; viennent ensuite des généalogies et un poème de la fin du xve siècle, sur une vision prophétique qu'aurait eue Cormac mac Airt, roi suprême d'Irlande au IIIe siècle de notre ère.

Des manuscrits écrits en langue irlandaise au xvie siècle, que possède l'Académie d'Irlande, celui sur lequel nous croyons devoir surtout appeler l'attention des érudits porte aujourd'hui la cote 23. N. 10, ancien fonds Betham 145. Il a cent cinquante-huit pages, dont vingt-huit en parchemin et cent trente en papier. C'est un recueil de pièces qui presque toutes appartiennent à la littérature épique de l'Irlande. Malgré la date récente de son écri-

[1] Ce manuscrit contient aussi une partie religieuse.

ture, ce manuscrit est un des plus curieux qui appartiennent à l'Académie.

Nous signalerons enfin le manuscrit coté 23. Q. 16, autrefois Betham 142. Il a été exécuté en 1509; c'est un fragment du traité des guerres du Munster septentrional du XII[e] au XIV[e] siècle. Son titre irlandais est *Caithreim Toirdhealbaig* ou « Suite des combats de Turloch ». Ce traité a été composé en 1459. Une notice sur lui se trouve chez O'Curry, *Lectures on the manuscript materials*, p. 233-237.

Je terminerai ici la partie de mon travail qui concerne la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande. Parmi les manuscrits catalogués, vingt-cinq paraissent antérieurs au XVII[e] siècle, savoir :

Fin du XI[e] siècle	1
XIV[e] siècle	3
XV[e] siècle	7
XVI[e] siècle	14
TOTAL	25

Il faut y joindre le Livre de Fermoy, acquis depuis la confection des catalogues, et, je crois aussi, quelques manuscrits médicaux, pour avoir la totalité des manuscrits antérieurs au XVII[e] siècle qui ont pris place dans les collections de l'Académie. La plus grande partie des manuscrits compris dans ces collections date de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, ou même ne remonte qu'au XIX[e].

CHAPITRE VI.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE DE LA TRINITÉ DE DUBLIN (UNIVERSITÉ DE DUBLIN).

Suivant O'Curry (*Lectures on the manuscript materials of ancient irish history*, p. 23), le nombre des manuscrits irlandais du Collège de la Trinité dépasserait cent quarante, et parmi ces manuscrits, aucun ne serait postérieur au milieu du XVIII[e] siècle[1]; tandis que la plus grande partie des manuscrits du Musée Britannique et de l'Académie royale d'Irlande ont été écrits après 1750. O'Donovan

[1] Cette expression ne doit pas être entendue dans un sens rigoureux; ainsi parmi les manuscrits qu'O'Donovan a catalogués, H. 1. 1, 2 a été terminé en 1764; H. 1. 6 en 1758, etc.

commença un catalogue de ces manuscrits en mars 1836; il y a travaillé jusqu'en 1840; après avoir écrit trois cent trente pages in-folio, il s'est arrêté au milieu du cinquante-quatrième volume, dont il n'a pas terminé l'analyse[1]. Parmi ces cinquante-quatre volumes, il y a plusieurs manuscrits qui, bien que concernant l'Irlande, sont écrits en anglais. Les manuscrits du Collège de la Trinité sont placés dans quatorze armoires, désignées chacune par une lettre depuis A jusqu'à N; et suivant un système dont les avantages dépassent sur certains points les inconvénients, les volumes y sont rangés sans aucun ordre de matières, sans distinction d'âge ni de langue. O'Donovan a commencé son travail par la huitième armoire ou armoire H, sans se préoccuper des manuscrits irlandais qui se trouvaient dans les précédentes; et son travail est resté inachevé avant qu'il eût terminé le répertoire des manuscrits en langue irlandaise compris dans l'armoire à laquelle il s'était attaqué. il n'a pas épuisé le troisième rayon de cette armoire. On peut dire en gros et d'une façon générale que, sauf l'accident qui a fait oublier au savant et regrettable érudit le manuscrit H. 2. 18, ordinairement connu sous le nom de Livre de Leinster, les manuscrits analysés par lui dans ce travail sont les plus importants; cependant la cinquième armoire, celle qui est cotée E, contient deux manuscrits d'une haute valeur. L'un est le Livre des hymnes, coté E. 4. 2; une partie des hymnes qu'il renferme est en langue irlandaise, et les hymnes latines ont des préfaces et des gloses également en irlandais. L'autre manuscrit, coté E. 3. 5, est un des plus anciens textes de droit que l'Irlande possède. Ces deux livres paraissent remonter, l'un à la fin du XIe siècle, l'autre à la fin du XIVe. Enfin, O'Donovan, terminant son inventaire en 1840, n'a pu y parler du Livre d'Armagh, qui aujourd'hui appartient au Collège de la Trinité de Dublin, et qui alors était encore propriété privée[2].

[1] La Bibliothèque nationale de Paris possède une copie de ce catalogue en quatre volumes, qui portent dans le fonds celtique les numéros 101-104.

[2] Reeves, *The life of saint Columba,* p. 115, note *c*, dit que le Livre d'Armagh vint en sa possession à la fin de 1853 et lui appartenait encore au moment où il écrivait son ouvrage, qui a paru à Dublin en 1857. C'est en 1858 que William Beresford, archevêque anglican d'Armagh, ayant acheté ce précieux manuscrit, le donna au Collège de la Trinité de Dublin. (Edmund Hogan, dans *Analecta Bollandiana,* t. I, p. 537-538.)

Les deux manuscrits les plus anciens du Collège de la Trinité où l'on ait signalé jusqu'ici des textes en langue irlandaise datent du IXe siècle. Le plus important et le plus connu est ce Livre d'Armagh dont nous venons de parler. C'est un Nouveau Testament latin de la version anté-hiéronymienne; il contient en outre quelques autres morceaux : nous citerons une vie de saint Patrice en latin, le texte latin connu sous le titre de « Confession de saint Patrice », une vie de saint Martin également en latin, enfin les notes irlandaises de Tirechan. Ces notes sont inscrites sur les deux faces des folios 17 et 18 du manuscrit. M. Wh. Stokes les a publiées deux fois, en les accompagnant d'une traduction, dans ses *Goidelica* (1re édition, p. 96-104, 2e édition, p. 83-92). Depuis, M. Gilbert en a donné un fac-similé, malheureusement incomplet, qui ne comprend que les deux pages 18 recto et verso; elles forment, dans les *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part I, les planches XXVI et XXVII. O'Curry dans ses *Lectures on the manuscript materials,* pl. VI, fig. O, avait déjà reproduit un fragment du folio 18 verso, col. 1. M. Westwood a donné dans sa *Palaeographia sacra pictoria,* pl. XIX, fig. 9 et 10, et dans ses *Facsimiles,* pl. LIII, fig. 10, des reproductions de la partie latine de ce manuscrit. Un dessin d'une face de la boîte de cuir qui le renfermait a été publié par Petrie (*Ecclesiastical architecture of Ireland,* 2e édition, p. 332).

A la même époque appartient le Livre de Dimma, évangéliaire aujourd'hui coté A. 4. 23, et qu'à Dublin on attribue au VIIe siècle, mais qui ne paraît guère antérieur au IXe. O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* p. 652) a publié un quatrain irlandais mis à la fin de ce livre par Dimma mac Nathi, le scribe auquel la transcription de ce précieux volume est due et par le nom duquel on le désigne; un fac-similé de ce quatrain se trouve dans la planche IV, fig. K, du même ouvrage d'O'Curry. M. Gilbert, dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part I, pl. XVIII, XIX, a reproduit quatre autres pages de ce manuscrit. Au sujet du même document, on peut consulter aussi Westwood, *Palaeographia sacra pictoria,* pl. XIX, fig. 7, et ses *Facsimiles of miniatures,* p. 83.

Le Livre des hymnes, coté E. 4. 2, est un manuscrit de trente-quatre feuillets qui paraît dater de la fin du XIe siècle; il a été l'objet de nombreux travaux. Todd avait commencé, en 1855, à en pu-

blier une édition dont la seconde livraison a paru en 1869, et que la mort l'a empêché de terminer. M. Wh. Stokes a inséré la partie irlandaise de ce précieux recueil dans ses *Goidelica* (2e édition, p. 61-71, 121-175). Dans sa 1re édition, p. 64-93, il en avait donné seulement les principaux morceaux, exemple suivi par M. Windisch, *Irische Texte.* O'Curry, dans ses *Lectures on the manuscript materials,* pl. VI, fig. Q, a donné un fac-similé qui comprend deux lignes du folio 16 recto. Chez Gilbert (*Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. XXXII-XXXVI) on trouve reproduites en photo-gravure les trois pages folio 15 recto et verso et folio 16 recto, plus diverses lettres initiales coloriées. Les trois pages dont il s'agit contiennent l'hymne de Fiacc en l'honneur de saint Patrice, un des plus anciens monuments qui concernent le célèbre apôtre de l'Irlande. On peut aussi consulter sur ce manuscrit Westwood, *Palaeographia sacra pictoria,* pl. XIX, fig. 2.

Le Livre de Leinster, coté H. 2. 18, a quatre cent dix pages, ou deux cent cinq feuillets. Il a perdu sa reliure. L'ordre des feuillets conservés au Collège de la Trinité n'est pas très bien établi, et onze autres feuillets appartiennent aux Franciscains. Si on suit l'ordre qu'a adopté M. Brian O'Looney pour l'exécution du fac-similé publié par l'Académie, et dont M. Atkinson a terminé l'édition, on pourra dire que de la page 1 à la page 376 le manuscrit paraît dater du milieu du xiie siècle; et que les dernières pages, de 377 à 410, ne sont pas antérieures au xvie siècle. Sur les trois cent soixante-seize pages qui remontent au xiie siècle, il y en a vingt-deux qui appartiennent aux Franciscains de Dublin et qui sont conservées dans leur bibliothèque, ce sont les dernières, celles qui sont cotées 355-376. Après le *Leabhar na hUidhre,* le Livre de Leinster est le monument le plus important de la littérature irlandaise que nous possédions. La reproduction en fac-similé lithographique qu'a fait faire l'Académie d'Irlande, la savante introduction et l'analyse développée que M. Atkinson a mises en tête de ce fac-similé m'autorisent à ne pas donner plus de détails sur ce document si curieux. Je me bornerai à signaler à ceux qui désireraient apprécier la valeur paléographique de ce manuscrit les fac-similés en héliogravure qui en ont été publiés. L'un est en tête de l'édition précitée, donnée par l'Académie d'Irlande et dont le titre est *The book of Leinster, sometime called The book of Glendalough. . .*; Dublin, Royal irish Academy house, 19, Dawson street, 1880. On trouvera

les autres chez Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part II, 1878, pl. LIII, LIV et LV.

C'est à la seconde moitié du XIIe siècle que nous devons, paraît-il, faire remonter l'écriture des documents en langue irlandaise inscrits sur les folios 6 verso, 7 recto et 27 recto du célèbre manuscrit connu sous le nom de Livre de Kells. Ces documents sont des copies de chartes au nombre de six. Elles ont été reproduites en photogravure par M. Gilbert (*Facsimiles of national manuscripts,* part II, pl. LIX, LX, LXI). Deux de ces pièces, la première et la troisième, émanent de Maelsechnaill mac Conchonbair, roi de Tara, mort en 1087 suivant la chronologie des Quatre Maîtres; un des témoins de la seconde est Domnall mac Flainn, aussi roi de Tara, que la même chronologie fait mourir en 1094; enfin l'avant-dernière constate une donation faite : 1° par Muirchertach O'Lochlainn, roi suprême du Nord de l'Irlande, dont les Quatre Maîtres placent la mort en 1166; 2° par Diarmait O'Maelsechlainn, roi de Tara, tué, d'après, les mêmes auteurs, en 1169. L'écriture de ces six documents paraît postérieure de peu de chose à la dernière de ces dates. Le Livre de Kells lui-même nous semble avoir été écrit au IXe siècle, au commencement duquel fut fondé le monastère auquel il a appartenu. C'est l'opinion des paléographes français les plus compétents. Ce manuscrit est un évangéliaire latin célèbre par ses peintures et qui a été, pour cette raison, l'objet de nombreuses publications.

Le Collège de la Trinité n'a pas de manuscrits irlandais du XIIIe siècle; il en possède trois du XIVe. Le principal est connu sous le nom de « Livre jaune de Lecan ». Le manuscrit qui a autrefois porté ce nom a été dépecé, et la plus grande partie de ses fragments paraît se retrouver dans le recueil aujourd'hui coté H. 2. 16, dans lequel sont reliés pêle-mêle des fragments d'autres manuscrits un peu postérieurs. L'ensemble du manuscrit H. 2. 16 a été souvent désigné par le nom de « Livre jaune de Lecan », sans distinction entre la provenance de ses différentes parties; c'est, par conséquent, inexact. Le manuscrit H. 2. 16 a neuf cent cinquante-huit colonnes; on en verra une description chez O'Curry, *Lectures on the manuscript materials,* p. 190-192, avec deux fac-similés, pl. XI, fig. AA et BB, du même ouvrage. Chez Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. XXIV, on trouve une photogravure du plan de la salle du festin dans le palais des rois d'Ir-

lande, à Tara, plan compris dans le traité concernant cette salle, pages 243-247 de notre manuscrit. Un fac-similé moins bon du même plan avait déjà paru chez Petrie, *On the history and antiquities of Tara Hill,* pl. IX, en face de la page 207. Le manuscrit H. 2. 16 est un des plus précieux que nous possédions de la littérature de l'Irlande, à quelque point de vue qu'on la considère : épique, hagiographique, grammatical, médical, juridique. Au point de vue grammatical, nous pouvons citer la copie du Glossaire de Cormac que M. Wh. Stokes, dans son édition du texte et dans son édition de la traduction, désigne par la lettre B. Cette copie, qui occupe les colonnes 3 à 87, n'a pas fait partie du Livre jaune de Lecan, et paraît ne remonter qu'au XVIe siècle. Le manuscrit H. 2. 16 contient aussi une copie de la grammaire connue sous le nom d'*Eraicept nan éces.* Mais le plus grand nombre des morceaux qui le composent appartient à la littérature épique. C'est d'après ce manuscrit qu'en 1862 O'Curry a donné, dans le tome III de l'*Atlantis,* p. 398-417, son édition de l'« Exil des fils d'Usnech », qui a fourni à M. Windisch une partie des variantes de l'édition contenue dans les *Irische Texte,* p. 67-85. Dans le même ouvrage de M. Windisch, p. 311, se trouve un extrait de la rédaction du « Festin de Bricriu » contenu dans le même manuscrit. Mais la portion inédite du manuscrit H. 2. 16 est beaucoup plus considérable que la portion publiée.

Le manuscrit H. 2. 15 contient trois cent quatre-vingt-onze pages, dont les quatre-vingt-dix premières sont en parchemin; presque tout le reste du volume est en papier. Les quatre-vingt-dix premières pages remontent au XIVe siècle. Au bas de la page 36, se trouve une note datée de l'an 1350 de l'ère chrétienne, et dont l'auteur dit qu'il écrit sur le livre de son père. C'est probablement le plus ancien manuscrit de droit irlandais qui nous ait été conservé. Les éditeurs du tome Ier des *Ancient laws of Ireland* ont consacré à l'étude de ce manuscrit une partie de leur préface (p. XXXIII-XXXVI). Ils sont revenus sur ce sujet à la page XXXIV de la préface de leur tome II. En tête du même tome, ils ont inséré, pl. II, un fac-similé de la page 58 de ce manuscrit. Le texte imprimé correspondant à ce fac-similé commence à la page 390, ligne 6, du même tome et finit à la page 396, au milieu de la ligne 29. C'est un fragment de la portion du *Senchus Môr* qui traite des relations sociales, dont le mariage est la principale. Le titre irlandais de ce traité est *Cain*

lanamna. Un autre fac-similé a été publié par M. Gilbert (*Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. VIII). Le passage correspondant à la page reproduite par M. Gilbert commence, dans les *Ancient laws of Ireland,* à la page 328, ligne 21, du tome II, et finit à la page 338, au milieu de la ligne 20. C'est un fragment de la section du *Senchus Môr* qui traite de la vassalité servile. Le titre irlandais de ce traité est *Cain aigillne.* Mais l'édition a été donnée d'après un autre manuscrit. Pour être complet, nous citerons encore le fac-similé mis par O'Curry dans ses *Lectures on the manuscript materials,* pl. VIII, fig. V. C'est le commencement d'un traité de droit publié dans *Ancient laws of Ireland,* t. IV, p. 282-295. Dans le même tome, on trouve deux autres traités extraits de ce manuscrit : l'un concerne les mouches à miel (p. 162-203); l'autre les cours d'eau (p. 206-223).

On fait aussi remonter au XIVe siècle une partie du manuscrit H. 2. 17. C'est un recueil de fragments formant quatre cent quatre-vingt-onze pages, dont les quatre-vingt-deux premières sont en papier. Une partie de ce manuscrit n'est certainement pas antérieure au XVIe siècle; certaines portions datent du XVe; enfin d'autres parties peuvent dater du XIVe. Telle est une copie, malheureusement incomplète, de l'important morceau historique où l'on trouve racontées les guerres des Irlandais contre les envahisseurs scandinaves qui ont mis leur île à feu et à sang pendant le IXe et le Xe siècle. Le titre de ce traité est *Cogadh Gaedhel re Gallaibh.* On a de cet ouvrage un court fragment dans la partie ancienne du Livre de Leinster qui remonte au milieu du XIIe siècle. Le docteur Todd qui, en 1857, a publié le *Cogadh* dans la collection du Maître des rôles, a pris pour base de son travail le manuscrit H. 2. 17, en le complétant à l'aide d'un manuscrit du XVIIe siècle conservé à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles sous les n°s 2569, 2572. Il donne en tête de son volume le fac-similé d'une page du manuscrit H. 2. 17. Le texte imprimé qui correspond à cette page se trouve aux pages 62, lignes 2-10; 64, lignes 32-35; 66, lignes 1-18, de la savante édition due au docteur Todd. Ce manuscrit contient une foule d'autres documents : telle est la « Première bataille de Mag-Tured » qui appartient au cycle mythologique; O'Curry en a donné un résumé dans ses *Lectures on the manuscript materials,* p. 244-247.

Les manuscrits du XVe siècle paraissent être au nombre de quatre.

Deux sont médicaux : ils portent les cotes H. 3. 7 et H. 3. 14. Un autre a, comme texte de droit, une certaine notoriété; il est coté E. 3. 5, et contient le traité connu sous le nom de Livre d'Aicil, *Lebar Aicle.* O'Curry a publié la préface de ce traité dans ses *Lectures on the manuscript materials,* p. 511-512; il l'a traduite en anglais dans le même volume, p. 47-48. Le Livre d'Aicil a été publié en entier, avec une traduction anglaise, dans les *Ancient laws of Ireland,* t. III, p. 81-547; et avec une introduction qui, dans la préface du même volume, occupe les pages LXXVII-CLXIII. Le manuscrit E. 3. 5 a servi de base à cette édition. En tête du volume qui la contient se trouve un fac-similé d'une page du manuscrit. Le texte imprimé qui reproduit cette page du manuscrit commence à la ligne 10 de la page 278 et se termine à la dernière ligne de la page 286. Un autre fac-similé a été donné par O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* pl. XV, fig. MM). Il correspond aux quatre premières lignes et à une partie de la cinquième ligne du texte imprimé à la page 82 du tome III des *Ancient laws of Ireland.* Une courte notice sur le manuscrit se trouve dans l'appendice à la préface du même tome, p. CLXVI-CLXVII. Il est encore question du manuscrit E. 3. 5 dans le tome IV des *Ancient laws of Ireland.* Cet intéressant manuscrit est un de ceux dont on s'est servi pour établir le texte du traité de l'entrée en possession et du *com-aithces* « cojouissance de la terre indivise », qui occupent, dans ce tome, les pages 2-65 et 68-159.

Le manuscrit H. 2. 7, de cent quatre-vingt-neuf folios, contient, outre une collection de ces généalogies qui ont un si grand prix aux yeux des Irlandais, un certain nombre de légendes épiques irlandaises auxquelles sont mêlées des compositions d'autre origine: tels sont deux fragments de la « Prise de Troie », *Togail Troi;* un récit des guerres civiles des Romains; la traduction d'une partie de l'*Expugnatio hibernica* de Giraldus Cambrensis; la découverte de la sainte Croix par Hélène, etc. O'Curry a donné un fac-similé de ce manuscrit dans *Lectures on the manuscript materials,* pl. XIII, fig. HH, avec deux courtes descriptions, l'une page 658 du même volume, l'autre, moins exacte, page 193.

Six manuscrits peuvent être placés sur une ligne intermédiaire entre le XV[e] et le XVI[e] siècle, soit que leur âge ne puisse être autrement déterminé, soit qu'ils se composent de fragments d'âges différents.

Le manuscrit H. 1. 8, commencé au XVe siècle et fini au commencement du XVIIe, contient les Annales d'Ulster, compilées par Cathal mac Manus, qui mourut en 1498; et plusieurs continuations de ces annales, qui nous mènent jusqu'à l'année 1604. O'Curry (*Lectures on the manuscript materials*, p. 83-92) a donné une étude sur ce manuscrit; il y a joint deux fac-similés, l'un planche XV, fig. QQ, l'autre planche XVI, fig. RR. Ces fac-similés sont empruntés à la partie du manuscrit qui date du XVe siècle. Une page de la portion écrite au XVIe est reproduite en photogravure chez M. Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, part III, pl. LXXVII. Les Annales d'Ulster, du commencement, en 431, jusqu'à l'année 1131, ont été publiées par O'Conor, dans le tome IV de ses *Rerum hibernicarum scriptores*.

Le manuscrit H. 2. 13, qui est pour la plus grande partie médical (112 feuillets), a fourni à M. Wh. Stokes un curieux traité de la déclinaison latine, avec gloses irlandaises, qui commence à la page 70 ou au folio 35 verso et occupe six pages. M. Wh. Stokes l'a publié sous le titre d'*Irish glosses*, aux frais de l'Irish archæological and celtic Society, en 1860. M. Gilbert a donné la photogravure d'une page de ce document dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, part III, pl. LIX. Le texte imprimé correspondant à cette planche dans l'édition de M. Stokes commence à la page 28, col. 1, ligne 4, et se termine à la page 33, col. 1, ligne 1.

Le manuscrit H. 3. 15 est médical, comme la plus forte part du précédent.

H. 2. 12 est un recueil de fragments de diverses provenances; une grande partie sont médicaux, d'autres grammaticaux, d'autres enfin littéraires, soit qu'ils se rapportent à la littérature religieuse, comme un récit de l'invention de la sainte Croix, soit qu'ils rentrent dans la littérature épique, comme le combat de Ferdiad et de Cûchulainn.

H. 4. 22 a été composé de débris. M. O'Looney y a trouvé une copie de la pièce intitulée « Maladie de Cûchulainn », *Serglige Conculainn*, et M. Windisch en a publié les variantes dans ses *Irische Texte*, p. 325-330. Une courte description de ce manuscrit a été donnée par O'Curry, *Lectures on the manuscript materials*, p. 194-195. Ce savant y signale une copie du « Festin de Bricriu », *Fled*

Bricrend (*Lectures*, p. 194); la légende de la bataille de Tailtiu (*Ibid.*, p. 448 et 586). Il en donne des extraits aux pages 462, 495 et 504 de l'ouvrage précité.

Le plus important des manuscrits que nous classons dans la période intermédiaire entre le xve et le xvie siècle est celui qui est coté H. 3. 17. Il a deux cent dix-neuf feuillets et huit cent soixante-quatorze colonnes; il présente un égal intérêt par les textes de droit et par les textes littéraires qu'il renferme. O'Curry en donne une description dans ses *Lectures on the manuscript materials*, p. 193-194. Dans cette description, il attribue ce manuscrit au xvie siècle. Plus bas, il a imprimé un extrait de la page 765, dont il date l'écriture de l'année 1460 environ (p. 507-508); et cette date paraît confirmée par le fac-similé qu'il a publié des premières lignes de ce passage, pl. XVIII, fig. VV. Les auteurs des tomes I et II des *Ancient laws of Ireland*, qui ont décrit ce volume dans la préface du tome Ier, p. xxxi-xxxii, et dans la préface du tome II, p. xxxiv, disent qu'il est composé de fragments écrits à des temps divers, probablement au xive, au xve et au xvie siècle. Ils ont donné un fac-similé, qui est le troisième de leur tome II et qui reproduit les colonnes 218 et 219 de ce manuscrit. Ce fac-similé appartient au traité si connu qui porte le nom de *Senchus Môr* et à la partie de ce traité intitulée *Cain aigillne* ou « Droit de vassalité servile ». Le texte imprimé correspondant se trouve aux pages 282-286 du tome II des *Ancient laws of Ireland*. A la page 282, il commence à la ligne 7; à la page 286, il finit avec le sixième mot de la ligne 15. Un autre fac-similé se trouve chez Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, part III, pl. LVIII. La page reproduite dans cette planche contient le commencement du « Traité de la vassalité servile » ou *Cain aigillne* dont nous venons de parler. Le texte imprimé correspondant, *Ancient laws of Ireland*, t. II, renferme les pages 222, 224, et les neuf premières lignes de la page 226. La partie littéraire de ce manuscrit comprend une copie du « Festin de Bricriu », *Fled Bicrend* (col. 683-710), dont M. Windisch a publié les variantes dans ses *Irische Texte*, p. 330-335; on y trouve aussi, col. 731-734, l'« Histoire des cimetières », *Senchas na relec*, que le *Leabhar na hUidhre* nous a conservée sous une forme plus ancienne. Nous y signalerons encore, col. 797-799, une rédaction de la liste des histoires ou *scél* que racontaient les *file*; cette liste, publiée par M. B. O'Loo-

ney, offre quelques variantes à celle que nous a conservée le Livre de Leinster.

Des manuscrits qui appartiennent à la fois au XVe et au XVIe siècle, ou qui, par les caractères de leur écriture, pourraient être placés à la fois dans l'une et l'autre de ces deux périodes, nous passons à ceux du XVIe siècle. Ils sont au nombre de sept, dont trois exclusivement médicaux et cotés H. 1. 9, H. 3. 2, H. 3. 4. Le manuscrit H. 2. 8, outre de la médecine, contient un traité d'astronomie et un traité de philosophie. Dans le manuscrit H. 1. 19, qui se compose de quatre-vingt-dix-neuf feuillets, se trouvent les Annales de Loch Cé, publiées par M. Hennessy dans la collection du Maître des rôles en deux volumes in-octavo, qui ont paru en 1871 sous ce titre : *The annals of Loch Cé from a. D. 1014 to a. D. 1590,* by William M. Hennessy. Un fac-similé du manuscrit H. 1. 19 se trouve en tête du tome I de cette édition.

Le manuscrit H. 3. 3, de trente-six feuillets, est une copie de ce traité fantastique de géographie irlandaise qui porte le titre de *Dinnsenchus,* et dont nous avons plusieurs fois parlé.

Des manuscrits du XVIe siècle conservés au Collège de la Trinité de Dublin, le plus important est celui qui est coté H. 3. 18. Il est d'abord considérable comme épaisseur, car il a huit cent soixante-sept pages, dont six cent quatre-vingt-treize en parchemin, plus trois feuillets non paginés. Son contenu est des plus variés : droit, grammaire, poésie, astrologie, littérature religieuse, littérature profane. Jusqu'à présent il a été surtout utilisé au point de vue du droit. La préface du tome I des *Ancient laws of Ireland* s'y réfère à la page XXXIII; celle du tome II aux pages XXXIII et XXXIV. Il a fourni des variantes à la partie du *Senchus Môr* publiée dans le tome I, et il a servi de base aux éditeurs pour l'établissement du texte de la dernière partie du traité de la saisie, qui forme les pages 1-131 du tome II. Les éditeurs du tome IV en ont aussi fait usage : c'est notamment de ce manuscrit qu'ils ont tiré le *Crith gablach* ou traité de la hiérarchie sociale irlandaise (p. 298-341). Nous signalerons aussi dans ce manuscrit un traité de l'*ogam* (p. 26-35), et des glossaires. Parmi les morceaux qui concernent la littérature épique, nous citerons le *Tochmarc Étaine,* ou « Demande en mariage d'Etain » (p. 528-533), que M. Windisch a publié d'après d'autres manuscrits (*Irische Texte,* p. 117-133); « l'Histoire du cochon de Mac Dâthô », *Scél mucci Meic Dâthô,*

(p. 743-748), qui a fourni des variantes au même auteur (*Irische Texte* (p. 93, 96-108). O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* pl. XVI, fig. UU) a donné de ce manuscrit un fac-similé de trois lignes qui appartiennent à la page 47; c'est le commencement de la légende de Bailé Binnberlach mac Buain, dont on trouve dans le même livre, 1° un résumé (p. 464-467), 2° le texte irlandais accompagné d'une traduction anglaise (p. 472-475).

Les manuscrits du XVIIe siècle sont au nombre de cinq. Le plus important paraît être celui qui est coté H. 1. 18; il contient la principale copie qui nous reste de la chronique dite *Chronicum Scotorum,* qui semble remonter au XIIe siècle et dont M. W. M. Hennessy a donné une savante édition dans la collection du Maître des rôles, en 1866. Cette édition comprend un fac-similé d'une page de ce manuscrit.

Enfin le Collège de la Trinité de Dublin possède au moins treize manuscrits du XVIIIe siècle antérieurs à l'année 1750.

En résumé, le Collège de la Trinité de Dublin a dans sa bibliothèque, en fait de manuscrits en langue irlandaise :

1° IXe siècle, quatre pages du Livre d'Armagh et un quatrain sur une page du Livre de Dimma : nous compterons deux manuscrits;
2° XIe siècle, une partie du Livre des hymnes : un manuscrit;
3° XIIe siècle, le Livre de Leinster et les chartes irlandaises copiées dans le Livre de Kells : deux manuscrits;
4° XIVe siècle, trois manuscrits;
5° XVe siècle, quatre manuscrits;
6° XVe et XVIe siècle, six manuscrits;
7° XVIe siècle, sept manuscrits;
8° XVIIe siècle, cinq manuscrits;
9° Première moitié du XVIIIe siècle, quatorze manuscrits;
10° Seconde moitié du XVIIIe siècle, huit manuscrits;
11° Partie indéterminée de ce siècle, quatre manuscrits.

Cela forme un total de cinquante-six manuscrits, dont vingt-cinq antérieurs au XVIIe siècle et trente et un du XVIIe et du XVIIIe siècle. Le catalogue publié par M. Gilbert dans *Fourth report of the Royal Commission on historical manuscripts,* Londres, 1874, p. 588-598, signale au Collège de la Trinité de Dublin six autres manuscrits en langue irlandaise : dans l'armoire B, un bréviaire

romain, en parchemin, qui autrefois appartint à Armagh, et qui contient des notes en irlandais relatives aux propriétés de l'évêché ou du chapitre (*Fourth report*, p. 590, col. 1); dans l'armoire D, un recueil de pièces irlandaises par Tadg O'Higgin, Gillabrigid O'Heosa et Tuileagna O'Mulconry [papier] (*Fourth report*, p. 595, col. 2); dans l'armoire E, traité de grammaire en irlandais, intitulé *Ureacact*, et traité de médecine en irlandais, dans le même manuscrit [parchemin] (*Fourth report*, p. 596, col. 2); discours religieux en irlandais [parchemin]; traité de médecine en irlandais [parchemin]; traités de médecine en irlandais [papier] (*Fourth report*, p. 597, col. 2). N'ayant pas vu ces manuscrits, je ne puis avoir d'opinion sur leur date, au sujet de laquelle le catalogue ne donne aucune indication. Cependant il est vraisemblable que, parmi ces six manuscrits, les quatre qui sont écrits sur parchemin remontent au delà du XVIIe siècle. C'est au XVIIe siècle qu'appartient une copie de l'histoire d'Irlande de Keating, cotée H. 5. 26 et mentionnée par O'Donovan (*Annals of the kingdom of Ireland by the Four Masters*, 1851, t. I, p. XXXII-XXXIII). Ainsi nous pouvons signaler au Collège de la Trinité de Dublin soixante-trois manuscrits en langue irlandaise, sur les cent quarante dont parle O'Curry, et dire que, parmi ces soixante-trois manuscrits, vingt-neuf paraissent antérieurs au XVIIe siècle.

CHAPITRE VII.

MANUSCRITS DES FRANCISCAINS DE DUBLIN.

Les guerres du XVIIe siècle, qui ont couvert l'Irlande de ruines, ont coupé le fil de traditions érudites dont l'origine remontait jusqu'aux temps antérieurs au christianisme. Parmi les derniers représentants de cette science se trouvaient deux Franciscains, dont l'un resta toujours frère lai, et qui écrivit ses ouvrages en irlandais : ce fut Michel O'Clery, principal auteur des « Annales des Quatre Maîtres », composées de 1632 à 1636 et pour lesquelles il eut trois collaborateurs séculiers. C'est la chronique d'Irlande la plus complète que nous ayons, l'édition qu'en a donnée O'Donovan en 1851 forme, avec la traduction anglaise et les notes, six volumes in-quarto, non compris l'index. On doit aussi à Michel O'Clery un glossaire des mots irlandais qui de son temps étaient tombés en désuétude : ce glossaire a paru à Louvain en 1643; une nouvelle édi-

tion, avec traduction anglaise, en a été donnée par M. Arthur W. K. Miller, dans les tomes IV et V de la *Revue celtique*. Deux autres ouvrages d'O'Clery sont restés inédits, ce sont des arrangements des traités plus anciens intitulés « Suite des règnes », *Reim rioghraidhe*, et « Livre des conquêtes », *Leabar gabala*. Écrits l'un en 1630, l'autre en 1631, ils sont les essais par lesquels il s'est préparé à la composition des vastes « Annales » qui ont assuré l'immortalité de son nom. Tandis que Michel O'Clery, resté toute sa vie simple laïque quoique religieux, se consacrait à l'étude de l'histoire profane et écrivait en irlandais, Colgan, son confrère, prêtre et professeur de théologie, écrivait en latin et s'occupait de vies de saints. Il a publié en 1645 le premier volume des *Acta sanctorum veteris et majoris Scotiæ seu Hiberniæ, sanctorum insulæ*, in-folio, comprenant, dans l'ordre du calendrier, les vies des saints dont la fête se célèbre en janvier, février et mars. La suite n'a point paru. En 1647, Colgan a mis au jour un autre volume in-folio, *Trias thaumaturga*, le recueil le plus complet que nous ayons des vies de saint Patrice, saint Columba et sainte Brigite. C'est à Louvain que ces deux ouvrages ont été imprimés; les Franciscains y avaient, sous le vocable de saint Antoine de Padoue, un monastère, où, principalement par les soins de Michel O'Clery, une bibliothèque de manuscrits irlandais, tant en langue irlandaise qu'en latin, avait été organisée. Cette bibliothèque avait été mise à la disposition de Colgan et se trouvait dans sa chambre, au monastère des Franciscains de Louvain, quand il mourut, le 16 janvier 1658[1]. On en a encore le catalogue dressé peu de temps après. M. Gilbert l'a publié il y a quelques années[2].

On suppose que ces manuscrits sont restés au monastère des Franciscains de Louvain jusqu'à la conquête qui a été une des conséquences de la Révolution française. Alors, par des causes qui nous sont inconnues, cette bibliothèque se divisa en deux parties, dont l'une fut déposée dans la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, l'autre au monastère de Saint-Isidore de Rome, qui, comme le monastère de Saint-Antoine-de-Padoue de Louvain, appartenait aux Franciscains irlandais. Un catalogue des manu-

[1] Son acte de décès a été publié par M. Gilbert (*Fourth report of the Royal Commission on historical manuscripts*, p. 600, col. 2).

[2] *Fourth report*, de la première colonne de la page 611 à la seconde colonne de la page 612.

scrits irlandais conservés à Saint-Isidore de Rome a été dressé par O'Curry en 1843, à l'aide de notes recueillies sur place l'année précédente par le docteur Lyons; et il a été immédiatement publié par John O'Donovan dans son ouvrage intitulé *Ancient and modern Rome,* t. III, p. 977. Depuis, et à une date toute récente, les manuscrits irlandais de Saint-Isidore de Rome ont été transportés au monastère des Franciscains de Dublin, connu sous le nom d'Adam and Eve's Church et situé Merchant's quay. En 1873, M. Gilbert a rédigé de ces monuments un catalogue qui a paru l'année suivante dans le volume intitulé *Fourth report of the Royal Commission on historical manuscripts,* p. 601-612. Il comprend quarante numéros. Mais, parmi ces numéros, quatorze correspondent à des documents latins, un à un recueil latin et anglais, un enfin à une pièce française. Restent vingt-quatre numéros, qui renvoient à des manuscrits irlandais. Encore peut-on les réduire à vingt-deux, parce que les n^os^ X, XI, XII désignent trois fragments d'un même livre, qui est « l'Histoire de la prise de Troie ». Je ne me suis pas contenté de ce catalogue, et je me suis rendu au couvent des Franciscains, où j'ai été introduit par le révérend C. Mehan, savant prêtre catholique, auquel j'avais été présenté par M. W. Hennessy, l'éditeur du *Chronicum Scotorum* et des *Annals of Loch Cé.* J'ai été accueilli avec la courtoisie la plus parfaite, mais les règlements du monastère ont rendu très difficile le travail de vérification auquel je voulais me livrer. Les manuscrits venus de Saint-Isidore de Rome sont enfermés dans un coffre-fort dont le père gardien ne confie la clef à personne, et le père gardien n'est ordinairement visible que pendant quelques minutes tous les jours, de une heure à une heure un quart environ. Dans ces conditions, il est aisé d'obtenir la communication d'un manuscrit qui sort du coffre-fort; on le lit sous la surveillance incessante d'un religieux moins occupé que le père gardien, et qui peut tous les jours, avec autant de dévouement que d'ennui, consacrer quelques heures à la garde du précieux manuscrit. L'intervalle d'une heure à quatre était celui qui m'avait été fixé. Mais sous l'empire de cette réglementation, il n'était pas aisé d'étudier la collection dans son ensemble. Les manuscrits ne sont point numérotés; il sont déposés dans le coffre-fort sans aucun ordre, mêlés même à des imprimés de valeur médiocre. L'offre que j'ai faite de leur donner les cotes du catalogue de M. Gilbert et de les dis-

poser dans l'ordre de ces cotes, a été rejetée. Mon travail est resté, par conséquent, incomplet.

Un des plus anciens manuscrits que possèdent les Franciscains est précisément un de ceux que je n'ai pas eu le talent de retrouver. M. Gilbert lui donne le n° II. C'est, dit-il, un fragment d'un ancien psautier latin en caractères irlandais, sur parchemin, 6 feuillets in-f°, copie incomplète du psaume qui commence par les mots *Beati immaculati in via*, grandes capitales ornées et gloses, dont quelques-unes en irlandais. Il ajoute qu'on attribue ce manuscrit à saint Camin, abbé d'Inis Celtra, qui vivait en 650; et il termine par la reproduction de passages extraits des écrits d'Ussher, de Ware et de Colgan d'où il résulte que telle était l'opinion de ces trois écrivains (*Fourth report of the Royal Commission on historical manuscripts*, 1874, p. 601, col. 1). Etant donnée la tendance générale chez les savants des Îles-Britanniques à exagérer l'antiquité des manuscrits irlandais, on peut, je crois, considérer comme probable que ce fragment de manuscrit est beaucoup moins ancien que ne l'ont pensé Ussher, Ware et Colgan. Ce doit être le psautier glosé de Saint-Isidore que Westwood attribue au XIe ou au XIIe siècle (*Facsimiles of miniatures and ornaments of anglo-irish manuscripts*, 1868, p. 88).

On peut dater à peu près du même temps, c'est-à-dire de la fin du XIe siècle, le manuscrit du *Liber hymnorum* que possèdent les Franciscains. Ce manuscrit se compose de vingt-trois folios ou quarante-six pages. Il est moins complet que celui du Collège de la Trinité coté E. 4. 2; ainsi on n'y trouve pas l'hymne de saint Patrice, publiée, traduite et commentée par M. Wh. Stokes (*Goidelica*, 1re édition, p. 64-71, et 2e édition, p. 149-156). L'éloge de saint Columba, ou *Amra Coluimb Chilli*, édité par M. Wh. Stokes (*Goidelica*, 2e édition, p. 156-173), et la prière d'Adamnan (*ibid.*, p. 173-174) y manquent également; par compensation, l'hymne *Audite omnes* y a une préface qu'on ne trouve pas dans le *Liber hymnorum* du Collège de la Trinité; enfin sur la première page se trouvent deux pièces, chacune de treize lignes, et de deux mains différentes, également difficiles à lire, qui n'ont pas été non plus transcrites dans le manuscrit du Collège de la Trinité. J'ai fait de la portion irlandaise de ce manuscrit une collation rapide avec l'édition que M. Wh. Stokes a donnée de la partie correspondante du manuscrit de Trinity College, E. 4. 2. Il résulte de là que le

manuscrit des Franciscains offre, dans le texte des préfaces et des gloses, des différences considérables et qui présentent beaucoup d'intérêt. J'avais préparé, avec intention de la publier, une concordance des deux manuscrits; mais les notes que j'ai recueillies n'ont plus d'utilité depuis que M. Zimmer a inséré un travail identique, et même sur certains points plus détaillé, dans ses *Keltische Studien*, p. 13-15. Je ne dis rien des variantes que le manuscrit des Franciscains offre pour le texte des hymnes, puisque M. Windisch en a publié un choix dans ses *Irische Texte*, p. 321-324.

Au milieu du XIIe siècle appartient un fragment du Livre de Leinster qui a été inséré dans le fac-similé dont la publication a eu lieu aux frais de l'Académie. Il se compose de onze feuillets, qui forment les pages 355 à 376 du fac-similé : c'est le martyrologe de Tallacht. On peut consulter sur ce document Robert Atkinson (*The book of Leinster*, introduction, p. 9-13).

Sept manuscrits sont d'une écriture qu'on peut mettre au XVe ou au XVIe siècle. Deux appartiennent à la littérature ecclésiastique : 1° une vie de Jésus-Christ, cotée V par M. Gilbert; 2° un martyrologe attribué à Cathald Maguire, auteur du XVe siècle; M. Gilbert l'a coté VII. Nous citerons ensuite : 3° deux feuillets en parchemin de la grammaire irlandaise intitulée *Auraicept nan eigeas;* ils ne sont pas mentionnés dans le catalogue de M. Gilbert; 4° un manuscrit de vingt-deux feuillets intitulé *Acta Caroli Magni.* Les huit premiers feuillets sont occupés par des récits relatifs à Charlemagne, le reste est consacré à des vies de saints; c'est le n° IX de M. Gilbert; 5° cinq cahiers non reliés, dont le premier porte en écriture plus récente le titre *Sdair na Traoi,* « Histoire de Troie » : ce sont les n^{os} X, XI et XII de M. Gilbert. Viennent ensuite deux manuscrits qui appartiennent à la littérature épique irlandaise : 6° *Cath Muighe Leamhna,* « Bataille de Magh-Leamhna », 14 feuillets, n° VI de M. Gilbert, manuscrit plus ancien que celui d'après lequel O'Curry a donné son édition de cette pièce en 1855; 7° *Agallamh na seneorach,* « Dialogue des vieillards, » 81 pages numérotées, dont les quatre premières manquent; c'est un des manuscrits les plus importants de ce morceau, dans lequel on reconnaît un des textes fondamentaux du cycle ossianique.

Au XVIe siècle appartient un exemplaire de la vie de saint Columba, composé pour Magnus O'Donnel, dont il y a un autre exemplaire à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, sous la cote

Rawlinson B. 514. Le manuscrit des Franciscains a été coté VIII par M. Gilbert.

Dans cette collection, les manuscrits irlandais du XVIIe siècle sont au nombre de onze. M. Gilbert en donne le catalogue. Nous ne dirons rien de ceux qu'il a cotés: XXI et XXXI, recueils de généalogies; XXVIII, Vie de Jésus-Christ; XXXII, Vie de saint Columba; XXVI, copie incomplète du Glossaire de Cormac; XXXVI, pièces diverses réunies dans un portefeuille. Nous nous bornerons à signaler ici ce qui a un intérêt au point de vue de la littérature profane irlandaise : un manuscrit de la première partie des « Annales des Quatre Maîtres », qui se termine en 1160, n° XVIII de M. Gilbert; deux manuscrits de l'*Histoire d'Irlande* de Keating, l'un que l'on croit être l'original, l'autre daté de 1636; M. Gilbert les a cotés l'un XIX, l'autre XX. Un manuscrit de cent trente-neuf folios, intitulé *Bellum civile*, contient une traduction ou un arrangement des Commentaires de César; le titre de *Bellum civile* ne s'applique qu'à une partie de ce manuscrit; ainsi sur le folio 3 verso on lit *Sloiccad Cesar an inis Bretan*, « Expédition de César dans l'île des Bretons ». Ce manuscrit est, je crois, celui que M. Gilbert a coté XXVII. Nous terminerons par le manuscrit auquel M. Gilbert a donné le n° XXX. Il a deux cent vingt-neuf feuillets; c'est un recueil de pièces qui appartiennent à la littérature épique; ainsi au folio 5 recto commence la pièce intitulée *Bruisleach Mhuighe Muirtemne*, « Défaite de la plaine de Muirtemné »; au folio 83 recto se trouve le titre *Comrag Firdiadh acus Concculaind*, « Combat de Ferdiad et de Cûchulainn ».

En résumé, les Franciscains de Dublin possèdent :

1° Un manuscrit latin avec gloses irlandaises, probablement du XIe ou du XIIe siècle;

2° Un manuscrit, partie irlandais, partie latin, écrit vers la fin du XIe siècle, *Livre des hymnes;*

3° Un manuscrit irlandais du milieu du XIIe siècle, *Martyrologe de Tallacht;*

4° Sept manuscrits irlandais du XVe ou du XVIe siècle;

5° Un manuscrit irlandais du XVIe siècle;

6° Onze manuscrits irlandais du XVIIe siècle.

En tout vingt deux manuscrits, dont onze antérieurs au XVIIe siècle.

CHAPITRE VIII.

BIBLIOTHÈQUE DE LORD ASHBURNHAM.

La partie irlandaise des manuscrits si précieux et si nombreux conservés dans la célèbre *library* de lord Ashburnham provient principalement de la collection Stowe.

Les manuscrits irlandais de la collection Stowe ont été décrits par Charles O'Conor dans deux volumes, dont le premier est intitulé *Bibliotheca ms. Stowensis. A descriptive Catalogue of the manuscripts in the Stowe library*, vol. I; Buckingham, 1818, in-4°. Le titre du second est : *Appendix to vol. I of the Catalogue of manuscripts in Stowe library;* 1819, in-4°. Les volumes irlandais dont il est question dans le travail d'O'Conor se retrouvent, augmentés de cinq autres, dans un volume dont le titre est ainsi conçu : *Catalogue of the important collection of manuscripts from Stowe which will be sold by auction by Messrs. S. Leigh Sotheby and Co., auctioneers of litterary property and works illustrative of the fine arts, at their house, 3, Wellington street strand, on monday 11th of june 1849 and seven following days (sunday excepted), at one o'clock precisely each day*[1]. Les manuscrits Stowe appartenaient au duc de Buckingham à la date de la publication d'O'Conor. La vente de 1849 les a fait passer en bloc dans la bibliothèque de lord Ashburnham. Ne les ayant point vus, je me contenterai de résumer le plus brièvement possible les indications fournies par la description que nous devons à O'Conor, en les complétant par le catalogue de vente de 1849 pour les manuscrits dont cet érudit n'a pas parlé, et qui probablement sont venus s'adjoindre à la collection Stowe postérieurement à la rédaction des deux volumes que le savant irlandais a publiés en 1818 et en 1819.

Le plus ancien des manuscrits dont il s'agit est un livre liturgique écrit pour l'usage d'une église d'Irlande. On suppose que cette église est celle que saint Ruadan avait fondée au VIe siècle à Lorrha (en vieil irlandais Lothra). Ce livre est surtout célèbre par sa couverture fort ornée et munie d'inscriptions où se lisent les noms de personnages historiques; elle remonte pour une partie au

[1] C'est à l'affectueuse obligeance de M. Paul Meyer que je dois la connaissance du catalogue de 1849.

XIe siècle, et pour l'autre au XIVe. Une étude sur cette couverture occupe les trente-neuf premières pages de l'*Appendix* précité d'O'Conor. Cette étude devrait être accompagnée de quatre planches, qui manquent à mon exemplaire et à celui de l'Institut de France, mais qui se trouvent à la fin du tome II des *Rerum hibernicarum scriptores* appartenant à l'Institut. Près de quatre pages sont consacrées à cette couverture par Georges Petrie et Margaret Stokes, *Christian inscriptions in the irish language*, p. 94-97, avec une figure intercalée dans le texte à la page 95 et deux planches qui portent les n°s XLIII et XLIV. Enfin on peut consulter, sur cette œuvre de l'art irlandais au moyen âge, Westwood, *Facsimiles*, pl. XXXI, fig. 9 et p. 149. Au lieu de l'appeler couverture, il serait peut-être plus exact de l'appeler boîte : le mot irlandais est *cumdach*.

Le manuscrit lui-même n'est pas moins intéressant. L'étude la plus récente dont il ait été l'objet est due à M. Whitley Stokes. C'est une brochure de vingt-deux pages, tirée à cinquante exemplaires, et qui a paru à Calcutta en 1881. Son titre est : *The irish passages in the Stowe missal, with some notes on the Orleans glosses*. On peut y joindre la photographie que le révérend F. E. Warren a fait exécuter en 1880 de sept pages du manuscrit.

On distingue dans ce manuscrit quatre parties. La première comprend l'Évangile de saint Jean. Une des photographies contient la dernière page de cette section; suivant M. Whitley Stokes, l'écriture date du VIIIe siècle[1]. Le missel vient ensuite; il paraît dater du XIe siècle; trois pages en sont reproduites dans les photographies de M. Warren. Ces deux premières parties sont en latin, sauf, à la fin de l'Évangile de saint Jean, 1° le nom irlandais du scribe, écrit en caractères ogamiques, *Sonid;* 2° dans le missel, quelques rubriques rédigées en irlandais, mais écrites en caractères latins de forme irlandaise, comme le reste. La troisième partie est un traité des cérémonies de la messe, composé en irlandais, et qui occupe quatre pages du manuscrit, c'est-à-dire le folio 64 verso, les deux faces du folio 65 et le recto du folio 66. M. Warren a réuni ces quatre pages sur deux planches photographiques. Enfin sur la dernière page (c'est-à-dire sur le verso du folio 66), reproduite dans la dernière des photographies de M. Warren, on a incomplè-

[1] Suivant M. Léopold Delisle, l'écriture n'est pas antérieure au IXe siècle. En effet, les mots sont habituellement distincts.

tement déchiffré le texte irlandais de deux incantations. M. Whitley Stokes croit que l'écriture de ces deux dernières parties pourrait bien n'être que du XIe ou du XIIe siècle. On y remarque une particularité paléographique intéressante, c'est que l'*h* interlinéaire, réduite à la moitié de ses traits dans le *Leabhar na hUidhre,* écrit vers 1100, dans le manuscrit harléien 1802 écrit en 1138, dans le Livre de Leinster écrit vers 1150, et dans les quatre manuscrits que cite M. Zimmer (*Glossæ hibernicæ,* p. LIX), est encore tout entière dans le manuscrit Stowe. De même que l'*h* interlinéaire, l'*r* conserve dans le texte irlandais du manuscrit Stowe une forme plus complète et plus solennelle que dans la plupart des manuscrits : elle est à peu près identique à celle de la majuscule latine, et, ce qui est à remarquer, la haste, descendant au-dessous de la ligne beaucoup moins bas que dans les manuscrits du XIIe siècle, tels que le *Harleian* 1802 et le *Livre de Leinster,* n'a pas la pointe aiguë qui termine son extrémité inférieure dans ces manuscrits. On retrouve dans le missel, qui est du XIe siècle, la même *r* que dans le texte irlandais du traité de la messe. Je pencherais à croire que le texte irlandais est de même date que le missel et que la partie la plus ancienne de la couverture, c'est-à-dire du XIe siècle.

La collection Stowe contient trois manuscrits que Ch. O'Conor attribue au XIIe siècle. L'un est une vie de saint Columba écrite en irlandais, avec gloses dans la même langue; c'est le n° XIII, p. 83-84 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis,* n° 878 du catalogue de vente de 1849. Le nombre des feuillets est de vingt-six. O'Conor attribue au même siècle deux manuscrits du « Livre des conquêtes », *Lebar gabala.* Le premier a quarante-deux folios; O'Conor lui a consacré les pages 22-48 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis,* et lui a donné le n° I; ce manuscrit porte le n° 993 dans le catalogue de vente de 1849. Le second manuscrit du *Livre des conquêtes,* daté du XIIe siècle par O'Conor, est fort incomplet et n'a plus que dix-huit pages; c'est le n° II de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis,* il y est décrit à la page 48; il porte le n° 994 dans le catalogue de vente de 1849.

O'Conor attribue au XIIIe siècle trois manuscrits. Deux d'entre eux contiennent le *Dinn-senchus,* ou traité de géographie étymologique et légendaire dont nous avons déjà signalé plusieurs manuscrits, un notamment bien connu, car c'est le *Livre de Leinster,*

écrit, comme nous l'avons dit souvent, vers 1150. Des deux manuscrits du XIIIe siècle appartenant à la collection Stowe qui contiennent le *Dinn-senchus*, le principal porte le n° VIII, et O'Conor lui a consacré les pages 61-73 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis*. C'est le n° 989 du catalogue de vente de 1849. Il a cent quatre-vingts pages. Dans ce manuscrit, comme dans le Livre de Ballymote, dont nous avons parlé dans le chapitre consacré à l'Académie royale d'Irlande, le titre du *Dinn-senchus* attribue la paternité de cette œuvre, aussi curieuse qu'étrange, à Amargin, fils d'Amalgaid, *file* du roi Diarmait, fils de Cerball. La mort de Diarmait, fils de Cerball, a eu lieu en 565, suivant les Annales de Tigernach, chez le même O'Conor, *Rerum hibernicarum scriptores*, t. II, p. 149. Le second manuscrit du *Dinn-senchus* attribué au XIIIe siècle par O'Conor est malheureusement très incomplet : il paraît n'avoir plus que sept folios. Il porte le n° V et il est étudié aux pages 55-58 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis;* c'est le n° 865 du catalogue de vente de 1849. Le troisième des manuscrits datés du XIIIe siècle par O'Conor est un recueil de mélanges qui a quatre-vingt-seize pages écrites, et qui dans la *Bibliotheca manuscripta Stowensis* porte le n° XIX et est décrit aux pages 110-112. Le catalogue de vente de 1849 lui donne le n° 872. Il commence par la vie de saint Cumian Fota, mort en 661, sur lequel on peut consulter les Quatre Maîtres, édition d'O'Donovan, 1851, t. I, p. 270-273. Viennent ensuite une liste des rois des Pictes; un traité de l'*Enechland* ou « Prix du visage », c'est-à-dire de l'indemnité due en cas d'injure; plusieurs morceaux appartenant à la littérature épique, entre autres le récit de la mort du roi légendaire Conchobar; un dictionnaire de mots irlandais tombés en désuétude, etc.

Cinq manuscrits attribués au XIVe siècle se trouvent dans la collection Stowe. L'un n'est pas mentionné dans la *Bibliotheca manuscripta Stowensis :* c'est le manuscrit connu sons le nom de *Leabhar hy-Maine*. Dans le catalogue de vente de 1849, p. 214, il est coté 888 par erreur pour 880, et ce catalogue renvoie, pour la description, aux *Transactions of the Hiberno-celtic Society,* vol. I, part I, p. CXXI. Quatre manuscrits datés du XIVe siècle sont décrits dans la *Bibliotheca manuscripta Stowensis :* 1° le n° XI, p. 79-82, qui contient un fragment du *Livre des conquêtes* et la vie de saint Cumian; il a dix-neuf feuillets; il porte le n° 991 dans le cata-

logue de vente de 1849; 2° le n° XII, p. 82-83, comprenant un dictionnaire et deux grammaires de la langue irlandaise. Les pages écrites sont au nombre de cent dix-neuf; le numéro dans le catalogue de 1849 est 876; 3° le n° XXVIII, p. 135-137; il traite d'astronomie et de médecine; il a vingt-trois pages écrites; dans le catalogue de vente de 1849, il porte le n° 864; 4° le n° XXXVII *bis*, p. 282-290, contenant treize folios ou vingt-six pages à deux colonnes, dont la première était la soixante-quatrième d'un manuscrit plus considérable. Il est inscrit sous le n° 995 dans le catalogue de 1849. Ce serait, suivant O'Conor, un exemplaire unique d'un précieux traité de droit. Ce traité de droit est le Livre d'Aicil, *Leabhar Aicle*, dont il y a d'autres manuscrits, puisque les éditeurs des *Ancient laws of Ireland*, qui n'ont pas eu accès à la collection Stowe, l'ont publié dans le troisième volume du précieux recueil juridique que nous leur devons, en se servant des bibliothèques de Dublin et du Musée Britannique, comme on le voit aux pages CLXVI-CLXVIII du volume des *Ancient laws of Ireland* dont nous venons de parler.

Trois manuscrits sur parchemin, dont O'Conor ne précise point la date, peuvent remonter au XVe ou au XVIe siècle. Le premier, comprenant douze feuillets du n° IV, *Bibliotheca manuscripta Stowensis*, p. 53-54, contient le traité de la succession des rois, *Reimh rioghraidhe*. Il se retrouve dans le catalogue de 1849 sous le n° 986. Le second est un autre exemplaire du *Reimh rioghraidhe*; il porte le n° VI et est décrit aux pages 58-61 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis*; c'est le n° 987 du catalogue de 1849. Le troisième porte le n° XXXVI *bis*, p. 280-282 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis*; c'est le n° 992 du catalogue de vente; il a quatre-vingt-onze feuillets et contient surtout une rédaction irlandaise des guerres de Jules César, et l'Histoire de Troie, également en irlandais; on y trouve aussi quelques pièces relatives à la littérature épique irlandaise.

Quatre manuscrits remontent au XVIe siècle. Un est médical; il est décrit dans la *Bibliotheca manuscripta Stowensis* sous le n° XXXVIII, p. 163; il a quatre-vingt-huit pages écrites; il est daté de 1535, et porte le n° 981 dans le catalogue de 1849. Nous citerons ensuite les cinquante premières pages du n° XX, p. 112 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis*, n° 873 du catalogue de 1849, contenant un dictionnaire et un fragment d'une grammaire;

le n° VII, p. 61 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis*, n° 875 du catalogue de 1849, contenant soixante-quatre pages de compositions religieuses, dont une vie de Jésus-Christ; le n° IX, p. 73-77 de la *Bibliotheca manuscripta Stowensis*, n° 877 du catalogue de 1849, qui contient des Annales de Connaught qui commencent en 1223 et finissent en 1562.

Les manuscrits irlandais de la collection Stowe antérieurs au XVIIe siècle se répartissent, par siècles, suivant les nombres que voici :

XIe siècle	1
XIIe siècle	3
XIIIe siècle	3
XIVe siècle	5
XVe siècle	3
XVIe siècle	4
TOTAL	19

Le XVIIe siècle est représenté par dix-neuf manuscrits, parmi lesquels on signale un exemplaire de la première partie des Annales des Quatre Maîtres, depuis l'an du monde 2242 jusqu'à l'an de Jésus-Christ 1171; c'est l'autographe d'O'Clery. Il y a treize manuscrits du XVIIIe siècle, dont sept antérieurs à 1750, et neuf manuscrits du XIXe siècle, ce qui forme un total de soixante.

Outre les manuscrits de la collection Stowe, il y a encore, à ma connaissance, dans la bibliothèque de lord Ashburnham, trois manuscrits irlandais. On en trouve les titres dans le volume intitulé *Catalogue of the manuscripts at Ashburnham-place. Appendix;* London. Printed by Charles Francis Hodgeson. Ce sont : 1° le *Chronicum Scotorum Cluanense;* 2° *Caithreim Thoirdhealbhaigh* ou « Histoire des guerres du Munster septentrional »; 3° *Tâin bô Cuailgne.* Ces manuscrits portent, dans ce catalogue, les cotes CCI, CCII et CCIII. On les date du XVIIIe siècle. En les ajoutant aux manuscrits de la collection Stowe, on trouve chez lord Ashburnham un total de soixante-trois manuscrits irlandais.

CHAPITRE IX.

MANUSCRITS IRLANDAIS CONSERVÉS DANS DIVERSES COLLECTIONS DES ÎLES-BRITANNIQUES.

Je dois à l'amicale obligeance de M. Léopold Delisle la connaissance de l'exemplaire, malheureusement fort incomplet, du catalogue imprimé des manuscrits de sir Thomas Phillips conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. J'ai remarqué dans ce catalogue l'indication de cinquante-six manuscrits irlandais. Un de ces manuscrits remonterait au XIe siècle, ce serait un exemplaire du *Felire* ou martyrologe d'Oengus, coté 10266. Deux manuscrits dateraient du XIIIe siècle, ce serait une chronique en deux volumes cotés 9194, 9195, et même le second de ces volumes remonterait en partie au XIIe siècle (?). Au XVe siècle appartient un traité de médecine inscrit sous le n° 10297. Ces quatre manuscrits sont en parchemin. On pourrait dater du XVe ou du XVIe siècle une grammaire irlandaise en papier qui porte le n° 10279. On attribue au XVIe siècle le n° 9362, qui paraît un martyrologe écrit sur papier. Le n° 8215, dont le sujet n'est pas mentionné, aurait été écrit de 1564 à 1576. Nous avons noté dix manuscrits du XVIIe siècle[1], quinze du XVIIIe, dont deux seulement seraient certainement de la première moitié de ce siècle[2], seize manuscrits du XIXe siècle, huit dont la date n'est pas indiquée. La précieuse collection de sir Thomas Phillips, autrefois à Middlehill, se trouve aujourd'hui à Cheltenham.

La bibliothèque de l'archevêque de Cantorbéry, au palais de Lambeth, à Londres, contient un manuscrit du texte latin des quatre Évangiles, en caractères irlandais. Sur la seconde page est écrite, en capitales, l'inscription suivante :

Maeielbridus mac Durnani istum textum per triquadrum Deo digne dogmatizat.

Ast Aethelstanus anglosaexana rex et rector, doruvernensi metropoli dat per aevum.

Il résulte de la dernière phrase que ce manuscrit a été donné à

[1] Les n°s 6461, 9350, 9360, 9363, 9364, 10275, 10276, 10283, 10288, 10289.

[2] Les n°s 10280, 10282.

la cathédrale de Cantorbéry par le roi anglo-saxon Athelstan, qui régna de 925 à 941. De la première phrase, on est en droit de conclure qu'avant d'appartenir au prince anglo-saxon, cet évangéliaire a été entre les mains d'un Irlandais nommé Maeielbrid mac Durnain. Maeielbrid est une orthographe relativement moderne du nom propre dont l'orthographe la plus ancienne est Maelbrigte ou Moelbrigte[1]. Aujourd'hui on écrit Maelbrighde avec un *gh* vocalisé et un *d* au lieu d'un *t*. Cette prononciation existait donc déjà dans la première moitié du xe siècle. Maelbrigte ou Maelbrigde mac Durnain, ou mac Tornâin, qui fut abbé d'Iova et archevêque d'Armagh, mourut, suivant le *Chronicum Scotorum*, en 926[2]; l'année précédente, si l'on accepte la chronologie des Quatre Maîtres[3]. Dans le tome I des *Proceedings* de l'Académie royale d'Irlande, p. 40-41, le docteur Todd a appelé l'attention des celtistes sur deux lignes écrites en irlandais au bas de la page où sont copiés les versets 24-32 du chapitre XXVII de saint Mathieu, contenant une partie du récit de la Passion; et il a deviné le sens de ce passage, sans pouvoir en faire le mot à mot, qu'a le premier donné M. Whitley Stokes (*Goidelica*, 2e édition, p. 54). Ce texte a été reproduit par M. Zimmer dans ses *Glossæ hibernicæ*, p. 264, et le savant auteur déclare dans sa préface (p. xxxiii) qu'après avoir vu les planches photographiques de Westwood (*Palaeographia sacra pictoria*[4]), il est impossible d'admettre que ce manuscrit soit antérieur au xe siècle. Ce que nous avons dit de Maelbrigte mac Durnain et d'Athelstan confirme la doctrine du professeur allemand, qui n'a pas connu la notice consacrée à ce manuscrit par M. Gilbert (*Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, part I, introduction, p. xvii, xviii, ni les planches XXXI et XXXII du même ouvrage, où sont reproduites six pages de ce précieux manuscrit.

Dans des bibliothèques particulières d'Irlande sont conservés deux manuscrits beaucoup moins anciens, mais d'un beaucoup plus grand intérêt littéraire que celui de la bibliothèque de Lam-

[1] Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. xii.

[2] Hennessy, *Chronicum Scotorum*, p. 196-197.

[3] O'Donovan, *Annals of the kingdom of Ireland by the Four Masters*, t. II, p. 616-617. D'après O'Donovan, la date réelle serait 927.

[4] M. Westwood a consacré à ce manuscrit les planches XIII, XIV et XV de la *Palaeographia sacra pictoria*, et la planche XXII de ses *Facsimiles*.

beth. Il en est un que je connais par la description qu'en a donnée O'Curry dans ses *Lectures on the manuscript materials.* Il est connu sous le nom de *Liber flavus Fergusiorum,* et, en 1861, il était la propriété d'un habitant de Dublin nommé James Marinus Kennedy. Il a été écrit en 1434[1]. Outre un grand nombre de vies de saints, de traités religieux et quelques pièces étrangères à la littérature irlandaise, telles qu'un court récit des victoires de Charlemagne, une histoire de Constantin le Grand, on y trouve plusieurs morceaux qui appartiennent à la littérature épique irlandaise, notamment au cycle de Conchobar et Cûchulainn, et au cycle ossianique[2]. Six lignes de ce manuscrit ont été reproduites en fac-similé par O'Curry (*Lectures on the manuscript materials,* pl. XIV, fig. LL; cf. pages 76-79 et 529-531.)

Au même siècle paraît appartenir le Livre de Lismore, propriété du duc de Devonshire, et qui a été découvert en 1814, dans son château de Lismore, comté de Waterford, en Irlande. O'Curry a consacré à l'histoire et à la description de ce manuscrit les pages 196-200 de ses *Lectures on the manuscript materials,* et il en donne cinq lignes en fac-similé (fig. SS de la planche XVI du même ouvrage). M. Gilbert, dans ses *Facsimiles of national manuscripts of Ireland,* part III, pl. LVII, reproduit en photogravure une page de ce manuscrit. On en trouve deux copies dans la bibliothèque de la *Royal irish Academy,* sous la cote 23. Q, ancien fonds 39. 6. L'une a pour auteur Joseph O'Longan ; l'autre est de la main d'O'Curry. Elles offrent de notables différences, qui tiennent à ce qu'elles représentent deux états différents de ce manuscrit, gravement mutilé par des lecteurs peu délicats. Ce manuscrit, précieux à la fois pour la littérature religieuse et pour la littérature profane de l'Irlande, est surtout considéré comme important au point de vue du cycle ossianique.

En 1875, M. D. H. Kelly a publié, avec la collaboration savante de M. Hennessy, le Livre de Fenagh, manuscrit copié en 1516 et qui, à la date de l'édition, appartenait au docteur Conroy, évêque catholique d'Ardagh. Dans l'imprimé, le texte irlandais est accompagné d'une traduction anglaise, due à M. Kelly.

Dans les *Proceedings of the Royal irish Academy,* t. Ier, p. 37,

[1] *Lectures on the manuscript materials,* p. 76.

[2] *Ibid.,* p. 531-533.

le docteur Todd appelle l'attention sur un manuscrit d'environ mille pages, écrit entre 1650 et 1666 par Duald mac Firbis. C'est un recueil de généalogies. O'Curry a consacré à l'étude de cet ouvrage les pages 215-228 de ses *Lectures on the manuscript materials,* et il en a reproduit l'introduction aux pages 572-583 du même ouvrage. Il l'a en outre copié tout entier pour l'Académie. A l'époque où cette copie a été faite, le manuscrit original était la propriété du comte de Roden. La copie appartenant à l'Académie royale d'Irlande porte, dans les collections de ce corps savant, la cote 23. P. 1, ancien fonds de l'Académie 44. 6.

CHAPITRE X.

RÉCAPITULATION DES MANUSCRITS EN LANGUE IRLANDAISE CONSERVÉS DANS LES ÎLES-BRITANNIQUES.

Les manuscrits dont il a été question jusqu'ici sont au nombre de 953, savoir :

A Cambridge, dans les bibliothèques de l'Université, de Corpus Christi College et de Saint John's College.	3
Au British Museum.	166
A la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.	15
Dans la bibliothèque de la Royal irish Academy.	560
Dans la bibliothèque du Collège de la Trinité de Dublin.	63
Chez les Franciscains de Dublin.	22
Chez lord Ashburnham.	63
Dans quelques bibliothèques particulières.	61
TOTAL.	953

ou plus exactement 952, en retranchant le Livre de Deer, qui est écossais. Ces chiffres sont très inférieurs à celui des manuscrits irlandais qui existent réellement dans les Îles-Britanniques; car dans les bibliothèques privées il doit se trouver beaucoup plus de manuscrits irlandais que nous n'en avons indiqué. La bibliothèque du Collège de la Trinité de Dublin a, suivant O'Curry, cent quarante manuscrits irlandais, au lieu des soixante-trois que nous avons mentionnés; et outre ses cinq cent cinquante-neuf manuscrits catalogués, l'Académie royale d'Irlande en posséderait environ autant de non catalogués, dont un seul, le Livre de Fermoy,

nous a été signalé comme digne de notre attention. Ainsi le travail que nous avons fait est bien loin d'être définitif.

Parmi les manuscrits que nous avons étudiés, il y en a deux qui semblent dater du IXe siècle : ils se trouvent au Collège de la Trinité de Dublin, ce sont le Livre d'Armagh et le Livre de Dimma. On place entre le IXe et le Xe siècle les canons irlandais du Corpus Christi College de Cambridge. C'est au Xe siècle qu'appartient l'évangéliaire de Maelbrigte mac Durnain, aujourd'hui conservé dans la bibliothèque de l'archevêque de Cantorbéry, Lambeth palace, à Londres. On place à la fin du Xe siècle ou au commencement du XIe siècle le psautier de Southampton, conservé dans la bibliothèque de Saint John's College, à Cambridge. Le Livre de Deer, à la bibliothèque de l'Université de Cambridge, a été écrit au Xe et au XIIe siècle. La portion irlandaise du missel Stowe, chez lord Ashburnham, est pour partie du Xe siècle et pour partie du XIe ou du XIIe siècle.

Ces sept manuscrits sont les plus anciens que nous ayons rencontrés, les seuls où l'on trouve de l'irlandais écrit antérieurement au XIe siècle. Mais, à s'exprimer rigoureusement, ce sont moins des manuscrits irlandais que des manuscrits latins dans lesquels il y a quelques mots ou quelques phrases en langue irlandaise. L'évangéliaire de Maelbrigte contient une ligne et demie d'irlandais; le livre d'Armagh nous en offre quatre pages.

Pour trouver ce qu'on peut, en un sens rigoureux, appeler des manuscrits en langue irlandaise, il faut arriver aux dernières années du XIe siècle, desquelles datent les deux livres des hymnes : celui du Collège de la Trinité de Dublin et celui des Franciscains, qui appartiennent à la littérature religieuse ; enfin le *Leabhar na hUidhre,* précieux surtout comme monument de la littérature profane, et qui est la propriété de l'Académie royale d'Irlande. Si l'on peut s'en rapporter au catalogue des manuscrits de sir Thomas Phillips, l'exemplaire de *Felire* qui y porte le n° 10266 serait du même siècle.

Nous avons signalé sept manuscrits irlandais du XIIe siècle, savoir : l'évangéliaire du Bristish Museum, qui est coté Harleian 1802 ; la partie la plus ancienne du Rawlinson B. 502, à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford; la presque totalité du Livre de Leinster, coté H. 2. 18, au Collège de la Trinité de Dublin, et dont les Franciscains de la même ville possèdent un fragment de la

même date; le recueil de copies de chartes contenu dans le Livre de Kells, qui appartient au Collège de la Trinité de Dublin; enfin, dans le fonds Stowe, chez lord Ashburnham, les manuscrits cotés I, II et XIII, qui consistent en deux exemplaires du Livre des conquêtes et en une vie de saint Columba.

Huit manuscrits sont attribués au XIIIe siècle : 1° les Annales dites de Boyle, ou plus exactement de Connaught, cotées Titus A. XXV dans le fonds cottonien, au British Museum; 2° une partie des manuscrits Rawlinson B. 488 et Rawlinson B. 503 de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, contenant l'un les Annales de Tigernach, et l'autre celles d'Inisfallen; 3° trois manuscrits de la collection Stowe, les nos V et VIII, qui renferment le traité de géographie connu sous le nom de *Dinn-senchus*, et le recueil de mélanges coté XIX; 4° les deux volumes de chroniques qui, dans le catalogue de sir Thomas Phillips, sont inscrits sous les nos 9194, 9195.

Les manuscrits du XIVe siècle paraissent être au nombre de onze, savoir: à l'Académie royale d'Irlande, trois : les deux recueils connus sous les noms de *Leabhar breac* et de Livre de Ballymote, précieux l'un surtout au point de vue de la littérature religieuse, l'autre comme monument de la littérature profane; et le traité d'astronomie coté 23. F. 13, ancien fonds de l'Académie 18. 5; — au Collège de la Trinité, trois : le Livre jaune de Lecan, recueil littéraire qui forme une grande partie du volume coté H. 2. 16; le traité de droit qui forme le commencement du volume coté H. 2. 15; et le récit de la guerre des Irlandais contre les pirates scandinaves et danois, qui forme une portion du volume H. 2. 17; — chez lord Ashburnham, cinq manuscrits, savoir les nos XI, XII, XVIII, XXXVII *bis* du catalogue d'O'Conor; et le manuscrit connu sous le titre de *Leabhar hy-Maine*, acquis postérieurement.

Le XVe et le XVIe siècle sont représentés par quatre-vingt-seize manuscrits, savoir : au British Museum, vingt-trois; à Oxford, neuf, en y comprenant les Rawlinson B. 506 et 512 et le Laud 615, qui pourraient être de la fin du quatorzième siècle; vingt et un à l'Académie royale d'Irlande, autant au Collège de la Trinité, huit chez les Franciscains, sept chez lord Ashburnham et sept dans quelques autres bibliothèques privées. Parmi ces quatre-vingt-seize manuscrits, il n'y en a guère que vingt-huit qu'on puisse, avec certitude ou une certaine probabilité, déclarer antérieurs au XVIe siècle. Ces vingt-sept manuscrits se répartissent ainsi: sept au

Musée Britannique, autant à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, autant dans la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande, quatre au Collège de la Trinité et trois dans des bibliothèques privées; ces trois derniers sont le Livre de Lismore, le *Liber flavus Fergusiorum* et le livre de médecine qui, dans le catalogue de sir Thomas Phillips, est inscrit sous le n° 10297.

Le nombre total des manuscrits en langue irlandaise antérieurs au XVIIe siècle dont nous avons constaté l'existence dans les Îles-Britanniques est de cent trente-trois.

Les manuscrits du XVIIe siècle sont au nombre de soixante-six, savoir : au Musée Britannique, sept; à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, trois; dans la bibliothèque de la Royal irish Academy, dix; au Collège de la Trinité de Dublin, cinq; chez les Franciscains, onze; chez lord Ashburnham, dix-neuf; chez le comte de Roden, un; enfin dix sont mentionnés dans le catalogue de sir Thomas Phillips.

Soixante et dix-sept appartiennent à la première moitié du XVIIIe siècle, savoir : au British Museum, vingt et un; à la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande, trente-trois; au Collège de la Trinité de Dublin, quatorze; chez lord Ashburnham, sept; dans la bibliothèque de sir Thomas Phillips, deux.

Nous avons trouvé dans les bibliothèques des Îles-Britanniques deux cent soixante-seize manuscrits écrits en langue irlandaise avant 1750. Rappelons que le nombre total des manuscrits en langue irlandaise dont nous avons constaté l'existence dans ces bibliothèques est de neuf cent cinquante-trois.

Je m'arrête ici. Je ne dirai rien du musée de l'Académie royale d'Irlande, si riche surtout en objets d'or remontant aux âges les plus anciens de la civilisation. Je ne parlerai ni des monuments mégalithiques que cette île possède en grand nombre, ni des enceintes fortifiées et des inscriptions ogamiques qui y conservent la trace d'une civilisation plus rapprochée de nous. Plusieurs de ces enceintes, celles par exemple d'Émain et de Tara ont été habitées par les rois de la littérature épique irlandaise. Émain est abandonné depuis le IVe siècle de notre ère; Tara, depuis le VIe siècle. Les épopées qui nous dépeignent l'antique splendeur de ces deux capitales, désertes depuis si longtemps, nous reportent à des institutions et à des mœurs analogues à celles de la Gaule indépendante vers le second et le premier siècle avant notre ère.

L'étude de ces vieux débris est du domaine de l'archéologie. M. Al. Bertrand, membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, qui a bien voulu s'associer à la mission dont j'ai eu l'honneur d'être chargé, a fait du musée de l'Académie d'Irlande une étude approfondie; il a visité avec moi Émain, Tara; il est entré avec moi dans la chambre funéraire de la tombelle de Newgrange; il a rapporté de Dublin, pour le musée de Saint-Germain, les estampages des inscriptions ogamiques réunies par la Royal irish Academy; il saura apprécier avec beaucoup plus de compétence que moi le caractère et l'importance de ces curieux monuments, débris de civilisations qui ont été sœurs des plus vieilles civilisations de la Gaule.

Veuillez, Monsieur le Ministre, agréer l'expression de mon profond respect.

H. d'Arbois de Jubainville.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION SCIENTIFIQUE

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

ET SPÉCIALEMENT

DANS LES RÉGIONS DE L'ARARAT ET DU CAUCASE,

PAR

M. ERNEST CHANTRE.

Monsieur le Ministre,

Par un arrêté en date du 20 mars 1881, vous avez bien voulu me faire l'honneur de me confier une mission scientifique dans les régions du mont Ararat et du Caucase, qui me permît de poursuivre les recherches anthropologiques que j'avais entreprises dans un précédent voyage et d'en rapporter des collections zoologiques.

Je ne me dissimulai point qu'une telle mission comportait tout un programme d'observations, de travaux et d'étude, difficile à remplir à travers un pays à demi sauvage, très accidenté, hérissé d'obstacles de toute nature, et dans un laps de temps relativement très court.

Néanmoins, animé du désir de répondre à la confiance qui m'était accordée, j'ai entrepris ce voyage de près de cinq mois, et, malgré les difficultés de locomotion et celles plus grandes encore de communication avec ces peuples superstitieux et farouches, j'ai été assez heureux pour réunir un faisceau important de notes, de documents archéologiques et ethnographiques, recueillis sur tous les points de mon parcours, de nombreuses mensurations céphalométriques et des collections d'objets des différentes civilisations qui se sont développées dans ces contrées, ainsi qu'un grand

nombre d'échantillons de la faune aquatique et terrestre de ces régions.

Tous ces documents feront l'objet de mémoires spéciaux amplement développés; mais, par le bref aperçu que j'ai l'honneur de vous soumettre, vous pourrez, Monsieur le Ministre, constater, dès à présent, de quelle manière je me suis attaché à répondre à tous les points de mon programme.

Je dois dire ici que j'ai été puissamment secondé par mes deux compagnons de voyage, M. le commandant Barry, qui a bien voulu se charger de la photographie, et M. Donat-Motte, préparateur naturaliste au muséum de Lyon.

A notre départ de Marseille, le 29 mars 1881, nous avions cru aborder à Alexandrette; mais la difficulté de trouver là les éléments nécessaires pour notre caravane nous força à débarquer à Beyrouth.

De Beyrouth à Igdir, première station russe, nous traversons une grande partie de la Syrie septentrionale, de la Haute-Mésopotamie et du nord du Kurdistan, afin d'atteindre le massif de l'Ararat par le versant occidental : de là, par l'Arménie russe, nous parvenons au Caucase, après quatre-vingt-douze jours de marche par des chemins impraticables et des sentiers escarpés, à travers des montagnes rocheuses et dénudées.

Toutes nos stations sont marquées par des études et des observations spéciales. Partout nous avons pris de nombreuses photographies des sites les plus importants, des principaux monuments, des ruines intéressantes et des types des populations diverses que nous avons rencontrées.

A Antioche, où nous nous rendons par la belle vallée de l'Oronte, riche en ruines romaines du IVe siècle, nous sommes très bien accueillis par M. Mérel, vice-consul de France. Je commence alors mes observations céphalométriques sur les Ansariés, montagnards qui présentent quelques rapports avec les Kurdes, que je dois étudier plus spécialement; c'est là aussi que je fais mes premières récoltes zoologiques un peu importantes (pl. I et II).

A Alep, grâce à l'obligeance des docteurs Cozzoni et Isaac Bey, je puis aborder l'étude d'un grand nombre de Kurdes et de Bédouins de la Mésopotamie, temporairement entassés dans les hôpitaux et les prisons de la ville (pl. III à VI).

Sur notre parcours entre Alep et l'Euphrate, j'ai eu la bonne

fortune de découvrir trois stations de l'âge de la pierre le plus primitif.

De Biredjik, sur les bords de l'Euphrate, à Orfa, guidé par M. Martin, notre vice-consul dans cette ville, je continue mes observations et mes collections de poissons et d'oiseaux.

Quatre jours à Orfa nous permettent de préparer un grand nombre d'animaux, de recueillir de nouveaux documents ethnographiques, de compléter nos collections de haches et de pendeloques en pierre recueillies chemin faisant depuis Antioche, et enfin de faire provision de certains poissons curieux, cyprins légendaires qui pullulent dans le lac sacré de la mosquée d'Abraham et sont l'objet de la vénération publique.

A quatre heures au Sud-Est d'Orfa, M. Martin nous montre ses exploitations agricoles et nous pouvons voir de près cette population mixte de Kurdes et de Bédouins qui, attachés au sol, sont devenus presque sédentaires (pl. VII et VIII).

Les deux villages de Sowerek et de Karabagach, où nous campons en allant d'Orfa à Diarbékir, sont habités par des Kurdes de la tribu des Zazas, de mauvaise réputation.

A Diarbékir, ancienne forteresse dominant le Tigre, il m'est donné d'observer, grâce à l'obligeance de M. Pisany, chef de la station télégraphique internationale, quelques individus de cette même tribu des Zazas et d'en photographier plusieurs. J'ai recueilli également dans cette ville une collection de crânes, que l'on attribue à des Kurdes, et des objets ethnographiques aussi variés que curieux.

Six jours de marche nous séparaient de Bitlis. Nous atteignons cette ville après avoir traversé le village pittoresque d'Hazu, des torrents, de nombreux marais, des sentiers tortueux, et enfin le célèbre défilé de Bitlis.

Bitlis, ville intéressante par sa position pittoresque, est habitée en grande partie par des chrétiens; les Arméniens y sont attirés par le commerce, et l'on y voit aussi de nombreux Kurdes de différentes tribus. Malgré un accueil peu sympathique des autorités de Bitlis et un arrêt de deux jours seulement, nous pouvons néanmoins continuer nos études sur quelques individus de ces tribus.

Par les sentiers des hauts plateaux, nous arrivons à Tadwan, sur les bords du lac Van, que nous côtoyons au Sud en passant par des villages arméniens jusqu'à la ville de Van. Ici nous faisons

une riche moisson zoologique et ethnographique, et, grâce à l'obligeance de M. Gaillard, le collègue de M. Pisany, je puis augmenter mes observations céphalométriques sur des Kurdes des montagnes voisines et sur des Arméniens.

Les autorités de Van, peu bienveillantes à notre égard, l'auraient peut-être été moins encore sans la protection de M. Camsaragan, consul de Russie, à qui je suis redevable d'avoir pu pénétrer chez les tribus kurdes des régions presque inaccessibles de l'Ararat.

Les eaux du lac Van, ainsi que celles de presque tous les lacs de ces pays volcaniques, sont très sulfatées; aussi ni dans le lac, ni sur les bords ne rencontrons-nous le moindre vestige organique végétal ou animal. Ce n'est que dans les affluents du lac que nous avons recueilli des poissons, et c'est sur les marécages qui l'avoisinent que nous avons pu tuer quelques beaux oiseaux.

Nous ne quittons Van qu'après avoir visité l'acropole de Topra-Kale, ruine assyrienne très remarquable, et recueilli des notes ethnographiques importantes et des renseignements sur la distribution des Kurdes dans les régions de l'Ararat.

Artchagh, village sur la route vers l'Ararat, attire notre curiosité par la quantité formidable de corbeaux qui y pullulent comme les poissons de la mosquée d'Abraham, et qui, comme ces derniers, sont un objet de vénération pour la population.

La bienveillance de M. Camsaragan va jusqu'à nous procurer un guide dans la personne de M. Artim, jeune Arménien de ses amis, pour nous diriger dans les vallées désertes et les contreforts de l'Ararat, qu'il a maintes fois parcourus et où il est connu. Ce n'est que grâce à la présence de notre intelligent et vigoureux compagnon qu'il nous a été donné d'être présentés au fameux Mousahara, cheik des Kurdes Eydéranly, ainsi qu'à sa famille (pl. XII).

L'hospitalité que nous avons reçue de cet indépendant montagnard nous a permis d'étudier dans ses détails le caractère de ces Kurdes, rarement visités par des Européens et que l'on dit si terribles.

Dès ce moment, les incidents de route se succèdent sans cesse. Nous arrivons cependant sans danger à Bayazid par la fertile et superbe plaine d'Abaga et par des cols basaltiques et nus dont plusieurs donnent accès en Perse.

Bayazid, avec ses fortifications détruites par les boulets russes

pendant la dernière guerre, est admirablement bien située au pied occidental de l'Ararat; sa population se compose d'Arméniens et de Kurdes de la tribu des Seilanly.

Les deux jours passés à Bayazid sont employés à nos recherches scientifiques. Nous remarquons que la déformation artificielle du crâne, commune à tous les peuples de ces contrées, est ici plus sensible et plus fréquente que partout ailleurs.

A Bayazid, nous devions nous séparer de la caravane de nos bons Libanais, mais vu l'impossibilité de nous procurer des moyens de transport, elle est obligée de nous suivre jusqu'à Igdir, premier village russe. Ici les perecladnaja ou voitures de poste, charrettes abominables, vont remplacer nos montures.

Nous arrivons en vue d'Igdir par des chemins offrant les paysages les plus variés; nous y recevons les honneurs d'un peloton de cosaques. Une fois la frontière russe dépassée, nous n'avons plus d'attaque à redouter. La vigoureuse escorte des braves cosaques Tatars succède à celle des Kurdes ou des poltrons zapetiers turcs.

Le masssif de l'Ararat va disparaître à nos regards; encore une étape à Echimiadzine, où nous avons la bonne fortune de pouvoir admirer les immenses richesses archéologiques du monastère arménien, et une autre étape à Érivan, où nous nous séparons avec regret de l'aimable M. Artim. Après avoir fait plusieurs acquisitions d'objets ethnographiques et zoologiques, nous partons pour Tiflis, où il nous est enfin permis de nous reposer.

Avec la civilisation moderne, je retrouve avec plaisir dans la capitale du Caucase quelques-unes des personnes avec lesquelles j'avais lié des relations lors de mon passage en 1879. La plupart m'ont été de nouveau très utiles et se sont efforcées de m'être agréables.

Dès mon premier voyage, M. Bayern, à qui l'on doit tout ce que l'on connaît sur l'histoire naturelle et l'archéologie du Caucase, m'avait proposé de m'accompagner lorsque je reviendrais continuer mes explorations.

Ce savant, dont la modestie n'a d'égal que le savoir, a bien voulu donner suite à son projet; ce n'est en effet que par sa bienveillante intervention que je suis parvenu à réunir les nombreux documents que je rapporte de ce pays. Je suis heureux de lui exprimer ici toute ma reconnaissance.

Je dois aussi des remerciements à M. le général Kamaroff, délégué spécial à la direction des montagnards.

Afin de mettre à profit le temps qui nous reste, nous partons chacun dans une direction différente : M. le capitaine Barry se dispose à faire une tournée dans le Daghestan pour en rapporter des collections et des photographies, et j'envoie mon préparateur, M. Motte, faire des collections de la faune terrestre et aquatique des bords et des eaux du lac Gokcha, tandis que je me prépare à aller entreprendre des fouilles en Ossethie et dans les nécropoles de la Géorgie.

Retenu quelques jours à Wladikawkaz par le mauvais temps, j'en profite pour prendre des mensurations sur des montagnards kabardiens, kewsours, tchitschens, etc.

La tâche est rude, mais aidé par la complaisance de M. le colonel Kasimir Olscheski, directeur des routes de l'Ossethie, je puis arriver facilement à Koban et faire ouvrir des tranchées dans cette intéressante nécropole située au pied du mont Kasbek. Huit jours de fouilles mettent à découvert vingt-deux tombeaux et je puis constater la disposition, près des squelettes, des objets qu'ils contiennent.

Mon séjour à Koban me permet d'étudier cette race intéressante des Ossethes et de me livrer à des observations céphalométriques sur un grand nombre d'entre eux. J'ai rapporté aussi de l'Ossethie quelques crânes, dont plusieurs remontent au moyen âge et d'autres au siècle dernier : ce sont les premiers documents anthropologiques qui ont été recueillis chez ces peuples encore à demi sauvage et très superstitieux (pl. XIII et XIV).

La nécropole de Marienfeld, bien que d'une époque plus récente que celles de Koban et de Mtskheth, offre un grand intérêt : j'en ai rapporté trois squelettes et neuf crânes, dont quelques-uns sont déformés.

Rentré à Tiflis, j'y retrouve mes collaborateurs de retour de leurs excursions et satisfaits de leurs récoltes.

L'infatigable Bayern, à qui j'avais manifesté quelque admiration pour ses belles collections, me prie d'offrir en son nom au Gouvernement français une riche collection géologique de plus de dix mille pièces provenant du Caucase et de l'Arménie russe. Je n'hésite nullement à accepter une pareille offre, heureux de pouvoir enrichir nos musées scientifiques de tant de documents précieux.

Après différentes visites aux musées caucasiens et de nouvelles études céphalométriques à l'hôpital et à la prison de Tiflis, nous partons pour Poti, sur la mer Noire, d'où nous devons nous embarquer pour Constantinople. Un séjour d'une semaine dans ce marécage pestilentiel m'a permis d'étudier encore un certain nombre de montagnards caucasiens et une série de Lazes.

Enfin, le 12 août, je dis adieu à l'Asie pour rentrer définitivement en France avec notre précieux trésor scientifique.

Suivant le programme que je m'étais tracé, je résumerai ainsi les résultats que j'ai obtenus dans cette mission :

I

ARCHÉOLOGIE.

Archéologie préhistorique. — En ce qui concerne les temps préhistoriques les plus primitifs, c'est dans la Syrie septentrionale que j'ai fait quelques découvertes.

Ce sont d'arbord trois stations paléolithiques du type du Moustier : l'une dans la grotte de Kislar-Seraï entre Heren et Dana (Syrie); les autres en plein air, à Zambourg et à Eukudja, non loin de Biredjik sur l'Euphrate,

Puis deux dolmens près de Kosséir, dans la vallée de l'Oronte, et de nombreuses haches et pendeloques en pierre à Antioche, Alep, Biredjik, Orfa, Diarbékir et Van.

De l'âge du bronze proprement dit je n'ai observé aucun vestige.

Ce n'est que dans le massif du Caucase et en Transcaucasie que j'ai trouvé des traces de la période qui a immédiatement succédé à l'âge du bronze et qui a reçu le nom de premier âge du fer.

Mes explorations antérieures avaient été dirigées sur les nécropoles de Kazbek et de Mtskheth, déjà signalées par M. Bayern; mon attention devait se porter cette fois sur celles de Marienfeld et surtout sur celle de Koban, également connues, mais incomplètement étudiées.

J'ai eu l'occasion de revoir les importantes stations que j'avais fouillées précédemment et d'y faire de nouvelles collections.

Les tombeaux de Marienfeld sont plus vastes, mais moins riches que ceux des autres nécropoles du Caucase.

Construits en dalles de grandes dimensions, ils contiennent jusqu'à dix sépultures, tandis que ceux de Koban n'en contiennent jamais plus d'une seule.

Les mobiliers funéraires y sont presque nuls, tandis qu'à Koban, par exemple, plus de la moitié sont richement pourvus.

Nécropole de Koban (Ossethie). — En décrivant quelquesunes des nécropoles préhistoriques que j'ai explorées lors de mon premier voyage au Caucase, je n'ai présenté qu'un aperçu sommaire sur les tombeaux de Koban. Je n'avais pas encore fait de fouilles dans cette localité, désormais importante, et je ne pouvais en parler que d'après l'étude qu'il m'a été donné de faire à Moscou des premiers objets recueillis.

Plus heureux dans mon dernier voyage, je suis actuellement en possession de documents qui, je l'espère, me permettront de faire connaître cette nécropole, certainement la plus remarquable qui ait été découverte au Caucase, et dont l'intérêt n'a été qu'à peine entrevu.

Il y a fort longtemps que les habitants de Koban avaient connaissance de ces tombeaux, dont l'existence cependant n'est décelée par aucun indice extérieur.

Ce fut une inondation qui, il y a une quarantaine d'années, arrachant à la colline de Koban une masse considérable de terrain, mit à découvert, pour la première fois, des sépultures.

En 1869, le propriétaire du sol, M. Kanoukoff, un Ossethe intelligent, frappé des nombreux ornements en bronze renfermés dans ces sépultures, et croyant avoir trouvé des objets en or, eut l'idée de les porter à Wladikaukaz.

Quelque temps après, ces objets vinrent au musée de Tiflis, où, en 1877, M. Félimonow les examina.

Depuis il se décida à aller explorer cette nécropole, et c'est dans son rapport sur les fouilles qu'il avait été chargé de faire au Caucase, que M. Félimonow parla pour la première fois de Koban. En 1879, M. le professeur Antonowich y fit ouvrir quelques tombeaux, et, depuis cette époque, M. Kanoukoff a constamment poursuivi avec activité des recherches, qui, bien que peu scientifiques, ont été des plus fructueuses. M. Kanoukoff a fouillé

plus de cinq cents tombeaux, qui n'ont pas donné moins de dix mille objets dispersés actuellement dans quatre ou cinq collections.

L'année dernière, enfin, grâce au concours empressé de mon vénérable et savant ami M. Bayern et à la bienveillante obligeance de M. le général Kamaroff et de M. le colonel Olchewski, j'ai pu aller à Koban et y opérer des fouilles méthodiques pendant une partie du mois de juillet.

Koban, petit village ossethe divisé en deux sections, est situé à près de 3,000 mètres d'altitude, dans les monts Tagaour; il se trouve au Nord-Est du mont Kazbek, et il est distant de Wladikawkaz, de 30 verstes environ (35 kilomètres à peu près).

La nécropole occupe une surface de 2 hectares environ sur un petit plateau moranique légèrement incliné du Nord au Sud et au sommet duquel s'élèvent les chaumières de Koban-le-Haut.

Ce plateau, presque tout en friche, est limité à l'Est et à l'Ouest par des abruptes creusés par la Kobanka d'une part et par l'un de ses nombreux affluents de l'autre, dont les eaux viennent se mélanger à son extrémité inférieure.

L'ouverture de grandes tranchées transversales et longitudinales, dont la profondeur variait de 1 à 3 mètres, a mis à découvert vingt-deux sépultures, mais dix seulement m'ont permis d'étudier les détails de leur structure et la disposition des mobiliers funéraires près des corps. L'inhumation pure et simple est le seul rite usité dans la nécropole; nulle part je n'ai trouvé de traces d'incinération.

Généralement placées près les unes des autres, les sépultures étaient enfermées tantôt dans des caisses de dalles brutes, tantôt dans des rectangles faits de gros cailloux : dans ces derniers on trouve quelquefois des débris de bois conservés par de l'oxyde de cuivre. Aucune orientation régulière n'a été suivie dans la position des tombeaux; ceux-ci avaient en moyenne $1^{m},20$ de longueur sur $0^{m},70$ de largeur. Les corps étaient uniformément repliés sur eux-mêmes, les genoux en avant et les jambes rejetées en arrière, de façon à pouvoir entrer dans cet espace. Tous étaient également couchés sur le côté droit et les bras ramenés sur la poitrine, avec les mains près de la tête, sans doute jointes, autant que le mélange des métacarpiens peut le faire supposer.

La plupart des tombeaux ne contenaient qu'un seul individu et,

le plus souvent, les mobiliers funéraires étaient parfaitement en place.

Quelques remaniements ont été observés dans les parties les plus profondes du champ, mais non, comme on pourrait le croire, dans les plus basses, où ont été trouvés les tombeaux. Cela tient à des ravinements successifs. C'est là aussi que l'on peut observer des superpositions ou mélanges de sépultures, qui donneraient lieu à des méprises sur la composition des mobiliers funéraires de chaque individu, si l'on n'y prenait garde.

Les squelettes étaient rarement bien conservés; je n'ai pu en recueillir que deux à peu près complets, et je n'ai pu rapporter que cinq crânes, en partie brisés. Ces ossements humains proviennent non seulement des tombeaux les mieux conservés et les mieux construits, mais encore de ceux dont les mobiliers funéraires étaient les plus riches en objets de bronze. C'est surtout à l'oxyde de cuivre dont ils sont imprégnés que l'on doit leur conservation. Dans les tombeaux les moins bien conservés et les moins riches on ne trouve que des fragments d'os colorés en vert. Cette particularité montre la cause de la rareté des débris humains à Koban, dont le sol est assez imperméable. Il n'est donc pas utile de recourir, comme on l'a fait, à la théorie de l'incinération partielle pour expliquer cette rareté d'ossements et leur absence dans les collections provenant de cette nécropole.

Les pièces constituant les mobiliers funéraires de Koban, dont j'ai eu entre les mains plus de trois mille exemplaires, peuvent être séparées en trois grandes catégories :

1° Les armes;
2° Les objets de toilette et de parure;
3° Les ustensiles.

Le tableau suivant donne l'inventaire des divers objets que j'ai acquis à Koban, et qui proviennent de près de cent tombeaux; il montre aussi la fréquence relative de chacune des séries qui composent les mobiliers funéraires :

1° *Armes.*

Haches d'armes	42
Poignards (dont 7 en fer)	48
A reporter	90

Report.......	90

2° *Objets de toilette et de parure.*

Ceintures..............................	18
Plaques-agrafes........................	43
Épingles...............................	66
Fibules................................	107
Torques................................	10
Bracelets..............................	38
Anneaux de jambe.......................	16
Bagues.................................	22
Brassards..............................	16
Pendants d'oreilles....................	26
Boutons................................	160
Appliques et cabochons.................	130
Tubes cylindriques.....................	300
Tubes à ressort à boudin...............	118
Chaînes................................	8
Pendeloques diverses...................	204
Perles de bronze.......................	212
Perles de verre et de matières diverses........	34
Coquilles et dents percées.............	14

3° *Ustensiles.*

Mors de brides.........................	4
Pinces à épiler........................	7
Miroirs................................	3
Aiguisoirs.............................	13
Aiguilles..............................	7
Poinçons...............................	4
Ciseaux................................	2
Vases et coupes en bronze..............	5
Vases en terre.........................	12
Plats et coupes en terre...............	8
TOTAL........................	1,697

Les sépultures d'hommes contenaient généralement un poignard et une hache, plus ou moins ornés, placés à droite et à la hauteur des côtes; dans la même position se trouvaient quelquefois un mors de bride et toujours quelques petits vases en terre ou en bronze. Sur le bassin reposait une ceinture en feuilles de bronze avec sa plaque-agrafe, le plus souvent décorée de motifs

ornementaux analogues à ceux des haches. Sur la poitrine gisaient des pendeloques représentant des cerfs ou des têtes de bélier, etc. ainsi que des fibules au nombre de deux ou quatre. Le cou était toujours pourvu d'un collier fait de perles de cornaline, de pâte de verre, de jayet, d'ambre ou de coquilles, puis de petites sphères pleines ou creuses et de spirales de bronze.

Les bras étaient garnis de brassards spirales et quelquefois de bracelets à bouts enroulés; l'index de la main droite portait souvent une bague du même type que les bracelets.

Sur la tête, la plupart avaient encore en place des pendants d'oreilles en spirale d'un type assez particulier. Le haut du crâne était uniformément couvert de demi-sphères creuses, de boutons simples et doubles et de tubes spirales ayant concouru sans doute à l'ornementation d'une coiffure.

Les sépultures de femmes différaient peu dans leur ensemble de celles des hommes; toutefois, tandis que celles des hommes contenaient toujours quelques objets usuels, comme des haches ou des mors, ainsi que des armes, celles des femmes n'en renfermaient jamais; on trouvait au contraire dans ces dernières de grandes épingles en forme de raquette, posées constamment sous la tête, qui n'ont jamais été rencontrées dans les sépultures d'hommes. Il en est de même des bracelets simples placés au poignet et surtout des anneaux de jambe reposant sur les chevilles. Parmi les objets les plus intéressants recueillis dans ces tombeaux il faut citer les pendeloques, les ceintures et les haches.

Haches d'armes. — Ces objets, que je qualifie d'armes, bien que leur forme générale semble les classer plutôt parmi les ustensiles, appartiennent à un seul type, autour duquel viennent se grouper quatre variétés principales ne différant guère les unes des autres que par la courbure de la lame et la forme du tranchant. La disposition de la douille et les ornements dont plus de la moitié des pièces sont entièrement recouvertes prouvent clairement que ce n'étaient point là des ustensiles destinés à couper et pouvant s'aiguiser; aucune, du reste, ne montre de traces d'usure (fig. 1 et 2).

Les ornements dont on a décoré ces haches sont tous gravés en creux et au burin. Ils se rapportent à deux motifs principaux : les représentations animales et les dessins géométriques.

Généralement employés isolément, ces deux motifs se rencontrent souvent réunis.

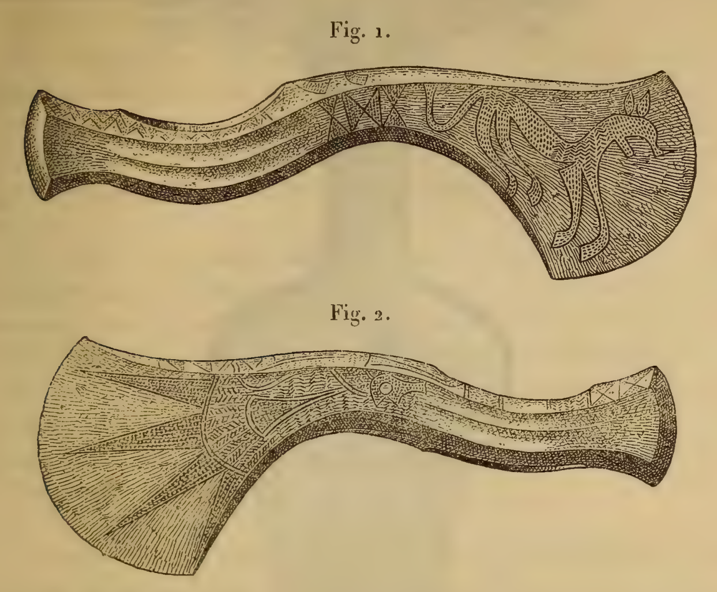


Fig. 1.

Fig. 2.

Les représentations animales consistent surtout en dessins grossiers de mammifères, tels que renards, léopards, cerfs, chevaux, puis poissons ou serpents. Plusieurs de ces représentations rappellent certaines ornementations persanes ou assyriennes.

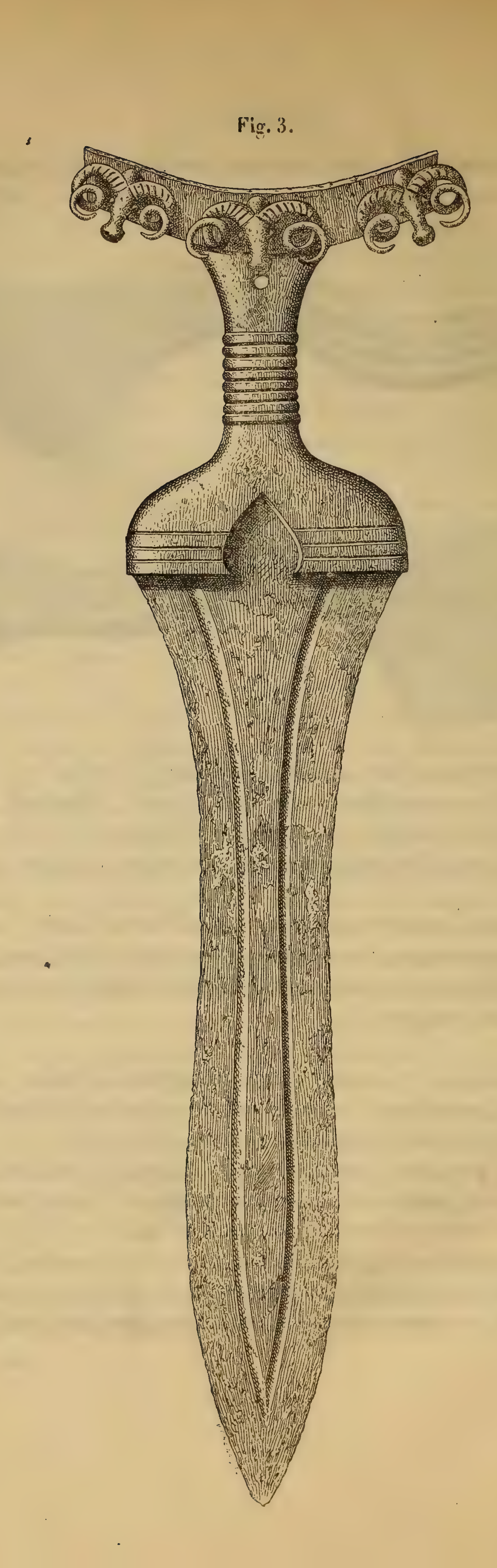
Les dessins géométriques sont des chevrons, dents de loup, cercles concentriques, enroulements en spirale identiques à ceux de la Scandinavie, du Danube et de l'Étrurie; puis en croix simples ou gammées (*swastika*).

Poignards. — Ces armes, assez fréquentes à Koban, sont de trois types principaux : les unes ont des poignées pleines ou évidées, les autres sont simplement à rivets ou à soie.

Dans la première catégorie, qui est la moins nombreuse, on remarque des pommeaux à bouton simple et d'autres richement décorés de têtes de bélier ou de mouflon (fig. 3).

Les poignées sont généralement étroites ou courtes, excepté dans celles qui sont pleines; celles qui sont évidées, et qui appartiennent à des armes ayant le plus grand rapport avec les kindjals

Fig. 3.



actuels du Caucase, sont plus longues. Elles sont pourvues de rivets devant fixer la garniture, probablement en corne ou en bois, comme les kindjals.

Chez les autres, les soies sont toujours courtes et les rivets, au nombre de trois à cinq, peu espacés. Les lames, dont la largeur varie de 6 à 10 centimètres, sont presque toutes triangulaires et renflées près de l'extrémité antérieure; les plats sont tantôt garnis de quatre ou six nervures, tantôt de méplats ou d'une carène.

A côté de ces poignards en bronze, il convient de parler de quelques lames de fer que l'on a trouvées à Koban constamment associées dans les mêmes tombeaux à leurs analogues en bronze. Ces poignards en fer, dont la conservation est généralement mauvaise, sont rares; les uns sont triangulaires, ou à soie et à rivets, comme ceux de bronze; les autres ont une poignée pleine à pommeau simple ou à antennes, comme ceux des nécropoles du Tyrol et du Jura.

Ceintures. — La plupart des tombeaux ont donné de ces feuilles minces de bronze laminé si semblables à celles de l'Italie méridionale et du Tyrol. Variant de 5 à 15 centimètres de largeur, ces ceintures étaient généralement unies; cependant plusieurs étaient ornées de pointillés et de mamelons ou boutons estampés.

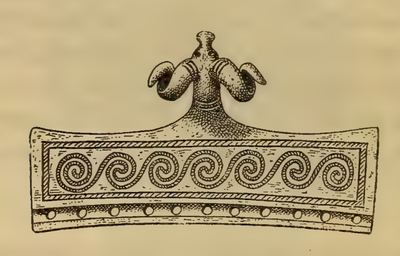
Plaques-agrafes. — Trouvées en plus grand nombre que les ceintures elles-mêmes, à cause sans doute de leur plus grande solidité, les plaques-agrafes présentent vraiment le type le plus intéressant et le plus spécial de la nécropole de Koban. Elles sont surtout remarquables par leurs ornementations. Deux formes principales ont été usitées dans la disposition de ces objets : la forme rectangulaire, légèrement concave sur l'un de ses côtés, qui est la plus commune; et la forme semi-circulaire, qui est plus rare. Il y a encore quelques formes de fantaisie, mais ce sont des exceptions, telles que les mains à six doigts et des disques. Les dimensions des plaques rectangulaires varient entre 4 et 26 centimètres de longueur sur une largeur de 1 à 6 centimètres. Les autres ne dépassent guère 8 centimètres de diamètre.

Ces agrafes devaient être toutes fixées à des ceintures de ma-

tières diverses; elles étaient pourvues, sur l'un des côtés, de plusieurs trous d'attache, et sur l'autre d'un crochet.

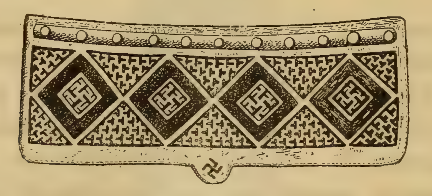
Plus de la moitié de ces agrafes sont décorées, sur la face externe, de dessins en creux et en relief. On y voit, comme sur les haches, des carnassiers, des cerfs, des chevaux, des poissons, etc. Puis des lignes concentriques, des spirales, des enroulements, des chevrons, des dents de loup, des croix simples ou gammées (*swastika*), des losanges, et quelquefois les deux systèmes d'ornementation combinés (fig. 4).

Fig. 4.



Les plaques, ornées de motifs en relief, sont toutes rectangulaires; ces motifs consistent en têtes de mouflon, de cheval et d'autres animaux moins reconnaissables (fig. 5).

Fig. 5.



Quelques plaques, tant dans une catégorie que dans l'autre, présentent des traces évidentes d'inscrustations de fer d'une matière colorée, d'une sorte d'émail.

Sur ces pièces, le sujet décoratif, au lieu d'être gravé au simple trait de burin, est largement ouvert, de manière à donner place à l'incrustation. Sur le revers de celles qui sont incrustées de fer, on voit quelques traces de rivets. Je répéterai ici ce que j'ai dit pour les haches, que les motifs d'ornementation rappellent

ceux de l'Assyrie, et les motifs géométriques ceux des régions Nord et Ouest de l'Europe.

Un fait capital à relever, c'est que sur un bon nombre d'objets parmi ceux dont il vient d'être question, on remarque de grandes ressemblances avec leurs analogues de l'ancienne Étrurie, de la vallée du Danube et même de la Scandinavie.

Le fait est surtout frappant en ce qui concerne certains motifs ornementaux dont ils sont décorés.

Épingles. — Cet objet de parure, si fréquent dans nos stations occidentales, ne manque pas non plus dans les tombeaux de Koban. On le rencontre sous quatre types différents, qui, en réalité, ne doivent former que deux catégories. L'une comprend les épingles spatuliformes, l'autre les épingles à tige et à tête.

Le type de la première catégorie a été constamment trouvé sous la tête des défunts et placé en croix, il paraît spécial jusqu'à ce jour à Koban (fig. 6). La partie supérieure en forme de raquette est coupée carrément à son extrémité antérieure. La largeur de ces pièces varie de 5 à 10 centimètres et la longueur atteint 30 centimètres, la tige mesurant 15 à 20 centimètres à elle seule.

La raquette affecte quelquefois la forme d'un trèfle plus ou moins découpé, avec des mamelons repoussés au centre. Dans cette catégorie, il y a encore un autre modèle aussi long que le premier, mais dont la partie spatuliforme se rétrécit beaucoup et arrive à n'avoir plus que quelques millimètres de diamètre, se confondant ainsi avec le type ordinaire, mais à tige carrée. Ce dernier modèle n'a jamais été rencontré ailleurs que près du bassin et toujours placé en croix. La seconde catégorie est moins nombreuse, mais plus intéressante, et présente des types plus comparables à nos formes européennes. Les unes sont faites d'une simple tige carrée surmontée d'une tête à bouton et à enroulement, ou de représentations animales, telles que têtes de mouflon, oiseaux, etc. Les spécimens les plus remarquables qui ont été découverts sont ornés d'un cerf chassé par deux chiens (fig. 7).

Fibules. — Cet ornement est certainement le plus répandu à Koban. Il n'y a pas de sépulture qui n'en contienne au moins un exemplaire, quelques-unes en ont donné jusqu'à six. Toutes les

fibules de cette nécropole se rapportent à deux types principaux; l'un et l'autre sont à arc simple; ils diffèrent surtout par la cour-

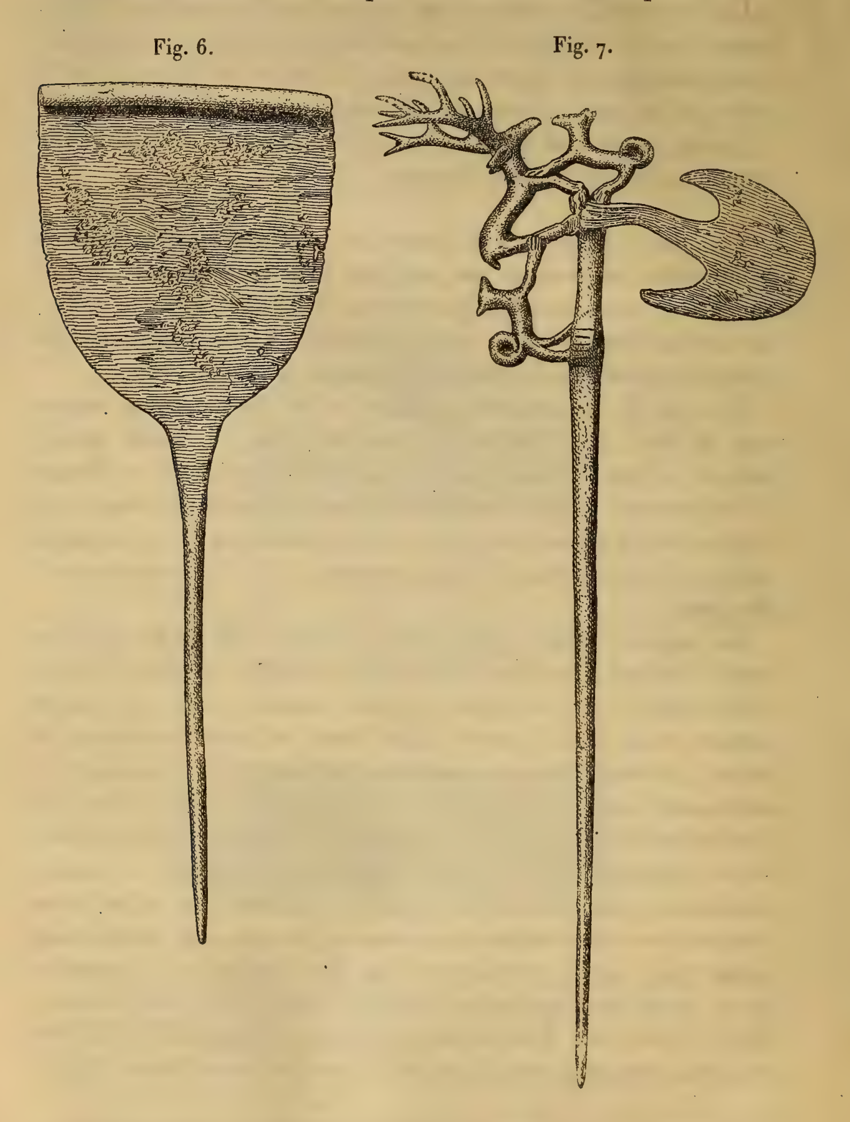


Fig. 6. Fig. 7.

bure en arc de cercle plus ou moins prononcée et l'ornementation générale. Les unes sont faites d'une simple tige ronde, les autres d'un bandeau plus ou moins massif, rond et renflé au centre (fig. 8).

Presque toutes sont armées de chevrons, de dents de loup, de cercles concentriques ou de torsades; quelques-unes ont des ren-

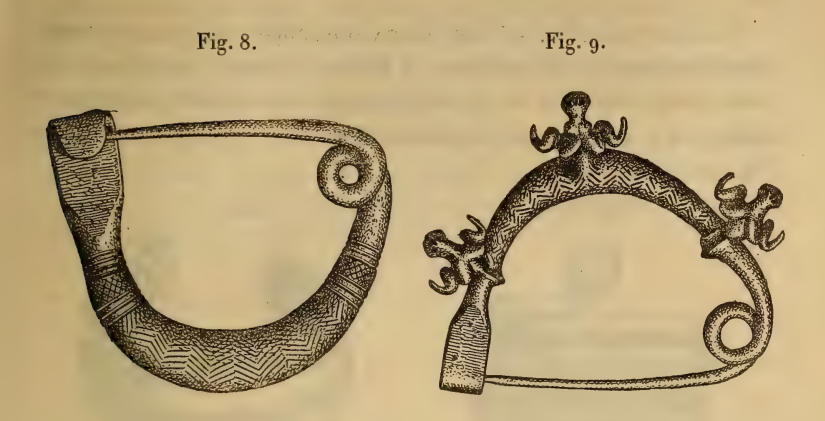


Fig. 8. Fig. 9.

flements caractéristiques près du ressort et de la palette qui reçoit la pointe de l'ardillon.

Le diamètre de ces fibules varie de 2 à 18 centimètres et la grosseur du corps est également fort variable; il en est dont l'arc atteint jusqu'à 3 centimètres de diamètre, tandis que d'autres ne sont que filiformes.

Quelques exemplaires sont décorés d'ornements en relief, entre autres de têtes de mouflon semblables à celles des épées et des agrafes (fig. 9). A côté de ces formes les plus générales, il faut citer quelques particularités, telles qu'un type représentant une sorte de serpent ondulant fait d'un plissement de l'arc de cercle d'une fibule à simple tige ronde.

Brassards. — Cet ornement, qui passe aux yeux de beaucoup d'archéologues pour réservé aux hommes, a été indistinctement trouvé dans les tombeaux des femmes et dans ceux des hommes; il ne se rencontre cependant que dans les tombeaux les plus riches. Bien qu'assez différents, quant à leurs dimensions et à la force des rubans plus ou moins carénés ou demi-ronds, les brassards de Koban n'appartiennent qu'à deux types (fig. 10).

Les uns présentent une spirale cylindrique avec extrémités enroulées en cône, les autres une spirale évasée à tige plus mince et à enroulement plat comme ceux des bracelets (fig. 11) et des bagues.

Je rappellerai en passant que beaucoup de ces brassards sont identiques à ceux de la Hongrie.

Pendants d'oreilles. — Ces bijoux sont encore de ceux qui semblent être tout à fait spéciaux à Koban. Ils sont faits d'une tige demi-ronde enroulée en spirale formant un cylindre légèrement aplati, les bouts sont terminés par des enroulements plats (fig. 12).

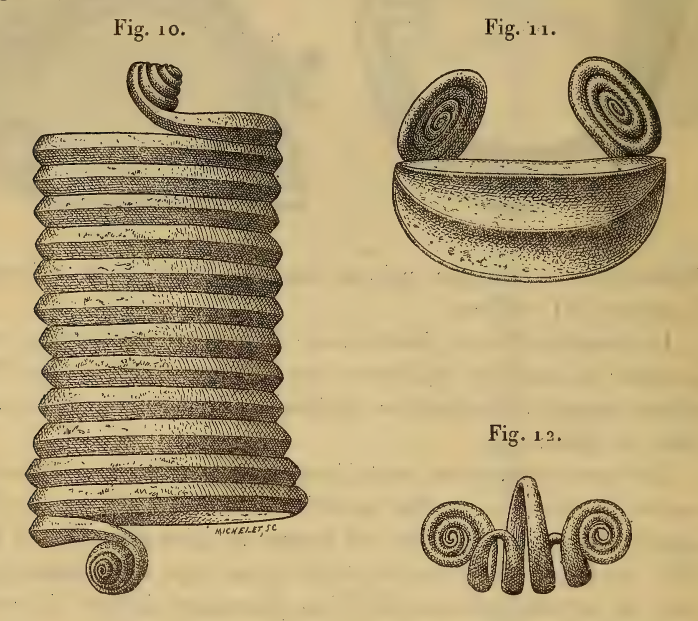


Fig. 10. Fig. 11. Fig. 12.

Outre cette forme singulière, que l'on aurait de la peine à reconnaître pour un pendant d'oreille s'il n'avait pas été trouvé si souvent en place, on employait encore de simples anneaux à extrémités pointues et se croisant, accompagnés quelquefois de pendeloques à spirales.

Boutons, appliques et cabochons. — Dans cette catégorie assez nombreuse on constate aussi la plus grande variété. Les boutons, de grandeurs très différentes, sont tantôt ronds, tantôt ovales; quelques-uns sont ornés de dessins géométriques.

Pendeloques. — Ces ornements, dont la variété est si grande et

qui présentent de si curieux spécimens, sont assurément les plus intéressants de la nécropole. On doit les séparer en deux catégories bien distinctes : celle des représentations animales et celle des types divers, qui est assez considérable.

Toutes les pendeloques sont massives et pourvues d'une bélière ou d'un trou de suspension.

Dans le groupe des représentations animales, on remarque d'abord l'homme, le loup, l'ours, le cochon, le cheval et surtout des cervidés et des ovidés, puis des oiseaux, des poissons et des pattes de crustacés (fig. 13 à 17).

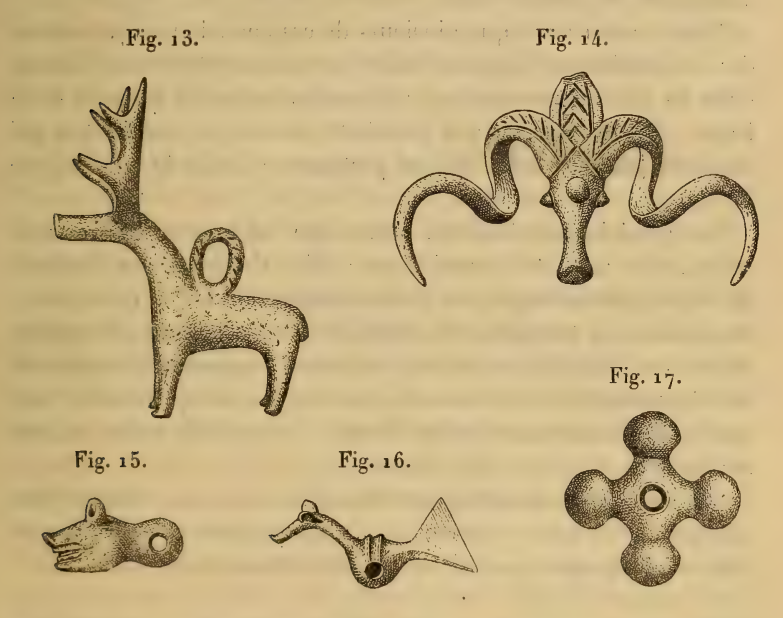


Fig. 13. Fig. 14. Fig. 15. Fig. 16. Fig. 17.

Il est curieux de retrouver dans ces pendeloques, semblables à de véritables jouets d'enfants ou à de petites idoles, une partie de la faune du Caucase, principalement le *tour* ou mouflon, qui a plus d'un rapport avec l'argali de l'Asie centrale.

Le bouquetin, la chèvre sauvage, l'antilope, la gazelle figurent également dans cette collection zoologique. La plupart de ces représentations animales sont des raretés dans les tombeaux; les têtes de mouflon cependant se trouvent fréquemment réunies par deux ou trois exemplaires.

On sait que ce mouflon n'est pas rare dans la région du mont

Kazbek, et j'ai appris, à Koban, qu'il n'y a pas longtemps encore les Ossethes de la vallée ne manquaient pas de placer une tête de cet animal dans la tombe de leurs parents.

Les cerfs rappellent ceux qu'on a découverts à Kazbek et ailleurs, dans d'autres nécropoles du Caucase (fig. 13). Quant au cheval, il est analogue à ceux qui se trouvent sur les mors des nécropoles de Ronzano et de Benacci, à Bologne, ainsi que sur le célèbre petit char votif de Gratz, dont les hommes et les cerfs rappellent du reste également les formes de Koban.

On retrouve là, comme en Italie et en Styrie, ces petits chevaux à long cou et à grosse tête.

Il est à noter aussi que plusieurs de ces pendeloques présentent des ressemblances frappantes avec certains objets découverts soit dans les régions permiennes, soit sur les bords du Volga et de la Kama, que M. Aspelin a si bien fait connaître récemment et qui sont certainement d'une époque postérieure à celle de la nécropole de Koban.

Les pendeloques diverses, autres que les représentations animales, sont aussi très nombreuses; elles consistent en des croix de Malte à branches plus ou moins renflées (fig. 17) et recourbées, des anneaux à torsades, des crochets à tiges tordues en spirales plates. On doit citer enfin des clochettes de grandeurs variant de 5 à 6 centimètres de hauteur, dont les parois extérieures sont ornées de nombreuses petites facettes, et certains petits peignes analogues à ceux de la Scandinavie.

Cet objet est essentiellement caucasien, car il se retrouve dans presque toutes les nécropoles du Caucase appartenant à peu près à la même époque que Koban, Kazbek, Samthavro, etc.

Résumé et conclusion. — De l'étude de la nécropole de Koban il résulte que, dans cette partie de l'Ossethie, a vécu un peuple qui avait atteint un degré de civilisation déjà élevé, dont on ne connaît ni l'origine ni l'ancienneté, mais qui est certainement antérieur à l'époque où l'emploi du fer est devenu définitif.

Le groupe important des sépultures qui ont été ouvertes sur ce point a donné des mobiliers funéraires présentant des caractères ethnographiques du plus grand intérêt et qui paraissent pouvoir être rapprochés de ceux qui ont été découverts à Kazbek, à Gori et ailleurs dans le Caucase.

Si beaucoup d'objets de Koban et surtout les motifs d'ornementation offrent de réelles analogies avec ceux des autres localités de la même région, les particularités artistiques si considérables que l'on y observe ne permettent pas d'attribuer ces diverses nécropoles à la même peuplade. Ne peut-on pas, néanmoins, supposer que les diverses populations qui les ont laissés ont une origine commune?

Mais quelle est cette origine?

L'histoire, la légende et la craniométrie doivent, de concert, nous aider à la solution de ce problème.

En recherchant par des comparaisons le point de départ des motifs artistiques de Koban, nous avons été conduit à jeter les yeux du côté de la Perse, de la Médie et de la Bactriane.

Nombre d'objets provenant de ces régions montrent, en effet, des analogies avec ceux de l'Ossethie.

C'est de ces contrées aussi que les légendes et les historiens de l'antiquité font venir les Ossethes, qui sont vraisemblablement les mêmes que ceux qui ont laissé les tombeaux que nous étudions.

Ce peuple, dont le nom vient de *oss*, dénomination arabe signifiant les peuples à cheveux blonds et à yeux bleus du Caucase, serait, pour plusieurs auteurs, originaire de l'Indus et aurait habité l'Asserbeidchan, région voisine du lac Aral et des pays des Mèdes et des Massagètes, c'est-à-dire la Perse et la Turcomanie actuelles, ou peut-être l'Afganistan.

Ptolémée, qui connaissait cette peuplade, la nomme Oza et le pays habité par elle, Osseka.

Diodore de Sicile affirme que ces Oos, Aas ou Ossethes sont originaires de la Médie, de la Perse et de l'Asgard, et que, venus au Caucase très anciennement, ils y constituaient une population tout à fait à part de ceux qui les entouraient.

Les documents anthropologiques nouveaux que j'ai recueillis, notamment sur les Kurdes, les Ossethes et plusieurs autres races du Caucase, viennent confirmer cette manière de voir.

Quant à l'époque probable à laquelle cette émigration a eu lieu et à l'état de civilisation des émigrants, questions sur lesquelles les documents positifs, soit archéologiques, soit anthropologiques dont nous disposons, n'ont pu nous renseigner d'une façon suffisante, on devra faire de nouvelles recherches. Dès à

présent, il faut tenir compte cependant d'un fait historique des plus précieux.

Ce fait, signalé par Hérodote, date évidemment au moins de son temps, c'est-à-dire de 500 à 600 ans avant J.-C. Cet historien dit que « les Massagètes, qui habitent à l'Est de la mer Caspienne (Afganistan, d'après Rawlinson), font d'airain leurs haches et les pointes de leurs flèches et couvrent d'orfèvrerie leurs coiffures, leurs baudriers et leurs ceintures. Ils font aussi d'airain les armures de leurs chevaux et garnissent de bossettes d'or les pièces de leurs harnais et les mors. Ils n'usent aucunement d'argent, non plus que de fer, parce qu'il ne s'en trouve point en leur pays, tandis que l'or et l'airain y sont en abondance. »

Si donc l'hypothèse que je présente sur l'origine des Ossethes est admissible, elle expliquerait également l'origine de cet art archaïque, empreint de ce caractère si éminemment iranien, dont on retrouve l'influence dans presque toute l'Europe à la fin de l'âge du bronze, et dans le Nord spécialement, dès l'aurore de cette civilisation.

La légende d'Odin qui, parti de l'Asgard avec les Aas, habitants de ce pays, serait venu civiliser le Nord, aurait donc un grand fond de vérité.

De cet ensemble de faits, il ne résulte pas, comme on pourrait le croire, que je propose de considérer le Caucase, et Koban en particulier, comme un centre de production d'où serait partie la civilisation que nous étudions et encore moins celle de l'âge du bronze; loin de là. Pour moi, les Oss ou Ossethes du Caucase ne représentent qu'une minime fraction des propagateurs de ces idées artistiques dont nous retrouvons la plus remarquable manifestation à Koban, où ils n'ont laissé qu'une colonie et d'où ils n'ont pas pu rayonner.

Cette émigration qui, vraisemblablement, est partie de la région orientale de l'Iran, peut être considérée comme un nouveau courant civilisateur succédant à celui qui, le premier, a initié l'Occident méditerranéen à l'usage du bronze. Ce courant a dû suivre des voies différentes pour atteindre l'Arménie, le Caucase, le Volga, le Danube, le Dniéper, d'où son influence a rayonné ensuite à l'Ouest et au Nord.

Il y a tout lieu de croire que de nouvelles découvertes viendront nous indiquer le passage de cette importation sur les rivages de la mer Noire en Asie Mineure, et dans l'Orient de l'Europe.

C'est à ce nouveau courant qu'il convient d'attribuer l'importation du bronze dans le centre et le Nord de l'Europe et, par conséquent, la formation des provinces et groupes archéologiques que j'ai appelés Danubiens et Ouraliens (*Age du bronze*, 1876). Chacun sait, en effet, que les types de l'âge du bronze de ces contrées se confondent en partie, en ce qui concerne le goût artistique, avec ceux du premier âge du fer des provinces méditerranéennes.

Ce ne serait donc pas au delà de cette seconde époque des métaux qu'il faudrait faire remonter l'origine de l'âge du bronze des pays situés de l'autre côté du Pô et du Rhin, au Nord, si l'on voulait synchroniser en Europe, d'une façon absolue, toutes les civilisations de même ordre, comme le voudraient encore quelques antiquaires. Il est plus naturel d'accorder à chaque région un âge du bronze, dont l'emploi a cessé partout dès que le fer s'est répandu d'une façon industrielle. Il est également plus rationnel de rechercher la marche de la diffusion progressive de cette civilisation en étudiant l'association des types industriels et artistiques et en les comparant avec ceux des autres contrées.

C'est en suivant ce principe que nous arrivons à concevoir comment il se fait que l'on rencontre sur des objets de l'âge du bronze de la Sibérie, de la Scandinavie, des bords du Danube et du Pô les mêmes motifs d'ornementation que sur ceux que l'on découvre en abondance dans les nécropoles proto-étrusques et pré-gauloises, lesquelles ont une origine certainement iranienne, puisque l'on y trouve de nombreux ornements identiques à ceux de Koban.

La diversité des voies par lesquelles le bronze est arrivé successivement explique la diversité des formes dans chaque pays, car il est probable que, peu après avoir pénétré dans une région, les types primitifs ont été modifiés par l'industrie locale et que des formes nouvelles ont été créées.

Si l'on retrouve en Europe les motifs décoratifs orientaux avec tous leurs caractères, c'est parce que leur simplicité s'imposait tout d'abord aux populations qui les ont reçus; mais on les voit bientôt se modifier et s'améliorer dans les pays où le sentiment vraiment artistique était inné dans la population, comme en Grèce et en Italie.

Reste une question intéressante sur laquelle il est difficile de se prononcer. Les Aas ou Ossethes, qui employaient le fer à Koban,

sinon pour fabriquer tous leurs ustensiles usuels, du moins pour leurs armes et comme matière précieuse, puisqu'ils en incrustaient leurs bijoux de bronze, doivent-ils compter parmi les importateurs du fer en Occident? Aucun document ne permet, quant à présent, de se prononcer sur ce point. Cependant, de même qu'ils n'ont pas répandu au Nord et en Occident certains objets en bronze, tels que leurs plus belles ceintures et leurs plus belles armes, de même ils ont pu ne céder que très rarement leurs armes de fer.

Les populations, enfin, qui tiennent des Aas la spirale, le swastika et les représentations animales, peuvent bien avoir reçu le fer des autres peuples, très anciens aussi en civilisation, qui se développaient à l'orient de la Méditerranée.

La nécropole de Koban, dont l'intérêt est considérable au point de vue de l'histoire primitive de l'homme au Caucase, a pris une importance capitale, puisqu'elle nous a permis de retrouver, avec quelque probabilité, le point de départ de cette influence industrielle et artistique dont l'apparition, dans la plus grande partie de l'Europe méridionale, a coïncidé avec celle du fer, tandis qu'elle ne se montre ailleurs qu'avec le bronze.

Archéologie historique. — J'ai rapporté de la Syrie et du Kurdistan une belle série de photographies des cités ruinées du IVe siècle et j'ai réuni ou étudié en Arménie et au Caucase un certain nombre de documents d'un grand intérêt.

M. Bayern m'a communiqué les dessins de quelques tombeaux byzantins primitifs des environs de Daralaghez, dans la province de Nakitchevan. J'ai acquis à Tiflis une série de photographies d'objets d'art chrétiens disséminés dans plusieurs monastères et églises arméniennes ou grecques du Caucase. Je dois citer enfin l'importante collection numismatique de M. Bayern, composée de plus de six mille pièces toutes recueillies au Caucase.

Cette collection, classée avec le plus grand soin, renferme une assez belle série de grands bronzes et beaucoup de pièces d'or et d'argent.

Elle se compose, dans son ensemble, de six mille pièces environ, non compris les doubles, fort nombreux.

On y remarque principalement des monnaies arsacides, sassanides, bosphoriennes, pontiques, olbianes, grecques, syriennes et égyptiennes.

Dans cette première série se trouvent une grande quantité de pièces inédites et la plupart fort rares.

Une seconde série comprend les médailles romaines, byzantines et européennes du moyen âge.

Une troisième série renferme une collection générale bien classée et bien déterminée; elle se compose de spécimens choisis de monnaies du Japon, de la Chine, des peuples indo-scythiques, de l'Indoustan, de la Bactriane, de Babylone, et enfin surtout des Parthes, de la Colchide et de l'Ibérie. Cette dernière série se compose de plus de cinq cents numéros.

II

ANTHROPOLOGIE.

Le nombre des peuples habitant actuellement les vastes régions de l'Asie occidentale que j'ai traversées est très considérable.

La plupart, nomades ou semi-nomades, sont nominalement sujets ottomans ou perses; quelques-uns sont russes. Un grand nombre sont soumis aux lois du pays auquel ils appartiennent, mais beaucoup résistent encore. Quant aux sédentaires, ils ne le sont pas depuis longtemps, principalement dans le voisinage du désert, en Mésopotamie, par exemple. Quelques types paraissent s'être maintenus à peu près purs, malgré les influences multiples qu'ont dû subir ces populations par suite des invasions nombreuses qui, depuis la plus haute antiquité, se sont succédé sur le sol de la Syrie et des régions de l'Euphrate et du Tigre ainsi que du Caucase.

En suivant mon itinéraire sur la carte, on remarquera d'abord, en partant de Beyrouth, les Arabes libanais ou Syriens, puis les Ansariés et les Grecs de la vallée de l'Oronte et du littoral, que l'on trouve jusqu'aux environs d'Antioche.

A partir d'Antioche, on commence à rencontrer des familles kurdes cantonnées çà et là dans le voisinage de campements turcomans, bédouins, et même, depuis plusieurs années, quelques Circassiens. Les Kurdes sont de plus en plus fréquents à mesure que l'on s'approche de l'Euphrate ou que l'on remonte vers l'Asie Mineure. Dans la haute Mésopotamie, aux environs d'Orfa, on les voit côte à côte avec les Bédouins, devenus les uns et les

autres cultivateurs. Dans le Kurdistan et en Arménie, on les trouvera groupés par tribus, cherchant de préférence des points élevés et sauvages, laissant aux Armémiens, aux Assyriens, aux Chaldéens et aux Turcs les plaines basses, trop souvent malsaines. Dans la région moyenne du Tigre, on les voit encore disputant le sol aux Chaldéens, aux Persans et aux Arabes, avec lesquels ils se sont, du reste, déjà assez mêlés.

C'est sur le pourtour du mont Ararat, dans les vallées sauvages et désertes découpées dans les contreforts de la montagne légendaire et sur les hauts plateaux qui s'y rattachent au Sud, soit en Turquie, soit en Perse, que vivent les tribus kurdes les plus indépendantes, les plus pures de race et offrant aussi le plus d'intérêt.

Dans le Sud de l'Arménie russe, dans les environs de Kars et dans le Lazistan, on trouve encore quelques tribus kurdes, qui subissent patiemment le joug de la Russie en compagnie des Arméniens, leurs frères, et des Tatares, leurs voisins.

Trois peuples surtout ont attiré mon attention d'une façon toute spéciale durant cette partie de mon itinéraire comprise entre Antioche et Bayazid, ce sont les Ansariés, les Arméniens et les Kurdes. Dans le Caucase, j'ai étudié seulement les Ossethes et les Lazes, ainsi que quelques Tchitchens, quelques Géorgiens et quelques Circassiens.

Le peu de temps dont je pouvais disposer et la diversité des recherches auxquelles je devais me livrer pendant ce voyage ne m'ont pas permis de multiplier mes observations anthropométriques autant que je l'aurais voulu. Je dois dire aussi que ces populations, généralement musulmanes, ne se soumettent pas facilement aux mensurations et permettent rarement qu'on les photographie. En présence de ces difficultés, j'ai dû, le plus souvent, négliger un grand nombre d'observations et ne m'arrêter qu'à relever la couleur des yeux et celle des cheveux et à prendre les mesures les plus essentielles de la tête, de façon à obtenir quelques indices comparables. Ces divers renseignements sont résumés dans des tableaux.

Ansariés. — Le peuple auquel on a donné le nom d'Ansarié habite un massif de montagnes de la Syrie septentrionale baigné à l'Ouest par la Méditerranée, entre Latatkié, au Nord, Tripoli, au Sud, et la vallée de l'Oronte, à l'Est. Divisés en tribus vigoureuses

et quelque peu sauvages, les Ansariés ont lutté souvent et luttent encore pour conserver leur indépendance.

Malgré la réputation peu flatteuse que certains voyageurs leur ont faite, quelques naturalistes ont pu pénétrer chez eux et étudier leurs mœurs; mais leurs caractères céphalométriques n'ont pas encore été étudiés.

En dehors de leurs montagnes, c'est à Beyrouth et dans la vallée de l'Oronte que l'on trouve quelques familles d'Ansariés. A Antioche, on en compte actuellement dix mille environ.

De pasteurs et de brigands qu'ils étaient dans leurs montagnes, ils sont devenus de bons laboureurs dans la plaine; à Souédhié, à l'embouchure de l'Oronte dans la Méditerranée, et à Djeser-Adid sur l'Oronte, dans la direction d'Alep, ils constituent la plus grosse partie de la population.

Dans la région d'Alep, on rencontre encore des Ansariés; les villages de Nerchoul et de Neboul paraissent être leur limite à l'Est.

N'ayant pu visiter les Ansariés dans leurs montagnes, c'est à Antioche que je les ai étudiés.

J'ai pris des mensurations sur 48 individus, dont 6 femmes. Les uns et les autres de vingt à quarante ans.

Cette race présente comme caractères généraux et constants: 1° une taille moyenne de $1^{m},68$ chez les hommes et de $1^{m},61$ chez les femmes; 2° ils sont bien musclés et vigoureux; 3° généralement ils sont brachycéphales; leur indice céphalique est de 84.31 pour 48 individus; celui des 42 hommes est de 84.13 et celui des 6 femmes 85.63. Les femmes seraient donc plus brachycéphales que les hommes. Sur 42 hommes, 16 (soit 38 p. 0/0) présentent des traces incontestables de compression antéro-postérieure, généralement plutôt inio-frontale qu'inio-bregmatique.

J'ai pris quelques photographies montrant des exemples de cette déformation, qui, ainsi que j'ai pu m'en convaincre, est produite, comme au Caucase, par la compression lente et constante d'un bandage. Plusieurs individus m'ont affirmé avoir porté cet appareil jusqu'à sept ou huit ans (pl. I et II).

Une autre déformation plus fréquente est celle de la partie gauche de l'occipital. Presque tous les hommes présentent cette disposition, si fréquente chez les Syriens actuels et chez les anciens Phéniciens. Cet aplatissement ne paraît dû à aucun appareil

spécial, il faut voir là simplement le résultat de la façon constante dont les enfants sont fixés dans leurs berceaux.

Leur indice nasal est de 72.37 pour les hommes et de 71.42 pour les femmes. L'indice facial des hommes est de 78.79, et, chez les femmes, il est de 81.56.

Les voyageurs qui ont vu des Ansariés avant moi, et ils sont nombreux, ont dit qu'ils étaient généralement blonds avec des yeux bleus; cette affirmation me paraît exagérée pour ceux que j'ai étudiés. Sur 48 sujets, 6 seulement ont les cheveux blonds, 22 les ont châtain plus ou moins foncé et 20 les ont bruns ou noirs, soit 13 p. o/o de blonds, 48 p. o/o de châtains et 39 p. o/o de noirs. Quant aux yeux, 4 seulement les ont bleus; chez 32, ils sont brun marron plus ou moins clair, et 12 les ont noirs, c'est-à-dire que l'on ne trouve que 8 p. o/o d'yeux bleus, tandis que les yeux bruns se montrent dans la proportion de 56 p. o/o.

Sont-ils plus blonds dans la montagne? C'est ce que je ne saurais dire.

Quoi qu'il en soit, les quarante-huit sujets que j'ai étudiés paraissent de race pure et ne sont descendus dans la plaine que depuis peu d'années. Du reste, les Ansariés ne s'allient pas avec la population turque, grecque ou arabe des pays où ils émigrent, et je me crois autorisé à considérer mes quarante-huit observations comme pouvant donner un aperçu exact de ce peuple encore mal connu.

Au point de vue ethnographique, j'ai peu de renseignements, n'ayant pas vu les Ansariés dans leur propre pays. Les photographies que nous avons prises nous montrent des individus différant peu dans leur ensemble des Syriens, au milieu desquels ils vivent, sans se mêler toutefois.

De ces observations encore trop peu nombreuses, il est difficile de tirer des conclusions tendant à classer ce peuple intéressant dans tel ou tel groupe bien connu; on peut cependant affirmer qu'il doit être rattaché au groupe iranien.

Au reste, de l'étude des indices consignés dans les tableaux il résulte que les Ansariés doivent être rapprochés des Kurdes et des Arméniens plutôt que des Arabes de Syrie.

Kurdes. — Les Kurdes, ainsi que je l'ai dit, n'habitent pas que

le Kurdistan; on les trouve en Arménie, en Asie Mineure, en Mésopotamie et en Perse.

Les Kurdes sont subdivisés en un grand nombre de tribus portant le nom du chef qu'ils se sont choisi ou qui s'est imposé, ce qui est le cas le plus fréquent. Ces chefs eux-mêmes sont soumis à l'autorité de chefs supérieurs, auxquels ils doivent le service militaire.

Ces chefs supérieurs, dont plusieurs prétendent descendre de Noé lui-même en ligne directe, exercent sur les populations kurdes un pouvoir suprême, augmenté encore par la superstition.

C'est ainsi que le célèbre cheikh Obéîdullah, qui dominait sur quinze à vingt tribus habitant les frontières perses et les environs de Van, a pu réunir, il y a deux ans, plus de dix mille cavaliers et s'emparer de plusieurs villages dans la région du lac Ourmia, sur le territoire persan. Ce chef, dont les projets inquiétaient le gouvernement de la Porte, fut attiré à Constantinople sous prétexte d'arrangements et comblé de cadeaux et de promesses en faveur de ses sujets. A Van, où des fêtes ont été données en son honneur pendant notre séjour, on paraissait convaincu qu'il ne reverrait pas ses montagnes. Depuis mon retour, Obéîdullah, que l'on a quelquefois appelé le Garibaldi de l'Arménie, est parvenu à s'échapper de Constantinople, profitant des fêtes du Ramadan. A l'heure qu'il est (15 septembre 1882), il menace Van avec dix mille hommes et demande la reddition de la ville.

Une armée perse de trente mille hommes s'avance pour le combattre. Des troupes ottomanes munies d'artillerie ont été également envoyées contre Obéîdullah et ont reçu l'ordre de s'emparer de lui mort ou vivant.

Les Kurdes habitent les uns le territoire turc, les autres le territoire russe et la Perse; ils sont soumis nominalement aux gouvernements de ces pays. Ils doivent donc le service militaire et des impôts en argent et en nature. Comme ils refusent généralement de se soumettre aux lois, les Turcs leur font dans les montagnes une véritable chasse. Là, blessés ou pris par la faim, après toutefois s'être défendus énergiquement, un grand nombre tombent entre les mains de leurs futurs frères d'armes. Enchaînés, ils sont d'abord entraînés de vive force dans les prisons, où ils sont entassés pêle-mêle, et ensuite envoyés dans l'Yémen, où ils ne tardent pas à succomber en masse aux ardeurs du climat.

Dans les hôpitaux de Diarbékir et d'Alep, qu'ils encombraient au moment de mon passage et où la fièvre typhoïde les décimait, j'ai étudié un grand nombre de ces indomptables montagnards. J'ai pu obtenir d'eux d'utiles renseignements, grâce à d'obligeants et intelligents interprètes que j'ai rencontrés dans le personnel médical de ces hôpitaux, à la tête duquel se trouvait un jeune docteur, élève de la faculté de Paris.

Ceux qui sont nomades logent dans de vastes tentes faites de tissus de laine et différant peu de celles des Arabes.

Habitant de préférence les hautes vallées, les Kurdes changent fréquemment de campement, recherchant les pâturages pour leurs troupeaux de moutons ou de chèvres angoras (pl. VII et VIII).

En été, ils ne sortent guère de leurs montagnes que pour aller piller les Arméniens dont ils habitent les villages pendant l'hiver.

Bien que féroces et courageux, ils ont une crainte salutaire des Européens et n'osent les attaquer que lorsque ceux-ci les suivent dans leurs retraites escarpées.

Le célèbre géographe docteur Shultz, envoyé en mission par le Gouvernement français en 1854, ayant éveillé des soupçons chez les Kurdes en prenant des notes et en dessinant des ruines, fut victime d'une trahison et massacré.

Quelques années plus tard, le consul anglais d'Erzeroum, M. Abbot, allant d'Erzeroum à Bayazid, fut attaqué par les Kurdes et complètement dépouillé, ainsi que son escorte, sans que le gouvernement turc ait jamais su découvrir et punir les coupables.

Quoique très authentiques et du reste fort vraisemblables, ces faits sont rares, on doit le reconnaître.

Plus heureux, nous avons pu traverser les contrées les plus sauvages et les plus désertes du Kurdistan sans avoir jamais été inquiétés même par les tribus de la plus mauvaise réputation, telles que celles des Moutkans des défilés de Bitlis et des Eydéranly de la plaine de l'Abaga, au pied de l'Ararat, sur lesquelles on nous avait fait les récits les plus sombres. Sans rien préjuger sur la conduite des quelques rares voyageurs qui m'ont précédé dans ces régions, je crois pouvoir indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles non seulement nous avons passé sains et saufs au milieu de ces populations sauvages, mais encore comment nous avons été reçus presque en amis : nous étions nombreux (vingt hommes) et bien armés, nous n'avions pas d'escorte turque,

et on savait à l'avance — les nouvelles se répandent vite en Orient — que nous voyagions pour étudier la nature sans nous préoccuper de leurs affaires politiques ou religieuses, et enfin que le chef de la mission, celui qui mesurait leurs têtes, était médecin.

Quelques petits pansements et quelques médicaments administrès bien à propos, et le plus souvent insignifiants, les avaient confirmés dans cette opinion, que l'on se fait assez facilement en Orient. Pour ces peuples enfants, tout individu voyageant pour recueillir des pierres, des plantes ou des animaux est forcément un médecin émérite, et, dans tous les cas, un homme auquel il est bon de ne pas toucher.

Le costume des hommes se compose de pantalons fort larges, d'un gilet et d'une veste faite de poil de chèvre, imperméables et souvent ornés de passementeries dorées.

Leur coiffure consiste en un grand bonnet de feutre pointu entouré d'un turban considérable, parfois aux couleurs variées, mais souvent noir, jadis de soie ou de lainage fin, actuellement fait de ces cotonnades anglaises qui, malgré leur laideur, ont envahi tout l'Orient (pl. IX).

Tous les Kurdes portent de grandes bottes; les femmes vont le plus souvent pieds nus. Beaucoup sont vêtus en ce moment des dépouilles des Russes, des Turcs et des Arméniens qu'ils ont tués dans la dernière guerre. En hiver, un grand manteau de cotonnade, souvent de couleur rouge, recouvre tout l'individu (pl. X et XI).

Dans la plaine, leur arme est une lance rappelant celle des Bédouins; dans la montagne, c'est le sabre et le bouclier, généralement de petites dimensions. Ils ont également un poignard assez spécial (pl. VII et VIII).

Quant aux armes à feu, elles sont rares; ils ne possèdent guère que quelques mauvais fusils ou pistolets.

Leurs chefs commencent à avoir des revolvers américains; ils regardaient les nôtres avec grande envie, et l'un d'eux, pour avoir le mien, a été jusqu'à m'offrir un magnifique cheval qui, chez nous, aurait une grande valeur.

Les femmes kurdes sont généralement belles et bien faites, elles ont le visage découvert, surtout dans les montagnes; toutefois elles se cachent des étrangers en présence des hommes de la tribu. La plupart se défigurent en se perçant l'une des narines

pour y placer un ornement avec tige rappelant un pendant d'oreille ou un anneau. Beaucoup portent des bracelets faits de rubans de fer ou de fil de télégraphe enroulé en spirale. Leur costume est à peu près celui des Arméniennes de la région; quelques-unes ont adopté celui des Persanes, surtout sur la frontière (pl. VIII).

Les femmes kurdes sont généralement chargées de dresser les tentes, et la rapidité avec laquelle elles s'acquittent de cette tâche est surprenante.

Elles sont, du reste, entretenues dans cette activité par la brutalité de leurs maris et de leurs pères. Constamment occupées, les jeunes filles tissent de très beaux tapis.

Comme chez les Arabes et les Persans, la polygamie est fréquente, surtout chez les chefs qui peuvent se permettre ce luxe. Mousahara, le chef des Eydéranly, chez qui nous avons passé deux jours, avait trois femmes. La plus jeune, fort belle Persane de vingt ans environ, était couverte de bijoux splendides et avait des allures fort civilisées. Son costume persan, tout de soie, aux couleurs éclatantes, bleu, jaune et rouge ponceau, était des plus riches et des plus pittoresques (pl. XII).

La naissance d'un fils est regardée par les femmes kurdes comme le plus heureux des événements, et on la fête plusieurs jours de suite.

Celle d'une fille les plonge dans la tristesse, et il n'est pas rare, dit-on, qu'une mère tue ou laisse mourir, faute de soins, ses enfants féminins, dans la certitude où elle est qu'il vaut mieux pour eux une mort prématurée que la triste existence qui les attend dans la tribu.

En dehors de ces circonstances, l'infanticide ne se produit pas chez ces populations.

Ces faits expliquent la rareté effective et non pas seulement apparente des jeunes filles dans chaque famille, et l'usage de se procurer des épouses en allant les enlever en Perse, du moins sur la frontière.

Les tribus, au nombre de plusieurs centaines, se composent de deux à six cents tentes ou foyers. La moyenne, dans la région de Van, est de deux cent cinquante.

La plupart des Kurdes sont pasteurs de troupeaux de moutons et de chèvres angoras, qui fournissent de magnifiques laines. Ils cultivent le millet pour leur nourriture, ainsi que d'assez bon tabac,

qu'ils viennent vendre dans les villes. Presque tous récoltent dans les bois des noix de galle, dont ils font un grand commerce.

Dans toutes les régions où il y a de beaux pâturages, ils élèvent des chevaux et des mulets très estimés.

Dans chaque village du Kurdistan et de la Mésopotamie habité par les Kurdes, il y a des oiseaux sacrés. A Biredjik, ce sont les ibis (l'ibis *commata,* dont l'habitat le plus connu est l'Abyssinie), qui y viennent passer le printemps, de mars à juin; près d'Orfa, ce sont les cigognes; à Sowerek, ce sont les corbeaux; ailleurs, les rolliers, les étourneaux ou quelques autres passereaux, qui nichent dans les murs des habitations, faites de terre quand elles ne sont pas creusées dans le sol même.

Ce culte des oiseaux protecteurs du village est si sérieux, que le naturaliste court un véritable danger à tuer quelques échantillons de ces volatiles, même à de grandes distances des lieux habités.

La religion des Kurdes est peu connue; toutefois, ils paraissent pour la plupart suivre, comme les Persans, le culte d'Ali, et quelques-uns celui de Zoroastre. Un grand nombre parmi eux appartiennent à la secte bizarre des Yesides, qui est répandue dans toute cette partie de l'Asie, chez les Turcs comme chez les Kurdes.

Le capitaine Kimeir, qui a étudié ces singuliers sectateurs, prétend qu'ils sont les descendants de certains Arabes qui se battirent sous les ordres de Yeside, à la bataille de Kerbala, contre l'iman Stossein, fils d'Ali.

Pour plusieurs voyageurs, ils doivent être considérés comme descendants de quelques Parsis dont la frayeur et le respect pour les principes du mal contenus dans le système de Zoroastre ont été pris pour l'adoration du diable.

La langue des Kurdes, bien que considérée comme un idiome persan, est réellement spéciale. Elle a une grammaire bien connue actuellement, et plusieurs dialectes, ceux du Nord et ceux du Sud.

Pris d'une façon générale, les Kurdes que j'ai étudiés entre Alep et Bayazid au nombre de 158 (137 hommes et 21 femmes), appartenant à une douzaine de tribus, sont grands, vigoureux, bien musclés, avec les extrémités fines (pl. III à VI).

Leur regard farouche et leur teint basané rappellent les

Bédouins, et ils ont comme eux la tête rasée en partie. Beaucoup gardent une houppe sur le derrière de la tête. Les cheveux sont noirs ou tout au plus châtains. Je n'ai vu que 5 blonds sur 158 individus. Ils portent rarement toute la barbe et ne sont presque jamais complètement rasés. La plupart n'ont que la moustache; celle-ci est châtain foncé et souvent fort longue (pl. X et XI).

Le nez est généralement crochu, l'indice varie de 72 à 74, donc ils sont mésorhiniens. Les hommes ont généralement 74 et sont plus platyrhiniens que les femmes.

Les yeux, tous bruns ou plutôt marron plus ou moins foncé, ne sont presque jamais bleus.

L'indice céphalique est de 81.42. Ils sont donc en général brachycéphales. Quelques-uns, n'atteignant que 79.54 ou 80, sont même mésaticéphales. Tels sont 42 hommes des tribus de la haute Mésopotamie que j'ai étudiés aux environs d'Orfa, notamment les Barazy; d'autres au contraire sont brachycéphales, comme 15 Moutkans des environs de Bitlis, qui ont jusqu'à 83.68. Au contraire, 15 hommes Zazas de Sowerek donnent seulement 80.06, et 12 femmes de la même tribu, 81.02.

Les indices céphaliques dénotent un autre fait assez curieux à signaler, c'est l'influence du voisinage de certaines races sur le développement de la brachycéphalie ou de la dolichocéphalie. On remarquera tout d'abord que les Kurdes des tribus de la haute Mésopotamie, vivant à côté des Bédouins, ne présentent que des indices inférieurs à 80, tandis que les Eydéranly de l'Ararat et de Van, qui sont en contact avec les Arméniens, ont des indices supérieurs à 83, lesquels se rapprochent de ceux des Arméniens, qui se trouvent autour de 85.

Nous voyons, en effet, que les Bédouins de la haute Mésopotamie présentent des indices céphaliques dépassant rarement 80. La plupart se tiennent autour de 78; pour 16 individus observés aux environs d'Orfa et d'Alep l'indice moyen est de 79.90; 7 femmes donnent 81.93, tandis que les 9 hommes n'arrivent qu'à 78.41.

D'autre part, 30 Arméniens du Kurdistan, chez qui l'on rencontre un indice moyen général de 85.26, dépassent encore ce chiffre indiquant déjà une assez forte brachycéphalie. C'est ainsi que 10 individus non déformés observés à Gollu ont 86.25.

La déformation artificielle antéro-postérieure est assez fréquente

chez les Kurdes. Elle est due, comme chez les Ansariés, les Arméniens et les Géorgiens, à un appareil spécial composé de bandelettes (pl. III et IV).

Chez les Kurdes, comme chez les Ansariés et les Arméniens, la question des déformations artificielles des crânes doit être prise d'autant plus en considération que ces déformations sont plus fréquentes.

Cette déformation antéro-postérieure, inio-frontale ou inio-bregmatique peut modifier sensiblement les indices, dont les causes de variation ne dépendent souvent que de déplacements de quelques millimètres.

J'ai rencontré cette déformation dans la proportion générale de 33 p. o/o. Cette proportion est de 37 p. o/o chez les hommes et de 15 p. o/o chez les femmes. On remarquera que la déformation modifie les indices céphaliques d'une façon inattendue, puisque sur 15 Kurdes Moutkans des environs de Van, qui ont en masse 83.68, les 7 non déformés présentent 84.27, alors que les 8 déformés n'offrent que 83.17. Dans cette tribu, nous trouvons la déformation dans la proportion de 53 p. o/o. Le fait est encore plus frappant pour les Eydéranly, au pied de l'Ararat, où la proportion est 75 p. o/o. L'indice céphalique est 81.69, se divisant ainsi : 2 non déformés, 83.37, et 6 déformés, 81.15.

Avant de quitter cette question, si pleine d'intérêt, des déformations artificielles du crâne, je ferai remarquer que c'est surtout chez les tribus voisines de l'Ararat que cet usage est le plus développé.

D'après la linguistique, les Kurdes ont été placés parmi les Iraniens, à côté des Persans, des Ossethes et des Arméniens, dont ils diffèrent un peu cependant, aussi bien par la langue que par les autres caractères.

Néanmoins, l'ensemble des caractères céphalométriques des Kurdes ne permet pas de les exclure de ce groupe.

Il en est de même des Ansariés, qui, eux aussi, présentent plus d'affinités avec les Arméniens et les autres Iraniens qu'avec les Arabes et les Turcs qui les entourent.

On a vu que chez la plupart de ces populations la coutume de déformer la tête aux enfants se rencontre assez fréquemment et, ce qui est remarquable, dans des proportions fort analogues.

Chez les uns comme chez les autres, cette déformation, qui est

à peu près uniforme, est plus rare chez les femmes que chez les hommes.

En résumé, les Kurdes et les Ansariés formeraient deux rameaux de cette race iranienne, dont ils se seraient séparés de bonne heure.

Leur genre de vie, l'influence du milieu, et de nombreux croisements avec les populations voisines ont assez modifié le type primitif pour qu'actuellement ils paraissent avoir formé deux peuples présentant chacun des caractères qui leur sont propres.

Arméniens. — Ce peuple, dont l'importance à tous égards a depuis longtemps attiré l'attention des historiens et des savants, n'a pas encore été l'objet d'observations sérieuses de la part des anthropologistes, au moins dans son pays.

Il n'entrait pas dans mon programme d'en aborder l'étude dans ce voyage, me réservant d'y revenir plus tard.

Je me suis borné à prendre des mensurations sur certains groupes vivant côte à côte avec les Kurdes, afin de chercher les différences qui existent encore entre ces deux races, malgré les mélanges nombreux qui s'effectuent entre elles. Il était intéressant, par suite, d'indiquer les ressemblances qui doivent en résulter, indépendamment de celles que leur impose leur communauté d'origine.

J'ai étudié 17 Arméniens à Gollu, sur le rivage du lac Van, et 13 dans la région de Diarbékir à Sulivan. Chez les uns comme chez les autres, la couleur des cheveux la plus générale est le noir; les châtains ou les blonds ne sont que dans la proportion de 20 p. 0/0, et encore ces derniers ne se rencontrent que chez les Arméniens de Gollu. Les yeux, le plus souvent bruns ou marrons, sont quelquefois bleus ou vert clair, comme chez les individus de Gollu, où on les trouve dans la proportion de 35 p. 0/0 environ.

L'indice céphalique moyen est 85.26, pour les 30 Arméniens réunis; mais pour les 13 de Sulivan il est de 84.08, et de 86.18 pour les 17 de Gollu. Ces Arméniens sont donc plus brachycéphales que les Kurdes de la même région. Comme chez les Géorgiens et les Arméniens du Caucase, ainsi que chez les Kurdes, on rencontre fréquemment chez les Arméniens du Kurdistan la déformation inio-frontale. Pour l'ensemble, elle se trouve dans la proportion de 40 p. 0/0; mais chez ceux de Sulivan elle n'at-

teint que 38 p. o/o, tandis que chez ceux de Gollu elle arrive à 41 p. o/o.

Chez les individus déformés de Gollu, l'indice céphalique moyen est de 86.06, alors que chez les non-déformés du même groupe il est de 86.25.

D'autre part, chez les non-déformés de Sulivan, on observe un indice de 84.98. Celui des déformés est 82.65.

La déformation artificielle présente donc, chez les Arméniens en question, un fait curieux, à savoir qu'au lieu de rendre plus prononcée la brachycéphalie, comme on l'a constaté chez les Kurdes de la haute Mésopotamie, elle tend au contraire à la diminuer. Ce fait peut s'expliquer par la rareté, chez ces Arméniens, de l'aplatissement postérieur, c'est-à-dire occipital, que nous avons observé chez les Kurdes et les Ansariés.

L'indice nasal moyen de ces Arméniens varie autour de 70.67. Il est de 71.16 chez ceux de Sulivan et de 70.33 chez ceux de Gollu. Il y a une différence très marquée entre ces indices et ceux des Kurdes, leurs voisins, qui ont en moyenne 74.22.

L'indice facial qui, chez les Kurdes, était 76.45, est de 76.75 pour les deux groupes d'Arméniens; mais dans celui de Sulivan il est de 77.78, et dans celui de Gollu, de 76.34.

Si l'on ne tient compte que de l'indice céphalique, il est difficile de rapprocher les Arméniens des Kurdes, car, alors que les indices de ceux-ci varient de 81 à 82, ceux des Arméniens oscillent entre 84 et 86, c'est-à-dire que ces derniers sont franchement brachycéphales.

Cette intéressante population a été cependant classée dans le groupe iranien, à côté des Kurdes et des Persans. Comme je n'ai pas encore assez de documents pour éclaircir cette grave question, je me borne actuellement à signaler ces faits si remarquables.

Ossethes. — Classé parmi les Iraniens et perdu en quelque sorte au milieu de la grande mosaïque ethnographique du Caucase, ce petit peuple méritait d'attirer mon attention au même titre que les Kurdes et les Arméniens.

Les Ossethes habitent, au centre du Caucase, les défilés les plus sauvages des régions du mont Kasbek, notamment dans l'Est.

Bien que visités par un grand nombre de voyageurs, ils n'avaient jamais été étudiés au point de vue de l'anthropologie; aucune

mensuration céphalométrique n'avait été prise sur ce peuple et les collections ne possédaient aucun crâne de ces régions, lorsque je suis venu dans la vallée de Koban pour les fouilles que je devais opérer dans des nécropoles préhistoriques.

Dix-sept individus ont accepté l'apposition du compas et du ruban métrique; deux seulement ont été photographiés (pl. XIII et XIV).

Il ne reste actuellement qu'une centaine de mille de ces Ossethes, ceux du Nord présentent quelques rapports avec les Kabardiens et les Tchitchens qui les entourent; ceux du Sud ont pris aux Géorgiens, également leurs voisins, quelques-uns de leurs usages.

Les Ossethes que j'ai étudiés appartiennent à deux groupes, celui de la vallée du Térek et celui de la vallée de Koban.

Pris d'une façon générale, l'Ossethe est grand et sec, aux traits anguleux, à l'œil vif et farouche. Beaucoup, soit 52 p. o/o, ont les yeux bruns ou marrons; les yeux bleus ou verts, qui ont été signalés comme très fréquents chez eux et même comme caractéristiques, s'y rencontrent dans la proportion de 48 p. o/o; c'est surtout chez ceux de Koban que l'on trouve cette forte proportion.

Quant aux cheveux, presque tous les Ossethes les ont noirs, et non blonds, comme on l'a souvent dit. C'est tout au plus si l'on observe 24 p. o/o de châtains dans tout l'ensemble; ce sont ceux du Térek qui en présentent le plus, soit 43 p. o/o, tandis qu'il y a chez eux 57 p. o/o et chez ceux de Koban 90 p. o/o de cheveux noirs.

L'indice céphalique de 17 Ossethes des deux groupes que j'ai observés est de 83.11, et chez ces mêmes individus on trouve des traces positives de déformation artificielle inio-frontale dans la proportion de 47 p. o/o. Elle est de 28 p. o/o chez ceux du Térek et de 60 p. o/o chez ceux de Koban.

L'indice céphalique moyen de ce dernier groupe se ressent d'une façon très remarquable de ce fait ethnographique, car il se monte à 84.78, tandis que chez l'autre il n'atteint que 80.75.

Les indices des individus non déformés du groupe de Térek varient entre 78 et 82, tandis que ceux des individus déformés courent entre 80 et 84.

Les individus du groupe de Koban qui présentent la déformation ont 86.29 et ceux du même groupe non déformés présentent seulement 82.60.

La déformation influe donc, on le voit, d'une façon assez sensible sur l'indice céphalique de cette race.

Si l'on compare les indices céphaliques des Ossethes avec ceux des Kurdes et des Arméniens, on verra qu'ils offrent de grandes ressemblances. Le fait est surtout évident pour les individus non déformés. Il y a cependant parfois un écart de 1 à 2 centièmes chez les Ossethes déformés de Koban, tandis que chez ceux du Térek il est, ainsi que chez les Kurdes et les Arméniens, beaucoup moins sensible.

Cela tient probablement à ce que l'aplatissement de l'occipital, si fréquent chez les Kurdes, les Arméniens, les Ansariés et les Arabes de Syrie, n'existe pas chez les Ossethes.

La dépression frontale est toutefois la même que celle que l'on constate chez ces peuples.

A part ces quelques particularités, rien ne s'oppose à maintenir les Ossethes dans le groupe iranien, où ils ont été placés en considération des caractères linguistiques bien plus qu'au nom de la céphalométrie ou de l'ethnographie.

Le tableau récapitulatif ci-joint montre combien cette race diffère de la plupart des autres Caucasiens qui l'entourent, à l'exception toutefois des Tchitchens, qu'une étude plus complète permettra peut-être plus tard de réunir encore aux Iraniens.

Quant à l'origine de ce petit peuple, sur laquelle ni l'histoire ni l'archéologie ne sont en mesure de nous renseigner d'une façon satisfaisante, elle ne peut être recherchée avec quelque chance de succès que dans l'étude craniométrique des anciennes populations de l'Ossethie.

Malheureusement, le nombre des crânes que l'on possède de cette région est fort restreint; ils proviennent d'une seule localité et appartiennent à trois époques. Ce sont les premiers qui aient été rapportés en Europe, je les ai recueillis à Koban.

En attendant que je puisse en faire une étude complète et détaillée, je transcris ici un résumé des indices céphaliques moyens des différentes séries.

Les plus anciens, ceux de la nécropole du premier âge du fer, au nombre de 6, ont un indice de 76.48. Les autres, au nombre de 9, sans date certaine, mais très probablement du moyen âge, donnent l'indice de 82.75. Les plus récents, c'est-à-dire ceux des nécropoles modernes en forme de tour et datant du commen-

cement du siècle, présentent, au nombre de 5, un indice descendant à 80.50.

Ces crânes sont généralement assez bien conservés et ne montrent aucune trace de déformation artificielle.

Les indices des deux dernières catégories, comparés à ceux des Ossethes vivants et à ceux des Kurdes actuels, montrent des rapports indiscutables entre ces diverses races. Ces rapports sont surtout évidents si l'on a soin d'ajouter les deux unités nécessaires pour obtenir un parallèle entre des mesures de crânes et des mesures de têtes.

Mais la dissemblance est grande quand il s'agit des crânes de la nécropole du premier âge du fer. Les indices de cette catégorie ne sont comparables qu'à ceux de certains crânes persans et afghans dont les indices sont inférieurs à 78.

La conséquence naturelle de ce rapprochement est, on le voit, de faire venir les Ossethes primitifs de cette région de l'Asgard que l'on a proposée comme point de départ des As, qui sont devenus, suivant quelques auteurs, les Osses ou Ossethes actuels.

C'est au même résultat que je suis arrivé en étudiant les admirables mobiliers funéraires de l'importante nécropole de Koban.

Quant aux différences que l'on constate entre les indices de ces Ossethes préhistoriques, originairement sous-dolichocéphales, et ceux de leurs descendants, devenus sous-brachycéphales, elles peuvent s'expliquer par l'existence de deux faits : d'abord le développement de l'usage de la déformation artificielle, ensuite le mélange de cette race avec les autres peuplades du Caucase, presque toutes brachycéphales.

Ces conclusions, fondées sur trop peu d'observations, doivent être considérées comme provisoires. Il est nécessaire, pour tenter la solution de pareils problèmes, de posséder un bien plus grand nombre de faits que ceux que j'ai pu réunir durant mes deux voyages.

Lazes. — Les Lazes, après avoir été longtemps sous la domination des Perses, et ruinés par les Grecs et les Romains, furent enfin maîtres de toute la Colchide et de l'Abkasie, c'est-à-dire des côtes occidentales du Caucase, puis exercèrent quelque temps leur influence sur la Géorgie.

Habitant actuellement une partie du bassin du Tchourouk,

devenu territoire russe depuis quelques années, les Lazes occupent aussi de grands espaces sur les pays voisins, encore turcs en ce moment.

C'est à Bathoum qu'on voit surtout ces vigoureux montagnards, qui ont de grandes dispositions à s'expatrier dans les ports comme bateliers ou portefaix. C'est à ce titre qu'on les voit en grand nombre à Poti, dans cet estuaire pestilentiel du Rion, où ils sont connus sous le nom de *barquassiers*.

C'est là que j'ai eu l'occasion de prendre des mensurations céphalométriques sur 27 d'entre eux et d'en tirer quelques portraits. Je n'ai pu faire aucune observation sur les femmes de cette race. Généralement grands et solidement construits, les Lazes que j'ai étudiés ont pour la plupart les cheveux châtain foncé, soit 59 p. o/o; quelques-uns (15 p. o/o) les ont blonds; leurs yeux sont le plus souvent bruns ou marrons (71 p. o/o) et quelquefois bleus ou verdâtres (22 p. o/o).

J'ai trouvé chez les Lazes, comme chez les autres populations que j'ai précédemment étudiées, la déformation inio-frontale assez prononcée, dans la proportion de 44 p. o/o.

Leur indice céphalique moyen est de 87.48 pour l'ensemble; mais dans la série des quinze individus non déformés il est de 87.31, tandis que dans celle des douze déformés il est de 87.41.

Chez les premiers la moyenne varie autour de 85, et chez les derniers elle oscille entre 84 et 90.

Leur indice facial est de 76.14 et leur indice nasal de 64.45; ils sont donc leptorhiniens, leur nez étant droit et peu développé. En revanche, leur visage est relativement carré, leur indice n'étant que 76.14; leurs pommettes sont quelquefois saillantes, bien que rien, dans leur ensemble, ne les rapproche des Mongols proprement dits.

On doit reconnaître cependant, que, tout en présentant de grands rapports avec les Gouriens et les autres Géorgiens de leur voisinage, tels que les Iméritiens et les Mingréliens, ils se montrent parfois avec d'autres caractères rappelant les Turcs, auxquels ils se sont quelque peu mêlés.

Leur langue, d'origine kartwelinienne, s'est aussi beaucoup ressentie de ce voisinage, au point que, par la suite, elle s'est assez modifiée pour avoir pris des caractères qui la séparent des autres idiomes connus de la région.

Le costume des Lazes diffère peu de celui de la plupart des Caucasiens et spécialement des Gouriens, leurs voisins du Nord, des Iméritiens et des Mingréliens, leurs voisins de l'Est. Dans les districts montagneux, ils portent généralemnet la tcherkess et les pantalons très étroits; comme coiffure, ils emploient le bachelik, enroulé en forme de turban.

Kartweliniens. — Les Géorgiens, dont l'histoire est beaucoup plus connue, n'ont pas été plus étudiés que les Ossethes et les Lazes au point de vue anthropologique.

Divisés en race grousienne, mingrélienne, iméritienne, gourienne et en quelques autres tribus moins importantes, telles que les Swanes, ces peuples, intéressants à tant de points de vue, mériteraient une étude plus approfondie que celle qu'il m'était donné d'en faire, vu le peu de temps dont je pouvais disposer.

Je n'ai pris que quelques mensurations sur certains groupes que j'ai rencontrés sur mon passage, et dans de trop minimes proportions pour en faire connaître tous les caractères.

Je n'ai pas hésité cependant à utiliser ces documents pour établir quelques comparaisons devant montrer les rapports et les différences qui existent entre les individus de ces divers groupes et ceux des autres races que je voulais plus particulièrement faire connaître.

L'indice céphalique moyen de cet ensemble de 28 hommes est de 83.55.

Si nous les subdivisons en quatre groupes, nous aurons les résultats suivants :

8 Grousiens de Mleti, localité située sur la route de Wladikawkas à Tiflis, donnent 85.85; 6 ont les yeux brun plus ou moins foncé, et 2 les ont bleus; la moitié ont les cheveux noirs, les autres les ont châtains.

12 Mingréliens, représentant bien ce type réputé le plus beau du Caucase et qui paraît surtout pur à Zugdidi, m'ont donné un indice céphalique moyen de 83.22; 10 ont les yeux brun plus ou moins clair, et 2 les ont bleu verdâtre; 9 ont les cheveux châtains, et 3 les ont blonds.

Tous ces Caucasiens proprement dits sont donc assez différents des autres groupes de populations que nous avons étudiés précédemment.

Les Lazes présentent particulièrement une brachycéphalie remarquable, qui semble permettre de leur attribuer une tout autre origine que celle de la plupart des habitants du Caucase. Sans pouvoir dès ce moment les rattacher à tel ou tel groupe, j'ai cru devoir les séparer des Kartweliniens.

Ces observations, faites sur près de quatre cents individus, ne sont pas encore suffisamment étudiées; néanmoins, j'en donne, à titre de renseignements, un résumé succinct, en attendant qu'il me soit possible de les compléter et de les réunir en un ouvrage spécial.

J'ai joint à ces matériaux, que je considère comme précieux, puisqu'ils sont les premiers qui aient été recueillis jusqu'à ce jour dans cette région, une collection de photographies représentant les types des races que j'ai plus spécialement observées.

Voici la liste des objets archéologiques et anthropologiques que j'ai rapportés :

32 silex taillés, haches et pendeloques de l'âge de la pierre, de la Syrie, de la haute Mésopotamie et du Kurdistan;
187 objets en bronze des tombeaux de Koban;
34 vases des nécropoles de la Transcaucasie;
47 pièces céramiques du Kurdistan et de la Transcaucasie;
1 costume de Kurde avec armes et armures;
2 coiffures d'hommes tatars de Transcaucasie;
2 coiffures de femmes arméniennes de Van;
24 objets de parure kurdes, arméniens et caucasiens;
29 armes et ustensiles bédouins, kurdes et caucasiens;
60 crânes des nécropoles du Caucase;
8 crânes kurdes de la Mésopotamie;
14 crânes d'Ossethes.

BÉDOUINS, ANSARIÉS, KURDES, ARMÉNIENS,

INDICE

TRIBUS.		NON DÉFORMÉS. NOMBRE d'individus observés.	DIAMÈTRE antéro-postérieur maximum.	DIAMÈTRE transversal maximum.	INDICE céphalique.
BÉDOUINS.	Environs d'Orfa. Hommes......	8	201	157	78.27
	Environs d'Alep. Femmes......	7	189	155	81.93
	TOTAUX ET MOYENNES...	15	195	156	79.92
ANSARIÉS..	Hommes..................	26	194	163	84.17
	Femmes..................	6	183	157	85.63
	TOTAUX ET MOYENNES...	32	192	162	84.43
KURDES. Hommes.	Syrie et haute Mésopotamie. Alep.	26	194	159	82.04
	Barazy, Duguerly, etc., de Biredjik, Orfa et Merdjeri-Khan (haute Mésopotamie)............	31	200	159	79.50
	Zazas de Diarbékir et Sowerek (Kurdistan)...............	11	195	156	79.83
	Moutkans, Dodas, Batman, de Hazu et Bitlis (Kurdistan)........	7	195	164	84.27
	Boktan-li et Chekas, de Van (*idem*).	4	191	160	83.90
	Eydéranly. Vallée de l'Abaga (*id.*).	2	192	160	83.37
	Seilanly. Bayazid (*idem*)........	1	197	160	81.21
	TOTAUX ET MOYENNES...	82	196	159	81.07
KURDES. Femmes.	Syrie et haute Mésopotamie. Alep.	10	188	156	82.92
	Zazas de Diarbékir et Sowerek (Kurdistan)...............	10	185	149	80.70
	Seilanly. Bayazid (*idem*)........	3	193	158	81.89
	TOTAUX ET MOYENNES...	23	188	154	81.83
	TOTAUX GÉNÉRAUX ET MOYENNES...	105	194	158	81.23
ARMÉNIENS	de Sulivan. Hommes..........	8	194	165	84.98
	de Gollu. *Idem*...............	10	194	167	86.25
	TOTAUX ET MOYENNES...	18	194	166	85.68

OSSETHES, TCHITCHENS, KARTWELINIENS ET LAZES.

CÉPHALIQUE.

DÉFORMÉS.				NOMBRE	INDICE	PROPORTION
NOMBRE d'individus observés.	DIAMÈTRE antéro-postérieur maximum.	DIAMÈTRE transversal maximum.	INDICE céphalique.	TOTAL d'individus observés.	CÉPHALIQUE moyen général.	POUR CENT des déformés.
1	196	156	79.59	9	78.41	11
"	"	"	"	7	81.93	"
1	196	156	79.59	16	79.90	6
16	194	163	84.06	42	84.13	38
"	"	"	"	6	85.63	"
16	194	163	84.06	48	84.31	33
9	193	162	83.97	35	82.54	25
11	199	159	79.70	42	79.54	26
4	198	160	80.70	15	80.06	26
8	195	162	83.17	15	83.68	53
3	190	159	83.50	7	83.73	43
6	199	161	81.15	8	81.69	75
8	195	158	81.30	9	81.29	88
49	196	160	81.77	131	81.33	37
1	194	153	78.86	11	82.54	9
2	187	154	82.62	12	81.02	17
1	168	142	84.52	4	82.48	25
4	184	151	82.06	27	81.86	15
53	195	159	81.79	158	81.42	33
5	196	162	82.65	13	84.08	38
7	189	163	86.06	17	86.18	41
12	192	163	84.61	30	85.26	40

TRIBUS.		NON DÉFORMÉS. NOMBRE d'individus observés.	DIAMÈTRE antéro-postérieur maximum.	DIAMÈTRE transversal maximum.	INDICE céphalique.
OSSETHES	du Térek	5	204	163	80.11
	de Koban	4	205	169	82.60
	TOTAUX ET MOYENNES	9	204	166	81.22
TCHITCHENS	Tchitchens	7	201	167	82.95
	Ingouchs	3	201	162	80.49
	TOTAUX ET MOYENNES	10	201	165	82.21
KARTWELINIENS	Géorgiens de Mleti	8	195	167	85.85
	Mingréliens de Zugdidi	12	197	164	83.22
	Iméritiens de Khôni	4	204	169	82.96
	Gouriens de Poti	4	197	159	80.58
	TOTAUX ET MOYENNES	28	198	165	83.55
LAZES		15	191	167	87.31

BÉDOUINS, ANSARIÉS, KURDES, ARMÉNIENS,

COULEURS DES YEUX

DÉSIGNATION des COULEURS.		BÉDOUINS. Hommes.	BÉDOUINS. Femmes.	BÉDOUINS. MOYENNES.	ANSARIÉS. Hommes.	ANSARIÉS. Femmes.	ANSARIÉS. MOYENNES.	KURDES de la H^te MÉSOPOTAMIE. Hommes.	KURDES de la H^te MÉSOPOTAMIE. Femmes.	KURDES de la H^te MÉSOPOTAMIE. Moyennes.	KURDES du KURDISTAN. Hommes.	KURDES du KURDISTAN. Femmes.	KURDES du KURDISTAN. Moyennes.	MOYENNES GÉNÉRALES.
Yeux	noirs	″	29	13	24	33	26	3	27	6	″	12	3	4
	bruns	33	57	44	54	67	56	52	46	51	50	75	55	53
	marrons	67	″	37	12	″	10	35	9	31	39	″	30	31
	bleus	″	14	6	10	″	8	5	″	5	″	″	″	3
	verts	″	″	″	″	″	″	5	18	7	11	13	12	9
Cheveux	blonds	″	″	″	15	″	13	6	″	6	″	″	″	3
	châtains	″	57	25	52	17	48	25	46	27	30	37	31	29
	noirs	100	43	75	33	83	39	63	54	61	46	63	50	56
	rasés et roux	″	″	″	″	″	″	6	″	6	24	″	19	12

DÉFORMÉS. NOMBRE d'individus observés.	DIAMÈTRE antéro-postérieur maximum.	DIAMÈTRE transversal maximum.	INDICE céphalique.	NOMBRE TOTAL d'individus observés.	INDICE CÉPHALIQUE moyen général.	PROPORTION POUR CENT des déformés.
2	196	161	82.39	7	80.75	28
6	198	171	86.29	10	84.78	60
8	197	168	85.32	17	83.11	47
″	″	″	″	7	82.95	″
″	″	″	″	3	80.49	″
″	″	″	″	10	82.21	″
″	″	″	″	8	85.85	″
″	″	″	″	12	83.22	″
″	″	″	″	4	82.96	″
″	″	″	″	4	80.58	″
″	″	″	″	28	83.55	″
12	194	170	87.68	27	87.48	44

OSSETHES, TCHITCHENS, KARTWELINIENS ET LAZES.

ET DES CHEVEUX.

ARMÉNIENS			OSSETHES			TCHITCHENS.		KARTWELINIENS.					LAZES.
DE SULIVAN.	DE GOLLU.	MOYENNES.	DE KOBAN.	DU TÉREK.	MOYENNES.	TCHITCHENS.	INGOUCHS.	GÉORGIENS de Mléti.	MINGRÉLIENS de Zugdidi.	IMÉRITIENS de Khôni.	GOURIENS de Poti.	MOYENNES.	
″	″	″	″	″	″	25	″	″	″	″	″	″	7
62	24	40	10	29	17	25	″	64	25	50	50	43	41
23	41	34	40	29	35	25	100	12	58	″	50	36	30
″	6	3	30	14	24	12	″	12	″	″	″	3	″
15	29	23	20	28	24	13	″	12	17	50	″	18	22
″	35	20	″	″	″	″	″	″	17	25	″	11	15
15	24	20	10	43	25	50	67	50	75	50	″	53	59
77	35	53	90	57	75	38	33	50	8	25	100	36	26
8	6	7	″	″	″	12	″	″	″	″	″	″	″

BÉDOUINS, ANSARIÉS, KURDES, ARMÉNIENS,

INDICE CÉPHALIQUE

TRIBUS ET NOMBRE D'INDIVIDUS.			72.	73.	74.	75.	76.	77.	78.
Bédouins	Hommes	8	"	"	"	1	1	2	1
	Femmes	7	"	"	"	1	"	1	"
	Total	15	"	"	"	2	1	3	1
Ansariés	Hommes	26	"	"	"	"	1	"	"
	Femmes	6	"	"	"	"	"	"	"
	Total	32	"	"	"	"	1	"	"
Kurdes. Hommes	Kurdes divers de Syrie	26	"	1	"	"	1	3	1
	Barazy, Duguerly, etc.	31	1	"	1	1	5	2	7
	Zazas	11	"	"	1	"	"	1	3
	Moutkans	7	"	"	"	"	"	"	"
	Boktan-li	4	"	"	"	"	"	"	"
	Eydéranly	2	"	"	"	"	"	"	"
	Seilanly	1	"	"	"	"	"	"	"
Kurdes. Femmes	Kurdes div. de Syrie	10	"	"	"	"	"	"	"
	Zazas	10	"	"	"	"	1	1	5
	Seilanly	3	"	"	"	"	"	"	"
Kurdes. Récapitulation	Hommes	82	1	1	2	1	6	6	11
	Femmes	23	"	"	"	"	1	1	5
	Total	105	1	1	2	1	7	7	16
Arméniens. Hommes	de Sulivan	8	"	"	"	"	"	"	"
	de Gollu	10	"	"	"	"	1	"	"
	Total	18	"	"	"	"	1	"	"
Ossethes. Hommes	du Térek	5	"	"	"	"	"	"	1
	de Koban	4	"	"	"	"	"	"	1
	Total	9	"	"	"	"	"	"	2
Tchitchens. Hommes	Tchitchens	7	"	"	"	"	"	"	"
	Ingouchs	3	"	"	"	"	"	"	2
	Total	10	"	"	"	"	"	"	2
Kartweliniens. Hommes	Géorgiens	8	"	"	"	"	"	"	"
	Mingréliens	12	"	"	"	"	"	1	1
	Iméritiens	4	"	"	"	"	"	"	"
	Gouriens	4	"	"	"	"	"	"	1
	Total	28	"	"	"	"	"	1	2
Lazes	Hommes	15	"	"	"	"	"	"	"

OSSETHES, TCHITCHENS, KARTWELINIENS ET LAZES.

DES NON-DÉFORMÉS.

79.	80.	81.	82.	83.	84.	85.	86.	87.	88.	89.	90.	91.	92.	93.	94.	95.	MOYENNES.
"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	78.27
1	"	1	"	"	"	"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	"	81.93
1	2	2	"	"	"	"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	"	79.92
1	2	4	"	4	6	1	1	3	2	"	"	"	"	1	"	"	84.17
"	"	1	"	"	1	2	"	1	"	1	"	"	"	"	"	"	85.63
1	2	5	"	4	7	3	1	4	2	1	"	"	"	1	"	"	84.43
1	1	2	4	2	5	1	2	1	1	"	"	"	"	"	"	"	82.04
1	2	1	4	2	3	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	79.50
2	1	"	1	1	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	79.83
"	"	1	3	"	"	"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	"	84.27
"	"	"	1	1	1	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	83.90
"	"	"	1	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	83.37
"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	81.21
"	4	1	1	"	1	"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	"	82.92
"	"	"	"	"	1	"	"	1	"	1	"	"	"	"	"	"	80.70
"	"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	81.89
4	4	5	14	6	10	3	4	3	1	"	"	"	"	"	"	"	81.07
"	4	3	2	"	2	"	2	2	"	1	"	"	"	"	"	"	81.83
4	8	8	16	6	12	3	6	5	1	1	"	"	"	"	"	"	81.23
"	"	"	1	1	4	"	"	1	1	"	"	"	"	"	"	"	84.98
"	"	"	"	"	"	3	2	1	1	1	1	"	"	"	"	"	86.25
"	"	"	1	1	4	3	2	2	2	1	1	"	"	"	"	"	85.68
2	1	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	80.11
"	"	"	1	"	2	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	82.60
2	1	"	2	"	2	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	81.22
"	1	2	2	"	1	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	82.95
"	"	"	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	80.49
"	1	2	2	"	2	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	82.21
1	"	"	1	"	1	2	"	"	"	2	1	"	"	"	"	"	85.85
1	1	1	"	"	2	2	1	1	"	1	"	"	"	"	"	"	83.22
1	1	"	1	"	"	"	"	"	"	1	"	"	"	"	"	"	82.96
1	"	1	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	80.58
4	2	2	2	1	3	4	1	1	"	4	1	"	"	"	"	"	83.55
"	"	"	"	"	4	"	2	4	1	1	1	1	1	"	"	"	87.31

BÉDOUINS, ANSARIÉS, KURDES, ARMÉNIENS,

INDICE CÉPHALIQUE

TRIBUS ET NOMBRE D'INDIVIDUS.				72.	73.	74.	75.	76.	77.	78.
Bédouins		Hommes	1	"	"	"	"	"	"	"
		Femmes	"	"	"	"	"	"	"	"
		Total	1	"	"	"	"	"	"	"
Ansariés		Hommes	16	"	"	"	"	"	"	1
		Femmes	"	"	"	"	"	"	"	"
		Total	16	"	"	"	"	"	"	1
Kurdes	Hommes	Kurdes divers de Syrie	9	"	"	"	1	"	"	1
		Barazy, Duguerly, etc.	11	1	"	"	1	1	1	2
		Zazas	4	"	"	"	"	"	"	"
		Moutkans	8	"	"	"	"	"	1	"
		Boktan-li	3	"	"	"	"	"	"	1
		Eydéranly	6	"	"	"	"	"	"	"
		Seilanly	8	"	"	"	1	"	"	1
	Femmes	Kurdes diverses de Syrie	1	"	"	"	"	"	"	1
		Zazas	2	"	"	"	"	"	"	"
		Seilanly	1	"	"	"	"	"	"	"
	Récapitulation	Hommes	49	1	"	"	3	1	2	5
		Femmes	4	"	"	"	"	"	"	1
		Total	53	1	"	"	3	1	2	6
Arméniens. Hommes		de Sulivan	5	"	"	"	"	"	1	"
		de Gollu	7	"	"	"	"	"	"	"
		Total	12	"	"	"	"	"	1	"
Ossethes. Hommes		du Térek	2	"	"	"	"	"	"	"
		de Koban	6	"	"	"	"	"	"	"
		Total	8	"	"	"	"	"	"	"
Tchitchens. Hommes		Tchitchens	"	"	"	"	"	"	"	"
		Ingouchs	"	"	"	"	"	"	"	"
		Total	"	"	"	"	"	"	"	"
Kartweliniens. Hommes		Géorgiens	"	"	"	"	"	"	"	"
		Mingréliens	"	"	"	"	"	"	"	"
		Iméritiens	"	"	"	"	"	"	"	"
		Gouriens	"	"	"	"	"	"	"	"
		Total	"	"	"	"	"	"	"	"
Lazes		Hommes	12	"	"	"	"	"	"	"

OSSETHES, TCHITCHENS, KARTWELINIENS ET LAZES.

DES DÉFORMÉS.

79.	80.	81.	82.	83.	84.	85.	86.	87.	88.	89.	90.	91.	92.	93.	94.	95.	MOYENNES.
1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	79.59
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	79.59
3	"	2	3	"	1	1	"	2	1	"	"	1	"	"	"	1	84.06
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
3	"	2	3	"	1	1	"	2	1	"	"	1	"	"	"	1	84.06
"	1	1	"	1	1	"	"	"	1	"	"	"	2	"	"	"	83.97
"	2	"	1	"	1	"	"	"	"	"	"	1	"	"	"	"	79.70
1	2	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	80.70
"	"	3	2	"	"	"	"	1	"	"	"	1	"	"	"	"	83.17
"	"	"	"	1	"	"	"	"	"	1	"	"	"	"	"	"	83.50
2	2	"	1	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	81.15
1	1	2	"	"	"	1	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	81.30
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	76.86
"	"	1	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	82.62
"	"	"	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	84.52
4	8	6	5	2	2	2	"	1	2	1	"	2	2	"	"	"	81.77
"	"	1	"	1	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	82.06
4	8	7	5	3	3	2	"	1	2	1	"	2	2	"	"	"	81.79
"	"	"	1	2	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	82.65
"	"	"	1	"	1	1	2	"	2	"	"	"	"	"	"	"	86.06
"	"	"	2	2	1	2	2	"	2	"	"	"	"	"	"	"	84.61
"	1	"	"	"	1	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	82.39
"	"	"	"	"	1	1	3	1	"	"	"	"	"	"	"	"	86.29
"	1	"	"	"	2	1	3	1	"	"	"	"	"	"	"	"	85.22
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	1	1	3	"	2	1	1	1	"	"	1	1	"	87.60

III

ZOOLOGIE.

La collection zoologique que j'ai formée comprend plus de 3,000 individus, répartis dans les neuf groupes suivants :

Mammifères	22
Oiseaux	295
Lacertiens	48
Ophidiens	22
Chéloniens	34
Amphibiens	87
Poissons	485
Crustacés	21
Mollusques	470
Total	1,484

Plus 2,000 coléoptères environ.

Les séries les plus importantes sont celles des mammifères, des oiseaux, des poissons et des reptiles; elles ont été l'objet d'un examen attentif de la part de MM. A. Milne Edwards, Oustalet, Levaillant et Sauvage.

Mammifères. — Parmi les mammifères, on remarque des loups et des renards du Kurdistan et du Caucase, ainsi que des ours, des lynx et des loutres de la haute Mésopotamie, du Kurdistan et du Caucase; des bufles, des chèvres égagres et des mouflons de l'Ararat et du Caucase; puis des insectivores et des rongeurs des mêmes régions, dont on ne possédait pas encore de spécimens dans nos collections. En voici la liste, avec les localités :

Vespertilio murinus. — Environs de Bitlis (Kurdistan).

Miniopterus Schreibernii. — Environs de Bitlis (Kurdistan).

Aspalax typhlus. — Alep (Syrie septentrionale); Merdjeri-Khan (haute Mésopotamie).

Canis lupus. — Bitlis (Kurdistan).

Canis domesticus. — Tadwan (Kurdistan).

Vulpes? — Bitlis (Kurdistan).

Vulpes flavescens. — Environs d'Orfa (haute Mésopotamie).

Lupus vulgaris. — Bitlis (Kurdistan); Nūka (Daghestan).
Ursus caucasicus. — Nūka (Daghestan).
Felis leopardus. — Antioche (Syrie septentrionale).
Felis catus feras. — Antioche (Syrie septentrionale); Van (Kurdistan).
Mustela vulgaris. — Hazū (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).
Lutra vulgaris. — Antioche (Syrie septentrionale); Bitlis; Hazū (Kurdistan).
Lyncus borealis. — Ararat; environs de Tiflis (Transcaucasie).
Putorius sarmaticus. — Lac Gokcha (Transcaucasie).
Capra siberica. — Ararat; environs de Tiflis (Transcaucasie).
Cervus. — Wladikawkas (Caucase).
Cervus pygargus. — Caucase.
Camelus. — Antioche (Syrie septentrionale).
Ægoceros sibericus. — Van (Kurdistan); Caucase.
Ægoceros caucasicus. — Kakety, Kasbek (Caucase).
Antilope? — Daghestan.
Antilope dorcas. — Parc de Beyrouth (Syrie).
Ovis? — Homs; Alep (Syrie septentrionale).
Bos bubalus. — Pergri (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).
Bos taurus. — Tiflis (Transcaucasie).
Lepus syriacus. — Antioche (Syrie septentrionale); Tiflis (Transcaucasie).
Lepus timidus var. *Syriacus.* — Aux environs d'Orfa (haute Mésopotamie.
Arvicola œconomus. — Ararat, vallée d'Abaga, Bayazid (Kurdistan); lac Gokcha (Transcaucasie).
Mus decumanus. — Lac Gokcha; Tiflis (Transcaucasie).
Mus musculus. — Bayazid (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).
Cricetus arenarius. — Lac Gokcha (Transcaucasie).
Equus. — Alep (Syrie septentrionale).

Oiseaux. — Les 295 individus composant la collection ornithologique appartiennent à 92 espèces, dont il n'existait encore aucun exemplaire dans les musées français.

En voici la liste :

Cerchneis Naumanii. — Homs; Herem; Djeser esch Chogr (Syrie septentrionale); Biredjik, Diarbékir (Haute-Méosopotamie); lac Gokcha; Tiflis (Transcaucasie).
Athene persica. — Dana (Syrie septentrionale); Sowerek (haute Mésopotamie).
Ceryle rudis ♂. — Antioche (Syrie septentrionale).
Merops apiaster. — Antioche (Syrie septentrionale); Merdjeri-Khan;

Raslaïm, près Orfa; Biredjik (haute Mésopotamie); Tiflis (Transcaucasie).

Corracias garrula. — Homs; Hammah; Antioche; Alep (Syrie septentrionale); Diarbékir (haute Mésopotamie).

Upupa epops. — Kan Scheitour (Syrie septentrionale); Biredjik; Orfa (haute Mésopotamie); Tiflis (Transcaucasie).

Cypselus affinis. — Antioche (Syrie septentrionale); Tiflis (Transcaucasie).

Lanius collurio. — Dana; Antioche (Syrie septentrionale); Sowerek (haute Mésopotamie); Marienfeld; Tiflis (Transcaucasie).

Lanius minor. — Antioche; Dana (Syrie septentrionale); Tiflis (Transcaucasie).

Lanius rufus. — Sowerek (haute Mésopotamie).

Muscicapa grisola. — Orfa (haute Mésopotamie); Tiflis (Transcaucasie).

Muscicapa semipartita. — Lac Van (Kurdistan).

Aëdon galactodes. — Près Orfa; Biredjik (haute Mésopotamie); Hazù (Kurdistan).

Budytes flava. — Près Orfa; Biredjik (haute Mésopotamie); Hazù (Kurdistan).

Saxicola isabellina. — Albara (Syrie); Hazù, Bitlis (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).

Saxicola morio. — Mischmislhuc; Dana (Syrie); Tiflis (Transcaucasie).

Saxicola melanoleuca. — Biredjik; Sowerek, Diarbékir (haute Mésopotamie); Bitlis (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).

Oriolus galbula. — Antioche (Syrie septentrionale); lac Gokcha (Caucase).

Oriolus? — Bitlis (Kurdistan).

Hirundo rustica. — Biredjik (haute Mésopotamie); Marienfeld (Caucase).

Melanocorypha calandra. — Lac d'Homs; Antioche; Albara (Syrie).

Galerida cristata. — Antioche (Syrie septentrionale); Tiflis (Transcaucasie).

Alauda calandrella. — Homs (Syrie septentrionale); Sowerek (haute Mésopotamie); Tiflis (Caucase).

Passer?. — Sowereck (haute Mésopotamie).

Emberiza miliaria. — Homs; Albara; Djeser esch Chogr (Syrie septentrionale); Sulivan (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).

Emberiza cæsia. — Lac d'Homs; Antioche (Syrie septentrionale).

Emberiza melanocephala. — Antioche; Alep; Djeser esch chogr (Syrie septentrionale); Orfa (haute Mésopotamie); environs de Tiflis (Tanscaucasie).

Pastor roseus. — Près Orfa (haute Mésopotamie), lac Van (Kurdistan).

Sturnus vulgaris. — Biredjik (haute Mésopotamie); Tadwan; Gollù (Kurdistan).

Turtur risorius. — Antioche (Syrie septentrionale).

Turtur auritus. — Antioche (Syrie septentrionale); Biredjik (haute Mésopotamie); lac Van (Kurdistan).

Totanus fuscus. — Homs (Syrie septentrionale).

Totanus calidris. — Van; Pergri (Kurdistan); lac Gokcha Tiflis (Transcaucasie).

Totanus ochropus. — Tiflis (Transcaucasie).

Herodias garzetta. — Antioche (Syrie septentrionale).

Ardetta minuta. — Orfa; Sowerek (haute Mésopotamie).

Buphus comatus. — Antioche (Syrie septentrionale); Van (Kurdistan).

Nyctiardea nycticorax. — Lac d'Antioche (Syrie septentrionale).

Ibis comata. — Lac d'Antioche (Syrie septentrionale); Biredjik (haute Mésopotamie).

Sterna hirundo. — Antioche (Syrie septentrionale); lac Gokcha; Tiflis (Caucase).

Sterna minuta. — Antioche (Syrie septentrionale); Biredjick (haute Mésopotamie).

Haliacus africanus. — Antioche (Syrie septentrionale).

Plotus Levaillantii. — Antioche (Syrie septentrionale).

Pelecanus onocrotalus. — Antioche (Syrie septentrionale).

Neophron percnopterus. — Antioche (Syrie septentrionale); Biredjik (haute Mésopotamie); environs de Tiflis (Transcaucasie).

Circaetus gallicus. — Antioche (Syrie septentrionale).

Milvulus Korschum. — Hammah; Antioche (Syrie septentrionale); Sowerek (haute Mésopotamie); lac Van (Kurdistan); lac Gokcha (Transcaucasie).

Milvus ? Lac Gokcha (Transcaucasie).

Pernis apivorus. — Antioche (Syrie septentrionale); Biredjik (haute Mésopotamie).

Sylvia cinerea. — Antioche (Syrie septentrionale).

Ardea purpurea. — Lac d'Antioche (Syrie septentrionale).

Herodius garzetta. — Antioche (Syrie septentrionale).

Ciconia alba. — Antioche (Syrie septentrionale); Merdjeri-Khan; Diarbékir (haute Mésopotamie).

Podiceps accentus. — Van (Kurdistan).

Callichen rufina. — Antioche (Syrie septentrionale).

Fulica atra. — Van (Kurdistan).

Fulix cristata. — Antioche (Syrie septentrionale).

Linaria cannabina. — Pergri (Kurdistan).

Bubo maximus. — Environs de Tiflis (Transcaucasie).

Turdus merula. — Environs de Tiflis (Transcaucasie).
Turdus musicus. — Environs de Tiflis (Tlranscaucasie).
Ruticilla phœnicura. — Environs de Tiflis (Transcaucasie).
Ruticilla? — Pergri (Kurdistan).
Larinus? — Bitlis (Kurdistan).
Motacilla alba. — Environs de Tiflis (Transcaucasie).
Motacilla melanocephala. — Pergri (Kurdistan).
Caprimulgus europæus. — Environs de Tiflis (Transcaucasie).
Garrulus glandarius. — Environs de Tiflis (Transcaucasie).
Columba domestica. — Bitlis; Tadwan (Kurdistan).
Coturnix communis. — Hammah (Syrie septentrionale); Tiflis (Transcaucasie).
Pica caudata. — Van (Kurdistan).
Porzana maruetta. — Lac Van (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).
Corvus manedula. — Bitlis (Kurdistan).
Corvus frugilegus. — Arto-Sehag.
Corvus corix. — Merdjeri-Khan (haute Mésopotamie).
Glareola pratincola. — Biredjik (haute Mésopotamie); Tiflis (Transcaucasie).
Pteroeles alchata. — Kakety (Caucase).
Charadrius fluviatilis. — Bitlis; Tadwan (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).
Gallinago major. — Lac Van (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).
Tringoïdes hypoleucus. — Tiflis (Transcaucasie).
Larus ridibundus. — Tadwan (Kurdistan).
Larus argentatus. — Lac Gokcha (Transcaucasie).
Hoplopteus spinosus. — Bismil (Kurdistan).
Phalacrocorax carbo. — Lac Van (Kurdistan).
Vanellus cristatus. — Pergri (Kurdistan).
Buteo ferox. — Pergri (Kurdistan).
Yunx torquilla. — Albara (Syrie septentrionale).
Anthus campestris. — Tiflis (Transcaucasie).
Anthus rufulus. — Tiflis (Transcaucasie).
Anthus arboreus. — Tiflis (Transcaucasie).
Caccabis chuckar. — Bitlis (Kurdistan).
Carpodacus erythrinus. — Lac Gokcha (Transcaucasie).
Otis tetras. — Diarbékir (haute Mésopotamie).
Tétraogallus caucasicus. — Kakety (Caucase).
Lyrurus Mlokosiewicksii. — Kakety (Caucase).
Querquedala torquata. — Tiflis (Transcaucasie).

Sur ces 90 espèces, une quarantaine proviennent des environs de Tiflis, tandis que le reste a été recueilli dans le Kurdistan ou

dans le district d'Orfa, d'Alep et d'Antioche. On peut donc établir dans cette collection deux catégories, dont l'une, celle qui est originaire des environs de Tiflis, offre de nombreux spécimens, non seulement de la faune européenne, mais encore de la faune française, tandis que la seconde présente un caractère asiatique beaucoup plus prononcé. Dans la première catégorie, on voit, en effet, le Grand-Duc (*Bubo maximus*), la Cresserine (*Cerchneis Naumanii*); le Vautour percnoptère (*Neophron percnopterus*), la Huppe vulgaire (*Upupa epops*); le Gobe-mouches gris (*Muscicapa grisola*); l'Hirondelle de cheminées (*Hirundo rustica*); la Pie-grièche écorcheur (*Lanius collurio*); l'Engoulevent commun (*Caprimulgus europaeus*); la Lavandière (*Motacilla alba*); le Merle noir (*Turdus merula*); le Rouge-queue de murailles (*Ruticilla phœnicura*); le Loriot vulgaire (*Oriolus galbula*); le Cochevis (*Galerida cristata*); la Calandrelle (*Alauda calandrella*); le Geai glandivore (*Garrulus glandarius*); la Caille (*Coturnix communis*); la Marouette (*Pozana maruetta*), la double Bécassine (*Gallinago major*), le Chevalier cul blanc (*Totanus ochropus*), le Chevalier gambette (*T. Calidris*); l'Hirondelle de mer Pierre Garin (*Sterna hirundo*), le Cormoran vulgaire (*Graculus carbo*), etc.; les formes encore qui nous sont familières sont accompagnées seulement de quelques types méridionaux ou orientaux, comme le Traquet noir et blanc (*Saxicola melanoleuca*), le Traquet isabelle (*Saxicola isabellina*); le Bruant à tête noire (*Emberiza melanocephala*); le Roselin cramoisi (*Carpodacus erythrinus*), le Tétraogallus du Caucase (*Tétraogallus caucasicus*) et le Tétras du Caucase de Mlokosiewicz (*Tretrao Mlokosiewiksii*).

Au contraire, dans la seconde catégorie, provenant des environs d'Alep, d'Antioche, etc., les espèces françaises sont en minorité et la plus grande partie du contingent est constituée par des oiseaux de l'Europe méridionale ou orientale, voire même par des oiseaux franchement asiatiques ou africains. Parmi ces espèces qui sont étrangères à notre faune, nous citerons la Chevêche de Perse (*Athene persica*), le Martin-pêcheur-pie (*Ceryle rudis*), le Martinet indien (*Cypselus affinis*), l'Agrobate rubigineux (*Aedon galactodes*), une variété de la Perdrix chuckar, l'Ibis chevelu (*Ibis comata*), le Vanneau épineux (*Hoplopterus spinosus*), et une espèce d'Anhinga (*Plotus*).

Les perdrix tuées à Bitlis (Kurdistan) se rapprochent davan-

tage des perdrix chuckar (*Caccabis chuckar*) de la Chine, de l'Inde et de l'Asie centrale, des perdrix de roches (*C. saxatilis*) de la Syrie et de la Palestine, et de la perdrix de Perse (*C. sinaica, Bp.*) que des Bartavelles de nos pays (*C. græca*); elles ont les parties supérieures du corps de teintes très claires, le dos roux, et le sommet de la tête presque blanc; toutefois, les différences sont trop légères pour qu'on puisse considérer ces oiseaux comme représentant une espèce distincte.

L'*Ibis comata* avait toujours été considéré comme une forme africaine, propre à l'Algérie et à l'Abyssinie; la capture de quatre oiseaux de cette espèce sur les bords du lac d'Antioche et à Biredjik mérite donc d'être signalée.

Enfin, après avoir minutieusement comparé les Anhingas tués aux environs d'Antioche, d'une part avec les Anhingas africains (*Plotus Levaillantii*), d'autre part avec les Anhingas de l'Inde et de la Malaisie (*Plotus melanogaster*), M. Oustalet pense qu'il y a lieu de considérer les premiers de ces oiseaux comme le type d'une espèce nouvelle, qu'il propose d'appeler *Plotus Chantrei*. Les Anhingas d'Antioche ont en effet les raies argentées des ailes et de la région interscapulaire très marquées et très larges, le devant de la gorge extrêmement clair, presque blanc; le dessus de la tête et la nuque d'un roux tiqueté de noir, limité de part et d'autre par une raie noire, très nette, qui part de l'œil et descend en arrière le long du cou; enfin, en raison de la teinte très pâle de la gorge, ils n'offrent pas de raie latérale blanche distincte partant de l'œil; mais, en revanche, ils présentent, dans cette région, des plumes soyeuses et brillantes très développées, rappelant un peu celles des Grèbes.

Il est à noter du reste que, jusqu'à présent, aucun représentant du genre *Plotus* n'avait été signalé dans l'Asie Mineure ou en Syrie.

Aux environs d'Antioche ou dans les contrées avoisinantes, j'ai pu me procurer également d'autres Palmipèdes totipalmes, et entre autres de petits Cormorans analogues à ceux qui vivent dans le midi de l'Europe, en Algérie et en Asie Mineure (*Graculus pygmæus*) et deux espèces de Pélicans (*Pelecanus crispus* et *Pelecanus onocrotalus*).

CHÉLONIENS. — Les tortues doivent compter parmi les animaux

les plus nombreux des contrées que j'ai parcourues; on les trouve à chaque pas.

Testudo mauritanica. — Homs; Hammah; Herem; Alep (Syrie septentrionale); Orfa; Diarbékir (haute Mésopotamie); Van; Bayazid (Kurdistan); Erivan (Arménie); Tiflis (Transcaucasie).

Emis caspica. — L'aire de cette espèce est également fort étendue. — Alep (Syrie); Diarbékir (haute Mésopotamie); Van (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie) et dans tous les ruisseaux ou mares de ces pays; Sowerek (haute Mésopotamie).

Trionix Egyptiacus. — Euphrate, à Biredjik (haute Mésopotamie).

Ophidiens. — Les serpents sont assez fréquents dans les régions que j'ai visitées; mais la température, encore trop basse, ne m'a pas permis d'en récolter beaucoup.

Tiphlas syriacus. — Merdjeri-Khan (haute Mésopotamie).

Tropidonotus hydrus. — Antioche; Alep (Syrie septentrionale); Biredjik; Diarbékir (haute Mésopotamie); Van (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie.)

Tirenis colaris. — Dana (Syrie septentrionale).

Zanimis condo lineatus. — Van (Kurdistan); bords du lac Gokcha; Tiflis (Transcaucasie).

Zanimis carbonarius. — Van (Kurdistan); Tiflis (Transcaucasie).

Vipera euphratica. — Alep (Syrie septentrionale); Biredjik (haute Mésopotamie).

Lacertiens. — Bien que très fréquents sur tous les points arides et chauds que j'ai traversés, les Lacertiens, de même que les Ophidiens, n'avaient pas encore tous quitté leurs retraites d'hiver, surtout en Syrie.

Lacerta viridis. — Alep (Syrie septentrionale); Biredjik (haute Mésopotamie); Tiflis (Transcaucasie).

Lacerta muralis. — Tiflis (Transcaucasie).

Plestiodon pavimatatus. — Alep (Syrie septentrionale); Orfa (haute Mésopotamie).

Stellio vulgaris. — Alep (Syrie septentrionale); Orfa (haute Mésopotamie); Tiflis (Transcaucasie).

Agamma mutabilis. — Alep (Syrie septentrionale).

Amphibiens. — De même que les Chéloniens aquatiques, les

Amphibiens sont très nombreux dans tous les cours d'eau et les mares.

Buffo pantorus. — Hammah; Antioche (Syrie septentrionale).
Buffo Radei. — Van (Kurdistan); lac Gokcha; Tiflis (Transcaucasie).
Rana esculeata. — Hammah (Syrie septentrionale).
Rana viridis. — Hammah; Antioche (Syrie septentrionale); lac Gokcha; Tiflis (Transcaucasie).

Poissons. — La collection ichtyologique, de beaucoup la plus considérable, ne comprend cependant que trente-deux espèces. Elles proviennent de l'Oronte, à Hammah; du lac d'Antioche; de l'Euphrate, à Biredjik; du Tigre, à Diarbékir; de l'Inguil et du Pergri, affluents du lac Van; du lac Gokcha, en Arménie russe, et de la Koura, à Tiflis.

Sur les trente-deux espèces que j'ai recueillies, M. Sauvage a cru pouvoir distinguer quelques types nouveaux parmi lesquels on remarque :

Silurus Chantrei et *Barbus macrophthalmus* de la Koura, à Tiflis; *Barbus Lorteti; Labeobarbus Chantrei* et *Labeobarbus Orontis,* du lac d'Antioche et de l'Oronte; *Alburnus Orontis,* de l'Oronte, à Hammah.

Les *Squalius maxillaris* des affluents du lac Van et non du lac lui-même, ainsi que les *Bargnotus albus* du lac sacré de la mosquée d'Abraham, à Orfa, sont peu connus et, par suite, dignes d'attirer l'attention.

Voici la liste complète des poissons recueillis dans mon voyage :

Mastacembellus aleppensis. — Le Tigre, à Diarbékir (haute Mésopotamie).
Clarias Orontis. — L'Oronte, à Hammah (Syrie septentrionale).
Silurus Chantrei, n. sp. — La Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Hypselobagrus aleppensis. — Canal de l'Oronte, à Antioche, et lac d'Antioche (Syrie septentrionale).
Trutta bodschac. — Lac Gokcha (Transcaucasie).
Cyprinus carpio. — La Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Gymnostomus gotschaicus. — Gokcha (Transcaucasie).
Capoeta damascina. — L'Oronte, à Hammah, et lac d'Antioche (Syrie septentrionale); la Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Capoeta umbla. — L'Euphrate, à Biredjik (haute Mésopotamie).
Barbus mystaceus. — Le Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Barbus xanthopterus. — L'Euphrate, à Biredjik (haute Mésopotamie).
Barbus barbulus. — L'Oronte, à Hammah et à Antioche (Syrie septentrionale).

Barbus kersin. — L'Oronte, à Hammah (Syrie septentrionale).
Barbus lacerta. — La Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Barbus mycrophtalmus, n. sp. — La Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Barbus Lorteti, n. sp. — Lac d'Antioche (Syrie septentrionale).
Barbus grypus. — L'Euphrate, à Biredjik (haute Mésopotamie).
Labeobarbus Chantrei, n. sp. — L'Oronte, à Hammah et à Antioche; lac d'Antioche (Syrie).
Labeobarbus Orontis, n. sp. — L'Oronte, à Antioche (Syrie septentrionale).
Labeobarbus Euphrati, n. sp. — L'Euphrate, à Biredjik (haute Mésopotamie).
Barynotus luteus. — Le Nahr-el-Kuek, à Alep (Syrie).
Barynotus albus. — Lac sacré d'Abraham, à Orfa (haute Mésopotamie).
Discognathus variabilis. — L'Oronte, à Hammah; lac d'Antioche; le Nahr-el-Kuek, à Alep (Syrie septentrionale).
Cyprinion macrostomus. — Le Nahr-el-Kuek, à Alep.
Squalius maxillaris. — L'Inguil et le Pergri, affluents du lac Van (Kurdistan).
Squalius turcicus. — L'Oronte, à Hammah et à Antioche; lac d'Antioche (Syrie septentrionale).
Alburnus sellal. — L'Oronte, à Hammah; le Nahr-el-Kuek, à Alep (Syrie septentrionale); la Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Alburnus pallidus. — Le Nahr-el-Kuek, à Alep (Syrie septentrionale).
Alburnus Orontis, n. sp. — L'Oronte, à Hammah (Syrie septentrionale).
Chondrostoma regium. — L'Oronte, à Hammah (Syrie); lac sacré d'Abraham, à Orfa (haute Mésopotamie); la Koura, à Tiflis (Transcaucasie).
Nemachilus argyrogramma. — L'Euphrate, à Biredjik (haute Mésopotamie).
Anguilla vulgaris. — Lac d'Antioche (Syrie septentrionale).

Parmi les Crustacés et les Mollusques d'eau douce, un certain nombre d'espèces paraissent nouvelles et méritent d'être étudiées avec soin.

IV

GÉOLOGIE.

La collection géologique se compose de plus de 10,000 échantillons de minéraux, roches, fossiles, animaux et végétaux, recueillis par M. Bayern dans toute la région comprise entre l'Ararat et le Caucase.

Cette splendide collection, que j'ai été chargé d'offrir au Gouvernement français, a été étiquetée avec le plus grand soin et est accompagnée d'un catalogue détaillé et raisonné.

La série des rochers compte plus de 4,000 numéros, accompagnés chacun de 4 à 6 échantillons montrant les variétés du numéro porté au type décrit au catalogue.

La série des fossiles comporte 1,800 à 2,000 spécimens.

La série minéralogique renferme des échantillons de la plupart des minéraux de la chaîne centrale du Caucase; 600 exemplaires choisis montrent les types des minéraux exploitables. A cette série est réunie une centaine de spécimens de pseudomorphoses.

Tous les échantillons sont frais et d'un format de grands musées.

Ayant été recueillis généralement dans des voyages spéciaux, les éléments de cette collection montrent le plus souvent les coupes des vallées d'où ils proviennent.

J'ajouterai que, pendant plusieurs années, M. Bayern a été l'aide et le guide de M. Abich dans ses nombreuses pérégrinations.

La collection Bayern est enfin la seule de son genre, ou du moins la plus complète qui ait été récoltée au Caucase et dans les régions de l'Ararat.

La collection Bayern est donc des plus importantes et des plus intéressantes à tous égards.

Lorsque l'on a parcouru ces pays difficiles et même dangereux à traverser, on est frappé d'admiration en songeant à l'énergie, à la ténacité, à la passion même qu'a dû déployer ce savant laborieux et modeste pour compléter ses coupes et séries géologiques.

V

BOTANIQUE.

Bien que l'étude de la flore des régions que j'avais à parcourir ne fît pas partie de mon programme, je n'ai pas pu cependant me désintéresser de cette branche importante des sciences naturelles.

Grâce encore aux dons de M. Bayern et à mes propres recherches, j'ai pu rapporter une collection d'environ 2,500 échantil-

lons, se rapportant à 1,000 espèces à peu près, dont 140 appartiennent franchement à la flore orientale.

Ces plantes proviennent de la Géorgie, de la chaîne centrale du Caucase, de la région du lac Gokcha, en Arménie russe, et de celle du lac d'Antioche, en Syrie.

Tels sont, Monsieur le Ministre, les résultats principaux que j'ai obtenus durant mon voyage à travers ces pays intéressants à tant de titres et qui, bien que beaucoup étudiés, renferment encore de si nombreux secrets pour la science.

C'est dans ces contrées, c'est en Orient que l'on espère trouver la solution de bien des problèmes relatifs aux origines de la civilisation.

Ma plus grande ambition est de contribuer à cette solution capitale, et si par les études et les observations déjà faites et que je désire poursuivre dans ces mêmes régions, j'arrive un jour à atténuer l'obscurité profonde qui règne autour de ces questions, je me trouverai largement récompensé de tous mes efforts et de mes longues fatigues.

Je joins à ce rapport huit volumes de photographies : paysages, monuments et types anthropologiques.

Avant de terminer, Monsieur le Ministre, je me permets de signaler à votre bienveillante attention les personnes dont les noms suivent et qui ont rendu de grands services à ma mission :

M. Bayern, savant géologne et archéologue, conservateur adjoint du Musée caucasien, à Tiflis;

M. le général Kamaroff, directeur du service spécial administratif des montagnards du Caucase, à Tiflis;

M. le capitaine Camsaragan, consul de Russie à Van;

M. le colonel Olfscheski, directeur des routes de l'Ossethie, à Wladikawkaz;

M. Cara de Vaux, consul de France à Tiflis;

M. Destré, consul de France à Alep;

M. Martin, vice-consul de France à Orfa;

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon profond respect.

Ernest Chantre.



Photog. Cte Barry
Héliog. & Imp. Lemercier & Cie

ANSARIES, SANTONS A ANTIOCHE



Photog. Cte Barry

Héliog. & Imp. Lemercier & Cie

ANSARIES, SANTONS A ANTIOCHE



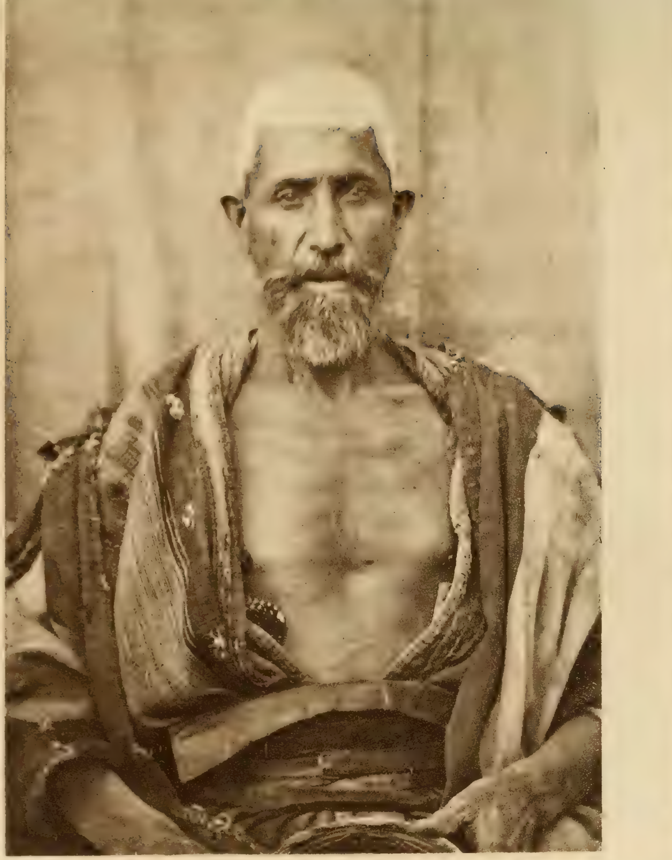


Photog. Chantre Héliog. & Imp. Lemercier & Cie



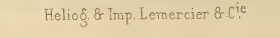
KURDE DES ENVIRONS D'ALEP

Tribu des Cheikhlar





Phot. S. Chantre


Héliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDE DES ENVIRONS D'ALEP

Tribu des Fjoumli





Photog. Chantre

Heliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDE DES ENVIRONS D'ALEP

Tribu des Oktsa Azizi





Photog. Chantre

Heliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDE DES ENVIRONS D'ALEP

Tribu des Cheikhlar



Photog. Chantre

Heliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDES DE MERDJRI-KHAN, PRÈS ORFA

Tribus des Barazy et des Dugherli



Photog. Chantre

Héliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDES DE MERDJRI-KHAN, PRÈS ORFA

Tribus des Barazy et des Dugherli



Photog. Ermakof

Heliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDES DES ENVIRONS DE VAN

Tribu des Chekas



Photog. Cte Barry — Heliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDES DE LA VALLÉE DE L'ABAGA (ARARAT)

Tribu des Eyderanly



Photog. Cte Barry

Héliog. & Imp. Lemercier & Cie

KURDES DE LA VALLÉE DE L'ABAGA (ARARAT)

Tribu des Eyderanly.



Photog. Cte Barry

Heliog. & Imp. Lemercier & Cie

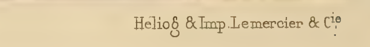
KURDES DE LA VALLÉE DE L'ABAGA (ARARAT)

Campement de Mousahara Cheik de la Tribu des Eyderanly





Photog. Chantre



OSSETTE DE KOBAN _ CAUCASE





Photog. Chantre

Héliog. & Imp. Lemercier & Cie

OSSETTE DE KOBAN _ CAUCASE

NOTE

SUR

LA DISTRIBUTION DES COLÉOPTÈRES EN ABYSSINIE,

PAR

M. A. RAFFRAY.

Si l'on jette les yeux sur une carte d'Abyssinie, on comprend tout de suite que cette vaste région intertropicale, avec ses montagnes coupées à pic du côté de l'orient, ses profondes vallées qui drainent les eaux tantôt vers le bassin du Nil, tantôt vers celui de la mer Rouge et du lac Aoussa, doit offrir dans l'étude de sa faune un intérêt particulier.

Dans une région où l'on rencontre tous les climats, depuis la zone torride des terres basses jusqu'aux plateaux des hauts sommets dont un vent glacial balaye constamment le sol humide et marécageux, il faut s'attendre à voir la faune présenter une diversité inconnue dans les pays de plaines.

M. E. Blanchard a déjà démontré, avec l'autorité de sa science, que les insectes, à cause des obstacles qui s'opposent à leur diffusion, sont, de tous les animaux, les plus propres à fournir des indications utiles sur le caractère d'une faune.

Pendant les trois années que je viens de passer à Massouah et en Abyssinie comme vice-consul de France, c'est vers ce but qu'ont tendu les recherches d'histoire naturelle auxquelles j'ai consacré les loisirs que me laissaient mes devoirs professionnels.

Tout en formant des collections entomologiques aussi nombreuses que possible, j'ai pensé qu'il y aurait intérêt à rechercher les causes de la répartition des Coléoptères dans ce vaste pays.

En entomologie aussi bien qu'en géographie, l'Abyssinie peut se partager en quatre zones, qui sont elles-mêmes légèrement modifiées suivant qu'elles appartiennent à l'un des trois bassins :

Du Nil, à l'ouest;

De la mer Rouge, au nord;

Et de la cuvette du lac Aoussa, au sud-est.

Ces quatre zones sont :

1° La zone du littoral, depuis le niveau de la mer jusqu'à 700 et 800 mètres d'altitude;

2° La zone des vallées et des plaines basses de l'intérieur, de 1200 à 2000 mètres d'altitude, avec une élévation moyenne de 1400 mètres;

3° La zone des plateaux, de 2000 à 2800 mètres, avec une altitude moyenne 2200 à 2500 mètres;

4° La zone subalpine, de 3300 à 4000 mètres, avec une altitude moyenne de 3500 mètres.

Les Coléoptères sont répartis dans ces différentes zones d'une façon très irrégulière.

On sait d'ailleurs que, dans tous les pays, les pentes des montagnes sont très pauvres, et qu'entre les différentes zones on rencontre, sans qu'il y ait cependant d'interruption complète, une sorte de région neutre.

Ce phénomène se produit à un très haut point en Abyssinie.

Pour le rendre plus sensible, on pourrait presque le retracer graphiquement par une ligne alternativement ténue et renflée, qui représenterait ainsi les régions neutres et les zones proprement dites.



1re ZONE. — LITTORAL.

Cette zone est comprise dans le bassin de la mer Rouge. Elle s'étend sur le littoral, au nord de Massouah, entre la mer et la montagne.

Ce sont des plaines tantôt légèrement ondulées, tantôt parfai-

tement plates, le plus souvent pierreuses, et parfois mais rarement sablonneuses. Elle pénètre aussi jusqu'à une certaine distance dans les premières vallées.

Le thermomètre (à l'ombre) descend bien rarement l'hiver au dessous de + 25 degrés; l'été il se tient aux environs de 40 degrés et monte souvent jusqu'à 48. L'eau y manque presque partout et encore celle qu'on trouve n'est-elle guère que de l'eau saumâtre qu'on ne rencontre qu'en creusant à plus d'un mètre le lit des torrents desséchés. Les pluies y sont hivernales et rares.

La végétation, très pauvre, très rabougrie, se compose de quelques graminées et surtout de buissons de mimosas, qui ont plus d'épines que de feuilles; aux abords de la montagne, on trouve quelques térébinthes.

A cette zone doivent certainement appartenir les déserts qui s'étendent au sud de Massouah et dépendent des bassins des cuvettes intérieures; mais je ne puis l'affirmer, ne les ayant pas explorés.

Dans cette région constamment brûlée par le soleil, les Coléoptères sont assez nombreux, mais peu variés, et rappellent la faune saharienne. Les *Ténébrionides* prédominent : *Zophosis*, *Adesmia*, *Pimelia* et genres voisins, *Tentyria*, *Mesostena*, *Phrynocolos;* certains Carabiques, mais fort rares, des genres *Graphipterus*, *Metabletus* et *Glycia;* quelques *Onthophagus;* sur les buissons de mimosas, de beaux Buprestides, *Julodis arabica* et *J. Mnizechi*, et un *Steraspis*, enfin quelques Clythrides et de nombreux Mylabrides.

2e ZONE. — VALLÉES ET PLAINES BASSES DE L'INTÉRIEUR.

Cette zone comprend :

Vallée de l'Anséba et plateaux inférieurs des Bogos (altitude, 1400 mètres); bassin de la mer Rouge;

Vallée du Mareub et plaines du Hamédo (altitude, 1200 mètres); bassin du Nil;

Vallée de la Zamrah et du Tellaré et plaine du Sloa (altitude, 1200 à 1500 mètres); bassin du Nil;

Vallée du Mesgui (altitude, 2000 mètres); bassin du Nil;

Plaine des Gallas Raïas (altitude, 1500 mètres); bassin du lac Aoussa;

Mont Zéboul (altitude, 2000 mètres); bassin du lac Aoussa;

A cette zone se rattachent les plaines du Dembéa et du Tem-

biène, que j'ai visitées en 1873, mais dont je ne connais pas les altitudes exactes.

Le sol de ces régions est souvent sablonneux; l'eau est abondante dans les vallées, rare dans les plaines. Le thermomètre oscille de + 15 degrés à + 35 degrés; les pluies sont estivales, peu abondantes.

La végétation est caractérisée par le baobab, de grands buissons de mimosas en ombelles, quelques euphorbes arborescentes et clairsemées.

On y voit encore des *Adesmia, Zophosis* et *Tentyria,* mais il n'y a plus de *Pimelia* et de *Mesostena,* plus de *Julodis;* on y rencontre encore des *Steraspis* et des *Graphipterus.*

Les Longicornes sont assez nombreux et représentés par les plus belles espèces des genres *Cantharocnemis, Tithoes, Macrotoma,* des Cérambycides propres, des Callichromides, *Compsomera, Phrissoma.*

Les Paussides y sont fort rares, les Psélaphides assez nombreux.

Plusieurs *Cicindela* et une nouvelle espèce de *Jansenia* (*Jansenia delicatula* Raffray).

Les Carabiques sont abondants :

Un *Omophron; Calosoma senegalense;* trois espèces de *Tefflus* (dont deux nouvelles, *Tefflus grandis* Raffr. et *sinuaticollis* Raffr.) et le *Tefflus Raffrayi* Chd., qui se retrouve aussi, mais plus rarement dans la troisième zone; *Galerita, Casnonia, Mastax, Calleida, Tetragonoderus, Plochionus, Thyreopterus, Catascopus,* un *Graphipterus,* deux *Anthia* et plusieurs *Polyhirma,* dont deux spéciales à cette zone (*polioloma* Chd. et *sp. nov.*), et *Ferreti* et *Galinieri,* qui se retrouvent dans la troisième zone; *Morio guineensis, Scarites;* quelques *Chlœnius,* moins nombreux que dans la troisième zone et différents pour la plupart; Harpalides, surtout des genres *Hypolithus* et *Crasodactylus.*

Un seul genre de Lucanides, *Figulus.* Les Caprides sont plus nombreux que dans la zone inférieure, mais moins nombreux que dans la zone supérieure; presque toutes les espèces sont différentes. C'est à cette zone que s'arrêtent les *Ateuchus.*

Dans les plateaux inférieurs des Bogos, qui appartiennent en même temps à cette faune et au bassin de la mer Rouge, j'ai trouvé les genres *Glaresis* (d'Europe), *Corythoderus* (du Soudan), *Athyreus* (du Kordofan et du Sénégal) et *Bolboceras.*

À cette zone appartiennent encore quelques genres des groupes des Séricides, Élaphocérides, Anomalides, les genres *Temnorhynchus, Cyphonistes, Trionychus, Adoretus.*

Enfin dans les Cétonides, les plus beaux de cette belle famille : une nouvelle espèce de *Goliathus* (*G. Pluto* Raffr.) et une *Eudicella* si voisine de la *Daphnis* du Sénégal que je ne sais encore si elle devra en être considérée comme distincte. Leur capture est d'autant plus intéressante que le genre *Goliathus* n'avait jamais été recueilli si au nord et que, sur la côte orientale, il ne semblait pas dépasser l'équateur; or les Bogos sont par environ 15° 45′ latitude nord.

Partout dans cette zone des *Gametis, Tephræa,* une ou deux espèces seulement de *Pachnoda,* dont l'une se retrouve aussi dans la zone supérieure, des *Rhabdotis,* plusieurs *Diplognatha* (*gagates Blanchardi*) *Macromia, Cymophorus, Coenochilus.*

Les *Tetralobus,* un des plus beaux genres d'Élatérides, sont spéciaux à cette zone, ainsi que quelques Clérides, un grand nombre de Lycides et de Mylabrides, quelques Cantharides et le genre *Horia.*

Les Anthribides, Brenthides, Érotylides vivent seulement dans cette zone.

Un très joli Curculionide d'un genre spécial aux régions chaudes de l'Afrique, le genre *Polycleïs,* s'y retrouve également (*Polycleïs Raffrayi,* Frm.).

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, suffisent pour démontrer les différentes affinités de cette deuxième zone. C'est avec le Sénégal, situé sur l'autre côte, mais sous la même latitude, qu'elle offre le plus d'analogie. La plupart des genres sont les mêmes et nombre d'espèces se retrouvent dans les deux pays.

On rencontre aussi quelques types de Natal, mais cette ressemblance est plus accusée dans la troisième zone. C'est qu'en effet le pays désigné sous le nom de Natal est montagneux et situé à peu près à égale distance de l'équateur.

Enfin, dans les Bogos surtout, on trouve quelques espèces du Soudan et de la Nubie, ce qui s'explique par la proximité et l'analogie du climat.

Avant de passer à l'examen de la troisième zone, je dois parler d'un insecte très remarquable et qui a un habitat spécial, c'est le genre *Compsocephalus.*

Longtemps ce joli Goliathide était resté presque inconnu, et malgré cela on avait créé deux espèces, d'ailleurs fort contestées.

J'ai eu la bonne fortune de découvrir sa localité exacte et de prendre une série de ses variétés passant du brun rouge et violacé au jaune opale, au vert olive, au vert foncé et au bleu noir. Il est donc d'abord certain qu'il n'y a qu'une seule espèce, variable d'individu à individu.

Quant à son habitat, il est non moins nettement délimité. Le *Compsocephalus* est confiné dans le bassin du lac Aoussa ou tout au moins dans les parties montagneuses qui forment la ligne de partage des eaux entre ce dernier bassin et celui du Nil, c'est-à-dire sur le versant oriental du massif éthiopien. Il a été repris aussi par des naturalistes italiens dans le Choa, qui fait presque entièrement partie du bassin du lac Aoussa. Son centre paraît être au mont Zéboul, par 12° 11′ de latitude nord.

Les monts Zéboul forment une petite chaîne séparée du massif éthiopien par les plaines des Gallas Raïas.

Il vit à la limite extrême de la deuxième zone et se retrouve dans la troisième, c'est-à-dire entre 2000 mètres (mont Zéboul) et 2500 (lac Ashangui) et au pied du mont Aladjié.

Malgré ses variations nombreuses, il y a deux types prédominants, le type brun le plus uniforme (lac Ashangui et pied de l'Aladjié, 2500 mètres) et le type jaune et vert (mont Zéboul, 2000 mètres).

C'est à la fin de la saison des pluies, août et septembre, qu'on trouve ce Goliathide attaché par grappes (plusieurs mâles pour une femelle), aux tiges d'une grande carduacée.

3e ZONE. — PLATEAUX.

Cette zone comprend :

Les plateaux du Hamacen et du Saraoué (altitude, 2000 à 3000 mètres); bassin du Nil, sauf l'extrémité nord qui envoie ses eaux à la mer Rouge;

Toute la partie sud est du Tigré, le Géralta, l'Haramat (1900 à 2500 mètres); bassin du Nil;

Le Wofela (2400 à 2600 mètres); la cuvette du lac Ashangui (2516 mètres); bassin du lac Aoussa;

Les parties moyennes du Lasta (2400 à 2800 mètres) et les Agaos (2200 à 2300 mètres); bassin du Nil.

A cette zone se rattachent le Béguemideur, le Goadjam et le Ouaguéra, que j'ai visités en 1874, mais dont je n'ai pas les altitudes exactes.

L'Abyssinie presque tout entière appartient à cette faune, qui est de beaucoup la plus riche et la plus importante, et qu'on pourrait appeler la *Faune éthiopienne*.

Ce sont presque toujours de vastes plaines : Hamacen, Saraoué, Haramat, Enderta, Wofela, Béguemideur, Ouaguéra, Agaos; ou des montagnes coupées d'étroites vallées, comme le Lasta, la partie sud-est du Tigré, une portion du Géralta.

Le sol est généralement argileux, couvert de prairies que sillonnent partout des cours d'eau et qui deviennent même souvent marécageuses.

La végétation arborescente y est fort rare, sauf dans les vallées. On voit cependant çà et là d'immenses figuiers, des oliviers sauvages, des buissons de jasmins et aussi quelques mimosas; vers 2800 mètres on trouve quelques rosiers sauvages.

La température varie à l'ombre de + 10 à + 25 degrés; les pluies sont estivales et abondantes.

Toute la région du lac Aoussa est couverte d'une belle végétation, d'une espèce particulière. Aux oliviers sauvages se mêle très fréquemment un arbre résineux qui tient à la fois du genévrier et du thuya, et ressemble au cèdre par son port majestueux.

Dans cette troisième zone, on ne trouve presque pas de Longicornes, sauf un *Sternotomis* noir (le *Demagogus larvatus* Thms), qui vit sur les mimosas, et le *Xylorhyza fasciata*, que l'on trouve accroché aux graminées.

Les Buprestides, encore plus rares, ne sont représentés que par une belle espèce de *Psiloptera* (*P. albicincta*) et quelques *Anthaxia*.

Les Ténébrionides ont presque complètement disparu et ne sont plus représentés que par quelques *Psammodes* et des Opatrides.

Les Curculionides sont peu communs, mais on y trouve un genre très curieux, le genre *Episus*.

On voit sur les fleurs des prairies quelques *Mylabris* appartenant à des espèces spéciales.

De très belles espèces de *Cicindela* qui n'ont pu être encore déterminées.

Mais les familles prédominantes et en quelque sorte caractéris-

tiques de cette zone sont les Carabiques et les Lamellicornes, à l'exclusion des Cétonides, qui y sont pauvrement représentés.

Dans les Carabiques, un grand nombre rappellent la faune circumméditerranéenne.

On retrouve un *Tefflus* (*T. Raffrayi* Chd), mais bien moins abondant que dans la deuxième zone, plusieurs espèces de *Zuphium*, *Drypta*, et Helluonides du genre *Acanthogenius* et *Platytarus*.

Les *Brachinus* sont très nombreux, cinq ou six espèces, dont plusieurs (*costiger, abyssinicus, tetraspilotus, suturatus*) sont spéciales à cette région, et des *Siagona*.

On rencontre assez souvent deux *Polyhirma* (*Ferreti, Galinieri*) qui vivent aussi plus bas.

Les Panagéides sont bien représentés par plusieurs belles espèces d'*Eudema* (*stenocephalum, latifrons, planicolle* et d'autres probablement nouvelles). Ce genre est d'ailleurs disséminé sur tout le globe entre les deux tropiques.

Dans l'Enderta, aux environs de 3000 mètres d'altitude, j'ai pris le magnifique *Craspedophorus eustalactus,* qui avait été découvert autrefois dans l'Afrique centrale équatoriale au pied du mont Kilima-Njaro.

Les *Chlœnius* pullulent partout et leurs espèces, très variées, sont presque toutes spéciales.

Les *Anisodactylus* et *Harpalus* ne sont pas beaucoup moins répandus.

Il y a quelques *Anchomenus,* des *Perileptus* et des Bembidum, surtout du genre *Tachys.*

Les Coprophages sont très nombreux ; plusieurs espèce d'*Heliocopris,* presque toutes spéciales, d'autres se retrouvant à Natal.

La série des *Onitis, Gymnopleurus* et *Oniticellus* est riche; presque toutes leurs nombreuses espèces vivent exclusivement dans cette zone.

Quant aux *Onthophagus,* on les rencontre à chaque pas. Leurs espèces sont nombreuses et variées; plusieurs sont spéciales à cette région, le reste se retrouve dans d'autres parties de l'Afrique.

Une des espèces les plus curieuses, *Onthophagus Blanchardi* Harold, ne vit que dans les points les plus élevés de cette zone et se rencontre jusqu'aux limites de la suivante.

Les *Heteronychus* y sont richement représentés en espèces et

en individus. Enfin, on y retrouve un *Syrichthus* et plusieurs espèces d'un genre spécial à l'Abyssinie, le genre *Astaborus*.

Quant aux Cétonides, elles sont moins nombreuses que dans la deuxième zone.

Trois *Pachnoda* (*Stehelini, abyssinica, Fairmairei*) et une *Oxythyrea* (*Mulsanti*) sont presque les seuls représentants de cette famille.

Il est une autre famille aussi curieuse par ses formes que par ses mœurs, répandue dans l'Afrique australe, au Sénégal et jusqu'en Asie, qui est richement représentée en Abyssinie : ce sont les Paussides. Sauf deux ou peut-être trois, qui se retrouvent à Natal et au Sénégal, toutes les espèces connues d'Abyssinie (25 environ) sont propres à ce pays; mais elles ne sont, pour la plupart, que des modifications spécifiques des types qui habitent l'Afrique australe ou occidentale; quelques-uns, cependant, sont particuliers à l'Abyssinie. Mais, circonstance à noter, ceux qui se rapprochent des types sénégalais ont une tendance à descendre jusque dans la deuxième zone, tandis que les types de l'Afrique australe sont plus spécialement confinés sur les hauts plateaux.

Je ne puis passer sous silence la capture d'un Pausside très remarquable qui appartient au genre *Hylotorus* et forme une nouvelle espèce (*Hylot. Blanchardi* Raffr.). Le genre *Hylotorus*, très anciennement découvert à Sierra-Leone, était toujours resté si rare qu'il était à peine connu. C'est, du reste, un des Paussides le plus franchement myrmécophile, car je l'ai trouvé dans les galeries de fourmis à une assez grande profondeur, tandis que presque tous les autres membres de cette famille vivent à la surface de la fourmilière ou accrochés aux parois de la pierre qui la recouvre.

Enfin, les Psélaphides, nombreux dans la deuxième zone, le sont encore dans la troisième, sans modifications importantes. Il est fort difficile d'établir aucun point de comparaison, car on ne connaît presque aucun Psélaphide de la côte occidentale. On a cependant retrouvé à la côte d'Or un genre spécial à l'Abyssinie et que j'y avais découvert, le genre *Odontalgus*.

4e ZONE. — RÉGION SUBALPINE.

Cette quatrième et dernière zone, de beaucoup la plus restreinte, mais la plus curieuse, est reléguée au sommet des montagnes du Lasta, entre 3300 et 4000 mètres d'altitude.

Entre deux points culminants, le mont Abboï-Mieda à l'est et Abouna-Yousef à l'ouest, s'étend une crête plate et sinueuse souvent interrompue par des cols ou des massifs rocheux. C'est là qu'est confinée cette quatrième zone. Partout on trouve des sources qui souvent se changent en marais dont les eaux réunies forment plus bas les rivières Taccazé et Tellaré, qui coulent vers le Nil.

Le sol est recouvert d'un épais gazon; les roches humides se tapissent de mousses spongieuses; çà et là on voit de ravissantes corbeilles d'immortelles. De 3000 à 3800 mètres, on rencontre de grandes bruyères arborescentes, puis il n'y a plus aucun arbre; on n'aperçoit plus que les tiges élancées, les quenouilles de fleurs bleues du *Rhynchopetalum montanum*, qui est bien la plante d'aspect le plus tropical qu'on puisse rêver: une tige comme celle d'un palmier ou d'une plante de l'époque carbonifère, puis un panache de feuilles comme celles de l'Aloès, mais flexibles et tombantes, enfin une quenouille de fleurs bleu-vert clair, le tout ensemble mesurant jusqu'à 8 mètres de hauteur.

Un vent violent règne presque partout dans cette région.

Le thermomètre (en septembre) descend, vers 5 heures du matin, jusqu'à + 2°, mais vers 6 heures du soir, il marque + 5° ou 6°, et, au col de l'Abouna-Yousef, par 4024 mètres d'altitude, le thermomètre exposé au soleil, à midi, s'est arrêté à + 11°.

Il y a peu d'insectes dans cette région (une trentaine d'espèces de Coléoptères), mais ils sont fort remarquables, à cause de leur ressemblance étonnante avec ceux qui habitent les régions tempérées et même montagneuses de l'Europe.

Tous ces insectes, sauf un, appartiennent à des espèces nouvelles; quatre seulement s'éloignent des formes européennes; tout le reste semble provenir des régions montagneuses de l'Europe, et cependant ils vivent par 12° 5' de latitude nord et 36° 45' de longitude orientale de Paris.

Je me réserve de les décrire minutieusement dans un travail ultérieur, mais je pense intéressant de les passer rapidement en revue.

Calosoma caraboïdes Raffr. Un des insectes les plus curieux d'Abyssinie. C'est une forme aberrante dans le genre *Calosoma*, dont il a les caractères spécifiques avec le facies *Carabus*. Il ne peut être comparé qu'au *Calosoma luxatum* de Californie et ressemble

davantage au *Carabus prasinus* du Caucase. Il fait la transition entre les genres *Calosoma* et *Carabus*.

Cymindis nitida Raffr. voisin des *Cym. cingulata* de Styrie et *Marmoræ* de Sardaigne.

Deux *Harpalus*, voisins, l'un du *Goudoti* de l'Europe méridionale, et l'autre du *litigiosus* des Pyrénées.

Deux *Amara*, qui sont extrêmement voisins, l'un de l'*Amara trivialis*, l'autre de la *nitida*, deux espèces communes de l'Europe.

Calathus cordicollis Raffr. offrant quelque analogie avec certains types de Ténériffe.

Calathus æthiopicus Raffr. ressemblant au *Calathus micropterus* de l'Europe.

Calathus bicolor Raffr. assez voisin du *C. ruficollis* de Californie, qui diffère peu lui-même des espèces européennes.

Trechus sublævis Raffr. différant très peu du *T. pyrenæus* des Pyrénées.

Trechus bipartitus, se rapprochant beaucoup du *T. striatulus* de Styrie.

Deux *Bembidium*; un *Notaphus*, voisin du *varius* d'Europe, et un *Periphus*, offrant de grandes analogies avec le *stomoïdes* de Styrie.

Parmi les Hydrocanthares, deux espèces très curieuses du genre *Agabus*, toutes les deux assez semblables aux Céphalotes de Corse. Elles ont, du reste, le même genre de vie que l'espèce européenne; ne pouvant nager dans les eaux tumultueuses des torrents, elles s'abritent sous les pierres humides, auxquelles elles s'accrochent.

Les Staphylinides sont représentés par deux espèces, un *Ocypus*, voisin du *fulvipennis* d'Europe, et une nouvelle espèce du genre *Deleaster*, dont on ne connaît que trois espèces, de l'Europe occidentale, de la Russie méridionale et de la Californie.

Puis un *Ptinus*, qui ressemble tout à fait au *Ptinus frigidus* des Alpes suisses.

Viennent ensuite les Lamellicornes, si riches dans toute l'Abyssinie, et qui ne sont représentés dans cette zone que par cinq espèces :

Onthophagus tristis Raffr. voisin de l'*ovatus* d'Europe;

Aphodius frontalis Raffr. différant très peu du *rufessens* commun dans toute l'Europe;

Simogonius Beccarii Har. répandu dans toute l'Abyssinie;

Schizonycha pilosa Raffr. Ce genre est très répandu dans toute l'Afrique, et l'Abyssinie en nourrit beaucoup d'espèces; mais l'espèce dont il s'agit diffère de toutes les autres par une pubescence qui lui donne l'aspect d'un de nos *Rhyzotrogus* européens, qu'elle remplace sous cette latitude.

Enfin, je signale une nouvelle espèce du genre *Cetonia* (*Cetonia nervula* Raffr.). Son système de coloration est assez aberrant, mais c'est avec la *Cetonia aurata,* si commune en Europe, qu'elle présente le plus d'analogie.

Il y a aussi un *Opatrum* que je n'ai pu déterminer, tant ce genre est nombreux, homogène et répandu partout.

Mais entre tous, les Curculionides sont ceux qui présentent le plus nettement le caractère subalpin.

Il y a trois *Otiorhynchus,* dont deux espèces diffèrent peu du *perdix* du Tyrol, et la troisième est plus voisine encore du *Noui* des Pyrénées.

Puis un genre nouveau qui diffère fort peu de nos *Plinthus,* dont il a tout le facies. (Les *Plinthus* se rencontrent surtout dans les Alpes et les Pyrénées.)

En dernier lieu, vient enfin une petite Chrysoméline, appartenant à un genre nouveau intermédiaire entre les Galérucides et les Altises, et deux espèces de ce dernier groupe, appartenant à des genres européens.

Paris, 18 mars 1882.

RAFFRAY.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION SCIENTIFIQUE

DANS L'ASIE CENTRALE,

PAR

MM. CAPUS ET BONVALOT.

I

Monsieur le Ministre,

Partis de Paris au mois d'août 1880, nous passâmes successivement par Vienne, Varsovie, Moscou et Nischni-Novgorod. Les musées de Moscou nous permirent de jeter un rapide coup d'œil sur les belles collections que Fedschenko a rapportées du Turkestan et dont il a donné une partie aux musées de la ville. A Nischni-Novgorod, nous nous embarquâmes sur le Volga; puis, remontant la Kama, nous arrivâmes le 11 septembre à Perm, au pied de l'Oural. Les premiers froids commençaient à être sensibles; la nuit, il gelait, et la riche verdure de saules, bouleaux, trembles, etc., qui garnit les bords du Volga, allait bientôt disparaître. La rive droite du Volga est formée principalement de monticules ou de falaises, tandis que la rive opposée est généralement plate, phénomène expliqué par la rotation de la terre selon la loi de Baër. La Kama traverse un paysage accidenté, qui tantôt se développe d'un côté en plaine recouverte de forêts en taillis, tantôt, et le plus souvent, est formée de chaînons de monticules où le grès et l'argile multicolores du trias contrastent pittoresquement avec le vert sombre des forêts denses de *picea*, d'*abies* et de pins, essences prédominantes. L'Oural présente plutôt l'aspect d'une contrée mamelonnée que d'une chaîne de montagnes continue.

De Perm, le chemin de fer traverse l'Oural en ligne brisée jusqu'à Jékatérinebourg, où finit la voie ferrée. On est occupé en ce moment à la prolonger jusqu'à Tjumen; le bassin de l'Irtisch et de l'Obi sera ainsi relié à celui de la Kama et du Volga par une ligne commerciale destinée à prendre une grande importance. Jékatérinebourg, par sa position aux confins de la Sibérie, pays très productif, est un point commercial important à cause des routes qui y aboutissent de la Sibérie occidentale et en raison de l'exploitation des richesses minérales de l'Oural. Nous visitâmes, entre autres, l'Institut minéralogique où l'on prépare quelques élèves à la pratique des exploitations et au métier de lapidaire. Les collections minéralogiques de l'Institut sont remarquables. Le 16 septembre, nous prîmes le *tarantass,* qui devait nous mener jusqu'à Tashkent : le détour par la Sibérie occidentale était devenu inévitable, par suite du mauvais état des communications postales entre Orenbourg et Tashkent. Nous arrivâmes à Omsk par Tjumen et Jaloutorovsk. La contrée est bien cultivée et boisée. Le *tschernosème,* cette terre noire, type des terres ulmiques, donne d'excellentes récoltes à la population, composée en grande partie des exilés de Russie, que nous rencontrâmes parfois en longues files de plusieurs centaines avec femmes et enfants, escortés par la troupe et se dirigeant vers leur nouvelle patrie. L'essence prédominante est le bouleau, tantôt en bois touffu, tantôt à l'état sporadique, découvrant de larges espaces de paysage légèrement ondulé. Les villages sont peuplés abondamment d'animaux domestiques, parmi lesquels dominent le porc, la poule et le mouton stéatopygique. Le mouton stéatopygique n'est qu'une variété du mouton à longue queue, que l'on voit passer par gradations au type stéatopygique, presque sans appendice caudal. Les jambes postérieures sont relativement beaucoup plus développées que les antérieures, par suite du poids de cet amas de graisse qui fait, chez le mouton, le même office que la bosse chez les chameaux et la queue chez quelques rongeurs, en servant de magasin nutritif. Cette variété de moutons est seule répandue dans toute l'Asie centrale. On nous dit que cette partie de la Sibérie occidentale doit supporter, pendant trois mois d'hiver, un froid qui abaisse la température souvent jusqu'à 40 degrés.

Le 28 septembre, notre thermomètre accusait, à 4 heures du soir, dans la plaine, une température de 11°,5. La population est

saine et forte; la sélection doit agir fortement dans un tel climat. Les éléments turbulents et entreprenants que la Russie expédie chaque année dans ces contrées doivent contribuer à produire une génération virile et active. Tout ce pays, jusqu'aux frontières du Turkestan et au delà, est parsemé de nombreux lacs, étangs et marais peuplés d'une infinité de gibier : mouettes, oies, canards, cygnes sauvages, qui s'élèvent avec un bruit assourdissant en nuées immenses dès qu'un coup de fusil vient troubler la solitude.

Nous passons l'Irtisch en bac, à un endroit où le fleuve a environ un demi-kilomètre de largeur. Les rives sont basses, formées d'alluvion; le fleuve a un cours sinueux et des eaux assez rapides. Quand on approche d'Omsk, le paysage prend un caractère de steppe, et aux portes d'Omsk nous apercevons les premières tentes (*Kibitkas*) des Kirghiz de la horde moyenne, la plus nombreuse et la plus répandue.

A Omsk, notre séjour fut malheureusement de trop courte durée; nous avons pu néanmoins étudier déjà les Kirghiz des environs, et l'un de nous a pu dessiner un certain nombre d'antiquités du musée d'ethnographie, très remarquable, de la ville.

L'hiver dernier a été particulièrement dur à supporter pour le pauvre nomade du steppe. La neige, épaisse, persistante et gelée, ne permettait plus au bétail d'aller gratter le sol pour trouver une maigre nourriture sous le tapis de glace. On a vu des Kirghiz porter leur bétail sur des brancards dans le steppe, casser la croûte de neige à coups de pioche et permettre ainsi aux pauvres bêtes de brouter quelques brins d'herbe.

Le *poud* (16 kilogr.) de farine de blé coûtait, à Omsk, 15 kop (60 centimes), les perdrix se vendaient 10 kop (40 centimes) la paire. Les marchands de Jékatérinebourg et de Moscou ont établi aujourd'hui quelques comptoirs d'exportation à Omsk.

D'Omsk à Semipalatinsk, la route longe, sur un grand parcours, la rive droite de l'Irtisch, qui coule ici entre des rives basses d'une alluvion fertile sur laquelle se sont établis les *aouls* des Kirghiz. Nous sommes dans le domaine du steppe avec ses nombreux mirages, ses dunes de sable, ses horizons lointains, ses incendies et ses *méghils* (tombeaux kirghiz). De temps en temps on voit apparaître quelques tumulus, ou bien, mais rarement, une de ces statuettes en pierre grossièrement taillées auxquelles on donne le nom de *kamennij baba* et que les archéo-

logues considèrent comme d'anciens monuments funéraires kalmouks. Les lacs, nombreux, sont ou salins ou amers, ou salins et amers. La température, assez élevée dans la journée, tombe rapidement après le coucher du soleil; le climat continental se fait sentir. Des caravanes de chameaux, appartenant aux Kirghiz et aux Tatars, font le trafic avec les pays de l'intérieur et vont jusqu'à Omsk. L'Irtisch est parcouru, pendant la bonne saison, par des steamers qui transportent des voyageurs et des marchandises, entre autres du sel grumeleux extrait de gisements qui se trouvent dans le steppe près de Pavlodar et qui proviennent probablement d'anciens lacs salés desséchés.

A quelques verstes en aval de Semipalatinsk, l'Irtisch fait un coude vers le nord et traverse une contrée envahie par des dunes de sable, arrêtées dans leur marche par des bois de pins (*P. cembro*). La graine du *cembron*, dite *noix de la conversation*, est vendue au bazar comme article de consommation.

Le 5 octobre nous étions à Semipalatinsk, ville plutôt tatare, qui ne mérite sous aucun rapport son nom pompeux de *ville aux sept palais*. Là nous pûmes recueillir des données intéressantes sur les contrées avoisinantes, grâce à l'obligeance du général Protzenko, un des premiers explorateurs de cette partie du Thiân-Schân.

Après Semipalatinsk, la contrée commence à devenir plus accidentée : les derniers contreforts des monts Altaï viennent s'éteindre dans le steppe, qui garde ses caractères de végétation sur les hauteurs. Le 8 octobre, nous passâmes la frontière du Semirétché, faisant notre entrée dans le Turkestan, et le lendemain nous atteignîmes Serghiopol, poste avancé vers la frontière de Chine. Le 11, nous étions en face des monts Ala-Taou, dont les flancs envoient vers la plaine des ruisseaux qui répandent la fertilité sur les champs des Kirghiz, moitié nomades, moitié sédentaires. De grandes mares d'eau salée ou des surfaces étendues de terrains, couvertes d'efflorescences blanches salines, témoignent des restes d'une mer intérieure qui recouvrait toute cette plaine et faisait communiquer le Balkasch avec la série des lacs environnants.

Nous passons la Lepsa, et, le 13 octobre, nous atteignons Kopal, au pied de l'Ala-Taou. Kopal est un ancien poste cosaque qui s'est transformé progressivement en petit centre agricole et commer-

çant sur la route de Tashkent et de Vernojé vers la Sibérie. L'hiver dernier a exercé également ses ravages ici, et la chasse, très fructueuse, au gros et au menu gibier doit suppléer à l'insuffisance du bétail pour la consommation. Les bords du Balkasch et de la Lepsa sont hantés par le tigre, les gorges de l'Ala-Taou par l'ours, la panthère de Kaschgarie, le lynx, la chèvre sauvage (*Capra Alpina ?*), etc. On cultive le blé, dont le prix est seize fois plus élevé qu'à Semipalatinsk, l'avoine, la luzerne, etc.; mais les cultures réussissent moins bien que dans la plaine, où le terrain est plus propice. En hiver, on constate des froids de 25 degrés.

Le 16, nous étions à Altyn-Jmel, où la route se bifurque, continuant, d'une part, sur Vernojé et Tashkent, et, de l'autre, se dirigeant, par la passe de Borochoudsir, sur Kouldja.

Après avoir passé l'Ili, qui parcourt la riche vallée du même nom, appelée à un certain avenir à cause de ses gisements de charbon de terre et de la fertilité du sol, nous atteignons, le 18 octobre, Vernojé, capitale de la province des Sept-Rivières. La ville est située pittoresquement au pied de l'Ala-Taou transilien, bordé d'une ceinture immense de *Picea Schrenkiana* à une hauteur d'environ 4,000 pieds.

Les environs de Vernojé sont arrosés par les eaux de la montagne, distribuées, comme dans le Syr-Darja, par des canaux (*aryks*) qui vont porter l'eau au loin. Cette contrée est intéressante, surtout au point de vue géologique. Dans le rapport que l'un de nous a pu envoyer de Tashkent à M. le Ministre, il a été donné un court aperçu des conditions géologiques du pays, que des circonstances fâcheuses ne nous ont pas permis d'explorer avec toute l'attention qu'il mérite et que nous aurions voulu. Nous n'avons pu, malgré notre vif désir, visiter le fameux lac Issyk-Koul, situé à trois journées de marche de Vernojé, dans la montagne, à une altitude de 7,000 pieds.

La nature du terrain s'oppose ici à la culture du riz, mais on cultive, en dehors du coton (dont la limite occidentale est Tokmak) presque tous les autres produits du Turkestan. Vernojé, par sa position non loin des frontières de la Chine, est le centre du commerce le plus actif de toute cette contrée depuis Tashkent jusqu'à Omsk.

Le 24 octobre, nous traversons le Tschou, puis le poste de Pisch-Pek, l'ancien fortin chokandais de Merké, et, le 28

nous sommes à Aoulié-Ata. La route longe presque constamment le pied de la chaîne d'Alexandre (*Iskander-Taou*). La contrée est dénudée, fréquentée par les Kirghiz, et n'offre quelques centres de cultures que dans les postes de colonisation établis par des Cosaques, réputés d'ailleurs assez mauvais colons. Aoulié-Ata, situé sur les rives du Talass, aux allures torrentielles, possède un bazar où viennent s'approvisionner principalement les Kara-Kirghiz ou Dikokamennij, qui habitent la vallée du Talass et les montagnes qui font partie du système hydrographique du Tchotkal. Passant ensuite par Man-Kent et Tchim-Kent, centres agricoles sartes où le loess, terrain fertile entre tous, donne d'abondantes récoltes, nous arrivons le 1er novembre 1880 à Tashkent, où nous devons passer l'hiver, pour commencer nos recherches dès que la saison printanière permettra au naturaliste d'enrichir ses collections.

Nous employâmes l'hiver de 1880-1881 à étudier l'élément indigène à Tashkent, rendez-vous d'une foule de représentants de toutes les populations de l'Asie centrale : Sartes, Kirghiz, Tadjiks, Ouzbegs, Indous, Afghans, Juifs, Bohémiens, etc. La bibliothèque de la ville, très bien approvisionnée grâce au zèle du général Kauffmann, fournit une source inépuisable de renseignements de toute espèce donnés sur l'Asie centrale par les voyageurs de tous les pays. Notre séjour à Tashkent nous permit, en outre, de nous familiariser avec la langue russe et d'apprendre quelque peu le turc et le persan, qui devaient nous servir dans le courant de notre voyage. Grâce aux renseignements que des hommes compétents voulurent bien nous donner, nous pûmes arrêter notre plan de campagne de façon à visiter des contrées peu ou point connues et qui pouvaient nous fournir les récoltes d'histoire naturelle les plus intéressantes et les plus abondantes.

II

DE TASHKENT À L'AMOU-DARJA, PAR SAMARCAND, KARSCHI ET KILIF, LA VALLÉE DU SOURCHÂNE ET LE SCHAAR-I-ÇÂBZ.

Dès le commencement du mois de février 1881, nous commençâmes nos excursions autour de Tashkent. Les premières chaleurs printanières avaient réveillé quelques plantes hâtives dans le steppe. A la fin de février, arrivait à Tashkent une ambas-

sade afghane, envoyée de Caboul par Abdourachman-Chân, pour ramener dans sa capitale reconquise ses femmes et ses enfants. Le général Kauffmann voulut bien nous permettre de profiter d'une occasion aussi bonne pour visiter les pays de l'Amou-Darja et nous joindre à l'escorte d'honneur qu'il donna à la famille princière pour l'accompagner jusque dans le Nord de l'Afghanistan. Cette occasion nous permit, en outre, de faire dans des conditions beaucoup moins onéreuses ce voyage, que, dans d'autres circonstances, nos faibles ressources ne nous auraient pas permis d'entreprendre.

Nous quittâmes Tashkent le 7 mars 1881, et, après avoir traversé le Syr-Darja à Tschinaz, le steppe de la Faim (Galodnaja-Step), où à peine quelques rares liliacées bulbeuses osaient affronter les gelées nocturnes, Djizak et le Zérafschâne, nous rejoignîmes les Afghans, le 9 mars, à Samarcand. Le 13, nous partîmes vers Djame, petit village situé à la frontière bockarienne et fameux à cause du vent fiévreux constant Sud-Ouest qui souffle pendant une grande partie de l'année et contribue, avec le grand nombre de phalanges, scorpions et scolopendres, à rendre la contrée peu sympathique en été. Des lits de torrents, aujourd'hui à sec, coupent la route, qui longe jusqu'à Djame le dernier contrefort vers l'Ouest de la chaîne du Samarcand-Taou. Les *Gagea, Adonis, Anemone, Luzula, Muscari, Fumaria, Iris,* etc., se montrent déjà abondamment.

La route des caravanes tourne ensuite au Sud vers Karschi, passe sur un steppe légèrement accidenté, creusé de nombreux trous de rongeurs et de tortues; le terrain est cultivé par endroits; ailleurs il est recouvert d'efflorescences salines; de temps en temps nous rencontrons un puits avec de l'eau plus ou moins salée.

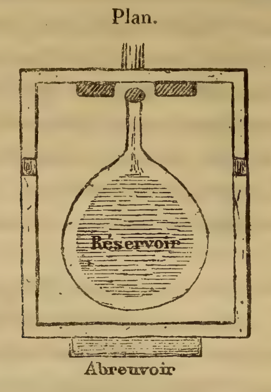
Puits bockarien près de Karschi.



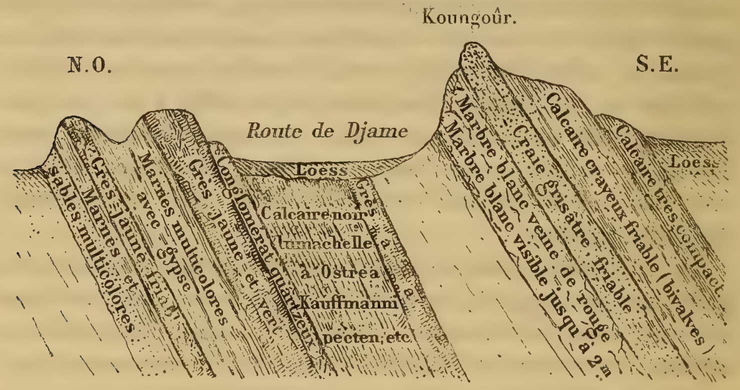
Le croquis ci-dessus permet de voir l'arrangement de ces puits,

que nous n'avons rencontrés dans aucune autre partie du Turkestan.

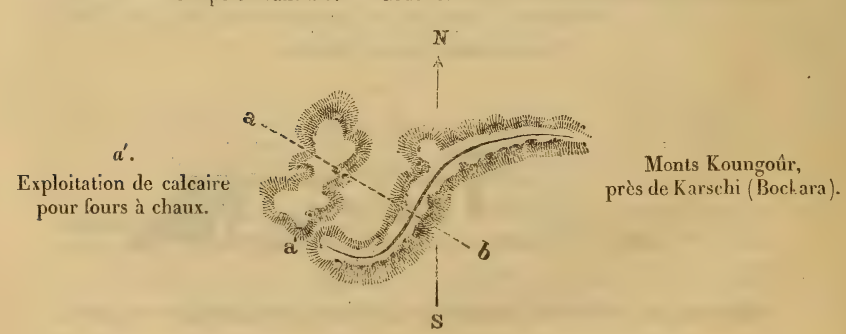
Plan.



Le 18, apparaissent à l'horizon les monts Koungoûr, qui dominent la plaine de Karschi. Nous avons pu relever la coupe



Coupe suivant *a b*. — Couches inclinées de 53° au S. O.



géologique de ce chaînon de montagnes, d'ailleurs peu élevé; elle pourra contribuer à l'étude de la géologie du steppe.

Nous nous arrêtâmes deux jours à Karschi, étudiant la ville et les environs. L'oasis de Karschi, alimentée par les eaux jaunes du Kaschka-Darja, qui se perd plus loin dans le désert, est une des contrées les plus fertiles du Turkestan, grâce à la nature du sol (*loess*), aux irrigations habilement conduites et au climat. La culture du tabac, du coton, du blé, du sorgho, de la garance, etc., les produits excellents des arbres fruitiers : abricotiers, pêchers, pommiers, figuiers, vignes, etc., procurent aux habitants de l'oasis une richesse largement exploitée par l'émir et le beg. Seconde ville du Bockara par son commerce, ses produits et le nombre de ses habitants, elle ne présente pas de monuments historiques dignes d'être comparés à ceux de Samarcand ou de Bockara. C'est sur Karschi que convergent le plus grand nombre des caravanes venant de l'Afghanistan. C'est peut-être la seule ville importante du Turkestan où l'on puisse étudier aujourd'hui l'indigène non altéré encore par le contact de l'élément étranger du Nord.

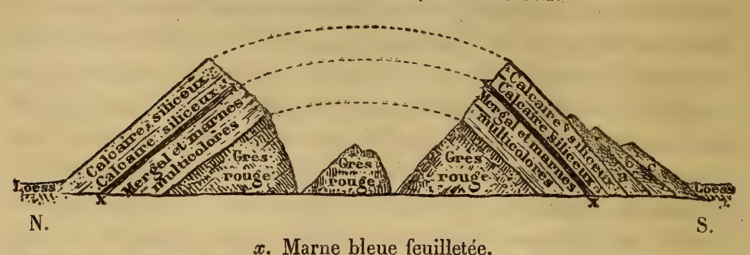
De Karschi s'étend vers Kilif et l'Amou-Darja un pays désert et nu, moitié steppe et moitié désert, interrompu par des traînées de collines d'assises tertiaires.

Les puits sont remplacés en beaucoup d'endroits par des mares d'une eau jaune, fétide, qui servent d'abreuvoirs aux caravanes et aux animaux du steppe. Le thalweg des petites vallées est parcouru souvent par des filets d'une eau très salée. Les bords de ces rivières sont alors incrustés de sel, comme beaucoup de bas-fonds argileux dans les larges dépressions de terrain. La réverbération produit des effets de mirage très intenses. Les récoltes d'histoire naturelle sont intéressantes, quoique peu abondantes, à cause de la nature du terrain. Le 23 apparaissaient à l'horizon les bandes de végétation qui accompagnent généralement les cours d'eau, et le lendemain nous étions à Kilif, sur les bords de l'Oxus. Avant d'arriver dans la plaine de l'Amou et à quelques verstes du village de Jakab-Ata, on traverse un petit défilé à travers une colline qui donne la coupe géologique suivante.

L'Amou-Darja est resserré près de Kilif entre deux crêtes de rochers qui supportent, d'un côté, la forteresse de Kilif, résidence d'un beg, et, de l'autre, le poste afghan de Kilif-Li. Le passage du

fleuve s'opère au moyen de quatre bacs, dont deux appartiennent aux Bockares et deux aux Afghans.

Couches inclinées de 30-40° vers le Sud.



x. Marne bleue feuilletée.

a, *b*, *c*. Grès calcarifère très fossilifère. — Fossiles mal conservés. — Fragments très grand d'*Ostrea Kauffmanni* (Roman). — Pecten et bivalves. — Bois fossile.

Ils sont remorqués par des chevaux qui se jettent à la nage. Presque tous les chevaux employés à cette besogne ont l'iris des yeux tacheté de blanc ou tout à fait blanc : probablement un effet de la lumière intense renvoyée par la surface de l'eau.

Les rives de l'Amou sont habitées ici par des Ouzbegs, auxquels se mêlent des Turcomans pauvres, mais relativement plus honnêtes que leurs frères les Erzaris nomades qui habitent la rive gauche de l'Amou et sont sujets de l'émir de Caboul. Ceux-ci avaient daigné envoyer à la famille de l'émir une escorte d'honneur de deux cents cavaliers. Selon le conseil du général Kauffmann, nous nous séparâmes à Kilif de l'escorte russe, qui pénétrait dans l'Afghanistan jusqu'à Mazar-i-Scheriff, et nous partîmes le 28 mars de Kilif, pour suivre en amont la rive droite de l'Amou-Darja. L'Oxus roule des flots grisâtres assez rapides, qui rongent le rivage d'un côté et déposent de l'autre. L'eau est de qualité excellente, malgré la quantité de sable et d'argile qu'elle tient en suspension et qu'elle laisse rapidement déposer dans un vase. Les indigènes passent le fleuve sur des outres insufflées d'air.

Après deux journées de marche, nous atteignîmes Tschouschka-Ghouzar (*tschouschka* « sanglier », *ghouzari* « passage, gué »).

Les habitants sont ici de pauvres Turcomans venus en partie des bords de l'Amou des environs de Kerki, que les inondations du fleuve ont obligés de quitter leurs anciennes terres pour chercher en amont du fleuve un terrain propre à la culture, moins exposé aux fureurs de l'eau et aux ravages des pillards turcomans.

Les rives de l'Oxus ne sont pourtant guère fertiles en cet endroit, à cause de la proportion élevée de sel dans le terrain, ce qui empêche l'établissement de certaines cultures, lucratives dans d'autres parties du Bockara. Les indigènes habitent de misérables huttes en terre ou de simples abris faits de roseaux et nommées *kepa* ou *keppa*.

Pendant l'hiver de 1878-1879, l'Oxus fut gelé jusqu'ici, chose fort extraordinaire et que les indigènes ne se souvenaient pas avoir vue. Au printemps, on constate la prédominance des vents du Sud-Ouest, qui apportent l'humidité de la mer. Les précipitations qui résultent du contact de ces vapeurs avec les massifs montagneux, jointes à la fonte des neiges sur les contreforts du Pamir, accusent nettement la saison des pluies, suivie de l'époque des crues rapides de l'Oxus. Alors seulement le fleuve remplit les quelques canaux d'irrigation qu'à force de labeurs le cultivateur a creusés sur ses champs de culture.

De grands troupeaux de moutons sont dirigés, à cette époque, du Nord de l'Afghanistan sur le Turkestan. Ces troupeaux mettent parfois plusieurs mois pour arriver de l'Amou à Tashkent ou à Bockara, mais ils ont le grand avantage de trouver de l'herbe fraîche dans le steppe.

De Tschouschka-Ghouzar nous allons vers le Nord jusqu'à Schirabad, résidence d'un beg, où nous arrivons le 1er avril. Schirabad est un centre agricole fertile, grâce aux canaux d'irrigation alimentés par le Schirabad-Darja, aux eaux légèrement salées, qui n'atteignent l'Oxus que pendant la saison des pluies.

On savait par l'expédition dite *de Samara,* sous les ordres du grand-duc Constantin, que des ruines d'anciennes cités se trouvaient à l'Est de Schirabad. Curieux de visiter ces vestiges, d'autant plus intéressants qu'ils se trouvent dans le rayon de l'ancien royaume gréco-bactrien, dont les ruines de Balkh, situées en face, laissent entrevoir l'antique prospérité, nous partîmes le 9 avril, dans la direction de l'Est pour la vallée du Sourchâne, après avoir fait quelques excursions fructueuses aux environs de Schirabad. Nous avions de la peine à tirer des Bockariens quelques renseignements sur ces ruines, et, dans la suite, nous eûmes maintes fois à nous prémunir contre le mauvais vouloir et les faux renseignements du mirza que le beg s'était enfin décidé à nous donner soi-disant comme guide.

Après avoir traversé la zone des cultures de Schirabad, nous rencontrâmes le Sourchâne près du village d'Ak-Kourgane. Longeant ensuite la rivière vers le Sud, nous trouvâmes bientôt les traces évidentes du séjour d'une population sédentaire aujourd'hui disparue. La terre est jonchée, sur une large surface, de fragments de briques cuites avec ou sans émail et de débris de poteries; bientôt surgissent des tronçons de murs en briques séchées au soleil. A l'horizon on voit apparaître le minaret de Schaar-i-Goulgoulàh.

Des traces de grands canaux indiquent qu'autrefois la contrée, aujourd'hui déserte et hantée seulement par quelques Ouzbegs nomades, était bien cultivée, couverte de champs et de jardins. Le minaret de Schaar-i-Goulgoulàh porte une inscription en koufique; il en est de même des quelques monnaies que nous trouvâmes au milieu des débris avec des scorpions noirs (la piqûre en est réputée mortelle).

Schaar-i-Goulgoulàh forme un premier groupe de ruines, qui se continuent vers le Sud par les ruines de Schaar-i-Samâne, que nous visitâmes le lendemain.

Les ruines de Schaar-i-Samâne, lieu de sépulture sacré de l'émir Housseïn Sâhâdâte, sont situées à environ 5 kilomètres au Sud-Ouest du village de Salavad, où l'on remarque une demi-douzaine de magnifiques platanes (*Pl. Orientalis*). Ces ruines sont beaucoup plus étendues que celles de Schaar-i-Goulgoulàh et offrent plus de variété de style, avec des restes de constructions d'époques différentes. Dans les légendes que nous avons pu recueillir sont mêlés les noms d'Iskander (Alexandre), de Tamer-lank (Timour), de Kouschto-sip, un *sultan infidèle,* de l'émir Housseïn Sâhâdâte, de Baber, etc. Combien nous regrettions de ne pas avoir les moyens d'organiser des fouilles!

Nous récoltons deux crânes dans un vieux tombeau effondré; nous prenons de nombreux croquis de détail et d'ensemble des ruines, nous en levons le plan, et, après deux journées de travail consacrées exclusivement aux ruines de Schaar-i-Samâne, nous poussons au Sud jusqu'à Patta-Kissar, sur les rives de l'Amou-Darja. Patta-Kissar est situé à l'embouchure du Sourchâne dans l'Amou.

A 9 kilomètres à l'Ouest de Patta-Kissar (*patta* « taillis », *kissar* « ghouzar »), se trouve un troisième groupe de ruines, celui de Termez, célèbre parmi les fidèles à cause du tombeau du saint Al-

doul-Hakim, d'où le nom d'Abdoul-Hakim-Termezi donné au sanctuaire. Les Turcomans y viennent en pèlerinage, et les femmes turcomanes enceintes apportent des boules d'argile pétrie qu'elles déposent comme ex-voto sur le tombeau du saint. Malgré la promesse d'une récompense pécuniaire, à laquelle le musulman d'ici résiste rarement, les moullahs, gardiens du sanctuaire, nous refusèrent l'entrée; ils nous permirent seulement de visiter les tombeaux des saints de deuxième ou de troisième ordre. On trouve au milieu de ces ruines, et sur le bord de l'Amou, une assise du pont colossal qui passait sur le fleuve, des minarets (*mônôr*) en ruines, les murs écroulés d'une antique forteresse et les traces d'un immense mur d'enceinte avec ses portes aux arcades indiquées.

La carte ci-jointe reproduit (en carmin) les endroits couverts de ruines dans la vallée du Sourchâne; elle est faite d'après les croquis de notre marche-route et complétée par l'indication des ruines de Balkh et de Siyagird, d'après la carte d'Élisée Reclus (*Géographie universelle*, t. VI, p. 485). On voit que les ruines de la vallée du Sourchâne occupent un espace de terrain d'environ 40 kilomètres de long sur 6 kilomètres de large. Nous croyons être les premiers qui aient visité ces ruines dans leur ensemble, et particulièrement celles de Schaar-i-Samâne. Il est probable qu'à l'époque où florissait Balkh, une partie de cette vallée était peuplée et couverte de constructions dont on trouvera aujourd'hui des restes peut-être plus importants sous terre. Sur cette vieille cité gréco-bactrienne sera venue se greffer ensuite une cité musulmane dont nous trouvons les vestiges aujourd'hui. Actuellement la vallée du Sourchâne est presque déserte et envahie peu à peu par les sables. Il y a eu là un déplacement de population très nombreuse, puisque les ruines de Schaar-i-Samâne seules occupent un emplacement dont la superficie équivaut à peu près à celle de Samarcand. Une des causes de ce déplacement aura été, croyons-nous, l'insuffisance ou le mauvais règlement du débit de l'eau du Sourchâne par suite du déboisement progressif des montagnes.

Les habitants des quelques villages établis sur les bords du Sourchâne, aux émanations malsaines, ont encore à redouter les incursions des Turcomans de la rive gauche (afghane) de l'Amou. Leurs maisons en terre sont entourées de murs d'enceinte défensifs et de canaux d'irrigation faisant office de fossés de rempart.

De Patta-Kissar nous retournâmes à Schirabad, en passant par un petit désert de sable avec sa flore caractéristique. Ici encore on constate la présence de ruines éparpillées autour d'Angara-Kourgane, forteresse délabrée, construite sur un des nombreux *tépés* ou monticules qu'on dit avoir communiqué autrefois entre eux et avec Balkh au moyen de signaux lumineux.

De Schirabad nous nous engageâmes dans les montagnes de Baïssoune vers le Nord. La saison des pluies étaient arrivée et le vent du Sud-Ouest apportait des nuages qui venaient se résoudre en pluies quelquefois torrentielles dans la montagne. La température dans la plaine était déjà très élevée : le thermomètre marquait, le 11 avril, dans la vallée du Sourchâne, à 8 heures 30 minutes du matin, 27 degrés, et, à 1 heure du soir, 36 degrés à l'ombre.

A l'endroit où la route de Schirabad, assez difficile d'ailleurs, se rencontre avec la route du Hissar, près du vieux caravansaraï d'Abdoullah-chân, nous nous dirigeâmes vers l'Ouest, sur Ghouzar. Les montagnes sont formées d'un squelette de roches éruptives auxquelles sont adossées des couches tertiaires avec gisements de gypse, de sel et de calcaire blanc et multicolore. Près du Kischlak de Saïrâb on trouve des gisements puissants d'un calcaire très fin, presque lithographique, et les flancs des montagnes sont couverts d'une belle végétation alpestre. Quelques villages sont habités par des Tadjiks. A Saïrâb, nous avons mesuré un platane qui avait à hauteur d'épaule un périmètre de $8^{m},50$; à l'intérieur du tronc creux, le moullâh du village avait établi l'école. On trouve ordinairement à côté de ces arbres géants (à Chodjakent, dans les montagnes du Tschirtschik, nous avons mesuré un autre platane qui avait 48 pas de circonférence à la base) des sources d'une eau limpide remplie de poissons *aveugles,* nourris et considérés, ainsi que l'arbre, comme sacrés par les indigènes. Ceux-ci prétendent que les poissons ne touchent pas à la nourriture que leur jette un infidèle. Nous leur jetions des miettes de pain assez fortement pour que les organes auditifs fussent impressionnés et les poissons n'hésitaient pas à nous considérer comme des fidèles, ce qui ne contribuait pas peu à nous relever aux yeux des croyants. On traverse non loin de Schourâb un défilé sauvage appelé *Tschat-tschag* creusé par les eaux à une profondeur de 30 à 35 mètres dans du calcaire compact, siliceux. Aucun indigène, dit-on, ne s'y aventure après le coucher du soleil.

Le genévrier (*artscha*), de haute taille, commence ici vers 3,900′ d'altitude, accompagné d'une espèce d'érable appelé *doulana*.

Le 26 avril, nous étions à Ghouzar, à l'entrée de la plaine parcourue par le Ghouzar-Darja et le Kaschka-Darja. Le lendemain, nous étions à Karschi, d'où nous repartîmes le 4 mai pour le Schaar-i-Çabz, longeant la rive gauche du Kaschka-Darja, qui alimente le pays de *la ville verte*, la plus belle oasis du Turkestan. Le blé d'hiver avait déjà formé ses épis et sur les arbres fruitiers commençaient à mûrir les fruits verts. Le Schaar-i-Çâbz ressemblait alors à un immense parc où les villages, les fermes et les médresséhs étaient noyés dans des flots de verdure.

Après avoir visité Tschiraktschi, résidence d'un touradjane, fils de l'émir, Schaar et Kitâab, que les Russes, après avoir conquis le pays, ont rendu à l'émir de Bockara, nous passâmes, le 9 mai, le col de Tachta-Karatschah, à une altitude d'environ 5,000 pieds. Le lendemain nous étions de retour à Samarcand, après une absence de près de deux mois.

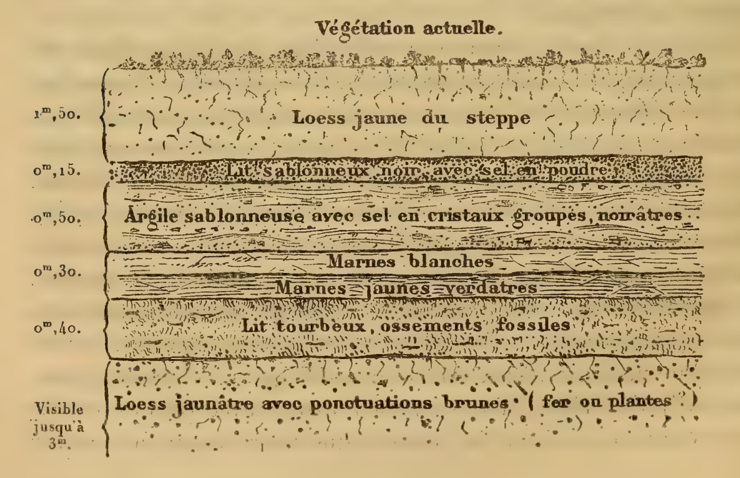
Ce voyage nous avait permis de faire un premier envoi de collections à Tashkent; nous avions pu prendre de nombreuses notes intéressantes sur l'état de l'agriculture, l'état social des différentes peuplades, la géologie et l'histoire naturelle en général; en outre, des observations météorologiques, aussi nombreuses et complètes que nous le permettait le nombre restreint d'instruments qu'on avait bien voulu nous prêter à Tashkent, et enfin un album de croquis et de types.

Désireux d'avoir dans nos collections des échantillons du steppe aussi bien que de la montagne, nous quittâmes Samarcand le 18 mai pour aller faire des excursions dans le steppe de la Faim (Galodnaja-Step), qui s'étend de Djizak et du Noura-Taou aux bords du Syr-Darja. Ce steppe était autrefois pourvu d'eau et fertile, comme le prouvent les traces d'anciens canaux d'irrigation (*aryks*). Le terrain est du loess, auquel il ne manque que l'eau pour devenir aussi productif que les autres centres de culture du Turkestan. Le gouvernement russe a formé le projet de rendre à cette terre son ancienne fertilité en rétablissant les anciens canaux et en en créant de nouveaux. Dans un travail publié par les *Annales agronomiques* (juillet 1882), l'un de nous a exposé avec plus de détails cette question ainsi que les données que nous avons pu recueillir

sur l'état et la pratique de l'agriculture dans le Turkestan, Bockara et Chiva.

Du 11 mai au 1er juin, nous entreprîmes des excursions dans différentes directions autour de Djizak, et les récoltes, surtout de plantes et d'insectes, furent satisfaisantes. La flore du steppe commençait déjà à se ressentir des chaleurs estivales et passait au jaune. Un jour, le 28 mai, le thermomètre marquait à Utsch-Tépé, dans le steppe, à 1 heure du soir, 41 degrés à l'ombre. Un vent sec brûlant, appelé *garmsal,* qui exerce ses ravages surtout sur les cultures du Ferghanàh, souffle en été dans ces parages. C'est un vent du Sud-Ouest qui s'échauffe au contact des steppes et déserts brûlants de la Turcomanie, remplit l'atmosphère de poussière fine et caustique et voile parfois complètement le disque du soleil. Djizak est fameux par la présence, dans l'eau qui alimente la ville, du filaire de Médine (*Filaria Medinensis*), que les médecins indigènes (*tabibs*) sont fort habiles à extraire au moyen d'un petit bâtonnet en bois fendu au sommet. Les environs de Djizak sont habités par un grand nombre de diverses tribus de Kirghiz-Kaïzaks, qui s'occupent, entre autres choses, à récolter dans le Nouratau de la taranjobine, cet exsudat sucré qui recouvre le Jan-tag (*Alhagi camelorum*) et qu'on vend au bazar.

Voici une coupe géologique du steppe à l'endroit appelé *Kli;* elle est intéressante, parce qu'elle renferme un lit dans lequel nous avons trouvé quelques ossements, très rares dans le loess du Turkestan :



Les plantes du steppe (flore non saline) peuvent, à peu d'exceptions près, être rangées dans une des catégories suivantes :

1° Plantes sèches au toucher, abondance de poils protecteurs (Composées, Labiées, etc.); 2° plantes odorantes: odeur aromatique, fétide, etc., très prononcée, surtout le soir après le coucher du soleil; et Ombellifères, *Artemisia* Sp., *Peganum,* Papilionacées, Labiées, etc.; 3° plantes bulbeuses (*iris, crocus, tulipa,* etc.); 4° plantes épineuses; 5° plantes aphylles; 6° plantes à rosette de feuilles radicales; 7° plantes à floraison hâtive avant la dessiccation du steppe; 8° plantes intermédiaires ayant plusieurs caractères communs avec les plantes des catégories précitées.

Tous ces caractères physiologiques sont en rapport avec la quantité d'eau dont peut disposer la plante dans le steppe suivant les conditions du terrain.

Le 2 juin, nous étions de retour à Samarcand, et, après avoir arrangé sommairement nos collections, nous partons, le 7 juin, pour un

III

VOYAGE DANS LE KOHISTAN PAR LA VALLÉE DU HAUT ZÉRAFSCHÂNE, LA VALLÉE DES JAGNAOUS, MAGIÂNE ET FARÂB.

M. le général Korolkoff, dont nous avons pu en maintes circonstances apprécier les bontés pour nous, nous avait prêté pour ce voyage un excellent baromètre anéroïde, qui nous rendit de grands services. Après avoir complété notre équipement à Pendjakent, acheté des ânes pour le transport des collections (ces bêtes de somme se sont, dans la suite, montrées bien préférables aux chevaux) et engagé des guides, nous suivîmes en amont les bords du Zérafschâne jusqu'au Kischlak de Varsaminôr, en passant par Ouroumitâne. Un peu en amont de Pendjakent, la culture du riz, très étendue dans la plaine de Samarcand, n'est plus praticable, à cause des difficultés du terrain. La vallée se resserre en effet rapidement et la route se change en sentier périlleux qui court sur la pente abrupte de la montagne au-dessus du Zérafschâne. Le fleuve se fraye difficilement un lit au travers d'assises puissantes de conglomérat. Jusqu'à Varsaminôr, nous sommes dans le pays de Falgar; à l'Est, en remontant le Zérafschâne, c'est celui des Matchas;

au Sud, du côté du Fân-Darja, celui des Fâns et des Jagnaous. La plupart des habitants sont Tadjiks plus ou moins purs, parmi lesquels on rencontre quelques types blonds.

On appelle *galtcha* une espèce de chaussure, sandale de montagnard. Tous les indigènes qui portent cette chaussure sont appelés *galtchas*, fussent-ils Tadjiks de la montagne, Ouzbegs, Jagnaous, Kirghiz ou Européens comme nous, qui en portions. Les principales cultures de cette partie du Kohistan sont : le blé, l'orge, le millet, le *Setaria* (kounak), le *Soja* (masch), le *Phaseolus mungo,* la fève (*Faba major*), etc.; mais les conditions de terrain et d'irrigation étant beaucoup plus défavorables que dans la plaine, les récoltes sont nécessairement beaucoup inférieures. Les maisons sont construites en pierre et les jardins fruitiers donnent d'abondantes récoltes de pommes, de noix, de poires, d'abricots, de pêches, etc., d'excellente qualité.

On trouve parmi ces montagnards des coutumes anciennes fort curieuses et qui rappellent les antiques coutumes des adorateurs du feu. Comme exemple nous citerons la suivante : quand un individu est tombé malade, on l'amène, s'il est assez fort pour marcher, sinon, on le porte et on le fait sauter trois fois par-dessus trois feux allumés à distance. Le malade s'asseoit ensuite près des feux et l'on apporte une poule qu'on fait saigner. Le moullah ou le charmeur met un peu du sang sur le front ou dans les oreilles du malade, qui prend la poule, la fait tournoyer plusieurs fois au-dessus de sa tête et la jette au loin. La poule est ramassée par des assistants ou le charmeur et mangée avec un copieux palao. Le charmeur reçoit un petit cadeau.

Le Tadjik prétend qu'en soufflant sur une chandelle il aura mal à la gorge, il l'éteint avec les doigts mouillés; l'Ouzbeg souffle la chandelle. Ni l'un ni l'autre ne cracheront dans le feu.

De Varsaminôr, nous allons vers le Sud en remontant la sauvage et difficile vallée du Fân-Darja, principal affluent du Zérafschâne. Le Fân naît de la jonction de l'Iskander et du Jagnaou-Darja, qui lui apportent des eaux à peu près égales. Les sentiers deviennent tellement difficiles, qu'il faut louer des hommes de village en village afin de porter les bagages et de soutenir les bêtes aux tournants des rochers. Les couches jurassiques sont ici mêlées de couches de lignite.

A Kanti, nous avons pu examiner un gisement considérable de

charbon de terre appartenant à l'époque du lias inférieur, comme le démontrent les fossiles que nous avons rapportés.

En face du village de Rabat, à l'entrée de la vallée des Jagnaous, se trouve le *Kan-tag* ou « montagne de sucre », qui présente un des phénomènes les plus intéressants qu'on puisse voir.

Des couches de charbon de terre, correspondant probablement avec celles de Kanti, brûlent à l'intérieur de la montagne depuis un temps immémorial, ce qui a pu donner lieu à la croyance aux volcans actifs dans le Thiân-Schân. Cette immense fournaise laisse échapper, des fissures des rochers, des gaz sulfureux qui déposent sur les parois des cristallisations de soufre et d'alun, exploitées par les indigènes des cinq villages d'alentour. Parfois le soir on voit le sommet du Kan-tag couronné d'un nuage de vapeur comme le serait un volcan.

La vallée des Jagnaous était depuis longtemps le point de mire des investigations des ethnographes. Elle avait été visitée partiellement par Fedschenko, lors de l'expédition du général Abramoff à l'Iskander-Koul; plus récemment, le major Akinbétjéff avait parcouru les deux tiers de son étendue et en avait rapporté les éléments d'une grammaire de la langue jagnaoue qui aidera à assigner à la population intéressante qui habite exclusivement cette vallée une place définitive dans l'histoire des peuples.

Nous avons remonté la vallée des Jagnaous jusqu'aux sources de la rivière, et la carte ci-jointe, que nous avons pu dresser d'après nos croquis de route, en donnera les détails géographiques. Après avoir visité le Kan-tag, nous dûmes avancer par le col de Djidjik-Krout pour atteindre Ansâb, parce que les eaux du Jagnaou avaient emporté le chemin qui, longeant la rivière, va de ce village à celui de Tok-fân. Nous rencontrâmes ici des cultures de blé, de fèves et de lin à plus de 3,000 mètres d'altitude. En été, les habitants des villages quittent en grande partie leurs habitations d'hiver et vont avec leurs troupeaux dans la montagne à des altitudes de 3,000 à 3,500 mètres. Ces gens mènent une existence très misérable : forcés de cultiver un sol ingrat, à la merci des intempéries d'un climat rigoureux (la neige persiste pendant six mois de l'année, et pendant quatre mois les communications de village à village sont interrompues), ils habitent des huttes en pierres et passent, pour ainsi dire, le temps de la bonne saison à se préparer pour l'hiver et à se défendre de ses rigueurs.

Les femmes font la majeure partie de la besogne, préparent le *kiziak,* boules d'excréments de cheval et de vache qu'on colle contre les murs pour les faire sécher au soleil, et vaquent aux soins du ménage et de l'étable.

L'industrie des Jagnaous se borne à la fabrication de quelques tissus grossiers, solides, qui sont placés, pendant la bonne saison aux petits bazars de Pendjakent, d'Ouroumitâne, du Karathéghine ou du Hissar, pays avec lesquels la vallée communique par quelques passes élevées et difficiles. C'est probablement à cette âpreté de la vie que la peuplade doit d'avoir conservé plus de fonds moral et d'honnêteté, contrastant avantageusement avec la décadence morale des Sartes et des Tadjiks de la plaine.

Nous avons pu faire une série de vingt-deux mensurations de Jagnaous en nous servant d'instruments que, à défaut de trousse anthropologique, nous nous étions fabriqués nous-mêmes. Nous joignons à ce rapport le tableau de ces mensurations, dans lequel sont consignés les principaux caractères physiques de cette intéressante petite peuplade, qui est aujourd'hui en train de se fondre dans la masse par suite de l'invasion progressive d'éléments étrangers.

Le jagnaou, langue ancienne qui n'est comprise ni des Tadjiks ni des Ouzbegs des autres parties environnantes du Kohistan, n'est parlé actuellement, concurremment avec le tadjik, que par environ 300 individus. Ce n'est que dans les villages extrêmes, tels que Deïkalane, Deïbalane, Novobote, etc., que le jagnaou est parlé exclusivement, quoique tous connaissent également le tadjik, et beaucoup le turc.

Le Jagnaou présente encore un type pur, les mariages se faisant dans les limites géographiques de la vallée; mais cela ne durera pas; car, maintenant que le Jagnaou n'a plus à redouter les exactions de ses voisins, il s'aventure dans les vallées adjacentes et dans la plaine, où il va chercher fortune aujourd'hui et bientôt femme.

Ici se présente le même phénomène que celui que l'on observe encore aujourd'hui chez les Kâfirs, les Hézarés et les fidèles Schiites des vallées autour de Maïmené, entourés de Sounites. Refoulées et acculées dans des vallées à l'accès difficile, ces peuplades y ont trouvé un abri contre la fureur et le fanatisme de leurs persécuteurs et se sont conservées pures.

La flore de la vallée des Jagnaous est intéressante en partie pour la même cause. On trouve le groseillier cassis (*Ribes nigra*) croissant

en grande quantité à l'état sauvage sur les pentes des montagnes. Des collines entières sont couvertes d'ail sauvage; les champs de blé sont infestés de pieds d'avoine, quoique cette céréale ne soit plus nulle part cultivée dans le Turkestan par les indigènes. Une des plus belles plantes vivaces du Turkestan, l'*Eremurus,* présente ici plusieurs espèces et vient en grande quantité à une altitude d'environ 2,700 mètres.

Le lynx et le renard bleu (*roubá*) se rencontrent avec l'archar (*ovis Polii*) et la chèvre sauvage (*kick*), que les indigènes chassent avec une variété de tazi des montagnes, chien lévrier du genre des sloughis de l'Afrique. Un grand nombre de rongeurs appelés *zoughourr* par les indigènes, de la taille d'un castor, font retentir la vallée de leurs cris stridents.

Nous atteignîmes, aux sources de la rivière, l'altitude de 3,200 mètres, prise au fond de la vallée. Les eaux des sources sont limpides, ce qui exclut l'idée de l'existence de glaciers en cet endroit. Une passe mène par le Koumbil-Gouibaz dans le Karathéghine. Près de cette passe, nous trouvâmes des Ouzbegs du Karathéghine venus pour trois mois avec leurs troupeaux de moutons et de chevaux.

Après avoir fait une bonne récolte et redescendu la vallée par le seul et même chemin jusqu'au Kischlak de Rabat, nous continuâmes vers le Sud en remontant l'Iskander-Darja jusqu'à l'Iskander-Koul. Le 6 juillet, nous campions à l'extrémité Sud de ce lac alpestre au milieu de nuages de moustiques qui habitent les fourrés de végétation arborescente dont les embouchures des quelques rivières et torrents sont garnies. L'Iskander-Koul, situé à 6,800′ d'altitude, avait autrefois des niveaux plus élevés, comme le montrent deux lignes correspondantes horizontales accusées sur les flancs des montagnes qui encaissent ce lac.

On a émis l'idée de faire de l'Iskander-Koul un réservoir modérateur pour les eaux d'irrigation de la plaine de Samarcand, en lui faisant jouer le rôle que les lacs de Guarda, Como, Maggiore, etc., jouent dans les irrigations de la Lombardie.

Nous sommes ici à la frontière naturelle du Bockara, indiquée par la ligne de faîte de la chaîne du Hissar, qui forme la séparation des eaux du Zérafschâne au Nord et de l'Amou-Darja au Sud.

Le lendemain nous montâmes à la passe de Mourra, située à une altitude d'environ 14,000 pieds, dans le voisinage d'un petit lac encore tout couvert de glace et de neige comme la passe elle-même.

La limite des neiges éternelles est ici près de 14,000′ et varie en général de 13,000 à 14,500′ dans cette partie du Thiân-Schân. Plus à l'Est, sur le Pamir, elle atteint la limite de 18,000 pieds d'après M. Severtzoff.

On trouve sur les bords du Saratag une belle végétation arborescente, dont les principales essences sont le bouleau, diverses espèces de saules, une espèce de peuplier, le genévrier de haute taille (en deux espèces : *pseudo-sabiniana* et *kokanica*) qui s'éteint vers 12,500′, etc.

Le 8, nous franchîmes la passe de Douikdane (environ 13,500′), encore couverte de neige, et par là même difficile, en face de quelques beaux glaciers de névé dont les parties terminales se précipitent de temps en temps dans la vallée avec le bruit du tonnerre. Nous passâmes ensuite par la vallée sauvage d'Artschamaïdane (ainsi nommée à cause des fourrés de genévriers qui tapissent abondamment les flancs des montagnes) dans la vallée de Vorou. De la passe de Vorou (environ 10,000′) on aperçoit au loin dans une brume tremblotante la belle plaine du Zérafschâne, s'étendant à perte de vue vers l'Ouest, tandis que vers l'Est on voit se profiler toute la chaîne neigeuse du Tschapdara (18,000′). Le 11 juillet, nous atteignîmes le Kischlak de Schink. Ce village, renommé pour la beauté de ses femmes, est situé dans une vallée assez chaude pour mûrir déjà à cette époque des abricots, des pêches et des noix de très bonne qualité. Les habitants les font sécher en grande quantité sur les toits plats des maisons pour les vendre ensuite au bazar (*ourouk* « abricot sec ») ou pour leur propre consommation durant l'hiver. Les habitants sont des Tadjiks de la montagne.

A partir d'ici, le Kohistan s'éteint vers l'Ouest en pays mamelonné qui jouit d'une grande fertilité : c'est le Magiân et le Farâp, mieux connus depuis le beau voyage de Fedschenko.

Au Sud-Ouest se dresse fièrement, à la hauteur d'environ 17,000′, le massif du Hazreti-Soultâne, qui domine le Schaar-i-çâbz. Après avoir étudié le système de culture de ces pays, autrefois siège d'un beg bockarien, nous arrivâmes, le 16, par le Zengidjoumâne, à Ourgoute, dans la plaine, et le lendemain à Samarcand. La vallée du Zérafschâne était alors dans toute la splendeur d'une végétation exubérante. Ce spectacle nous était d'autant plus sensible que nous sortions des montagnes arides et dénudées, mais admirablement sauvages, du Kohistan.

La récolte d'histoire naturelle avait été bonne, et nous pûmes faire un nouvel envoi à Tashkent. Après avoir étudié Samarcand, ses monuments, les cultures de l'oasis, les indigènes chez eux et dans la rue, nous partîmes le 22 juillet pour Tashkent, avec l'intention d'explorer les montagnes fort peu connues du haut Tchotkal, où l'on nous avait fait espérer une bonne récolte. Le steppe que nous avions vu quelques mois auparavant couvert de verdure, était alors complètement desséché et brûlé, tandis que les cours d'eau étaient entourés d'une épaisse ceinture de végétation.

Tashkent et ses environs ont beaucoup gagné depuis l'arrivée des Russes; la ceinture de jardins s'est élargie et l'extension de la végétation arborescente a marché rapidement. Les effets de cette extension sur le climat continental de ces régions sont déjà sensibles, quoique peu perceptibles encore dans les moyennes des tableaux météorologiques; mais ils ne tarderont pas à le devenir davantage, si le vaste projet conçu par le général Korolkoff, tendant au reboisement des montagnes du Turkestan, peut être mené à bonne fin. Ce projet a déjà reçu un commencement d'exécution et des plantations d'arbres ont été faites dans le steppe et dans la montagne autour de Samarcand.

Après avoir expédié la majeure partie de nos collections de Tashkent au Muséum d'histoire naturelle de Paris et attendu une amélioration dans la santé de l'un de nous, atteint d'un violent accès de fièvre paludéenne, nous partîmes, le 16 août, pour un

IV

VOYAGE DANS LES MONTAGNES DU PSKÈME, DU TCHOTKAL ET DANS LE FERGHANAH.

Le district de Kourama, qui entoure Tashkent, est peuplé d'une tribu issue du mélange de Sartes et de Kirghiz. A Chodjakent, nous entrons dans la montagne. Les Russes ont établi près de cet endroit un sanitarium militaire et beaucoup de familles de Tashkent viennent passer l'été dans ces montagnes, qui rappellent la Suisse par leurs sites pittoresques. Nous remontons ensuite la rivière Ougam jusqu'à Bogoustane, et, passant dans la vallée du Pskème, nous suivons le cours de cette rivière jusqu'au Kischlak extrême de Pskème. Le lit de la rivière est creusé dans du conglomérat qui forme le dépôt de rivage d'une mer dont ces vallées étaient les

golfes. Le conglomérat forme aujourd'hui des terrasses à plusieurs niveaux, faciles à suivre le long des flancs de la montagne. Voici, comme exemple, la coupe transversale de la partie moyenne de la vallée du Pskème :

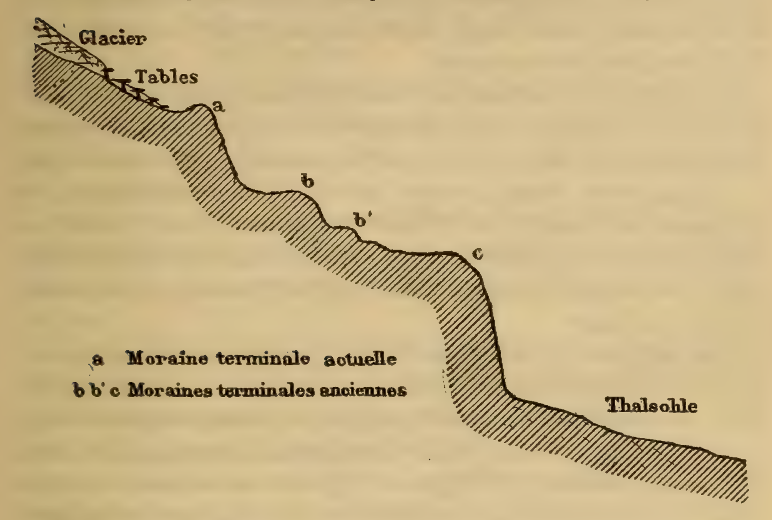


Dans les endroits propices, de l'alluvion a pu se déposer et former alors une couche plus ou moins épaisse de bonne terre arable où les Ouzbegs des villages ont établi leurs cultures, *lalmi* (bagarra) ou *obi*. Les indigènes du Turkestan désignent par ces noms les différentes cultures, suivant qu'elles sont desservies par des canaux d'irrigation (*obi*) ou suivant qu'elles reçoivent exclusivement de l'eau de pluie (*lalmi bagarra*). Ces dernières se trouvent presque exclusivement dans la montagne et les produits sont en général meilleurs, quoique moins abondants. La vallée du Pskème offre un grand intérêt au botaniste : au milieu d'une végétation arborescente et frutescente abondante, on trouve le noyer, la vigne, le jujubier (*Zizyphus*), l'orme, le pommier, le poirier, le pistachier, l'amandier, une espèce de prunier, le merisier, etc., tous à l'état sauvage, et avec des caractères fort importants pour l'histoire de ces différentes espèces et leur parenté avec nos arbres fruitiers cultivés. Dans un travail spécial sur ce sujet, nous espérons pouvoir montrer que l'Asie centrale est la patrie de plusieurs de nos plantes cultivées.

Partis le 20 août du village de Pskème avec des vivres pour quelques jours, nous remontâmes la vallée sauvage et difficile du Kara-Kiz, infestée par des bandes de sangliers et hantée, nous disent les indigènes, par des tigres (*djoul-bars*). Par une passe peu élevée nous arrivâmes ensuite dans la vallée de l'Ona-Oulgane, à l'endroit dit *Tchatyr-tash*, en face d'une passe de 14,000′ qui mène dans la vallée du Talass. Le général Korolkoff avait signalé dans cette

vallée l'existence probable, puis contestée, de glaciers. Nous trouvâmes en effet huit beaux glaciers avec moraines et tables caractéristiques. Ces glaciers, qui donnent naissance aux eaux troubles de l'Ona-Oulgane, sont couchés en hémicycle à l'extrémité de la vallée, sur la ligne de faîte. Beaucoup de vallées de cette partie du Thiân-Schân présentent une coupe longitudinale analogue à la suivante; elles accusent nettement plusieurs terrasses.

Coupe longitudinale schématique de la vallée de l'Ona-Oulgane.



Dans cette coupe, les terrasses *b*, *b'*, *c* sont autant de vieilles moraines terminales qui marquent le retrait du glacier. Ceci prouverait en faveur de l'hypothèse controversée qui admet l'existence d'une époque glaciaire dans le Thian-Schân.

Nous étions de retour à Pskème la veille de la fête du Ramazân, ce qui nous fournit l'occasion de constater que certaines coutumes des musulmans de l'Asie sont les mêmes que chez nous, entre autres celle des œufs de Pâques. Nous avons pu d'ailleurs constater souvent dans les légendes, superstitions, jeux et coutumes une parenté évidente avec ce que nous voyons chez nous.

Nous partîmes de Pskème le 26, nous dirigeant sur l'Est, et, après avoir visité les sources du *Kok-Sou* (eau jaune) situées dans une contrée très accidentée et absolument dénudée, nous atteignîmes, après deux journées de marche dans des sentiers très difficiles, le

premier aoul kirghiz dans la vallée du Tchotkal. La température baissait déjà considérablement; le 27 août, à 5 heures du matin, le thermomètre n'indiquait que — 6° 3 centigrades à environ 7,800′ d'altitude; la veille à midi, à environ 7,000′, il n'avait donné que + 2° 2 centigrades. La vallée du haut Tchotkal est habitée par des Kara-Kirghiz principalement de la tribu des Saris, qui cultivent un peu la terre et s'adonnent à l'élevage du bétail.

En amont du village de Birtsch-Moullhah, la vallée du Tchotkal s'élargit jusqu'aux sources de la rivière. Le Tchotkal coule dans un lit caillouteux, assez large, entre des berges de conglomérat ou d'alluvion argilo-sablonneuse.

Le lit est occupé presque sur tout le parcours par des massifs touffus d'arbres, principalement de bouleaux, de peupliers, de saules, accompagnés de tamarix, de groseilliers sauvages, de roseaux, etc.

Un jour nous vîmes la vallée couverte d'une épaisse fumée se dégageant des massifs qui cachent le cours du fleuve. Les arbres brûlaient sur une grande étendue et le feu avait été mis probablement à dessein par quelques rôdeurs kirghiz, désireux de vendre du charbon au bazar.

Les indigènes ne comprennent pas pourquoi le gouvernement russe met des entraves au déboisement du pays, et si on les laissait faire, les montagnes ne tarderaient pas à être complètement dénudées, ce qui aggraverait encore les mauvaises conditions du débit des rivières destinées à l'irrigation, déjà très mauvaises à cause de l'incurie et de l'ignorance du gouvernement des châns précédents.

Le 1er septembre, nous étions à l'entrée de la vallée de l'Ablatoune, située en face de la passe de Kara-Boura, qui mène à Aoulié-Ata; la passe de l'Ablatoune, à laquelle les maraudeurs (*karaks*) font une mauvaise réputation, est traversée par les caravanes qui vont du Sémirétché et d'Aoulié-Ata à Namangâne, dans le haut Ferganah. La passe de Tchanatsch, qui mène également plus à l'Ouest à travers la chaîne du Tchotkal-taou, est prise par les caravanes qui se rendent à Chokand et à Marghellâne. Les vallées des deux Ablatoune sont un des terrains les plus riches pour le naturaliste.

Les flancs des montagnes sont tapissés de magnifiques *Picea Schrenkiana* et de genévriers. Ce dernier arbre atteint la hauteur de 6 à 8 mètres dans la vallée et prend une forme en rosette couchée des plus caractéristiques dès qu'il arrive à une certaine altitude. Une humidité plus considérable due aux météores aqueux, plus

abondants dans cette région, entretient dans la vallée une végétation exubérante, parmi laquelle on rencontre quelques genres et espèces de fougères, dont une vivace sous-arborescente.

Le prunier, le pommier, le noyer, l'abricotier, une espèce d'érable, un frêne (*Fr. Sogdiana*), le *Picea Schrenkiana*, le genévrier, le groseillier cassis (*R. nigra*), etc., croissent abondamment à l'état sauvage, à des altitudes différentes, dans la vallée.

Le 2, nous sommes à la passe peu élevée de l'Ablatoune, et deux jours après nous atteignons Schoutgâr, le premier aoul kirghiz dans le Ferghanah. Cette partie du Ferghanah est habitée également par des Kiptschaks.

Le 7, nous sommes à Namangâne, d'où nous repartons deux jours après pour Andidjâne en longeant les bords du Kara-Darja, principal affluent du Syr-Darja. Le Kara-Darja parcourt une contrée bien cultivée et très fiévreuse.

Nous visitâmes successivement Marghellâne Chokand et Chodjent, nous arrêtant dans chacune de ces villes le temps nécessaire pour prendre des renseigements sur le commerce et l'agriculture du pays.

Avant d'arriver à la forteresse de Makram, non loin des portes du Ferghanah, on traverse une large étendue de pays fertile, aujourd'hui menacée de ruine. Des sables mouvants, pareils dans leurs effets à ceux des landes de Gascogne, envahissent peu à peu les cultures, chassent les habitants des villages ensevelis et prennent rapidement une extension effrayante. Le mémoire de l'ingénieur Ivanoff, dont nous avons fait une traduction à Tashkent et que nous avons envoyé à M. Hébert, membre de l'Académie des sciences, donne des détails circonstanciés sur la production et la marche de ces sables mouvants[1].

Le 17 septembre, nous étions de retour à Tashkent. La saison était avancée, et si nous voulions mettre à exécution notre projet de gagner Khiva et la Caspienne, il fallait hâter les préparatifs de voyage. Nous expédiâmes donc rapidement nos collections, et, le 30 septembre, nous quittâmes Tashkent en compagnie de M. Tinelli, membre de la Société de géographie de Paris.

Le général Kolpakovskij, gouverneur général intérimaire, nous fournit une nouvelle preuve de son obligeance en nous donnant

[1] *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1882.

pour l'émir de Bockara une lettre de recommandation, grâce à laquelle nous devions éviter beaucoup de difficultés dans la suite. Nous nous arrêtâmes quelques jours à Samarcand, où le général Ivanoff, gouverneur de la province, et le général Korolkoff nous firent, comme ils l'avaient fait avant, un accueil des plus sympathiques et nous donnèrent de précieux conseils sur la route que nous nous étions proposé de suivre. Notre intention était de visiter la basse vallée du Zérafschâne, avec Bockara, de gagner l'Oxus, d'arriver à Khiva et de là traverser l'Oust-Ourt pour aboutir sur la côte de la Caspienne par le chemin le plus intéressant et le moins connu

V

VOYAGE À BOKHARA, À L'AMOU-DARJA, À KHIVA ET DANS L'OUST-OURT.

Pour nous rendre à Samarcand, nous prîmes cette fois la route de Chodjent, d'Oura-Tépé et de Sâmîne à Djizak, route qui présente, à cette époque de l'année, bien plus d'intérêt que celle qui mène à travers le steppe de la Faim. Les bords du Zérafschâne, de Samarcand à Bockara, ne sont, pour ainsi dire, qu'une suite de jardins fruitiers et de cultures. Le cours du fleuve est presque partout caché par un rideau de verdure, de peupliers, de saules, de djidda (*Eleagnus hortensis*), d'ormes (*U. campestris* et *U. umbraculifera*, *Kara-gastch* et *Saada-Karagatsch* des indigènes), etc. Les champs sont bien travaillés; le terrain est du loess alimenté par une quantité de canaux d'irrigation dérivés du Zérafschâne. Samarcand est la clef de Bockara, parce que Samarcand est maître des eaux du Zérafschâne, d'où dépendent la vie et la richesse des habitants de la campagne et de la ville de Bockara. Au delà du rayon d'extension des canaux d'irrigation, on a le steppe ou le désert, de sorte que l'oasis prend une forme allongée suivant le cours du Zérafschâne. Toutes les cultures du Turkestan se trouvent pratiquées dans cette région : le blé, le riz, l'orge, le sorgho, le millet, la sétaire, le tabac, le coton, la garance, le chanvre (pour la fabrication du haschisch ou nascha), le pavot (pour le koknar, narcotique), la luzerne, le haricot, la carotte, le navet, l'oignon, etc. Le trèfle n'est cultivé nulle part dans le Turkestan; il est remplacé par la luzerne. La pomme de terre a été introduite il y a quelque temps par des Tatars à Boc-

kara, mais elle n'est guère cultivée. Les jardins fruitiers donnent d'excellents produits. La prune de Bockara (*ali Bochara*) jouit d'une renommée générale et méritée. Il en est de même des nombreuses variétés de melons, de raisins, d'abricots, de pêches, des pommes, des poires, des figues, des pistaches, etc. Pour avoir une idée de la productibilité du sol, il suffira de dire que la luzerne est semée tous les neuf ou dix ans et coupée cinq ou six fois par an.

Nous passâmes successivement par Katti-Kourgane, dernier chef-lieu de district russe vers la frontière, Ziaouédine, Kerminéh, résidence d'un touradjane ou fils de l'émir, Koujouk-Mazar, puis Bockara.

Le 21 octobre, nous étions à Bockara, aujourd'hui encore capitale du monde musulman sunnite en Asie. Bockara est la ville sainte, siège du hazret ou émir, rendez-vous des savants et de ceux qui veulent s'instruire et lire les textes dans les nombreuses meschhéds et médresséhs qui ornent la ville et dont quelques-unes ont la façade tapissée de briques émaillées, qui toutefois n'atteignent pas la splendeur des œuvres de Timour à Samarcand.

La ville et le bazar étaient tranquilles, quoiqu'on ait dit le contraire à Tashkent, où l'on craignait sérieusement une révolution dès que l'émir actuel, Mozafer Eddin Bogadour, alors malade, serait mort. L'émir ne mourut pas et ses fils n'eurent pas le plaisir d'allumer une guerre civile pour la succession au trône. Le bazar de Bockara est très animé, couvert et malsain, comme la plupart des rues, étroites et malpropres. La fièvre fait des ravages et les eaux sont infestées du *rischta* (*Filaria Medinensis*). Si les monuments de Bockara ne peuvent pas rivaliser avec ceux de Samarcand, ils sont supérieurs à ceux de Tashkent et de Khiva.

Bockara est tête de ligne pour un grand nombre de routes commerciales. Les Russes y ont déjà établi un comptoir; le dernier traité conclu avec l'émir est très favorable à leur commerce. On remarque quelques marchandises anglaises venues de l'Afghanistan et des Indes.

Le 28 octobre, nous quittâmes Bockara, forcés de laisser notre compagnon de voyage, M. Tinelli, aux prises avec une fièvre opiniâtre. A mesure qu'on avance vers l'Ouest, la campagne devient plus déserte et les sables mouvants menacent les cultures isolées. Nous arrivâmes le même jour à Karakol, endroit habité par des Ouzbegs et renommé pour sa laine de mouton, à laquelle la ville donne son

nom. Le Zérafschâne se traîne ici lentement dans un lit étroit, plat, souvent asséché, et va se perdre plus loin dans les étangs du Dengiz-Koul. Le lendemain, nous traversons avec des chameaux le désert de sables mouvants qui s'étend de Karakol aux rives de l'Amou-Darja. Le paysage aux bords de l'Amou est plat; à l'horizon se profilent quelques « barchanes » ou collines de sable mouvant. En face de Tschardjoui, sur la rive droite de l'Amou, un petit bois de peupliers (*Populus diversifolia,* espèce assez rare ailleurs que sur les bords de l'Amou) interrompt agréablement la monotonie des lignes du paysage. Nous passons le fleuve à bac; le lit est formé de sables mouvants qui rendent la navigation très difficile dans un chenal qui se déplace à chaque moment. Le jeune touradjane de Tschardjoui nous fit une bonne réception. Comme son frère le touradjane de Tschiraktschi qui nous reçut pendant notre premier voyage en Bouckarie, celui-ci ne brille guère ni par son intelligence ni par ses qualités physiques, il a l'air froid, hébété, et on le dit fanatique.

Le 1er novembre, nous nous embarquons avec nos chevaux et nos bagages sur une barque bockarienne qui, après deux jours de navigation lente et pénible à cause des nombreux bas-fonds de l'Amou, nous mène à Ildjik. Avant d'atteindre Ildjik, nous visitâmes la forteresse d'Ousti, juchée sur une énorme motte de loess isolée au milieu de la plaine. Ousti est lieu de déportation bockarien. Dans la cour de la forteresse, on peut voir le « sindone » ou fosse conique creusée sous terre et dans laquelle l'émir ou le beg fait jeter les condamnés, quelquefois pour des années. Nous avons rencontré à Kabakli, autre lieu de déportation situé un peu plus au Nord d'Ildjik, un Bockarien qui avait passé sept années dans le sindone.

A Ildjik, nous louons une barque khivienne (d'Ourgendsch, comme disent les indigènes) qui doit nous mener jusqu'à Pétro-Alexandrovsk.

Des bateliers khiviens se chargent du transport de marchandises sur l'Amou. Ils mettent dix à quinze jours pour descendre jusque sur le territoire de Khiva et ils emploient plusieurs mois, suivant la force du courant, pour remonter le fleuve jusqu'à Ildjik; mais cette route commerciale ne fait qu'une faible concurrence aux caravanes allant, sur la rive droite, de Bockara à Khiva, à Pétro-Alexandrovsk et à Schourachâne.

L'Amou coule tantôt dans des berges peu élevées, tantôt entre des falaises de loess, de calcaire ou de meulière. Des deux côtés s'étend le désert argileux ou sablonneux, domaine des Turcomans nomades et pillards qui viennent du Sud-Ouest, des environs de Merv, faire leurs razzias de caravanes sur les rives de l'Amou. Ils passent le fleuve sur des outres à l'endroit dit *Tekinsky-peripraf*, où l'Amou, resserré entre deux promontoires de falaises, n'offre qu'une largeur relativement faible.

Depuis la dernière expédition heureuse du général Skobeleff contre les Achal-Tekkés, ces hardis brigands n'exercent plus leurs déprédations dans l'Oust-Ourt, mais les Tekkés des environs de Merv infestent toujours les bords de l'Amou sur la frontière bockarienne, où la répression est difficile, sinon impossible. Nous ramenions dans notre barque deux pauvres chameliers assaillis et dépouillés par les Turcomans près du puits de Chal-Ata, sur la rive droite de l'Amou. Le gouvernement russe a exigé des Bockariens l'établissement de plusieurs postes de surveillance et de protection des caravanes contre les Tekkés; mais ces mesures sont peu efficaces, vu l'habileté et le courage des Turcomans et la couardise des mercenaires (*sarbazes*) de l'émir.

Le lit de l'Amou change continuellement de direction : la force du courant, surtout à l'époque des grandes eaux, entame la rive suivant la direction du courant, et l'on voit aujourd'hui des ruines de constructions importantes qui se trouvaient autrefois à une certaine distance des eaux, minées et rongées en dessous, à moitié tombées déjà dans le fleuve. Des ruines assez nombreuses qui se succèdent le long de l'Amou témoignent de l'état de prospérité antérieur de la contrée.

La flore des rives n'est guère variée : le *Lasiagrostis splendens* domine; on trouve le *Populus diversifolia*, l'*Eleagnus hortensis*, plusieurs espèces de *Tamarix*, des représentants de la flore saline et de la flore des steppes ordinaire. Les faisans se montrent en grand nombre; nous constatons la présence de sangliers, de canards sauvages, d'échassiers, de lièvres gris, d'antilopes; mais nulle part, ni sur les bords de l'Oxus ni dans l'Oust-Ourt, nous n'avons rencontré le « koulane » que M. Vambéry a trouvé en troupeaux nombreux. Il est probable que l'époque était mauvaise pour voir ces « ânes sauvages » dans le steppe.

Le 8 novembre, nous étions à Pétro-Alexandrovsk, où le chef de

la province de l'Amou-Darja nous donna une lettre pour le chân de Khiva. Il nous avait fait cadeau d'une magnifique tigresse du delta de l'Amou; mais, après avoir attendu pendant trois jours sans pouvoir trouver de bois solide pour une cage, nous dûmes abandonner notre tigresse.

Nous passâmes l'Amou en face de la ville khivienne de Chanki, à un endroit où le lit du fleuve est coupé par deux îles parallèles. La campagne de Khiva est d'une fertilité surprenante : elle donne une image frappante de l'action et de l'importance de l'eau d'irrigation, principal facteur de la richesse dans un tel climat, sur un terrain propice aux cultures. Tous les canaux d'irrigation sont dérivés de l'Amou; aussitôt que l'eau fait défaut, le désert reprend ses droits de stérilité (voir la carte ci-jointe) et les limites des cultures sont indiquées par les lignes qui joignent les terminaisons des dernières ramifications des canaux. Khiva est déchue de son ancienne splendeur, et M. Vambéry trouverait déjà aujourd'hui bien des choses changées.

Le bazar ne présente plus cette animation qui frappe dans les autres villes de l'Asie centrale; le commerce, l'industrie, les arts sont au déclin et le peuple est en décadence complète.

Le chân vit dans la débauche et dans une crainte continuelle de la vengeance de son peuple opprimé. Il nous reçut plusieurs fois dans son palais, et nous trouvâmes que son physique correspondait à ce que les Khiviens se disent tout bas de son moral. Par une délicate attention cependant ou par un sentiment d'amour-propre, il ne fit pas pendre en place publique lors de notre séjour, tandis qu'ordinairement il offre le spectacle du supplice à son peuple deux fois par semaine.

Nous rencontrâmes à Khiva l'ambassade que les Tekkés de Merv avaient envoyée à Pétro-Alexandrovsk et à Khiva pour protester de leurs sentiments de déférence envers les Russes et le chân de Khiva.

A Khiva déjà nous fûmes surpris par la première neige; nous partîmes le 18 novembre, et après avoir passé par Chazavat à Smoukschir, nous nous trouvâmes au seuil du désert.

Notre domestique persan, Radjab-Ali, qui avait partagé autrefois la captivité de M. de Blocqueville chez les Turcomans, ne voulut plus se hasarder sur leur domaine et nous quitta. Nous perdîmes encore quatre jours à Smoukschir avant d'obtenir des

chameaux. Le 22 novembre, nous partîmes avec deux chameliers qui servaient de guides (*karavan-baschi*), un domestique et neuf chameaux; l'attente, non prévue, à Smoukschir nous avait déjà coûté le quart de nos provisions de route.

Le mauvais temps ne tarda pas à se déclarer et bientôt tout le désert fut couvert d'une couche de neige. Nous avions du moins l'avantage d'obtenir de l'eau potable en faisant fondre de la neige. Néanmoins la marche devenait pénible; nous étions forcés de régler les étapes sur le pas des chameaux, faisant en moyenne 70 kilomètres par vingt-quatre heures; nos chevaux étaient malades du sorgho, auquel ils n'étaient pas habitués, et nous voyagions sans tente.

Nous passâmes successivement les puits de Tschagil, Daouda-kala, Kizil-tschakir, Giaour-kala, Djetti-chaous et nous atteignîmes l'Ouzboï, l'ancien lit de l'Oxus, au puits de Tschereschli.

Les ruines étendues de Schach-Sinem, Smoukschir, Aïchta, etc. témoignent de l'état florissant de cette contrée autrefois, quand les eaux de l'Oxus allaient encore à la Caspienne. De Smoukschir à l'Ouzboï, le pays est absolument plat, le sol tantôt argileux (*takirs*), tantôt sablonneux, tantôt imprégné de sels qui viennent s'effleurir à la surface. On trouve partout en assez grande abondance le saksaoul (*Anabasis ammodendron*) associé à différents arbustes (*Halimodendron, Tamarix,* etc.) et herbes du steppe, parmi lesquelles les *Artemisia* prédominent. Les puits sont de simples trous creusés en terre, contenant une eau généralement mauvaise, plus ou moins salée, amère ou fétide.

Au puits de Tschereschli, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer le général Glouchovskoï avec les membres de l'expédition russe pour l'insvestigation de l'Ouzboï. Ces messieurs nous reçurent à bras ouverts, nous donnèrent une quantité de renseignements du plus haut intérêt sur cette question si débattue de l'Ouzboï et nous retinrent pendant deux jours. Munis de nouveaux vivres, nous reprîmes le chemin vers la Caspienne. La température montait rarement au-dessus de zéro, les tourmentes de neige, de grêle, de vent et de pluie reprirent de plus belle et nous firent observer la plus grande prudence dans la marche.

Une des deux antilopes du steppe que nous voulions ramener vivantes en France depuis Samarcand succomba au froid.

Nous visitâmes successivement les puits de Dachli, Doungra,

Tschagil, Portokoup, Jarouilane et Souili. La contrée est plus accidentée que sur la rive gauche de l'Ouzboï; tantôt le steppe est raviné, tantôt il s'élève en plateaux étagés ou devient légèrement ondulé. On reconnaît, dans certaines dépressions, le bas-fond d'anciens lacs aujourd'hui desséchés.

Le steppe est désert et mort : de Tschereschli à Krassnovodsk, nous n'avons pas rencontré un seul homme. Près de Doungra, nous avons trouvé un tumulus surmonté d'une pierre qui a la forme d'une croix et porte une inscription. Notre guide nous raconte qu'on a enterré en cet endroit les habitants d'un aoul surpris et massacrés par les Tekkés il y a deux ans. Le 5 décembre, nous voyons apparaître à l'horizon la ligne bleue du golfe de Kara-Bougas; trois jours après, nous sommes à Krassnovodsk, aux bords de la Caspienne.

Un des résultats de notre voyage à travers l'Oust-Ourt aura été de montrer qu'il est possible de diriger, sans crainte d'avarie de la part des Turcomans, des caravanes de Khiva et de l'intérieur sur la Caspienne. Nous avons mis pour venir de Smoukschir à Krassnovodsk (environ 700 kilomètres) seize jours dans de mauvaises conditions; on peut faire ce trajet en douze et même en dix jours avec de bons chameaux.

A Krassnovodsk, nous attendîmes pendant quinze jours l'arrivée du bateau qui devait nous transporter au Caucase. La baie commençait à geler et nous craignions fort de rester internés sur la plage jusqu'au printemps prochain. Nous pûmes recueillir pendant notre séjour à Krassnovodsk beaucoup de renseignements sur la question de l'Oxus et les nouvelles provinces transcaspiennes dont Aschabat est devenue la capitale.

Enfin, le 30 décembre, nous débarquâmes à Bakou, et après avoir visité les terrains naphtifères et quelques usines de pétrole, ainsi que le temple des guèbres, à Soura-Chani, nous continuâmes notre route sur Tiflis par Schemacha, Noucha et Signach. De Tiflis, nous traversâmes la chaîne du Caucase par la route du Dariel jusqu'à Vladikavkaz, tête de ligne du chemin de fer à Kazlov, Riasch et Moscou.

Le 6 février, nous étions de retour à Paris, après une absence d'un an et sept mois. Des neuf animaux vivants que nous avions emmenés de Samarcand et que nous destinions au Muséum, il ne nous restait plus que nos deux chiens kirghiz, fidèles compa-

gnons de route; les autres s'étaient échappés ou avaient succombé en route.

Si nous examinons les résultats de notre mission, nous pouvons dire qu'elle a été principalement fructueuse au point de vue de l'histoire naturelle. Nous avons envoyé toutes nos collections au Muséum : un herbier d'environ 9,000 échantillons de plantes, des plantes vivantes (bulbes et rhizomes), des graines, des produits naturels de toute espèce, une collection d'insectes, quelques crânes, des oiseaux, des échantillons minéralogiques et paléontologiques, des reptiles, etc. Nous avons visité trois contrées presque inconnues : la vallée du Sourchâne, la vallée des Jagnaous et les montagnes du Tschirtschik, dont nous donnons les croquis de carte ci-après. Nous avons pris des notes détaillées sur l'agriculture, la météorologie, l'ethnographie, le commerce, l'industrie et les arts, la vie sociale et religieuse. Enfin nous avons rapporté quelques centaines de croquis de sites, de paysages, d'instruments, de types, etc.

Nous pensons que les résultats de notre voyage et nos collections auraient pu être beaucoup plus étendus et plus complets, si, dès le commencement de mise en campagne, nous n'avions été exclusivement réduits à nos propres ressources pécuniaires, fort restreintes et insuffisantes. Nous ne pouvons terminer sans remercier vivement les autorités russes, qui nous ont montré le plus vif intérêt et qui nous ont secondé avec une cordiale sympathie.

Veuillez, Monsieur le Ministre, agréer l'expression de tous nos sentiments de dévouement et de respect.

G. Capus,
Docteur ès sciences.

G. Bonvalot.

Paris, ce 12 juin 1882.

DEUXIÈME RAPPORT

ADRESSÉ

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

SUR

L'INSCRIPTION

DE SIDI AMOR DJEDIDI

(*COLONIA ZAMENSIS*),

PAR

M. CHARLES TISSOT.

Je demande à l'Académie la permission de lui soumettre quelques observations sur l'inscription, récemment découverte à Sidi Amor Djedidi, qui lui a été communiquée dans la séance du vendredi 30 mars.

Sidi Amor Djedidi, qui ne figure sur aucune de nos cartes[1], occupe à peu près le centre d'un vaste triangle dont le sommet est formé par le massif montagneux des Oulad Ayâr, le Djebel Bargou et le Djebel Bellota, et dont la base limite, du Nord au Sud, la partie occidentale de la plaine de Kaïrouân. Les deux autres côtés sont représentés par le cours supérieur de l'Oued el-Kebir, qui se jette, sous le nom d'Oued Meliana, dans le golfe de Tunis, et par celui de l'Oued Merg el-Lil, dont les eaux se perdent dans la sebkha de Sidi el-Hani. Le terrain, très relevé à l'Ouest, s'abaisse graduellement vers l'Est par une série d'ondulations, et présente l'aspect général d'un plateau assez accidenté. J'ajouterai, afin qu'il soit possible de fixer sur la carte la position qui nous occupe, que Sidi Amor Djedidi est situé sur l'Oued Mâhrouf, affluent de l'Oued Nebhan, à 55 kilomètres au Nord-Ouest de Kaïrouân.

[1] Un petit itinéraire seulement indique cette position (publié chez Leroux, rue Bonaparte).

L'inscription, estampée par M. Letaille et photographiée par M. Albert Candeliez[1], est intéressante à plus d'un titre. Au point de vue épigraphique, elle présente deux ou trois formules nouvelles. Au point de vue de la géographie comparée, elle semble donner l'explication du problème, jusqu'ici non résolu, que soulève la position de Zama Regia; mais le nom de Zama peut bien s'appliquer à deux ou même à plusieurs localités.

Je transcris le texte d'après l'estampage qu'a bien voulu me communiquer notre confrère M. Ern. Desjardins :

PLVTONI · REG · MAG · SAC
C · PESCENNIVS · SATVRI · FILIVS · PAL · SATVRVS · CORNELIANVS
FLAM · P · P · DIVI · HADRIANI · Q · PRAEF · IVR · DIC · IIVIR · Q Q
COLONIAE · ZAMENSIS · O///REM FLAM · AMPLIATA HS IIII MIL
TAXATIONE · STATVAS · DVAS · POSVIT · ET EPVLVM BIS · DEDIT
ITEM DEDICAVIT DD

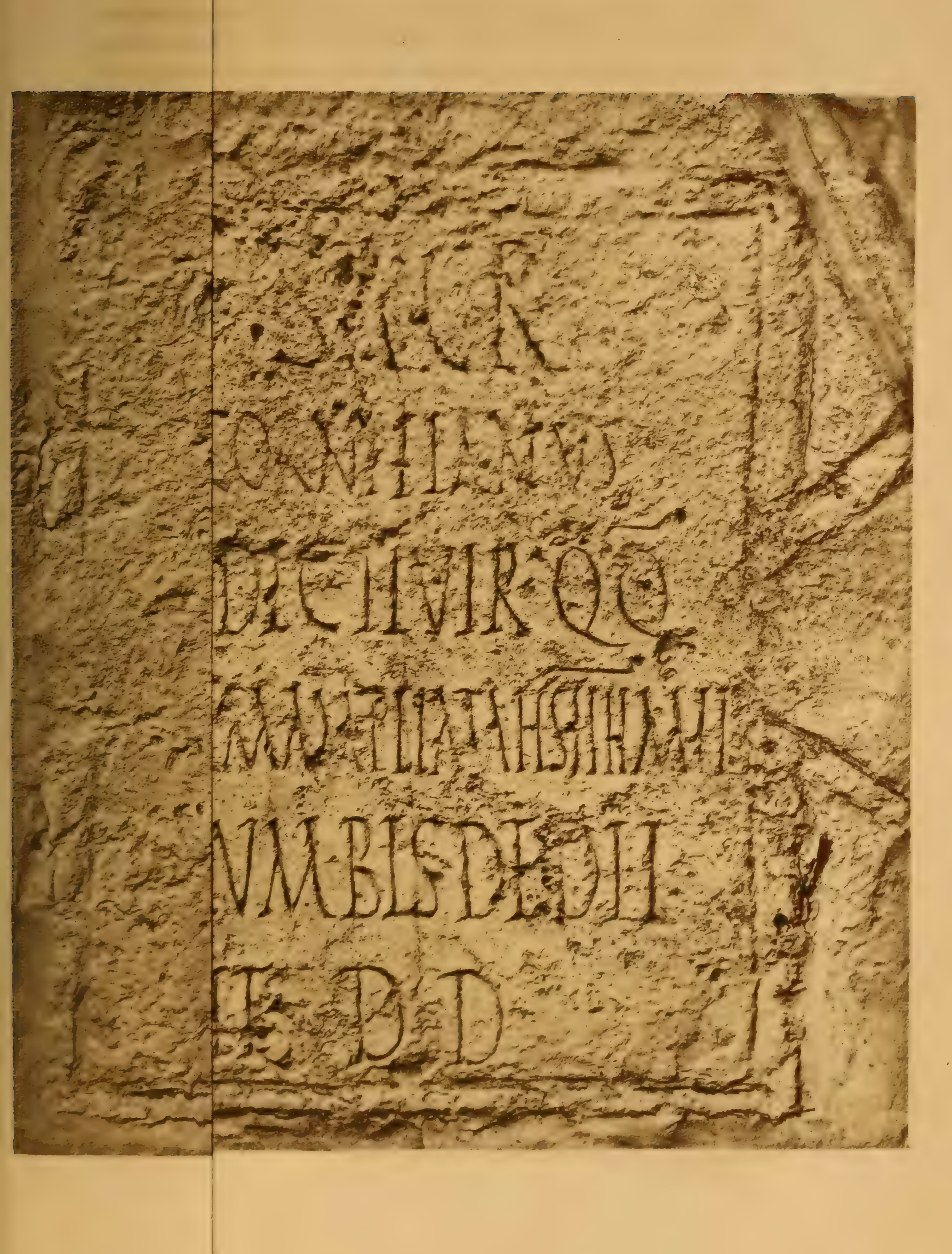
Plutoni Reg(i) Mag(no) sac(rum). C(aius) Pescennius, Saturi filius, Pal(atina-tribu), Saturus Cornelianus, flam(en) p(er)p(etuus) Divi Hadriani, q(uaestor), praef(ectus) iur(e) dic(undo), duumvir q(uin)q(uennalis) Coloniae Zamensis, o[b hono]rem flam(onii), ampliata sestertium quattuor milibus taxatione, statuas duas posuit et epulum bis dedit, item dedicavit d(ecreto) d(ecurionum).

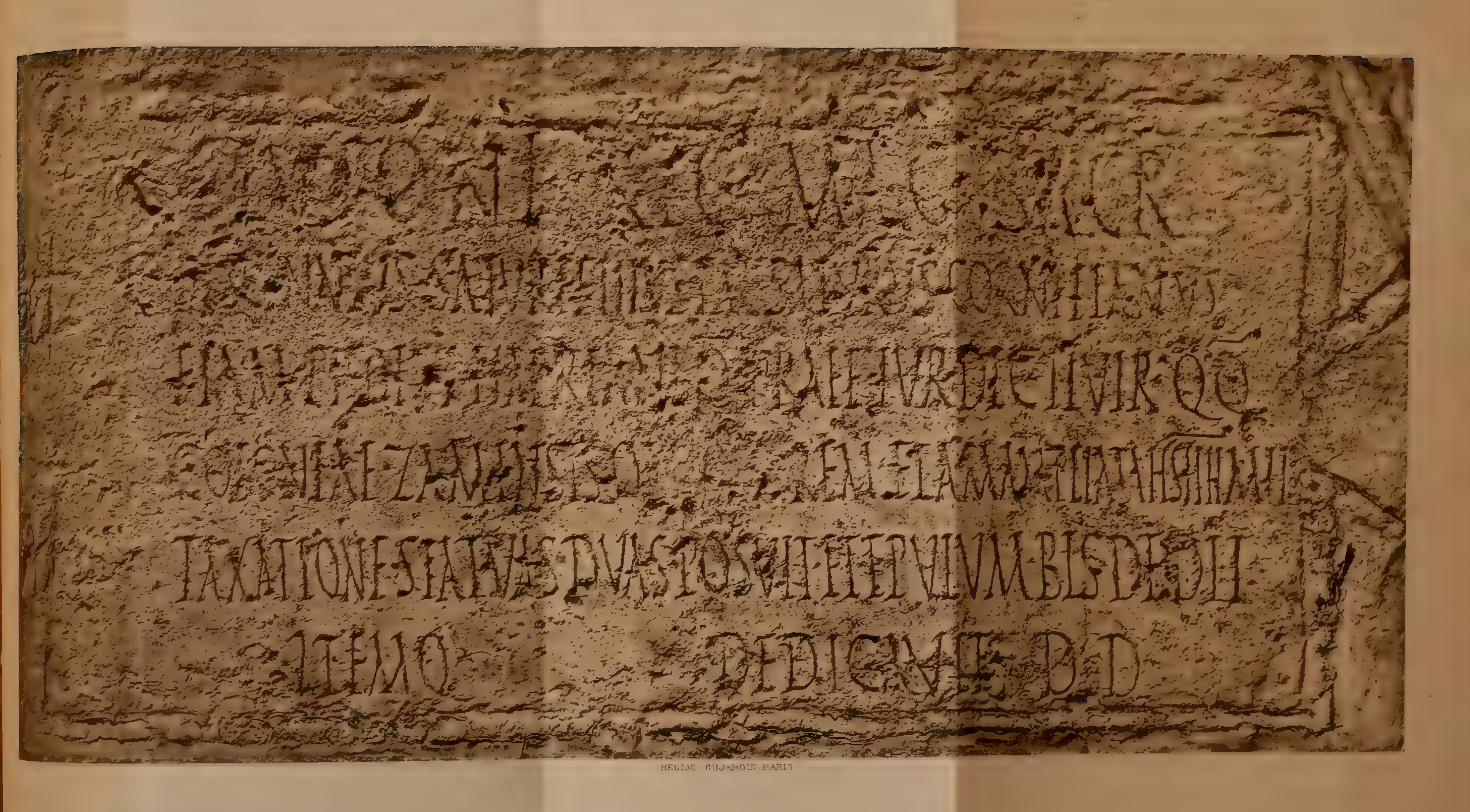
L'épithète de *Rex Magnus* donnée à Pluton est nouvelle. On ne l'avait rencontrée jusqu'ici dans aucune des inscriptions africaines consacrées à ce dieu. Je l'expliquerais volontiers par le caractère essentiellement punique qu'avait conservé la région où se trouve Zama. Le titre de *Rex Magnus* traduit sans doute celui de *Baal*, « Seigneur », accolé au nom des divinités phéniciennes Bâal Khamon, Bâal Moloch, de même que l'épithète de *Regina*, donnée à Junon, équivaut à celle de *Bâalet*[2].

L'auteur de la dédicace appartient évidemment à la localité où l'inscription a été trouvée. Il y a rempli les trois fonctions municipales énumérées dans l'inscription. D'abord questeur de la colonie, il a été ensuite nommé *praefectus jure dicundo* en remplacement d'un des *duumviri* empêché ou absent. C. Pescennius a rem-

[1] Elle leur avait été signalée par deux officiers, MM. de Sailly et Belenet, de la 7e mission topographique.

[2] On trouve aussi Rabbat Tanit, Rabbat Astarté.





HELIOG. DUJARDIN PARIS

INSCRIPTION DE ZAMA

pli, en troisième lieu, les fonctions de *duumvir quinquennalis*. Il a été nommé enfin flamine perpétuel du divin Hadrien et c'est à l'occasion de cette nomination qu'il s'est signalé par les libéralités rappelées dans notre texte.

L'expression *ampliata taxatione* est également nouvelle. Dans la langue du droit, la *taxatio* désigne l'indemnité offerte pour un dommage, par opposition à l'*aestimatio*, représentant la somme adjugée par le magistrat. *Ejus rei taxationem nos fecimus*, dit Cicéron, *aestimatio vestra est*. Il a aussi le sens de *clausula;* en matière de contrats et de testaments, la *taxatio* précise et limite la valeur d'une disposition. Nous pensons que dans l'inscription de Zama, le mot *taxatio* est employé par l'ancien *praefectus jure dicundo* dans le premier de ces deux sens, ou du moins dans un sens analogue : C. Pescennius, déjà tenu, en acceptant l'honneur du *flamonium*, de donner, suivant l'usage, un équivalent matériel à la cité qui le lui a conféré, se « taxe » volontairement à une somme supérieure à celle qu'il était de règle de verser et que, par une réminiscence de cette langue juridique qu'il a dû parler comme suppléant d'un *duumvir*, il assimile à l'*aestimatio*. Les mots *ampliata taxatione*, en d'autres termes, nous paraissent être l'équivalent de la formule habituelle *super legitimam*.

La somme payée, *ex lege*, à l'occasion de l'obtention du *flamonium perpetuum*, paraît avoir varié, en Afrique, de 2 à 12,000 sesterces. La *summa honoraria* ou *legitima summa* est de 10,000 sesterces dans deux inscriptions de Musti et de Diana, de 12,000 dans un texte de Lambaesis. Dans sept autres localités de moindre importance, elle n'est que de 2,000 sesterces, un peu moins de 500 francs. On comprend donc que C. Pescennius ait dû l'augmenter pour subvenir aux frais des deux statues et des deux festins dont parle la dédicace. Le prix moyen d'une statue, en Afrique, était, en effet, de 5,000 sesterces : c'est celui qu'indiquent la plupart des inscriptions. En admettant que le flamine perpétuel du divin Hadrien ait bien fait les choses et payé 12,000 sesterces ses deux statues, il avait encore à subvenir aux dépenses des deux banquets offerts aux notables de la colonie.

Reste la question géographique. Faire concorder la position de Zama à Si Amor Djedidi avec le parcours de la Table de Peutinger est impossible quant à présent, à moins de supposer à la fois des écarts considérables dans les distances gravées sur ce document

et, de plus, des transpositions de noms. Attendons de nouveaux renseignements sur cette région.

Les ruines de Sidi Amor Djedidi, de très médiocre étendue, sont certainement celles d'une Zama. Il est inadmissible que l'inscription ait été apportée d'une autre localité; les indigènes ne déplacent les pierres que pour s'en servir comme matériaux de construction, et aucun centre arabe ou berbère ne s'est fondé sur l'emplacement de la ville antique.

La Zama de Sidi Amor Djedidi avait, d'autre part (notre texte l'indique formellement), le titre de colonie, également porté par Zama Regia. Il y a donc, dans cette communauté de titre, une présomption en faveur de l'analogie des deux colonies; cependant la *colonia Aelia Hadriana Augusta Zama Regia*[1] n'est pas nécessairement la même que la *colonia Zamensis* découverte à Sidi Amor Djedidi.

Le terrain peut fournir quelques indications. Nous savons par Salluste que Zama Regia était située en plaine et que l'art avait fait plus que la nature pour sa défense : *Urbs magna et in ea parte qua sita erat arx regni, in campo sita, magis opere quam natura munita.* Pline nous apprend qu'il y existait une source dont les eaux avaient la propriété d'embellir la voix[2]. Vitruve nous dit enfin que Zama était à vingt milles d'Ismuc, localité où les serpents ne pouvaient vivre. La position d'Ismuc étant inconnue, le renseignement de Vitruve ne nous est d'aucun secours. Celui de Pline peut être plus utile : il y aurait lieu de s'assurer si la tradition locale n'a pas conservé le souvenir de la propriété attribuée à la source de Zama Regia. Nous n'avons pas encore de renseignements précis sur la position de Sidi Amor Djedidi; mais, à l'inspection de la carte, elle semble répondre à l'indication de Salluste. Le plateau qu'occupe Sidi Amor Djedidi peut représenter la plaine dont parle l'historien de la guerre de Jugurtha. Nous ne pouvons donc pas nous prononcer à cet égard avant d'avoir reçu des renseignements complets sur la topographie de la ville antique et avant d'avoir

[1] Mommsen, *I. N.*, 6793.
[2] Pline, *H. N.*, XXXI, II, 15.

étudié les combinaisons conciliables avec les indications des itinéraires.

Ptolémée place une *Ζάμα μείζων* au Sud-Est de Musti. C'est à peu près la position de Sidi Amor Djedidi par rapport à Henchir Mest, mais l'indication est trop vague pour être utilisée. Nous ne tenons pas compte, bien entendu, des notations astronomiques : nous savons par une longue expérience qu'elles ne peuvent que nous égarer.

La Table de Peutinger, qui nomme Zama Regia, est d'ordinaire infiniment plus précieuse, comme renseignement géographique, que les Tables ptoléméennes. Malheureusement, dans l'espèce, ses indications ne font que compliquer le problème. L'*Itinerarium pictum* dessine, comme on le sait, une route qui se détache de la grande voie de Carthage à Théveste à la hauteur d'Althiburos (Henchir Medeina), pour aboutir au littoral de la Byzacène, en passant par Altessera, Assuras, Zama Regia, Seggo, Avula, Autipsida, Uzappa, Manange, Aggar, Aquae Regiae et Thysdrus. Nous donnons ci-dessous le tableau des distances entre les deux points connus d'Assuras (Zanfour) et d'Aquae Regiae (ruines sur l'Oued Merg el-Lil à la hauteur du Djebel Trozza) :

Assuras (*Zanfour*)	
	x
Zama Regia	
	xx
Seggo	
	x
Avula	
	vii
Autipsida	
	vi
Uzappa (*Ksour Abd el-Melek*)	
	vi
Manange	
	vii
Aggar	
	xiv
Aquæ Regiæ (*R. sur l'O. Merg el-Lil*)	

Uzappa, dont une inscription nous a révélé la position, est située à une assez grande distance à l'Ouest-Sud-Ouest de Sidi Amor Djedidi. Si l'on identifie ce dernier point avec Zama Regia, il faudrait admettre que la route de la Table décrivait deux crochets à angle aigu, et un tel tracé paraît bien peu probable. Nous nous réservons, du reste, de traiter cette question avec plus de détails dans un prochain rapport. Tout ce que l'on peut affirmer, dès aujourd'hui, c'est que Sidi Amor Djedidi représente une des deux Zama

dont l'existence est implicitement attestée par l'épithète de *μείζων* que porte celle qui figure dans les Tables de Ptolémée.

Ch. Tissot.

Londres, le 30 mars 1883.

La lecture de l'inscription est le résultat d'une rectification de M. Héron de Villefosse, communiquée à l'Académie à la séance du 15 juin. Le savant conservateur du Louvre a fait suivre cette nouvelle lecture de réflexions qu'on pourra lire dans les comptes rendus de cette séance. Nous avons adopté en outre, à la seconde ligne, la lecture SATVRVS pour SILVRVS, qui nous a été signalée par M. Mommsen.

TROISIÈME RAPPORT

DE

M. CH. TISSOT,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

MISSION EN TUNISIE

DE M. JULIEN POINSSOT.

Au moment où le Ministère de l'instruction publique organise la Commission scientifique et archéologique qui doit étudier méthodiquement la Tunisie, je crois utile de signaler à l'Académie les résultats auxquels ont déjà abouti les recherches d'un explorateur isolé, M. Poinssot, chargé par le même département d'une mission dont l'objet était d'éclaircir quelques-uns des problèmes que soulève la géographie comparée de la province proconsulaire d'Afrique. Bien que M. Poinssot ait eu à lutter contre des difficultés de toute nature et que l'insuffisance des ressources dont il disposait ne lui ait pas permis d'exécuter même des fouilles superficielles, les résultats de sa mission sont considérables et disent assez ceux qu'on peut attendre d'une exploration poursuivie dans de meilleures conditions.

M. Poinssot a recueilli près de cinq cents inscriptions inédites. Nous ne pouvons songer à mettre tous ces textes sous les yeux de l'Académie et nous nous bornerons à reproduire et à analyser ceux qui offrent un intérêt exceptionnel.

En parcourant une des routes les mieux connues du Beylik, celle qui conduit de Tunis au Kef, M. Poinssot a trouvé entre Aïn Tounga (Thignica) et Henchir Hedja (Agbia), à la hauteur

de Thugga, les deux fragments suivants au milieu des débris d'un arc triomphal sous lequel passait la voie romaine :

a.

▨ICTORIIS
▨MPERATORVM
NOSTRORVM
COL·THVGG·DEVOTA

[*V*]*ictoriis* [*i*]*mperatorum nostrorum Col*(*onia*) *Thugg*(*ensis*) *devota.*

b.

▨▨▨
CAESARVM
NOSTRORVM
▨OL·THVGG·DEV▨

[*Victoriis*] *Caesarum nostrorum* [*C*]*ol*(*ónia*) *Thugg*(*ensis*) *dev*[*ota*].

Ces deux dédicaces, qui étaient restées inaperçues jusqu'ici, ornaient, comme on le voit, les deux façades principales d'un arc de triomphe élevé par la colonie de Thugga, au point où la route de Carthage à Cirta traversait son territoire, en l'honneur des victoires remportées par les deux Augustes Dioclétien et Maximien et les deux Césars Constance Chlore et Galère.

Les ruines voisines de Teboursouk (Thibursicum Bure), bien que vingt fois visitées par tous les voyageurs qui ont parcouru la Régence, ont fourni à M. Poinssot cinq fragments inédits qui donnent le nom d'un proconsul d'Afrique :

a. DEDICANTE

b. CAEIONIO IV

c. LIANO AMPLI

d. SSIMO PROC

e. ONSVLE CLA

Dedicante Caeionio Iuliano amplissimo proconsule cla[*rissimo viro*].

Nous connaissons trois proconsuls d'Afrique du nom de Julianus : le Julianus chargé d'appliquer l'édit de Dioclétien du 31 mars 290; le Julianus auquel est adressé le rescrit du 9 janvier 397 (cod. Justin., VII, 45, 12); et enfin le Julianus qui fut remplacé en 413 par Apringius (cod. Theod., XI, 30, 64). Les textes ne donnent à ces trois personnages que le nom de Julianus et il serait possible que les fragments de Teboursouk nous fissent simplement connaître le *cognomen* de l'un d'eux. Mais il est également permis de supposer qu'il s'agit dans l'espèce d'un proconsul nouveau. Une inscription de Rome[1] nomme un Alfenius Ceionius

[1] Orelli, 2351; *C. I. L.*, t. VI, 1675.

Julianus Kamenius qui fut préfet de Rome en 333, et qui avait été *consularis Numidiae* avant 330. Nous inclinerions à retrouver dans ce personnage le proconsul de l'inscription de Teboursouk. Ceionius Julianus aurait gouverné l'Afrique entre sa mission de Numidie et sa préfecture urbaine.

Sur cette même route de Carthage à Cirta, à Bordj Messaoudi, dont nous avions affirmé la synonymie avec la Thacia des itinéraires, M. Poinssot a trouvé une dédicace dont la huitième ligne, bien que très mutilée, nous paraît contenir l'ethnique de cette station :

INVICTISSI
MO M A
RCO FLAVIO
O T I N

V M
T H V M
NVM MAIES
TATIQVE EIVS

Invictissimo [*D*(*omino*) *N*(*ostro*)] *Marco Flavio* [*C*]*o*[*nstan*]*tin*[*o*. . . . . *Municipium*. . .]*um Th*[*acian*]*um num*(*ini*) *maiestatique eius* [*devotum*].

J'avais prié M. Poinssot de visiter les ruines d'Henchir ed-Douames (*Colonia Vcitana Major*) et d'étudier les deux piédestaux que M. le docteur Balthazar avait renoncé à déchiffrer. L'une de ces deux dédicaces a pu être lue en partie par M. Poinssot :

CONCORDIAE AVG SAC
PRO SALVTE IMP CAES DIVI SEPTIM
NEPOTIS DIVI
ANTONINI PII
ALEXANDRI
II COS
TAE COLONIA
ALEXAN AVGVSTA VCHI
MAIVS ONORATA ADQVE
ORDO CIV TIS B NC EN
STATVAM CO DIAE PERPETVAE
DEDIT ET DE CAVIT

[1] *Notit. praef. Urb.*

Ce texte peut se restituer ainsi :

Concordiae Aug(ustae) sacr[um]. Pro salute imp(eratoris) Caes(aris) divi Septim[i Severi Pii] nepotis, divi [Magni] Antonini Pii [filii, M(arci) Aurelii Severi] Alexandri [pii, felicis, Augusti, tribuniciae potestatis] II, co(n)s(ulis), [et Iuliae Mamaeae Augus]tae, colonia Alexan[driana] Augusta Uchi Maius [ab eo? h]onorata atque ordo civ[ita]tis B[e]nc[enn]en[sis]? statuam co[ncor]diae perpetuae dedit et de[di]cavit.

Si l'épithète *honorata* qu'on lit à la dixième ligne fait allusion, comme nous le croyons, à l'élévation du municipe au rang de colonie, cette transformation daterait de l'année 223, indiquée par la deuxième puissance tribunicienne d'Alexandre Sévère. Le texte que nous venons de reproduire présente, en tous cas, un grand intérêt, en ce sens qu'il donne le nom de la cité dont nous ne connaissions que l'ethnique, Vchi ou Vci Maius, forme neutre plus africaine que la variante *Ucis*, qui a pu du reste être employée en même temps, de même qu'on trouve dans les textes *Tingis* pour *Tingi* ou *Tinge*.

Une *ecclesia Bencennensis* figure sur la liste des évêchés de la Proconsulaire et nous supposons qu'elle est identique à la *civitas* dont le nom se trouve associé, à la 10[e] ligne, à celui d'Uci Maius.

Dans la plaine de Ghorfa, qui s'étend au Sud de Thacia, M. Poinssot a reconnu les ruines de deux petits centres antiques. Le premier, situé à la limite méridionale du Bahirt el-Ghorfa, paraît avoir été le centre d'un grand domaine, à en juger par ce fragment malheureusement incomplet :

CAELESTI
IMP · CAES
EIVS DIVINAE · COLONI · FVN
CVM COLVMNIS ORNATIS IDEM

Il s'agit d'un temple élevé à Juno Caelestis pour le salut d'un empereur dont le nom a été martelé et de toute sa famille : [*Totiusque domus*] *eius divinae*, par les colons du *fundus* . . . . .

Les ruines assez étendues d'Henchir Aouitta, au centre de la même plaine, ont fourni cet autre fragment :

DDD NNN VALENTINIANO VALENTI ET GRA
SEXTIO RVSTICO V·C·PROCONS
V·C·LEGATO NVMIDIAE BALNEAE QVAE
REDINTEGRATE SVNT DEVOTIONE TOTIVS ORD
CVR·R·P·OPVS ET SOLLICITVDINE ET SVMPTIBVS

Le principal personnage de cette dédicace est connu. Sextius Rusticus Julianus, proconsul d'Afrique de 371 à 373[1], avait été *Magister memoriae* en 367[2]. Il fut préfet de Rome sous Maxime et mourut en charge à la fin de l'année 387 ou au commencement de l'année 388. Il est nommé dans la dédicace de Mraïsa (*Carpis*)[3], mal copiée par Borgia, qui a lu à la sixième ligne *Valianus* pour *Julianus*, méprise qui n'a pas été relevée jusqu'ici et qui a entraîné la fausse restitution du fragment *b* de la dédicace de Teboursouk[4].

Il est question dans ce fragment d'une restauration des thermes de la petite cité que représente Henchir Aouitta, restauration accomplie grâce au dévouement de l'*ordo*, ce qui prouve, par parenthèse, que la ville avait une organisation municipale. Mais là n'est pas l'intérêt de ce débris d'inscription. Le monument d'Aouitta a une importance exceptionnelle, en ce sens qu'il fournit, comme celui d'Uchi Maius, une indication qui nous permet de fixer les frontières de la province romaine et du royaume numide entre le Bagrada et la région où doit se retrouver Zama Regia. Le personnage de rang sénatorial qui intervient à côté du proconsul dans la dédicace d'Aouitta porte le titre de *Legatus Numidiae*. Il s'agit évidemment, dans l'espèce, non pas du gouverneur de la province de Numidie, qui avait alors à sa tête un *praeses* ou un *consularis*, mais bien d'un *legatus* du proconsul d'Afrique chargé de l'administration directe de la *Numidia proconsularis*, c'est-à-dire de la partie de la Numidie nouvelle qui resta sous l'autorité du proconsul d'Afrique lors de la division des pouvoirs en 37, et continua à appartenir à la Proconsulaire lorsque la Numidie fut constituée en province séparée vers la fin du IIe siècle. Mais pour que la cité dont les ruines se retrouvent à Henchir Aouitta ait pu faire partie, au IVe siècle, de la *Numidia proconsularis*, il fallait qu'elle eût appartenu à la Numidie nouvelle, formée, comme on le sait, du royaume numide qui cessa d'exister après Thapsus (46 ans avant notre ère). Aouitta marque donc, au Sud de Thacia, un des points compris, en 146, dans les possessions des fils de Masinissa.

[1] Code théod., XV, 7, 2 (6 septembre 371); — VIII, 7, 12 (30 mai 372); — XVI, 6, 1 (20 février 373).

[2] Ammian., XXVII, 6, 1 et 2.

[3] *C. I. L.*, VIII, 995.

[4] *Ibid.*, 1447.

Une inscription d'Henchir ed-Douames, d'autre part, donne à Uci Majus, ainsi que nous l'avons constaté dans un précédent rapport, le nom de *Colonia Mariana*, qui nous a permis de reporter l'origine de cette cité, comme établissement romain, à l'an de Rome 651, époque à laquelle les vétérans de Marius reçurent des terres en Afrique. Ces colons ne pouvant être installés que sur un territoire romain, il est certain que l'*oppidum civium Romanorum Marianum Vcitanum* appartenait à la province romaine. Nous avons donc, comme on le voit, presque sous le même méridien, deux positions appartenant, l'une à la Numidie, l'autre à l'Afrique propre. La frontière passait par conséquent à l'Ouest du Djebel Gorra'at-Azrou, et, descendant droit au Sud, laissait Uci ainsi que Thacia à la province romaine, et Aouitta à la Numidie. A partir d'Aouitta, elle devait se diriger au Sud-Est, pour laisser également à droite la position numide de Zama Regia.

En parcourant la région si peu connue où nous cherchons encore cette mystérieuse Zama, M. Poinssot a découvert plusieurs inscriptions qui intéressent également la géographie comparée ou les annales de la province d'Afrique. Nous avons déjà communiqué à l'Académie la belle inscription dédiée à la Junon de Livie, et portant la date du proconsulat de Passienus Rufus [1]. Les deux

[1] A la séance du 20 avril 1883; la voici :

IVNONI·LIVIAE·AVGVSTI·SACRVM
L·PASSIENO · RVFO · IMPERATORE
AFRICAM OBTINENTE
CN·CORNELIVS·CN·F·COR·RVFVS
ET MARIA·C·F·GALLA·CN
CONSERVATI
VOTA L·M·SOLVONT

« Consacré à la Junon (c'est-à-dire au Génie féminin) de Livie, femme d'Auguste. L. Passienus Rufus, commandant en chef en Afrique, — Cn. Cornelius Rufus, fils de Cnaeus, de la tribu Cornelia, et Maria Galla, fille de Caius, femme de Cnaeus, tous deux préservés, accomplissent volontiers leurs vœux. »

L. Passienus Rufus, consul en 750 de Rome, fut nommé proconsul d'Afrique en 756 (Borghesi, t. V, p. 109, 157, 160), à l'expiration, par conséquent, des cinq années qui devaient s'écouler entre ces deux fonctions. Nous savons par un passage de Velleius Paterculus qu'il obtint à cette occasion les honneurs du triomphe; mais nous ignorons les faits militaires qui lui valurent cette distinction et auxquels fait allusion le titre d'*imperator* mentionné par l'inscription d'El-Lehs.

fragments suivants, appartenant à la même dédicace et relevés à Makter, permettent de fixer la date exacte du proconsulat jusqu'alors inconnu de T. Sextius Lateranus :

a.

MAXIMI · P · P · TRIB · POT · XII COS III

b.

*a*NNO SEXTI LATERANI PROCOS · C · V · L · RVPILIVS A

La douzième puissance tribunicienne de Septime Sévère correspond à l'année 204. Sextius Lateranus avait été consul en 197 avec L. Cuspius Rufinus. Il ne se serait donc écoulé que sept ans entre son consulat et son proconsulat, alors que l'intervalle qui séparait ces deux fonctions, à la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, était en moyenne de treize ans. Les guerres civiles qui précédèrent l'avènement de Septime Sévère peuvent expliquer cette exception, dont nous trouvons d'ailleurs un second exemple. Nous pensons que le Rufinus qui prit l'administration de la province des mains d'Hilarianus à la fin de mai ou au commencement de juin de l'année 203, et que les textes ecclésiastiques désignent sous ce seul nom, est précisément le L. Cuspius Rufinus qui fut consul en 197 avec Sextius Lateranus. Morcelli l'avait déjà supposé, mais sa conjecture avait paru peu probable, eu égard à la durée moyenne de l'intervalle qui séparait le consulat du proconsulat. L'inscription de Makter tranche la question, en même temps qu'elle nous apprend que le collègue de Rufinus lui succéda dans le gouvernement de la province d'Afrique.

Les fastes de cette province ont encore été enrichis d'un nom jusqu'alors inconnu, par la découverte de l'inscription suivante, exhumée par M. Poinssot dans les ruines d'Henchir bou-Ftis, la *Civitas Avitensis Bibba* dont l'emplacement avait été déjà déterminé :

FANVM DEI MERCVRII RVINAM IM///
DD///NN//////////////CONS///
PROCONSVLATV · AVRELI · CELSINI
TIONE SVA RESTAVRAVIT///////
IMBRIO GEMINIO FAVSTI///////

Nous ne doutons pas que ce personnage ne soit l'Aurelius Celsinus qui fut préfet du prétoire d'Italie de 338 à 339 et préfet de

Rome, d'abord de 341 à 342, puis en 351. La date de son proconsulat est facile à établir. L'inscription d'Henchir bou-Ftis mentionnait évidemment le nom de trois empereurs, et ces trois empereurs ne peuvent être que les trois fils de Constantin le Grand, Constantin II, Constance II et Constant. La dédicace n'est donc pas antérieure au 22 mars 337, date de la mort de Constantin. Elle ne peut pas être postérieure, d'autre part, au 1er mars 338, date de la nomination de Celsinus aux fonctions de préfet du prétoire d'Italie. Le proconsulat d'Aurelius Celsinus comprend par conséquent l'année proconsulaire 336-337. Le martelage qu'on remarque à la seconde ligne de l'inscription date de l'année 340, époque à laquelle Constant, qui avait reçu en partage l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique, déclara la guerre à Constantin II. On sait que ce dernier fut tué à Aquilée dans cette même année et que ses États furent réunis à ceux de Constant.

Les textes suivants recueillis par M. Poinssot déterminent l'emplacement de cités dont on ignorait la position ou même le nom.

1° A El-Ksour Abd el-Melek, sur la rive gauche de l'Oued Siliana :

. . . . .O·CIVITATIS VZAPPAE
.VG·SAC·D·D·P·P

[*Geni*]*o civitatis Uzappae* [*A*]*ug*(*usto*) *sac*(*rum*) *D*(*ecreto*) *D*(*ecurionum*), *P*(*ecunia*) *P*(*ublica*).

Uzappa figure dans la Table de Peutinger sur la route qui reliait la grande voie de Carthage à Théveste au littoral de la Byzacène par Zama Regia et Thysdrus.

Le cours supérieur de la Siliana porte le nom d'Oued Aousaf, dans lequel il est facile de reconnaître le nom d'Uzappa ou plutôt la forme moins ancienne *Ausafensis* que donnent les textes de l'époque chrétienne.

2° A Henchir Sougda, entre le Djebel Serdj et le Djebel Bargou, sur la ligne de faîte qui sépare le bassin de l'Oued Bargou de celui de la Siliana, à l'entrée d'un temple :

a.	*b.*	*c.*
IVNONI	AVG	SAC
PRO SALVTE IMP	M·AVRELI COM	MODI ANTONINI AVG GERM
SARMATICI //////////	CI PP CIV	ITAS VRVSITANA TEMPLVM
CVM SANCTVARIO	VIS FECIT ET D	EDICAVIT D D · P · P

Urusita était inconnue. On ne peut pas la retrouver en effet dans l'*ecclesia Urugitana* de l'époque chrétienne, l'évêque de cette dernière localité figurant parmi les prélats de la Numidie à la conférence de 411.

3° A Henchir Khachhoum, au confluent de l'Oued Mârouf et de l'Oued Bargou :

INVICTISSIMO ATQVE
INDVLGENTISSIMO
PRINCIPI IMP CAES
FLAVIO VALERIO CONS
TANTINO.........
ORDO MVNICIP·MVZ
DEVOTVS NVMINI MAIES
TATIQVE EIVS

On trouve dans la notice des évêchés une *ecclesia Muzuensis*, appartenant à la Proconsulaire, et une *ecclesia Muzucensis*, située dans la Byzacène. M. Letaille a découvert récemment à Henchir Besra, à une vingtaine de kilomètres au Sud-Ouest d'Henchir Bez, un fragment donnant en toutes lettres CIVITAS MVZVCENSIS. Il faut par conséquent lire *Muz(uensis)* dans l'inscription d'Henchir Khachhoum. La frontière de la Proconsulaire et de la Byzacène passait donc entre ce dernier point, qui représente *Muzua*, et Henchir Besra, qui correspond à *Muzuca*.

4° A Henchir Bez, au pied du versant Sud-Ouest du Djebel Bargou, au-dessus de la porte d'un temple :

PRO SALVTE·IMP·CAES·DIVI SEPTIMI SEVERI...IABE....................
PRONEPOT·DIVI HADRIANI ABNEP·DIVI TRAIANI PART.................
PARTHICI MAXIMI BRITAN*ni*CI MAX·PONT·MAX·TRIB·POT $\overline{X}$...........
.....STORIVS·SATVRNINVS.....MERC·CVM PATRIAE SVAE VAZI.......
CVM PRONAO ET ARA FECIT ET OB.....EPVLVM ET GYMNASIVM DED...

La *Civitas Vazitana* était inconnue. Une lettre de M. Poinssot m'annonce, au moment même où j'écris ces lignes, qu'une seconde inscription, trouvée par lui à Henchir Bez, donne le nom complet de la cité : *Civitas Vazitana Sarra*.

5° A Henchir Bichka, dans le Fahs er-Riah' :

M · CORNELIO · OC
TAVIANO · V · P · PRAEF
CLASSIS · PRAET · MISEN
DVCI PER AFRICAM
NVMIDIAM · MAVRETA
NIAMQVE · SPLENDI
DISSIMVS · ORDO
MVNICIPI BISICENSIS
PATRONO INCOMPARA
BILI · OB MERITA

Au même endroit :

DIA[illegible]
QVE IN HONOREM
PATRIS PATRONI MV
NICIPII SPLENDIDISSI
MVS ORDO MVNICIPI
BISICENSIS

La découverte de ces deux inscriptions justifie la correspondance que j'avais affirmée depuis longtemps entre Henchir Bichka ou Biska et la *Colonia Bisica Lucana*, qu'on s'obstinait à placer à Testour : cette dernière localité ne pouvait être et n'est en effet que la Thignica de la Table de Peutinger.

6° A Henchir Bir el-Akmin, à l'extrémité méridionale de la Sebkhat el-Kours'a :

VRIA SALINENS
PERFECIT

[*C*]*uria? Salinensis perfecit.*

Le mot *Salinensis* fait évidemment allusion au lac salé d'El-Koursia, sur les bords duquel s'étendent les ruines de Bir el-Akmin.

7° A Henchir bel-Aït, à trois kilomètres et demi du point précédent, vers l'Est :

SALVTI
AVGVSTO
RVM
CIVITAS
TEPELTEN
SIS D D
P P

Au même endroit :

IMP · CAESAR
DIVI TRAIANI
PARTHICI F · DI
VI NERV · NEPO
TI · HADRIANO
AVG · PONTIFIC ·
MAXIMO · TRIB
POTEST · XIIII
COS · III · DD · PP
CIVITAS TEPELT
MAXIMVS · SATVRI F
ET L · LVCISCI F · SVFE
TES CVRAVER

Au même endroit :

IMP · CAES · ANTONI
GORDIANI P · F · AVG
CIVITAS TEPELTENS
DEVOTA NVMINI
MAIESTATIQVE E
ORVM · DD · P · P ·

Au même endroit :

C · GALERIO VA
LERIO MAXI
MIANO NO
BILISSIMO
CAES · MVNI
CIPIVM TEP

Ces quatre inscriptions nous donnent encore le nom d'une cité inconnue, *Tepelte,* car son homonyme, l'*ecclesia Tifiltensis* de la Notice, appartenait à la Maurétanie Césarienne. Simple *civitas* jusqu'à l'époque de Gordien III, Tepelte devint un municipe vers la fin du IIIe siècle. Elle était encore administrée par des suffètes au temps d'Hadrien.

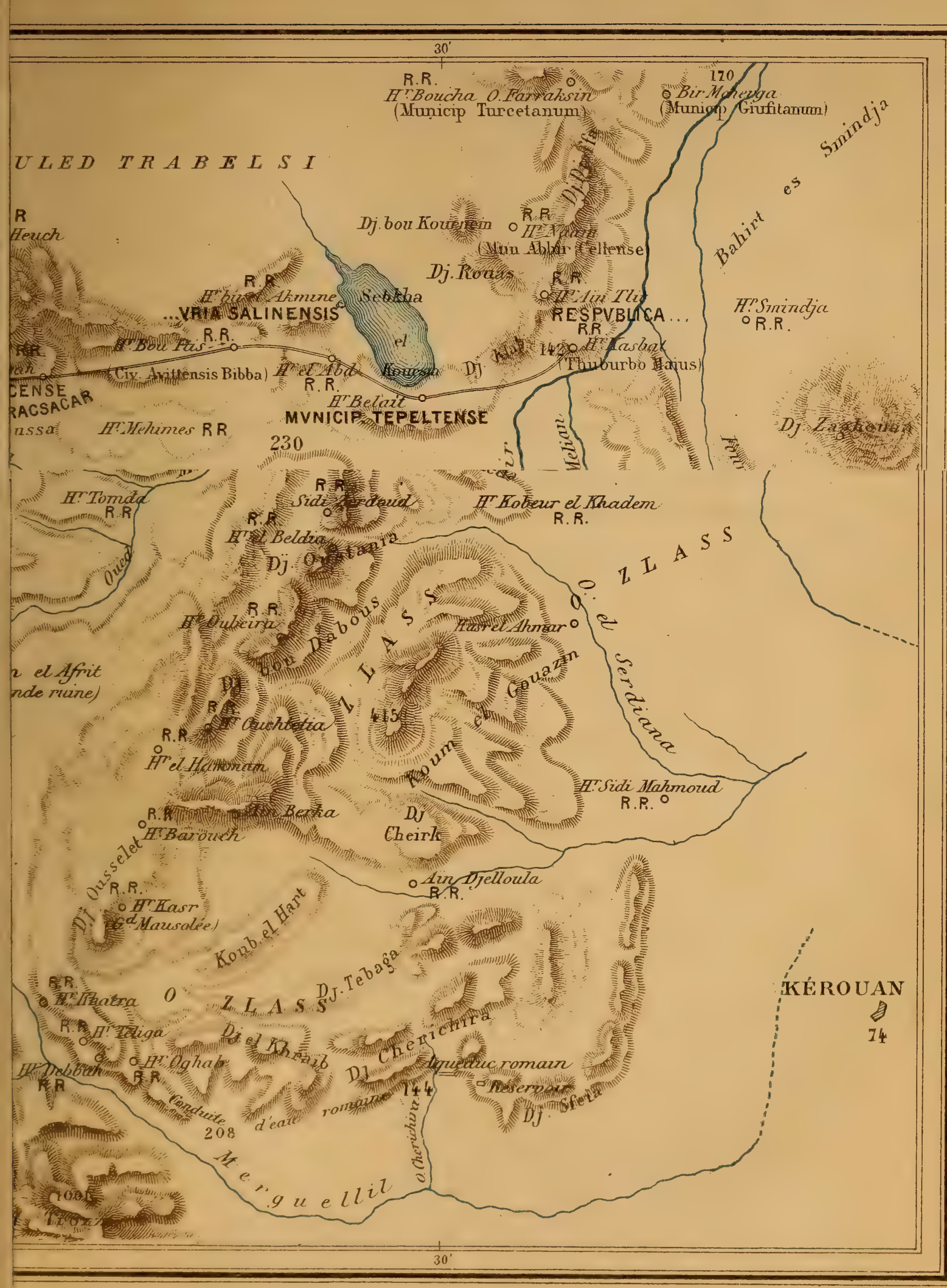
8° La dédicace suivante, trouvée à Henchir Biska (*Bisica*) contient enfin le nom abrégé d'une localité nouvelle :

ANTONINI (*sic*)
PRO SALVTE IMP · CAESARIS · L · AELI HADRIANI AVG · PII LIBERIS
Q· EIVS IOVI · IVNONI · MINERVAE · CIVITAS RIR · AQ· SACAR · VOTO · FECERVNT ANNO
SVFETVM · ONORATO · FORTVNATI////MARTI////VICTORIS VICTORIS ////IMILIS MAG////
VTTVNNIS VICTOR ET SIMILIS////FRATRIBVS PP

On peut lire à la 2e ligne : *Civitas Rir*(*ensis*) *Aq*(*uensium*) *Sacar*(*itanorum*). Ici encore nous retrouvons des suffètes.

Nous passons sous silence, à regret, plus de cent inscriptions d'une moindre importance, bien qu'elles offrent encore un grand intérêt pour l'histoire des cités africaines, puisqu'elles se rapportent à la construction ou à la réparation de temples, de thermes, de portiques, et nomment un certain nombre de patrons de ces mêmes cités. Les documents épigraphiques que nous avons reproduits donnent une idée suffisante et de la riche moisson que M. Poinssot, grâce à sa persévérance et à son énergie, a su recueillir dans les circonstances les plus défavorables, et des résultats qu'on peut attendre, nous le répétons, d'une exploration qui disposerait des ressources et du matériel nécessaires.

Londres, 27 avril 1883.



30'
R.R.
Hr Boucha O. Farraksin
(Municip Turcetanum)
170
Bir Mcherga
(Municip Giufitanum)
ULED TRABELSI
Smindja
es
Bahirt
Dj. bou Kournein
R.R
Hr Naam
(Mun Ablar Cellense)
Dj. Rouas
R.R
Hr Aïn Tla
RESPVBLICA...
R.R
Hr Smindja
R.R.
R.R
Hr bir el Akmine
...VRIA SALINENSIS
Sebkha
el
Koursia
R.R.
Hr Bou Fas
(Civ. Avittensis Bibba)
Hr el Abd
R.R.
Dj
142
Hr Kasbat
(Thuburbo Majus)
Hr Belait
MVNICIP. TEPELTENSE
Hr Mehimes R R
230
Dj. Zaghouan
Melian
Hr Tomda
R.R
R.R
Sidi Merdoud
Hr Kobeur el Khadem
R.R.
R.R
Hr el Beldia
Dj. Oustania
ZLASS
O. el Serdiana
R.R.
Hr Oulcirin
Dj bou Dabous
ZLASS
Ksar el Ahmar
Gouazin
el Afrit
nde ruine)
Dj
R.R
Hr Ouchtetia
415
R.R
Hr el Hamman
Koum
Hr Sidi Mahmoud
R.R.
R.R
Hr Barouch
Dj Ousselet
Dj
Cheirk
Aïn Djelloula
R.R.
R.R.
Hr Kasr
(Gd Mausolée)
Koub el Hart
KÉROUAN
74
Dj. Tebaga
R.R.
Hr Khatra
O ZLASS
R.R
Hr Tiliga
Dj el Khraib
Cherichira
Hr Debbah
R.R
Hr Oghab
R.R
Aqueduc romain
Dj
Réservoir
144
Conduite d'eau romaine
208
Dj Sfeta
O. Cherichira
Merguellil
1005
30'
Paris, Imp. Monrocq



ABRÉVIATIONS
MVNICIP. Municipum.
CIV. Civitas.
PAG. Pagus.
Traces de voies romaines.
Les noms inscrits en capitales bâtonnées indiquent les localités antiques que font connaître les inscriptions relevées par l'auteur.
CARTE
D'UNE RECONNAISSANCE ARCHÉOLOGIQUE
DANS LA RÉGION CENTRALE DE LA TUNISIE
Exécutée en 1882 et 1883
PAR Mr JULIEN POINSSOT
Ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes
Chargé d'une mission scientifique
Par M. Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux Arts.
Echelle 1 : 400.000.
Myriamètres
Kil.10 8 6 4 2 0 1 2
Milles Romains
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 15 20 Milles
Testour
OULED TRABELSI
Teboursouk
CIVITAS BENCENNENSIS
VRIA SALINENSIS
RESPVBLICA
MVNICIP. BISICENSE
CIV. RIRACSACAR
MVNICIP. TEPELTENSE
MVNICIP. THACIANVM
DRVSILIANA
COL. FVN....
Nebeur
El Kef
MVNICIP. CVBITANVM
Pag. Aubuza
CIV. VRVSITANA
CIV. VASHTANA
SARRA
MVNICIP. MVZVCENSE
CIV. VZAPPA
MVNICIP.
Makteur
KÉROUAN
Gravé par L. Sonnet, 99, Boult St Germain
Paris, Imp. Monrocq



RAPPORT GÉNÉRAL

SUR UNE MISSION

A LA PRESQU'ÎLE MALACCA

ET AUX ÎLES PHILIPPINES,

PAR

M. ALFRED MARCHE.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport général qui contient l'exposé des résultats de la mission à Malacca et dans les îles Philippines que vous avez bien voulu me confier.

Parti de Paris au mois de juillet 1879, je m'embarquais peu de jours après à Marseille à bord du *Tonquin,* pour me rendre à Singapore par voie de Port-Saïd et d'Aden.

Le 7 août, deux jours après notre départ d'Aden, par 13 degrés de latitude Nord et 51 degrés 8 minutes de longitude Est, notre navire entrait dans la mer de Lait. A 8 heures 40 minutes du soir, *le Tonquin* se trouva tout à coup devant une muraille blanchâtre, et l'on aurait pu croire que nous allions pénétrer dans un énorme bloc de neige formant une masse compacte et floconneuse.

La sensation qu'on éprouve en présence de ce phénomène est celle du néant; au-dessous et autour de vous, rien, tandis qu'au-dessus s'étend un voile semé de paillettes d'argent; on se croirait attaché au ciel par un fil invisible. D'abord on aperçoit autour du navire et à l'horizon une raie noire, au devant le vide, où il semble que l'on va tomber. Quand la lune s'est levée, la scène a changé tout à coup et le vide a paru se déplacer Il était maintenant à l'arrière et il semblait que nous fuyions le gouffre qui voulait nous attirer. Enfin la lune se montra com-

plètement et la vision disparut. L'aspect général est triste et lugubre, et on se croirait enveloppé dans un linceul immense, au milieu des champs de glace du pôle.

J'ai rempli une bouteille d'eau prise dans la mer de Lait et je l'ai fait parvenir à M. de Quatrefages.

I

Nous arrivions le 22 août à Singapore et j'en repartais le 28 pour Pulo-Pinang. Cette île a beaucoup perdu de son importance depuis la création de Singapore, devenu l'entrepôt de tout le commerce de l'extrême Orient. Sa population se compose de Malais et de Siamois, anciens possesseurs du sol. Les étrangers sont en nombre considérable et comprennent des Chinois, des Elines ou Indiens, et des Européens, Anglais, Allemands ou Hollandais. On rencontre encore quelques métis, descendants des Portugais, conquérants de Malacca; les Français, qui vinrent autrefois en grand nombre de Bourbon et de Maurice pour créer à Pulo-Pinang les premières plantations, ne sont plus représentés aujourd'hui que par quelques missionnaires.

Naguère encore l'île était couverte de bois; mais, depuis l'immigration chinoise, les arbres ont presque complètement disparu pour faire place aux champs cultivés. Les cultures consistent principalement en cocotiers, au pied desquels poussent d'épais fourrés d'ananas ou de bétel, du manioc, du riz, de la canne à sucre et quelques plantations de cacaotiers. La culture du poivre est presque abandonnée aujourd'hui.

Les Chinois cultivent aussi sur les plus hautes montagnes les légumes d'Europe, qui y viennent parfaitement, mais n'ont pas la saveur des nôtres. Ils s'appliquent d'ailleurs à ne pas perdre un seul pouce de terrain propre à une plantation quelconque, et l'on rencontre fréquemment des carrés de légumes sur un rocher de quelques mètres recouvert de quelques pouces de terre végétale.

On cultive enfin des rosiers à tige faible et élancée qui atteignent une grande hauteur et donnent beaucoup de fleurs, dont le parfum disparaît après le lever du soleil.

Comme la culture, le commerce de détail est aux mains des Chinois, qui envahissent et absorbent rapidement toutes les branches

du commerce et de l'industrie. Quelques-uns ont déjà acquis des fortunes considérables et mènent un grand train. Le commerce de gros, encore en partie aux mains des Européens, ne tardera pas à être accaparé par les Chinois.

Les rues de la ville de Pinang sont droites et régulièrement percées; les maisons ont rarement plus d'un étage. On y remarque, avec le palais du gouverneur et le tribunal, des temples pour tous les cultes. Les riches commerçants chinois ou européens habitent en dehors de la ville dans des maisons entourées de grands jardins et espacées le long des routes.

La route qui mène à Pouléo-Poulao passe à travers les montagnes une gorge dont le point culminant est de 350 mètres d'altitude. La hauteur des montagnes environnantes varie entre 650 et 700 mètres.

Le 5 septembre, je repartais pour la péninsule sur l'un des petits bateaux à vapeur qui font deux ou trois fois par jour le trajet entre l'île et différents points de la côte malaise. Je voulais aller y étudier les Sakais, que l'on croit être les peuples aborigènes de la presqu'île avec les Jakouns, les Mantras, les Bessissi, les Udaï et les Binoï.

La côte malaise est entièrement bordée de pêcheries établies par les Chinois, qui payent une redevance au gouvernement anglais. Au milieu des cocotiers, dont les pieds semblent se baigner dans la mer, apparaissent çà et là des maisons somptueuses, presque des palais, appartenant aux riches Chinois de Pinang.

A peine a-t-on quitté le débarcadère de Djattoun-Bahra (Route nouvelle), qu'on rencontre des plantations de canne à sucre, établies autrefois par des Français. Le pays reste plat jusqu'à 5 ou 6 milles de la côte, où s'élèvent quelques monticules rattachés à la chaîne centrale de la presqu'île. C'est là que sont situées les riches mines d'étain qui font la fortune de ce pays. Les arbres y sont très beaux, mais les Chinois les détruisent rapidement et le moment est certainement peu éloigné où il n'en restera plus un seul. Pour se procurer le charbon nécessaire à la fonte du minerai, ils abattent les plus gros arbres, en ne conservant que le tronc, qu'ils recouvrent de terre. Ils y mettent ensuite le feu, en ayant soin d'éteindre l'embrasement à mesure qu'il s'est propagé.

De la province de Wellesley, je remontai par la rivière de Larout jusqu'à Maroq, d'où je parvins à Tabaé-Ping, où habite M. Maxwell,

sous-résident, pour lequel j'avais une lettre de Son Exc. le gouverneur de Pinang, M. Irving.

M. Maxwell m'offrit l'hospitalité et télégraphia immédiatement au résident, M. Low, pour faire tenir deux éléphants à ma disposition.

Le terrain de la province de Wellesley est presque entièrement formé de minerai d'étain, que l'on trouve dans la plaine, où on l'extrait par le lavage des sables. Il y en a aussi dans les montagnes, mais il n'est pas encore exploité. Le minerai de cette contrée est mêlé à de l'argent, et plus loin à de l'or. Ces deux derniers métaux sont, dit-on, en quantité suffisante pour couvrir les frais d'exploitation, ce qui laisse l'étain comme bénéfice.

J'ai visité plusieurs de ces mines en compagnie de M. Maxwell, et dans l'une j'ai rencontré une machine à vapeur servant à verser l'eau et à laver le sable.

Toutes ces mines sont exploitées par les Chinois.

De Tahaé-Ping, je me rendis avec mes éléphants à Quella-Kanza, où je fus reçu par M. Low, résident de la province. Sur la route on rencontre une montagne de 800 pieds, isolée au milieu de la plaine qui l'environne. Elle s'appelle Boukit-Gantong. Des fissures qui s'ouvrent dans ses flancs permettent de pénétrer à l'intérieur; mais on ne peut avancer loin, car les légions de chauves-souris qui l'habitent y ont déposé des amas de guano qui exhalent une forte odeur ammoniacale.

J'allai ensuite, en compagnie de M. Low, visiter les montagnes qui se trouvent à l'Ouest de la rivière Brak. Toutes sont couvertes de forêts et les plus hautes peuvent avoir 2,000 pieds anglais. Les arbres sont de différentes essences. Malheureusement les plus beaux sont coupés tous les jours par les Chinois, qui en font, comme je l'ai déjà dit, du charbon pour les mines. Quelques-uns de ces arbres donnent un assez beau vernis, dont on se sert dans le pays.

De Quella-Kanza, je descendis la rivière Pérak jusqu'au village de Blandja dans un bateau mis à ma disposition par M. Low. Je retrouvai là mes éléphants et je me rendis par terre au village de Kinta, sur les bords de la rivière du même nom. Pendant ce trajet, je passai auprès de plusieurs mines et dans l'une d'elles je vis faire le lavage des sables. Les hommes et les femmes sont dans l'eau jusqu'à la ceinture, et font mouvoir en tous sens une grande

corbeille plate jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que le minerai. Celui-ci est jeté dans un fourneau de terre en forme de cône renversé, où il est mélangé au charbon de bois. Quand il est fondu, il s'échappe par une ouverture ménagée au bas du cône, d'où il tombe dans les moules.

De Kinta je me rendis à Kota-Barou, poste gardé par un officier anglais, M. Ley, qui mit à ma disposition un troisième éléphant avec un guide pour me conduire chez les Sakais.

Le premier jour la route fut assez facile; mais, dès le deuxième jour, quand nous fûmes engagés dans les montagnes, nous nous trouvâmes obligés de faire frayer le sentier par nos éléphants, qui abattaient et arrachaient tout ce qui s'opposait à notre route.

Le troisième jour, je pus visiter les cases de quelques Sakais, et, le quatrième, prendre les mensurations de dix hommes; mais il me fut impossible de mesurer une seule femme. Après avoir attendu inutilement plusieurs jours d'autres Sakais que les chefs malais devaient faire venir, je partis pour Batang-Padang, que je quittai le deuxième jour, après avoir renvoyé mes éléphants. Alors je louai un canot et je descendis la rivière Batang-Padang jusqu'à la rivière Pérak, et, le 6 novembre, j'arrivai à Douriam-Sabatang, où je fus reçu par le superintendant de la province, M. Paul, qui me donna l'hospitalité jusqu'à l'arrivée du courrier. Je partais pour Pinang le 8 et j'y arrivais le 9, après avoir touché aux mines de Ding-Ding, où l'on trouve de l'or.

L'impossibilité où j'ai été mis de rencontrer beaucoup de Sakais tient à ce qu'ils vivent très dispersés, surtout au voisinage des Malais. Maintenant encore ces derniers leur font la chasse pour prendre leurs enfants, qu'ils vendent comme esclaves, et les Sakais eux-mêmes se chassent les uns les autres dans le même dessein. Ceux que j'ai vus ne m'ont pas semblé différer généralement beaucoup des Malais. Ils ont cependant le nez de forme caractéristique; chez quelques individus, les lèvres sont grosses et épaisses; chez beaucoup d'autres, elles sont minces. Les cheveux sont généralement droits; mais, chez quelques sujets, ils sont ondulés. Les Sakaies sont de taille moyenne, les mesures que j'ai prises varient entre $1^{m},50$ et $1^{m},70$.

Ils habitent généralement dans des cases construites sur pilotis qu'ils élèvent au milieu des bois, ou sur un terrain qu'ils ont défriché pour planter du maïs ou des bananiers. Une fois le bois

coupé, ils font çà et là dans la terre des trous au moyen d'un bâton pointu, et y déposent leur semence. Ils sont grands chasseurs mais n'ont pour armes que la sagaie et la sarbacane avec laquelle ils lancent des flèches empoisonnées. Il m'a été impossible d'avoir aucun renseignement sur leurs croyances et de me procurer des squelettes ou des crânes.

Ceux qui demeurent près des Malais s'habillent comme eux, mais ceux de l'intérieur n'ont qu'un demi-sarrau d'écorce d'arbre. Ces indigènes sont généralement très maigres, sales, et ont l'aspect misérable. Quelques-uns ne connaissent que le nombre *un* et aucun d'eux ne compte au delà de *trois*.

De Pinang je retournai à Singapore, d'où je partis le 2 décembre pour Manille.

II

Partis de Singapore pour Manille le 2 décembre 1879, à bord du *Salvadora,* nous arrivions en face de l'entrée de la baie le 9 au soir, après avoir passé en vue de Mindoro. Au premier abord, on croirait arriver dans un pays désert et inhabité; sur la montagne couverte de bois jusqu'au sommet, on n'aperçoit pas un seul terrain défriché, pas une maison.

Une pirogue me débarque à terre à 7 heures du soir et je me trouve à Binondo, sur la rive droite du fleuve Pasig.

La ville de Manille et sa banlieue ont été si souvent et si complètement décrites, qu'il est inutile d'insister sur leurs divers aspects. Je me bornerai à dire que l'ordonnance de 1880 a déjà eu pour résultat d'introduire dans les constructions de la ville des modifications sensibles. Manille est située à l'Est de la baie du même nom sur les bords du Pasig, fleuve venant de la lagune. Ce fleuve est peu profond, vaseux; il charrie à chaque marée basse des bancs d'herbe et de quiapos (genre *Pistia,* aroïdées); l'embouchure en est obstruée par un banc qui ne laisse qu'un canal assez étroit et par lequel passent les navires d'un tirant d'eau moyen. Ces navires ne remontent que jusqu'au pont d'Espagne, pont qui relie Manille à ses faubourgs.

La ville, située sur la rive gauche du Pasig, est entourée de murailles et de fossés, qui, du reste, doivent bientôt disparaître. Les rues sont assez larges et bien alignées; les maisons, à de rares

exceptions près, n'ont qu'un étage. Les couvertures étaient jusqu'à présent en tuiles; lors du tremblement de terre, le gouverneur a défendu ce genre de couvertures, et l'on n'autorise plus que le zinc ou le fer.

Sur la rive se trouvent les faubourgs, où sont les riches maisons de commerce étrangères. Le premier quartier qu'on rencontre, après avoir passé le pont d'Espagne, est Binondo; ensuite viennent Quiapo, San-Miguel, Sampaloc et Tondo; puis, à quelque distance de Manille, la Hermita et Santa-Anna, où se trouvent les maisons de plaisance.

Ces faubourgs, quoique sillonnés de petits bras qui, à marée basse, laissent dégager des odeurs paludéennes, ne sont pas plus malsains que la ville elle-même.

Manille possède quatre hôpitaux, qui sont bien entretenus :

1° L'hôpital de San-José, créé en 1810, reçoit des pauvres, des infirmes et des fous;

2° L'hôpital San-Juan de Dios, fondé en 1595;

3° L'hôpital militaire, placé entre le jardin botanique et la rivière;

4° L'hôpital des lépreux, situé au N. N. E. de Manille;

Les malades sont libres dans les salles; ils préparent eux-mêmes leurs aliments et entretiennent la propreté sur eux et dans les salles.

Les Philippines sont en communication directe avec l'Europe par deux lignes de vapeurs : une ligne annexe avec les Messageries françaises, par Singapore, et une autre ligne anglaise par Hong-Kong.

Après une visite au consul de France, M. Dudemaine, et une autre au capitaine gouverneur général espagnol, M. Moriones, je visitai la ville, et le 24 je partais pour Iala-Iala dans la province de la Laguna, en remontant le Pasig. J'arrivais le lendemain, à 3 heures du matin, chez un Français, M. Daillard, qui possède là une hacienda que je pris pour quartier général. La colonie française m'avait d'ailleurs fait l'accueil le plus sympathique et le plus empressé.

Quelques jours après, les Indiens faisaient une chasse aux buffles, et nous pûmes y assister comme spectateurs. Les Indiens, montés sur leurs chevaux, courent après les buffles et leur passent dans les cornes un lacet attaché au bout d'un bambou qui, une fois lâché, pend en travers et empêche le buffle d'avan-

cer; alors on l'attache, on le marque, et, si l'on n'en a pas besoin, on le relâche.

En lisant les auteurs qui traitent des Philippines, on peut croire que la Laguna est un lac presque désert. Il n'en est rien, car les villes et les villages se touchent sur la plus grande partie de ses bords. D'ici à peu de temps on pourra faire presque complètement le tour du lac en voiture sur la route qui les relie.

Le commerce de la Laguna consiste principalement en riz et en sucre; on y cultive par places le café et aussi un peu le cacao. Les forêts fournissent des bois de charpente et de menuiserie pour Manille. On fait deux et parfois trois récoltes de riz, et on élève des chevaux, des bestiaux pour l'approvisionnement de Manille, et enfin des buffles à demi sauvages.

Les habitants sont tous Indiens. Les Espagnols que l'on rencontre sont tous propriétaires d'haciendas ou officiers.

III

Le 17 janvier 1880, j'entreprenais un premier voyage en compagnie de M. Vidal et de M. Garcia, son aide, vers l'île de Polillo, qui se trouve située à l'Est de Luçon, sur le Pacifique.

Partis de Iala-Iala pour aller d'abord à Siniloan, à l'extrémité Est du lac, nous n'y arrivâmes que le 18 à midi. De ce côté, le fond du lac est obstrué par des bancs de vase et de grandes herbes au milieu desquels la petite rivière de Siniloan a peine à se frayer un passage. Les Indiens font sur ces bancs à demi submergés des pêches abondantes, et l'on y voit des bandes d'oiseaux aquatiques, qui me fournirent plusieurs spécimens qui manquaient à ma collection. La plaine où se trouve le village de Siniloan est très vaste et s'étend dans la direction N. E. entre deux chaînes de montagnes qui se relient à son extrémité.

Dans toute cette partie du lac, il pleut pendant les deux moussons. La chaîne qui sépare l'île du Nord au Sud n'a que 1200 pieds d'altitude et n'est pas assez élevée pour arrêter les nuages venant de l'Est.

Le 21 janvier, nous gagnions Binangonan de Lampon, afin de nous embarquer pour l'île de Polillo qui n'a pas encore été étudiée et qui offre, au dire des Indiens, des particularités curieuses concernant la faune et la flore.

Ce voyage ne peut se faire qu'à pied ou en hamac. Notre troupe est nombreuse, car les porteurs ne veulent pas accepter de fortes charges et il faut emporter pour trois jours les vivres, qui consistent en riz et en poisson. De plus, un hamac nécessite douze porteurs, que l'on paye à raison de 5 francs par homme, nourriture non comprise. Les Indiens eux-mêmes regardent ce voyage comme très fatigant et une partie d'entre eux se sauvent en route, abandonnant leur charge au pied d'un arbre.

Nous faisons halte à 2 heures, en arrivant sur le plateau de Paliparan, situé à 360 mètres d'altitude, puis nous allons établir notre campement de nuit sur les bords de la rivière Malvengano, à 310 mètres d'altitude.

Le 22, nous partons au jour et nous nous reposons au faîte du mont Palis, à 400 mètres d'altitude. Ce plateau n'a que quelques mètres d'étendue; nous établissons notre campement le soir sur la rive gauche de la petite rivière Rimiau.

Cette rivière, ainsi que tous les cours d'eau que nous avons rencontrés depuis la rivière Sundaga, court vers le Pacifique.

Le 23, après avoir traversé plusieurs cours d'eau, nous prenons pour route un torrent en nous élevant, de rocher en rocher, de 52 mètres d'altitude à 200; puis nous redescendons par un chemin semblable jusqu'au bord du Pacifique, où nous arrivons à midi. La forêt que nous venons de traverser est en bois de haute futaie et les essences y sont les mêmes que dans le reste de l'île. Cette forêt est entièrement déserte et semble abandonnée même par les animaux.

Nous repartons à 1 heure, en longeant la plage, qui est rocheuse et semée de débris madréporiques. Les grands bois qui couvrent les montagnes descendent jusqu'à la mer.

A 3 heures, nous étions au Castello del Real, qui se trouve environné de palétuviers, et nous nous dirigions sur Binangonan de Lampon en suivant des canaux bordés de palétuviers. A 6 heures, nous étions sur la terre ferme, où nous trouvions des rizières splendides. Nous attendions là des chevaux quand, à 6 heures 30 minutes, nous fûmes rejoints par le gouverneur, avec lequel nous faisions peu après notre entrée dans Binangonan, brillamment illuminé pour la circonstance. Une cordiale hospitalité nous était préparée chez le commandant Seco, qui nous présenta lui-même à sa famille.

Le bourg de Binangonan de Lampon est le point central de la Contra-Costa, qui compte 10,000 habitants, dont 2,500 payent l'impôt.

Les cultures principales sont le riz et l'huile de coco, puis viennent le cacao et le café. Ces derniers poussent en bordure auprès des cases.

Du 24 au 31, il nous fut impossible de quitter Binangonan : le vent et la pluie ne cessaient pas. La mer, d'autre part, était tellement mauvaise qu'il était impossible de gagner Polillo.

Grâce au commandant Seco, je pus faire quelques études anthropologiques; quelques Négritos appelés par lui se décidèrent à se laisser étudier et je pris les mesures de dix d'entre eux, hommes ou femmes.

Petits et trapus, ces Négritos sont généralement brachycéphales; leurs lèvres, non pendantes, sont assez rarement épaisses; le nez est plat dans toute sa longueur; les yeux sont d'un brun jaune, et les oreilles, d'une grandeur moyenne, ne s'écartent que peu de la tête. Les sujets de race pure sont peu poilus, et leurs cheveux crépus sont disposés en touffes.

Ils n'ont pour armes que l'arc et la flèche. L'arc est fabriqué avec la côte d'une feuille de palmier et la flèche avec un rotin. La pointe varie de forme et de grandeur; elle est enduite d'une couche de poison très violent. Une feuille de palmier roulée sur elle-même sert de carquois.

En guise d'ornements, ils portent aux bras des anneaux en cuir de buffle dans lesquels ils passent des fleurs odoriférantes.

Le principal commerce de Binangonan est le riz et l'huile de coco. On vend aussi du cacao, mais en si petite quantité que l'on compte les graines.

J'ai pu récolter dans cette excursion quelques pièces intéressantes d'histoire naturelle, entre autres deux mammifères et des souimanga.

Le 31 janvier, après avoir pris congé du commandant Seco et de sa famille, qui nous avait offert une très large hospitalité, nous reprîmes la route de la Laguna.

Les mêmes difficultés que nous avions eu à surmonter pour traverser les forêts se rencontrèrent à notre retour. A la descente du mont Palis, nous nous égarions à la nuit tombante et bientôt je me trouvais seul dans la forêt, devenue très noire, tandis que

des phosphorescences apparaissaient tout à coup dans toutes les directions à terre et au milieu des arbres. C'est une grande liane qui est toute en feu.

La route n'en reste pas moins dans l'ombre et tout d'un coup je me heurte à l'un de mes compagnons, M. Vidal, que le hasard me fait retrouver. . . . .

Ce fut notre dernière épreuve et le lendemain matin nous arrivions à 11 heures 20 minutes à Siniloan, d'où nous partions pour Santa-Cruz, où un bon repos et un bon gîte nous remirent vite de nos fatigues. Je regagnai Iala-Iala en bateau.

Cette excursion n'a pas été très productive, mais elle m'a permis de prendre connaissance du pays, de ses moyens de locomotion et de ses habitants.

IV

Le 9 février, je me remettais en route dans la direction de Boso-Boso. Arrivés à Pililla, nous partons pour Morong et Caromata, que nous quittons à 3 heures, pour arriver, le même soir, à 9 heures à Boso-Boso.

La route va par monts et par vaux, à travers les bois coupés de cultures en quelques endroits; elle passe le plus souvent à travers des terrains en friche. Nous montons de plateau en plateau, en contournant de petites collines qui ont l'air d'avoir été formées par des éruptions.

Les selles du pays que nous avons sont mal commodes et ressemblent de loin aux selles mexicaines.

Après une chasse très fructueuse pour mes collections d'histoire naturelle, nous repartons, et je rentre à Manille le 16 février au matin, pour en repartir le 6 avril afin d'aller voir les mines de fer du mont Angat.

La route qui conduit à ces mines en venant de Manille est assez bonne et court presque continuellement en plaine, excepté lorsqu'on arrive à Angat même, où l'on a à franchir quelques monticules.

Dans sa première partie, la route est bordée de maisons, généralement en nipa. Quelques ruines d'anciennes habitations en pierre ont l'air d'être là pour attester une époque de prospérité qui n'est plus. Angat, comme tous les pueblos, possède une église,

un tribunal ou maison commune en pierre et une caserne pour la *guardia civile.* Le pueblo d'Angat est situé sur la rivière du même nom, affluent du Rio Grande, qui va tomber au Nord-Est dans la baie de Manille.

Le premier jour de notre arrivée, nous montâmes à cheval pour aller à Bågabas-Bario, bourg dépendant d'Angat et qui est situé au fond d'un petit ruisseau qui tombe dans la rivière d'Angat. Une maison indigène nous donna l'hospitalité. Le deuxième jour, MM. Centeno, Vidal et moi, nous allâmes visiter la grotte de Puning, qui est très profonde et a plusieurs couloirs adjacents. La pierre est une roche calcaire d'où pendent des stalactites; il est impossible d'y pénétrer pendant la saison pluvieuse, parce qu'un cours d'eau qui vient de l'autre côté de la montagne traverse la grotte avec un assez fort courant, en imprimant ses traces sur les parois. Nous ne rencontrâmes que quelques morceaux de bois assez gros, enfouis dans le sable, et, comme animaux, quelques chauves-souris seulement. Le troisième jour, nous partions pour les mines, que nous atteignîmes après avoir traversé de magnifiques forêts qui vont bientôt tomber sous la hache des charbonniers.

On recueille le minerai dans le lit de cours d'eau, que l'on détourne momentanément et où l'on pratique des excavations. Ce minerai de fer est très riche.

A 6 heures, nous arrivons à la fonderie la plus importante de Luçon. Elle appartient à une compagnie, mais elle est mal exploitée et sur une très petite échelle. Elle possède trois fourneaux construits d'après le système européen et un quatrième à la mode du pays, et qui est une simple cloche dont l'ouverture est en haut. Dans les grands, on fabrique toutes les vingt-quatre heures huit à dix paires de fers de charrue, et dans les petits trois ou cinq, selon la qualité du minerai.

La fonte se fait au moyen de charbon de bois, que l'on fabrique de deux façons : d'abord à l'indienne, c'est-à-dire en recouvrant de terre un tas de bois disposé en forme de cône. On laisse un trou pour allumer le bois, et quand il est bien pris, on bouche et on attend. Ces fours à charbon rappellent assez bien les cases de certaines tribus africaines.

D'après la seconde méthode, dite *à l'anglaise,* on entoure de palissades un carré long que l'on remplit de grosses pièces de bois placées l'une sur l'autre et dont on remplit les interstices avec de menus

branchages ou les débris d'un autre four à charbon; le tout est recouvert de terre. Le bois, une fois allumé, brûle un mois ou un mois et demi, suivant qu'il est plus ou moins sec ou qu'il y en a davantage. Quand on croit le moment venu, on attaque par un côté, on retire le charbon encore incandescent et on l'éteint avec l'eau que l'on tient prête à cet effet.

Toutes ces fonderies ne produisent guère que des fers de charrue, très estimés il est vrai et dont le grain est très beau. Quand il a été poli par le frottement de la terre, il acquiert le brillant de l'acier.

Ces fers de charrue se vendent 2 à 3 réaux la pièce (1 fr. 25 à 1 fr. 60).

Ce sont les buffles (carabao) qui apportent par petites charges le minerai et la terre réfractaire, qui se trouve dans les environs. Ce sont eux encore qui portent à Angat les produits de la mine.

Un seul buffle ne porte pas plus de dix paires de fers de charrue, et il en résulte que le système de transport et le coût du charbon augmentent considérablement les frais. Les chemins, très mauvais durant la saison sèche, deviennent impraticables dans la saison des pluies.

Il m'a été impossible de voir aucun des Négritos qui habitent ces montagnes. La crainte de la petite vérole les a fait tous fuir.

Rentré à Manille après avoir visité le 8 une autre petite fonderie de deux fourneaux dirigée par un Chinois, j'en repartais le 20 avril, à 7 heures du matin. A 10 heures et demie, j'étais à l'embouchure du lac et j'y changeais de bateau. Arrivé le soir à Santa-Cruz, j'en repartais presque aussitôt et, à 8 heures, j'étais à Pagsanjan. Cette ville est beaucoup plus grande que Santa-Cruz, qu'elle a d'ailleurs remplacée comme capitale de la province. Du côté du Nord, on trouve à l'entrée un portique en pierre; la ville contient aussi beaucoup de constructions en pierre. J'y ai fait les achats nécessaires pour la continuation de mon voyage.

De Pagsanjan à Mahahay, la route est bordée de plantations de cocotiers, qui donnent lieu à un commerce d'huile de coco qu'on transporte sur des chevaux dans de petits barils. Deux ou trois Européens ont établi des plantations de canne à sucre qui promettent beaucoup. Dans cette partie du pays, on rencontre les plus belles cañas (bambou) de Luçon. La caña sert à toutes sortes d'usage, à faire le feu comme à porter l'eau, à faire cuire le riz ou à bâtir

entièrement des maisons très jolies et très gracieuses. On en fait des meubles et des traîneaux, des murs de clôture, des grillages, des tuiles, des échelles, des échafaudages, des herses, des tuyaux pour la conduite de l'eau, qui s'y conserve très fraîche. Elle sert encore à faire des balanciers d'embarcations, des mâts, des vergues, des radeaux et aussi des chapeaux.

Le 23, nous arrivons à Lugbang en suivant une route qui traverse un pays à moitié sauvage et à moitié civilisé. Ce pueblo est un grand village de la province de Tayabat, avec quelques maisons en pierre, un couvent, une cathédrale et un beau tribunal. On y voit quelques grands magasins et un bazar tenus par des Indiens; il n'y a pas de Chinois.

Trois jours après, j'accompagnai M. Vidal, qui s'en retournait, jusqu'à la fameuse cascade de Cutocan. A ce moment, il y avait peu d'eau et la nappe tombait moins forte, d'une hauteur de 40 à 50 mètres, dans un ravin à pic. On a construit là une ébauche de maison pour les visiteurs, où l'on est d'ailleurs mal placé pour juger de l'aspect, qui est fort joli.

La population de Lugbang, où je retourne ensuite, est tout entière occupée à la fabrication des chapeaux et des porte-cigares si renommés des Philippines. Les fluxions de poitrine sont communes dans cette partie du pays, dont les habitants sont constamment plongés dans l'eau glacée des ruisseaux qui descendent des montagnes. Je fais aux environs une excursion à Sampalse par une route exécrable et une pluie qui tombe presque tout le temps. Sampalse est au fond d'une vallée à 84 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la rivière qui l'arrose descend au Pacifique par un lit large et rempli de galets.

Je reviens à Lugbang, d'où je pars par la pluie, qui commence à tomber au moment où l'on charge les bagages, et j'arrive à Tayabat, qui a été consumé entièrement il y a deux ans et n'a pas été rebâti depuis. A Sariaya, je ne rencontre pas de tribunal; il n'y a non plus ni hôtel ni magasin, mais seulement un théâtre en plein vent, où j'assiste à une représentation. La scène se passe en Afrique et les artistes sont tagals.

Parti de Sariaya, j'arrive à Candelaria et à Tiaen. L'administration, qui conserve toutes les traditions, fait établir des carcans à tous les postes de *guardïa civile* et à chaque tribunal. Me voici enfin à Dolorès, où je prends pour domicile une maison indigène

j'en pars le lendemain pour faire l'ascension du mont San-Cristobal.

Arrivé à cheval au pied de la montagne, j'attends le jour, et une heure après je m'engage sous bois, par le flanc de la montagne, au milieu des touffes épaisses et serrées des coyones (*Saccharum*). Au moment où nous commençons l'ascension, je fais une chute heureusement sans gravité, mais j'ai la main coupée par les coyones.

A 11 heures 30, nous sommes aux petites lagunes; deux sont complètement desséchées. La troisième, plus profonde et mieux abritée du soleil dans un enfoncement du cône, a bien 2 pieds d'eau. Nous sommes à 1,100 mètres au-dessus de Dolorès, à 1,350 mètres au-dessus du niveau de la mer et les sangsues commencent à nous incommoder très fortement.

La montagne de San-Cristobal est un ancien volcan et ses trois mares, pour les appeler par leur véritable nom, ont dû être trois bouches du cratère, à l'intérieur duquel nous nous trouvons alors. La pluie commence à tomber très fort et dure pendant plus d'une heure. A 4 heures et demie, nous continuons l'ascension par le cône principal, en suivant toujours les sentiers frayés par les sangliers, qui vont jusqu'au plateau supérieur de la montagne. Une heure après, nous sommes au sommet.

Du haut de la montagne, on découvre un horizon fort étendu, mais tout un côté du paysage est caché par le grand pic du mont Mahahay. Nous sommes alors à 1,590 mètres au-dessus du niveau de la mer et à 1,340 de Dolorès. Nous apercevons les petites lagunes de San-Pablo et de Dolorès, la mer et les lagunes de Bay et de Taal.

Notre descente se fait par un sentier presque à pic et nous couchons au bord de la Laguna, sans avoir à subir les moustiques, troublés seulement par quelques cris d'oiseaux et les coassements des grenouilles. Le lendemain au matin nous continuons notre descente en suivant la ligne la plus directe. Partis à sept heures et demie, nous étions deux heures après aux plantations et nous rentrions à Dolorès avec la pluie.

On a là des captifs ou sujetos, malgré la loi qui défend d'avoir des esclaves. Un homme emprunte une somme, 4 ou 5 piastres par exemple, et met en gage un de ses enfants, qui doit servir le créancier jusqu'au complet remboursement de la somme, qui n'est d'ailleurs jamais rendue. Le maître nourrit et habille

son captif, lui donne même quelques sous pour son tabac; mais il a le droit de le faire travailler pour d'autres en s'appropriant le salaire.

Aux environs de San-Cristobal, on trouve des nids d'hirondelles comestibles dans les grottes de la montagne et les crevasses des rochers. Les nids sont adhérents à la pierre, quelques-uns sont blancs et luisants; mais, au moment de la ponte, ils sont remplis de mousse et de capo-negro. Ceux qui sont entièrement blancs valent 60 piastres les 22 onces.

La montagne où sont ces nids a servi, il y a un siècle, de refuge et de sanctuaire au pape Apollinario, un Indien qui avait fait ses études au séminaire de Manille. Mis à la porte, il était venu s'établir sur le San-Cristobal et là il se donnait pour le pape des Indiens et faisait des miracles. Il eut bien vite de nombreux fidèles, tous plus ou moins brigands, tous armés; et quand on voulut réduire le nouveau pape, on fut obligé d'envoyer des troupes, auxquelles il tint tête jusqu'au jour où il périt dans un dernier combat. Les indigènes (et ils sont nombreux) croient qu'il est encore vivant et qu'il se cache. A certaines époques de l'année, on voit venir en pèlerinage aux lieux saints (la montagne des Oliviers, le Calvaire, le Purgatoire, la fontaine du Jourdain) un grand concours de fidèles qui apportent des cierges bénits, et les font brûler dans les endroits pour lesquel ils ont le plus de foi. Il y a aussi entre deux rochers et assez bas une petite mare d'eau où il y a eu des apparitions. On y descend en se laissant glisser sur le dos; mais il faut être fort mince, sinon il est impossible d'arriver jusqu'à la nappe d'eau. Il y a quelque temps, les troupes sont venues déranger les fidèles et ont enlevé tous les cierges, dont elles ont fait une illumination en rentrant au village.

Le 17 juin, je vais visiter les lacs de Dolorès. Un d'eux, qui est un ancien cratère, est très grand et très profond. Il y a aussi près de là une source d'eau sulfureuse.

Je rentre à Manille le 24, par San-Pablo, Calanan et Colomba; j'en repars le 29 pour Dolorès, en passant par Bay, et je retourne à San-Pablo et à Calanan. Je ne fais pas de bonnes chasses.

Dans ce district, on trouve une plantation de coton; il y a même eu autrefois une fabrique, mais on n'en aperçoit plus que les ruines. On ne fait plus que du sucre aujourd'hui; aussi on cultive

beaucoup de riz de montagne. A Dolorès et à San-Pablo, on récolte beaucoup de vin et d'huile de coco; on fait encore de l'huile avec le fruit d'un autre palmier, qui est de la grosseur d'une noix et qui est disposé par grappes. Un seul arbre a plusieurs de ces régimes. A Dolorès, on cultive enfin du café dans plusieurs haciendas.

Parti de Calanan le 14 juillet 1880, j'arrivai le même jour au faubourg de Baie, sur la plage de la Laguna, et je pris mon domicile chez « l'homme à la lèvre fendue ».

Cette nuit (14 au 15 juillet 1880), je ressentis pour la première fois aux Philippines un tremblement de terre : tout à coup la maison en bois où je me trouvais remua comme si on avait voulu forcer toutes les portes et toutes les fenêtres à la fois, et une seconde secousse vint ébranler tous les meubles. Je reconnus aisément le tremblement de terre; mais comme la maison, construite en planches, ne risquait pas de s'écrouler, je me rendormis tranquillement.

Parti de Bay en pirogue, j'arrivai le 17 au soir au port de Santa-Cruz, à bord du *Lipa*.

V

Le 18 juillet, à midi 47 minutes, j'étais sur le petit vapeur *le Lipa*, à destination de Manille, et nous venions d'achever de dîner, quand le bateau subit une forte secousse accompagnée d'un mouvement de va-et-vient sur ses ancres et fut enfin jeté sur l'appontement.

Nous regardons du côté de la terre et nous voyons trois colonnes de poussière qui s'élèvent de trois villages. Ce sont les églises et les couvents qui viennent de s'écrouler. A Santa-Cruz où nous courons, l'église est complètement en ruines, le couvent n'a plus de toits, la Casa Reale est démolie en partie, beaucoup de maisons particulières sont écroulées ou menacent ruine. Il n'y a pas eu de victimes. Nous parcourons les ruines pour porter secours aux endroits où il peut en être besoin, car les Espagnols du pays, complètement effrayés, se tiennent autour du curé, éloignés de toutes les maisons construites en pierre. Le curé surtout a eu une peur incomparable; il était chez lui, dans le couvent, au moment où la secousse la plus forte s'est fait sentir et il n'a

eu que le temps de descendre l'escalier avant que le toit s'effondrât. Dans la cour, son pied a butté, et quand dix minutes après on est venu le relever, il était plus mort que vif.

A 2 heures du matin, le télégraphe nous apporte de Manille les plus mauvaises nouvelles. A Pasajan où nous sommes allés, il n'y a pas de ruines à proprement parler, mais la plupart des maisons menacent de s'écrouler d'un moment à l'autre.

Le 19 juillet, au matin, nous partons pour Manille et bientôt nous savons à quoi nous en tenir sur l'étendue du désastre. Les édifices publics et la ville marchande ont beaucoup souffert; il y a des dégâts partout; presque pas de maisons qui n'aient été plus ou moins atteintes. Un seul Européen est blessé grièvement. La plupart des édifices qui ne sont pas écroulés menacent ruine. Toute la journée on ressent de petites secousses, et beaucoup de personnes continuent à déménager, tandis que le reste de la population campe en plein air.

Le 20, à 3 heures 45 minutes, pendant que j'étais au premier de mon habitation, en train de revoir les collections d'oiseaux destinées au Ministère de l'instruction publique, il se produisit une secousse aussi forte que celle du 18. Une partie des murs de la maison que j'habitais s'écroula et je n'eus que le temps de me précipiter au dehors pour ne pas être atteint par les décombres.

A 10 heures 40 minutes du soir, il se produisit une troisième secousse aussi forte que les précédentes; la maison vacillait sur sa base et pendant quelques secondes on attendit le moment où tout allait s'effondrer.

Les trois secousses avaient été composées de mouvements de rotation, d'oscillation et de trépidation. Pendant plusieurs jours, on ressentit encore de petites secousses et le temps resta continuellement sombre et pluvieux.

Les principaux tremblements de terre connus aux Philippines ont eu lieu pendant les années 1625, 1795, 1824, 1828, 1863 et 1874. C'est celui de 1863 qui a fait le plus de victimes.

Peu de temps après ces événements, je recevais de M. Centono, ingénieur des mines, une invitation à l'accompagner dans les contrées du Nord, où il allait examiner les effets du tremblement de terre. J'acceptai immédiatement, mais notre départ fut retardé plusieurs jours par les pluies qui ne cessaient de tomber.

J'ai commencé cette exploration, le 15 août 1880, par la pro-

vince de Pangasinan, qui a fort peu souffert dans la plaine. En se rapprochant de la montagne, on constate que les mouvements ont été beaucoup plus sensibles. Dans la plus grande partie des pueblos (villages), il n'y a que le tribunal et l'église qui soient en pierre ou en brique. Les édifices construits en brique, sans mélange de bois ni de pierre, ont presque tous résisté; presque toutes les églises sont crevassées; plusieurs tribunaux sont inhabitables.

Près de Bayambang, province de Pangasinan, le terrain s'est ouvert en deux endroits au bord de la rivière Anô-Grande; les crevasses ont de 6 à 15 mètres de longueur et de 30 à 50 centimètres de largeur; toutes suivent la direction du fleuve.

De la province de Pangasinan je passai dans celle de la Union. Cette dernière a très peu souffert; comme dans la précédente, la secousse du 18 a été beaucoup plus violente que celles du 20 juillet.

Le 6 septembre, je partais pour le district de Benguet. Ce district est limité au Nord par celui de Lepanto, à l'Est par la grande Cordillère centrale qui le sépare de la province de Nueva-Viscaya, au Sud par la province de Pangasinan, au S. O. et à l'Ouest par la province de la Union, et enfin au N. O. par la province d'Ilocos-Sud.

Le chef-lieu du district est à 5,200 pieds d'altitude. Le thermomètre, pendant mon séjour, est descendu à 16 degrés au mois de janvier, et en février à 8 et à 6 degrés.

Les montagnes, à cette altitude, sont couronnées de bouquets de conifères, auxquels se mêlent de splendides fougères arborescentes. Le lichen se rencontre vers 3,000 pieds et ne s'étend guère plus haut qu'à 3,200. Avant d'arriver à cette altitude, vers 1,800 à 2,000 pieds, on rencontre des chênes.

Ce pays est habité par des Igorrotes, qui sont habituellement petits, velus, avec les jambes fortes et les bras grêles. Ils ont les dents généralement droites et en mauvais état, les cheveux fins, droits et abondants. Les femmes sont très laides et plus petites que les hommes. Je n'ai pu mesurer, et encore incomplètement, qu'un seul individu. Il m'a demandé si je n'allais rien lui couper, et a fait des difficultés pour se laisser prendre des cheveux, la femme a pleuré pendant tout le temps de l'opération, et je n'ai pu terminer. Il a été impossible d'en avoir d'autres.

Les Igorrotes se tatouent, hommes et femmes, les poignets, les bras et la poitrine : un tatouage complet est rare. Plus on est riche, plus on est tatoué. Ils ne portent pas de coiffure, et ont pour tout vêtement une bande d'étoffe qu'ils passent entre leurs jambes et autour de leurs reins; cette bande comprime les organes génitaux sans les cacher complètement et je constate que la verge est petite et que les testicules sont très peu développés. Ils ont, en outre, une pièce d'étoffe en forme de couverture drapée à l'espagnole. Les femmes se couvrent d'une espèce de chemisette et d'un petit jupon; elles portent leurs enfants sur leur dos, où ils sont retenus par une bande. Les hommes ont, tantôt aux jambes et aux bras, tantôt seulement aux bras, des bracelets de cuir, parfois garnis de cuivre.

Les cases sont en planches et n'ont pas de pilotis. J'ai vu une case où il y avait quatre couchettes élevées au-dessus de terre avec de petits matelas. Généralement ces sauvages couchent autour d'un feu, qui est permanent. Leur principale nourriture est le camote (igname), le maïs et le riz. Leurs magasins sont sur pilotis. Les Igorrotes sont laborieux, ils font généralement de bons pasteurs. Ils savent travailler le minerai de cuivre et fabriquer des piques, ainsi que des boucles d'oreilles. Les porteurs de hamac mettent souvent le bâton sur leur tête. Ils ont aussi une espèce de crochet avec bretelles et, en même temps, une troisième bretelle qui s'appuie sur la tête.

Les Igorrotes n'ont qu'une femme, comme les Négritos. Un jeune homme prend une jeune fille, mais il peut la quitter si elle n'a pas d'enfants; s'il y a un enfant, le mariage est valable et indissoluble. L'adultère est puni très sévèrement.

Le 21 septembre, je partis de Candon, fort Pueblo de Ilocos-Sud, pour monter au district de Lepanto. Ce district est situé approximativement entre les 16° 45′ et 17° 15′ de latitude Nord et les 124° 30′ et 124° 45′ longitude Est de Madrid; il est limité au Nord par l'Abra et le district de Bontoc, à l'Est par les ramifications de la Cordillère centrale jusqu'aux confins de la province de Nueva-Vizcaya, au Sud par le district de Benguet, et à l'Ouest par la province d'Ilocos-Sud.

On m'avait dit qu'un nouveau volcan s'était formé sur le mont Data le 18 juillet. Après sept jours de voyage fort pénible, vu la saison, j'arrivai au Data, où je ne vis de volcan ni ancien ni

nouveau. Là, cependant, le tremblement de terre avait été très fort. En deux points, le sol s'était entr'ouvert et affaissé; une partie de la montagne, sur une étendue de 120 mètres de long et de 60 mètres de large, s'était abaissée de 1 mètre. Près de la cime du mont, un canal qui, à la saison des pluies, déverse le trop-plein des eaux d'un petit lac, avait cessé de couler pendant quelques heures. A peu de distance de là, le terrain s'était crevassé sur une superficie de 400 mètres. Près de Cayen, il y avait eu aussi un fort éboulement.

Le district de Lepanto renferme de riches mines de cuivre et un peu d'or; ce dernier métal est recueilli en petite quantité par les Igorrotes; quant au cuivre, il a été exploité sur une grande échelle, pendant quelques années, par une société.

Les types sont toujours très variés. La culture est plus avancée; on cultive le riz dans les vallons en forme d'amphithéâtre où la terre est retenue par des murs en pierre et terre sèche. Le 29, je mesure cinq hommes et deux femmes. Ces deux dernières se laissent même mesurer assez facilement; il est vrai que le commandant, qui a l'air d'avoir beaucoup d'autorité sur elles, est présent à l'opération. Quelques individus sont plus grands. Quelques nez sont droits, avec l'extrémité légèrement recourbée; d'autres, au contraire, sont complètement plathyrhiniens et écrasés, surtout chez les femmes. Les oreilles sont grandes, les yeux ont les n°s 2 et 3, quelques-uns sont un peu obliques, ce qui confirmerait ce que l'on a dit de l'origine chinoise de cette population. Les dents sont généralement droites et en très mauvais état; les femmes les teignent avec du bétel, ce qui leur donne un vernis brun. Elles ont les cheveux plus courts que les hommes et portent le même costume qu'à Benguet. La bouche est ordinairement petite; on trouve peu de grosses lèvres pendantes. Les mains sont généralement petites, les pieds grands et larges. Les bras sont grêles, les jambes fortes, les cheveux de même nature que ceux de Benguet. Les hommes ici laissent pousser leurs cheveux et les séparent au milieu du crâne; ils les roulent, les font tourner autour de leur tête et y plantent leur pipe avec leur tabac. Sur leurs cheveux roulés, ils portent généralement une bande d'étoffe en forme de turban, et les femmes se font un diadème d'un rang de perles. Elles affectionnent la couleur jaune.

Le 6 octobre, j'étais de retour à Candon; le 8, je continuais ma route vers le Nord. Dans la province d'Ilocos-Sud, les tremble-

ments de terre de juillet ont eu peu d'intensité; ils en ont eu moins encore dans la province d'Ilocos-Nord; mais, au mois de février dernier, cette dernière a été fort éprouvée par une secousse qui, à Manille, a passé presque inaperçue.

Les provinces de la Union, Ilocos-Sud et Ilocos-Nord produisent du tabac en grande quantité; la culture en est obligatoire et il est vendu au gouvernement, qui en a le monopole absolu. Le tabac est classé, non d'après la qualité, mais d'après la dimension des feuilles, en 1re, 2e, 3e et 4e catégorie; le reste n'est pas payé, et pour qu'il ne soit pas vendu en contrebande, il est brûlé sur place. Le meilleur tabac des Philippines est celui des provinces de Cagayan et Isabella.

VI

Le 18 août, je retournais vers le Sud. Le 21, j'abordais la province de Zambales; le tremblement de terre y a été très faible. Le 1er novembre, j'étais dans la province de Tarlag, où, le 18 juillet, la secousse avait été très forte.

La terre est crevassée en plusieurs endroits; la tour de l'église est restée inclinée; cette tour est en bois et placée sur le milieu de la façade. Une femme qui se trouvait au bord de la rivière a disparu à moitié et n'a dû son salut qu'à la présence de deux Indiens qui l'ont arrachée à une mort certaine.

Le 3 novembre, j'arrivais dans la province de Pampanga, la plus riche de Luçon en sucre et en riz. Quoique cette province soit formée de terrain d'alluvion, le tremblement de terre y a été fort.

A Bacolor, chef-lieu de la province, la toiture du tribunal s'est effondrée. Trois indigènes étaient au cepo, deux d'entre eux purent en dégager leurs pieds et se sauvèrent; mais le troisième ne put probablement pas en faire autant, car il resta enseveli sous les décombres. Au pueblo de Mexico, les deux murs latéraux de l'église, malgré leurs 2 mètres 50 d'épaisseur, ont été lézardés du haut en bas, et la chaire, scellée dans un pilier, a été projetée au milieu du chœur. Le pueblo Arayat, à peu de distance de la montagne du même nom, a eu toutes ses constructions de pierre fortement éprouvées et rendues inhabitables.

L'on avait dit que de la montagne était sortie de la fumée; le fait n'a pas été confirmé. Cette montagne, que je n'ai pu visiter,

a l'aspect d'un volcan ; elle est seule au milieu d'une plaine dans laquelle se trouvent trois provinces presque entières : la Pampanga, Nueva-Ecija et Bulacan. Cette plaine, qui vers son centre est fortement déprimée, est des plus fertiles.

Le 5 novembre, j'étais à Cabiao, cabecera de la province Nueva-Ecija; de ce côté, le tremblement de terre a été terrible. Tout ce qui était en pierre ou en brique et couvert en tuiles est ruiné ou inhabitable. Des crevasses, qui ont jusqu'à 6 et 8 mètres de largeur, s'étendent à deux et trois lieues jusqu'au pied de l'Arayat; certaines parties se sont effondrées. Quelques enfants qui jouaient ensemble, voyant la terre s'entr'ouvrir, se sauvèrent au village; l'un deux manquait, il avait été englouti et la terre s'était refermée sur lui. Quelques cents mètres plus loin, un homme fut pris jusqu'à mi-corps dans une crevasse qui se referma; on put néanmoins le retirer, il était meurtri et à moitié fou. Un Carabao tomba dans une autre crevasse qui le retint serré comme dans un étau à 6 mètres de profondeur; il fut impossible de l'en retirer et il y mourut. Des champs entiers de canne à sucre sont fendillés à un tel point qu'il sera impossible d'y faire passer la charrue; une route très droite a baissé de plus d'un mètre. La margelle d'un puits, avec toute sa maçonnerie, a été soulevée de terre et se trouve de plus d'un mètre plus élevée qu'auparavant.

Une église en bois d'environ 60 mètres de long, sur 15 à 18 mètres de large et 8 mètres de haut, a été enlevée tout d'une pièce et jetée sur le côté. Les piliers étaient faits d'un seul morceau de bois et enfoncés en terre de plus d'un mètre; tous sont sortis sans écraser les bords du trou. Un seul, n'ayant pu se dégager, a été brisé par le poids de l'église.

Le 8 novembre, je visitai la province de Bulacan; là tous les édifices et les maisons de pierre sont en ruines.

Le 11 novembre, j'étais de retour à Manille, d'où je repartais le 11 du mois suivant pour continuer mes études dans le Nord-Est.

Remontant le fleuve Pasiq, je visite successivement les pueblos de Guadalupe, Pasiq, Pateros et Taqui. Dans ces quatre villages, les effets du tremblement de terre ont été terribles; les tours, églises, tribunaux et maisons particulières sont en ruines.

Le 12, nous visitons les pueblos de Tuuasang et de Binang, villages situés sur le bord de la Laguna; le dernier de ces pueblos a

ses constructions de pierre complètement en ruines. Le 18 juillet, le tremblement de terre avait été relativement faible, et les principaux habitants avaient été à Santa-Cruz, chef-lieu de la province, pour prêter aide à cette ville, qui avait fort souffert.

Rentrant chez eux, le 20, à 5 heures, ils trouvèrent leurs habitations en ruines et quelques-uns des leurs ensevelis sous les décombres.

Le 13, nous continuons par les villages de Santa-Rosa, Cabugao, Calamba et Los Baños. Santa-Rosa seul a éprouvé la secousse du 20, et son église en ruines vient attester, comme à Binang, que le fléau a sévi dans ce petit coin. Les villages de Cabugao, Calamba et Los Baños sont situés au pied du Maquiling, ex-volcan qui, pendant ces temps de tremblements de terre, occupait tous les esprits aux Philippines. Ces trois villages et les alentours de cette montagne ont, au contraire, joui d'un calme presque complet, et l'on n'a eu ni un accident à déplorer, ni même un mur lézardé.

Le 14, nous partions de Los Baños pour les villages de Bay, Calauan, Pila et la ville de Santa-Cruz. Entre cette dernière et Los Baños, le tremblement de terre a réduit presque tous les édifices en ruines, mais seulement de ce côté du Maquilinq.

La plus forte secousse a été celle du 18.

J'étais dans cette cabecera le 18, et je me rappelle la terreur de la majorité des habitants après la première secousse, terreur qui d'ailleurs fut générale dans l'île et entretenue pendant près d'un mois par des secousses journalières.

Le 17, M. Yriarte, alcade de la province de la Laguna, vint m'accompagner jusqu'à Siniloan, à l'extrémité de la province, et je parcourus avec lui les pueblos de Pansanjan, Lucban, Langos, Paete, Paquil, Panguil et Siniloan. Plus on remonte à l'Est, plus les ravages ont été terribles; dans les quatre ou cinq derniers de ces villages, les églises n'ont plus que quelques pans de murs debout. A Siniloan, la tour de l'église est couchée sur la route, le tribunal n'a plus que son rez-de-chaussée, le cuartel est complèment détruit et pas une maison de pierre n'est restée debout.

Le 19, je monte en hamac pour traverser la Cordillère et aller à Binangonan de Lampon, sur le Pacifique, voyage que j'ai déjà fait et dont j'ai donné les résultats sommaires ci-dessus. Là, les constructions en pierre n'existent plus qu'à l'état de souvenir; la tour de l'église est complètement rasée; pas une pierre n'est

restée debout, et cent quatre maisons d'indigènes construites en nipa et planches sont tombées.

Près de la pointe appelée Puerto de Lampon, le terrain s'est affaissé en deux endroits; partie d'une île a disparu dans la mer, et maintenant l'on ne voit plus que la cime des arbres. Des pans de montagnes se sont écroulés dans la plaine, d'immenses rochers sont tombés, entraînant dans leur chute tout ce qu'ils ont rencontré sur leur passage, enfin l'on a eu à regretter la mort de plusieurs personnes.

Le 28, j'étais de retour à la Laguna et je continuais par Iala-Iala, hacienda bien connue, située sur la presqu'île de ce nom.

Cette plantation, qui appartient à un Français, a beaucoup souffert. Le 20, une des cheminées de l'usine tomba à 2 mètres du propriétaire, M. Daillard; les toits des magasins et des ateliers se sont effondrés, ensevelissant le sucre et le matériel sous les décombres.

Le 30, je visitai les villages de Pililla et d'Ianay; le premier a eu son église détruite; c'était le seul édifice en pierre. Terminant cette expédition par Binangonan et Angono, je rentrai le soir mêmeà Manille.

VII

Le 7 janvier 1880, je visitai le volcan de Taal, qui se trouve en pleine activité. On a dit que ce volcan avait eu des éruptions pendant la série des tremblements de terre de juillet 1880, ce qui n'a pas été confirmé. Les principales éruptions ont eu lieu au Taal en 1766 et au mois de décembre 1854. Cette dernière a couvert la ville de cendres. J'ai remarqué que dans le voisinage du volcan il n'y avait que peu ou pas de ruines.

Le 10, je continuai ma route pour Taal. Ce village est situé presque à l'embouchure de la rivière du même nom, qui sert de déversoir au lac du milieu duquel s'élève le volcan. Le commerce y est fait par des Indiens et des métis; on n'y voit pas un seul Chinois, tous ceux qui ont tenté de s'y établir ont été assassinés.

La principale culture, comme dans toute la province de Batangas, est celle du café et de la canne à sucre. Cette province a aussi la réputation de posséder les plus grands chevaux des Philippines; ces chevaux viennent des provinces d'Albay et de Camarines.

Je continuai mon excursion par l'étude des autres villages de cette province, qui est l'une des plus riches et des plus commerçantes de Luçon.

En ce moment, la province est éprouvée par une épidémie de petite vérole qui s'est répandue dans le Sud, où elle a fait de très grands ravages. Presque toutes les tentatives d'introduction de la vaccine étaient demeurées infructueuses, jusqu'à ce que dernièrement un de nos compatriotes, le docteur Parmentier, en ait fait venir de France qui a donné des résultats très satisfaisants.

Après la province de Batangas, je parcourus celle de Tayabas, dont j'ai déjà parlé. Le tremblement de terre n'a été très fort que sur le bord du Pacifique. Dans les villages de Maoban et de Timanan, pas une pierre n'est restée debout, et là encore on a eu quelques victimes à déplorer.

Le 20, je m'embarquai à Laguimanoc pour Pasacao, port de la province de Camarines-Sud.

Le 22, j'arrivai à Nueva-Caceres, chef-lieu de cette province, et j'y trouvai les habitants encore plus éprouvés par l'épidémie mentionnée plus haut.

Je fus retenu pendant quinze jours dans cette ville par une forte indisposition; j'en partis le 5 février pour visiter les grottes de Limahan, où j'espérais, en faisant quelques fouilles, découvrir des squelettes et des poteries anciennes. Malheureusement, je n'y trouvai rien et ne pus, malgré les recherches que j'ai faites dans la province, découvrir nulle trace des anciennes sépultures que l'on y a signalées il y a quelques années.

Le 7, j'étais aux environs des lacs de Batu, de Bula et de Buhi, où je pus enrichir mes collections zoologiques de quelques espèces que je n'avais pas encore. Cette province, ainsi que les deux voisines, est des plus volcaniques. Le terrain y est très fertile. Au pied des anciens volcans Ysarog et Yriga, les plaines formées par les laves sont transformées en rizières qui donnent les meilleurs produits du pays. La canne à sucre et le café y poussent et produisent d'abondantes récoltes.

Le principal commerce est celui de l'abaca, qui se récolte dans cette province et dans celle d'Albay presque exclusivement. Cette fibre est extraite du *Musa textilis,* espèce de bananier qui ressemble au *Musa sylvestis* et au *Musa troglodilarum.* Les indigènes tirent

de ces deux derniers des fibres qu'ils mélangent avec celles du *Musa textilis*, mais qui n'ont ni la finesse, ni la blancheur, ni la consistance de celui-ci.

L'abaca est cultivé, je l'ai déjà dit, presque exclusivement dans les deux provinces de Camarines-Sud et d'Albay. Il paraît se plaire dans les terrains volcaniques; il faut à ce bananier un terrain riche, gras et humide; la sécheresse l'empêche de progresser et finit par le tuer. On le rencontre dans la plaine, près de la mer et sur le versant des montagnes.

Le commerce d'abaca n'a pris une grande extension qu'à partir de 1860; depuis lors l'Angleterre et l'Amérique en achètent la plus grosse part, après viennent l'Australie et la Chine. L'Espagne n'en importe une certaine quantité que depuis quelques années et la France ne s'est mise sur les rangs que depuis dix ans.

L'abaca est surtout employé en Europe dans la corderie. On s'en sert aussi pour faire du papier. On prend le plus fin, appelé par les indigènes *lupis*, pour tisser; ce dernier a le brillant de la soie, d'où lui vient son nom de *soie végétale*.

L'exportation n'était, en 1860, que de 4,000 tonnes environ; aujourd'hui elle arrive à plus de 20,000. La tonne valait au début 550 francs, et les derniers cours ont atteint 950 francs.

Il y a toutefois un peu de baisse sur les marchés, vu l'abondance du cañome d'Australie, qui arrive en grande quantité.

Les indigènes emploient la fibre de l'abaca, comme ils le faisaient avant la conquête, pour fabriquer des tissus mélangés de coton, que le commerce exporte depuis quelques années. Les essais d'implantation de l'abaca dans d'autres pays paraissent avoir été infructueux jusqu'à présent. On en a essayé la culture dans les provinces du Nord et de l'Ouest de Luçon; mais, vu la longueur des sécheresses, les pieds n'ont pas pu s'y développer. Le gouvernement hollandais a aussi fait à Java des tentatives qui ont été abandonnées. On peut voir au Musée permanent des colonies à Paris des toiles d'abaca provenant de Pondichéry et de la Guadeloupe et qui étaient mentionnées sur le catalogue de 1867 et à l'Exposition de la même année. Cet établissement possède aussi des tissus de fibres de bananiers comestibles venant de la Guyane française; mais la culture du *Musa textilis* ne paraît pas avoir réussi dans ces parages.

Pour établir une plantation de *Musa textilis*, il faut choisir un

terrain vierge, dans de bonnes conditions d'humidité constante, assez forte, mais sans inondations.

On doit, en défrichant le terrain, laisser de grands arbres espacés de 20 à 25 mètres, afin d'avoir beaucoup d'ombre pour les jeunes plants.

On peut établir une plantation d'abaca de deux façons : la première, qui est généralement employée, se fait par la transplantation. Les meilleurs rejetons sont ceux qui atteignent de 60 à 80 centimètres. On les plante, dans les bons terrains, à 3 ou 4 mètres de distance les uns des autres, et, dans les terrains ordinaires, à 2 mètres. Une fois qu'ils sont plantés, il n'y a plus qu'à arracher les mauvaises herbes pendant la première et la deuxième année.

La seconde manière usitée est celle du semis. On doit encore choisir son terrain avec plus de soin, si l'on peut, sur le versant des montagnes où il y a beaucoup d'ombre, d'humidité, de terre grasse, mais non bourbeuse. Pour avoir de bonnes graines, on doit couper les fruits encore verts et les faire sécher jusqu'au moment où l'on veut faire les semis. Le terrain étant bien préparé, on sépare la graine du fruit, puis on la met dans l'eau pendant une dizaine d'heures et on la fait sécher à l'ombre. On creuse des trous de 60 en 60 centimètres disposés en quinconce et on y dépose les graines à environ 10 centimètres de profondeur. Au bout d'un an, on transporte les jeunes plants, que l'on soigne comme les rejetons.

On peut commencer à couper l'abaca la première année, quand les plants proviennent de rejetons, et la deuxième, quand ils proviennent de semis; seulement on n'en coupe qu'un pied à chaque touffe. Il est mieux de procéder à cette coupe avant la floraison; mais il est surtout nécessaire de le faire avant la formation des fruits, car alors le travail d'extraction des fibres devient plus dur, et ces fibres restent grossières et de moindre consistance.

On coupe le bananier au ras de terre, puis à 10 ou 20 centimètres plus bas que la naissance des feuilles. Après avoir enlevé la première enveloppe, qui ne peut pas servir, on coupe les autres par parties plus ou moins larges de 8 à 12 centimètres, depuis le pied jusqu'à la tête, et l'on étend ces bandes sur le sol afin de faire évaporer l'eau qu'elles contiennent, sans cependant les faire sécher.

On n'a pas trouvé de machines pour extraire la fibre, qui

encore maintenant n'est obtenue qu'à force de bras et de la façon la plus primitive.

Les bandes sont passées sous une espèce de couteau qui ressemble à ceux des boulangers de Paris; la pression du couteau sur la bande d'écorce est graduellement faite par un homme au moyen d'une pédale; l'Indien, prenant l'abaca par un bout, le fait passer sous le couteau, enlève d'un côté la partie charnue, et recommence ainsi jusqu'à ce que la fibre reste nette. Il n'y a plus qu'à la faire sécher.

Les hommes qui travaillent l'abaca doivent être forts; malgré cela, ils ne peuvent exercer ce métier pendant bien des années.

En rentrant en France, j'ai passé par Saïgon, et là j'ai pu constater de visu que les plants de semis faits comme je l'ai indiqué ont donné de bons résultats; les plantes avaient alors de 1 mètre 20 à 1 mètre 40. Tous les pieds que j'avais importés ont avorté. Reste à savoir si la culture sera poursuivie, ce qui est à désirer; car, d'après les renseignements qui me sont parvenus, le commerce de l'abaca prend de plus en plus d'importance sur les marchés européens.

Les chevaux des Philippines ont été importés par les Espagnols, mais l'on ne sait pas d'une façon certaine d'où ils les ont amenés. Ils sont généralement de petite taille, de 1 mètre 15 à 1 mètre 42 au maximum.

Quelques provinces sont toutefois renommées soit pour la grandeur, soit pour la force de leurs chevaux. Ilocos-Nord et Ilocos-Sud ont des chevaux très petits, mais infatigables. La province de Batangas, qui, à Manille, a la réputation d'avoir de grands chevaux, les tire de la province de Camarines-Sud. C'est cette dernière qui en fournit le plus et où l'on rencontre incontestablement les plus grands. Cette race de grands chevaux va d'ailleurs se perdant de jour en jour, pour les raisons suivantes : les chevaux sont mélangés, grands et petits. Vu le prix élevé des animaux de grande taille, les indigènes ne conservent ni étalons ni juments pour la reproduction. Déjà la remonte des Philippines a beaucoup de peine à faire ses achats, et il y a toujours un ou deux marchands spécialement à la piste des sujets de grande taille. De plus, l'alcade, le curé, tous les Européens et les métis qui sont connus, reçoivent constamment des lettres de leurs

amis ou confrères les chargeant d'acheter des chevaux appareillés. Aussi n'est-il pas rare que l'on vous demande 250 à 300 piastres d'une pareja. Ceux que l'on rencontre dépareillés se payent de 50 à 100 piastres. Les indigènes n'attendent jamais que le poulain se soit développé pour s'en servir, et ils en arrêtent ainsi la croissance. Quelques Européens ont essayé d'introduire des races de chevaux chinois et espagnols, mais cela ne paraît pas avoir donné de grands résultats.

L'achat des chevaux est assez difficile. Il faut attendre l'occasion et discuter quelquefois plusieurs jours avant de conclure un marché.

Si l'on veut acheter une certaine quantité de chevaux en peu de temps, le meilleur endroit est Manille. Là seulement on peut voir un grand nombre de ces animaux et faire un choix dans la quantité.

En résumé, on trouve de grands chevaux dans les provinces de Camarines-Sud, à Iriga, à Buji, et de petits chevaux, qui ont plus de fond que les grands, dans les provinces du Nord, Ilocos et la Union.

VIII

Le 19 février, j'étais à Yriga, village au pied de la montagne du même nom. Cette dernière est habitée par des Négritos, peuple qui intéresse à tant de titres la science anthropologique.

Les Négritos de ces régions habitent au centre des hautes montagnes Yriga et Ysarog, qui sont d'anciens volcans. D'un côté, ils servent d'intermédiaires aux Indiens soumis, et de l'autre aux Indiens rebelles et à tous les voleurs, qui se réfugient dans la montagne, à l'abri de la police.

Par suite de leur situation, ces Négritos sont tous d'un sang plus ou moins mêlé, ce qui fit que j'eus quelque difficulté à rencontrer des sujets véritablement de race pure. Ceux que j'ai examinés étaient d'ailleurs absolument identiques à ceux que j'avais vus déjà en différents endroits; la ressemblance entre les différents groupes est d'ailleurs frappante tant qu'il n'y a pas eu mélange de sang, ce qui est rare, il est vrai, aujourd'hui.

A mon arrivée dans la montagne, les Négritos commencèrent par s'enfuir; mais quelques cigares et quelques perles ramenèrent la confiance, et il me fut possible de demeurer quelque temps avec

eux et de les étudier sur place. Je ne pus malheureusement point rester autant que je l'aurais voulu, parce que les Espagnols se préparaient à venir réduire les insoumis pour les forcer à se convertir et à payer tribut. Quand la nouvelle arriva dans la montagne, un des chefs vint m'avertir de ne pas aller plus loin, parce que je courais risque de payer les frais de la guerre.

Ces Négritos vont par petites bandes et n'ont que de misérables huttes pour s'abriter. Ils s'établissent de préférence sur les bords et au fond des ravins, où ils peuvent facilement se livrer à la pêche. Ils font le commerce avec les Indiens soumis, et, en se glissant de maison en maison, ils arrivent ainsi jusqu'au village, mais toujours sans armes et sans jamais coucher. Quand la nuit arrive, ils disparaissent, et, s'ils n'ont pas terminé leurs affaires, ils reviennent le lendemain.

Leur costume est des plus simples et se compose, pour les hommes, d'une bande d'écorce fournie par un figuier et ramollie par le massage. Les femmes ont une espèce de petit jupon et vont les seins absolument nus. Les deux sexes sont d'ailleurs aussi sales l'un que l'autre, infectés de maladies de peau et dévorés de vermine.

Le commerce de ces Négritos consiste dans la vente de l'abaca, des ignames du beouco, sorte de petit rotin que l'on ne trouve qu'à partir de 600 ou 800 pieds d'altitude. C'est avec ce rotin qu'on lie les paquets d'abaca, et qu'on attache les charpentes des maisons. Le beouco est d'ailleurs aux Philippines une ressource inépuisable. Jamais un cocher, par exemple, ne s'inquiète de savoir si sa voiture est solide. Si elle vient à se casser en route, un morceau de beouco a bien vite réparé l'avarie.

Pendant la saison, les Négritos apportent aussi à Yriga des fleurs de ylang-ylang avec lesquelles se fabrique une essence qui se vend en Europe de 400 à 500 francs le kilogramme, tandis qu'à Yriga elle revient de 40 à 50 francs. La saison de ces fleurs dure peu; l'arbre est rare et finira par disparaître, parce que les Indiens trouvent plus simple de le couper que de monter dessus pour en cueillir les fleurs. Il faut ajouter que cet arbre est fort gros et qu'un seul peut fournir plusieurs kilogrammes d'essence.

Les Négritos de ces contrées placent leurs morts dans des caisses tissées en palma brava et quelquefois peintes. On reste réuni autour du cercueil jusqu'à complet épuisement des provisions; on

danse et on chante, mais on mange et l'on boit surtout, et cela dure pendant plus d'un mois quelquefois. Alors on enterre le cadavre sur l'emplacement de la hutte et tout est oublié. Les Négritos n'aiment pas cependant à voir enlever leurs morts, et pour avoir les squelettes que j'ai rapportés, j'ai dû prendre de grandes précautions et payer très cher les hommes qui m'indiquaient les lieux de sépulture et allaient déterrer les cadavres. Nous marchions toujours par huit ou dix, pour que le bruit d'une troupe nombreuse tînt les Négritos éloignés.

Pour se marier, les Négritos convoquent leurs parents et leurs amis, et le plus âgé de la réunion préside la cérémonie. La famille du prétendu dit ce qu'elle veut donner au père de la jeune fille pour le payement du lait que sa mère lui a donné. On discute et, une fois le marché conclu, on fixe un jour pour la cérémonie. Le jour convenu, on se réunit à nouveau et le patriarche de la tribu fait un discours dans lequel il déclare aux fiancés qu'ils ne peuvent plus se quitter qu'à la mort. Après ce discours, le vieillard fait un signe et la fiancée s'enfuit vers le bois, poursuivie par son prétendu, qui la rapporte sur ses épaules. Revenue au milieu de sa famille, elle prend une lance et tue un cochon qui attend, attaché par une patte, le moment où on va l'immoler pour servir au festin. Alors la fête commence et dure aussi longtemps qu'il reste à boire et à manger.

J'ai pu prendre les mensurations d'un certain nombre de sujets purs. Les feuilles de ces mensurations, ainsi que toutes les précédentes, ont été remises à M. de Quatrefages et se trouvent à son laboratoire du Muséum.

IX

Le 24 février, j'allai à la province d'Albay pour explorer quelques grottes où devaient se trouver des squelettes humains. J'appris par l'alcade de la province que MM. Montano et Rey, ayant eu connaissance de l'existence de ces grottes à leur passage à Manille en juillet 1879, alors qu'ils se rendaient aux îles Solo, étaient venus et avaient enlevé tous les crânes.

Je partis le 1er mars pour Tabaco, ville de la même province, et je pris une pirogue pour aller visiter une autre grotte; mais il ne s'y trouvait plus rien.

Le 4, je visitai des sources d'eaux sulfureuses, dont je pris le degré de chaleur, qui varie de 45 à 98 degrés.

Le 13 avril, j'arrivais à Marinduque, où je venais tenter l'exploration, jusqu'alors sans résultat, des grottes funéraires. Je devais y être plus heureux qu'à Albay. Je me procurai des guides, et, avant de partir, je recueillis les légendes et les traditions relatives aux grottes qui se trouvent dans toutes les parties de l'île de Marinduque. Au dire des insulaires, ces cavités sont habitées par la *Souane,* esprit malfaisant qui tue les visiteurs ou leur cause de nombreuses maladies. Tous les ans, à la fête des morts, on voit sortir des grottes une longue file de spectres d'hommes blancs (Européens) qui parcourent les environs en procession, en faisant sonner des cloches. Ces esprits sont très jaloux de leurs demeures et de tout ce qu'elles contiennent, et quand on vient avec l'intention d'enlever quelque chose, des ossements par exemple, ils font tout disparaître et même parfois ferment la grotte. Une de ces grottes aurait une porte en bois massif qui ne serait visible qu'à certains moments; dans une autre, la porte serait en cristal. L'entrée de toutes les grottes est d'ailleurs gardée par des couleuvres gigantesques.

Ces traditions, toutes bizarres qu'elles paraissent, sont acceptées très sincèrement par les Indiens, par les métis et même par quelques curés espagnols.

Ce qui est certain, c'est que les grottes ont servi autrefois de lieu de refuge aux insulaires lors de l'invasion des Moros (Malais). Dans l'une d'elles, qui contient des stalactites, le vent en les heurtant produit des sons harmonieux assez analogues à ceux d'une harpe éolienne; aussi les indigènes ne manquent-ils pas de dire que c'est la *Souane* elle-même qui joue de la musique.

Je commençai le 19 mes explorations et je visitai deux grottes situées au S. S. O. du pueblo de Boag. Le gobernadorcillo et les principaux du village voulurent absolument m'accompagner, sous prétexte de me protéger, mais en réalité pour voir ce que j'allais faire. Après deux heures, nous arrivions au pied d'une montagne de 150 mètres d'altitude, au haut de laquelle se trouvent deux grottes. La première où j'entrai est petite et je n'y rencontrai que des débris d'ossements et de vases funéraires. Tout avait été brisé par les Indiens, qui croyaient y trouver de l'or. Un seul vase me fut donné, comme provenant de cette grotte, il était d'une forme

conique que je n'ai retrouvée nulle part, en terre jaune, et ne se rapprochait en rien de ceux que j'ai rencontrés moi-même. C'est dans cette première grotte que se trouve, suivant la légende, la porte en bois massif, que les esprits nous ont rendue invisible pour le moment. Les ossements étaient friables ou brisés et n'offraient aucun intérêt au point de vue anthropologique.

L'entrée de la seconde grotte, qui se trouve à quelques mètres plus haut à l'Est de la première, est petite, et l'on a à descendre immédiatement une dizaine de mètres au moyen d'une corde. Je m'aventurai d'abord seul pour reconnaître les lieux. Une ouverture me conduisit à une seconde chambre d'une pente assez raide, qui me mena à un précipice éclairé d'en haut par des ouvertures donnant sur la montagne. Je revins alors chercher mes hommes et des cordes pour pouvoir continuer à visiter la grotte. Deux Espagnols eurent la complaisance de venir avec moi surveiller la manœuvre des cordes et un autre resta au haut de la première descente. Arrivés au précipice, nous attachâmes la corde à une stalactite, j'en passai une autre autour de mes reins, et, maintenu par mes hommes, je descendis ainsi une quinzaine de mètres et me trouvai dans la troisième chambre, très élevée, de 10 mètres de circonférence. Mais là encore il n'y avait aucun débris. Je pris une torche et je m'enfonçai par une excavation à droite dans un couloir assez haut et assez large, qui me conduisit à une quatrième chambre, assez mal éclairée d'en haut par une seule ouverture. Je suivis le couloir qui continuait à droite et j'arrivai au bord d'un autre précipice. Je revins sur mes pas pour faire descendre des hommes, qui vinrent avec le lieutenant de carabiniers et des cordes. Nos cordes étant installées, je descendis pour la troisième fois à une profondeur de 6 à 7 mètres environ, mais en pleine obscurité. Je fis descendre deux hommes avec des torches et regardai où nous étions. Cette dernière chambre, assez petite, en forme de cône, présentait à son extrémité un couloir dans lequel je m'engageai d'abord debout, puis à genoux, et enfin en rampant. Un de mes hommes, dans la même posture, suivait portant une torche. Nous marchâmes ainsi en descendant une pente douce pendant 35 à 40 mètres et nous fûmes arrêtés non par la muraille, mais par une nuée de chauves-souris qui s'abattirent sur nous en masse compacte et nous empêchèrent d'avancer. D'autre part, l'air, qui déjà devenait très rare à cet endroit, était

encore vicié par la fumée de notre torche. Il ne restait qu'à revenir, et c'est ce que nous fîmes.

L'exploration de ces deux grottes n'avait rien rapporté, mais elle avait eu pour résultat de donner confiance à mes hommes, qui, voyant que la *Souane* ne nous avait pas punis, se déclarèrent disposés à me suivre partout.

Pendant le retour, j'allai visiter deux sources que l'on m'avait dites être sulfureuses, mais qui ne sont que thermales. La première a 60 degrés et la deuxième 70. Le soir, nous rentrions au village, et mes hommes se vantèrent à leurs compatriotes d'avoir visité impunément les grottes de Talambol.

Du 20 au 24, je visitai d'autres grottes, mais toujours sans résultat, et le 25 je partais avec l'alcade pour Casang, afin de voir d'autres cavernes et de pratiquer des fouilles à un endroit où l'on me disait avoir trouvé des urnes funéraires en ouvrant un chemin. Le même jour je faisais commencer les fouilles, mais sans résultat, et le 26 j'embarquais mes hommes et mon matériel dans un canot pour aller visiter l'île de Los Tres-Reyes.

J'arrivai à une grotte ouvrant sur la falaise, à 15 mètres d'altitude. Elle est éboulée en grande partie et le terrain, au fond des couloirs qui restent, est composé de sable et de débris madréporiques provenant de la plage. En entrant, j'aperçus deux ou trois crânes et des débris à fleur de terre. La surface enlevée, je trouvai sur toute l'étendue, sous 10 centimètres de sable, environ soixante crânes, le sommet de la tête en haut et reposant sur la mâchoire. Tous étaient réunis par deux et par trois. Sous cette rangée de crânes, 5 à 10 centimètres environ de sable rapporté recouvraient une couche d'ossements, parmi lesquels il n'y avait que quelques débris de poteries et quelques bracelets faits avec la coquille d'un cône. Au milieu de ces débris, gisaient deux fémurs d'un animal indéterminé et une mâchoire de petit carnassier. Les crânes humains étaient presque tous déformés artificiellement. J'ai parcouru l'île, visité d'autres grottes, mais je n'ai rencontré que quelques débris d'ossements. D'autres ossements étaient aussi épars sur le sol de l'île, mais ils paraissaient appartenir à des naufragés plutôt qu'à la population des grottes.

Le 28 avril, j'étais de retour à Casang, où je reprenais mes terrassements sur le bord de la mer. Cette fois j'eus plus de chance et je mis à découvert deux tibors ou vases funéraires renfermant

chacun un crâne, plus un petit vase de même matière, contenant de la terre. Tous ces vases funéraires étaient brisés et les morceaux, apposés dans leur état normal, étaient appuyés sur la terre qui remplissait les intervalles entre le crâne et les parois. Le crâne était lui-même rempli de terre et contenait une ou deux dents, quelques perles et une mince plaque d'or battu. Après avoir poursuivi mes fouilles et enrichi ma collection de deux autres tibors, j'allai à Monpon et au pueblo de Santa-Cruz. Là je visitai les trois grottes de Batala, situées à peu de distance l'une de l'autre. L'une d'elles, celle qui est au bas de la montagne, est fermée par un petit lac, que je fus obligé de passer sur un bambou. L'intérieur en est très beau, mais ne contient rien qui vaille.

Dans la seconde, creusée sur le haut de la montagne, en grande partie écroulée et paraissant menacer ruine, je fus plus heureux : je recueillis treize crânes presque complets. Les vases funéraires étaient tous en morceaux.

Pendant les fouilles, je ressentis une secousse de tremblement de terre, ce qui m'obligea à faire sortir mes hommes pendant quelques instants. Rentré de nouveau dans la deuxième portion de la grotte, effondrée en grande partie, je ne pus rien découvrir; mais j'estime qu'on trouvera certainement d'autres crânes sous les éboulements de terrain.

En rentrant à Santa-Cruz, je pus prouver au curé de l'endroit que ce n'étaient pas des crânes de catholiques; il prétendait que ces derniers devaient avoir une croix sur le sommet de la tête!

Le 8 mai, je partais pour Bouba, où l'on m'avait signalé plusieurs grottes. Ma journée se passa à trouver des hommes et à me procurer des renseignements. Le lendemain, à 7 heures du matin, j'étais à la première grotte, percée sur le flanc de la montagne. Dans cette première grotte et dans la deuxième, après avoir fouillé jusqu'au sol ferme, je ne trouvai que deux vases, de forme gallo-romaine. Alors, promettant une forte récompense à mes guides, s'ils me faisaient voir une grotte mieux fournie, je pus obtenir d'être mené à la grotte de Pamintaan, qui à elle seule m'a payé de toutes mes fatigues et de toutes mes déceptions.

A l'entrée de cette grotte, nous rencontrons quelques débris de cercueils, probablement tirés là par les indigènes; puis, à l'intérieur, dans les excavations, deux ou trois cercueils me donnent des squelettes presque complets, avec deux crânes dont un d'ado-

lescent. En passant entre deux rochers, j'arrive à un couloir, où je vois devant moi un amas de cercueils rangés symétriquement, les uns au-dessus des autres et obstruant le couloir. Le plus grand avait de 70 à 80 centimètres de longueur. Dans l'intérieur de ces caisses comme dans celles de l'entrée, il y a presque toujours deux crânes, un squelette, un vase ou un plat, des ornements en or, généralement par deux, des bracelets en coquilles de cône, d'autres en écaille fondue. Ces derniers manquent dans certains cercueils et sont, au contraire, très nombreux dans d'autres. Entre les cercueils, quelques plats brisés sont déposés. Une fois cette première rangée enlevée, nous arrivons à une seconde, dont la base est formée de grands vases funéraires, scellés au quart de leur grandeur dans un mortier formant une couche compacte et très dure. Ces urnes, comme les caisses, renferment un squelette, deux crânes, des petits vases (tibors), des bijoux d'or, des perles taillées, des bracelets en cône ou en écaille. Ils sont recouverts par un plat cassé de façon à mieux clore l'orifice. Un de ces plats est même attaché avec un fil de cuivre assez fort, mais qui se brise en morceaux lorsqu'on le touche.

Au-dessus de ces tibors, il y avait d'autres cercueils, puis la grotte se prolongeait par un couloir qui allait en s'élevant et en se rétrécissant. Je trouvai assez loin un autre cercueil, puis je ne rencontrai plus rien. Le sol du couloir était formé de sable très fin. On y reconnaissait les traces de l'eau qui, pendant la saison pluvieuse, inonde en grande partie la grotte.

Jusqu'au 13 mai, je fouillai cette grotte, d'où je retirai une fort belle collection de céramique très intéressante et d'une valeur considérable.

D'autres auteurs ont parlé avant moi de vases analogues trouvés dans différents endroits des Philippines. Morga, entre autres, en cite un qui fut vendu 2,000 taëls (5,500 francs). D'autres, tel que Carletti, parlent de quelques-uns qui ont été vendus 5,000 et 6,000 escudos (12,500 francs, 15,000 et 17,500 francs). Il cite aussi un empereur du Japon qui en aurait payé un autre 13,000 escudos, soit 32,500 francs. Saint-John dit aussi que le datou de Tampa-soli, à Borneo, a donné pour un seul la valeur en riz de 7,000 livres (175,000 francs).

En Chine, au Japon, en Malaisie, on attache à ces vases tant de prix, non seulement parce qu'ils viennent des ancêtres,

mais aussi parce qu'ils possèdent des vertus fétichiques, médicinales et autres. Du reste, j'aurai l'occasion de revenir d'une façon beaucoup plus étendue sur l'histoire de ces vases, ou du moins sur ce que l'on en connaît.

Du 10 mai au 5 juin, j'ai parcouru l'île en tous sens, visitant des grottes ou soi-disant grottes, car les indigènes, autant pour se faire payer leurs journées que pour voir ma puissance à l'égard des génies des grottes, me menaient un peu partout, sous prétexte de grottes existantes ou ayant existé, quitte à eux, quand nous arrivions devant un mur à pic, à déclarer que les génies l'avaient fermée pour qu'elle ne fût pas violée. Dans une de ces grottes, celle de Boulagan, le guide que j'avais envoyé, pendant que j'étais dans une autre, pour voir si elle renfermait des débris humains, revint en me disant que, quoi qu'il se fût servi de mes bougies, les esprits en avaient éteint la flamme, et que lui-même s'était enfui pour ne pas être tué par eux.

Croyant fort peu (j'étais payé pour cela) à la véracité de ses paroles, je me rendis moi-même à la grotte. L'entrée formait puits avec une profondeur de 1 mètre 50. Je sautai immédiatement au fond, et, suivi de mon Indien de Pondichéry, j'entrai dans la grotte, où un couloir nous mena à un précipice en avant duquel nous fûmes obligés de nous arrêter, à cause de l'extinction subite de nos deux lumières. Je voulus rallumer sur place, mais les allumettes fumaient et s'éteignaient. Je revins à l'entrée et je rallumai ma bougie; mais je ne pus, en fin de compte, conserver de lumière plus loin que 2 mètres de l'entrée. Je parvins à tâtons au bord du précipice, dans lequel je jetai un feu Lamare, et je pus voir ainsi que la profondeur était de 30 à 40 mètres. Je constatai que la grotte était vide. Aucune chauve-souris ne sortit à la vue de la lumière et nous-mêmes nous commencions à être un peu suffoqués tant par la fumée que par la raréfaction de l'air. Aux parois de l'entrée, je remarquai aussi deux nids de salanganes abandonnés à l'air, ce qui me fit croire que cet état atmosphérique n'est qu'accidentel et qu'il est complètement modifié lorsque, à la saison des pluies, l'eau fait irruption par tous les interstices.

Le 6 juin, je revenais à Casang afin d'équiper une barque pour parcourir le littoral de l'île et les petits îlots environnants. En attendant que le propriétaire de l'embarcation se décidât, je

continuai mes fouilles sur le bord de la mer, et je pus y découvrir deux tibors, dont l'un renfermait deux crânes avec leur mâchoire inférieure, tellement friables qu'ils tombèrent immédiatement en poussière. J'avais été obligé, pour dégager un de ces vases, de faire abattre un arbre en en coupant les racines, qui avaient bien de 50 à 60 centimètres de diamètre. Dans un autre qui était placé à peu de distance, je trouvai deux bijoux d'or qui avaient pu servir de boucles d'oreilles. Ces bijoux, fort bien travaillés, ont des ornements en filigrane parfaitement soudés. Dans le même vase, il y avait encore des perles et quatre anneaux de cuivre assez grands pour servir d'anneaux de jambes.

Enfin, le 10, je pus me mettre en route avec un bateau non ponté, dix rameurs et un métis français, Berdot, qui me servait à la fois de compagnon et de guide. Nous fîmes ensemble le tour de l'île, visitant les grottes et les îlots du littoral, mais ne trouvant que des débris d'ossements et de poteries, car une grande partie des crânes de la partie Est avaient été enlevés par les cultivateurs et les bergers, qui avaient trouvé bon de les planter sur des piquets autour de leurs propriétés afin d'en écarter les mauvais esprits. Dans ces cavernes, dont quelques-unes sont appelées par les Indiens *grottes des Bergers,* je trouvai quelques fétiches en bois d'un travail très grossier, les seuls que j'aie rencontrés de ce côté. Ces fétiches n'ont pas de rapport avec ceux des Igorrotes dont j'ai rapporté deux spécimens, un fétiche mâle et un fétiche femelle.

Le 24, j'étais à la petite île de Monpon, où les grottes étaient vides et n'offraient que des débris identiques à ceux que j'avais trouvés dans les autres. Dans cette île, je recueillis des œufs de tabun de grosseurs différentes, fait particulièrement intéressant en ce qu'il tendrait à confirmer le dualisme spécifique, encore incertain, de ces oiseaux. Le 25, le temps devenait très mauvais. Présageant une tornade, je faisais débarquer mes collections, que j'envoyai par terre de Santa-Cruz à Boag, et j'expédiai mes mariniers à vide pour refaire le tour de l'île, ce qu'ils ne purent accomplir qu'à moitié, car la tornade les ayant pris en route, ils furent jetés en pleine terre.

A Santa-Cruz, j'appris que le padre Léon Recolde, curé indien de cette paroisse, avait été, pendant mon absence, visiter, avec quelques hommes, une grotte où l'on avait tout brisé, croyant y

trouver de l'or et des objets précieux, comme le susdit padre Léon Recolde en avait fait courir le bruit.

Le 1er août, après avoir emballé provisoirement mes collections, je rentrai à Manille afin de les mettre en sûreté.

X

Je fus retenu à Manille jusqu'au 17 août, tant pour expédier mes collections et écrire mes rapports, que pour me remettre de mes fatigues et d'un peu de dysenterie.

Le 18, j'étais en route pour les côtes de Luçon sur *le Pacifique*, afin de visiter l'île de Catanduanes, voyage que j'avais remis jusqu'alors à cause des frais qu'il occasionne et parce que je ne savais pas si je serais payé de mes peines. A Manille j'avais fait la connaissance d'un Espagnol habitant cette île; il m'avait affirmé qu'il y avait vu une grotte renfermant des squelettes et de la poterie, et m'avait annoncé que plusieurs autres étaient connues des indigènes. En route, nous fûmes pris par une tornade qui nous obligea à rentrer dans l'île de Burias pendant plusieurs heures. Le 27, enfin, je pus m'embarquer à Tabaco, dans un prao mal mâté et faisant eau de toutes parts, pour l'île de Catanduanes, où je fus mené en quelques heures par la queue de la tornade.

Cette petite île, presque entièrement madréporique, renferme plusieurs grottes, dont quelques-unes servent de passage aux eaux des vallées de l'intérieur, mais qui ne contiennent rien au point de vue anthropologique et ethnographique. Une seule de ces grottes me fournit cinq crânes presque entiers, un plat cassé et une assiette intacte. Un sixième crâne était dans la grotte, mais brisé par un fragment de rocher détaché de la voûte quelques jours avant mon arrivée, à la suite d'une secousse volcanique.

Jusqu'au 1er octobre, je parcourus l'île en visitant les cavernes, sans plus de résultat.

J'ai vu, parmi les habitants, quelques femmes à cheveux rouges, ainsi que plusieurs enfants. Je crois pouvoir attribuer ce fait anthropologique à la présence des naufragés de la *Theresa*, vaisseau anglais qui a été perdu à Catanduanes en 1834.

J'ai fait la même remarque sur la côte de Mindoro.

Mon temps n'a pas été entièrement perdu pour la science à Catanduanes, car j'y ai recueilli quelques oiseaux et une collec-

tion de mollusques qui venait compléter les collections que j'avais faites antérieurement.

Le 8, je pus enfin m'embarquer pour regagner Albay afin de prendre le vapeur qui devait me ramener à Manille.

Le mauvais temps nous retint quatre jours et trois nuits en vue de la terre, que nous ne pouvions atteindre, bornant nos efforts à ne pas nous laisser entraîner vers le Sud en pleine mer.

Après être resté quelques jours à Manille, je partis pour la Laguna et la province de Tayabas, afin de compléter et d'augmenter une collection zoologique qui m'avait été tout particulièrement demandée par M. Milne Edwards. Malheureusement, la saison pluvieuse étant avancée, je fus plus de six semaines sans pouvoir bouger du village où j'étais, le terrain détrempé ne permettant de voyager ni à pied ni à cheval.

En résumé, Monsieur le Ministre, les résultats de ma mission à Luçon ont été aussi complets que j'aurais pu le désirer; mais au point de vue anthropologique, ethnographique et zoologique, ils dépassent mes espérances.

Au point de vue anthropologique, j'ai formé une collection de deux cents crânes et squelettes de races anciennes, trouvés dans les fouilles, plus une série de squelettes de Négritos et une collection de cheveux pris à des individus de tribus différentes. Mes mensurations ont rempli cinquante feuilles fournies par le laboratoire d'anthropologie du Muséum.

Comme ethnographie, la récolte a été de plus de quatre cents objets, comprenant principalement des vases, des plats et des assiettes en terre et en porcelaine émaillée et craquelée de provenance chinoise ou japonaise; vingt-deux de ces vases forment une série dont la valeur approximative est considérable. Il faut y ajouter des bijoux et des ornements de différentes natures : bracelets en or, d'un travail fin et délicat, bijoux en cuivre, bracelets et anneaux en écaille ou en coquille, armes, urnes funéraires, cercueils, etc.

La zoologie est représentée par un millier d'oiseaux appartenant à environ trois cents espèces, dont quelques-unes absolument nouvelles, ou qui n'étaient pas encore représentées dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle. J'ai aussi rapporté des mammifères, des poissons, des reptiles, des insectes, etc.

Enfin, je possède une collection conchyliologique, qui sera re-

mise au Muséum lorsque j'en aurai déterminé et reconnu les espèces.

Le tout est complété par une série de photographies des vues et des types des Philippines, et par une collection de dessins originaux représentant les sujets que j'ai pu mesurer et les parties les moins connues du pays que j'ai visité.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

A. MARCHE.

Paris, le 1er juin 1882.

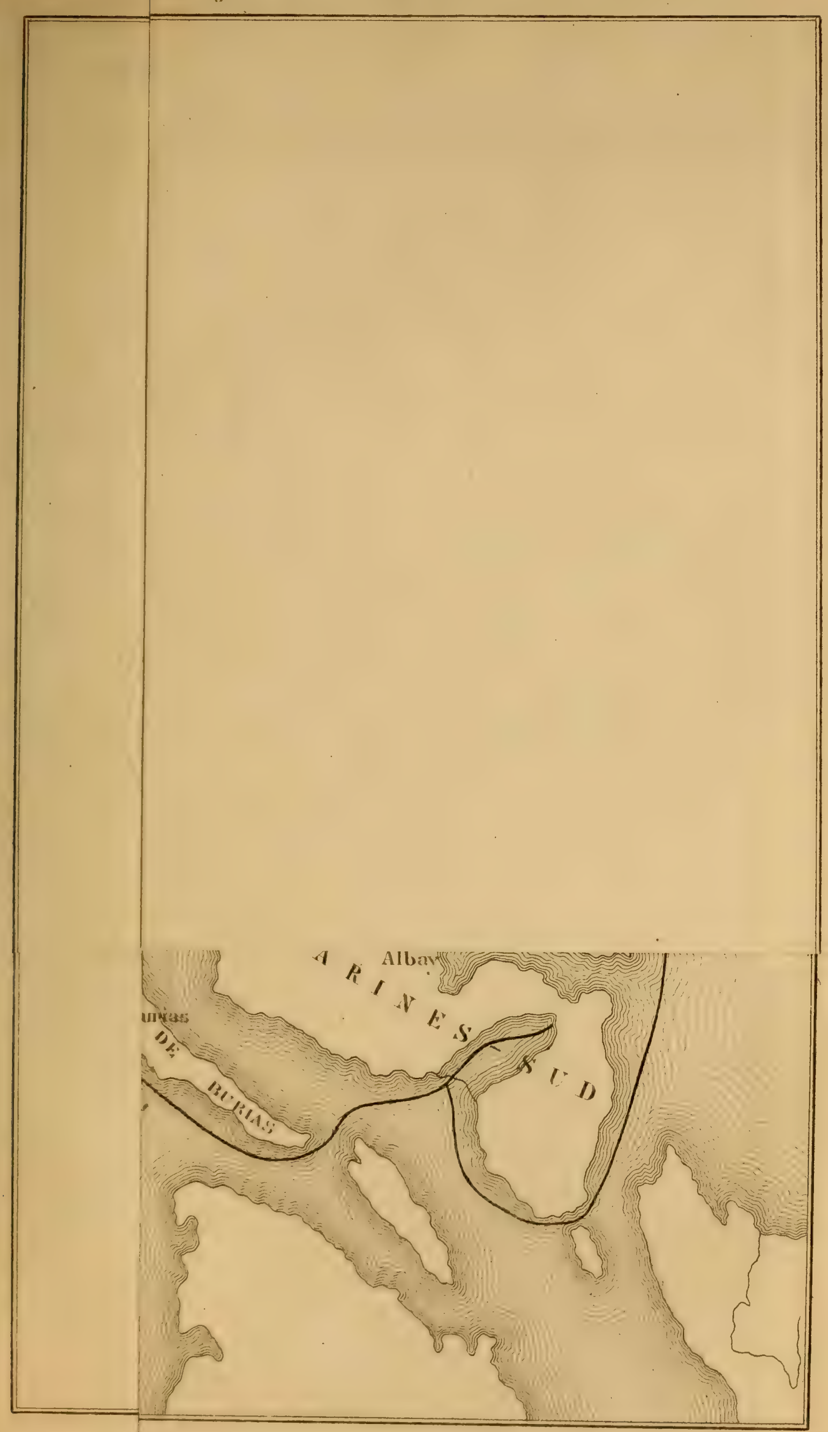
ITINÉRAIRE DE M. MARCHE DANS L'INTÉRIEUR DE PÉRAK.



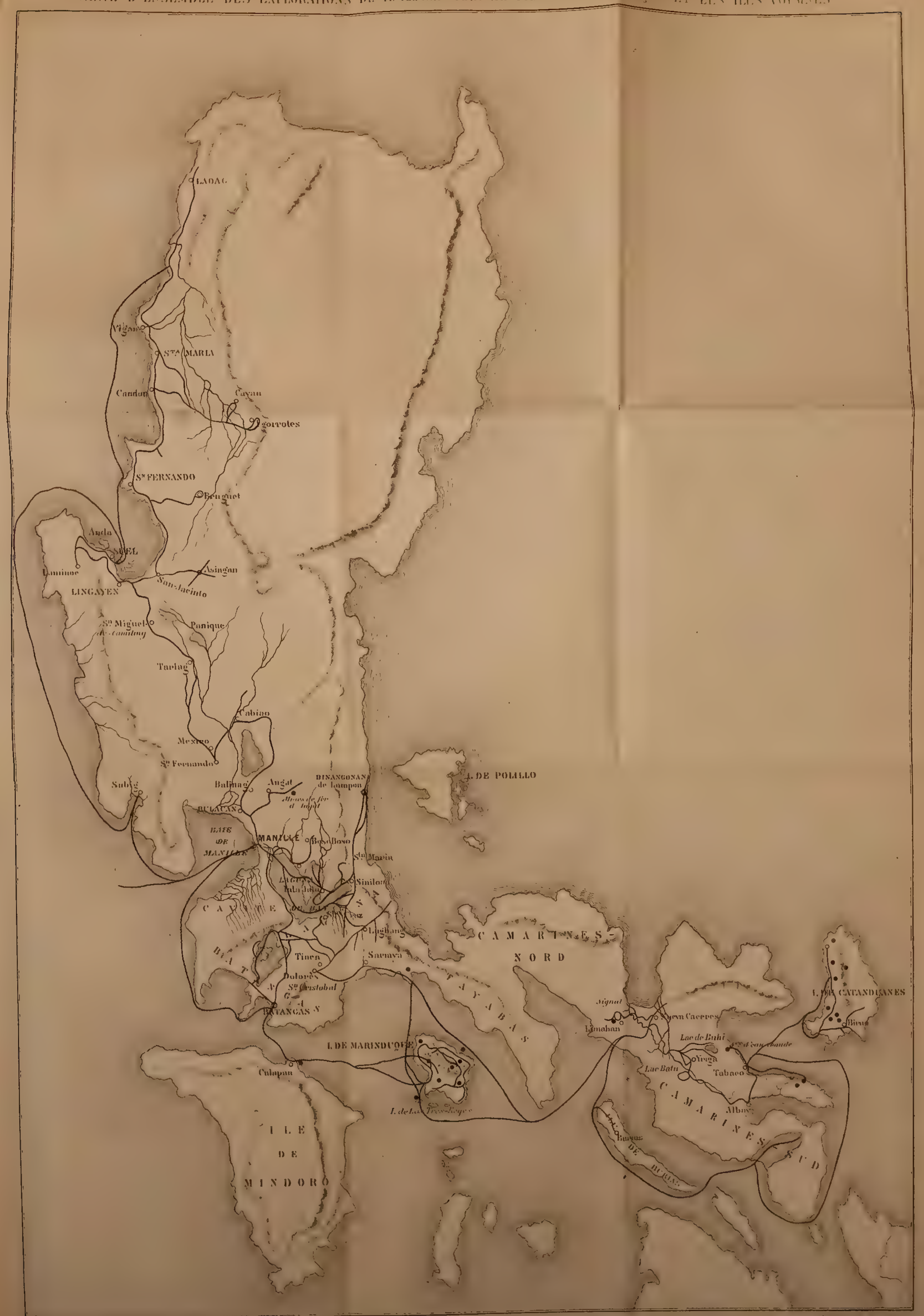
ITINÉRAIRE DE SINILOAN À BINANGONAN DE LAMPON.



LUÇON ET LES ILES VOISINES.



CARTE D'ENSEMBLE DES EXPLORATIONS DE M. ALFRED MARCHE DANS L'ILE DE LUÇON ET LES ILES VOISINES



DE CAYENNE A COTICA.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION A LA GUYANE FRANÇAISE,

PAR

M. FOURNEREAU,

CHEF DES TRAVAUX PUBLICS À CAYENNE.

I

Après avoir quitté le port de Cayenne, on gouverne sur l'Enfant-Perdu, puis sur l'île Royale, une des îles du Salut; on continue la route jusqu'à ce qu'on ait relevé la pointe Galibi au Sud 40° Ouest : quand on est arrivé à cet endroit on est à peu près par le travers du Maroni. Ce fleuve forme la limite naturelle entre la Guyane française et la Guyane hollandaise; en le remontant pour arriver au pénitencier de Saint-Laurent, on côtoie la rive française, sur laquelle se trouvent les criques Coswine, aux Vaches, aux Buffles, et on laisse sur sa droite les îles Arouba. En face du pénitencier sur la rive hollandaise, se trouvent quatre villages d'Indiens galibis, race aborigène qui tend à s'éteindre de plus en plus par l'abus excessif du tafia.

Non loin du pénitencier s'ouvre la crique Balété, qui donne accès au pénitencier de Saint-Maurice, en face de laquelle on voit la villa néerlandaise « Albina » (comptoir). En poursuivant la route sur la rive hollandaise, on arrive au village indien « des dix-huit familles » par le travers de la factorerie française Bar. Cet établissement est situé au centre de l'île Portal[1]; il est assez im-

[1] Cette île est à 18 ou 20 milles de Saint-Laurent.

portant. C'est le siège d'une grande exploitation de rocou qui a sa marque connue en France; le comptoir est dirigé par les trois frères Bar, dont l'aîné est le directeur. Indépendamment de la fabrication du rocou, ces frères ont su acclimater du bétail, en créant des prairies artificielles composées d'herbes du Para et de Guinée, planter de vastes rizières, du café, du cacao et de la canne à sucre, et trouver enfin dans leur île toutes les ressources nécessaires à la vie, si difficile sous ces climats. MM. Bar possèdent une magnifique collection entomologique, l'une des plus riches et des plus curieuses qui existe pour ces régions; elle est classée par ordres et par familles; beaucoup d'espèces nouvelles ont été découvertes par eux.

On rencontre en amont quelques villages indiens, situés toujours sur la rive gauche ou hollandaise du fleuve; sur la rive française, est l'habitation d'un nègre, le capitaine Bastien.

Autour de cette dernière sont groupées quelques cases de nègres portugais, de métis indiens et de mulâtres brésiliens vivant indépendants à la manière indienne. On remarque dans ce village de métis un carbet plus vaste que les autres, qui sert d'église. Cette sorte de chapelle est dans un état de délabrement et de malpropreté qui frise la misère et rappelle bien l'insouciance et l'incurie des sangs-mêlés des régions équatoriales. Ce carbet-chapelle a été construit au temps prospère où la domination de la Compagnie de Jésus maintenait sous son joug les diverses colonies tropicales; il servait principalement aux pères jésuites et aux aumôniers qui leur ont succédé, pour faire des adeptes au catholicisme et catéchiser les nouveaux convertis, qui, par leur exemple, en attiraient d'autres. Malgré les efforts des missionnaires, les nègres marrons, qui sont l'origine de tous les nègres actuellement indépendants dans ces contrées, sont toujours restés réfractaires aux conversions.

On découvre ensuite l'habitation Tollinche, hôtellerie et lieu de ravitaillement des mineurs des placers. Ce lieu est la première étape en partant de Saint-Laurent pour aller dans le haut fleuve. A quelques minutes de là se trouve Sparwine, ancien pénitencier, occupé actuellement par le syndic-commissaire des émigrants, entrepositaire de plusieurs placers. A peu de distance et sur le même plateau, un second entrepôt de ravitaillement est tenu par un Hollandais.

Sparwine est le rendez-vous des gens de toutes couleurs et de toutes nations qui se dirigent comme mineurs vers les différents placers des environs. De Sparwine on se dirige sur Sakoura, « dégrad » du placer « la Gabrielle », situé sur le territoire hollandais; puis on met le cap sur le saut Hermina en passant devant le petit îlot Apagadou-tabiki habité pendant la belle saison par les Bonis ou les Boschs.

A partir de cet îlot, les canots sont abandonnés et la navigation ne peut plus être continuée qu'en pirogues légères sans gouvernail et sans quille. Le Maroni n'est navigable pour les navires de la station que jusqu'à Saint-Laurent, pour les navires d'un faible tirant d'eau que jusqu'à Sparwine, et pour les chaloupes à vapeur que jusqu'à Sakoura.

Le saut Hermina-Tapoudan[1] se compose d'une série de rapides s'étendant sur toute la largeur du fleuve et se prolongeant sur une longueur d'environ 800 à 1,000 mètres; presque au centre de cette chaîne de sauts est situé un îlot nommé Chuiti-kassaba-tabiki[2]; c'est dans cet îlot que se trouve le village d'Apatou[3] et de sa famille. Tous les voyageurs qui remontent le Maroni s'y arrêtent pour passer la nuit, profitant de la marée qui se fait sentir jusqu'à ce village. La montée maximum de l'eau est de 3 mètres 38; la dénivellation dans le saut Hermina est d'environ 5 mètres.

Le village d'Apatou est construit sur un îlot sablonneux où pullulent les chiques, et agrémenté de rochers de diorite hémisphériques d'un aspect gigantesque.

A l'époque des crues, pendant l'hivernage, l'îlot est souvent couvert par les eaux, et la rapidité du courant enlève parfois les carbets, dont la construction est légère et rudimentaire. Ils sont placés à l'ombre de quelques arbres, qui les protègent un peu des ardeurs du soleil. A environ cent pas de ces groupes de carbets, entre un palmier awara et un goyavier de rivière, on voit un morceau de bois fiché en terre supportant un crâne d'animal, au pied duquel se trouvent trois bouteilles remplies d'eau; à côté sont une perche d'environ 3 mètres de haut servant de hampe à

[1] En langue boni, cela signifie « passage bouché ».

[2] « Île de la bonne cassave. »

[3] Apatou est le nègre bien connu qui fut le compagnon fidèle du regretté Dr Crevaux dans ses trois premiers voyages.

un lambeau de cotonnade, une barre transversale supportée par deux petits fourcas, à laquelle est attaché un paquet de feuilles de pinot. Cet ensemble mystique et superstitieux est le symbole de la croyance de ces nègres.

A partir de ce lieu, je m'attache Apatou comme guide, Kouami son frère, Coffi, Doua, Alou, Atouna, Coachi, Coukon (tous nègres bonis) comme pagayeurs. Ici commence véritablement mon voyage.

II

De l'îlot d'Apatou, nous nous dirigeons sur l'îlot d'Akesse nommé Silessali-tabiki[1]; après avoir doublé la pointe de cet îlot, nous apercevons l'emplacement de l'ancien poste hollandais, que les Bonis nomment *Bana-Groon*[2]. Nous côtoyons la rive française afin d'éviter le plus fort du courant, et nous nous trouvons dans un grand bassin à l'aspect calme, dont le fond est d'un sable très fin; nous franchissons ensuite un fort rapide près de l'îlot Sutou-Acoumba; c'est la fin du saut Hermina. Par le travers de la crique Mérian (rive hollandaise) existe une grande pointe de sable, il s'y trouve peu de roches et le rapide est faible; à l'extrémité de cette pointe est située l'île Feti-tabiki[3]. C'est dans cette île que les Bonis battirent les Hollandais lors de la révolte de leur grand chef, Boni, qui a laissé son nom à la tribu. Après Feti-tabiki vient l'île Tamba-tabiki; par le travers de cette île on franchit quatre sauts qui portent le nom collectif de sauts de Feti-tabiki.

Après quelques efforts, nous nous dirigeons sur un magnifique banc de roches pour atterrir. Les Bonis poussent des cris de satisfaction (*piou-piou-piou*); je ne suis pas moins enchanté qu'eux de cette halte qui me permet de prendre quelque exercice; j'aperçois une espèce de coquille longue d'environ 10 centimètres, de forme conique et de la grosseur du doigt, l'ouverture en est fermée par un opercule mobile; les Bonis la nomment « colas »; elle ne se trouve que dans les sauts d'Hermina et de Feti-tabiki. Le sommet du cône est toujours brisé, malgré sa grande dureté, ce

[1] Tabiki, en langue boni, signifie « île ».

[2] Lors de la création de ce poste, les Hollandais défrichèrent à l'entour et plantèrent des *bananes*, d'où ce nom *Bana-Groon*.

[3] Ce qui signifie « tirer sur bouton ».

qui tient à ce qu'il a été roulé dans les rochers. Quelques rares Bonis seulement le mangent, les Indiens qui viennent à la pêche dans ces parages en sont au contraire très friands.

La halte étant terminée, les pirogues continuent leur marche ascensionnelle en doublant la pointe de l'île Ouékou-tabiki [1], où se trouvent en amont deux carbets pour abriter les voyageurs. Ouman-tabiki [2] est reliée à l'île précédente par un immense banc de sable qui intercepte le passage des eaux pendant la saison sèche; on ne voit en cet endroit que peu de roches. Sur la rive française, deux criques viennent se jeter dans le fleuve. Langa-tabiki, « l'île longue », succède à Ouman-tabiki [3]. Sur la rive française, un abatis du nom de « Képioudou » [4] ouvre six nouveaux carbets aux passants. C'est là que nous stoppons pour passer la nuit. Au lever de l'aurore, nous nous disposons à partir : les pirogues sont armées et se dirigent vers Boni-Doro. Deux forts rapides et un saut sont franchis, ce sont les rapides de Képioudou; les roches émergent de toutes parts, et une végétation d'arbustes chétifs en couronne le sommet. Ces arbustes sont des goyaviers de rivière, dont les Bonis cueillent et mangent les baies en passant. Après le dernier de ces sauts, apparaît un groupe d'îlots du nom de Boni-Doro-tabiki, endroit où Boni, le chef nègre précité, établit à la hâte un retranchement où il se défendit avec avantage contre les troupes hollandaises.

On quitte la rive française, afin d'éviter d'immenses bancs de cailloux roulés, on passe un fort rapide et l'on vient de nouveau côtoyer la berge droite pour atterrir un peu plus loin sur un grand banc de sable, où l'on fait halte. Cette matinée est productive pour la chasse et la pêche. Kouami, à l'avant de sa pirogue, aperçoit un piraï, passe sa pagaie doucement, saisit son arc (*bo*) et l'une de ses flèches (*ga*), et rapidement la décoche sur le poisson, qui est atteint au flanc. Le piraï disparaît une ou deux secondes, puis surnage avec le fer barbelé dans la blessure. Le Boni saisit la hampe de la flèche et l'attire à lui; pour dégager l'arme du corps de l'animal, il tourne rapidement la hampe entre ses mains en lui imprimant un mouvement de rotation alterné, qui agrandit

[1] *Ouékou* est la graine d'un arbre qui abonde dans cette île.
[2] « Île de la femme. »
[3] « Île longue. »
[4] *Abattre-bois.*

la plaie, et le poisson tombe. Il saisit son sabre d'abatis et lui en donne un coup vigoureux pour l'achever.

Alou, entendant le cri du hocco, fait signe d'arrêter la pirogue, saute sur la berge en s'accrochant aux branches, le fusil sur l'épaule et le sabre d'abatis à la main, ce sabre qui ne quitte jamais un Boni lorsqu'il est à terre. Non loin de là, Kouami tire sur un iguane énorme qui sommeillait sous le feuillage.

J'ai constaté que les Bonis, comme du reste la plupart des sauvages, sont passionnés pour la pêche et la chasse. Ils stoppent à tout propos; à chaque gibier ou poisson qui s'offre, ils vous abandonnent pour satisfaire leur passion favorite. Quelque pressé qu'on soit, ils ne s'en préoccupent pas; si vous tenez à poursuivre votre route, vous n'avez qu'à vous résigner et à attendre patiemment qu'il plaise à vos pagayeurs de revenir. Lutter contre ce violent désir de chasse ou de pêche serait une folie et ne vous avancerait en rien.

III

Nous nous dirigeons vers le premier village des Paramakas, village de nouvelle fondation, car il n'existe que depuis un an. Il est situé à la pointe Sud-Est de l'île Pouya-tabiki[1], en amont du fleuve. On y arrive après avoir franchi deux sauts et un rapide dont l'ensemble porte le nom de Boni-Doro. Le village, composé d'une douzaine de carbets d'un aspect misérable, est situé sur un plateau élevé d'environ 7 mètres, auprès du rivage. On y a accès par un arbre abattu qui va du plateau au rivage en plan incliné.

Le lendemain, nous nous avançons vers le grand village des Paramakas. Encore quelques efforts pour franchir les inévitables rapides de Paramaka et nous sommes en vue, après avoir aperçu sur la rive hollandaise trois autres villages moins importants, des mêmes Paramakas. Une série d'îlots partagent ici le fleuve en deux, le dernier en amont porte un petit groupe d'habitations. Je monte la côte qui mène au grand village et je vais rendre visite à Apinça, *gran-man,* que je suis heureux de revoir. Mais quel est mon étonnement de trouver tous ses carbets presque abandonnés; celui du gran-man est vide. Je rencontre un nègre qui me dit avec tristesse qu'Apinça est gravement malade et m'indique

[1] « Île de Pouya », nom du premier habitant.

l'endroit où je pourrai le voir. Je me dirige vers le carbet désigné et, après avoir soulevé un lambeau de cotonnade jouant le rôle de portière, j'aperçois le malheureux chef noir étendu sur quelques planches disjointes couvertes de vieux haillons; il est enveloppé d'un drap usé, et en proie à une fièvre intense. Un feu est allumé au centre du carbet et répand une fumée insupportable. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'Apinça parvient à me reconnaître. Je le quitte, je fais le tour du village, qui semble désolé de la maladie de son chef; je rencontre sa femme Abéni, qui n'a rien de changé, si ce n'est qu'elle s'est enrichie d'un nouveau-né qu'elle allaite. Elle me conduit dans son ancien carbet et me montre l'installation d'aubia, de fraca et de bacoto qui doit aider à la guérison de son mari. Apinça se traîne péniblement tous les matins vers ces objets bizarres, élevés par la superstition, boit un peu d'eau contenue dans une bouteille, s'en verse dans les mains, s'en mouille légèrement le corps et va se recoucher.

L'aubia est un morceau de liane camina accroché à une branche d'arbre, au bout duquel pendent une feuille de maripa, un tison éteint et quelques brindilles de bois sec. A côté du premier aubia en est élevé un deuxième, qui consiste en une vieille ficelle fixée à une branche d'arbre et supportant une plume d'oiseau.

Le fraca se compose d'une perche d'environ 2 mètres 50 de hauteur plantée en terre obliquement; à sa partie supérieure, fendue, pend une bande de cotonnade au bout de laquelle est attachée une plume de perroquet; au pied de cette perche, une bouteille posée à terre est aux trois quarts remplie d'eau.

Le bacoto est un morceau de bois rond supporté par deux petits fourcas fichés en terre. Sous le bois rond est posé un petit banc (*banki*) sur lequel une bouteille d'eau est placée; à côté du banki on voit une branche d'arbre cintrée à laquelle sont nouées des feuilles de maripa.

Devant le carbet de provisions d'Apinça sont placés des fétiches analogues. Pour indiquer que l'accès du carbet est interdit, une ficelle traverse le milieu de la porte, supportant des plumes et une vieille bêche (*caaka*). Indépendamment de ces fétiches, un trépied en bois soutient une calebasse (*calabachi*) où infusent des herbes, sorte de décoction qui, selon eux, possède des propriétés médicinales et mystiques.

La situation du grand village de Paramaka[1] est très pittoresque, sur un plateau de 8 mètres d'élévation et de 1,500 mètres d'étendue, presque à pic sur le fleuve, qu'on découvre assez loin. Il se compose de vingt-cinq carbets, dont quelques-uns sont très soignés.

L'abatis du village est distant des habitations d'environ 3 kilomètres. J'ai remarqué que, chez les nègres comme chez les Indiens, ces abatis, qui sont les champs, ne sont jamais contigus au village. Les hommes abattent les arbres, les femmes brûlent les broussailles et les branches, dont les cendres fument le terrain. Elles défoncent le sol à la houe, sèment, plantent et cultivent, pendant que les hommes chassent et pêchent.

Les nègres marrons se sont divisés en quatre tribus. La plus forte est celle des Boschs, commandés par un *gran-man* résidant dans le Tapanahoni, affluent de gauche du Maroni. Vient ensuite celle des Bonis, commandée par le *gran-man* Anato, résidant dans l'Awa, affluent de droite du Maroni. La troisième tribu est celle des Poligoudoux, commandés par un capitaine Koaccou-Aniki, habitant la pointe entre l'Awa et le Tapanahoni ; la quatrième est celle des Paramakas, commandés par le *gran-man* Apinça, résidant à Paramaka, sur le Maroni. Ces deux dernières reçoivent de la tribu des Boschs des ordres qu'elles nomment « commission » ; ce qui impliquerait qu'elles sont, dans une certaine mesure, sous la dépendance du *gran-man* des Boschs.

IV

En quittant Paramaka, une pluie diluvienne nous surprend au milieu du fleuve. Obligés d'atterrir sur la rive hollandaise, nous nous réfugions chez un Sénégalais nommé Charles, ancien domestique de l'amiral Baudin. Les Bonis profitent de cette halte pour nettoyer leurs armes avec de l'huile extraite des fruits du palmier awara.

Voici le procédé qu'ils emploient pour la fabrication de cette huile. Les régimes d'awara sont cueillis à maturité, puis déposés

[1] Paramaka est le nom d'un palmier du genre Maripa. Les nègres marrons fuyant l'esclavage de Surinam en mangèrent quelque temps, faute de vivres. Ne pouvant aller plus loin, ils s'installèrent sur ce plateau et lui donnèrent le nom de Paramaka en souvenir du fruit qui les avait soutenus.

dans un carbet, où ils restent jusqu'au moment où a lieu un commencement de fermentation. Les fruits sont alors écrasés dans un mortier (*mata*) en bois à l'aide d'un pilon (*mata-tiki*) de bois dur, et, lorsqu'ils sont bien broyés, on les jette dans une marmite qui est sur un feu ardent et où on les agite avec une palette en bois, réduction de la pagaie (*païtiki*), jusqu'à ébullition. On verse ensuite le contenu de la marmite dans une couleuvre (*matapi*), cylindre allongé de sparterie, tissé en arouma, presque semblable à celui qu'on emploie pour la fabrication du manioc. Cette couleuvre est suspendue. Quand le liquide cesse de couler naturellement, on lui imprime un mouvement de torsion en la saisissant par le bout libre, et le liquide recommence à couler, en suintant à travers le tissu. L'huile qui en résulte est recueillie dans des calebasses, puis mise en bouteilles. Malgré la température élevée, cette huile fige au centre des bouteilles, qui ont assez l'aspect des carafes frappées. Cette huile est comestible et agréable au goût.

Quand le beau temps est revenu, nous nous dirigeons vers un îlot du nom de Pakita-tabiki[1] et nous passons plusieurs rapides qui portent le même nom. En passant ces rapides, les pagayeurs de l'avant abandonnent leurs pagaies et saisissent le takari (espèce de perche d'environ 4 mètres qu'ils coupent au moment où ils veulent en faire usage). Ce takari leur sert à s'aider dans les sauts en s'appuyant sur les roches et sur les fonds de sable ou de gravier, qui varient de 50 à 70 centimètres dans les endroits peu profonds.

On suit quelque temps la rive hollandaise, qu'on abandonne bientôt pour éviter un fort rapide qui s'étend de cette rive à un îlot du nom de Panchi-Mouti-tabiki[2]. Les quatres rapides de Panchi, celui de Ago-Kini[3], ainsi qu'un fort rapide qui s'étend de la rive française à l'îlot Abolen-cassaba-tabiki[4], sont successivement franchis. Un bassin calme leur succède, puis on passe deux forts rapides qui ferment presque toute la largeur du fleuve. On voit alors une ancienne habitation boni (Comanti-Condé) en face de

[1] « Île où l'on tue des pakitas (pécaris). »
[2] « Île où poussent les copahues. »
[3] Ago, nom d'un vieux Boni. Kini-Genoux est ainsi nommé parce que ce vieillard est tombé sur les genoux en passant le saut.
[4] « Île de la cassave qui brûle. »

Loca-Loca, lieu situé sur la rive hollandaise et ainsi nommé parce que « cinq arbres de même taille » s'y trouvent. Le saut de Loca-Loca est franchi; après ce saut, le fleuve est encombré d'îlots qui forment plusieurs bras dont le plus large n'a que 8 mètres environ. On aperçoit bientôt la pointe de Peter-Songo-tabiki[1], qui nous masque le saut du même nom, que l'on évite toujours en remontant le fleuve, ce saut étant tout à la fois très long et très dangereux. On côtoie de très près la rive hollandaise, au pied d'une montagne dont la base baigne dans l'eau et dont les contreforts sont des roches qui forment le commencement du saut Amaouï-Loé[2]. On perçoit d'ici le bruit que fait la chute du saut d'Ampoman, que l'on prend grand soin de laisser à gauche. Cette partie du fleuve est plus habitée que celle que nous avons parcourue en aval; on y rencontre principalement des carbets de nègres boschs. Deux sauts et trois rapides sont successivement remontés, ainsi que de grands bassins sensiblement inclinés. Les pagayeurs, fatigués de ces séries d'obstacles à vaincre, font halte près de Toti-Groon[3].

Le lendemain matin, commence une rude journée : les obstacles se multiplient, les pagayeurs redoublent d'efforts. On rencontre sur la rive française Beïman-crique, puis on franchit Ton-tabiki, passe située entre plusieurs sauts dans une série d'îlots et le seul endroit où en remontant le fleuve on ait le courant favorable; cet effet est produit par les remous des sauts. Signalons sur la rive française le grand saut de Gau-Souton[4]; par son travers et près la rive hollandaise, celui de Mopé-Soula; non loin de là, enfin, le rapide de Dou-tabiki. Près de la montagne Gadou[5], on aperçoit à la fois les deux rives du fleuve, dont le lit est entièrement libre et forme un grand bassin d'environ 1,000 mètres de large, bientôt barré du reste par le saut de Ga-Caba[6], qui prolonge dans le fleuve le contre-fort de la montagne du même nom, et par de nombreux îlots, parmi lesquels Kapachi-tabiki[7], village

[1] « Île de Peter Songo. »
[2] *Amaouï*, nom d'un nègre marron de Surinam; *loé*, fugitif.
[3] *Groon*, abatis, *Toti*, nom de chef bosch.
[4] « Aller tirer gibier. »
[5] « Montagne de Dieu » (le dieu en cet endroit est le serpent).
[6] « Flèches perdues. »
[7] « Îles des Tatous. »

bosch de dix-sept carbets, aux abatis duquel nous nous arrêtons. Ce village n'a rien de remarquable; je n'y découvre qu'un appareil à broyer la canne à sucre, appareil des plus primitifs.

Je suis obligé de renvoyer mon chien à Saint-Laurent : les peuplades que nous allons voir n'admettent pas les chiens étrangers. Par esprit de superstition, elles craignent que les chiens des blancs ne leur portent malheur.

En quittant Kapachi-tabiki, on longe la montagne Kété, en dépassant toujours des îlots nombreux. Bientôt, on aperçoit les montagnes du Poligoudoux et l'embouchure de la crique Bounami.

Soixante-dix minutes sont employées à franchir la chute Man-Bari[1], composée de quatre forts rapides et de quatre grands sauts; au centre est un îlot avec un village bosch. Ce saut a beaucoup d'analogie avec celui d'Amaouï-Loé.

Nous rencontrons des pirogues de Boschs, dont l'équipage nous aide à franchir les passes. Il est bon d'observer, à ce propos, que, à quelques peuplades qu'ils appartiennent, Boschs, Bonis, Poligoudoux s'entr'aident toujours dans les passages difficiles.

A la fin du saut Man-Bari est un petit village boni, point de relâche et de ravitaillement pour les nègres qui vont franchir les grands sauts de Polygoudou. Un des Bonis de ce village nous guide pour passer le saut de Singa-tétey[2] et les suivants, quoique Apatou connaisse bien ces parages, puisqu'il est né dans un village voisin de Cotica. Le saut de Singa-tétey est remarquable par sa longueur, qui atteint 150 mètres. C'est un des plus forts du fleuve, il est d'une rapidité vertigineuse.

Sur la rive hollandaise est le petit Singa-tétey. On se dirige vers la rive française pour passer Aouïgo-Passi[3], rapide d'une rampe considérable. Cinq sauts à rapides sont successivement franchis; ce sont les petits sauts de Polygoudou. A quelques minutes de là apparaît le grand saut, dont l'aspect est imposant et terrible. L'eau bouillonne de toutes parts et trois immenses nappes d'eau forment la chute, produite par l'Awa et le Tapanahoni, dont la réunion forme le Maroni.

[1] « Homme qui appelle. »

[2] On le passe avec des lianes.

[3] « Chemin de la passe. »

V

Le village de Polygoudou est sur la rive droite du Tapanahoni, caché au fond d'une anse qui le dissimule. Avant d'arriver au village, un des Bonis commence à jouer furieusement du tamtam (*dolon*) et, malgré la chaleur qui l'incommode, poursuit cet exercice avec persévérance ; d'autres noirs cependant tirent des coups de feu pour annoncer notre arrivée. Les Polygoudoux répondent par des cris et des coups de feu. Arrivés à l'anse où l'on débarque, nous sommes reçus par quelques habitants, hommes, femmes et enfants. Les femmes se balancent sur un air rythmé, tenant entre leurs mains leurs camisas ou des foulards; les hommes tirent des coups de fusil. Tous viennent nous serrer la main en souriant, quelques-uns nous donnent l'accolade. Guidés par nos hôtes, nous suivons un sentier sous bois. A cent pas de là les premiers carbets du village apparaissent, et le grand capitaine Kouacou-Aniké, un vieux nègre vêtu d'un pantalon blanc et d'une casaque rouge ornée de brandebourgs blancs, costume de théâtre que lui a donné Crevaux, coiffé d'un chapeau de feutre gris, mais les pieds nus, se montre tenant dans la main droite une vieille épée dans son fourreau.

Kouacou-Aniké nous reçoit avec de grandes démonstrations de joie; nous nous dirigeons vers son carbet, où bientôt nous sommes entourés par les capitaines et les habitants du village, qui tous me témoignent beaucoup de sympathie. Les pagayeurs sont retournés aux pirogues pour faire leur toilette, qui consiste à changer de kalimbé et de ceinture, pour en prendre de plus ornés, à polir leurs anneaux et leurs bracelets en cuivre, à laver leurs panetières (*linga*) de coton blanc, et à se parer de leurs gris-gris et de leurs colliers (*colas*) en verroterie. Apatou, lui aussi, fait sa toilette, mais à l'européenne.

J'invite Kouacou-Aniké à partager notre dîner, ce qu'il s'empresse d'accepter. Après le dessert, il m'offre comme récréation les chants et les danses de sa tribu, exécutés par la plupart des habitants. Fatigué de ces réjouissances, qui vont durer toute la nuit, je me retire dans le carbet qui m'est affecté et je me livre enfin dans mon hamac aux délices d'un repos bien nécessaire. Le lendemain j'effraye mes pauvres Polygoudoux en faisant quelques photogra-

phies; ils me prennent pour un sorcier (*obiaman*) et je ne peux obtenir d'aucun d'eux qu'il veuille bien poser devant mon objectif.

Le village de Polygoudou est le plus considérable que j'aie rencontré jusqu'ici; la population en peut être estimée à deux cents habitants. Il possède une grande et une petite place; cette dernière est honorée du carbet du grand capitaine, la grande place a ceux des capitaines et le carbet mystique (gadou-ossou), espèce de temple où sont déposés les fétiches, consistant en une idole, des lambeaux de cotonnade, de l'argile blanche, des bouteilles remplies d'eau et des trépieds supportant des amulettes ou des calebasses.

Un chemin sous bois conduit de la grande place à l'abatis.

Des arbres fruitiers ombragent le village, on y rencontre :

Le manguier (*mania*),
L'oranger (*pécina*),
Le citronnier (*lémiki*),
Le goyavier (*goyabo*),
Le cocotier (*coconoto*),
L'anacardium (noix d'acajou) (*cassou*),
Le palmier maripa (*maripa*),
Le cotonnier (*catou*),
Le rocou (*chouchoué*),
Le calebassier (*calebachi*),
Le papayer (*papaïe*),
Le caféier (*coffi*),
Le bananier (*bana*),
Le figuier des banians (*bacouba*).

Les plantes utiles sont en outre :

Le manioc (*cassaba*),
Le gombo (*hoco*),
L'igname (*napi*),
La patate (*patata*),
La pistache (*pinda*),
Le piment (*pépé*),
Le tabac (*tabaka*),
Le riz (*arici*),
L'ananas (*nanachi*),
La canne à sucre (*kin*),
L'indigo (*inigo*).

Les Polygoudoux préparent pour la teinture l'indigo de la façon suivante : la plante, récoltée avant maturité, est mise pour fermenter dans une marmite d'eau pendant vingt-quatre heures. Cette infusion est agitée constamment avec un morceau de calebasse, et le lendemain le liquide est propre à teindre.

Les carbets de Polygoudou sont construits avec soin et d'une façon particulière : c'est le seul endroit où j'en aie vu de ce genre. Parmi les diverses espèces de carbets, on remarque le masinga, le sodo et l'ouaoussou; viennent ensuite des carbets secondaires, le ossou et le fiqui-ossou. Le masinga et le sodo sont les habitations

des riches ou des capitaines; le ouaoussou sert à offrir l'hospitalité aux passants, et constitue en même temps un magasin et une cuisine.

Le masinga est bâti au ras du sol, le sodo est élevé sur des patins en bois de 1 mètre 50 de hauteur, et par conséquent possède un plancher.

Les diverses pièces de charpente servant à la construction de ces carbets ont des noms particuliers dans l'idiome des Polygoudoux :

Ornements en bois découpé, *koholou,*
Madriers formant sol, *groon-seï,*
Poteaux, *possou,*
Tirants, *bakili,*
Arbalétriers, *copo,*
Sablières, *langa-oudou,*
Pannes, *langa-oudou,*
Faux entraits, *copo-anna,*
Faîtage, *nocu-oudou,*
Chevrons, *dagou-bouï,*
Plancher, *sanga,*
Porte, *dolo,*
Nattage de revêtement, *bouglou,*
Couverture en feuilles de palmier, *tachi,*
Faîtage en feuilles recouvrant les couvertures, *palou,*
Bois posés sur la couverture, en forme de V, pour empêcher l'action du vent, *aala.*

Aucun clou n'est employé, tous les bois sont assemblés avec des lianes, qui sont plus solides que les meilleures cordes.

Les hamacs sont suspendus aux sablières.

Les carbets des Indiens sont ouverts aux deux pignons, tandis que ceux des nègres ne possèdent qu'une seule ouverture, qui leur permet de se dérober aux regards indiscrets. Ils sont, en effet, moins insouciants que les Indiens sur le chapitre de la vie intime et des mœurs intérieures.

VI

Nous quittons Polygoudou et nous nous dirigeons, par l'Awa, sur Cotica, la grande bourgade des Bonis.

Les Polygoudoux nous accompagnent jusqu'à nos pirogues et

nous recommandent bien de revenir pour assister à leur grande fête, qui, disent-ils, sera superbe.

Presque à l'embouchure de l'Awa se trouve le saut de Poutaya[1]; les rapides se succèdent jusqu'au saut de Boto-chingui[2]. Vient ensuite Coffi-camisa[3] avec une série d'îlots. A la pointe amont du dernier, une halte est faite au village de Gran-senti[4]. Les abatis qu'on voit sur les deux rives ont le nom générique de Awa-Groon[5]; sur la rive gauche débouche la crique Gonini[6].

Un peu avant la halte, les pagayeurs entendent les singes hurleurs (alouates ou singes rouges), s'arrêtent suivant l'usage et vont dans la forêt en abattre quelques-uns. Par superstition, plusieurs Bonis ne veulent pas manger de ce singe : ils croient que cette action leur « retournerait les membres ». Les femmes qui mettent au monde deux jumeaux cessent d'en manger, ainsi que de tout autre singe, dans la crainte que l'usage de cette chair en rende leurs enfants malades. Cette superstition tient à ce que les Bonis adorent un être suprême qu'ils nomment Gadou[7] et qu'ils croient qu'il se révèle sous la forme d'un animal ou d'une plante. Chaque famille se transmet par la tradition la plante ou l'animal qu'elle suppose être son gadou, et cette plante ou cet animal est respecté par les membres et les descendants de cette famille. Les idées superstitieuses des nègres de ces contrées sont d'origine africaine; ils y ont mêlé la croyance en un seul Dieu, que les blancs ont transmise à leurs ancêtres au temps de l'esclavage.

Sur la rive droite, nous faisons halte au niveau de quatre carbets. A l'un de ces carbets, je remarque un kaudou, fétiche placé à l'entrée pendant l'absence du propriétaire et qui, dans leurs croyances, doit protéger son carbet de tout vol. Ce kaudou, analogue par sa forme bizarre à ceux que j'ai rencontrés précédemment, est composé d'un bois de 50 centimètres fiché en terre et supportant une carapace de tortue, des brindilles de bois, un tison

[1] « Herbe qui pique. »

[2] « Pirogue engloutie. »

[3] *Coffi*, nom d'un vieux Boni qui, en passant par cet endroit, a perdu sa *camisa* (kalimbé).

[4] « Grand banc de sable. »

[5] « Terre de l'Awa. »

[6] « Crique des aigles. »

[7] « Bon Dieu. »

éteint; le tout est relié par une feuille de pinot et couvert d'une vieille calebasse; au pied gît une bouteille vide. Pour pénétrer dans ce carbet, Apatou me dit de poser délicatement le fétiche à terre à côté du carbet et de ne pas manquer de le replacer à mon départ; mais, malgré ces précautions, il ne consent pas plus que ses compagnons à me suivre à l'intérieur.

Le lendemain, nous franchissons le saut Dagou-édé[1], après avoir vu quelques villages situés dans des îlots. A la pointe de l'un de ces îlots on s'arrête, les pagayeurs découvrent dans deux carbets de Boschs du poisson, de la viande boucanée et de l'aloès; ils s'en emparent et se partagent ce butin, en m'expliquant que les Boschs n'ont pas le droit de chasser ni de pêcher dans l'Awa. Ils ajoutent que, s'ils s'aventuraient dans le Tapanahoni, les Boschs agiraient de même à leur égard, le Tapanahoni étant essentiellement le territoire de chasse et de pêche des Boschs, comme l'Awa est le leur.

Les pagayeurs sont heureux du larcin qu'ils viennent de commettre et témoignent leur joie en jouant du tam-tam jusqu'au commencement du saut Yapi-mariki[2], où force leur est de s'arrêter pour franchir le saut, puis les rapides d'Ago-chido-kissi, de Boulasoula[3], d'Abouna-sounga, de Fouca-wata[4], de Panabi-soungo[5], de Papaï[6], enfin les sauts de Lézé-Dédé[7] et de Pampon-Groon[8]. Le rapide d'Abouna-sounga occupe toute la largeur de l'Awa, environ 1,000 mètres; près du saut de Pampon-Groon est un village situé dans une île de même nom. Une suite de quatre rapides innommés reste à franchir avant d'arriver au village de Comoutabiki[9]. Coffi, qui est né dans ce village, joue du tam-tam et tire des coups de fusil à son aspect; tout le monde est enchanté d'at-

[1] «Tête de chien.»
[2] «Manquer un oiseau.»
[3] «Saut de la mouche.»
[4] «Rapide étroit.»
[5] «Faire naufrage.»
[6] «Bois canon.»
[7] «Femme qui a failli mourir.»
[8] «Terre où pousse la pastèque.»
[9] «Île du comous», sorte de palmier. Le fruit du comous sert à préparer un breuvage laiteux de la couleur du chocolat. La graine du régime de ce palmier est bouillie, puis écrasée et le jus qui en résulte est recueilli dans un vase. Sucrée, cette boisson est agréable.

terrir, la journée ayant été rude. Le village de Comou se compose de douze carbets, habités par deux familles dont la principale est celle de Coffi. Deux de ces carbets sont revêtus de planches et quelques autres possèdent une espèce de véranda devant le pignon principal.

Comou excelle dans la confection des fauteuils (*gran-banki*), des bancs (*banki*), des petites tables (*taffa*) et des tam-tam. Tous ces meubles, tous ces ustensiles sont remarquables par leurs formes bizarres, singulièrement contournées, et par la netteté de leurs ornements découpés en arabesques variées. La plupart des Bonis ne se servent, pour cette fabrication, que de leurs sabres d'abatis et de quelques mauvais couteaux; très peu d'entre eux possèdent un rabot ou un ciseau. Les tam-tam, de forme circulaire, sont creusés dans un tronc d'arbre et se terminent à la base en piédestal creux pour donner passage au son; ils sont, comme tous les autres ustensiles, enjolivés d'ornements gravés au couteau. On les recouvre d'une peau parcheminée tendue par des cordes et par des chevilles de serrage.

Comou a élevé un temple Gadou-Ossou; c'est un carbet affectant la forme du piqui-ossou, revêtu de lattes à claire-voie et muni d'une porte treillagée. A l'intérieur, on remarque les fétiches habituels : trépied en bois avec marmite (*potou*) en fonte contenant de la cendre et de l'argile, vieilles camisas formant rideau, et autres loques de cotonnade, tablettes avec boules d'argile blanche, fraca, aubia, idole, enfin, consistant en un morceau de bois rond grossièrement travaillé et surmonté d'une tête, affectant la forme humaine.

Le village possède quelques arbres fruitiers et des plantations de riz et du manioc. Le riz est décortiqué avec le pilon dans un mortier et ensuite vanné dans le couvercle du mortier (*mata tapou*). Ce sont les femmes qui se livrent à cette occupation et qui ne manquent pas, lorsqu'elles ont un petit enfant (*moun*), de se l'attacher derrière le dos, de façon à l'endormir par le mouvement de va-et-vient qu'occasionne la manœuvre du pilon. Dans toutes leurs occupations, soit à la rivière pour laver ou ailleurs, elles utilisent de même le mouvement qu'elles se donnent pour bercer le petit enfant.

A Comou, j'ai assisté à la confection d'une pimentade de poisson suivant les règles de l'art culinaire boni. Le piment y règne

en maître et est additionné d'une pâte d'arachides pilées et de bananes sèches qui lui communique un parfum d'iris.

Le piment est gardé frais, ou conservé dans des flacons avec du jus de manioc fermenté ayant l'acidité du vinaigre.

VII

De Comou-tabiki, nous nous dirigeons vers Cotica. Au pied du village, on franchit le saut de Comou, laissant à droite celui de Emponou-soungo, puis ceux de Wati-eddé[1], de Diagui-golon, de Abamba-ouaoua[2], de Co-bouba[3], de Cassiaba, de Diki-pimpé[4] et de Langa-tétey.

Tous les sauts du Maroni et de l'Awa forment comme un vaste escalier à degrés immenses. Celui de Co-bouba est le plus remarquable par l'accentuation de ses rampes. Cassiaba, au pied de la montagne Cassiaba-moongo, offre l'aspect d'un barrage artificiel. Le fond, à cet endroit, est formé de débris de diorite, de gneiss et de quartz; cette dernière roche est surtout abondante dans ces parages.

Après ces sauts et ces rapides, la rivière cesse d'être accidentée et pendant trois jours la navigation peut s'exécuter avec calme jusqu'au premier village des Roucouyennes.

Lorsque les petites montagnes de Cotica sont en vue, les coups de feu et le tam-tam annoncent que nous approchons du terme du voyage.

Quelques pirogues amarrées au débarcadère de Cotica indiquent l'entrée du village et le débarquement s'opère au milieu des démonstrations de joie, qui sont toujours fort bruyantes chez les nègres.

Anato, le gran-man, vient au-devant de nous sur le rivage; il est vêtu d'une redingote de sous-commissaire de la marine et d'un pantalon blanc, coiffé d'un panama et chaussé de pantouffles. Il nous conduit à sa case après les accolades qui accompagnent toujours leurs réceptions. Apatou est l'objet d'une tendre sollicitude de la part des siens, qui pleurent, probablement de joie, en le revoyant;

[1] « Roche dont la partie supérieure est blanche. »
[2] « Homme qui pêche. »
[3] « Peau de tortue. »
[4] « Petits bambous. »

puis la scène change, et des rires immodérés et des chants joyeux succèdent aux larmes.

Apatou me quitte bientôt pour aller chez lui, à un petit village proche de Cotica et faisant partie, comme ce dernier et deux autres, du groupe que l'on appelle Providence. Ces villages sont généralement tristes, ce qui s'explique par la grande mortalité qui s'est appesantie depuis quelque temps sur les Bonis. L'année 1882 leur a encore été funeste, ils ont subi beaucoup de pertes; c'est d'ailleurs une race qui s'éteint ou qui se dissémine, tant à cause de la mortalité que par l'incurie des capitaines et surtout du gran-man, dont la faiblesse et la timidité sont à citer. Les Boschs au contraire prospèrent, et, de l'aveu même des Bonis, c'est grâce à l'énergie et au caractère sérieux du gran-man qui les commande.

Anato a été nommé gran-man des Bonis en 1879, il descend du fameux chef Boni qui a donné son nom à la tribu. Coachs, Akiaba et Adam ont été ses prédécesseurs; ce dernier est d'ailleurs le seul dont on parle encore aujourd'hui.

Le conseil du gran-man est formé de capitaines nommés par lui. Ce sont en général des hommes mûrs ou des veillards, réputés parmi les leurs.

Le gran-man a droit de vie et de mort : lorsqu'un crime est commis et qu'il en est informé, il réunit son conseil pour délibérer. Les délibérations sont toujours très agitées, le rire et les plaisanteries n'en sont point exclus.

Le vol n'est point puni; en cas de vol, chacun se fait justice à soi-même.

Anato touche 1,200 francs par an du Gouvernement français pour protéger nos nationaux et entretenir des relations amicales entre les peuplades du haut Maroni. Il ne vient que très rarement à Saint-Laurent; c'est presque toujours pour émarger au budget de la colonie. Il en est de même du gran-man des Boschs, qui touche aussi une pension du Gouvernement hollandais.

VIII

Anato est polygame : il a trois femmes, dont deux habitent Cotica, l'une de celles-ci est certainement la plus jolie négresse que j'aie vue dans tout le cours de mes voyages. C'est une femme d'environ trente ans, d'un air distingué; elle n'est pas nue comme les

autres, mais bien vêtue à la mode créole; Anato a eu six enfants, dont deux filles et quatre garçons.

Les mariages se font de la façon suivante chez les Bonis.

Le consentement une fois donné, la fille est amenée par ses parents dans le carbet du jeune homme, où les familles sont rassemblées. C'est là que se fait la noce, agrémentée, comme toujours, de tafia, de chants et des danses nationales. Le père déclare donner sa fille à celui qui l'a recherchée, en reçoit un cadeau quelconque à titre d'échange et le mariage se consomme. Si le lendemain le marié n'est pas satisfait, il peut rendre la fille à sa famille.

Quelques nègres ont plusieurs femmes, mais elles n'habitent pas dans le même village. Le mari, en pareil cas, a bien soin d'ailleurs de faire ignorer à ses épouses qu'il est polygame, de sorte que chacune se figure être seule à le posséder.

Les nègres répudient la femme adultère et punissent son complice en le rouant de coups. L'exécution est faite par la famille du mari trompé; s'il ne possède aucun parent, il a recours au gran-man, qui lui prête main-forte.

L'accouchement est des plus simples. Lorsque le moment est venu, la femme s'accroupit à terre et est aidée par quelques autres négresses. Une couche basse en planches, couverte de pièces de cotonnade, lui sert de lit de repos. Au bout de sept ou huit jours, elle est complètement rétablie. Pendant ce temps, elle prend des bains chauds aromatisés, dans une spathe de palmier. On ne cite comme mortels que des cas où la femme n'avait personne pour l'aider dans sa délivrance.

L'allaitement est de huit à douze mois.

Les jeunes enfants se font tous remarquer par un ventre gros et proéminent; leur nombril est saillant et très volumineux.

Quand une personne meurt, on dresse au centre du carbet un lit de planches sur lequel elle est étendue, après avoir été lavée et parfumée. Le visage est couvert de bandes de linge, le mort est revêtu de ses plus beaux ornements et les invités le veillent, assis autour de lui, pendant que la famille va creuser la fosse et couper un acajou dans le bois pour en confectionner la bière. Les veilleurs psalmodient les chants de mort en s'accompagnant du tam-tam et même de coups de fusil. Le cadavre reste un jour étendu sur son lit d'apparat et est enseveli dans la bière; il reste un autre jour dans la bière exposée sur le lit; puis il est porté en terre et

la bière est placée au fond d'une fosse qui a 2 m. 10 de profondeur. A la partie supérieure, deux banquettes longitudinales sont creusées à 60 centimètres pour recevoir des bois ronds qui forment un plancher sur lequel sont placées des feuilles de balisier que les invités et la famille couvrent de terre, de sorte que la fosse elle-même n'est pas comblée. Les plus proches parents offrent en cadeau des camisas, des colliers, etc. aux assistants; pendant tout le temps que durent les funérailles, ils hébergent les invités, qui restent dans la famille jusqu'à huit et dix jours.

On enterre auprès du village, généralement à peu près au hasard; quelques villages cependant groupent les tombes de leurs morts et forment ainsi une espèce de cimetière. Aucun signe apparent n'indique la place où reposent les corps, et rarement on leur rend visite.

Quand quelqu'un meurt en dehors de son village, pour attester qu'il est bien mort, on lui coupe quelques cheveux et un peu de ses ongles, qu'on rapporte à la famille et qui sont conservés par elle.

Les Bonis ne connaissent pas leur âge. Les mères seules peuvent indiquer approximativement celui de leurs petits enfants. Elles les portent sur le dos, suspendus dans une pièce de cotonnade attachée sur leur poitrine; les hommes les portent indifféremment à califourchon sur l'une ou l'autre hanche.

Les Bonis ont le caractère à la fois moqueur et gai : ils sont probes et ne se grisent que quand on leur donne du tafia (*sopi*). Ils ont toujours chez eux une provision de ce liquide, mais ils la gardent pour les longues expéditions. Ils sont généralement bien faits : le torse est bien développé et remarquable par sa musculature; cela tient probablement à la pratique journalière du canotage. Quelques-uns ont les jambes grêles; cela se rencontre particulièrement chez les femmes. La forme du crâne, l'expression du visage, l'ensemble de toute la tête, sont d'ailleurs identiques chez la femme et chez l'homme. Si un individu se présente à vous la poitrine dissimulée, il est impossible de déterminer son sexe. Les femmes jeunes sont assez belles; mais elles perdent vite de leurs charmes en avançant en âge. Du reste, elles s'aplatissent les seins par coquetterie. Je n'ai pas besoin de dire que cet aplatissement, qui constitue chez elles le suprême degré de la beauté plastique, n'est pas considéré de même façon par l'œil d'un Européen. Les dents chez les deux sexes sont fort belles et se font

remarquer par leur régularité et leur blancheur, caractère propre du reste à l'ensemble de la race nègre.

Les pratiques de propreté sont très suivies : à chaque instant, les Bonis se lavent l'une ou l'autre des parties du corps; après chaque repas, ils se nettoient les dents et se lavent les mains et la tête.

Pour remercier et pour saluer, les femmes fléchissent les genoux, le buste droit, et se relèvent vivement.

Les femmes bonis n'aiment pas la barbe chez leurs maris; aussi ces derniers ont-ils soin de se raser soit avec des couteaux, soit avec des tessons de bouteilles, un très petit nombre d'entre eux possédant des rasoirs. Les Bonis des deux sexes sont très étonnés de me voir porter toute la barbe, et, malgré leur répugnance, ils témoignent le désir d'y passer les doigts.

Hommes et femmes ont tous la même chevelure très courte, crépue et laineuse. Malgré le peu de longueur qu'offrent leurs cheveux, ils les peignent avec un instrument en bois nommé *kancan*, sorte de démêloir grossier affectant la forme d'un peigne à chignon. Ils se coiffent ou plutôt se font coiffer par les femmes; ce qui est la cause de bien des jalousies. Un Boni qui veut se faire coiffer par une femme mariée est obligé d'en demander la permission au mari. Le jeune homme qui présente son *kancan* à une jeune fille, en la priant de le coiffer, prélude ainsi à une demande en mariage. Les cheveux sont d'abord ébouriffés avec l'instrument, puis saisis par le milieu et divisés en sillons transversaux et concentriques depuis le front jusqu'à la nuque : de petites tresses sont régulièrement espacées dans ces sillons et les bouts viennent se relever de chaque côté de la tête. Cette opération dure de quatre à cinq heures, et pendant tout ce temps les parasites trouvés par la coiffeuse sont impitoyablement écrasés entre ses dents.

IX

Cotica a élevé un temple à la déesse Maman-Groon (mère de la terre), qui est la Cérès de ces peuplades. Le temple est un ossou des plus primitifs, ouvert aux deux pignons. Des madriers forment soubassement tout autour, l'intérieur a été remblayé et l'idole est posée au centre. C'est une statue grossière en argile blanche, représentant une femme accroupie, avec d'énormes mamelles

(*lobis*), les bras non apparents et deux pieds (*gogo*) ébauchés. Elle est décorée d'un collier fait avec un régime desséché de pinot (*pino mossoco*); les fétiches ordinaires, fraca, aubia, etc., l'entourent. Les Bonis l'invoquent et lui font des prières pour le succès de leurs plantations.

Pendant mon séjour à Cotica, j'ai un léger accès de fièvre. Apatou vient me voir dans mon hamac et s'informe de mon état; je le lui dissimule en répondant que je suis seulement fatigué, sachant bien que les Bonis n'aiment pas à avoir un fiévreux parmi eux. Malgré cela, le bruit transpire que je suis malade et je vois le lendemain matin tous les Bonis avec des masques d'argile blanche sur le corps. Cette pratique doit conjurer le mal des blancs, disent-ils, et cette argile est prise dans la marmite du trépied qui est dans le Gadou-Ossou.

X

A Cotica, comme à Comou, les nègres confectionnent eux-mêmes leurs ustensiles et leurs meubles. Les femmes excellent dans la fabrication des diverses calebasses qui servent d'assiettes, de bols, de verres et de cuillers. La calebasse (*calebachi*), fruit de l'arbre nommé calebassier (solanée), est cueillie à un certain degré de maturité, fendue en deux parties égales, vidée de sa pulpe, puis grattée et ornée d'arabesques intérieurement et quelquefois extérieurement.

Les cuillers (*piquin soupon* et *gran soupon*) sont des tranches de calebasses travaillées de la même façon.

Les Indiens Roucouyennes font quelques rares apparitions à Cotica, pour faire des échanges. Ce sont eux qui confectionnent les hamacs en coton (*hamaca*) dont se servent les nègres. Il en est de même pour les pagaras (*pacas*) qui servent à renfermer le hamac, les kalimbés, les colliers, les jarretières, les ceintures, les gris-gris, le peigne, le petit miroir (*glacé*) et les bracelets.

Pendant mon séjour à Cotica, le gran-man m'offrit tous les soirs des chants et des danses qui duraient une partie de la nuit; c'était insupportable, dans l'état où je me trouvais.

Avant de quitter le village, je me fis fabriquer une ample provision de cassave (*cassaba*). La cassave est le pain de manioc, plante qui tient lieu de froment chez les peuples des régions tropicales.

Pour préparer la farine de manioc, on procède chez les Bonis de la manière suivante : les racines de la plante sont épluchées, raclées, lavées, puis râpées sur une plaque (*simari*) munie d'aspérités et trouée, enfin recueillies dans une auge de bois (*calou*). Le manioc ainsi râpé est mis dans une couleuvre (*matapi*) suspendue à une barre transversale (*matapi tiki*) supportée par deux fourcas; à sa partie inférieure est passée dans l'anneau une autre barre du même nom, qui est chargée de pierres (*chitons*) à une de ses extrémités et forme levier. On exerce une pression sur l'extrémité libre du levier qui tend la couleuvre. Le contenu de la couleuvre étant pressé, le jus passe à travers le tissu et est reçu dans une calebasse. Ce jus est un poison violent pour l'homme comme pour les animaux. On retire de la couleuvre le manioc comprimé, qui présente la forme d'un cylindre d'une blancheur éclatante. On le dépose alors dans un endroit sec.

La farine de manioc est tamisée dans une espèce de crible (*mamari*) en sparterie et recueillie dans un vase. Lorsqu'on veut faire la cassave, on étale la farine sur une plaque ou platine de fonte, nommée *pan*. Cette platine de fonte a été introduite récemment chez les Bonis et les autres nègres; il y a peu de temps encore, ils se servaient seulement d'une plaque de bois très dur. Un cercle de bois mobile (*oupou*), posé sur la platine, limite l'étendue qu'on veut donner au pain. Avec une spatule, on l'égalise dans le cercle; le feu allumé au-dessous de la platine agglomère la farine en galette et la couleur que prend celle-ci indique que la cuisson est suffisante.

XI

Après avoir passé quelques jours à Cotica, je donne l'ordre du départ. Rallier les pagayeurs n'est pas chose facile, ils se sont dispersés dans les villages d'alentour. Enfin, après quatre heures de recherches et d'appels réitérés, nous nous embarquons, accompagnés jusque sur la rive par le gran-man et tous les habitants, qui nous font des adieux bruyants en jouant du tam-tam et en tirant des coups de feu auxquels mes pagayeurs répondent. Bientôt nous gagnons le large et la vitesse du courant nous entraîne rapidement.

Trois heures vingt-cinq minutes suffisent pour atteindre le village de Comou-tabiki, tandis qu'en remontant nous avions mis

neuf heures cinq minutes pour faire le même trajet. De Comou nous descendons vers le saut de Gran-Daï[1], que nous passons, ainsi que celui de Comanti-Condé, en évitant Lézé-Dédé. Apatou et les pagayeurs tiennent conseil, et, après s'être consultés entre eux, ils arrêtent que les sauts de Papaï, de Panabi-Soungo et de Fouca-Wata seront également évités, et que l'on passera par ceux de Tapoupa-Soula[2] et de Boïbou-Goni. Après ces sauts, nous retombons dans celui de Abouna-Sounga, déjà franchi à la montée. Ce saut se fait remarquer par la violence de ses eaux, dont la course est vertigineuse. On se demande de quelle façon les nègres pourront bien opérer une pareille descente, que l'on se figure impossible. On croit à chaque instant qu'on va sombrer, tant l'eau embarque; mais les Bonis, dont l'adresse et la vigueur sont peu communes, triomphent aisément de la violence de la chute et en franchissent en louvoyant les immenses gradins.

Pendant la descente, les pagayeurs de l'avant abandonnent les pagaies, prennent leur ligne (*hocou-tetey*), l'amorcent avec une graine de cépo-copo et la lancent dans les grands courants. Le coumarou vient bientôt mordre à l'hameçon. Ce poisson est si vigoureux qu'il imprime en se débattant des mouvements saccadés au pêcheur, qui ne pourrait s'en rendre maître sans le secours du pagayeur de l'arrière. Ce dernier cesse de gouverner, prend son arc et une flèche, la décoche sur le poisson et permet ainsi au pêcheur de l'amener doucement à lui.

Du saut Abouna-Sounga, nous descendons les rapides de Boulo-Soula et d'Ago-Chido-Kissi; les sauts de Yapi-Mariki, de Dagoué-Dé, de Coffi-Camisa, de Boto-Chinqui et de Pou-Taya. Nous voici à Polygoudou. Mes pagayeurs, pour être dignes de figurer parmi les invités, ont revêtu leurs plus beaux ornements.

J'assiste à la fête qui m'avait été annoncée lors de mon premier passage; elle dure six jours, dont les trois premiers se passent en préparatifs et les trois autres en réjouissances. Ce ne sont que danses, chants, cortèges et orgies. Pendant tout ce laps de temps, on n'entend que coups de fusil et coups de tam-tam. J'assiste aux cérémonies religieuses du culte dont j'ai déjà parlé. La fête terminée, je remonte dans ma pirogue, à ma grande satisfaction et

[1] « Saut qui fait le cercle. »

[2] « Lieu où pousse le génipa. »

au grand mécontentement de mes pagayeurs, qui voudraient bien prolonger ces jours de plaisir.

Nous repassons, par les mêmes rapides et par les mêmes sauts qu'en remontant le fleuve, du côté de la rive française, en évitant toutefois ceux d'Ampoman et d'Amaouï-Loé, pour franchir celui de Peter-Songo. Nous revoyons le grand village de Paramaka. De ce point, nous arrivons bientôt à Chuiti-Cassaba, au milieu du saut Hermina; nous passons successivement à Sakoura et à Sparwine. Je rentre enfin à Saint-Laurent, où mes occupations me réclament, avec des clichés, des dessins et des collections qui donneront une idée fort exacte des rives du Maroni et du bas Awa et des nègres, incomplètement étudiés jusqu'ici, qui en habitent les bords.

57°
56°30'
5°30'
5°

OCÉAN ATLANTIQUE
GUYANE HOLLANDAISE
GUYANE FRANÇAISE
GALIBIS
FLEUVE MARONI
MANA FL.

Phare de la Pte Galibi
Phare N.D. de la Pointe
Indiens Galibis
Cr. Couroussi
Étabt des Hattes
Pte Isère
Mana
Cr. Manabana
Cr. Coswine
Laussat
Cr. aux Vaches
Iles
Cr. Courmontibo
Iles Arouba
Cr. Simiribo
Cr. aux Bufles
Sicard
Javouhey
Léproserie
Acarouani
Inds Galibis
Anciens pénitenciers de Ste Marguerite et de St Pierre
Cormoran
Villa Albina
Pénitencier de St Laurent
Ile St Louis
Galibis
Ancien pénitencier de St Louis
Pénitencier de St Maurice
St Pierre
Ste Anne
Ancien pénitencier de St Jean
Cr. Arouamata
Indiens Galibis (18 familles)
Bar
Ile Portal
Ilet Prégaré
Cr. Matomini
Cr. Manaouaca
Cr. Malipouri
Cr. Baledé
Cr. Ouaroni
Cr. Rouaroua
Cr. Acori
Arowacks
Galibis
Village du Capitaine Bastien
Sparwine
Tollinche
Cr. Kaouaroua
Cr. Sparwine
Dégrad du placer la Gabrielle
Cr. Mérian
Limite de la marée
Saut Hermina (Tapoudan)
Ilet Apagadou
Chuiti Kassaba-tabiki
Cr. Sakoura
Cr. Hermina
Ancien poste hollandais
Sutou Acoumba-tabiki
Dessali-tabiki
Feti-tabiki
Ouékou-tabiki
Tamba-tabiki
Rapide de Feti-tabiki
Cr. Tamotoua
Ouman-tabiki
Langa-tabiki
Cr. Sariacoua
Ilets Boni-Doro
Saut de Boni-Doro
Bancs de sable
Pouya-tabiki (Village Paramaka)
Cr. Paramaka (Gran-man Apinça)
(aboutit au Tampaly qui tombe dans le Comaupine)
Villages des Paramakas
Rapides de Paramaka
PARAMAKAS

VOYAGE



Dessiné par J. Hansen, d'après la minute de L. Fournereau.

Imprimerie Nationale.

57° 56°30'

OCÉAN ATLANTIQUE

Phare de la Pte Galibi
Indiens Galibis
Cr. Courmissa
Phare N.D. de la Pointe
Etab. des Hattes
Pte Isère
Cr. Manabana
Cr. Coswine
Mana
Cr. Cournountibo
Iles Arouba
Cr. Simiribo
Lausset
Iles
Sicard
Javouhey
Léproserie
Cr. aux Bufles
Acarouani
MANA FL.
Indiens Galibis
Ind. Galibis
Anciens pénitenciers de Ste Marguerite et de St Pierre
Villa Albina
Cormoran
Pénitencier de St Laurent
Cr. Arouamata
Ile St Louis
Ancien pénitencier de St Louis
Pénitencier de St Maurice
St Pierre
Indiens Galibis (18 familles)
Ste Anne
Ancien pénitencier de St Jean
Ile Portal
Ilet Prégaré
Cr. Malonini
Cr. Manaouaca
Cr. Balaté
Cr. Rouaroua
Cr. Acon
Cr. Ouaroni
Arowacks
Galibis
Sparouine
Village du Capitaine Bastien
Tollinche
FLEUVE MARONI
Cr. Kouaroua
Dégrad du placer la Gabrielle
Cr. Sparwine
Cr. Mérian
Limite de la marée
Saut Hermina (Tapoudan)
Ilet Apagadou
Ancien poste hollandais
Chutti Kassaba-tabiki
Cr. Sakoura
Cr. Hermina
Sutou Adounba-tabiki
Kassali-tabiki
Feti-tabiki
Ouékou-tabiki
Tamba-tabiki
Rap. de Feti-Gabila
Cr. Tamatoua
Ouman-tabiki
Langa-tabiki
Cr. Sariacoua
Ilets Boni-Doro
Saut de Boni-Doro
Bancs de sable
Poaya-tabiki (Village Paramaka)
Cr. Paramaka
Villages des Paramakas
Rapides de Paramaka
des Paramakas
Pakala-tabiki
Cr. Boussouman
Rapides Ayo-Kini
Salva criqui
Panchi Mouti-Gabiki
SAUT DE PETER-SOUNGO
Rapides Gran-criqui
Abolon Kassaba-tabiki
Saut Loca-loca
Saut d'Amaou-lé
Gran Criqui
Saut d'Ampoman
Rapides Toti-groon
Cr. Béiman
Rapides Mopé-soula
Rapides Dou-tabiki
Kapichi-tabiki
Rapides Kété
Saut Man-bari
Saut Singa-tetey
Montagnes des Polygoudoux
Rapides Aouigo-passi
Montagne Française
Saut des Polygoudoux
Saut Tamalin
Village des Polygoudoux
(Gran capitaine Kouagou-Aniké)
Rapides de Pou-taya
Village Boschs
Rapides de Boto-chingui
Abounami R.
TAPANAHONI R.
Rapides de Coffi-camisa
Saut Dagou-édé
AWA R.
Rapides de Yapa-mariki
Sauts Gran Holo
Cr. Gonini
Saut d'Ago-chido-kissi
Rapide Abounan-soungo
Rapide de Fouca-wata
Rapide de Panabi-soungo
Rapide de Boulu-soula
Saut de Papa
Sauts
Saut de Lezé-dedé
Poupou-groon
Rapides de Bouna-soungo
(Gran-man Soungo) Village de Comon-tabiki
Rapides Empouou-soungo
Rapides de Watti-édé
Rapides de Diagui-golon
Itoupoucou
Coboula
Montagne des Bonis
Saut de Diki-pimpe
Ki-coffi
Rapide Langa-tetey
(Gran-man Anato) Cotica
Cr. Baba
Cr. Ari
Tabityas

GUYANE HOLLANDAISE
GALIBIS
GALIBIS
GUYANE FRANÇAISE
PARAMAKAS
POLYGOUDOUX
BONIS

5°30' 5° 4°30' 4°

VOYAGE AU PAYS DES BONIS

par L. Fournereau

1880-1882

Échelle = 1:800.000

5 0 10 20 30

Kilomètres

• Maison isolée ou carbet.

——— sentier.

57° 56°30' à l'Ouest du Mér. de Paris

Dessiné par J. Hansen, d'après la minute de L. Fournereau.

Imprimerie Nationale.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION EN SUÈDE ET EN NORVÈGE,

PAR

M. CHARLES RABOT.

Pendant l'été de 1881, mes explorations ont porté sur trois régions très différentes de la Laponie. J'ai d'abord parcouru le Helgeland, district situé sous le cercle polaire, visitant dans ces parages le Rösvand, le plus grand lac de la Norvège septentrionale, et le Svartisen, glacier qui borde la côte. J'ai fait ensuite dans la Laponie suédoise une longue course, étudiant les régions des grands lacs et les principaux massifs alpins du nord de la péninsule, le Sarjektjâkko et le Sulitjelma. Enfin j'ai terminé mes excursions par l'exploration du Jökulfjeld, glacier du Finmark.

I

LE RÖSVAND ET LE KJERINGTIND.

Durant la première quinzaine de juillet 1881 (du 3 au 17), j'ai suivi une partie de la longue dépression, parallèle à la côte, qui sépare la région montagneuse du Nordland en deux massifs, dépression dont j'ai signalé l'existence dans mon précédent rapport. Débarquant à Mosjöen, au fond du Vefsenfjord, je me suis dirigé immédiatement vers le Rösvand[1], situé environ à égale distance des deux extrémités de ce long fossé, en remontant le Fustdal, puis en traversant un plateau situé entre cette vallée et le Tustervand, prolongement du Rösvand. Le Fustdal est une vallée très fertile, bordée, jusqu'au débouché de l'Almdal, de montagnes dépassant à peine 500 à 600 mètres. Elle est située précisément à la lisière d'un abaissement marqué des *fjelds*[2], qui sépare le Vef-

[1] *Vand*, mot norvégien qui signifie « lac ».

[2] *Fjeld*, mot norvégien qui signifie « montagne ».

senfjord du Ranenfjord. A partir de l'Almdal, le terrain se relève brusquement pour former des montagnes hautes de 1,000 à 1,500 mètres. Le fjeld que j'ai traversé entre l'Almdal et le Rösvand avait une altitude de 1,356 mètres. Le sommet de ce plateau était parsemé de larges plaques de neige rouge, probablement de *Protococcus nivalis.* Sur le versant oriental de ce fjeld les premiers représentants de la végétation forestière, des bouleaux, se rencontraient à 610 mètres.

La route que nous avons suivie, très bien connue des gens du pays, nous amena à l'extrémité septententrionale du Tustervand. Un second passage, situé plus au sud, fait communiquer le Fustdal supérieur avec le Tustervand, débouchant dans la vallée du Rosaa au sud de ce dernier lac.

Durant la journée du 6 juillet, je fis une excursion sur le Rösvand. Ce lac, à la différence du Mjösen, le plus vaste bassin lacustre de toute la Norvège, est un lac de plateaux, comme l'indiquent son altitude de 420 mètres et sa forme carrée. C'est un vaste réservoir vers lequel convergent toutes les vallées issues de la chaîne des Øxtinder et du massif frontière entre Suède et Norvège. Il semble le centre d'étoilement de toute cette région.

A partir de l'émissaire du lac et dans la direction du sud-est, le fond est d'abord uni pendant environ 2 à 3 kilomètres. La sonde indique dans ces parages une profondeur de 70 à 80 mètres; plus loin, au centre du lac, j'ai trouvé 240 mètres. Plusieurs autres mesurages aux environs du même point ont donné sensiblement le même résultat.

Après cette excursion sur le Rösvand, j'ai fait, pendant la nuit du 6 au 7 juillet, l'ascension du Kjeringtind, qui se dresse sur la rive occidentale du lac. Ce pic fait partie d'un chaînon alpin, orienté de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest entre le Rösvand et la vallée d'un affluent du Fustdal. Le point culminant du massif, qui comprend quatre pics, est le Gjetetind, dont l'altitude est supérieure d'une centaine de mètres à celle du Kjeringtind. A l'ouest du Gjetetind s'élève le Brurskanke. D'après mes observations barométriques, que M. le commandant Prudent, du Dépôt des fortifications, a eu l'obligeance de calculer, le Kjeringtind aurait une altitude de 1,455 mètres. M. le docteur Broch, dans son excellent livre *La Norvège et le peuple norvégien,* attribue aux Øxtinder, les sommets les plus élevés de toute cette région,

une hauteur de 1,250 mètres. Cette altitude doit être de 400 à 500 mètres trop faible, puisque le Kjeringtind, pic moins élevé, atteint 1,445 mètres. Du reste, toute cette région a une altitude beaucoup plus considérable qu'on ne le croit. Du sommet du Kjeringtind, j'apercevais, au delà du Rösvand, sur les frontières de la Suède, des reliefs montagneux qui paraissaient atteindre une très grande hauteur. Sur ce pic, j'ai trouvé, à 940 mètres, les dernières *Ranunculus nivalis*, et, à 1,150 mètres, une *Ranunculus glacialis*. A 1,100 mètres, j'ai rencontré un diptère mort sur la neige; quelques semaines plus tard, au sommet du Sarjektjåkko (2,135 mètres), je recueillais un moustique également mort. Sur les pentes nord du Kjeringtind, la végétation arborescente ne dépasse pas 650 mètres.

Après ces courses, je descendis la vallée du Rosaa, l'émissaire du Rösvand, et traversai le Ranenfjord, pour me rendre à Mo, petit village situé à l'entrée du Dunderlandsdal, vallée symétrique à celle du Rosaa par rapport au Ranenfjord. Mo est bâti sur une terrasse, comme l'indique du reste son nom; ce vocable *Mo* désigne, en norvégien, les innombrables terrasses qui parsèment les vallées.

De Mo, je fis une pointe vers le nord-ouest, pour visiter la région avoisinant le Svartisen. Traversant, par une curieuse coupure de rochers, une chaîne de collines entre le Ranenfjord et le Langvand, j'atteignis ce dernier lac, puis, remontant le Röva-selv qui y débouche, j'arrivai, à environ 15 kilomètres de la mer, à un large *plan*, ancien bassin lacustre partiellement vidé, sur lequel viennent déboucher trois vallées, le Blakadal, le Rövasdal et le Svartisdal.

Le Svartisdal m'amena sur les bords d'un petit lac, le Svartisvand, où plonge une branche du Svartisen. Ce glacier, large à son extrémité inférieure de 500 à 600 mètres, n'a que des moraines insignifiantes. La moraine frontale, composée d'un sable fin mélangé de quelques cailloux, atteignait à peine une hauteur de 4 mètres, sur une largeur d'une dizaine de mètres. Sur la rive gauche, on remarquait neuf moraines, dont aucune ne s'élevait au-dessus du sol de plus de 50 centimètres. Leur disposition indiquait que le glacier avait reculé dans ces dernières années; mais ce mouvement de retrait est beaucoup moins prononcé que sur les glaciers des Alpes; ici, il est au plus de 2 à 3 mètres par an. Sur ce point, comme il y a quelques années dans les Alpes,

d'épais taillis d'arbustes, de bouleaux croissent à une dizaine de mètres de la glace.

Le glacier du Svartisdal s'abaisse dans le Svartisvand par une superbe chute de *séracs*, haute d'environ 300 mètres (chiffre donné par des mesures barométriques). Au delà, sa surface devient presque plane, jusqu'à une seconde cascade de séracs éloignée de 2 kilomètres. Sur la gauche débouche un glacier secondaire qui provient du plateau supérieur. Aucun débris ne souille la surface de ce champ de glace; en fait de corps étrangers, je n'y ai trouvé que le cadavre d'un lemming.

Je comptais traverser le Svartisen jusqu'au Glomfjord, sur la côte occidentale, mais la pluie vint entraver mes projets. Toute cette région est, du reste, une de celles en Norvège où la tranche d'eau tombée annuellement est le plus considérable.

Durant la journée du 11 juillet, je gravis les fjelds qui séparent le bassin de l'Urtvand de la vallée du Rövaselv, et, des sommets, je pus reconnaître la formation des montagnes qui s'étendent à l'est du Dunderlandsdal. Dans cette région, les chaînes alpines analogues à celles que l'on observe sur les bords du Rösvand n'existent pas. Partout s'étendent de vastes plateaux sur lesquels font saillie de rares monticules et quelquefois même un ou deux pics.

Tout autour du Svartisen, depuis le Langvand jusque sur les bords du Beierenfjord, s'étendent des formations calcaires à travers lesquelles les rivières se sont creusé des cours souterrains. Dans la vallée du Rövaselv, sur la rive droite et au-dessus de Björnaa, se trouve une grotte longue de plus d'un kilomètre, dans laquelle coule un ruisseau. Dans le Dunderlandsdal, sur la rive droite, au delà du *gaard* Nord-Armelid, un ruisseau, qui s'engouffre dans une large cuvette, a un cours souterrain de plus de 3 kilomètres.

Pendant la journée du 13 juillet, je remontai le Dunderlandsdal jusqu'à Bjeldaaness, d'où je repartis le 15 pour le Beierenfjord. La carte de Munch, la seule qui existe pour ces contrées, figure des montagnes entre ces deux points. Tout au contraire, le massif est découpé par un grand nombre de vallées qui facilitent les communications. Dans ce district, la limite supérieure des conifères varie entre 350 et 400 mètres. Elle semble avoir reculé depuis un certain nombre d'années. Souvent, dans les bois de bouleaux, bien au delà de la limite des mélèzes, on rencontre des

troncs desséchés de conifères. Cette remarque s'applique du reste à toutes les régions de la Laponie que j'ai visitées.

II

LE SARJEKTJÅKKO (2,135 mètres).

Après ces excursions, j'arrivais à Bodö le 19 juillet. De là je comptais me rendre à Qvickjokk, dans la Laponie suédoise, pour entreprendre l'ascension du Sarjektjåkko, le point culminant de toute la péninsule scandinave, au nord du Dovre. Cette montagne, située par 67° 25′ de latitude nord, et par 6° 19′ de longitude ouest de Stockholm, entre les vallées supérieures du Stora Luleelf et du Lilla Luleelf, avait été découverte et gravie, le 8 juillet 1879, par le topographe suédois G. W. Bucht, de l'Institut topographique de Stockholm.

Au lieu de me diriger directement de Bodö sur Qvickjokk en traversant le massif du Sulitjelma, j'ai fait un long crochet vers le sud-est pour visiter la Laponie suédoise au sud du Lilla Luleelf, et le 20 juillet je quittai Bodö pour Argeploug.

Remontant d'abord le Saltdal, vallée qui débouche à l'extrémité du Skjerstadfjord, puis son tributaire le Junkersdal, j'atteignis le Gradisfjeld, fjeld qui sépare le Junkersdal supérieur du cours du Skelleftelf (Suède). De ce point, les deux versants de la péninsule présentent les aspects les plus différents. Du côté de la Norvège, les montagnes ont des formes alpines et les rivières coulent au fond de ravins profonds; à l'est, au contraire, c'est-à-dire en Suède, s'étendent de mornes plateaux déchirés par des vallées largement ouvertes. De plus, les *thalboden,* ou fonds des deux vallées, sont à des hauteurs différentes. Dans le Junkersdal (Norvège) on trouve, sur le pont qui franchit cette rivière au-dessus du hameau, une colline de 150 mètres, tandis que dans la vallée du Skelleftelf, sur les bords du Gvoletesjauri, premier lac de la vallée au pied du Gradisfjeld, le baromètre indique une altitude de 665 mètres. Sur le versant suédois, on rencontre les premiers bouleaux à 640 mètres. Sur une montagne voisine du Gvoletesjauri, ils semblent monter une centaine de mètres plus haut. Le Gradisfjeld, comme tous les plateaux de la Scandinavie, porte plusieurs lacs; ceux qui s'écoulent vers l'ouest et ceux dont les eaux se dirigent vers l'est sont séparés par des mouvements de terrain très peu marqués. Le Gra-

disfjeld est très étroit; la distance à vol d'oiseau qui sépare la vallée norvégienne de la vallée suédoise est à peine de 3 kilomètres. Ce passage est le plus facile de tous ceux qui, dans le nord, font communiquer les deux versants de la péninsule. Du côté de la Norvège, on y accède par un chemin qui est, en certains endroits, carrossable. Sur le versant suédois s'étend, depuis le Gvoletes-jauri jusqu'à la mer Baltique, une série de lacs ou de cours d'eau étagés les uns au-dessus des autres, tous navigables. Sur les 140 kilomètres qui séparent Argeploug du Gradisfjeld, le voyageur n'a pas à parcourir le quart de cette distance à pied; le reste du trajet s'effectue en canot.

Depuis le haut de la vallée jusqu'au Horn Afvan, on ne compte pas moins de neuf bassins, de longueur variable. Ce sont :

1° Le Gvoletesjauri[1] « lac sans poisson » en lapon (665m);
2° Le Merkenässjö (575m);
3° Lac sans nom, à deux heures de marche de la *fjeldstue*[2] de Merkenäss. Longueur : 5 kilomètres (440m);
4° Le Wuoggatjålmasjö (415m);
5° Lac sans nom (410m);
6° Balasvikasjö (394m);
7° Lac sans nom (380m);
8° Jeviajauri (380m);
9° Lac sans nom (378m).

Dans la vallée, les premiers conifères se rencontrent sur les bords de Wuoggatjålmasjö et le premier champ d'orge se trouve à la fjeldstue de Balasvika.

Au delà du Balasvikasjö, les lacs sont encombrés d'îlots formés de blocs erratiques amoncelés ou de débris de moraines. Cet archipel atteint son plus grand développement sur les bords du Horn Afvan. Le fond de ce lac, très peu profond par endroits, est uniquement formé de blocs erratiques qui figurent une sorte de pavage cyclopéen.

A partir du lac de Wuoggatjålma, le pays s'abaisse rapidement et les plus hauts accidents de terrain, par exemple les collines de la rive gauche du Horn Afvan, ne dépassent pas 300 mètres.

D'Argeploug je me dirigeai sur Qvickjokk. Depuis le Horn Afvan jusqu'au Piteelf, le terrain, qui s'élève à peine d'une centaine de

[1] *Jauri*, mot lapon qui signifie « lac ». — *Sjö*, mot suédois qui signifie « lac ».
[2] *Fjeldstue*, mot suédois qui signifie « refuge ».

mètres au-dessus de la surface du lac, est couvert de nappes d'eau dont les différentes altitudes diffèrent seulement de 5 à 10 mètres. (Voir, à la fin de l'article, la table des hauteurs.) A partir du Tgäggelvas, lac formé par le Piteelf, le sol se relève et entre cette rivière et Qvickjokk s'étendent trois chaînes de collines dont la hauteur dépasse à peine 900 mètres et qui se terminent brusquement du côté de la plaine suédoise.

Qvickjokk se trouve à la lisière du grand massif alpin qui forme le principal relief de la Laponie. Le Junkersdal au sud, l'extrémité des fjords norvégiens ou plus exactement leurs prolongements lacustres à l'ouest, le Sarjektjâkko à l'est, enfin le Vastinjauri au nord, forment les limites de cette région montagneuse. Du sommet du Sarjektjâkko, celle-ci m'a paru se prolonger vers le nord-est et présenter dans cette direction un relief considérable; mais la brume qui enveloppait les montagnes le jour de mon ascension m'a empêché de distinguer nettement leurs limites de ce côté. Dans le cadre que je viens d'indiquer apparaissent, sur une haute base parsemée de grands lacs, les sommets les plus élevés de la Scandinavie septentrionale : le Sarjektjâkko (2,135 mètres), le Sulitjelma (1,906 mètres). Par un phénomène orographique assez bizarre, le point culminant se dresse à l'extrême limite du massif; à partir de la chaîne où il s'élève, la hauteur des fjelds décroît très rapidement, et les montagnes situées en face du Sarjektjâkko atteignent à peine un millier de mètres.

Du Sulitjelma à la lisière nord-est du massif, la masse des fjeds est divisée par trois grandes coupures orientées du nord-ouest au sud-est, occupées par des affluents du Lilla Luleelf et des deux grands lacs, le Virihjauri et le Vastinjauri. L'aspect de ces grandes dépressions rappelle celui des longues coupures des Alpes autrichiennes; toutefois celles de la Laponie suédoise sont un peu plus accidentées au point de soudure des vallées. Perpendiculairement et obliquement à ces grands fossés, s'alignent d'autres dépressions moins importantes qui découpent en massifs secondaires les grandes chaînes déterminées par les premières dépressions. Ainsi, tous les groupes montagneux au nord-est du Sulitjelma sont absolument isolés les uns des autres et reposent seulement sur une haute base commune.

Pour atteindre la base du Sarjektjâkko, je dus franchir deux chaînes limitées par ces dépressions parallèles. Dans la nuit du 2

au 3 août, je traversai le massif compris entre le Niåtsosjokk et le Rapaädno. Cette chaîne, d'un caractère alpin, est parsemée de glaciers; elle s'élève sur un haut plateau (820 mètres) dont les pentes très longues du côté du sud-ouest, très brusques au contraire vers le nord-est, encaissent profondément, sur ce versant, la vallée du Rapaädno. Sur la rive gauche du Rapaädno se dressent également des formations alpines, dont les pics s'élèvent brusquement au-dessus de plateaux très bas. En face du col que j'ai passé pour atteindre la vallée du Rapaädno, ces sommets avaient une altitude d'environ 1,400 à 1,500 mètres; à un kilomètre plus loin, les fjelds atteignaient à peine un millier de mètres.

De la vallée du Rapaädno, nous passâmes sur les bords du Situojauri, lac situé à l'est, en traversant un fjeld de 1,020 mètres; puis, remontant ce lac, nous arrivâmes à l'entrée de la vallée du Situoädno. Après un jour et demi de marche dans cette direction, nous atteignîmes les bords du Letsijauri, qui occupe une sorte de plan à la base sud-est du Sarjektjåkko. Vers ce lac convergent quatre dépressions. Au nord-ouest, c'est la vallée du Kukkesvagge, qui n'est séparée du Stora Luleelf que par des accidents de terrain insignifiants. Du côté du sud-ouest débouche l'émissaire du Perikjauri, lac dont le bassin est sur le même plan qu'un des affluents du Rapaädno. Enfin, vers le nord-est, du Letsijauri sort le Situoädno qui, à 4 kilomètres de ce point, se recourbe vers le sud-est. Si l'on continue à avancer dans la direction primitive de ce cours d'eau, on arrive bientôt dans une nouvelle vallée, celle du Stuggajokk, séparé du Situoädno par une ondulation qui ne dépasse pas 200 mètres. De plus, vers le sud-est, le Letsijauri est presque contigu à un lac d'où sort un cours d'eau parallèle au Situoädno.

Dans la vallée du Situoädno, la végétation arborescente cesse à environ 700 mètres.

Sur la face nord-est du Sarjektjåkko, j'ai compté neuf grands glaciers; peut-être ce chiffre est-il inférieur à la réalité, car je n'ai pu distinguer nettement l'extrémité nord du massif. Les pics ne se dressent pas sur la ligne de partage des eaux; ils s'élèvent au contraire sur les flancs des glaciers, et à l'extrémité supérieure de ces grands courants se trouvent seulement des cols de neige, largement ouverts entre les crêtes. Ces crêtes, dont la direction est nord-est-sud-ouest, sont constituées par des schistes. L'altitude du point culminant (2,135 mètres) a été obtenue par M. Bugt à l'aide d'un

baromètre. Avec un instrument semblable, j'ai trouvé un chiffre qui ne diffère du sien que de 5 mètres : 2,140.

Les glaciers de Sarjektjâkko ont des moraines assez considérables, dont l'extrémité inférieure se trouve à une altitude moyenne de 1,150 mètres. Sur le glacier n° 5 de la face nord-est (les chiffres vont du sud au nord), le nevé commence vers 1,400 mètres. Devant les moraines frontales de ces glaciers s'étendaient (1,050 mètres) des plaques de neige rosée comme j'avais eu occasion d'en remarquer aux environs de Kjeringtind.

L'ascension du Sarjektjâkko est facile. Elle se fait par le cinquième glacier de la face nord-est et par l'arête sud-ouest du pic.

Après cette course, je revins à Qvickjokk en descendant la vallée du Rapaädno jusqu'à son confluent dans le Lilla Luleelf.

III

LE SULITJELMA.

De Qvickjokk je me rendis sur le Skerstadfjord (Norvège) en traversant le massif du Sulitjelma. Remontant la vallée du Lilla Luleelf, puis celle du Tarrejokk, j'arrivai sur un plateau compris entre le Rovejauri et le Vaimok, plateau haut de 1,080 mètres environ, bossué de monticules dont l'altitude varie entre 100 et 200 mètres au-dessus du niveau moyen des fjelds. Sur le versant suédois, dans la vallée du Tarrejokk, la limite supérieure des bouleaux est à environ 750 mètres. Sur le plateau dont je viens de parler, à la base du Sulitjelma et aux bords du Varvickädno (800 mètres), on trouve des bouleaux nains.

Le plateau sur lequel s'élève le massif du Sulitjelma domine de 200 à 300 mètres, à l'est, le cours d'eau du Varvickädno. Sur cette base couverte de glaciers et que découpent de profondes vallées creusées par les rivières issues des neiges, s'élève une série de pics dont la hauteur varie entre 1,600 et 1,900 mètres. Ils circonscrivent sur le versant méridional cinq cirques remplis de glaciers, dont le plus important est celui de Lairo. La limite inférieure de ces courants de glace varie entre 700 et 800 mètres. Comme ceux du Sarjektjâkko, ils ont poussé devant eux des moraines, dont la disposition indique un faible recul dans ces dernières années.

Après une excursion sur ces glaciers, je redescendis sur le Lang

Vand. Au-dessus de ce lac, les montagnes s'abaissent en formant un cirque, boisé où nous trouvons les premiers bouleaux à l'altitude de 530 mètres. Nous ne rencontrons les premiers conifères qu'entre le Lang Vand et l'Övre Vand, vers 190 mètres.

De l'extrémité du Lang Vand, je me rendis à Bodö par la route que j'ai décrite dans mon rapport de l'année dernière.

IV

LE JÖKULFJELD.

Durant la dernière quinzaine d'août, j'ai fait une exploration complète du Jökulfjeld, glacier situé, par 70° de latitude nord, sur les limites des départements de Tromsö et de Finmark.

Ce glacier, comme un certain nombre d'autres en Norvège, diffère complètement des courants de glace alpins et a beaucoup d'analogie avec les glaciers des terres polaires. Comme ces derniers, c'est un plateau absolument à pic de tous côtés au-dessus des fjords qui l'environnent, couvert, dans sa partie supérieure, d'un nevé plat, duquel descendent, en cascades de séracs, de superbes glaciers.

Cette disposition rend l'ascension du fjeld très difficile. Au bout de huit jours de recherches et après avoir visité cinq vallées, je pus enfin découvrir un glacier qui me permit de gagner le plateau supérieur du nevé. Ce glacier débouche dans l'*eid*[1] qui s'étend entre le Langfjord et le Jökulfjord. En cinq heures, depuis les bords de ce dernier bras de mer, je pus atteindre un des points les plus élevés de cette haute steppe de neige (1,150 mètres). Dans le trajet, vers 526 mètres, je trouvai deux plaques d'un jaune rosé, larges d'environ 2 centimètres. Le piton rocheux sur lequel je suis parvenu était occupé par une sorte de *jardin* formé de touffes de *Ranunculus glacialis.* Dans la chaîne voisine du Lyngenfjord, j'ai trouvé plusieurs exemplaires de ces plantes à 1,250 mètres.

Plusieurs géographes, Élisée Reclus notamment, ont écrit que le Jökulfjeld est le seul glacier de l'Europe continentale qui descende jusqu'à la mer. Cette assertion n'est pas entièrement exacte. Dans le Jökulfjord, on voit, en effet, de minuscules *icebergs,* mais ces gla-

[1] *Eid,* coupure dans les plateaux reliant les extrémités de deux fjords.

çons ne proviennent pas d'un véritable glacier. Le Jökulfjeld présentant au fond du Jökulfjord un escarpement presque vertical, le glacier ne peut descendre cette pente; il forme alors au-dessus du précipice une couronne de séracs, qui s'effondre par moments et va former à sa base un amas considérable de blocs de glace, un *isfot,* suivant l'expression des explorateurs polaires. C'est de cet isfot que les eaux du fjord détachent des glaçons. Si le Jökulfjeld ne présentait pas ses pentes raides sur ce versant, le glacier n'atteindrait certainement pas le niveau de la mer. Tous les courants de glace qui descendent du plateau supérieur se maintiennent généralement à une hauteur qui varie entre 125 mètres (glacier du Romsdal) et 382 mètres (glacier par lequel nous avons monté).

Le Jökulfjeld a éprouvé dans ces dernières années un mouvement de recul.

Autour de l'Öxfjord, fjord qui borde à l'est ce plateau, la végétation est très maigre. On ne trouve aucun champ d'orge et les bouleaux ne dépassent pas l'altitude de 150 mètres.

A l'ouest, au contraire, au gaard d'Alteid, l'orge est cultivée, mais rarement avec succès, il est vrai; on y rencontre des bouleaux, des conifères, des aulnes, des sorbiers, des saules (*Salix caprea*) et quelques trembles.

A 48 mètres au-dessus de la mer, j'ai trouvé aux environs de ce gaard, en allant au Jökulfjord, des bouleaux de 1 mètre de tour. Dans l'eid entre le Langfjord et le Jökulfjord, cet arbre monte jusqu'à 250 mètres, et dans la chaîne du Lyngenfjord à Lyngenseidet, jusqu'à 530 mètres.

Sur les bords du fjord situé devant l'Alteid, comme sur les bords du Jökulfjord, les anciens niveaux de la mer sont très nettement marqués. A l'Alteid, j'ai trouvé quatre étages successifs d'alluvions, marqués par les altitudes suivantes :

Le premier	19 mètres.
Le deuxième	28
Le troisième	55
Le quatrième	80

Sur les rives du Jökulfjord, deux anciens rivages sont nettement marqués, l'un à 24 mètres, l'autre à 15 mètres au-dessus du niveau actuel.

RELEVÉS HYPSOMÉTRIQUES

RÉSULTANT D'OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES FAITES PAR M. RABOT ET CALCULÉES PAR M. LE COMMANDANT DU GÉNIE PRUDENT.

Du Vefsenfjord au Ranenfjord, par le Rösvand et le Kjeringtind.

Fustvand	25 mètres.
Haligaard	60
Østerhing	100
Entrée de l'Almdal	110
Point culminant du fjeld entre l'Almdal et le Rösvand	1,356
Tustervand	390
Rösvand	420
Kjeringtind	1,445
Storlid	395
Bygdaasenselv	310
Bygdaasengaard	400
Formo	255
Kyllingmo	225
Vilmo	125
Pont de Korgan	17
Église de Korgan	19

Rövaselvsdal et Dunderlandsdal.

Point culminant du ravin entre le Ranenfjord et le Lang Vand	115 mètres.
Lang Vand	45
Björnaa	75
Lille Rödvand	75
Tvermo	115
Svartisvand	90
Plateau du glacier descendant dans le Svartisvand	450
Fjeld (Lac) entre le Lilla Rödvand et l'Urtvand	580
Vesteraalid	195
Storfosheie	220
Herforsheie	160

Dunderlandsdgaard........................	140 mètres.
Bjelaadness..............................	150
1re Fjeldstue entre le Saltdal et le Dunderlandsdal.	680
Tespavand	715
Crête au-dessus du Tespavand.............	855
2e Fjelstue..............................	610
1re maison dans le Tolaadal..............	495
Tolaaga..................................	95

Du Skjerstadfjord à Qvickjokk, par Argeploug.

Fjeldstue de Graddis.....................	370 mètres.
Borne frontière n° 232 entre la Suède et la Norvège..........	740
Fjeldstue de Merkenæss...................	540
Fjeldstue de Wuogatjålma	435
Fjeldstue de Balasvika...................	405
Jäckvick	385
Horn Afvan...............................	380
Argeploug................................	400
Mersa....................................	515
Mersasjö.................................	480
Joulounjauri.............................	490
Rapensjö.................................	485
Tggägelvas	415
Akapakti.................................	415
Risajauri................................	700
Sommet du fjeld entre ce lac et le suivant......	910
Seletsjauri	670
Fjeld entre ce lac et le suivant.........	910
Pirajauri................................	420
Pirau	415
Qvicjkokk................................	305

Excursion au Sårjektjakko.

Stuor Tåta...............................	595 mètres.
Plateau au-dessus de ce lac..............	820
Col entre le Kalakjauri et le Kåtotjokk........	1,020
Aktsisk..................................	600
Sommet du fjeld entre Aktsisk et le Situojauri..	1,025
Situojauri...............................	670
Fin du glacier n° 2 du Sarjektjåkko..........	1,070
Moraine du glacier n° 3..................	1,025
Point culminant du Sarjektjåkko	2,140

Snava	490 mètres.
Snavajauri	470

De Qvickjokk au Skjerstadfjord.

Tarajauri	515 mètres.
Skastalstjâkko	860
Campement sur le versant sud-est du Tsiggok	1,085
Passage du Varvickädno	800
Extrémité inférieure du glacier de Lairo	770
Lomnijauri supérieur	715
Lomnijauri inférieur	710
Fagerlidgaard	125

Jökulfjeld.

Oxfjord (*Tverdal*) :

1er lac sans nom près du fjord	6 mètres.
2e lac	205
3e lac	227
4e lac	270
5e lac	422

Romsdal :

2e lac	35
3e lac, où plonge le glacier	125

Eid entre l'Oxfjord et le Langfjord.

Point culminant	132 mètres.
1er étage vers le Langfjord	120
2e étage	113
4e étage	58
Alteid. Sommet de l'eid	65
Sommet de l'eid entre le Langfjord et le Jökulfjord	250

RAPPORT

SUR

LES COLLECTIONS

RECUEILLIES

PAR M. LE CAPITAINE BLOYET

DANS LA RÉGION DE L'OUSSAGARA,

AUX ENVIRONS DE LA STATION

FONDÉE PAR L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE,

PAR

M. ALPHONSE MILNE EDWARDS.

Depuis son arrivée en Afrique, M. Bloyet a envoyé successivement trois collections d'objets d'histoire naturelle recueillis par lui dans la région de l'Oussagara. Malheureusement un de ces envois a été perdu en route et deux collections seulement sont parvenues au Muséum. La première a déjà été l'objet d'un rapport et je n'ai à m'occuper ici que de celle qui est arrivée, au mois de mars 1883, dans un état de conservation généralement satisfaisant, quelques objets seulement ayant été détériorés par leur contact avec des oiseaux non dépouillés que les insectes avaient facilement attaqués.

Dans cette collection figurent neuf spécimens de mammifères et cent soixante-six spécimens d'oiseaux, les uns en peau, les autres conservés dans l'alcool, qui fournissent des sujets d'étude et des éléments de comparaison précieux, grâce aux renseignements qui les accompagnent. Ces renseignements, consignés dans un catalogue annexé à l'envoi, portent sur la localité et la date de la capture, la coloration des yeux, du bec et des pattes, le contenu de l'estomac, les mœurs de l'espèce et le nom par lequel l'animal est désigné dans le pays.

Si nous examinons les oiseaux, nous trouvons parmi les Rapaces nocturnes une petite Chouette, la Chevêche du Cap (*Glaucidium capense*, Sm.), dont la présence dans l'Oussagara mérite d'être signalée, l'espèce ayant été indiquée jusqu'ici comme exclusivement propre à l'Afrique australe. De même nous voyons parmi les Pics le Pic namaquois (*Dendrobates* ou *Dendropicus namaquus*, Licht.), qui a été rencontré primitivement dans le pays des grands Namaquois et des Damaras et qui est également fort abondant, suivant M. d'Anchieta, sur divers points du territoire d'Angola. Il y a donc lieu de prolonger du côté de l'est la limite supérieure de l'aire d'habitat de ce grimpeur, qui, d'après ce qu'on supposait jusqu'ici, ne devait pas dépasser le lac Ngami.

Deux autres Pics se rapportent l'un au *Dendrobates* (ou *Dendropicus Hartlaubi*, Malh., race orientale à peine distincte du *D. Cardinalis*, Gm., du Congo et d'Angola, l'autre au *Chrysopicus imberbis*, Sund., espèce que l'on croyait cantonnée dans l'île de Zanzibar.

Les Perroquets, les Barbus, les Calaos, les Coucous, les Martins-Pêcheurs, les Guêpiers, les Touracos du présent envoi appartiennent à des espèces que le Muséum avait déjà reçues précédemment soit de M. Bloyet, soit des frères de la mission de Bagamoyo (*Psittacus* ou *Pionias fuscicapillus*, Ver.; *Trachyphonus cafer*, V.; *Pogonorhynchus torquatus*, Dum.; *Tockus melanoleucus*, Licht.; *Cuculus clamosus*, Licht.; *Oxylophus jacobinus*, Bodd.; *Coccystes cafer*, Licht.; *Chrysococcyx cupreus*, Bodd.; *Halcyon Chelicuti*, Stanl.; *H. semicærulea*, Forsk.; *H. orientalis*, Peters; *H. albiventris*, Scop.; *Alcedo cyanostigma*, Rüpp; *Ceryle maxima*, Pall.; *Merops superciliosus*, L.; *M. minutus*, V.; *Colius leucotis*, Rüpp; *Turacus porphyreolophus*, Vig. Il en est de même des Soui-Mangas (*Chalcomitra gutturalis*, Smith.; *Cinnyris bifasciatus*, Shaw), des Gobe-Mouches (*Bias musicus*, V.; *Terpsiphone cristata*, Gm.), des Pies-Grièches (*Prionops Retzii*, Wahlb., *Telephonus trivirgatus*, Sm.; *Meristes olivacus*, V.; *Chlorophoneus sulphureiptecus*, Less., et de la plupart des Gros-Becs (*Euplectes nigriventris*, Cass.; *Euplectes capensis* var. minor Sund.; *Malimbrus melanotis*, Lafr.; *Vidua principalis*, L.; *Hyphantornis nigriceps*, Lay.; *H. aureoflavus*, Smith.). Néanmoins, parmi les Passereaux, quelques-uns ont droit à une mention particulière. Tels sont d'abord deux Brèves, qui ne diffèrent que par des teintes un peu plus vives et plus fraîches du type de la *Pitta ango-*

lensis, V., qui a été rapporté de l'intérieur du pays d'Angola par le voyageur Laurrein et qui fait encore partie des collections du Muséum d'histoire naturelle. La *Pitta angolensis* appartient à un groupe dont toutes les autres espèces sont disséminées dans les Moluques, à la Nouvelle-Guinée et dans les îles voisines, dans l'Inde, dans l'Indo-Chine, dans le nord de l'Australie, en un mot dans les régions indo-malaise, indo-australienne et papouane : la présence en Afrique de cet oiseau constitue donc toujours un fait très singulier; néanmoins la Brève d'Angola nous semble un peu moins isolée de ses congénères, maintenant que nous savons que son aire d'habitat n'est pas, comme on le croyait jusqu'ici, limitée au pays d'Angola et à la côte de Loango, mais qu'elle s'étend vers l'est, avec ou sans interruption, jusque dans l'Oussagara. On pourra désormais espérer rencontrer de nouveaux individus de la même espèce dans toutes les régions de l'Afrique centrale comprises entre le 5ᵉ et le 10ᵉ degré de latitude sud.

Sous le nom de *Psalidoprocne Petiti*, MM. Sharpe et Bouvier ont décrit en 1876 une espèce d'Hirondelle à plumage fuligineux, originaire du Congo et différant du *Ps. holomelas* du sud de l'Afrique. Cette *Psalidoprocne* a été découverte par M. Petit, qui, à une date récente, en a fait parvenir en Europe de nouveaux individus dont le Muséum a fait l'acquisition. Il a donc été facile de lui comparer une Hirondelle, également à plumage sombre et à queue fourchue, envoyée par M. Bloyet, et de reconnaître que celle-ci n'était autre chose qu'un individu presque adulte de l'espèce du Congo. Par suite de cette identification, l'aire d'habitat du *Psalidoprocne Petiti*, fort restreinte jusqu'ici et ne s'étendant même pas vers le sud jusqu'au pays d'Angola, va prendre un accroissement analogue à celui de la Brève d'Angola.

Une sorte de Fauvette de grande taille et à bec très allongé, que M. Bloyet a tuée dans l'Oussagara, appartient certainement au genre *Phyllostrophus*; mais elle participe à la fois des caractères du *Ph. capensis* de l'Afrique australe et de ceux du *Ph. strepitans* de la région de Zanzibar. Ce genre *Phyllostrophus* paraît avoir des affinités avec les *Berniera* de Madagascar.

Dans la collection de M. Bloyet, le groupe des Campophagidés est représenté par plusieurs oiseaux qui se rapportent aux formes nommées par les ornithologistes *Campophaga nigra*, *C. Hartlaubi*, *C. lobata*, *C. xanthornoïdes*; et l'étude de ces spécimens, ainsi que

leur comparaison avec les individus qui figurent déjà dans les collections du Muséum, permettra peut-être de décider si le nombre des espèces africaines du genre *Campophaga* n'a pas été trop multiplié.

Parmi les Merles bronzés figurent de vrais *Lamprotornis* et des *Pholidauges Verreauxi,* à manteau d'un violet resplendissant, à ventre d'un blanc pur; parmi les Pigeons, le *Treron Delalandei* et le *Streptopelia chrysophrys,* espèces largement répandues en Afrique; parmi les Gallinacés, le *Francolinus Cranchi,* Leach, forme distincte du *Francolinus nudicollis* qui a été décrit et figuré par MM. Finsch et Hartlaub dans leur *Ornithologie du nord-est de l'Afrique.* Ce Francolin, découvert sur les bords du fleuve Zaïre par les naturalistes de l'expédition du capitaine Tuckey, a été retrouvé ensuite par le voyageur Speke sur les rives du Victoria Nyanza; mais il manquait jusqu'à présent dans les collections du Muséum d'histoire naturelle.

Enfin, si les Palmipèdes et les Échassiers de la collection de M. Bloyet n'offrent pas, au point de vue de la distribution géographique, le même intérêt que les Passereaux, ils se recommandent à l'attention par la beauté des spécimens, et quelques-uns appartiennent à des espèces encore rares dans les collections. Tels sont, par exemple, le *Scopus umbretta* et l'*Anastomus lamelligerus.*

Un nid de Tisserin (*Ploceus aureoflavus*) se trouvait aussi dans l'envoi de M. Bloyet et prendra place dans les galeries du Muséum à côté des nids de Tisserins du Bengale et de Cochinchine.

RAPPORTS

SUR

LE NIGER ET LE BÉNUÉ,

PAR

PAR LE CAPITAINE A. MATTEÏ.

Onîtscha, le 8 mai 1881.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sur mon voyage au Niger.

Parti de Liverpool le 26 février 1881, sur le steamer anglais *le Gabon,* je suis arrivé à Brass-River le 3 avril, après avoir fait escale sur trente-deux points de la côte occidentale d'Afrique.

Ici les naturels, depuis Brass-River jusqu'à Onitscha, parlent leurs langues, qui sont au nombre de six, de Brass au Nupé; ils vivent comme les Kabyles, bien que leurs mœurs et leurs coutumes soient différentes; comme eux, ils tiennent beaucoup à leur indépendance, mais ils sont loin de posséder le même courage et la même énergie; ce sont des populations extrêmement sauvages et débilitées par le climat.

Beaucoup de villages, sans être hostiles aux blancs, paraissent fort peu se soucier de leur contact; j'ai cependant acquis la certitude, en prenant quelques-uns de ces hommes à mon bord, qu'il serait facile de les gagner.

Je suis dans les meilleurs termes avec le consul d'Angleterre, qui parcourt la côte depuis le cap des Palmes jusqu'à Fernando-Pô et remonte le Niger jusqu'à Egga; il attend de son gouvernement un petit steamer qui sera tout à fait à sa disposition.

Un jour nos steamers s'étant croisés dans le fleuve à hauteur d'Abo, le consul a fait *stopper* et m'a fait l'honneur de me venir

voir à bord; je lui ai rendu sa visite à Brass, à son bord, dès qu'il a été de retour.

La résidence habituelle du consul anglais est à Bonny.

La Société française de l'Afrique équatoriale, dirigée avec une extrême intelligence et une parfaite connaissance du pays par MM. Huchet et Desprez, à Paris, a fait d'immenses sacrifices en vue d'établir solidement l'influence française au Niger et au Bénué; je sais qu'elle est décidée à en faire d'autres, puisqu'elle m'a donné des pouvoirs assez étendus dans ce sens. Je serais heureux de contribuer à créer définitivement au Niger et au Bénué des débouchés à notre commerce et de gagner à la France la sympathie des nombreuses populations de ce pays.

C'est dans ce dessein que je me lie avec les missionnaires protestants noirs; très répandus sur tout le parcours du Niger, ils jouissent d'une grande influence auprès des populations aisées.

J'ai fait le voyage de Ténériffe à Lagos avec l'évêque protestant du Niger, M. Crowther, de race noire, mais homme très instruit et aimant beaucoup les Français; il m'a donné une lettre en langue arabe pour le roi Amourou du royaume de Bidah, qui est musulman et qui parle arabe; j'espère pouvoir m'entendre directement avec lui sans le secours d'un interprète. Mais je ne pourrai remonter le fleuve qu'à l'époque des pluies (vers le 15 ou 20 juin). Forcé, jusqu'à cette époque, de borner mon voyage de Brass à Onitscha, j'en profiterai pour faire à la boussole un levé de toute cette partie du fleuve, que j'adresserai à la Société de géographie de Paris.

L'aspect des rives, l'emplacement des bancs, tout change ou se modifie dans l'espace d'une année; il est des bancs tellement mobiles qu'il suffit quelquefois d'une tornade pour les déplacer et déjouer l'expérience des navigateurs les plus habiles.

Le thermomètre n'a pas dépassé 36 degrés centigrades à Onitscha durant les deux voyages que j'y ai faits; à Brass-River, il varie journellement entre 25 et 33 degrés; je ne l'ai pas encore vu au-dessus.

Cependant les chaleurs sont étouffantes, on a la tête lourde et le travail est difficile, surtout à cause des fièvres, impossibles à éviter.

Egga, le 2 octobre 1882.

Monsieur le Ministre,

Ce deuxième rapport sur mon voyage au Niger et au Bénué était terminé depuis quelque temps, j'y avais joint un petit levé à vue du cours du Niger et du Bénué, et je descendais à Brass-River pour l'expédier, lorsque le capitaine qui commande le steamer *Adamawa*, sur lequel j'étais embarqué, m'a jeté sur un îlot à 15 lieues environ en aval d'Abo; dans la secousse qu'a subie le navire, mes effets et mes papiers qui étaient sur la dunette ont été jetés dans le courant et se sont perdus.

Pour me dégager, j'ai perdu des ancres, brisé de grosses chaînes, coupé en mille morceaux d'énormes haussières; *le Nupé*, mon second steamer[1], est arrivé le lendemain à mon secours; il m'a amarré à l'arrière, en faisant machine en avant à toute pression, pendant que je faisais machine en arrière. Vains efforts! *L'Adamawa* ne bougeait pas. Plus de la moitié du bateau était entrée dans la terre et dans les arbres; l'arrière plongeait dans l'eau.

Ce n'est qu'après six jours de travail et d'efforts inouïs que j'ai réussi, en creusant un lit à *l'Adamawa* et en faisant arriver l'eau contre ses flancs par un canal que j'ai ouvert sur le bras opposé du Niger, à faire flotter mon navire et à gagner Brass-River.

A ma rentrée à Paris, je pourrai, avec les notes qui me restent, établir le tracé du cours du fleuve; quant au rapport, je le refais d'après mes souvenirs.

Dans le Niger, je n'ai pas dépassé Egga. Là je me suis embarqué sur ma chaloupe à vapeur *l'Amélie* pour aller voir le roi Amourou, qui habite la ville de Bidah, sa capitale, située dans l'intérieur.

Pour y arriver, j'ai dû m'engager dans la crique de Weninghi, qui se jette dans le Niger, et, après dix-sept heures de navigation et d'innombrables détours, je suis arrivé au village de Weninghi, où le roi m'a envoyé des chevaux; deux heures après, j'étais chez lui, et pendant cinq jours j'ai été forcé de rester son hôte.

LA VILLE DE BIDAH.

Bidah est une très grande ville, ceinte d'un rempart en torchis

[1] MM. Huchet et Desprez ont mis à ma disposition, pour conduire cette expédition, deux steamers, *l'Adamawa* et *le Nupé*, une chaloupe à vapeur, *l'Amélie*, un beau chaland et un grand nombre de pirogues.

et peuplée d'environ 60,000 habitants, qui parlent la langue nupé; ils ne sont pas hostiles aux blancs, comme les indigènes de certaines contrées du bas Niger.

Le pagne ici a disparu; les hommes et les femmes sont drapés dans de larges morceaux d'étoffe jetés sur l'épaule gauche, noués au-dessous de l'aisselle droite et qui les couvrent suffisamment. On voit par-ci par-là quelques burnous sans capuchon et quelques *ganduras;* on rencontre aussi beaucoup de Touareg qui portent, là comme au Sahara, le voile noir traditionnel.

Les naturels sont polis, ils se saluent en s'inclinant jusqu'à terre; les femmes exécutent cet exercice, même quand elles portent de gros fardeaux sur la tête.

Lorsque deux hommes s'abordent, ils prononcent le mot *barka*[1] dix ou douze fois de suite, en signe de salutation, avant d'entamer la conversation.

Les hommes sont paresseux comme ceux du Niger. Ils empoisonnent leurs flèches et se servent de poison pour se défaire des gens qui les gênent. Quelle différence avec les Kroumans, gens de la côte, habitant pour la plupart le cap des Palmes, qui sont des travailleurs laborieux au service des factoreries européennes, et qui ont tous des goûts nautiques très développés!

Les femmes sont des bêtes de somme, ce sont elles qui font les travaux les plus difficiles; elles ont l'habitude de se barbouiller la figure avec de l'orcre et du pastel, en sorte qu'elles paraissaient laides alors qu'elles pourraient passer pour suffisamment jolies.

Le fétichisme est la religion du plus grand nombre. Le roi Massaba, prédécesseur d'Amourou, était mahométan; il est venu de l'intérieur en conquérant, amenant avec lui une multitude de fidèles qui se sont mêlés aux habitants de Bidah.

Tous les représentants du roi, dans les villes et les villages de ce royaume, sont de ses parents ou de ses amis, et par conséquent des mahométans.

Au point de vue ethnographique, il est difficile de fixer ses idées, dans toutes ces contrées dont les peuplades sont constamment en guerre les unes contre les autres, et où les tribus vaincues tombent à l'état d'esclavage entre les mains des vainqueurs. A cette

[1] En langue arabe, le mot *barka* signifie *bénédiction,* et, par extension, *assez.*

raison vient s'ajouter la polygamie, qui fait que dans une même famille on voit des enfants de différentes races.

Les habitations, sauf celles du roi et des princes, sont coniques et sans fenêtres; elles n'ont qu'une petite porte d'entrée, sont groupées par quatre, cinq, six, huit, selon le nombre des personnes d'une même famille, et chacun de ces groupes est entouré d'une muraille en terre battue; des arbres et des jardins sont dans l'enclos.

Dans la ville, un grand ruisseau coule du nord-ouest au sud-est et coupe la cité en deux parties égales; cette eau est fraîche, claire, et assez abondante dans les deux saisons.

Le sol, qui est fertile, produit du fourrage, des bois superbes, beaucoup d'arbres à pain, le cocotier, le bananier, le baobab, le palmier, etc., des ignames, des ananas, des patates douces, la canne à sucre, des arachides, du riz, des oignons, de l'ail, des citrouilles, des tomates, etc.

Je crois qu'au moyen de quelques précautions on arriverait à obtenir dans ce pays tous les légumes du midi de la France et de l'Algérie.

Comme animaux domestiques, la contrée fournit des bœufs, des moutons, des chèvres, des cochons, des dindons, des canards, des oies, des poules et des lapins d'Inde.

Il y a peu de gibier à poil et à plumes.

Ce n'est qu'à Bidah que j'ai vu des chevaux; ils sont petits, maigres et chétifs; le roi et les princes en ont cependant de beaux.

Dans le bas Niger, les chevaux, les mulets et les ânes sont inconnus; on n'a jamais pu les acclimater, car les fourrages renferment, dit-on, une herbe qui les empoisonne et qui tue même les brebis.

J'ai remarqué, en effet, très souvent que des moutons et des chèvres que mes steamers descendaient d'Egga, de Lokodja et même d'Onitscha, pour approvisionner la factorerie de Brass, succombaient après quelques jours et absolument avec les mêmes symptômes: leur ventre enflait à vue d'œil et ces pauvres animaux mouraient dans des souffrances atroces.

Le thermomètre centigrade n'a pas dépassé 32 degrés, du 20 au 25 septembre; la chaleur de Bidah est plus supportable que celle de Brass-River, elle est sèche et l'air est rafraîchi par une brise bienfaisante.

LE ROI AMOUROU.

Le roi Amourou est un homme de 55 ans, d'une taille au-dessus de la moyenne; il a l'air hautain, mais un sourire bienveillant vient par moments jeter quelque douceur sur cette figure d'un noir d'ébène, empreinte de cruauté; il parle la langue arabe et on m'a assuré qu'il savait l'écrire.

Son royaume s'étend depuis l'empire de Sokoto jusqu'au-dessous de Lokodja.

Quoique très puissant, il paye tribut au roi de Gando, son voisin, qui est plus puissant que lui. Le roi de Gando est tributaire de l'empereur de Sokoto, qui lui-même paye, dit-on, tribut à l'Égypte.

La plupart des naturels de ces contrées sont musulmans et ont des relations avec Constantinople.

Le roi Amourou est journellement tenu au courant, par des messagers, de tout ce qui se passe dans son royaume et chez ses voisins. Les nouvelles arrivent vite et discrètement. J'ai des raisons pour supposer que tous ces Touareg qui parcourent le Niger et qui descendent jusqu'à Lokodja sont des messagers de leurs chefs.

Le consul anglais va voir le roi tous les ans et lui apporte des présents de la part de son gouvernement.

L'entourage du roi se compose de :

1° Deggi, premier ministre, homme de 60 ans, d'une taille colossale, très intelligent. Il est toujours en rapport avec le roi, qu'il tient au courant de tout;

2° Moleki, cousin germain du roi Amourou. Il s'est plaint de ce que je ne suis pas allé le voir le jour même de mon arrivée;

3° Mamoudou, fils du grand roi Massaba, prince doux, bien élevé, aimant les Français. Il est appelé à régner;

4° Potou, cousin germain de Mamoudou.

Le roi et ces quatre princes sont venus de l'intérieur, comme je le disais plus haut, sous le précédent roi Massaba qui s'est emparé du royaume par la force et qui a attiré dans le pays un grand nombre de musulmans; cependant une bonne partie de la population a gardé le souvenir de ses anciens princes, qui étaient les vrais maîtres du sol et avec lesquels le roi Amourou lui-même est quelquefois obligé de compter.

J'ai vu ces princes déchus, qui paraissent aimer les Français, et me suis mis dans leurs bonnes grâces.

Après six jours, le roi m'a rendu ma liberté et m'a offert des chevaux pour mon retour.

Lors de ma visite d'adieu, il avait assemblé chez lui la plupart de ses officiers, ainsi que ses représentants dans les villes importantes et voisines.

Tous étaient arrivés à cheval, habillés de leurs costumes les plus dorés, et c'est en présence de ces cinq ou six cents guerriers assis et alignés en rangs serrés par terre, qu'il m'a fait ses adieux. Il m'a accompagné jusque sur la place du Marché, située en face de son palais; au milieu de la place, une pique fichée en terre supportait une tête humaine que le roi avait fait trancher la veille.

J'ai rencontré à Bidah un explorateur allemand, M. Robert Flegel, qui est membre de la Société de géographie de Berlin pour laquelle il voyage; il m'a prié de le présenter à la Société de géographie de France.

Ce jeune voyageur a perdu son compagnon de voyage, M. Hutton, mort à Brass, en sorte qu'il explore isolément le Niger et le Bénué; il se rend par terre à Yola, la capitale de l'Adamawa.

Je comptais moi-même visiter Yola cette année; malheureusement je n'en eus pas le temps.

Je regrette profondément d'être devancé dans mon projet par le docteur Flegel.

VILLE D'EGGA.

La ville d'Egga est située à 360 milles géographiques de l'embouchure du Nun [1], à l'endroit où le Niger quitte brusquement la direction de l'ouest à l'est pour couler du nord au sud.

Le pays est découvert; la ville est peuplée d'environ 20,000 à 25,000 mille âmes; nous y possédons une factorerie qui fonctionne à merveille.

Dans la saison pluvieuse, de juillet à novembre, la ville est littéralement inondée; l'eau atteint le pied des maisons, qui sont toutes coniques, bâties en torchis et sans fenêtres, commes celle de Bidah. On ne peut sortir de chez soi qu'en pirogue; deux criques

[1] C'est à tort que nos cartes ne signalent que cinq ou six embouchures du Niger alors qu'il en compte plus de vingt. . . On peut même considérer la rivière de Bonny comme une embouchure du grand fleuve.

coupent la ville en trois parties et vont se jeter dans la rivière de Kompy, dont le cours n'est pas bien connu.

Les mœurs, les coutumes, la religion des habitants d'Egga sont les mêmes qu'à Bidah.

Le représentant du roi Amourou se nomme Rogan; c'est lui qui rend la justice et vide tous les *palabres;* j'ai dû lui faire des présents, qu'il ne s'est, du reste, pas gêné de me demander.

La mission protestante est située à Kipo, sur la rive opposée (rive gauche); il n'y a pas de missionnaires à Egga, pas plus qu'à Bidah.

Tous les produits et les animaux domestiques que l'on rencontre à Bidah, on les trouve également à Egga, sauf les chevaux, qui sont fort rares.

Dans cette contrée, se pratique aussi quelque industrie; on y fabrique des pagnes, des lances, des flèches, des souliers (espèces de babouches arabes), des *calebasses,* des clous, des charnières, de très belles nattes, des pots, des gagoulettes.

Les habitants d'Egga parlent le nupé, langue qui se rapproche beaucoup de l'arabe.

VILLAGE DE SOSOKUSO.

Le village de Sosokuso, situé à une vingtaine de milles en amont de Lokodja, sur la même rive, n'a que 500 ou 600 habitants; mais comme il existe dans les environs une foule d'autres villages, j'ai établi sur ce point une factorerie, qui a pris un développement important.

Cette contrée est soumise à la domination du roi Amourou, mais les populations n'ont ni les mœurs ni les coutumes des gens d'Egga ou de Bidah; il n'y a pas un seul mahométan; les habitants sont fétichistes et sauvages au dernier des points; je les soupçonne même de cannibalisme.

Le pays est très montagneux, très boisé et très giboyeux.

LOKODJA.

Le village de Lokodja, sur la rive droite du Niger, compte 1,000 à 1,200 habitants; il est situé presque en face du confluent du Bénué, à environ 220 milles de la mer. Le village est spacieux; il est bâti au pied du mont Lokodja, dont le pic le plus élevé est à 353 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les maisons

sont construites comme celles d'Egga ou de Bidah; mais les groupes, au lieu d'être enfermés dans des murailles, sont entourés de nattes épaisses qui ont 2 m. 25 de hauteur. Les mœurs des naturels se rapprochent de celles d'Egga, mais les mahométans sont remplacés par des protestants, que les missionnaires noirs de Sierra-Leone ont convertis; on y rencontre moins de Touareg.

Dans ce pays-ci, on s'aborde en prononçant le mot *obou* plusieurs fois de suite en signe de salutation, avant d'entamer la conversation.

Les femmes vendent leurs légumes à la criée, comme dans certains quartiers de Paris; elles sont vouées aux travaux les plus durs, pendant que les hommes flânent et bavardent du matin au soir; hommes et femmes parlent très haut, en gesticulant, et rient aux éclats pour un rien, ce qui contraste fort avec le sérieux des musulmans; ils sont tatoués aux bras et à la poitrine et portent généralement sur le front, comme marques distinctives de leur race, une ligne perpendiculaire descendant au milieu du nez et trois lignes transversales au-dessus des sourcils.

M. Méheux, le chef de Lokodja, qui représente le roi Amourou, parle et lit l'anglais; il a visité l'Angleterre aux frais du gouvernement.

M. Méheux m'a offert une lettre d'introduction auprès du roi de l'Adamawa, qu'il connaît personnellement. Il m'a dit qu'il me ferait accompagner jusqu'à Yola par un interprète dévoué qui parle et écrit la langue anglaise, mais le temps me manque cette année; les eaux du Bénué ne vont pas tarder à descendre : la sécheresse dans ces contrées précède toujours celle du Niger, qui commence déjà à baisser.

Le consul anglais a séjourné à Lokodja en 1865 et en 1866; depuis il a été envoyé à Bonny et de là à Fernando-Pô, qui est sa résidence actuelle.

VILLAGE D'IGBÉBÉ.

Igbébé se trouve à 3 ou 4 milles en aval de Lokodja, mais sur la rive gauche; la population de ce village est de 1,000 habitants; toutefois il y a d'autres villages dans les environs.

Le roi d'Igbébé se nomme Ahaïa; il dépend du roi d'Idah, auquel il paye tribut. Il n'a rien de commun avec le roi Amourou. Il est actuellement en guerre avec le roi de Beaufortiste, qui ha-

bite une contrée située sur la rive opposée, à environ 8 milles en aval d'Igbébé; cet état de guerre m'a occasionné quelques ennuis.

Au mois de juillet 1881, pendant les derniers jours de la sécheresse, le chef de la factorerie de Loko, située dans le Bénué, descendait le Niger en pirogue avec une tonne d'ivoire, pour la déposer dans la factorerie d'Onitscha, où les steamers peuvent arriver en toute saison. Cet ivoire devait être envoyé à Liverpool. Le chef de la factorerie de Loko avait pris six rameurs à Igbébé et avait renvoyé les siens à Loko.

En arrivant au village de Beaufortiste, les rameurs furent reconnus par des pêcheurs du pays, qui arrêtèrent la pirogue, firent prisonniers les rameurs et parlaient déjà de les exécuter. C'est en vain que le chef de la factorerie, homme intelligent et instruit de Sierra-Leone, invoque le pavillon français à l'abri duquel il veut se placer; il a beau dire que ses hommes ne sont que des ouvriers au service de la compagnie française, qu'ils n'ont pas d'armes; le roi reste impassible et semble être sur le point de céder à la population ameutée qui crie : « A mort les Igbébiens! » Elle veut à tout prix boire le sang de ces six malheureux, qui supplient le chef de la factorerie de ne pas les abandonner. Enfin, après plusieurs heures de supplications, il fut convenu que, moyennant sept pièces d'ivoire, les six hommes recouvreraient leur liberté.

Le 10 août, je remontais le fleuve avec mes deux steamers armés de canons et un renfort de personnel; je suis descendu sans armes apparentes à Beaufortiste, pour avoir des explications et obtenir la restitution de l'ivoire. Mais tous mes arguments n'ont servi qu'à irriter la population, qui prenait une attitude hostile; il m'a été répondu que la France aussi faisait la guerre et que quand elle prenait des prisonniers elle ne leur faisait pas grâce.

La douceur ne produisant aucun effet sur le représentant du roi, le roi lui-même étant absent ou n'ayant pas voulu me recevoir, j'ai essayé d'employer la menace; mais mon interprète me fit apercevoir que la multitude m'était contraire et qu'elle allait nous faire un mauvais parti avant que nous eussions le temps de regagner notre bord.

Pour éviter des complications graves, j'ai dû déclarer que, puisque le roi était absent, je reviendrais dans quelques jours pour le voir.

Quinze jours après, M. Méheux, le représentant du roi Amou-

rou à Lokodja, me faisait restituer l'ivoire, grâce à ses bonnes relations avec le roi de Beaufortiste, moyennant un faible cadeau de sel et de rhum, mais en me déclarant que j'avais été imprudent, car les populations de Beaufortiste sont extrêmement sauvages et hostiles aux blancs.

Les habitants d'Igbébé, au contraire, bien que professant le fétichisme, aiment les blancs; leur roi, âgé de 65 ans et paralysé par la blessure d'une flèche empoisonnée, élève une jeune fille esclave désignée pour être sacrifiée le jour de la mort du roi. La fille ainsi sacrifiée porte le nom de Dieu du Roi! J'ai vu cette malheureuse enfant, qui paraît toute fière et ne semble nullement préoccupée du sort qui l'attend. Le roi possède soixante-dix femmes et vingt-cinq enfants.

Le pays est plat, marécageux, malsain. On aperçoit des montagnes dans le lointain.

Les Anglais n'ont pas de factorerie en cet endroit; ils y ont, en revanche, un missionnaire qui lutte avec un mince succès contre le fétichisme.

Les habitants de cette contrée parlent la langue iagara.

VILLAGE DE LOKO, DANS LE BÉNUÉ.

Loko est une petite ville de 4,000 à 5,000 habitants, située sur la rive droite du Bénué, à 100 milles environ de son confluent avec le Niger.

Le roi habite assez loin dans l'intérieur et les circonstances ne m'ont pas permis de l'aller voir; il est indépendant. Les naturels sont fétichistes, mais il y a beaucoup de musulmans parmi eux; j'ai remarqué aussi beaucoup de Touareg.

Il n'y a pas de mission à Loko, mais il serait question d'en créer une.

Le sol est d'une fertilité remarquable; j'y ai observé les mêmes productions en légumes qu'à Bidah. Les deux rives du Bénué sont couvertes de forêts d'arbres de toute espèce, qui s'étendent jusqu'à la cime des montagnes situées à plusieurs lieues; mais l'exploitation de ces bois ne serait pas assez rémunératrice; il faut s'en tenir à l'ivoire, que les caravanes apportent du dehors en grande quantité, et étudier les pierres et le minerai que l'on trouve à 60 milles en amont de Loko et dont j'apporterai des échantillons à Paris (améthyste, antimoine, fer, etc.).

Le Bénué n'est navigable que du 15 juin au 15 octobre; la sonde indique alors jusqu'à 12 brasses; en dehors de cette époque, il est très dangereux de s'y aventurer, car les eaux baissent du jour à la nuit et l'on s'exposerait à passer plusieurs mois sur le sable.

Pendant la saison sèche, la sonde ne donne que trois pieds à trois pieds et demi.

Dans le Niger, au contraire, les eaux tombent progressivement, et un peu plus tard que dans le Bénué, jusqu'à 5 pieds et demi ou 6 pieds, en sorte que les steamers ordinaires peuvent, avec quelques précautions, remonter le fleuve jusqu'à Onitscha pendant toute l'année. Il n'est guère possible de s'avancer plus haut.

La Compagnie anglaise possède cependant un steamer, *le Foulah,* qui ne cale que 3 pieds et demi et qui remonte le fleuve pendant toute l'année jusqu'à Rabat et Schonga, limite de leur trente et unième et dernière factorerie en partant d'Akassa, une des principales embouchures du Niger.

VILLAGE D'ALLAH.

Allah est un petit village situé sur la rive droite du Niger, à 15 milles en amont d'Onitscha; c'est ici que commence la région montagneuse; l'air est salubre et la végétation plus puissante que dans le bas Niger.

Les Anglais y ont leur dix-huitième factorerie en partant de la mer; elle est située sur la rive gauche, presque en face d'Allah, dans le village considérable de Oputo.

Les naturels de cette contrée ont à peu près les mêmes mœurs que ceux d'Onitscha.

VILLE D'ONITSCHA.

Onitscha est une petite ville de 16,000 à 17,000 habitants. Elle est située sur la rive gauche du Niger, à 6 kilomètres dans l'intérieur et à trente-quatre heures de la mer; on y parle la langue iagara ou la langue ibo.

Les habitants sont vêtus de gandouras, espèces de grandes chemises généralement bleues; les femmes riches portent d'épais cercles d'ivoire aux jambes et aux poignets.

Le mode de salut consiste à se montrer le poing, le coude ployé, et à imprimer au poignet un mouvement plusieurs fois répété

de l'avant à l'arrière, ce qui ressemble fort à un geste de menace.

Le roi de ce pays, qui se nomme Enézéonou, est indépendant. La population est fétichiste, sauvage, cruelle et composée de voleurs.

C'est à cause des nombreux vols qui se commettaient chez les Anglais que ceux-ci se déterminèrent à abandonner leur factorerie et à la détruire. La leçon a été bonne.

Le roi, d'après les lois du pays, ne peut pas sortir de chez lui. Il est confiné à perpétuité dans ses cases, où il s'enivre journellement; il doit, une fois par an, danser devant son peuple rassemblé sur la place de son palais; Sa Majesté doit se livrer à cet exercice avec un poids énorme sur le dos, afin de démontrer à tous qu'elle est encore capable de supporter le poids du pouvoir. Si le roi ne pouvait pas remplir cette obligation, il serait immédiatement déchu. Il m'a même été assuré qu'il serait sacrifié.

M. Faïn, missionnaire noir de Sierra-Leone, qui est actuellement à Onitscha, et son prédécesseur, M. Romaive, ont converti au protestantisme beaucoup d'individus, parmi lesquels un grand chef âgé de 60 ans.

J'ai visité l'école et la mission et j'y ai compté environ cent enfants, garçons et filles, appartenant à des naturels convertis; mais il faudra bien des années avant d'amener toutes ces populations à abandonner l'affreuse pratique des sacrifices humains.

J'ai remarqué dans cette contrée des arbres superbes, et principalement beaucoup de baobabs.

C'est dans ce pays qu'on rencontre les premiers rochers en partant de la mer, et les montagnes commencent à se montrer dans le lointain.

Onitscha n'a aucune industrie. On y cultive le maïs, les ignames, les ananas, les bananes et quelques légumes du pays. Les habitants sont commerçants et pêcheurs.

Ces parages abondent en caïmans et en hippopotames, qui infestent le Niger. Les perroquets, les singes sont nombreux, mais le gibier n'est pas très abondant.

VILLAGES D'ABO.

Deux villages portent le nom d'Abo.

Le plus important est sur la rive droite, à vingt-quatre heures

de la mer, dans une crique qui en rend l'accès assez difficile aux piétons pendant la saison pluvieuse. C'est là qu'habite le roi Obi Amagou, dont le royaume forme une des parties notables du delta du Niger. Le premier village est, après Onitscha, la localité la plus considérable de toute la partie du pays comprise entre les montagnes et la mer. Les Anglais possèdent une factorerie en cet endroit.

Le second village d'Abo, beaucoup moins peuplé, est situé sur l'autre rive, presque en face du premier.

Le roi d'Abo est indépendant; il est souvent en guerre avec ses voisins, et dernièrement il a fait exécuter un prisonnier devant notre factorerie, située dans le second village, en exigeant que les chefs des factoreries anglaise et française assistassent à l'exécution; ceux-ci ayant refusé, il a prononcé une amende individuelle de quatre caisses de gin, sous peine d'expulsion de son territoire.

J'ai félicité le chef de la factorerie française de son attitude en cette circonstance et j'ai fait payer l'amende.

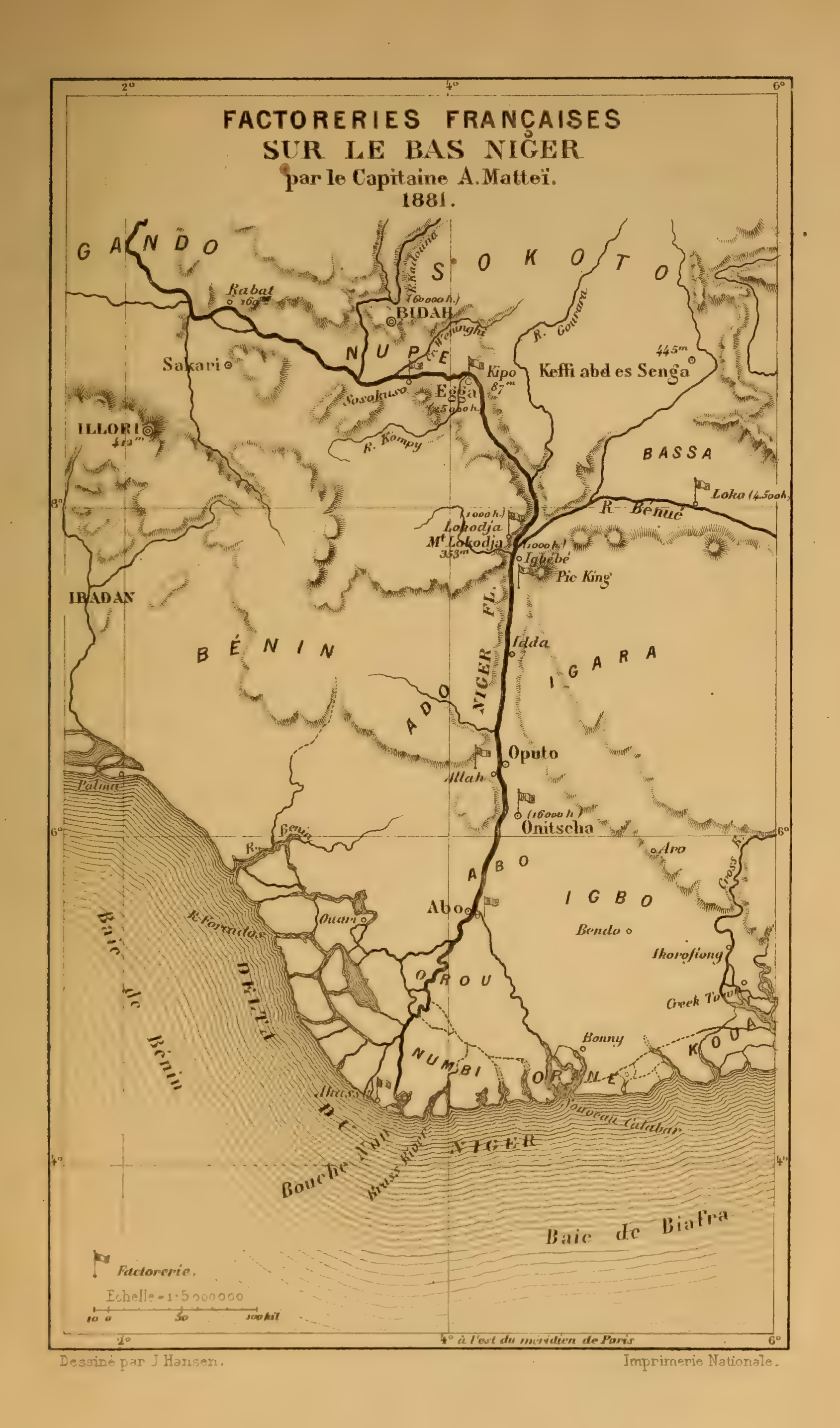
Tous les naturels sont fétichistes, sauvages et cruels, comme ceux d'Onitscha.

Tous ces peuples du bas Niger ont été très hostiles aux blancs. Il y a de cela un certain nombre d'années, ils avaient l'habitude de tirer sur les navires qui remontaient le fleuve; mais depuis quelque temps ils ont changé d'attitude. Il ne faut cependant pas trop compter sur leur amitié, et dans plus d'un endroit encore il serait dangereux de s'aventurer. Tout navire qui ferait naufrage en ces lieux serait impitoyablement pillé.

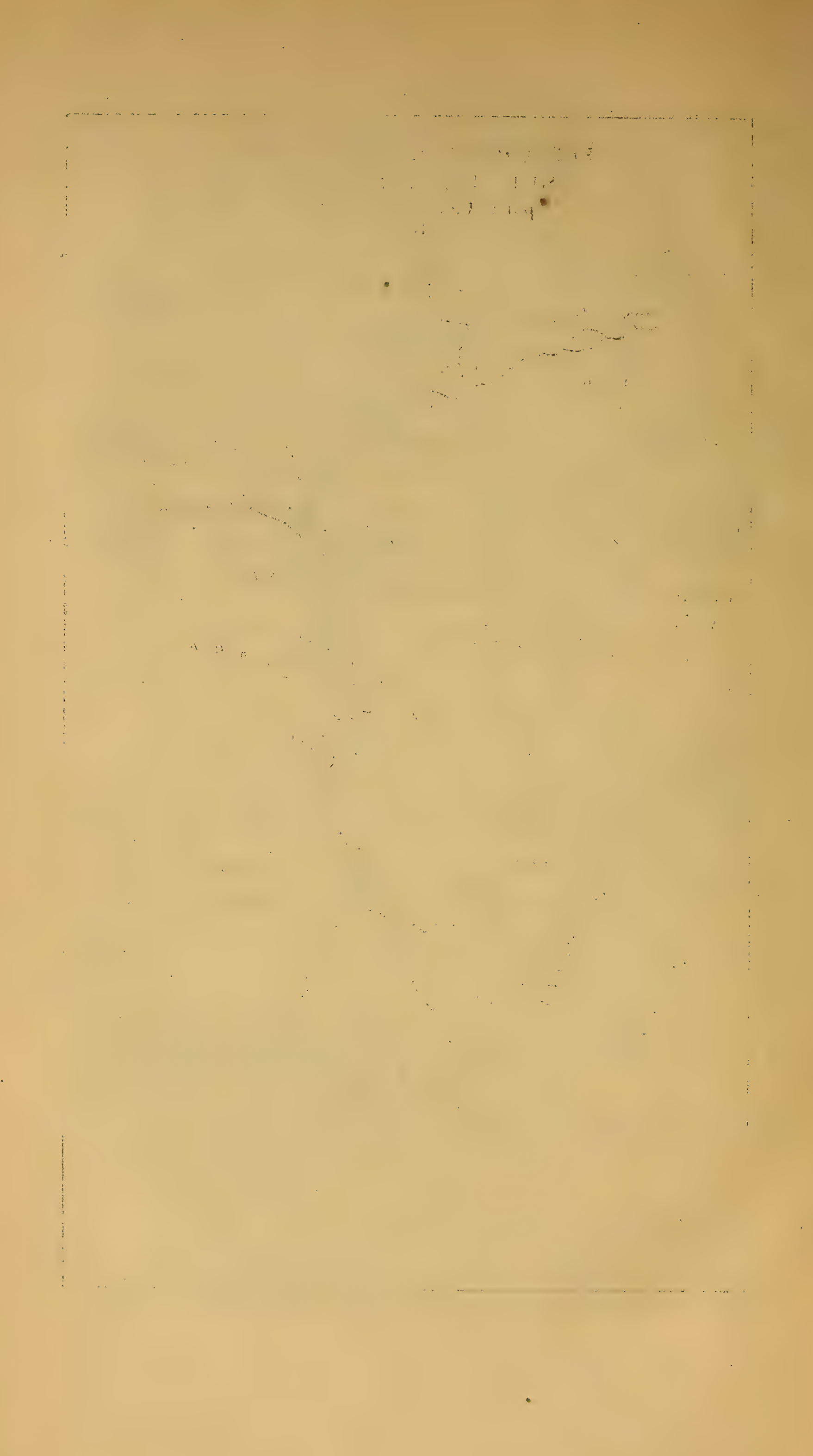
Ainsi, au point où je me suis échoué avec *l'Adamawa,* j'ai parfaitement remarqué que beaucoup d'indigènes tournaient déjà autour du steamer avec des idées non équivoques de pillage; mais dès qu'ils ont vu les canons braqués et l'attitude de mon équipage, ils se sont dispersés au premier coup de sifflet de la machine.

Le navire n'était du reste qu'échoué, et dix minutes m'ont suffi pour le transformer en une redoute capable de résister à un assaut de toutes ces populations réunies.

Avant de terminer cet aperçu des riches contrées du Niger, je crois remplir un devoir patriotique en exprimant le désir de voir établir un agent consulaire à Brass-River ou à Lokodja, afin de seconder les efforts tentés par la Société française de l'Afrique



Dessiné par J. Hansen. Imprimerie Nationale.



équatoriale, qui veut ouvrir des débouchés nouveaux à notre commerce.

De cette façon, les richesses immenses du centre de l'Afrique qui ne pourraient trouver leur écoulement par Tombouctou, la province de Constantine ou le Sénégal, nous arriveraient facilement par Brass-River, Akassa ou Bonny.

TABLE DES MATIÈRES

SUIVANT L'ORDRE DANS LEQUEL ELLES SONT PLACÉES DANS CE VOLUME.

Pages.

Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie Césarienne. Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, par M. R. de la Blanchère 1

Rapport de M. Charles Tissot sur la communication adressée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. le lieutenant-colonel de Puymorin. Découverte de la *Colonia Ucitana Major* 131

Rapport sur une mission littéraire dans les Îles-Britanniques, par M. d'Arbois de Jubainville 141

Rapport sur une mission scientifique dans l'Asie occidentale, et spécialement dans les régions de l'Ararat et du Caucase, par M. Ernest Chantre 199

Note sur la distribution des Coléoptères en Abyssinie, par M. A. Raffray. 265

Rapport sur une mission scientifique dans l'Asie centrale, par MM. Capus et Bonvalot 277

Deuxième rapport adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur l'inscription de Sidi Amor Djedidi (*Colonia Zamensis*), par M. Ch. Tissot 313

Troisième rapport adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur la mission de M. Julien Poinssot en Tunisie, par M. Ch. Tissot... 319

Rapport général sur une mission à la presqu'île de Malacca et aux îles Philippines, par M. Alfred Marche 331

De Cayenne à Cotica. Rapport sur une mission à la Guyane française, par M. Fournereau 373

Rapport sur emn Suède et en Norvège, par M. Charles Rabot. 399

Pages.

Rapport sur les collections recueillies par M. le capitaine Bloyet dans la région de l'Oussagara, aux environs de la station fondée par l'Association internationale africaine, par M. Alphonse Milne Edwards....... 413

Rapports sur le Niger et le Bénué, par M. le capitaine A. Matteï....... 417

Les Archives des Missions scientifiques et littéraires se vendent au prix de 9 francs le volume.

SE TROUVE À PARIS,

CHEZ HACHETTE ET CIE,

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.